This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

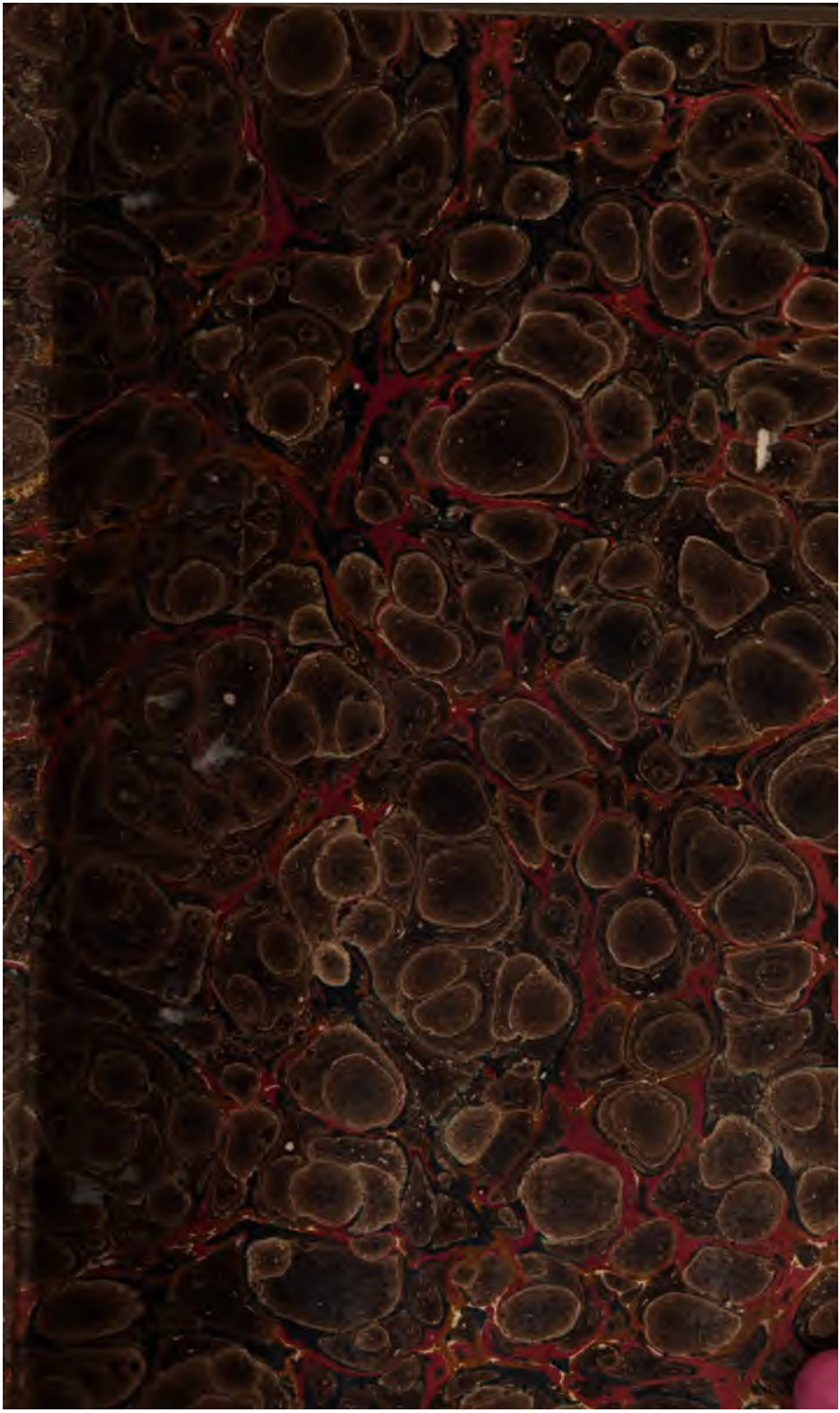
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



G
115
M26
1831

PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

TOME IX.

PARIS, LE NORMANT, IMPRIMEUR, RUE DE SEINE, N° 8.

PRÉCIS
DE LA
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
OU
DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE
SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

PRÉCÉDÉE

DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES, ET D'UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE;

ACCOMPAGNÉE

DE CARTES, DE TABLEAUX ANALYTIQUES, SYNOPTIQUES, STATISTIQUES ET ÉLÉMENTAIRES, ET D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX, DE MONTAGNES, DE RIVIÈRES, etc.

PAR MALTE-BRUN,

Conrad original, Malte Conrad Brun, 1775, 1826.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, mise dans un nouvel ordre, et augmentée de toutes les nouvelles découvertes,

Par M. J.-J.-N. Huot,

Membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères; continuateur de cet ouvrage, et l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie méthodique et de l'Encyclopédie moderne, etc.

TOME NEUVIÈME.

DESCRIPTION DE L'ASIE ORIENTALE.

PARIS,

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CHRISTINE, N° 1.

Ve LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

1835.

AVERTISSEMENT

DU CONTINUATEUR

SUR CE NEUVIÈME VOLUME.

Les motifs qui nous ont porté à faire quelques retranchemens et de nombreuses additions à la description de l'Asie occidentale, telle que l'a donnée Malte-Brun, nécessitaient des changemens non moins importans pour le reste de l'Asie : aussi ce volume a-t-il subi des augmentations encore plus considérables que le précédent.

Les travaux des savans russes sur la constitution physique de la Sibérie et sur la richesse minérale de cette immense contrée : tels que ceux de MM. J. Kovanka, Ermann, Hedenström, Dwiguleski et autres; des écrits récens publiés par différens voyageurs russes sur les mœurs et la géographie de ce pays, nous ont mis à portée de la faire mieux connaître. Les voyages de MM. Timkovski, Poutimstef, Igoumenof, ceux du capitaine de Laplace, les publications du P. Hyacinthe Bitchourine, de M. de Rienzi et les différens mémoires d'Abel Remusat et de M. Klaproth sur les diverses parties de l'Empire chinois nous ont guidé dans nos descriptions. Les travaux que ce savant orientaliste a publiés d'après les auteurs japonais et chinois nous ont fourni des notions exactes sur l'empire du Japon. La dernière relation de Burnes

381001

sur les rives de l'Indus et ce que l'on sait par Victor Jacquemont et d'autres voyageurs récens sur la partie occidentale de l'Hindoustan ont été mis à profit par nous. Enfin, si nous n'avons pas fait subir à l'Hindoustan anglais et à l'Inde orientale des augmentations aussi considérables que dans les autres parties de l'Asie, c'est que nous aurions dépassé de beaucoup pour ce volume les limites dans lesquelles nous sommes obligé de nous renfermer; mais en conservant, après l'avoir corrigée, la plus grande partie du texte de Malte-Brun, relatif aux contrées qu'il comprenait sous le nom d'Indo-Chine, nous l'avons augmenté de tout ce qu'ont publié de plus intéressant M. Hamilton, M. de Rienzi et les savans évêques Heber et Braguères.

En résumé, tout ce qui compose ce volume n'occupait que 26 feuilles d'impression dans le travail de Malte-Brun, et sur ce nombre, nous avons dû retrancher ce qui était en contradiction avec les relations qui ont paru depuis la précédente édition.

PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

LIVRE CENT TRENTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Sibérie ou Russie d'Asie septentrionale. — Tableau physique général.

« Les formes de nos descriptions doivent varier d'après la nature des pays. Il est des contrées, comme la Turquie d'Asie, par exemple, où la différence de niveau réunit dans un étroit espace des températures, des productions, des habitans différens; il y a d'autres régions où, sur un immense territoire, les mêmes causes physiques reproduisent constamment les mêmes phénomènes. La Sibérie, ou, ce qui revient au même, l'Asie septentrionale, est dans ce cas. D'ailleurs, en Syrie ou en Asie-Mineure, des villes, célèbres dans les annales du monde, ont réclamé notre attention; même dans la Perse, une petite province offrait souvent de l'intérêt historique. Ici, nous n'éprouvons plus aucune tentation de ce genre; en Sibérie, nous sommes hors du domaine de l'histoire; le souvenir des événemens passés ne prête plus aux objets une grandeur illusoire; la nature, sauvage, âpre, indomptable, prédomine encore sur une civilisation ébauchée. Il nous est

donc permis, et de réunir dans un seul tableau physique ces vastes régions, et de glisser avec rapidité sur leur topographie, qui d'ailleurs est très-connue et exposée avec tout le détail possible dans des ouvrages traduits de l'allemand et du russe.

« Les anciens Grecs et les Romains étendaient leur *Océan Scythique* sur l'espace qu'occupe la Sibérie. Ptolémée, plus instruit, place au nord-est de la mer Caspienne une vaste *terre inconnue;* mais les derniers rayons de la géographie ancienne atteignent à peine les monts Ouraliens. Dans le moyen âge, les voyageurs, et entre autres Marc Paul ou Marco Polo, entendirent les *Tatares* parler vaguement d'un pays riche en pelleteries et couvert d'éternelles ténèbres (1). En 1242, des Tatares fondèrent aux bords de l'Irtyche et de l'Obi un khanat qui, de sa capitale, prit le nom de *Sibir*, et d'une rivière voisine, celui de *Toura*. Le nom de *Sibérie*, malgré une prononciation presque identique (2), n'a donc rien de commun avec le mot russe *Sevéria*, c'est-à-dire pays du nord. La conquête de ce royaume par les Cosaques fut suivie, ainsi que nous l'avons dit dans l'endroit convenable (3), d'une série de découvertes qui étendirent la domination russe et les connaissances géographiques jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. Le nom de Sibérie fut vaguement appliqué à tous ces pays nouvellement connus; il fut même étendu aux royaumes tatares d'Astrakhan et de Kazan, incorporés long-temps auparavant à l'empire russe d'Europe. Cette acception trop vague doit être bannie de la Géographie. Pour peu qu'on lise avec réflexion le plan d'une description de l'empire de Russie, inséré dans les actes de l'académie de Pétersbourg, on verra que cette société savante a senti que la

(1) Voyez notre vol. Ier, p. 554. — (2) On prononce en russe le *b* comme *v*. — (3) Voyez notre vol. Ier, p. 643, et ci-après le *Tableau chronologique des découvertes en Sibérie*.

chaîne des monts Ouraliens, en même temps qu'elle divise naturellement l'empire russe en deux grandes parties, fixe invariablement les bornes de la véritable *Sibérie*. Ajoutons que d'Anville, sur sa belle carte d'Asie, Busching, dans sa Géographie, et Georgi, dans sa statistique de la Russie, ont également restreint la dénomination de Sibérie aux contrées situées à l'est des monts Ouraliens.

« Circonscrite dans ces bornes, la Sibérie est limitée au nord par l'océan Glacial; à l'ouest par les monts Ouraliens ou la chaîne de l'Oural, qui la séparent de l'Europe; au sud-ouest par une chaîne de collines isolées et hautes de 5 à 600 pieds, appelée par les Russes *Alghinskoe khrebet* ou *Ayaghinskoe khrebet*, et par les Kirghiz *Dalaï Kamtchat*, chaîne très-peu importante en comparaison de celle que l'on a l'habitude de figurer sur les cartes sous le nom d'*Alghidïn tsano* ou *Alghidïn chamo*; au sud par les chaînes Altaïques, Sayaniennes et Daouriennes, qui marquent la frontière de l'empire chinois; enfin à l'est par la mer d'Okhotsk, la mer et le détroit de Bering, qui sépare l'Asie septentrionale de l'Amérique du nord. »

Comprise entre le 47° et le 76° degrés de latitude septentrionale, et entre le 55° degré de longitude orientale et le 172° de longitude occidentale; la Sibérie a environ 755 lieues dans sa plus grande largeur du sud au nord, c'est-à-dire au point où s'avance dans l'océan Glacial le cap Sévéro-Vostotchnoï, et environ 1660 lieues de l'ouest à l'est. Dans ces limites nous croyons devoir comprendre le pays des Tchouktchis, entre le golfe d'Anadir et l'océan Glacial, et celui des Kirghiz de la steppe d'Ichim au nord du Turkestan. On ne peut pas évaluer la superficie de cette vaste contrée au-dessous de 670,000 lieues géographiques carrées; ainsi elle surpasse de plus d'un tiers celle de toute l'Europe.

« Les chaînes de montagnes, les grandes plaines et les

rivières principales demandent maintenant toute notre attention.

« Les monts Ourals, qui séparent la Sibérie de la Russie d'Europe, se dirigent du nord au sud pendant l'espace de 500 lieues; leur largeur varie de 20 à 40. Peu élevés entre le Bas-Obi et l'Ousa, affluent de la Petchora, ils acquièrent vers le 58e ou le 60e degré de latitude, près Solikamsk et Verkhotourié, une hauteur considérable; ils s'abaissent et s'aplanissent dans le parallèle d'Iekaterinebourg, mais ils prennent de nouveau de l'élévation dans le pays des Baschkirs, à 54 ou 55 degrés de latitude. »

Le nom d'Oural, mot tatare, signifie *ceinture; Poyas* en russe a la même signification : de là vient la dénomination de *Kammennoï-Poyas* (ceinture de rochers) que les Russes donnent à cette chaîne de montagnes.

Nous avons fait voir dans les généralités sur l'Asie, que l'on avait considérablement exagéré la hauteur de cette chaîne et de tout le système qu'elle forme avec ses ramifications, et que ses points culminans, le *Pavdinskoï-kamen* et le *Kvarkouch* ont, le premier 1123, et le second 1607 mètres au-dessus du niveau de la mer. Examinons sa composition géognostique.

Sur le versant occidental de l'Oural on voit le gypse et le grès rouge s'adosser sur un calcaire de transition; cette superposition est très-visible, surtout à Zlatooust, et près de la mauvaise forteresse de Klenovskaïa. Ce calcaire s'appuie sur des alternats de schiste argileux et de calcaire, à peu de distance de la forteresse de Kirghichanskaïa, et dans d'autres localités sur les bords de l'Oufa, ainsi que sur plusieurs cimes de l'Oural. Plus au nord, sur la rive gauche de la Kama, à peu de distance de Solikamsk, sous le 60e parallèle, on voit se succéder, en descendant vers la rivière, le calcaire secondaire, un grès riche en cuivre, des marnes rouges salifères, puis un grès cuivreux, et enfin un

calcaire qui paraît être secondaire. Des montagnes considérables de diorite et de porphyre amphibolique dominent toutes ces roches. Près des riches mines de cuivre de Bogoslovsk, des grès houillers recouvrent des schistes et des psammites, tandis que sur le versant oriental, sur le bord de la Sozva, on voit reparaître des roches de diorites à côté de masses de granite que recouvrent du calcaire alpin et des marnes rouges salifères (1). Les montagnes des environs d'Obdorsk, près de l'embouchure de l'Obi, sont composées de diorites qui s'appuient sur des syénites et des porphyres syénitiques recouverts de granite.

Les explorations de M. Protossoff, dans la partie septentrionale des monts Ouraliens, ont donné une idée de sa composition géognostique. Il est parvenu jusqu'au 63e degré de latitude septentrionale, malgré les obstacles que fait naître sous un climat glacé le défaut de routes et d'habitations. Ses recherches, qui avaient pour but de s'assurer si cette région comprenait des dépôts diluviens aurifères, ont eu lieu principalement entre les rivières de la Grande *Tabnüa* et de la *Lozva*. Cette expédition a prouvé que le nord de l'Oural n'est pas moins riche en or que le midi. Le cours supérieur de la première des deux rivières traverse des syénites, tandis que le reste se fait au milieu de calcaires. Les autres parties de l'Oural septentrional se composent de diorites. Les rivières de la *Bilnaïa*, de la *Chapcha*, de la *Malinovka*, de l'*Olenaï* et plusieurs autres, coulent au milieu de dépôts aurifères. Ces dépôts recouvrent les diorites, et sont couverts d'alluvions non aurifères et d'une couche de tourbe. Sur la Chapcha et l'Olenaï, une couche d'argile repose entre la tourbe et les alluvions aurifères.

Les formations les plus développées sur la pente orientale

(1) *Ad. Hermann* : Voyage autour de la terre par l'Asie septentrionale et les deux Océans.

de l'Oural sont celle de calcaire et celle de diorite : c'est même ce qui principalement distingue la partie du nord de celle du sud, riche en granites et en roches schisteuses. Le calcaire dont il s'agit est de couleur blanc-jaunâtre ou grisâtre, sans stratification apparente, et renferme quelques fossiles, parmi lesquels les encrinites semblent le classer parmi les formations secondaires. Dans l'île de Vaigatch, que l'on peut considérer comme une dépendance du système ouralien, le granite et le schiste argileux y alternent avec des grauwackes ou des psammites. Dans la double île appelée *Novaia Zemlia* ou Nouvelle-Zemlé, les roches calcaires paraissent dominer : elles se montrent à nu presque partout.

Sous le 55e parallèle, le versant occidental, en partant de l'usine de Verkhné-Troïzk et de Nijnii-Troïzk sur les bords de l'Aï ou de l'Ik, montre le calcaire secondaire, et plus haut des sommets granitiques; et dans la vallée de Zlatoust du gneiss, qui repose sur le granite. Dans le district de Zlatoost, M. Redikortsoff a remarqué que les roches se succèdent dans l'ordre suivant : des schistes argileux, des calcaires, des serpentines, des alternances de schistes siliceux et de brèches siliceuses; des quarzites, des porphyres, des schistes argileux, des calcaires et des diorites. Les alluvions aurifères paraissent devoir être attribuées à la décomposition des filons quarzeux que l'on remarque au milieu des schistes.

Sur la rive gauche de l'Ouachkovsk, affluent du Miask, règne une petite chaîne granitique, tandis que sur la rive opposée s'étendent des montagnes de schiste argileux. Enfin celles de *Tachkou-targavsk* et de *Maldakaevsk* sont composées de diorites, de schistes talqueux et de granite à grains fins.

Vers le 51e degré de latitude, entre Orenbourg et les sources de l'Ik, on remarque des psammites et des calcaires de transition bordés de grès rouges et d'autres roches

agglomérées. Sur les bords de l'Oural la montagne appelée par les Russes *Magnitnaïa-gora* (la montagne de l'Aimant), présente des amas de fer oxidulé, ou d'aimant, associé avec du porphyre, du calcaire coquillier et des diorites; mais les serpentines se montrent riches en métaux : elles contiennent du cuivre, que l'on exploite à Rissajova, et c'est sur ces roches que repose le terrain de transport aurifère à Mindjak, où des lavages d'or sont établis.

Dans la région méridionale, les monts Ouraliens atteignent la hauteur de 1000 à 1100 mètres, et se composent à peu près des mêmes roches que celles que nous venons de désigner, c'est-à-dire les unes schisteuses, les autres cristallines ou calcaires; enfin, à leur extrémité méridionale s'élèvent des sommets de granite.

M. Tschaikovsky, ingénieur des mines russe, paraît avoir étudié avec beaucoup de sagacité la partie des monts Ourals qui appartiennent à l'arrondissement d'Iekaterinebourg. Le granite lui a paru constituer la base de toutes les autres roches, sous la forme d'îles flanquées de tous côtés de roches schisteuses. Le granite s'y étend en quatre bandes considérables. Le calcaire se présente, selon lui, au milieu de roches schisteuses, sous la forme d'amas allongés; le calcaire y est souvent superposé au granite. Cette dernière roche est à grains fins, et se compose de feldspath, de quarz et de talc micacé : ce qui semblerait, selon nous, la rapprocher des *protogynes*, et lui assigner une origine moins ancienne que le granite commun. Les roches granitiques se trouvent partout soulevées au milieu des ophiolites et des roches schisteuses, et tout porte à croire, d'après des observations récentes, que les calcaires que ces roches supportent ont été modifiés après leur formation par la chaleur des masses granitiques qui les ont soulevés (1).

(1) *Gornoï Journal* (Journal des Mines, russe), n° 4; 1833.

Dans sa description géologique de l'arrondissement des usines de Bogoslovsk, M. Karpinsky fait observer que la roche dominante de cette partie de l'Oural sur l'un et l'autre versans est le schiste talqueux qui, sur les pentes, est remplacé par des aphanites, et ensuite par des amphibolites. Quelques cimes composées d'aphanite compacte, passant quelquefois à l'amphibolite, ont évidemment percé les couches de schiste talqueux. Dans cet arrondissement, le versant oriental des monts Ourals est formé de trois branches distinctes. La plus rapprochée de la chaîne principale est composée du même schiste talqueux dont nous venons de parler, mais il passe par des nuances minéralogiques presque insensibles au schiste chloriteux et à l'amphibolite, roches sur lesquelles il est placé. D'autres fois il passe au schiste argileux, au schiste chloriteux et au schiste ardoisier. La seconde branche est formée d'abord de talcschiste, auquel de grands cristaux de feldspath blanc donnent l'aspect porphyroïde; mais vers son extrémité, cette branche n'est plus composée que de diorite. Enfin la troisième branche est composée uniquement d'amphibolite et de diorite (1).

Dans l'arrondissement de Perm, le granite se change en protogyne et en amphibolite; les sommets qu'il forme sont couverts de neige même en été. Les couches de calcaire, toujours associées aux schistes, sont inclinées de 30 à 60 degrés.

Entre Iekaterinebourg et Bogoslovsk s'élève la montagne de *Blagodat*, dont nous avons déjà parlé (2), mais sur laquelle M. Archipoff, géologiste instruit, a fourni de nouvelles observations. Le nom de cette montagne signifie *Grâce de Dieu*; d'après ses mesures, elle s'élève à 1008 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer : la roche dont elle se

(1) *Gornoï Journal*, n° 2; 1833. — (2) Tom. VIII, Liv. CXXI^e, p. 18.

compose est le porphyre. Depuis environ un siècle elle fournit annuellement la quantité énorme de 11,360,000 kilogrammes de minerai; celui-ci n'est point en filons, mais forme des masses séparées au milieu du porphyre : il contient, terme moyen, 57 pour 100 de fer d'excellente qualité. Tandis que la chaîne de l'Oural abonde en blocs considérables de quarz, la montagne de Blagodat en est complètement dépourvue. Le porphyre dont elle est formée paraît être la roche la plus supérieure de tous les monts Ourals : il repose sur le calcaire compacte.

Au sud-ouest du Blagodat, la montagne de *Kameschet* (petite pierre) n'est pas moins curieuse, mais sous d'autres rapports. Elle a 1986 pieds anglais de hauteur; elle est terminée par trois cimes escarpées, composées de serpentines qui sortent des porphyres syénitiques et dioritiques qui les environnent. Ces cimes sont remplies de fissures qui les traversent dans tous les sens; le porphyre syénitique paraît avoir rempli deux de ces fissures. La serpentine semble être sortie des porphyres dans un état d'ignition. Ailleurs M. Archipoff a remarqué deux grands rochers qui doivent avoir éprouvé l'action des feux souterrains : ils sont composés de feldspath compacte d'un gris verdâtre ou jaunâtre, traversé de fissures et de fentes, dont quelques unes sont remplies d'une espèce de scorie qui n'est composée que d'une roche appelée amphibolite, altérée par le feu, et dont les cavités renferment une sorte de ponce (1). Bien que les monts Ouraliens portent l'empreinte de l'action ignée, on n'y trouve cependant pas de basalte.

La chaîne des monts *Ilmène*, qui se prolonge parallèlement à celle de l'Oural sur une longueur de 20 lieues, en est séparée par le cours du fleuve Oural. Elle se compose,

(1) *Gornoï Journal*, n° 3; 1833.

suivant M. Teploff, ingénieur des mines, de deux formations ; l'une de *granite-gneiss*, et l'autre de *schistes*. La première y prédomine partout, et renferme des granites, des gneiss, des syénites, des eurites, des pegmatites, des micaschistes, des schistes talqueux, des diabases ou diorites, des calcaires grenus et des quarzites. La seconde, qui forme les embranchemens de la chaîne du côté du nord-est, est composée principalement de micaschistes, de schistes argileux, de schistes chloriteux, de serpentines et de quarzites (1).

Nous n'avons jusqu'à présent considéré le système ouralien que sous le rapport des roches qui y dominent : jetons un coup d'œil sur les principaux minéraux qu'elles recèlent. Et d'abord se présente ici une observation importante par sa généralité, que M. Al. Brongniart a faite sur le gisement des substances minérales dans les différentes montagnes de ce système : c'est que les espèces de minerais et de minéraux que l'on trouve tant à l'est qu'à l'ouest des monts Ourals, sont plutôt disséminés dans les couches des roches cristallines qu'implantés dans de véritables filons : manière d'être que ce savant minéralogiste a eu occasion de signaler dans la position des minéraux du nord de la Scandinavie, et qui se présente, dit-il, avec les principales circonstances caractéristiques et à peu près sous la même latitude dans l'Amérique septentrionale, et l'on pourrait ajouter aussi en Ecosse. On remarquera qu'en Sibérie il y a bien peu de minerais dont le gisement appartienne soit aux terrains de calcaire de transition, soit au terrain trachytique, genre de terrain plus dominant vers les zones tempérées et tropicales que dans les zones froides, comme

(1) Consultez le Bulletin de la Société géologique de France, années 1832 et 1833, et le *Résumé des progrès des sciences géologiques* en 1833, par M. *A. Boué*.

le prouvent la Hongrie, l'Amérique méridionale, etc. Les pierres précieuses, telles que le corindon, le beril, le zircon, etc., sont dans le nord de la Russie, tandis que le sel marin, le fer limoneux et le phosphate de fer se trouvent dans les parties méridionales, circonstances que l'on remarque également dans les montagnes Ouraliennes (1).

Suivant M. G. Roze, le fer oxidulé ou l'aimant forme des masses coniques dans le diorite des monts Ourals; le cuivre natif, le cuivre oxidulé, et le cuivre carbonaté vert, ou la malachite, se trouvent dans le calcaire grenu en contact avec des bandes de diorite. La serpentine est le principal gisement du fer chromaté; et dans les environs d'Iekaterinebourg les granites recèlent le minéral peu commun auquel on a donné le nom de *diaspore*. Le platine et l'or que l'on exploite par le lavage sont dans des dépôts d'alluvions qui occupent des vallons entourés de sommités composées aussi de diorite, roche qui passe à la serpentine dans les monts Ourals connus dans les Pyrénées. Mais les sables aurifères de ces montagnes ressemblent aux mêmes gisemens d'or connus dans les différentes contrées de la terre, tandis que les sables platinifères offrent un aspect et une apparence de composition nouvelle. A Nijnii-Taghilsk, où se trouve le plus riche gisement de platine de la Sibérie, ce métal est accompagné d'or, d'iridium osmié, de chromate de fer, d'aimant, de fer hydraté, de titane oxidé, d'épidote, de grenat, de quarz hyalin, et quelquefois de diamans; on trouve dans ces sables des fragmens de quarz, de jaspe et de diorite.

Dans le schiste talqueux des environs de Bérésof on a compté jusqu'à 150 filons aurifères. Dans d'autres localités

(1) Rapport fait par M. *Al. Brongniart* à l'Académie des sciences de l'Institut, le 14 octobre 1833, sur une collection de minéraux de Russie, donnée à l'Académie par l'empereur Nicolas Ier.

il contient du cuivre. Cependant on a remarqué qu'il existe une certaine alliance entre les gîtes cuivreux et aurifères : ces derniers accompagnent presque toujours les autres. Les roches schisteuses sont surtout fort riches en silicate de manganèse que l'on exploite depuis long-temps. Le calcaire qui forme des amas allongés au milieu des roches schisteuses est un gisement très-riche en fer. Nous avons vu par l'exemple du Blagodat que le porphyre est souvent très-riche en fer. Le granite recèle des filons de quarz contenant des améthystes qui, lorsqu'elles sont belles, sont plus estimées que celles du Brésil. La pegmatite, qui alterne avec le granite, renferme habituellement la topaze, la tourmaline rouge et la tourmaline noire, l'aigue marine et le grenat. Cependant le granite est remarquable aussi par les berils et les topazes blanches ou jaunes que l'on y trouve; quelquefois il est traversé par des filons de quarz dans lesquels on trouve l'or natif en lames ou cristallisé en cubes et en octaèdres. C'est aussi dans ces filons que se trouvent de riches minerais de plomb, principalement le carbonate et le chromate de ce métal. La roche appelée amphibolite est tout-à-fait dépourvue d'or, mais elle contient, suivant M. Karpinsky, beaucoup de kaolin que l'on exploite en grand. Dans la plupart des contrées où cette substance si précieuse pour la fabrication de la porcelaine est utilisée, elle provient de la décomposition d'une autre roche, la pegmatite. Le mica-schiste des bords du lac Bolchoï, à une vingtaine de lieues d'Iekaterinebourg, offre des nids de berils et d'émeraudes. On ne connaissait, il y a peu d'années, qu'une variété du minéral appelé diaspore, qui est composé d'alumine, d'eau, et d'un peu de fer : à cette variété, qui se présente sous la forme laminaire, il faut en ajouter une nouvelle qui est en cristaux noirâtres, et qui se trouve dans les environs d'Iekaterinebourg. Dans les monts Ourals on trouve fré-

quemment le quarz limpide renfermant en si grande abondance le titane en aiguilles, qu'on le taille en cabochons sous le nom de *cheveux de Vénus*. Les calcédoines, les onyx, les jaspes et les agates y sont aussi très-communes; ces dernières sont même quelquefois d'un volume extraordinaire : on taille quelquefois d'un seul morceau un vase en agate, de plus d'un pied de diamètre et de plusieurs pieds de hauteur. Le silicate d'alumine et de magnésie, appelé *pyrophyllite* par M. Hermann, avait été regardé jusqu'à présent comme un talc fibreux, mais il se distingue de celui-ci en ce que, soumis à la flamme du chalumeau, il se boursoufle en éventail. Peut-être devons-nous citer aussi, d'après Georgi, une substance dont il ne donne pas exactement les caractères, que les Sibériens nomment *beurre de roche*, qui paraît être alumineuse et se trouve en efflorescence sur les schistes alumineux, et qui mériterait d'être examinée attentivement parce qu'elle est employée par le peuple comme un remède contre les diarrhées et les maladies vénériennes (1). Nous citerons aussi un minéral bien connu, l'asbeste ou l'amiante, que l'on trouve dans les monts Ourals en longs filamens soyeux qui rivalisent par leur longueur et leur beauté avec l'asbeste du nord de l'Italie; le conseiller Demidoff fit tisser, avec celui que l'on recueillit sur ses terres en Sibérie, des toiles, des bonnets et d'autres tissus.

Le granite des monts Ilmène est riche en belles substances minérales : ce sont des corindons d'un bleu vif, dont les prismes ont jusqu'à 2 pouces de diamètre, des zircons d'une parfaite transparence, dont quelques uns sont aussi d'une grosseur extraordinaire, la *tantalite* ou *columbite*, en cristaux réguliers, ce qui est rare pour cette substance; l'*éléolithe* ou la *néphéline* compacte, l'*ouvarovite*,

(1) *Georgi*, tom. III, p. 292-297. — V. 126.

dont la composition est encore imparfaitement connue, la *kancrinite*, nouveau minéral d'une belle couleur bleue et qui a été dédiée au ministre russe, M. de Kancrine, chargé du département des finances, et la *glaukolithe*, qui semble avoir de grands rapports avec la substance précédente.

Nous ne nous proposons point de donner en ce moment un aperçu de la richesse métallique des monts Ourals; mais pour compléter l'énumération des principales substances minérales qu'on trouve dans ces montagnes, nous n'oublierons pas de mentionner celles que M. le professeur G. Roze a signalées comme se trouvant plus ou moins abondamment dans les dépôts de transport aurifères et platinifères. Ce sont des zircons blancs ou incolores cristallisés, des rubis, des saphirs, dont les cristaux sont implantés dans des masses de feldspath compacte, le spinelle zincifère ou le ghanite, le pléonaste ou la ceylanite, le grenat, le titane anatase de couleur jaune, le titane rutile en cristaux simples ou doubles, le fer magnétique, le fer oligiste, le fer chromaté, ordinairement en masses garnies de cristaux; du sulfure de fer cristallisé et changé en oxide brun; substances qui se trouvent mêlées avec des morceaux de cristal de roche, de quarz, de serpentine, et de différentes autres espèces de roches. Les diamans trouvés dans les terrains de transport aurifères de l'Oural sont plus intéressans sous le point de vue géologique que sous celui des avantages pécuniaires que l'on pourrait en retirer.

Nous venons d'examiner le système ouralien, passons aux autres montagnes de la Sibérie. En suivant la frontière méridionale de cette contrée depuis les chaînes et les rameaux du système altaïque, c'est-à-dire depuis Sverinogovloskoï, ou depuis le 65e méridien oriental jusqu'aux montagnes du système altaïque, au lieu des monts Alghi-

niques ou Alghidin-tsono, appelés aussi Alghidin-tsano, que l'on voit figurer sur la plupart de nos cartes, bien que ces noms soient entièrement inconnus aux Kirghiz ou Kazak de Troïtzk et d'Orenbourg, commence une région remarquable de lacs dont nous parlerons plus tard, et qui s'étend jusqu'aux petites montagnes qui commencent vers les sources de l'Ichim et se continuent jusqu'aux bords de l'Irtyche. Mais on voit une chaîne de petites montagnes appelées par les Russes *Alghinskoe khrebet* ou *Ayaghinskoe khrebet*, et par les Kirghiz ou Kazak, *Dalaï Kamtchat*. Son versant septentrional fournit plusieurs affluens à la rive gauche de l'Ichim. Elle paraît élevée, parce que ses sommets de 5 à 600 pieds, et quelquefois du double, dominent partout une plaine unie. Elle commence au nord du lac *Naour loun-koul;* ses promontoires forment des plaines peu inclinées et argileuses, couvertes de fragmens de schiste calcaire, de grès, de gypse, d'albâtre et d'argile durcie; l'une de ces collines, appelée *Oulou-tau* ou la Grande montagne, est assez élevée, et couverte de forêts en quelques endroits (1). C'est là que l'on voit le Kourgantagh, riche en galène argentifère, et l'Altiintoubé avec ses cuivres natifs, ses malachites, et sa précieuse *dioptase*, silicate de cuivre d'un vert plus foncé que l'émeraude, et d'une égale transparence (2). Ces montagnes peu élevées peuvent être considérées comme une chaîne du système altaïque.

Le groupe de l'Altaï est un des plus importans de l'Asie : il entoure les sources de l'Irtyche et du Ienisei, et prend à l'est le nom de Tangnou, puis ceux de monts Sayaniens, de Kentaï, de monts de Daourie, et comprend même le Iablonnoï khrebet, le Khingkhan et les monts Aldan, qui s'avancent le long de la mer d'Okhotsk.

(1) *Klaproth* : Extrait du Voyage de Bardanes dans la steppe des Kirghiz.

(2) *A. de Humboldt :* Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques, tom. I, p. 40 et suivantes.

Le mot *altaï* est turc, et le nom d'*Alta-iin-oola*, que lui donnent les Mongols, signifie le *mont d'Or*, de même que *Kinchan* en chinois, ce qui s'accorde bien avec la richesse métallique qu'il recèle. Dans la Grande Géographie de la Chine dont M. Klaproth a publié des extraits, on voit qu'il se développe sur une étendue de 2000 li, ce qui fait 250 lieues communes de France. Sa hauteur est si grande, disent les géographes chinois, qu'elle atteint la voie lactée, et que pendant l'été même, la neige accumulée sur ses cimes ne fond pas. Il faut tenir compte ici de l'exagération poétique du narrateur, puisque, ainsi que nous l'avons dit dans les généralités sur l'Asie, les sommets de l'Altaï ont environ 3000 à 4000 mètres. Sa cime la plus élevée est au nord du lac *Oubsa-noor :* il est probable que c'est celle que l'on nomme en mongol *Altaiin-niro*, c'est-à-dire *sommet de l'Altaï*. Plusieurs branches, dont quatre principales, s'en détachent; l'une va droit au nord en suivant le cours de l'Irtyche; une autre au nord-est borde la rivière du Tes sur une longueur de 1000 li ou 125 lieues (1). Un des sommets de l'Altaï, appelé *Iyiktou* (mont de Dieu), et en kalmouk *Alas-tau* (mont Chauve), paraît avoir 3508 mètres de hauteur : il est situé sur la rive gauche de la Tchouïa, et séparé par la rivière de l'Argout ou l'Argoun, des colonnes gigantesques de la *Katounia*. Cependant la plus haute station de l'Altaï russe paraîtrait être au mont *Koksoun*, où l'on voit une source qui est à 3148 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Tout ce que nous venons de dire de l'Altaï se rapporte à la partie de ce groupe qui appartient au territoire sibérien, c'est-à-dire à ce que les géographes sont convenus d'appeler le *Petit Altaï*, car le Grand Altaï se trouve plus

(1) *Klaproth :* Description du mont Altaï, extraite de la Grande Géographie de la Chine.

au sud, sur le territoire de l'empire chinois, ou, pour parler d'une manière plus précise, dans la Kalmoukie.

Les trois principales divisions du Petit-Altaï sont des branches de montagnes, importantes sous plus d'un rapport. Les *monts Kolyvan*, appelés par les Russes *Gori-Kolyvanskoï*, se dirigent du nord-ouest au sud-est sur une étendue d'environ 25 lieues; leurs plus hauts sommets ne dépassent pas 900 mètres; elles sont très-riches en or, en argent, en cuivre et en fer; leurs flancs sont couverts de forêts peu considérables. Quelques géographes ont donné à ces montagnes le nom de *monts Métalliques*. Les dernières expéditions que les mineurs russes y ont faites ont prouvé que les roches qui y dominent sont des schistes argileux, des talcschistes, des calcaires, des quarzites et des diorites. Les *monts Kouznetz*, entre l'Obi et l'Irtyche, ressemblent aux précédens, mais renferment principalement des houillères et du fer; l'un de leurs plus hauts sommets est le *Sabyn-tabou*, dont la cime est presque toujours couverte de neige. Quelques unes des puissantes couches de houille des monts Kouznetz brûlent depuis près d'un siècle, et passent pour avoir été allumées par la foudre. Les *monts Salaïr* sont formés de roches porphyriques. L'argent s'y trouve dans un filon de quarz qui traverse le porphyre, mais il y est disséminé, accompagné de fer limoneux, de cuivre oxidé et pyriteux, de sulfure et de carbonate de plomb. Des recherches récentes ont prouvé qu'il existe aux pieds de ces montagnes des dépôts d'alluvions aurifères : on les a signalés sur une longueur de plus de 10 lieues.

Les *monts Sayaniens* ou *Sayanskié*, comme les Russes les appellent, forment la frontière de la Sibérie et de l'empire chinois. Ils prennent naissance sur le versant occidental d'une chaîne qui se détache du Tangnou et se dirige à l'est vers le lac Baïkal. Leur longueur est d'environ 140 lieues.

Autour de ce lac s'étend une chaîne qui se détache de celle du Tangnou, et qui conséquemment se divise en deux branches : celle de l'est suit le cours de la Lena, et se termine, en diminuant de hauteur, par un large plateau à couches horizontales; celle de l'ouest borde la rive droite de l'Angara, et s'abaisse vers le nord dans une immense plaine marécageuse. Ces montagnes peuvent prendre le nom de *monts Baïkaliens*. Elles sont assez élevées et très-escarpées; le mont Bourgoundou est couvert de neiges perpétuelles. Leur surface est irrégulière, et comme bouleversée par des soulèvemens; les roches dont elles sont formées sont le granite, le schiste, du calcaire, des brèches siliceuses et des grès. On y trouve de la houille, du soufre, des sources sulfureuses, du cuivre, du plomb, du fer et quelques minéraux précieux, tels que le lapis-lazuli. Dans leurs flancs gît une espèce de pyroxène particulière à ces montagnes, et que l'on a appelée *baïkalite :* c'est un silicate de magnésie et de chaux. Une partie des monts Baïkaliens est nue, tandis que d'autres sont couvertes de pins, de bouleaux et de mélèzes.

Sur la rive droite de la Selenga, les *monts Iablonnoï* sont en quelque sorte un prolongement du Tangnou. Cette chaîne se continue sans interruption jusqu'au cap oriental, sur le détroit de Bering; elle occupe une longueur de 1200 lieues, espace sur lequel elle change plusieurs fois de noms : celui de *Iablonnoï-Khrebet*, c'est-à-dire *chaîne des pommes*, qu'elle porte d'abord, lui vient de la forme arrondie que présentent ses sommets. Les Mongols la nomment *Daba*, nom très-remarquable en ce qu'il rappelle celui de *Tabis*, par lequel Pline et Pomponius-Mela désignent un promontoire qui terminait au nord-est la Scythie asiatique. Près de Nertchinsk elle prend le nom de cette ville (*Gory Nertchinskié*) et celui de *monts de Daourie ;* vers les sources de la grande rivière de l'Aldan, on lui donne celui de

monts Aldan; au-delà de ce cours d'eau elle commence à porter celui de *monts Stanovoï*, puis celui de *monts Khingkhan* qu'elle conserve jusqu'aux bords de la mer d'Okhotsk, où elle prend, selon quelques voyageurs, la vague dénomination de *monts d'Okhotsk*, et quelquefois celle de *monts des Lamoutes.* Cette immense chaîne sépare le grand versant septentrional de l'Asie du versant oriental, c'est-à-dire celui de l'océan Glacial de celui du grand Océan. Selon Patrin elle présente des traces volcaniques, et il a même remarqué sur les bords de la Chilka deux cratères éteints. Toutes ces montagnes sont en partie formées de granites, de porphyres et de jaspe, et sont fort riches en métaux précieux.

Dans la vallée qu'arrose la rivière d'Ouda ou d'Ounda, entre Oudinsk-Kavikoutchi et le village de Malicheva, se trouve un dépôt d'alluvions aurifères. Ce dépôt occupe à plus de 12 lieues de la rivière le point le plus étroit de la vallée, c'est-à-dire un endroit qui n'a que 180 mètres de largeur, tandis que la vallée est généralement large de plus d'un quart de lieue. Selon les renseignemens que l'on possède sur cette localité, la couche aurifère assez mince consiste en un sable mêlé de cailloux roulés de différentes roches, telles que le granite, le porphyre, le gneiss, le schiste siliceux et le quarz blanc; elle n'est recouverte que par le gazon, et repose sur des galets formés des mêmes roches. On a pratiqué des sondages sur un espace de 960 toises en remontant la rivière, et de 580 en la descendant, et presque partout on a constaté la présence de l'or; mais les parties les plus riches n'en contiennent que $\frac{2}{96}$ de solotnik (gram. 0,875) sur 100 pouds ou 1637 kilogrammes de sable. L'or y est en paillettes très-minces et si fines qu'on les aperçoit à peine à l'œil nu; elles sont même si légères qu'elles surnagent sur l'eau. Les montagnes qui bordent la rivière ne présentent aucune roche analogue à celles qui

forment les galets du dépôt. Elles sont exclusivement composées de différentes espèces de granite, dans lesquelles on ne trouve ni couches ni filons étrangers, ni même de minéraux particuliers. Il faut supposer, dit M. Koulibine, que ce dépôt de transport doit son origine à la destruction des roches qui jadis recouvraient ces montagnes, ou que celles-ci contiennent des veines aurifères si minces, qu'elles ne laissent aucune trace de leur décomposition sur la surface nue des rochers, car on trouve de l'or tout près de ceux qui bordent la vallée, et l'on en a même découvert au fond d'un puits creusé dans le granite décomposé (1).

Suivant M. Hedenstrom, le mont Odon-Tchelon, dans le district de Nertchinsk, renferme des aigues-marines vertes, bleues, ou d'un jaune d'or : ces dernières sont les plus rares. Quelques unes sont d'une grandeur extraordinaire. On y trouve aussi des topazes qui, par leur couleur, rivalisent avec celles du Brésil, mais d'une qualité supérieure. On les connaît dans le pays sous le nom de *tiagelo-veca* ou de *poids lourd* (2).

A trois journées de marche du confluent de la Vitime et de la Lena, se trouvent dans la branche des monts Baïkaliens qui s'élèvent à l'est du lac, les importantes carrières de mica, d'où l'on tire de grandes feuilles de ce minéral, qui ont jusqu'à une archine (72 centimètres) carrée. Ces lames sont employées, comme chacun le sait, à remplacer les verres de vitre. M. Zlobine a décrit les montagnes du district de Iakoutsk; il y signale, outre les roches granitiques, cinq espèces de calcaire secondaire, y compris un calcaire bitumineux, du gypse, du grès bigarré et du

(1) M. *Koulibine :* Description d'un dépôt aurifère au lieu appelé Oudinsk, traduite du *Gornoï Journal*, 1830; n° 1, p. 1. — Mémoires géologiques et palæontologiques, publiés par M. *A. Boué*, tom. I; 1832.

(2) Bulletin de la Société impériale des Naturalistes de Moscou, t. II, p. 197.

grès rouge (1). Le même géologiste russe a observé les terrains qui s'étendent sur les bords du Courbe, de l'Onon et de la Selenga. Près de la première de ces rivières il a signale un fait géologique assez curieux : c'est une mine de cuivre placée sur du calcaire à gros grain que recouvre le granite. Il paraît même que dans tous les environs on remarque la superposition du granite au calcaire ; la première de ces roches contient des couches de micaschite renfermant de l'étain, des berils et des grenats (2). Dans les environs d'Iakoutsk, M. Zlobine a reconnu en 1831 des dépôts de transport reposant sur un calcaire coquillier, au-dessous duquel se trouve de la houille (3).

En général, les montagnes que l'on peut comprendre sous les noms de monts Iablonnoï ou Stanovoï, sont peut-être, de tout l'empire de Russie, celles qui sont les plus riches en métaux et en pierres précieuses. Au-delà du 60e parallèle elles diminuent de hauteur, et vers le 65e un de leurs rameaux, qui passe entre la Penjina et l'Anadyr, va se joindre à l'est aux montagnes du Kamtchatka. Celles

(1) *Gornoï Journal*, n° 10, p. 17. — (2) *Idem*, 1833, n° 3.

(3) Un puits creusé à Iakoutsk en 1831, a présenté à M. Zlobine les couches suivantes :

	ÉPAISSEUR.	
	Sagènes.	Mètres.
1° Terre sablonneuse noire	2	4.27
2° Sable vaseux fin	2 ½	5.33
3° Sable vaseux mêlé de débris de bois, de racines et de petites branches	» ½	1.07
4° Gravier mêlé de petits cailloux	5 ⅓	11.38
5° Calcaire coquillier avec des veines de fer hydraté	» ⅙	0.36
6° Sable fin siliceux de couleur de cendre et d'une saveur alcaline et astringente	1	2.13
7° Sable fin aggloméré traversé par de petits filons de houille et contenant des rognons de sulfure de fer renfermant un morceau de houille	2 ⅔	5.69
Total	14 ⅙	30.23

qui se prolongent jusqu'au cap oriental, ou *Tchou-kotzkii*, ne paraissent pas atteindre le rivage qui, selon Billing's, est bordé de basses collines.

Sous le point de vue physique il ne nous semble pas possible de ne pas comprendre la presqu'île du Kamtchatka dans la Sibérie. Ce qui nous autoriserait encore à réunir ces deux pays, c'est que le gouvernement russe ne forme de tout le Kamtchatka, avec les îles Kouriles et d'autres dispersées sur ses côtes, qu'un seul district dans la division politique de la Sibérie orientale. Cette grande péninsule touche au nord au pays de Tchoukotsk et au district d'Okhotsk. Elle est baignée à l'ouest par la mer d'Okhotsk, et à l'est par celle de Bering et le grand Océan. Elle s'étend du nord au sud depuis le 61e degré de latitude septentrionale jusqu'au 51e, et de l'ouest à l'est elle est comprise entre le 152e et le 171e degrés de longitude orientale. Sa longueur est de 270 lieues, sa plus grande largeur d'environ 120 lieues, et sa superficie peut être évaluée à 13,000 lieues carrées. Ses golfes les plus remarquables sont ceux d'*Alioutorskoï*, de *Kronok* et d'*Avatcha*, sur la côte orientale; la côte opposée ne présente que de petites baies : on n'y voit aucun cap important, tandis que sur la côte de l'est on doit citer les caps *Karaga*, *Oukinskoi*, *Ozernoï*, *Kronotzkoï*, *Kamtchatkoï*, *Chipouninskoï* et *Piriskar;* mais le plus remarquable est celui de *Lopatka*, qui termine au sud le Kamtchatka.

Cette presqu'île est traversée dans toute sa longueur par une double chaîne de montagnes, dont l'occidentale est composée de roches anciennes, et dont l'orientale est volcanique et se continue encore au sein de l'Océan pour aller former les îles Kouriles. La première, peu élevée et presque partout de la même hauteur, incline doucement vers la mer d'Okhotsk ses flancs unis et boisés; la seconde, au contraire, offre une suite de pics escarpés qui forment

du côté de l'Océan des rivages abruptes. Plusieurs de ces pics, dit M. Léopold de Buch, brûlent encore à présent, et ceux qui ne sont point en éruption offrent tous les caractères des volcans. L'atlas de Krusenstern en retrace parfaitement l'ensemble, et montre ce qu'ils ont de particulier dans leur forme. Ce sont de véritables fourneaux élevés au-dessus de la crevasse qui traverse l'intérieur de toute la contrée (1).

Ces volcans sont au nombre de 17, ou du moins offrent 17 cratères. Le *Krasnaïa-sopka*, ou le *Schveloutch* est, suivant le commodore Billing's, près des sources de l'Iltchouch et du Bakous qui se jettent dans le Kamtchatka. Le *Kamtchatkaïa* est un des plus hauts pics de la presqu'île (2). Le *Klioutchevskaïa-chapka* passe pour être aussi élevé que le pic de Ténériffe; par un temps clair on l'aperçoit de 70 lieues en mer; une bande de rochers escarpés entourent sa cime comme la Somma au Vésuve; une énorme masse de glace couvre ses flancs, et ce qu'il y a de plus remarquable, comme le fait observer M. de Buch, c'est que c'est le seul glacier que l'on connaisse d'une manière certaine en Sibérie. Souvent les laves qui coulent de la bouche du volcan sont arrêtées par les glaces qu'elles brisent et poussent devant elles en faisant un bruit qui porte l'épouvante à 25 lieues à la ronde. Le cratère a un quart de lieue d'étendue, mais sa forme varie souvent; il lance continuellement des flammes, des étincelles ou des vapeurs blanches et épaisses : celles-ci sortent en grosses boules qui se transforment ensuite en anneaux et disparaissent dans l'atmosphère. Au mois de février 1821 ce volcan eut une forte éruption, accompagnée de secousses si violentes, que le

(1) *L. de Buch :* Mémoire sur la nature des phénomènes volcaniques des îles Canaries, et sur leurs rapports avec les autres volcans de la surface de la terre. — (2) Il est situé par 55° 10′ de latitude N.

cône de la petite île d'Alaït, l'une des Kouriles, en fut affaissé des deux tiers (1). Le *Tobaltchinskoï*, depuis 1793 qu'il était en grande activité, rejette constamment de la fumée (2). Le *Kamskaïkoï-sopka*, dans le voisinage du précédent, a depuis 1728 éprouvé de grandes et fréquentes éruptions, dont quelques unes ont lancé des cendres à la distance de 300 kilomètres. Le *Kronotzkoï* est situé à l'est du lac Kronotzkoé, d'où il tire son nom (3). Le *Choupanovskaïa-sopka*, à l'embouchure du Choupanov, paraît, selon Chappe, lancer fréquemment des flammes. Le pic *Strelochnoï*, ou *Strelochnaïa-sopka*, est connu de quelques navigateurs sous le nom de Volcan d'Avatcha; on n'est pas d'accord sur sa hauteur : M. Keferstein lui donne 8200 pieds d'élévation, et le docteur Horner 10,704; s'il faut s'en rapporter à MM. Mongez, Bernizet et Receveur, qui l'ont gravi en septembre 1787, il aurait, suivant leurs observations barométriques, 8199 pieds de hauteur. Sa plus grande éruption est celle qui eut lieu en 1737; elle fut accompagnée d'un violent tremblement de terre qui fit refluer la mer à une assez grande distance dans les terres. Le capitaine Clerk, en 1779, fut témoin d'une autre éruption; enfin, en 1787, La Pérouse vit continuellement de la fumée et des flammes sortir de son sommet. Le pic *Avatchinskoï*, ou volcan d'*Avatcha*, est au nord-ouest du golfe de ce nom. Le pic de *Vilitchinskoï* ou *Paratunka-sopka*, a, suivant les calculs de Horner, 6444 pieds de hauteur (4). Le pic *Porovotnoï* n'est pas d'une grande élévation (5). Le pic *Kocheleff* ou *Opalskaïa-sopka*, ainsi appelé du nom de l'Opala, rivière qui sort de sa base et va se jeter dans la mer d'Okhotsk, passe pour plus élevé que le pic de Ténériffe; il sert de

(1) Situé par 56° 10′ de latitude. — (2) Situé par 55° 30′ de latitude.
(3) Sous le 54° 50′ selon Steller. — (4) Il est situé par 52° 39′ de latitude, et 158° 21′ de longitude E. — (5) Il est par 52° 22′ de latitude, et 158° 52′ de longitude E.

point de reconnaissance aux navigateurs; les Kouriles, qui vivent dans son voisinage, l'ont en grande vénération et le croient habité par des génies qu'ils nomment *nammouls*. Après une longue interruption, il a recommencé, dit M. de Buch, à entrer en incandescence vers la fin du siècle dernier (1). Cette montagne se rattache à plusieurs autres pics dont les noms ne paraissent pas être connus autrement que sous la dénomination de *second*, *troisième* et *quatrième* pics (2). Enfin le *Krachénine-Kova*, observé pour la première fois en 1824 par M. Stein, a été dénommé par ce savant naturaliste (3).

On connaît peu la minéralogie du Kamtchatka : on sait seulement que parmi ses produits volcaniques anciens se trouvent deux sortes d'obsidiennes, l'une opaque et l'autre transparente, que les minéralogistes connaissent sous le nom de *marékanite*, substance qui n'est qu'un silicate d'alumine; cependant la découverte qui a été faite depuis peu de quelques belles améthystes dans les environs du bourg de Tighil ou Tighilskaïa, sur les bords du Tighil, fait espérer que cette contrée renferme d'autres minéraux.

Après ce coup d'œil général sur les montagnes de la Sibérie et sur leur richesse minérale, il ne sera peut-être pas inutile de présenter un Précis historique sur les développemens que l'exploitation des mines a pris en Russie depuis son origine jusqu'à son état actuel (4).

On sait que, dans plusieurs parties de l'empire russe et

(1) Latitude 51° 21'; longitude E. 157°. — (2) Le *second* est à la latitude de 51° 32', et à la longitude E. de 157° 5'; le *troisième* est par 51° 35' de latitude, et 157° 34' de longitude E.; le *quatrième* par 52° 2' de latitude, et 157° 52' de longitude E. — (3) Nous n'en connaissons pas la position. Quant à celle des autres volcans du Kamtchatka, elle est prise du méridien de Greenwich. — (4) Les matériaux nécessaires au Précis historique que nous allons entreprendre sont en grande partie tirés d'un mémoire manuscrit qui nous a été adressé de la part de M. *J. Kovanka*.

dans des siècles très-reculés, des mines ont été exploitées; mais par quels peuples et à quelle époque, quelle fut l'origine de cette industrie, quand a-t-elle été interrompue? c'est ce que l'on ignore (1). On sait seulement que les anciens Permiens ou Biarmiens, auxquels ces travaux doivent être attribués, étaient d'origine finnoise ou *tchoude*, et qu'on voit encore dans les monts Ouraliens et Altaïques, des traces de leurs exploitations. L'histoire ne dit même pas si du temps du tzar Ivane III Vassiliévitch-le-Grand, le projet de la rétablir reçut une complète exécution; la première mention qui en soit faite porte qu'en 1482 ce prince demanda au roi de Hongrie, Mathias Corvin, des maîtres mineurs habiles à exploiter l'or et l'argent et à faire le départ de ces métaux d'avec les substances qui leur servent de gangue (2). Il paraît que cette demande n'eut point le résultat qu'on en espérait, puisque les instructions données au Grec Trakhanioti, envoyé en 1490 comme ambassadeur près de l'empereur d'Allemagne, portaient, entre autres recommandations, de chercher dans ce pays et d'engager au service de Russie d'habiles artistes, tels que des mineurs et des architectes (3). Ce fut probablement par suite de ces tentatives, et parce que le bruit courait depuis long-temps que les contrées septentrionales de la *ceinture de rochers*, c'est ainsi que les habitans de Verkhotourié nomment encore la chaîne de l'Oural, abondaient en métaux, que deux mineurs allemands (4), accompagnés d'André Péroff et de Vassili Boltine, furent envoyés en 1491 vers les sources de la Petchora sur le versant occidental de la chaîne, pour y chercher des mines d'argent. Au bout de 7 mois ils revinrent à Moscou, et

(1) *Ermann :* Histoire abrégée des Mines de Russie. — (2) *Karamsine :* Histoire de Russie, t. VI, p. 164 (en russe). — (3) *Idem, ib.*, t. VI, p. 265, traduction française. — (4) Ces Allemands se nommaient Jean et Victor; ils avaient probablement été enrôlés par Trakhanioti.

annoncèrent qu'ils avaient trouvé des gisemens d'argent et de cuivre près des rives de la Tsülma, à 5 lieues de Kozma, a 75 de la Petchora, et à 875 de Moscou, sur une étendue de 2 à 3 lieues. « Cet événement important, dit Karamsine, combla de joie le monarque, et c'est à dater de cette « époque que nous avons commencé à extraire nous-mêmes « les métaux, à les fondre, à battre des monnaies d'argent « et même d'or russe. On voit, sur la première monnaie « frappée alors, saint Nicolas, en habits pontificaux, donnant sa bénédiction de la main droite, et tenant un livre « dans la gauche. D'un côté se trouve l'image du Sauveur, « de l'autre celle de la Vierge. L'inscription annonce que « le grand prince a fait fondre ce *thaler* de son propre or « et qu'il en a fait hommage à sa fille Théodosie (*Feodosia*) (1). »

La nouvelle de la découverte de mines d'or et d'argent dans les possessions septentrionales du prince moscovite se répandit bientôt en Allemagne, et y produisit une sensation d'autant plus grande que l'Amérique n'était point encore découverte, et que l'Europe éprouvait le besoin des métaux précieux que l'on disait exister dans les environs de la Petchora. Aussi un Allemand, nommé Michel Snoups, arriva-t-il, vers l'an 1493, à Moscou, porteur d'une lettre adressée au prince par l'empereur Maximilien et par son oncle Sigismond, archiduc d'Autriche, qui priaient Ivane Vassiliévitch de permettre à ce voyageur de parcourir la Moscovie et de s'instruire de tout ce que ce pays renfermait de curieux. Ivane lui fit le meilleur accueil, mais, sous prétexte qu'il était dangereux de visiter les bords de l'Obi, il lui refusa l'autorisation de voyager dans des contrées aussi sauvages et aussi lointaines. Il est probable, dit à ce sujet Karamsine, qu'Ivane ne vit dans cet envoyé qu'un

(1) *Karamsine :* Histoire de Russie, t. VI, p. 281 (trad. française).

espion chargé de s'enquérir de l'importance de la nouvelle source de richesse qui venait de s'ouvrir pour la Russie.

Il n'existe aucun document sur la nature des travaux entrepris dans ces mines, ni sur leurs produits, soit sous le règne d'Ivane Vassiliévitch, soit sous celui de son successeur Vassili Ivanovitch. Mais il est certain que le gouvernement russe ne perdit pas de vue ces établissemens, puisqu'en 1569, sous le règne d'Ivane Vassiliévitch, surnommé *Grosnoï* ou *le Terrible*, on vit venir en Russie, par ordre de ce prince, quelques mineurs anglais qui eurent la permission d'établir une colonie sur les bords de la Vouitchegda, dans le gouvernement de Vologda, pour y exploiter les mines de fer, à la condition qu'ils enseigneraient leur art aux Russes et qu'ils paieraient une *denga* de droit par livre de fer exportée en Angleterre (1). Dans les années 1571 et 1573 le tzar pria le roi de Suède de lui envoyer des ingénieurs des mines (2). Cependant ces différentes tentatives n'aboutirent à aucun résultat bien important; une circonstance heureuse eut une influence plus directe sur l'accroissement de la richesse minérale de la Russie.

Cette circonstance fut la conquête aventureuse d'une contrée presque inconnue et restée même ignorée jusque-là des nations éclairées de l'Occident. Nous voulons parler de la Sibérie, où la Russie devait trouver des métaux précieux, des pierreries estimées, des forêts encore vierges, des animaux couverts de riches fourrures, des plaines fertiles,

(1) Le mot russe *denga* signifie *argent*, et avait autrefois une valeur monétaire fixe de deux deniers sterling : c'est du moins ce que dit l'Anglais Hakluits, qui rapporte ce traité (pag. 427). —*Karamsine :* Histoire de Russie, t. VIII, p. 167. — *Ermann :* tom. I, p. 2.

(2) Histoire de Russie, par le prince Stcherbatoff, tom. II, p. 295 et 296 (en russe). Voyez aussi l'acte des archives du collége étranger des affaires de Suède, à la suite de la même histoire, tom. V, 2e partie, p. 154; la Bibliothèque russe de 1773 (août, n° 2); enfin l'Histoire de Russie, par *Karamsine*, tom. IX, p. 192 (en russe).

des fleuves navigables, des lacs immenses et poissonneux, enfin un nouveau monde offrant, malgré la rigueur de son climat et sa faible population, tout ce qui peut suffire à la vie de l'homme. Long-temps avant sa conquête on avait vu s'établir dans ce pays des Russes attirés par les avantages du commerce qu'ils faisaient avec les peuplades à demi sauvages qui l'habitaient. Au nombre de ces colons se trouvaient Jacques et Grégoire Strogonoff, dont le père s'était enrichi en établissant des salines sur la Vouitchegda, et qui le premier avait ouvert des relations commerciales au-delà des monts Ourals. Le chef de cette famille, qui occupe aujourd'hui un rang distingué parmi la noblesse russe, était un illustre mourza de la horde d'Or, baptisé sous le nom de Spiridion, qui enseigna aux Russes l'usage de calculer à l'aide du *chott*, instrument composé de grains enfilés. Les Tatares, irrités contre lui, l'ayant fait prisonnier dans un combat, le mirent à la torture et le rabotèrent jusqu'à la mort, d'où est venu, dit Karamsine, le nom de Strogonoff, donné à son fils, du mot russe *strogot*, raboter. Son petit-fils contribua, par la fortune qu'il avait acquise, à racheter, en 1446, le tzar Vassili, surnommé l'aveugle (*temnoi*), prisonnier à Kazan (1).

Ivane Vassiliévitch, sentant tous les avantages qu'il aurait à retirer de la conquête de la Sibérie, et combien les opulens Strogonoff pourraient lui être utiles dans l'exécution de ce projet qu'ils avaient déjà conçu, leur accorda, par actes authentiques, la concession à perpétuité des terres incultes situées sur les bords de la Kama et de la Tchoussovaïa; leur permit d'y construire des forteresses, d'entretenir à leurs frais de l'artillerie et des gens de guerre, de prendre à leur service tous les hommes libres, d'exercer sur eux une justice indépendante des gouverneurs et des

(1) *Karamsine* : Histoire de Russie, t. IX, p. 475 (trad. française).

magistrats de Perm, de bâtir des villages, d'établir des salines, de défricher les terres et de faire pendant vingt années le commerce de sel et de poisson sans être assujettis à aucun droit. De leur côté ils prirent l'engagement de ne pas exploiter les mines métalliques qu'ils pourraient découvrir, comme celles d'argent, de cuivre ou d'étain, mais d'en informer sur-le-champ les trésoriers du tzar. Les Strogonoff fondèrent, en 1558, la petite ville de Khankor, vers l'embouchure de la Tchoussovaïa, sur le versant occidental des monts Ourals, puis en 1564 la forteresse de Kerghedan; enfin, cinq ou six ans après, quelques bourgs fortifiés sur la même rivière et sur la Sylva, l'un de ses affluens. Ils peuplèrent ces établissemens d'aventuriers et de vagabonds qu'ils attirèrent en offrant au travail des uns des moyens d'existence assurés, et à l'audace des autres une part dans le butin qu'offraient les combats contre les peuplades sibériennes qui venaient attaquer ces possessions.

Les succès des Strogonoff contre l'un des principaux princes qui possédaient la Sibérie, engagèrent, en 1574, le tzar à leur concéder les terres de l'ennemi, et à leur accorder le droit d'exploiter, pendant un temps limité, les mines de fer, d'étain, de plomb et de soufre qu'ils découvriraient. Dès lors les opulens Strogonoff pouvaient légitimement porter le fer et la flamme au-delà des monts Ourals; mais ce ne fut que six ans après que Jacques et Grégoire étant morts, leur frère Siméon put accomplir, à l'aide de ses deux neveux, les projets de ses aînés. Une troupe de 5 à 600 Cosaques et de 2 ou 300 Tatares, Lithuaniens et Allemands rachetés de leur captivité chez les Nogaïs, et commandée par cinq Russes exilés sur les rives du Volga, entreprend, sous le seul protectorat des Strogonoff, une expédition en Sibérie. Le courage de cette petite troupe, la témérité de son chef Iermak, l'usage des armes à feu, inconnu des peuplades qu'ils eurent à combattre, et qui étaient nombreuses

en comparaison de si faibles forces, servirent à accomplir en peu de temps une conquête qui rappelle celle du Mexique par les Espagnols : la Russie eut dans cette circonstance son Iermak, comme l'Espagne venait d'avoir son Pizarre (1).

Dès cette époque le théâtre des richesses minérales des tzars s'agrandit; et les investigations qui s'étaient arrêtées jusque-là sur les pentes occidentales de la *ceinture de rochers*, vont s'étendre graduellement jusqu'aux limites de l'Asie. Sous le règne du tzar Fœdor Ier, Ivanovitch, la soumission de la Sibérie fut accomplie, et ce prince s'empressa de publier, en 1585, un édit par lequel il invitait des maîtres mineurs de l'Italie à venir exploiter l'or et l'argent de ses Etats (2).

On ignore si cette invitation eût de plus heureux résultats que celles qui l'avaient précédée, et si les Anglais, à qui on avait accordé l'autorisation de fondre du minerai de fer, en tirèrent de grands avantages; mais c'est au règne du tzar Michel Fœdorovitch qu'il faut faire seulement remonter l'origine de la richesse minérale de la Russie. Ce fut en 1628 que le gouvernement fit construire la première usine de fer à Nitzinsk, arrondissement de Tourinsk, dans le gouvernement de Tobolsk, et en 1631 que la fonte que l'on y obtint fut livrée au commerce. Malheureusement cet établissement fut consumé par le feu en 1631, et bien qu'il ait été reconstruit, il fut abandonné peu de temps après (3). A peu près vers la même époque, on découvrit près des bords de la Yaïne, sur les terres des Strogonoff, la mine de fer de *Chouchgoursk*, que l'on exploitait encore vers l'an 1660, et dont le fer était fondu dans l'usine de Puiscor, qui venait d'être fondée aux environs de Solikamsk. La tradition ne dit pas pourquoi cette mine fut abandonnée (4).

(1) *Karamsine :* Histoire de Russie, t. IX, p. 489. — (2) Bibliothèque russe, t. XV, p. 126, édit. de 1790. — (3) *Ermann :* Histoire des Mines, t. I, p. 3. — (4) *Idem, ib.*, t. I, p. 3 et 4.

On découvrit ensuite dans le même district, sur le bord de la Kama, la mine de cuivre de Grogoroff, dont l'exploitation fut confiée par le gouvernement à des étrangers, mais qui fut abandonnée par suite du siége de Riga, où l'on envoya tous les mineurs, ainsi que les maîtres et les ouvriers forgerons de Puiscor. En 1722, il n'existait plus que de faibles restes de cette usine; mais deux ans après elle fut remise en activité (1).

L'exploitation des métaux devait faire naître en Russie les différens genres d'industrie par lesquels on les met en œuvre. Mais dans un pays où la civilisation ne faisait que de naître, l'impulsion devait être donnée par le gouvernement : ainsi, en 1639, celui-ci fonda les usines de fer de Toula et de Kachira, et en 1656 celles du district de Maloiaroslavetz furent fondées par le Danois Marcelius et le Hollandais Akemo, que le commerce avait conduits à Moscou. Ce fut dans un de ces établissemens que Pierre-le-Grand, en 1722, forgea de ses propres mains 18 pouds (294 kil. 70 c.) de fer. Les 18 altines (monnaie d'argent de 3 copeks) que le maître de forge lui paya pour son travail furent employées par ce prince à acheter une paire de souliers (2). Dans ces manufactures on fabriquait du fer en barre, de la tôle, des canons, des lames de sabre, des ancres de navires et différens ustensiles d'un usage habituel.

On ignore l'époque précise de l'ouverture des mines d'Olonetz; on sait seulement que sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch elles furent concédées au Danois Rosenbuch, sous la condition qu'il fournirait par an un certain nombre de canons, de mortiers, de boulets et de grenades en

(1) Documens concernant la nouvelle organisation et la direction des mines; 1re partie, p. 6 et 7. — *Ermann :* Histoire des Mines, p. 4.

(2) Voyez les *Documens concernant la nouvelle organisation*, etc., t. I, p. 7; l'Histoire des Mines, par *Ermann*, p. 4; et le Cabinet de Pierre-le-Grand, section I, p. 48 à 50 (édition de 1800).

fonte. C'était à 133 verstes (83 lieues) d'Olonetz, dans les usines de Petrovsky, que l'on faisait fondre le minerai (1).

Pendant les années 1671, 1672 et 1676, le gouvernement expédia des mineurs allemands pour aller à la découverte des gisemens d'argent dans les monts Ourals; mais les deux seuls qui eurent quelque succès dans leurs recherches ne rapportèrent à Moscou que des morceaux de minerai de fer et de cuivre, et encore donnèrent-ils peu d'espoir de réussite dans l'exploitation de ces métaux, attendu les difficultés qu'offrait l'état sauvage de ces contrées. Ces rapports refroidirent le zèle que le gouvernement avait mis jusque-là dans ses explorations; ce ne fut que sous Pierre Ier qu'il se renouvela. Ce grand homme avait deviné tout le parti qu'un jour on pourrait tirer des richesses métalliques que devaient recéler les montagnes de la Sibérie; il comprit donc la nécessité de diriger l'industrie des Russes vers les trésors que renferme la terre et vers leur utile emploi (2).

En 1699, ce prince charge la chancellerie des affaires étrangères d'inviter des mineurs à venir utiliser leurs talens en Russie; l'année suivante il établit à Moscou une administration spéciale sous le titre de *chancellerie des mines*, et publia la première ordonnance qui ait été rendue sur cet objet, par laquelle il autorise tous les Russes et tous les étrangers à se livrer à la recherche des métaux. En 1719, cette chancellerie fut remplacée par un collége des mines établi à Saint-Pétersbourg, pour diriger ces recherches et organiser une sorte de corps de mineurs. A cette occasion parut un manifeste, stipulant les droits et les prérogatives des mineurs et des personnes qui découvriraient des mines. Ces mesures sages et prévoyantes eurent pour résultat d'attirer des étrangers, entre autres quelques

(1) *Ermann :* Histoire des Mines de Russie, t. I, p. 9. — (2) *Idem*, Précis historique sur l'exploitation des mines en Russie, t. I, p. 7.

Grecs, mais principalement des Allemands, dans les différentes parties de l'empire, où ils se livrèrent à des recherches minérales et établirent des usines; les Russes profitèrent de leurs leçons, et cette branche importante de la richesse nationale se trouva établie sur une base solide.

Ivane Vassilievitch s'était servi d'une riche famille de négocians pour peupler et civiliser les parties orientales de l'empire; Pierre, pour réaliser son projet de multiplier les usines et les exploitations dans la chaîne de l'Oural et en Sibérie, jeta les yeux sur deux hommes capables de comprendre ses desseins : l'un était le général-major d'artillerie de Henning, et l'autre un maître de forge de Toula, *Nikita Demidoff*, à qui avait été confiée la manufacture d'armes de cette ville, et qui, par les services qu'il rendit à l'Etat, mérita des lettres de noblesse et devint le chef d'une des familles les plus opulentes de l'empire.

Le gouvernement avait fait construire à Verknii-Neviansk, sur la Néva, une usine de fer qu'il vendit en 1702 à Nikita Demidoff, et qui est aujourd'hui la plus ancienne de toutes celles qui existent en Russie et dans laquelle on met annuellement en œuvre plus de 2 millions de kilogrammes de fer en barres.

L'impulsion donnée par Pierre-le-Grand était telle que vers l'an 1700 on comptait déjà 121 localités différentes où l'on avait trouvé des mines plus ou moins riches en fer et en cuivre. Dans la chaîne de l'Oural la montagne d'aimant, appelée Magnitnaÿa, venait d'être signalée comme le plus riche dépôt de fer connu; dans le gouvernement d'Irkoutsk la mine d'argent de Nertchinsk, qui avait été découverte en 1691 par des mineurs grecs, n'avait encore fourni, en 1704, qu'environ une livre de métal (1); mais en 1719, on

(1) Voyez l'État impérial confirmé et les autres renseignemens sur la nouvelle organisation de la direction des mines, 1re partie, p. 8.

comptait déjà dans tout l'empire *une* usine d'argent, *cinq* de cuivre et *vingt-six* de fer. Dans le seul gouvernement de Kazan il y avait 36 hauts-fourneaux, et 39 dans celui de Moscou (1); le seul Nikita Demidoff construisit, pendant le règne de Pierre Ier, dix usines. D'un autre côté, Henning, envoyé par l'empereur en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et en France, pour y perfectionner ses connaissances sur les machines en usage dans les mines et dans les usines, et pour engager dans ces différens pays des maîtres et des ouvriers habiles, établit à son retour, à Olonetz, des usines où l'on fabriqua de l'acier, de la tôle, des ancres, du fil d'archal, des clous, au moyen de martinets et d'autres machines mues par l'eau, et porta la fonte des canons à un tel degré de perfection que, soumis à la plus forte épreuve, il n'en crevait que 3 sur 1000. Envoyé en Sibérie en 1722, muni de pleins pouvoirs, il termina la construction de plusieurs usines, fonda la ville d'Iekaterinebourg, y établit des hauts-fourneaux, des martinets, des tréfileries et des machines pour couper le fer, donna plus d'extension à l'usine de cuivre de Polevskoï, en construisit pour fondre le fer à Vekn-Isetsky, à Lailinsky et à Yagachikinskoï, acheva celles d'Outkousky et de Verkh-Ouctousk, mit en meilleur état celle d'Alapaïefsky, et perfectionna celle de Koumensky. Les succès de Henning furent tels que dans l'espace de six années toutes les dépenses qu'il avait faites se trouvèrent remboursées par les métaux que l'on avait extraits des mines. En 1726 et 1727, il livra par an 9 à 10,000 pouds de cuivre, et 140 à 150,000 pouds de fer en barres, outre une grande quantité de fer-blanc, d'acier, de fil d'archal et d'ustensiles de cuivre. Animé d'un esprit philanthropique, il fonda à Iekaterinebourg une école pour les enfans des maîtres de forge et des employés subalternes. Il

(1) *Ermann* : Histoire des Mines, etc., t. I, p. 19.

publia aussi pour les établissemens de mines un règlement qui eut long-temps force de loi (1).

La belle fonderie de cuivre de Kolyvan-Voscressenskoï fut établie, en 1726, par Nikita Demidoff; en 1727, Henning construisit l'usine de Sinaïtchikine, qui fut l'origine de deux bourgs : celui de Verknéi-Sinaïtchinsk et de Nijneï-Sinaïtchinsk. Dans le premier on livre annuellement au commerce 140,600 pouds de fer brut, et plus de 30,000 de fer en barres; dans le second on fabrique environ 62,000 pouds de fer en barres. En 1732, il établit l'usine de Sicerte (2). Ce fut vers le même temps que l'on découvrit dans les montagnes de Kolyvan un filon d'argent qui fournit, depuis 1752 jusqu'en 1786, plus de 1,700,000 kilogrammes de métal pur. Ces mines appartiennent aujourd'hui au cabinet de l'empereur.

En 1734, M. de Henning fut remplacé dans la direction des mines impériales et particulières de la Sibérie par le conseiller d'État Tatichtchef.

Nous voici arrivés au règne d'Anne Ivanovna, et nous voyons que le génie de Pierre Ier avait su deviner toute l'importance de la richesse minérale de l'empire et particulièrement de la Sibérie, et que ses encouragemens n'avaient point eu seulement en vue l'intérêt du gouvernement, puisque les particuliers en avaient tiré aussi des avantages immenses. Depuis cette époque jusque dans ces dernières années, l'accroissement de la production minérale a continué sa marche rapide.

En 1739, on découvrit la première mine d'or en Sibérie (3); les environs d'Iekaterinebourg présentèrent successivement des découvertes semblables, mais ce ne fut qu'en 1754 que l'exploitation en fut régularisée (4). L'argent

(1) *Ermann :* Histoire des Mines, t. I, p. 8, 43, 45, 46. — (2) *Idem*, t. I, p. 86. — (3) Chronologie des Événemens mémorables, dans les almanachs publiés par l'académie impér. des sciences. — (4) *Ermann :*

exploité en 1752 dans les montagnes de Kolyvan fut assez abondant pour que l'on pût en fabriquer le riche cercueil érigé par la piété de l'impératrice Élisabeth Petrovna au saint prince Alexandre Nevsky le patron de l'empire.

Par une ordonnance de Catherine II le collége des mines fut aboli, et leur exploitation fut attribuée à la trésorerie impériale; mais on reconnut bientôt, par expérience, que ce changement était désavantageux aux produits des mines, comme aux usines qu'elles alimentaient (1); ainsi dans celles d'Olonetz, de l'Oural et de Kolyvan la fonte du fer diminua de quantité et de valeur, et celle de l'argent de 1000 pouds tomba à 400. En vain la recherche de l'or avait-elle présenté des résultats satisfaisans : puisque des 16 livres russes (6 kil. 55 gr.) que l'on avait d'abord recueillies dans une année, on était parvenu jusqu'en 1797 à obtenir, à force de recherches, 8, 9 et 10 pouds (131, 147 et 163 kil.) de ce métal. Il est vrai que, pour relever les établissemens d'Olonetz, on fit venir d'Angleterre, en 1786, un habile industriel, nommé Gascoyn, qui, à l'aide de mécaniciens et de fondeurs qu'il avait amenés, apporta de grands changemens dans la fabrication : il améliora la qualité de la fonte du fer; il introduisit de nouvelles machines et de nouveaux procédés, pour fondre et perfectionner les canons et pour remplacer le fer forgé et le cuivre, dans la confection de différens ustensiles d'un usage général, par le fer de fonte auquel il donna une beauté et une solidité particulières. Depuis ce temps les objets fabriqués à Olonetz acquirent une réputation méritée : aussi l'emploi du fer de fonte augmenta-t-il considérablement, et augmente-t-il encore.

Description des fabriques établies sous la direction des mines d'Iekaterinebourg. — 1808

(1) Rapport du ministre des finances, confirmé par l'empereur le 21 septembre 1804, contenant les premiers traités et les premières bases de l'état des mines, de leur organisation et de leur direction, p. 192.

Cependant les mines de l'Oural étaient restées dans un état désavantageux; mais peu de temps après l'avènement de Paul Ier au trône, un oukase rétablit le collége des mines et encouragea la recherche des métaux : il en résulta que depuis 1797 jusqu'en 1800 on vit presque doubler le produit des mines d'or d'Iekaterinebourg et de Bérésof.

Les bâtimens de toutes les usines de la couronne dans les monts Ourals étaient fort délabrés : ils furent en partie réparés, et en partie reconstruits. La fonte des canons de fer de la fonderie de Kamensky était devenue tellement vicieuse, que sur 100 à peine si 10 seulement soutenaient l'épreuve; on mit ces fonderies sur le même pied que celles d'Olonetz, et on parvint en peu de temps à les perfectionner au point que, sur 100, il y en eut 90 de bons, et par la suite davantage encore. La fonderie de Lougansky, que Catherine II s'était proposé de faire établir dans le gouvernement d'Iekaterinoslaf, parce qu'on y avait découvert du charbon de terre, et que les mines de fer y abondaient, fut commencée et terminée sous Paul Ier.

Le règne d'Alexandre Ier, surnommé le Béni, fait époque dans l'histoire des mines de la Russie, par les grandes améliorations introduites dans leur administration en 1806, par les perfectionnemens apportés dans la fabrication des armes à feu à Igevsky, et des armes blanches à Zlatooust, par la fondation de la manufacture d'Ijorsk, destinée aux armemens de la marine, et enfin par la découverte de sables aurifères sur une vaste étendue de terrain.

Le hasard, à qui l'on doit toutes les découvertes, est aussi l'auteur de celle-ci. Un ouvrier qui travaillait à rétablir une digue rompue, près des usines de Verkn-Isetsky, dans le district d'Iekaterinebourg, trouva des paillettes d'or dans la vase que l'eau y avait déposée, et en fit son rapport à l'intendant. Aussitôt les recherches commencèrent chez tous les propriétaires des environs, et furent

couronnées d'un succès plus ou moins complet. Dans le conseil d'État, des hommes éclairés sentirent que c'était le moment de favoriser l'extraction de cette importante richesse. Un oukase publié en 1812 permit aux propriétaires de mines d'exploiter l'or pour leur compte, en les obligeant à payer un droit de 15 pour 100 en nature à la couronne, si elle leur fournissait des secours, de 10 pour 100 si elle ne leur en fournissait pas, et de livrer le reste de leur or à la Monnaie de Saint-Pétersbourg, qui devait leur en remettre la valeur en or monnayé, sauf les frais de fabrication. Ce décret eut les résultats qu'on en attendait : tous les propriétaires s'adonnèrent à l'envi à cette nouvelle branche d'exploitation ; le fer qui formait la principale richesse métallique de la Sibérie devint un objet secondaire ; des ateliers qui jusqu'alors avaient été remplis de noirs forgerons, et qui avaient retenti sous les coups du marteau, furent transformés en lavoirs où des femmes, des enfans et des vieillards s'occupèrent du travail simple et facile de séparer le précieux métal du sable auquel il est mêlé. Cette opération très-simple consiste à placer ce sable sur des gradins échelonnés, et à y faire passer un cours d'eau qui, en tombant en cascade de degré en degré, entraîne la terre et le sable, en ne laissant que les paillettes et les pépites d'or natif. Ces pépites pèsent ordinairement, en poids russes, 5, 6, 7 onces, une livre, et quelquefois 16 à 18 livres.

Néanmoins le lavage, qui d'abord fit interrompre l'exploitation et la fabrication du fer, ne le fit point négliger ; mais on sentit qu'il était beaucoup moins dispendieux et beaucoup plus lucratif que l'extraction et le traitement du minerai d'or que l'on arrachait péniblement des entrailles de la terre, et qu'il fallait broyer ensuite à force de pilons avec sa gangue de quarz : aussi, depuis qu'il est si facile d'obtenir l'or d'alluvion, a-t-on abandonné la recherche des

veines et des filons métalliques. Le gouvernement en donna même l'exemple en laissant inonder les mines souterraines qu'il faisait exploiter depuis long-temps dans les environs d'Iekaterinebourg, pour ne faire exploiter que l'or de lavage.

L'exploitation des mines d'or de Bérésof commençait à diminuer de quantité et à coûter plus cher, en raison de la profondeur et de la pauvreté des veines, lorsque les premiers lavages commencèrent en 1813 près des usines de Verkn-Isetsky, sur les terres de M. Iacovleff, officier en retraite de la garde impériale; en 1824, ils produisirent 40 pouds 14 livres (660 kil. 60). En 1822, ils commencèrent chez la comtesse Strogonoff, près de l'usine de Bilimbaeff, et en 1823, à Nijni-Taghilsk, chez le conseiller intime Demidoff, où l'on recueille annuellement environ 660 kilogrammes d'or. En 1824, le gouvernement étendit l'opération du lavage aux environs de ses établissemens de Goro-Blagodat, de Zlatooust, de Bogosloff, et près des mines de Tsarevo-Alexandroff, et l'on trouva même dans un endroit fort riche où l'empereur Alexandre avait lui-même bêché dans le sable, une pépite du poids de 17 livres russes (environ 7 kilogrammes).

Ce fut en 1822 que l'osmium, l'iridium et le platine furent découverts, d'abord au milieu des lavages d'or des particuliers, et plus tard aussi dans ceux de la couronne; jusqu'alors ces métaux n'avaient pas même été soupçonnés exister en Sibérie. En 1825, les membres de la commission nommée par le ministre des finances pour inspecter les mines d'or de l'Oural, firent faire des recherches dans les Kamneï Yolme pour vérifier jusqu'à quel point était fondée l'opinion du sénateur Soïmonoff, que, d'après les observations qu'il y avait faites en 1797, il devait se trouver dans ces régions lointaines des sables aurifères, observations auxquelles par ignorance on n'avait fait d'abord au-

cune attention, et qui se trouvèrent justifiées au-delà de toute espérance, puisqu'on y signala des sables semblables dans 40 localités différentes.

Vers la même époque, on découvrit sur les terrains qui dépendent de l'usine de Bissersk, non loin de la rivière de ce nom, affluent de la Kama, et qui coule sur le versant occidental des monts Ourals, d'autres dépôts d'alluvions aurifères. Nous ne prétendons pas citer toutes les découvertes semblables; mais celle-ci fut de la part d'un savant distingué le sujet d'une observation qui ne resta pas sans résultat. M. A. de Humboldt, en 1829, examinant, chez le comte Polier, à Saint-Pétersbourg, les échantillons de sables aurifères que l'on exploite sur les terres de celui-ci près de la mine d'Adolph, dans les environs de Bissersk, trouva une si grande analogie entre ces sables et ceux qui au Brésil renferment des diamans, qu'il conseilla de faire chercher avec beaucoup de soins dans les résidus des lavages, pour s'assurer s'il ne s'en trouverait pas. Le comte Polier s'étant rendu dans les monts Ourals, suivit les conseils de M. de Humboldt, et l'on trouva, au milieu d'une grande quantité de cristaux, de quarz, de sulfure de fer, de différentes substances et de fragmens de roches, le premier diamant qui ait été découvert dans l'Oural. Dans le courant de la même année on en trouva trois autres, dont un d'une grosseur considérable. Au printemps de l'année suivante, des enfans furent employés à laver de nouveau les sables, ce qui fit découvrir trois nouveaux diamans, dont l'un du poids d'un demi-carat, et les deux autres d'un quart de carat; plus tard on en trouva quatre jouissant d'un éclat assez vif et sous la forme de cristaux à 42 faces triangulaires, mais d'un poids plus faible que les deux précédens. Les frais qu'avait nécessités l'opération de laver une seconde fois les sables dont on avait extrait l'or surpassant la valeur des diamans trouvés, on se contenta par la suite

de chercher avec soin pendant l'opération du lavage de l'or, et l'on obtint encore des sables de la mine d'Adolph 37 diamans, dont le dernier fut trouvé en juillet 1833 : ce qui portait le nombre total de tous les diamans découverts dans cette localité à 48, la plupart cristallisés à 12 ou à 42 faces. Ils ont tous été destinés par la comtesse Polier à décorer les images de sa chapelle. En 1831, on a trouvé aussi plusieurs petits diamans à 3 ou 4 lieues d'Iekaterinebourg, dans les sables aurifères de la principale chaîne de l'Oural. Bien que ces pierres ne soient pas d'une valeur considérable, leur découverte n'en est pas moins fort intéressante sous le point de vue géologique, par la ressemblance qu'offrent les dépôts aurifères des monts Ourals avec ceux qui couvrent des espaces immenses au Brésil.

Les dépôts de transport des environs de Bissersk ne sont pas très-riches en or : ils ne contiennent qu'un tiers à un demi-zolotnik (1) par 100 pouds (1637 kil. 20 g.) de sable. Ils contiennent aussi une petite quantité de platine. Mais la partie la plus riche en or est celle qui contient des diamans. Elle a 380 toises de longueur. Elle se compose de plusieurs couches : la première est formée de sable d'un rouge foncé, ayant environ 17 centimètres d'épaisseur; c'est dans cette couche que se trouvent l'or, le platine et les diamans; elle repose sur une autre couche de sable calcarifère noir, qui paraît devoir son origine à la décomposition d'une roche connue sous le nom de dolomie, dont on voit des débris dans la couche supérieure (2).

Le dépôt de sables aurifères qui fut reconnu en 1831 sur

(1) Le zolotnik est de 0,42 grammes. — (2) Communication faite le 2 décembre 1833 à la Société géologique de France, par M. Teploff, ingénieur des mines russe, sur le gisement des diamans de l'Oural, de la part de M. le comte de Cancrine, ministre des finances de Russie, en réponse aux renseignemens demandés de la part de la Société, par l'entremise de M. le baron de Meyendorff.

les terres de la couronne, situées à une dizaine de lieues de la ville de Verkhotourié, et à 20 des usines de Bohosloff, présente quelques particularités remarquables sous le double point de vue géologique et minéralogique. Un vaste marais, de 4 à 5 lieues de longueur sur 3 de largeur, occupe un bassin entre des montagnes de diorites et de roches calcaires qui appartiennent à une branche de l'Oural, dirigée du nord-ouest au sud-est. Son sol, qui a été sondé jusqu'à environ 3 mètres de profondeur, se compose de débris de diverses roches des montagnes voisines, de bois renversés et d'ossemens d'animaux dont les espèces vivent encore dans la contrée, et principalement d'ours d'une très-grande taille; le tout est recouvert d'un gazon mouvant. Il est aisé de reconnaître que ce marais est le point le plus élevé du district de Bohosloff, puisque plusieurs rivières qui coulent dans toutes les directions y ont leurs sources. C'est dans le lit de la Travianka que se trouve le dépôt de sables aurifères. Il se compose de trois couches : la supérieure, formée de tourbe, a 20 à 90 centimètres d'épaisseur; elle contient fort peu d'or, et n'en offre qu'au point de contact avec la couche inférieure, composée de sable argileux et épaisse de 1 m. 25. Cette couche est dépourvue d'or à sa superficie, et elle est moins riche à sa partie moyenne qu'à l'inférieure, où les grains d'or sont aussi plus gros. La couche inférieure se compose de sable argileux, d'un brun jaunâtre et rougeâtre, et épaisse d'environ 20 centimètres à 1 mètre : elle est aurifère dans toute son étendue, et contient depuis 2 zolotnik jusqu'à 4 livres d'or par 100 pouds de sable. Le plateau aurifère dont il s'agit a environ 233 mètres de longueur sur 26 de largeur; son épaisseur moyenne est d'environ 89 centimètres; conséquemment, en calculant sa masse cubique et la proportion d'or qu'elle renferme, on voit qu'elle doit contenir environ 2130 kilogrammes de métal. Il y est en

grains massifs d'une couleur foncée, dont les plus gros se trouvent dans la couche inférieure, et les plus petits, ainsi que les paillettes, dans celle du milieu (1).

En 1830 et 1831, douze expéditions de mineurs ont été employées par ordre du gouvernement à examiner les monts Salaïr, près du Petit-Altaï, pour les sables aurifères, et les montagnes de Kholzoun pour les mines d'argent. Quarante tables de lavage furent établies sur les bords de la Tomicha, près du village de *Novo-Louchnikova*. Ces recherches ont démontré que dans les monts Salaïr les dépôts aurifères couvrent un espace de plus de 10 lieues; d'autres ont été signalés à 25 lieues, au nord-ouest des premières. Dans ceux du Petit-Altaï, l'or est en grains assez gros : d'après les essais qui en ont été faits, ces grains contiennent 87 à 89 parties d'or sur 5 à 8 d'argent (2).

Depuis cette époque de nouvelles recherches ont été faites dans les différentes chaînes de montagnes de la Sibérie, et ont eu presque partout d'heureux résultats. Tout le versant oriental des seuls monts Ourals offre, sur une longueur de 250 lieues et une largeur de 5 à 7, ces précieux dépôts d'alluvions; il suffit de lever le gazon pour trouver à peu de profondeur au-dessous du sol, de l'argile ou du sable contenant de l'or; il est vrai qu'il n'est pas partout assez abondant pour valoir la peine d'être exploité.

Quand la localité paraît être riche en or, on y envoie des ouvriers sous la conduite d'un employé et de plusieurs inspecteurs; lorsque les apparences ne promettent pas une récolte durable, on se borne à construire une *iourte*, espèce de cabane pour les employés, qui y passent souvent plusieurs semaines comme dans un camp, et l'on établit dans le voisinage, avec des planches dont on s'est appro-

(1) Journal de Saint-Pétersbourg, 5 (17 avril) 1832.
(2) *Gornoï-journal*, 1831.

visionné, le lavoir qui quelquefois n'est pas couvert. On fouille le dépôt en ayant soin d'épuiser avec des pompes l'eau qui se présente, afin de parvenir plus facilement à la partie inférieure toujours la plus riche. L'opération du lavage consiste à jeter d'abord le sable et le gravier sur un crible, formé d'une plaque de fonte percée de trous; on y fait passer un courant d'eau, et l'on agite les substances avec des pelles. Les plus gros cailloux restent dans le crible, et alors on cherche avec soin s'il ne s'y trouve pas de gros grains d'or. L'eau qui découle des cribles tombe sur le plancher du lavoir qui est uni, large de 3 à 4 pieds et long de 9 à 10; on y fait couler l'eau lentement, qui dépose d'abord les parties lourdes, puis les plus légères; souvent on place des planches en travers pour former plusieurs degrés, afin que le courant soit interrompu de temps en temps. Pendant cette opération la masse reste intacte, et le plancher incliné n'est pas remué, afin que les particules lourdes contenant de l'or ne soient pas entraînées avec l'eau qui s'échappe. Après ce premier lavage la masse doit en subir un second, pour que l'on puisse recueillir les plus petites paillettes d'or. Cette dernière opération se fait au moyen de petits planchers, sur lesquels un seul ouvrier fait couler une moindre quantité d'eau, ce qui exige une adresse particulière. Ainsi il laisse les petits cailloux et le gravier fin suivre le cours de l'eau, mais il ramène avec une brosse les parties pesantes qui ne consistent plus qu'en fer magnétique et en poudre d'or, que l'on sépare aisément. On recueille le précieux métal, et on le renferme dans une boîte de fer, que l'on ferme en y mettant l'empreinte d'un cachet.

Ce moyen assez grossier a été remplacé récemment, dans plusieurs localités, par une machine de l'invention de M. d'Achte : les cribles y sont remplacés par un gros cylindre en fer-blanc percé de trous, dans lequel on verse

le gravier contenant de l'or, et qui tourne au moyen d'une roue mise en mouvement par une chute d'eau. L'eau nécessaire pour le lavage arrive dans l'intérieur du cylindre par une ouverture latérale. La terre lavée tombe également sur un plancher, mais les mains des ouvriers sont remplacées par des grattoirs en fer qui sont mus par la même roue hydraulique, et qui remuent fortement le sable arrosé constamment par un nouveau courant d'eau, jusqu'à ce que toutes les parties légères soient entraînées et que les parcelles d'or se montrent (1).

Le nombre d'ouvriers employés dans les mines de la Sibérie s'élève à 120,000. Ce ne sont pas des esclaves, ainsi qu'on l'a répété par erreur; ce sont des individus formant une classe particulière d'habitans à la solde du gouvernement et des propriétaires. Chaque ouvrier a une tâche à remplir moyennant un salaire qui, à la vérité, est fixé par le propriétaire; mais la loi exige, et le gouvernement a soin que ce salaire suffise, non seulement pour nourrir l'ouvrier, mais toute sa famille, et que la tâche qu'il a à remplir soit proportionnée à ses forces, à son âge, et même au temps qu'il peut employer sans détruire sa santé. Il est vrai aussi que l'ouvrier ne peut changer de propriétaire, ni quitter son pays natal; mais aussi le propriétaire n'a pas le droit d'employer les ouvriers mineurs à autre chose qu'aux travaux des mines. Il y a cependant chez quelques propriétaires des ouvriers à d'autres conditions : ce sont ceux-là seulement que l'on pourrait, sous certains rapports, regarder comme des esclaves. Ils travaillent pour le propriétaire sans être payés, mais ils ne lui consacrent que trois jours de la semaine, et les quatre autres ils travaillent pour eux. Chez chaque propriétaire de mines il y a un

(1) *S. Petersburgische-Zeitung* : Janvier 1831. — Fragmens d'un voyage dans l'Oural en 1830.

ingénieur du gouvernement : il est en quelque sorte le médiateur entre le propriétaire et les ouvriers, et en même temps il est chargé de maintenir l'ordre et la police.

Les ouvriers employés aux mines du gouvernement sont à peu près sur le même pied; ils sont payés soit à la journée, soit à la tâche, soit à l'année. Il n'y a peut-être pas un criminel ou condamné sur 1000 qui soit employé aux mines, parce que chaque partie du travail des mines exige une assez grande habitude ou un apprentissage plus ou moins long.

Pour mettre à portée de juger d'une manière plus précise la condition des ouvriers mineurs, nous prendrons pour exemple ceux des possessions de MM. Demidoff, que l'on peut placer au premier rang parmi les plus riches propriétaires de mines dans les monts Ourals. Ces mines, qui portent le nom d'un lieu appelé Nijni-Taghilsk, sont situées sur les deux versans des monts Ourals, et par conséquent en partie en Europe, et en partie en Asie. Il y a une dizaine de forges avec environ 16,000 hommes, autant de femmes, et un plus grand nombre d'enfans : 10,000 hommes sont employés journellement aux travaux des mines, excepté les jours de fête; un grand nombre d'autres, ainsi que des femmes et des enfans, sont occupés au lavage de l'or. La loi porte que ces ouvriers ne peuvent être employés aux travaux que 200 à 220 jours par an; mais les plus laborieux travaillent environ 360 jours, c'est-à-dire 140 jours de leur propre gré, soit chez eux, soit dans les forêts, à couper du bois et à d'autres occupations pour lesquelles ils reçoivent un salaire qui va jusqu'au double de celui qu'ils gagnent pour leurs travaux habituels.

On dépense annuellement chez MM. Demidoff environ 2,500,000 roubles (3,000,000 de francs) pour le salaire des ouvriers, ce qui ne fait qu'à peu près 78 roubles (93 fr. 60 c.) par adulte des deux sexes, ou 187 fr. 20 c.

par ménage; mais on doit prendre en considération le bon marché des denrées, la sobriété des habitans et les avantages dont ils jouissent. Chaque famille a sa maison, un potager assez grand pour lui fournir tous les légumes qu'elle consomme, un pré qui suffit à la nourriture de ses bestiaux, et du bois qui ne lui coûte que la peine de le couper et de le transporter. Survient-il un incendie, ou la maison a-t-elle besoin de réparation, chacun peut prendre dans les forêts de ces vastes domaines autant de bois qu'il lui en faut pour la reconstruire ou la réparer. Souvent même les propriétaires, pour jouir plus promptement du travail de l'ouvrier, lui font donner une somme d'argent ou la font rebâtir à leurs frais. L'ouvrier a donc pour rien l'habitation, une partie de sa nourriture, celle de ses animaux et le chauffage. Il ne lui reste qu'à se procurer le pain et les vêtemens; mais le pain ne coûte qu'environ 1 centime $\frac{1}{2}$ à 2 centimes la livre; le pays abonde en poisson et en gibier; les moutons lui fournissent leur épaisse toison, et le lin que l'on cultive est tissé par les femmes et les enfans, non seulement pour l'usage de toute la famille, mais encore pour fournir au commerce une assez bonne toile, branche d'industrie à laquelle se joignent les fourrures d'ours, de renard et de petit-gris que l'ouvrier tue à la chasse, et divers objets en tôle vernie et peinte qu'il fabrique dans ses momens de loisirs, et dont le pays exporte durant certaines années pour la valeur de plus de 360,000 roubles (360,000 francs) à la foire de Nijni-Novgorod. Tout bien considéré, le sort de ces ouvriers n'est-il pas préférable à celui de la même classe d'habitans dans la plupart des pays les plus civilisés de l'Europe (1)?

(1) M. *N. Demidoff*, conseiller privé de l'empereur de Russie, avait hérité de son père d'environ 11,550 paysans mâles dans ses vastes domaines sur les frontières de la Russie d'Europe et de la Sibérie; c'est aux soins qu'il prit d'améliorer leur sort, en distribuant de l'argent à ceux

Des ossemens de grands animaux fossiles, tels que des éléphans, des rhinocéros, des bœufs et des cerfs se trouvent souvent mêlés dans les dépôts de transport aurifères sur les flancs des monts Ourals; ce qui indique, ainsi que l'a fait observer M. de Humboldt, que ces montagnes

qui voulaient construire des habitations, en leur accordant des secours pendant les années de sécheresse et de famine, en les rachetant du recrutement pendant près de vingt années, et en encourageant chez eux, par des récompenses, la culture de la pomme de terre, qu'il est parvenu à accroître cette population laborieuse. Un grand nombre d'enfans furent élevés par ses soins dans les écoles de Moscou, de Saint-Pétersbourg et même de Paris. De retour dans leur patrie, quelques uns ont pu s'y rendre utiles dans divers genres d'industrie ou dans différentes branches de science, comme médecins, chirurgiens, pharmaciens, ingénieurs des mines; tous ont porté sur ce sol ingrat quelques uns des bienfaits de la civilisation.

Nous devions cet hommage de la vérité à un riche seigneur dont les grandes conceptions ont hâté le moment qui doit faire de la Sibérie une des plus importantes parties de l'empire russe, et dont la mort, arrivée en 1828, a jeté dans le deuil toute une population dont il était le père, mais qui s'est consolée en songeant qu'il laissait deux dignes héritiers de ses vertus.

Aussi cette population a-t-elle continué de prospérer et de s'accroître; aussi les produits du travail vont-ils toujours en augmentant.

De 1829 à 1830, l'exploitation des métaux dans les domaines de Nijni-Taghilsk a donné les résultats suivans :

Or.....	40 à	50 pouds.	655 à	819 kilogrammes.
Platine.	80 à	100	1,310 à	1,637
Cuivre..	60,000 à	80,000	982,320 à	1,309,760
Fer.....	300,000 à	400,000	4,911,600 à	6,548,800

En déduisant 15 pour 100 en métal que les propriétaires paient à la couronne sur l'or, le platine et le cuivre, ainsi que 18 à 20 copeks par poud de fer forgé, on voit que les mines de Nijni-Taghilsk produisent annuellement :

En or.....	680 kilogrammes.	»	valeur.	2,108,000 fr. »
En platine..	1360	»		1,074,400 »
En cuivre...	1,113,300	»		2,217,600 »
En fer.....	6,548,000	»		6,600,000 »
		Total de la valeur.....		12,000,000 »
		A déduire pour le salaire des ouvriers.....		3,000,000 »
		Total du produit net.....		9,000,000 »

ont été soulevées à une époque géologique très-récente.

Ces restes organiques sont surtout très-nombreux dans les plaines septentrionales de la Sibérie, et principalement dans le lit et vers l'embouchure des rivières. L'éléphant fossile de ces régions a reçu le nom de *mammouth;* mais ce nom paraît devoir son origine à une faute d'écriture ou de lecture du mot *mammont*, qui est le nom que lui donnèrent les plus anciens savans qui en ont parlé, et entre autres Ludolf (1). Ses dépouilles nombreuses ont, dit-on, fait naître chez les Tatares, et même chez les Chinois, l'opinion que cet animal vit dans la terre et meurt dès qu'il voit la lumière : aussi son nom paraît-il être dérivé du mot tatare *mamma*, qui signifie *terre*. Quelque singulière que soit cette sorte de tradition qui s'est conservée chez ces peuples, elle ne l'est pas plus que l'idée qui s'est présentée à l'esprit de quelques savans qui, pour expliquer la présence de ces débris sur le sol glacé de la Sibérie, ont prétendu que c'étaient des restes d'éléphans égarés ou conduits par quelques conquérans de l'Asie jusque par-delà les monts Altaï. Mais la découverte faite par le voyageur Pallas, en 1771, sur les bords du Viliouë, d'un rhinocéros avec sa chair, sa peau et son poil, et celle que fit en 1800 le voyageur anglais Adams sur les bords de l'Alascia, près de l'océan Glacial, d'un cadavre de mammont ou mammouth enseveli sous la glace et conservé dans un état aussi intact que le rhinocéros de Pallas, ont renversé ces hypothèses et donné une idée exacte de la forme de ces animaux et des points par lesquels ils diffèrent des autres éléphans et rhinocéros.

Le mammont est une espèce d'éléphant, mais différente des espèces vivantes; il se rapproche plutôt de l'éléphant

(1) *H. W. Ludolfi*, Grammatica russica, una cum brevi vocabulario rerum naturalium. — Oxonii, 1696.

des Indes que de celui d'Afrique (1). Il en diffère par les formes, généralement plus trapues, quoiqu'il soit un peu plus grand; ses défenses étaient très-longues, plus ou moins arquées en spirale et dirigées en dehors (2). Sa taille était d'environ 15 pieds de hauteur. Né pour les climats tempérés ou froids, il avait la peau couverte de longs poils; une longue crinière garnissait son cou. Ses défenses atteignaient quelquefois environ 12 pieds de longueur; leur ivoire égale en blancheur et en finesse celui de l'éléphant d'Afrique, mais il le surpasse en pesanteur et en dureté.

Le rhinocéros trouvé fossile en Sibérie est aussi une espèce particulière qui surpassait en grandeur le rhinocéros d'Afrique. Sa tête était plus allongée, et son nez portait deux cornes. Le poil abondant dont il était couvert annonce qu'il pouvait, comme le mammont, vivre dans les régions les plus froides, bien qu'on trouve aussi de ses dépouilles dans les régions tempérées, telles que l'Allemagne, l'Angleterre et la France.

Un autre animal qui habitait jadis la Sibérie, mais dont les restes y sont rares, est celui que l'on a appelé *elasmotherium* (3). Il ne se rapporte à aucun genre vivant. Suivant le savant G. Cuvier il devait se nourrir de graminées, et tenir à la fois de l'éléphant, du cheval et du rhinocéros, dont il avait à peu près la taille.

Dans les monts Altaï, sur les bords du Tcharich, on a signalé depuis peu l'existence de cavernes contenant un dépôt de transport rempli d'ossemens fossiles. Ces cavernes ne sont pas aussi étendues que celles que l'on connaît en

(1) C'est cette espèce que Blumenbach a appelée *Elephas primigenius*.

(2) M. *Gotthelf Fischer de Waldheim :* Notice sur le Mammont. — Bulletin de la Société impériale des naturalistes de Moscou. 1829, n° 9.

(3) Ce nom a été proposé par M. *Gotthelf Fischer de Waldheim*, directeur de la Société impériale des naturalistes de Moscou.

Allemagne, en France et en Angleterre. La plus proche de la mine de Tchaghir se trouve sur la rive droite du Tcharich, vis-à-vis la petite ville de ce nom : elle a deux entrées latérales, l'une à 20 toises au-dessus du niveau de la rivière, et l'autre un peu plus bas. Sa longueur est de 20 toises, sa hauteur de 2 pieds à 2 toises, et sa largeur de 1 pied et demi à 1 toise. Il n'est pas probable que cette caverne, qui d'ailleurs est dépourvue de stalactites, renferme des ossemens : on sait qu'en général ces débris organiques ne doivent leur conservation qu'à la présence des concrétions calcaires qui se forment sur le sol et les préservent de la décomposition. La seconde, à une lieue au-dessous de la première, a son entrée sur les flancs escarpés d'un rocher, à 50 toises au-dessus du niveau de la rivière et à 5 ou 6 au-dessous du sommet de la montagne. On lui donne le nom de caverne de Khankhara, d'une petite rivière qui se jette dans le Tcharich. Elle a 6 à 9 pieds de largeur, autant de hauteur, et 25 toises de longueur. Cette caverne, qui a été fouillée par les paysans qui y ont cherché des trésors comme dans la précédente, montre encore des stalactites qui se forment tous les jours (1). Elle est remarquable par la grande quantité d'ossemens qui s'y trouvent. Ils paraissent appartenir à des bœufs et à des chevaux qui ne semblent pas être des mêmes espèces que celles qui vivent en Sibérie (2); on y a signalé aussi des débris de putois, de gerboise, d'hyène, de cerf, de hérisson et de rhinocéros.

(1) *Gebler :* Notice sur une caverne à ossemens fossiles située sur les rives du Tcharich (en allemand). Bulletin de la Société impériale des naturalistes de Moscou, t. III. — *Coulibine :* Cavernes calcaires sur les bords de la rivière du Tcharich dans l'Altaï. Gorn. Journ. 1831, n° 3.

(2) M. *Gotthelf Fischer de Waldheim :* Notice sur les ossemens fossiles des cavernes des rives du Tcharich en Sibérie. Bulletin de la Société impériale des naturalistes de Moscou, t. III.

« Après avoir décrit les montagnes de la Sibérie, il faut considérer ses vastes plaines nommées *steppes*, et qui en occupent une grande partie. Elles diffèrent entre elles d'aspect et de nature; ici elles ressemblent à des savanes américaines : on y voit de vastes pâturages couverts d'herbes abondantes et élevées; en d'autres endroits elles sont d'une nature saline : le sel s'y montre comme une efflorescence sur la terre même, ou se rassemble dans des mares et des lacs. En général, les steppes renferment beaucoup de lacs, parce que les eaux, n'y trouvant aucune pente, sont forcées de rester stagnantes. »

Entre le cours du Tobol à l'ouest, et celui de l'Irtyche à l'est, s'étendent, sur une longueur de 275 lieues, des plaines arides connues sous le nom de *steppe d'Ichim*. Cette steppe est parsemée de bruyères sablonneuses et de nombreux lacs sans écoulemens, les uns remplis d'eau douce, et les autres d'eau salée. A l'est elle joint la *steppe de Baraba*.

Celle-ci, qui porte aussi le nom de *Barabin* ou *Barama*, se prolonge entre l'Irtyche et l'Obi, qui la bornent du côté de l'ouest et de l'est; elle touche du côté du sud aux montagnes du Petit-Altaï, et vers le nord elle est bornée par les rivières de Tara et de Toui. Sa longueur est de 145 lieues sur 80 à 95 de largeur.

C'est dans ces steppes que se trouve cette région de petits lacs dont nous avons parlé, qui comprend le groupe de Balek-koul et celui de Koumkoul, dont l'ensemble indique, suivant M. de Gens, une antique communication d'une masse d'eau avec le lac Ak-Sakal, qui reçoit le Tourgaï et le Kamichloï-Irghiz, ainsi qu'avec le lac Aral (1).

La steppe d'Ichim est arrosée par plusieurs rivières, entre autres par l'Abouga, dont les eaux contiennent, dit-on, tant d'alun, que peu d'animaux peuvent en boire; par

(1) Voyez tom. VIII, pag. 19.

l'Ichim et ses affluens, et par d'autres cours d'eau qui se perdent dans les sables. La steppe de Baraba est traversée par un plus grand nombre de rivières, telles que le Tchoulym, l'Idjim, la Tara, le Kam et l'Om; parmi les lacs qu'elle renferme, les plus considérables sont le Karasouk, le Tchany, le Yamich et le Topolny, la plupart salés. Cette steppe est boisée : sa plus importante forêt est l'Ourman; on y voit aussi s'élever çà et là des bouquets de bouleaux. Vers son centre le sol est fertile et le sous-sol argileux. Dans quelques endroits il est élevé et sec; dans d'autres marécageux et couvert de roseaux; dans d'autres enfin il est couvert d'efflorescences salines. En général les marais diminuent chaque année, par les soins des colonies russes qui s'y sont établies. La steppe d'Ichim présente aussi quelquefois, mais rarement, le même aspect. On trouve dans toutes les deux plusieurs tombeaux qui renferment des restes de chefs de tribus tatares ou mongoles.

« Entre l'Obi et l'Ieniseï, une contrée montagneuse sépare la rivière de *Tchoulym* de l'Ieniseï, et l'oblige de couler vers l'Obi (1). Mais cette hauteur semble disparaître aux environs de la ville d'Ieniseï; et quelques groupes de collines, dans le sud-ouest du district de Mangaseïa, d'où découlent de petites rivières vers l'océan Glacial, ne sont plus que des îles au milieu de cette vaste plaine marécageuse qui s'étend entre le Bas-Obi et le Bas-Ieniseï; région affreuse où le sol n'est qu'une boue presque toujours gelée, couverte çà et là de quelques plantes languissantes et d'un tapis de mousse. Cette plaine n'est pas cependant un marais continuel; les falaises assez élevées qui bordent l'Obi montrent à découvert des couches horizontales de pierres argileuses qui sans doute composent en grande partie la base du sol.

(1) *Pallas*, t. III, p. 414-416 (trad. in-4°).

Le golfe de Kara, dans lequel se jette la rivière de ce nom qui prend sa source à l'extrémité des monts Ourals et qui sépare l'Asie de l'Europe, forme, dans l'océan Glacial, la limite des terres appartenant à ces deux parties du monde, de manière à laisser à l'Europe l'île de Vaïgatch et la Nouvelle-Zemlé.

« La contrée entre l'Ieniseï et la Lena est désignée par les Russes sous le nom de *steppe*, terme vague qui sert souvent à déguiser l'ignorance des voyageurs. Il paraît qu'il y a en effet beaucoup de parties marécageuses et plates; mais il y en a d'autres qui peuvent mériter le nom de contrées montueuses. La Lena est bordée à l'ouest d'une hauteur continuelle qui, près du confluent de Viliouï, présente des couches horizontales d'un schiste sablonneux et calcaire, et des lits d'argile contenant des pyrites (1). Une autre contrée élevée se trouve au nord-est de la Basse-Toungouska, et donne naissance aux rivières d'Olenek, d'Anabara et de Khatanga, qui s'écoulent dans l'océan Glacial. Enfin, le pays compris entre l'Ieniseï, l'Angara (ou Haute-Toungouska) et la Basse-Toungouska, présente une élévation singulièrement remarquable, où l'on voit, comme suspendu au sein des collines rocailleuses, le grand *marais de Lis*, presque égal en étendue au lac Ladoga.

« Nous savons déjà que les fleuves de la Sibérie sont au nombre des plus considérables de l'Asie; mais ils roulent à travers des plaines désertes, d'où l'éternel hiver bannit les arts et la vie sociale; leurs ondes ne réfléchissent point la splendeur de villes célèbres, ne se courbent point sous le joug de ports magnifiques, ne reçoivent point de vaisseaux chargés de la dépouille des climats lointains. Une vaste nappe d'eau que borde tantôt une sombre forêt, tantôt un triste marécage; quelques ossemens fossiles d'éléphans

(1) *Pallas*, tom. IV, pag. 131 (in-4°).

mis à découvert par les hautes eaux; quelques canots de pêcheurs errant à côté d'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques; ou le paisible castor élevant sa bâtisse industrieuse sans craindre les poursuites de l'homme : voilà tout ce qu'un fleuve de Sibérie peut offrir de remarquable. Des hordes sauvages, et leurs conquérans peu instruits, ont appliqué à ces grands courans d'eau des noms dont le hasard seul déterminait la signification. Ainsi, l'*Irtyche*, qui est réellement le fleuve principal du système dont il fait partie, a été dépouillé de son rang et considéré comme une rivière tributaire de l'Obi. L'Irtyche erre long-temps sur le plateau de la Kalmoukie, traverse le grand lac Dzaïsang, et descend par une gorge du mont Petit-Altaï; il a déjà fait 130 lieues dans l'empire chinois avant d'arriver sur le territoire russe. Navigable depuis le Dzaïsang, sa largeur varie de 100 à 200 toises. »

Cette rivière parcourt, avec ses sinuosités, une longueur de 532 lieues dans la Sibérie : ainsi, en y ajoutant celle de son cours dans l'empire chinois, on voit qu'elle occupe une étendue totale de 662 lieues. Sur sa rive droite les principales rivières sibériennes qu'elle reçoit sont la *Boukhtorma*, l'*Ouba*, l'*Oulba*, l'*Om'*, le *Chich*, la *Demianka*, la *Tara*, et le *Toui;* sur sa gauche, le *Tchar-Gourban*, le *Toundouk*, l'*Ichim*, le *Vagaï*, le *Tobol*, et la *Konda*. L'Ichim a plus de 300 lieues de cours, et le Tobol plus de 200. Des bancs de sable et des îles qui sont inondées au printemps, et qui souvent disparaissent et sont remplacées par d'autres, rendent le cours de l'Irtyche dangereux et irrégulier. Ses eaux passent pour légères; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont très-poissonneuses et qu'elles abondent en esturgeons.

« L'*Ob* ou l'*Obi* (1) se forme de la réunion de la *Katou-*

(1) *Obi* en russe, *Kolta* en samoïède, *Iag* en ostiak, *Oumar* en tatare.

nia et de la *Biia*. La première, sous le nom de *Tchouïa*, prend sa source dans le Petit-Altaï; la seconde sort du lac *Teletzkoï* ou *Altün;* mais le *Tchabekan* ou *Dzabkan*, qui est le principal affluent du lac, nous paraît devoir être considéré comme la source de l'Obi. Ce fleuve est presque doublé par sa réunion avec l'Irtyche. Il forme à son embouchure un vaste golfe. Il est navigable presque jusqu'au lac Altün. Il abonde en poissons, mais l'esturgeon de l'Irtyche est le plus estimé; l'eau de l'Irtyche est plus claire. Lorsque l'Obi a été gelé pendant quelque temps, l'eau en devient sale et fétide; ce qui est dû à la lenteur de son cours et aux vastes marécages qu'il rencontre sur son passage; mais il se purifie au printemps par la fonte des neiges. »

Depuis le lac de Tchabekan, l'Obi a, jusqu'à l'océan Glacial, plus de 740 lieues de longueur. Ses principaux affluens sont le *Tchoumych*, l'*Inia*, le *Tom*, le *Tchoulim*, le *Ket*, le *Tym* et le *Vakh*, sur sa rive droite; et sur sa rive gauche, le *Tcharych*, le *Vasiougan*, le *Salym* et la *Sozva*. Il est très-rapide; sa navigation est même entravée par plusieurs cataractes. Les Tatares le nomment *Oumar*, et les Ostiaks *Emé* et *Ossé*.

« Après l'Obi, nous devons nommer l'*Ieniseï* (1), qui est plus large, plus majestueux et plus long. Il se forme dans les montagnes à l'ouest du lac Koussougoul, par la jonction des rivières de *Chichkit* et de *Beïkel;* il dirige ensuite son cours presque directement au nord, dans l'océan Arctique. Cependant on pourrait, avec quelque raison, considérer l'Ieniseï supérieur comme un affluent de l'*Angara* ou de la *Haute-Toungouska*, qui, venant du lac Baïkal, s'unit à lui, mais le surpasse en importance et en longueur; de manière qu'on conserverait à ce fleuve le nom

(1) *Ieniseï* en russe, *Iehanneses* en tungouse, *Kem* en mongol et tatare, *Guk* et *Chosek* en ostiak.

d'Angara jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique. »

L'Ieniseï, considéré comme portant à son origine le nom de Chichkit, est un des plus grands fleuves de la Sibérie. La totalité de son cours est de 750 lieues, dont 150 appartiennent au territoire chinois. Sur sa rive gauche il a peu d'affluens : les plus considérables sont l'*Abakhan*, l'*Iélagoui* et la *Touroukha*, tous trois longs de 75 à 80 lieues. Sur sa droite ils sont plus importans et plus nombreux : ainsi l'*Angara* ou la *Toungouska supérieure* (*Verkhniaia Toungouska*), qui sort du lac Baïkal, n'a pas moins de 400 lieues; la *Toungouska moyenne* (*Sredniaia Toungouska*), qui a aussi reçu en russe le surnom de *Pod Kamenaïa*, c'est-à-dire *qui coule sous des pierres*, a plus de 200 lieues; la *Bakhta*, qui sort du lac Aii, en a 150; enfin la *Toungouska inférieure* (*Nijniaïa Toungouska*) a plus de 420 lieues.

« L'*Angara* a les eaux tellement claires, que l'on aperçoit les cailloux qui sont au fond à plusieurs brasses de profondeur. A la sortie du lac Baïkal, son lit, généralement de 100 à 200 toises de largeur, se trouve, pendant l'espace d'un mille, tellement resserré entre les rochers, que les plus petits bateaux ne peuvent y passer qu'avec précaution. Les eaux, en se brisant contre les pierres, font un bruit semblable à celui des vagues de la mer agitée. »

Suivant M. Hedenstrom, la congélation de l'Angara présente un phénomène qui rappelle des faits qui ont été dans ces derniers temps le sujet de plusieurs discussions entre les savans : c'est qu'il s'y forme plus de glace dans le fond qu'à la surface. Selon lui, le lit rocailleux de cette rivière éprouvant un grand abaissement de température au moment où les bords viennent à geler, l'eau qui les mouille se transforme plutôt en glace que la surface recouverte de brouillards épais (1).

(1) *Hedenstrom* : Fragmens sur la Sibérie.

La *Selenga* coule dans le lac Baïkal, après avoir reçu à sa droite l'Orkhon, qui a environ 100 lieues de cours, le *Khilok*, qui en a 150, et d'autres rivières, parmi lesquelles il en est qui sont larges de 150 toises; elle coule lentement sur un plateau de rochers.

« Le dernier des grands fleuves de ces contrées est la *Lena*, qui prend sa source à l'occident du lac Baïkal, après avoir reçu le *Vitim* et l'*Olekma*, qui viennent des monts Daouriens; il poursuit son cours jusque près d'Iakoutsk, du sud-ouest au nord-est; direction extrêmement utile, puisqu'elle fournit une navigation sûre jusque dans des contrées très-éloignées. Depuis Iakoutsk, son cours se dirige presque directement au nord. Il reçoit l'*Aldan* de l'est, et le *Vilioui* de l'ouest. Son lit est très-large, et embrasse une grande quantité d'îles. Les voyageurs, en passant par la Lena, remontent l'Aldan, descendent les rivières de Maïa et d'Yadoma, et achèvent ainsi leur route à Okhotsk, sur les bords de l'Océan oriental. »

Le nom de ce fleuve, qui signifie la *paresseuse*, indique assez la lenteur de son cours sinueux, qui n'a pas moins de 700 lieues de longueur. Son lit est en général large et profond; mais la navigation y est entravée par des îles, des bancs de sable, et même par des glaces pendant une grande partie de l'année. Parmi ses affluens il en est quelques uns de remarquables : sur sa droite le Vitim, célèbre par les belles martes zibelines que l'on chasse près de ses rives, a plus de 200 lieues de longueur; l'Olekma est à peu près de la même étendue; l'Aldan en a 280; sur sa gauche, le Vilioui est la seule rivière importante : elle a près de 250 lieues de cours.

Parmi les autres rivières ou fleuves qui s'écoulent dans l'océan Glacial, on remarque encore le *Taz*, qui se jette dans la baie appelée *Tazovskaïa*, après avoir parcouru une longueur d'environ 100 lieues; la *Piasina*, qui sort du lac

Piasino pour aller se jeter dans l'Océan par une large embouchure, après un cours de plus de 100 lieues; le *Khatanga*, qui se jette dans une baie de 15 à 18 lieues de largeur, après en avoir parcouru plus de 120; l'*Anabara*, qui a environ 160 lieues; entre ce petit fleuve et la Lena, l'*Olenek*, qui a plus de 280 lieues de longueur; la *Iana*, qui en a environ 170; l'*Indighirka* ou la *Kolima de l'ouest* (Zapadnaïa-Kolima), dont le cours, long de 292 lieues, arrose des plaines stériles et presque toujours glacées; l'*Alazeïa*, rivière de plus de 100 lieues de cours; et la *Kovima* ou *Kolima de l'est*, fleuve très-poissonneux, et long de 370 lieues.

Les côtes orientales de la Sibérie, coupées à pic sur l'Océan, n'émettent aucune rivière remarquable, si ce n'est l'*Anadir*, qui avec ses détours est un cours d'eau de 202 lieues de longueur.

La Sibérie ne manque pas de lacs. Celui de *Baïkal* est, après celui d'Aral, un des plus grands de l'ancien continent (1). Sur une longueur de 600 verstes (150 lieues) on lui donne en largeur 30 à 80 verstes (7 ½ à 20 lieues), et sa circonférence est de 1865 verstes (466 lieues). Sa profondeur varie de 20 à 80, et, en quelques endroits, de 200 brasses russes, chaque brasse de 7 pieds. L'aspect de ce lac, en venant d'Irkoutsk, est très-imposant. Son nom paraît dériver de la langue des Yakoutes, dans laquelle *baï* signifie riche, et *kel* lac. Les Bouriaites l'appellent *dalaï*, et les Toungouzes *lam*, noms qui, chez ces deux peuples, veulent dire *mer*. Autrefois les Russes le nommaient *Velikoé ozero* (grand lac); aujourd'hui ils l'appellent *Sviatoie more* (mer Sainte), dénomination qui paraît lui venir d'un rocher de l'île d'*Olkhon*, sur lequel les Bouriaites

(1) Il est situé entre les 51 à 56° de latit. N., et les 101e et 108e degrés de longit. E.

offrent des sacrifices, et pour lequel ils ont un respect religieux, parce qu'ils croient que cette île est le séjour d'une divinité inférieure nommée *Begdzi*. Ce rocher granitique a 6 pieds de hauteur et 42 de circonférence; l'île à laquelle il appartient a 17 lieues de longueur et 6 de largeur : elle est remplie de sources; quelques parties fournissent de bons bois de construction, et elle est habitée par une tribu mongole appelée les Bargou-Bouriaites, qui cultivent la terre, élèvent de beaux bestiaux et se livrent à la pêche, et surtout à la chasse aux loups, aux lièvres et aux écureuils qui y abondent. Cette île est la plus grande du lac; les autres sont *Bougoutchinsk*, *List vianitch noï* (l'île des Mélèzes), deux appelées *Ouchkan'ï* (les Anses), deux autres nommées *Nerpetchi* (les Phoques), et trois, *Tchivirkouïskié*. Ces îles sont longues de trois quarts de lieue à deux lieues, et larges d'une demi-lieue à une lieue. Il y en a plusieurs autres, mais plus petites et inhabitées, fréquentées seulement par les pêcheurs et les chasseurs. On compte sur les bords du lac plus de 80 caps et autant de baies et d'anses. Les côtes septentrionales sont bordées de rochers escarpés formés de schistes argileux, de serpentine, de grès et de calcaire; à l'ouest s'élève une chaîne de montagnes qui s'abaissent devant l'île d'Olkhon, et présentent de vertes prairies; au sud ce sont des monts boisés et moins escarpés; de là jusqu'à l'embouchure de la Selenga, la plaine recommence et offre çà et là des bouquets d'arbres; ensuite de hauts rochers se succèdent sans interruption jusqu'à Bargouzine, près de l'embouchure de la rivière de ce nom, longue de près de 100 lieues, et forment, suivant M. Klaproth, de grands caps et des baies profondes; ils sont suivis d'une plaine de 12 lieues de longueur, dans laquelle campent les Bouriaites; au-delà de cette plaine, des montagnes escarpées recommencent jusqu'à l'embouchure d'une rivière appelée *Angara supérieure* : elle a 82 lieues de cours.

Outre les trois grandes rivières que nous venons de nommer, le lac Baïkal en reçoit plusieurs autres moins considérables, telles que la *Snéjania* (la Neigeuse), la *Slioudenka* (la Pierre spéculaire), la *Bolchaïa* (la Grande), la *Bougouldeikha*, la *Galsoustna*, etc., et plus de 160 ruisseaux et torrens formés par les sources innombrables que renferment les montagnes. Ce lac, malgré la grande quantité d'eau qu'il reçoit, n'a d'autre écoulement que l'Angara inférieure, et cependant sa masse d'eau diminue plutôt qu'elle n'augmente. Ses eaux sont douces et d'une grande transparence : ce qui n'est point en rapport avec l'idée de mer que les Russes lui donnent; toutefois, comme s'il était le reste d'une antique Caspienne, il nourrit plusieurs animaux marins, entre autres des phoques de l'espèce appelée *nerpa* en Sibérie, et qu'un naturaliste russe (1) a nommée *phoca sericea*, espèce qui se distingue de toutes les autres par sa couleur argentée. On y trouve aussi une espèce particulière d'éponge (*spongia baicalensis*); des esturgeons que l'on ne pêche partout ailleurs que dans les cours d'eau qui communiquent avec des mers : l'un est l'esturgeon commun (*acipenser sturio*), et l'autre le sterlet (*acipenser ruthenus*); enfin une quantité incroyable d'*omouli* (*salmo autumnalis* ou *migratarius*), poissons que Pallas regarde comme originaires de l'océan Glacial. Les poissons d'eau douce qu'il nourrit sont la truite (*salmo fario*), la truite saumonnée (*salmo fluviatilis*), le sig ou lavaret (*salmo lavaretus*), le thym (*salmo thymathus*), la tanche (*salmo caregonoides*), une autre espèce appelée poisson rouge (*salmo salar* ou *erythrinus*), ainsi qu'un poisson particulier appelé par Pallas *salomjienka*, et par M. Klaproth *golomenka;* il a reçu dans la science le nom de *callyonimus baicalensis.* « Ce poisson, dit Pallas, ressemble parfaitement à un pe-

(1) M. *Gotthelf Fischer de Waldheim.*

« loton de graisse. Lorsqu'on le met sur le gril, la graisse « huileuse dont il est rempli se fond de manière qu'il ne « reste plus que les arêtes. On ne le prend jamais dans les « filets, et on ne l'a jamais vu en vie. On présume avec « assez de vraisemblance qu'il se tient dans des gouffres, « au centre du lac et dans plusieurs places sur les rives « escarpées situées au nord, où l'on a sondé en vain 3 à « 400 brasses sans trouver le fond. Il serait difficile d'assi- « gner les causes qui jettent ces poissons à la surface des « eaux. C'est ordinairement en été, pendant les gros vents « qui viennent des montagnes ou les ouragans qui partent du « nord, que ces poissons sont poussés sur le rivage. Lorsque « le lac a été agité par des tempêtes, on les voit en si « grande quantité sur l'eau qu'ils forment dans de certaines « années un parapet sur la côte. C'est une excellente ré- « colte pour les habitans : ils en tirent une huile qu'ils « vendent aux Chinois (1). » Les flots du lac rejettent, en quelques endroits, une espèce de bitume appelée *goudron de montagne*, et selon d'autres *cire de mer*, et dont on se sert avec succès dans quelques maladies (2). Le lac n'est pris de glace que vers Noël, et dégèle vers le commencement du mois de mai. De hautes pyramides de glace se forment principalement en novembre et décembre sur les bancs de sable et entre les rochers, et rendent le lac inabordable. A cette époque il présente dans un endroit une surface gelée de 200 verstes (50 lieues) de longueur. Il éprouve des mouvemens extraordinaires; un vent modéré le met parfois en fureur, tandis que dans un autre temps il est à peine ému par le plus violent orage. Il bouillonne quelquefois intérieurement, et alors, quoique sa surface soit unie comme une glace, les vaisseaux y éprou-

(1) *Pallas :* Voyage en Russie et dans l'Asie septent., t. IV, p. 4-14.
(2) *Idem :* Voyage en Russie, IV, p. 108-116.

vent des secousses très-incommodes. Pendant les tempêtes les vagues s'y élèvent jusqu'à la hauteur de 20 toises. Sa profondeur n'a point encore été mesurée; ce n'est que par quelques sondages qu'on la suppose de 450 à 580 sagènes (960 à 1237 mètres). Le Baïkal paraît devoir son origine à un affaissement volcanique analogue à celui qui a formé la mer Caspienne. Ce qui le prouve, ce sont les montagnes qui l'entourent, les sources thermales qui se trouvent dans ses environs, et les tremblemens de terre qui, chaque année, agitant la contrée qui l'entoure, et qui peut-être sont la principale cause de l'agitation subite qu'offrent souvent ses eaux.

« Les lacs de la Sibérie occidentale se font moins remarquer par leur étendue que par leur grand nombre. Le lac *Tchany*, long de plus de 30 lieues, et en quelques endroits large de 22, se trouve dans une partie de la *steppe de Baraba*, et appartient à cette *région de lacs* dont nous avons déjà parlé. Ce lac pourrait même être considéré comme presque deux fois plus considérable, puisqu'il communique à l'ouest avec le lac Soumy, qui a 20 lieues de longueur sur 12 à 20 lieues de largeur. Sur la carte de Sibérie, dans les Voyages de Pallas, on en compte jusqu'à 27 dans l'espace compris entre Omsk, Kolivan et Somipolatinsk, tandis que d'Anville paraît en avoir à peine connu un ou deux. La *steppe d'Ichim* renferme aussi un grand nombre de lacs, parmi lesquels celui de *Balek-koul* (1) et celui de *Koumkoul* (2) sont les plus considérables. Le nombre de petits lacs est énorme sur le pied oriental des monts Ouraliens : dans l'espace de 100 lieues de long et de 30 de large, depuis les bords de l'*Ouï* jusqu'aux sources de la *Toura*, on ne voit que des lacs; on en compte au moins une centaine sur la petite carte de l'atlas de Pallas.

(1) Situé par 51° 30′ de latitude. — (2) Par 49° 45′ de latitude.

« Les *lacs salés* n'appartiennent pas exclusivement aux steppes sablonneuses de la partie méridionale; il s'en trouve dans les hautes et froides montagnes de la Daourie; il s'en trouve dans les marais glacés du rivage septentrional. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les lacs d'eau douce subissent des changemens et deviennent salés. On en peut citer comme exemple le lac de *Seidiaischévo*, dans l'ancien district d'Iset (1); ce lac était autrefois rempli d'eau douce, très-basse et très-poissonneuse; tout à coup la profondeur a augmenté; les eaux sont devenues saumâtres, les brochets qui y abondaient sont morts; une forêt voisine y a été engloutie à moitié; il est seulement dommage que ces phénomènes singuliers n'aient été observés de près que par quelques Tatares. Le savant *Sokolof* a donné une description intéressante de ces lacs salés (2). Ils se trouvent épars au milieu d'un grand nombre de lacs d'eau douce; ils perdent de leur salure, car on en connaît plusieurs dans lesquels le sel cristallisait autrefois, et où il ne se trouve à présent que dans l'état de dissolution. Les uns ne contiennent que du sel marin, et il y a des lacs dont les eaux en sont imprégnées jusqu'à saturation; dans les autres, on ne voit se former que du sel amer ou sel de Glauber (sulfate de soude), qui ne se coagule pas en cristaux, mais seulement en grains ronds. On trouve d'autres lacs salés dans la steppe d'Ichim; celui d'*Ebéléi* ou de *Bieloï* est un des plus abondans; il est situé près les sources du Tobol; il fournit aux Bachkirs du sel assez beau. Les Kirghiz viennent se baigner dans ce lac pendant l'été, quand la chaleur des eaux a fait fondre le sel; ils croient y trouver le remède de plusieurs maladies. Entre le Tobol et l'Irtyche, dans le district d'Ichim, on trouve également des lacs salés et amers. Dans le milieu

(1) Entre le bourg de *Tomliazk* et la forteresse de *Zvérinogolofskaia*. *Pallas*, Voyage, t. III, p. 32 (in-4°). — (2) *Idem*, t. II, p. 491-502 (in-4°).

de la steppe de Baraba, on voit, entre autres, le célèbre lac d'*Iamich*, dont le circuit est de 10 verstes; le sel y est extrêmement blanc, et ne se forme qu'en cristaux cubiques; la quantité diminue.

« Dans la Sibérie orientale, les lacs salés sont un peu moins abondans; cependant, depuis Irkoutsk jusque vers Iakoutsk (1), les montagnes sont remplies de sources salées, et ces sources forment des lacs en plus d'un endroit. Celui de *Selenghenskoï*, qui paraît être le même que celui de *Gousinoë*, a été visité par Pallas; il donne un sel amer; les sources qui s'y écoulent sont douces, et l'origine de la muire ou de l'eau saturée paraît être dans la vase bleue qui en occupe le fond (2).

« Le *lac Natreux* de la Daourie, près de Koudoun, n'est pas le seul de son espèce; on en trouve d'autres dans différentes parties de la Sibérie.

« Le *lac Mugissant* ou *Boulamy-koul* se trouve à peu de distance de la petite rivière d'Ouibat, qui s'écoule dans l'Abakhan; au rapport des Tatares qui habitent ses environs, on y entend des hurlemens épouvantables, qui annoncent des révolutions dans l'intérieur de la terre, semblables à celles qui ont fait écrouler les digues qui resserraient le lac de *Gousinoë* (3).

« La Sibérie possède plusieurs eaux minérales, surtout dans les montagnes altaïques et daouriennes. La chaîne des Ourals, près Iekaterinebourg, donne naissance à des sources vitrioliques ou ferrugineuses. Des sources imprégnées de naphte et de pétrole se trouvent dans les environs du lac Baïkal. Indépendamment de plusieurs sources sulfureuses, dit M. Klaproth, on a découvert depuis long-temps, sur la rive nord-ouest du lac, près des bouches de la Grande

(1) *Gmelin*, Flora Sibirica, præfat. — (2) *Pallas*, Voyage, tom. IV, p. 400-404. — (3) *Idem*, tom. IV, 491-499.

et de la Petite *Kotelnikof*, des sources bouillantes dont on ne fait pas usage à cause de la difficulté d'y arriver par terre. Les sources chaudes situées près de l'embouchure du *Tourki* ou *Tourka*, sont appelées eaux de Tourninok ou eaux de Borgouzine : on les emploie dans plusieurs maladies. Cette contrée est remplie de sources chaudes; mais les plus fameuses sont celles du Kamtchatka, qui ont été décrites par de Lesseps. Les bains qui ont été construits par la libéralité de M. Kocheleff, pour l'avantage des Kamtchadales, sont formés par une cascade rapide qui tombe de près de 300 pieds de hauteur. Le courant d'eau a environ 1 pied $\frac{1}{2}$ de profondeur, et 6 ou 7 pieds de largeur. L'eau est extrêmement chaude, et paraît contenir une grande quantité de sulfate de fer et de nitrate de potasse, mêlé avec le carbonate. A l'occident du golfe Penjina est une source d'eau chaude très-considérable, qui tombe dans la rivière de Tavatona, et d'où s'élèvent des nuages de vapeur semblable à la fumée.

« A présent que nous connaissons le sol de la Sibérie, nous ne serons pas étonnés d'apprendre que le climat physique n'y répond pas aux latitudes astronomiques. Les trois quarts de ce pays se trouvent à la latitude de la Norvége et de la Laponie; une partie de la province de Kolyvan et la contrée voisine du lac Baïkal sont sur la même ligne que Londres, Berlin et le nord de la France. Mais la température des contrées les plus heureuses de la Sibérie n'est nullement comparable à celle de la Norvége; le froid, dans la partie septentrionale, est infiniment plus vif et plus continuel que celui de la Laponie, et on éprouve quelquefois cette même intensité du froid dans les montagnes méridionales à 50-55 degrés de latitude. L'hiver dure, presque dans toute la Sibérie, neuf à dix mois; la neige commence souvent à tomber dès le mois de septembre, et il n'est pas rare d'en voir tomber au mois de mai. Lorsque les blés ne

sont pas mûrs en août, ils sont regardés comme perdus; la neige les couvre souvent avant qu'on ait pu les récolter. A l'est du fleuve d'Ieniseï et au nord du lac Baïkal, l'agriculture est à peu près inconnue. Dans les vastes marais que traverse l'Obi vers la dernière partie de son cours, le dégel ne pénètre qu'un pied environ; près Iakoutsk, à 60 degrés de latitude, Gmelin ayant fait fouiller la terre le 28 juin, la trouva encore gelée à 3 ou 4 pieds de profondeur. Les habitans du bourg d'Argoun, à 50 degrés de latitude, disent que leurs terres, en beaucoup d'endroits, ne dégèlent que d'une aune et demie; le froid intérieur empêche de creuser des fontaines (1). A Krasnoïarsk, par 56 degrés de latitude, Pallas a vu le mercure se congeler et devenir malléable. »

A ces faits, nous ajouterons quelques faits nouveaux et quelques remarques judicieuses de M. de Humboldt. Ce n'est pas à l'élévation du sol que l'on doit attribuer le froid hivernal qui règne dans le nord de l'Asie, puisque la moyenne des observations barométriques faites par ce savant et par MM. Ledebourg, Bunge, Hansteen et Gustave Rose, depuis la steppe des Kirghiz jusque dans les plaines du haut Irtyche, donne à peine la hauteur de 200 à 250 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Dans les basses régions du Ieniseï, le sol n'est pas à plus de 40 ou 50 toises. Au nord de l'Altaï, il ne paraît pas devoir être plus élevé; mais ce qui peut contribuer à y rendre le froid plus intense, c'est qu'en Sibérie aucune chaîne de montagne ne modère l'influence des vents qui soufflent de l'océan Glacial.

De là viennent en partie les différences que l'on remarque dans la température moyenne de plusieurs villes

(1) *Gmelin*, Voyage en Sibérie, II, 520—523 (en allem.). *Georgi*, Descript. de la Russie, I, 88—92.

d'Europe et de la Sibérie sous les mêmes parallèles, différences qui sont telles que des cités européennes, plus septentrionales que Tobolsk, jouissent d'un climat plus doux (1).

Le froid qui règne constamment et à une assez grande profondeur dans le sol de la Sibérie, a été constaté dans ces dernières années par plusieurs savans. Pendant les mois de juillet et d'août, lorsqu'à midi la température était de 5 à 30°,7, M. de Humboldt a trouvé, entre le couvent d'Abalak et la ville de Tara, c'est-à-dire sous les parallèles du nord de l'Angleterre et de l'Ecosse, quatre puits peu profonds sans restes de glaces sur leurs bords, dont l'eau était à la température de 1 à 2 degrés au-dessus de zéro. Entre Tomsk et Krasnoïarsk, sur le chemin de Tobolsk à Irkoutsk et par 56 degrés de latitude, M. Ad. Erman trouva les sources à environ 3 degrés au-dessus de zéro, quand l'atmosphère était refroidie jusqu'à 24° 2 au-dessous de zéro. Mais à quelques degrés plus au nord, la température moyenne de l'année est à peine de 1° 4 au-dessous de zéro, et au-delà du 62e parallèle le sol reste gelé pendant toute l'année à 12 ou 15 pieds de profondeur. A Bogoslovsk, M. Begor, ingénieur des mines, fit creuser un puits dans un sol tourbeux, vers le milieu de l'été, en présence de M. de Humboldt, qui trouva, à 6 pieds de profondeur, une couche de terre congelée épaisse de plus de 9 pieds et demi. A Iakoutsk, la glace souterraine est un phénomène perpétuel, malgré les grandes chaleurs de l'été. D'après cette basse température du sol dans ces différentes latitudes, on peut concevoir combien doit être considé-

	Latitude.			
(1) *Uleo*.....	65° 3′	Température moyenne.	+ 0″	60
Saint-Pétersbourg.....	59° 56′	*Id.*	+ 3	80
Christiania.....	59° 55′	*Id.*	+ 6	0
Tobolsk.....	58° 12′	*Id.*	— 0	63

rable la couche de terre congelée au-delà du 62e parallèle. Ces faits pourront servir à expliquer un phénomène géologique dont nous parlerons bientôt (1).

« Les chaleurs de l'été sont, dans toute la Sibérie, courtes, mais très-fortes et subites. Près d'Iakoutsk, les Tourgouses vont souvent nus en été. Les blés et les autres végétaux croissent, pour ainsi dire, à vue d'œil. Mais près de l'océan Glacial les rayons du soleil continuent en vain à échauffer jour et nuit un sol condamné à des gelées éternelles; au milieu même de ce long jour du cercle polaire, un vent du nord suffit pour couvrir les eaux d'une légère croûte de glace, et pour teindre le feuillage des plantes en jaune et rouge (2). Les végétaux n'y vivent souvent que peu de jours; et dans ce court espace de temps, ils fleurissent et donnent de la graine. Ils croissent quelquefois dans des marais, où, en soulevant la mousse, on trouve en tout temps de la glace pure (3), comme on vient de le voir. »

Il est à remarquer qu'à Iakoutsk le thermomètre de Réaumur descend en hiver à 51 degrés, et qu'il monte à 38 en été.

« Les orages sont très-fréquens dans la partie méridionale parmi les montagnes; au contraire, sur les bords de l'océan Glacial, en n'entend qu'à peine le tonnerre, quoiqu'on voie très-distinctement les éclairs. Dans les contrées inférieures du Ieniseï, près de l'Océan, on aperçoit, depuis le commencement d'octobre jusque vers Noël, beaucoup d'aurores boréales; nulle part ce brillant phénomène ne se montre avec plus de magnificence (4).

« Encore si ce climat rigoureux, en bannissant le luxe

(1) *A. de Humboldt :* Fragmens de Géologie et de Climatologie asiatiques, p. 385—388. — (2) *Sujew*, dans les Voyages de Pallas, V, 113, trad. in-8°. — (3) Comp. *Patrin*, *Ramond* et d'autres, cités dans notre vol. II, p. 559. — (4) *Gmelin*, Flora sibirica, præfat. Comp. notre vol. II, p. 496—499.

des arts et les douceurs de la vie, assurait en revanche aux Sibériens le privilége de ces anciens Hyperboréens, qui, ignorant les maladies, ne mouraient que de lassitude! mais le climat de ce pays, quoique en général favorable à l'espèce humaine, n'exclut pas certaines causes d'épidémies. Les éternels brouillards qui couvrent les côtes orientales et septentrionales de la Sibérie, y perpétuent le scorbut. On dit que les peuples chasseurs s'en garantissent en buvant tout chaud le sang des animaux qu'ils viennent de tuer. Des brouillards non moins épais, non moins infects, règnent dans la steppe de Baraba; aussi les habitans ont-ils tous l'air cacochyme. Dans les montagnes de la Daourie, et aux environs de Nertchinsk, l'air enfermé dans des vallées étroites, et peut-être vicié par des exhalaisons métalliques, produit des fièvres, l'épilepsie et le scorbut. Dans toutes les steppes, le bétail, et plus encore les chevaux, sont exposés à la maladie dite de l'*air* (1), espèce de peste qui se déclare par des bubons, et qui attaque même les hommes. On l'attribue à un insecte qui plane dans l'air, et que Linnée a nommé *furia infernalis* (2). Cette épizootie enleva, en 1785, près de 85,000 chevaux. »

« Le règne végétal offre moins de variétés que le règne minéral. Les rigueurs du climat ne laissent prospérer que les végétaux les plus robustes. Le chêne, le noisetier, l'aune, le platane et le pommier sauvage, ne peuvent endurer les hivers de Sibérie; ils disparaissent aux environs des monts Ouraliens, et sur les rivages du fleuve Tobol; les deux premiers reparaissent, mais faibles et languissans, sur les bords de l'Argoun, à l'extrémité de la Douarie; le tilleul et le frêne cessent vers l'Irtyche. Le sapin, qui, en Norvége, vient jusqu'au 70e parallèle, ne dépasse pas ici le 60e parallèle; le sapin argenté n'arrive que jusqu'au 58e

(1) *Iassoua*, en tatare et en russe. — (2) *Falk*, Mémoires topograph.

degré. Le groseillier ordinaire, qui vient au Groenland, ne réussit que jusqu'à Touroukhansk, sur l'Ieniseï; les pommes de terre diminuent de grosseur, et finissent, vers le 60e degré, par ne ressembler qu'à des pois; enfin, le chou n'y forme plus de tête. Malgré ces effets du climat, il ne faut pas en conclure que les grands fleuves de Sibérie n'arrosent que des déserts stériles; ils sont, au contraire, bordés par d'épaisses forêts de bouleaux, de saules, d'ormes, d'érables, de peupliers blancs et noirs, de trembles, de pins, de larix et d'aunes; outre une quantité immense d'espèces différentes du genre sapin, parmi lesquelles on doit distinguer le cèdre de Sibérie (1), qui s'élève quelquefois à 120 pieds de hauteur, et dont les anneaux prouvent souvent un âge de 150 à 200 ans. La noix qu'il produit est un objet de commerce. Cet arbre n'étale toute sa magnificence que jusqu'aux bords de l'Ieniseï; plus à l'est, il diminue de grandeur; et au-delà de la Lena, vers les bords de l'océan Oriental, il devient nain, en conservant ses proportions (2). Le peuplier-baumier parfume l'air au loin, et laisse transpirer une résine odorante. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires; le *pyrus baccata*, ou poirier sauvage de Daourie, ne donne qu'un fruit sans goût, de la grosseur d'une cerise. Mais les arbrisseaux à baies, le *rubus chamæmorus*, le *rubus arcticus*, les divers *vaccinium* abondent, et on en tire des boissons agréables. Les steppes sont couvertes d'une espèce de cerisier (3) dont le fruit, très-abondant, sert à faire une sorte de vin. L'abricotier de Sibérie, qui ne vient qu'en Daourie, produit un fruit aigrelet. Le cerisier à grappes croît dans toute la Sibérie; mais le cerisier cultivé languit déjà dans les environs d'Ichim. »

(1) *Pinus cembra*.

(2) *Pallas*, Flora rossica, I, tab. 2. *Gmelin*, Flora sibirica, I, tab. 39.

(3) *Prunus fruticosa*, *Pallas*, Flor. ross., I, p. 1, 19, tab. 3.

En s'approchant de l'océan Glacial, dit un voyageur récent, on voit diminuer la hauteur des arbres. Passé Verkhoyansk, le bouleau nain (*betula nana*) résiste seul à la rigueur du froid. On y voit une terre glacée qui, depuis des milliers de siècles, n'est couverte que de mousse qui croît au milieu de l'hiver. Sous le 70e degré de latitude, on peut tirer une ligne de démarcation pour la crue des arbres. Depuis cet endroit jusqu'à l'Océan, s'étend un désert nommé *Toundra*, où l'on ne rencontre aucun arbre, et qui ne renferme que des lacs et des mares. Le lac forestier, appelé en iakoute *Tartach*, et situé entre la Iana et l'Indighirka, est remarquable par l'arbre à résine (*lignum bituminosum*) que les ondes rejettent sur les bords. Dans cette *Toundra*, on doit citer un phénomène étonnant. Sur les bords escarpés des lacs, on trouve des bouleaux entiers avec leurs branches, leurs racines et leur écorce; les habitans les appellent *adamovotchina*. Quelle révolution subite a pu enfouir ces arbres? Ne prouvent-ils pas que dans le temps qu'ils végétaient, le nord de l'Asie jouissait d'un climat plus tempéré (1)?

« Durant leur été si court, ces contrées sauvages s'ornent d'un assez grand nombre de belles plantes. Plusieurs espèces de la famille des *orchis*, aux fleurs bizarres et brillantes, sont indigènes dans les forêts de la Sibérie. L'*ophrys monorchis*, le bel *orchis à capuchon*, le lis des vallées, l'ellébore blanc et noir, l'iris de Sibérie, l'anémone aux fleurs de narcisse, les pigamons, les violettes, les potentilles, l'éclatant astragale des montagnes (2), présentent en beaucoup d'endroits un assemblage de couleurs ou exhalent un mélange de parfums qu'on chercherait en vain dans des contrées plus méridionales. Chaque région

(1) *M. Hedenström* : Fragmens d'un écrit sur la Sibérie, communiqué à la Société impériale des naturalistes de Moscou, 1830. — (2) *Gmelin*, Flora sibirica, IV, p. 59, n° 76, tab. 30.

de la Sibérie possède quelques fleurs particulières; la spirée de l'Altaï n'est point celle du Kamtchatka. Le joli robinier caragan, le *daphne altaïca*, le *saphora* du Levant, l'amandier nain, la potentille à tige d'arbrisseau, l'asphodèle altaïque, la *gentiana altaïca*, l'œillet surnommé *superbe*, la valériane de Sibérie, aiment les monts Altaï (1), aux pieds desquels l'aster bleu, le rosier à feuilles de pimprenelle et les tulipes sauvages émaillent les collines et les prairies. Mais c'est la Daourie qui réunit les plus intéressantes richesses de la flore sibérienne; là, les rochers sont colorés en pourpre et en or par deux espèces de rosages (2), par la viorne de Daourie (3), par l'abricotier sibérique (4) et le violier à fleurs pâles. A ce tissu de couleurs brillantes se mêlent des teintes d'une blancheur éblouissante, produites par les fleurs du poirier sauvage, de l'églantier, du sureau à grappes, de la spirée à feuilles de germandrée. On voit croître à leurs pieds les anémones pulsatiles, les pivoines à fleurs blanches, la statice d'or et la statice-rose, l'*aster sibiricus*, et vingt espèces de potentilles et de centaurées; tandis que la *gentiana algida* étale ses belles fleurs bleues et blanches au haut des Alpes glacées, et que la rhodiole-rose orne les marais où le saule de Sibérie balance ses branches dorées (5).

« La Sibérie orientale produit beaucoup de lis; on remarque celui du Kamtchatka et le lis saranne, dont les racines servent à la nourriture. Nous mentionnerons encore deux plantes, l'*heracleum panacea* et l'*heracleum sibiricum*. En faisant sécher les tiges de ces deux plantes,

— (1) *Pallas*, Voyage en Russie, IV, 240, 254, 287, 332, 345 (trad. in-4°). — (2) *Rhododendron dauricum* à fleurs rouges, et le *rhododendron chrysanthum* à fleurs jaunes. — (3) Lonicera mongolica. *Pallas*, Flor. ross., I, Part. 1, p. 59, tab. 38, et Part. 2, p. 30. — (4) *Prunus sibirica*, Gmelin. — (5) *Pallas*, Voyage, V, 382, 385, 446. VI, 29-46, etc., etc.

les Sibériens se procurent une efflorescence sucrée, qui est trop peu abondante pour être de beaucoup d'utilité; mais, en distillant toute la plante, ils fabriquent une liqueur forte peu agréable, et recherchée seulement dans le Kamtchatka (1).

« La vraie rhubarbe a été cherchée en vain dans la Sibérie; le rhapontic, *rheum undulatum*, y croît dans les montagnes méridionales, à l'est du Ieniseï. On le substitue quelquefois à la racine de la rhubarbe la plus estimée (*rheum palmatum*). Trois plantes peuvent servir en guise de thé; la *saxifraga crassifolia*, qui croît sur les monts Bieloï, près de l'Obi; le *rhododendrum dauricum*, le *rhododendrum chrysanthum* qui, dans le gouvernement de Tomsk, porte le nom de *thé tetraghir*, et le *polypodium flagrans*, qui vient sur les hauts rochers de la Daourie; ce dernier est un remède contre le scorbut et la goutte.

« Gmelin (2) avait remarqué que la végétation change de caractère dès qu'on passe l'Ieniseï; mais il est difficile d'exprimer avec précision ces sortes de changemens. Il est certain que plusieurs végétaux ne résistent plus à l'accroissement du froid qui se fait sentir dès qu'on passe cette rivière (3). Pallas fait observer que dans le voisinage des monts Ouraliens on trouve les végétaux de la Pannonie; en remontant l'Irtyche, vers les monts Altaïques, on commence à remarquer plusieurs espèces particulières à la Sibérie, et leur nombre augmente à la vérité dès qu'on a passé l'Ieniseï, mais elles ne deviennent abondantes qu'à l'est du lac Baïkal; la Daourie est leur véritable patrie. Ces mêmes plantes ne paraissent point dans la contrée plane et boisée entre l'Ieniseï et le lac Baïkal. On n'y trouve que les plantes ordinaires aux climats froids, et

(1) *Georgi*, III (vol. 7), p. 849. — (2) Flor. sibir. præfat.

(3) *Convolvulus arvensis*, *campanula cervicaria*, *convallaria majalis*, *rhamnus catharticus*, *dactylis glomerata*, etc.

communes même en Europe; mais sur les hauteurs au nord-est de l'Obi, on retrouve plusieurs végétaux particuliers aux monts Altaïques (1).

« Dans la Sibérie occidentale, sur l'Obi, l'agriculture disparaît vers le 60e parallèle de latitude; dans la partie la plus orientale, les blés n'ont pu réussir, ni à *Oudskoï*, bourg du district d'Iakoutsk, à 55 degrés, ni dans le Kamtchatka, à 51 degrés. Les montagnes les plus élevées de la frontière méridionale sont trop froides et arides; ainsi, les trois cinquièmes de la Sibérie ne sont-ils susceptibles d'aucune espèce de culture; mais les parties qui sont au midi et à l'ouest sont d'une fertilité remarquable. Au nord de Kolyvan l'orge multiplie jusqu'à douze fois, et l'avoine jusqu'à vingt. Le sarrasin, dans cette terre noire et légère, est sujet à monter; mais lorsqu'on le sème dans les terrains plus maigres, il multiplie jusqu'à douze ou quinze fois. La plupart des graminées qui viennent en Europe croissent aussi dans le midi de la Sibérie; mais on n'y cultive guère que le seigle d'hiver, l'orge et l'avoine. Les Tatares, qui aiment le pain blanc, font venir avec peine un peu de froment. Le millet prospère dans l'ouest de la Sibérie. Le blé sarrasin de Tatarie (2) est semé dans des steppes récemment défrichées au moyen du feu; un tel champ continue pendant trois ou quatre années consécutives à rapporter annuellement depuis dix à quinze pour un, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les semailles. Les grains qui tombent pendant qu'on moissonne suffisent pour l'ensemencer; mais d'année en année les mauvaises herbes augmentent. Ce genre de culture convient parfaitement aux paresseux Sibériens, qui battent le blé sur la

(1) *Pallas*, t. IV, p. 445-456 (trad. in-4°).

(2) *Polygonum tataricum*, L.; en tatare *dikuscha*. *Gmelin*, Flora sibirica, III, tab. 13, fig. 1.

place même où ils le récoltent, et qui en brûlent la paille pour s'épargner la peine de l'emporter (1). »

Mais si dans presque toute la Sibérie on ne fauche point les champs, nous devons dire que dans beaucoup d'endroits où le blé est cultivé, il produit quarante pour un. Quelques peuplades s'adonnent avec intelligence à l'agriculture : ainsi, un sol qui ne consiste qu'en sable ou en gravier, est transformé, par les Bouriaites, en champs fertiles et en prés. Ils ont appris des Mongols l'art d'arroser leurs champs et leurs prairies, en partageant les ruisseaux vers leurs sources, en petits canaux, d'où ils font couler l'eau selon la nécessité. Chez eux, dans un temps de sécheresse et sur une terre ingrate, le blé devient plus beau que chez les Russes, sur un bon terrain (2).

« Si l'exploitation des mines, la navigation intérieure et l'économie commerciale ont reçu de grands perfectionnemens en Sibérie sous les trois ou quatre derniers règnes, il ne paraît que trop, malgré les panégyriques russes, que l'agriculture est dans le même état où elle se trouvait il y a cinquante ans; car *Bell d'Antermony*, il y a plus d'un demi-siècle, remarqua déjà l'abondance de sarrasin, de riz, d'orge et d'avoine, qu'il a observée au midi de Tobolsk et au sud du lac Baïkal. Mais les obstacles qu'oppose le climat à l'extension de l'agriculture ont été faiblement combattus. Au-delà du 60e parallèle et du 110e méridien (est de Paris) les graminées céréales ne prospèrent plus; au nord, le froid les détruit; à l'est, les brouillards les empêchent de mûrir. Ainsi, les deux tiers de la Sibérie manquent encore de grains; mais la culture de la pomme de terre s'est assez étendue pour suppléer les céréales. »

(1) *Storch*, Tableau de la Russie, I, p. 242 Comp. *Georgi*, Russie, III (vol. 7), p. 941. — (2) *M. Hedenström* : Fragmens sur la Sibérie, communiqués à la Société impériale des naturalistes de Moscou, 1830.

Ce ne fut qu'en 1810 que l'on commença à faire au Kamtchatka quelques essais d'agriculture; un petit nombre de légumes et la pomme de terre y réussirent assez bien, mais les céréales n'eurent point le même résultat : le seigle même ne parvint pas partout à maturité. En 1829, le gouvernement y envoya un jardinier habile qui sema, le 7 octobre, 4 livres de froment de Californie et 1 livre de seigle de Vasa : le printemps suivant on récolta 53 livres de froment et 21 livres de seigle. En 1830, on sema de l'avoine, du seigle, du froment de Sibérie, de l'orge de l'Himalaya, et d'autres graines qui, pour la plupart, réussirent. On planta dans les vergers de la couronne des pommes de terre blanches et rouges, on en obtint d'assez grosses et de bon goût dont une qui pesait une livre. On récolta aussi des navets de 10, 16 et même de 20 livres russes. En un mot, plusieurs légumes, entre autres le chou, l'ognon, la carotte, la betterave et la chicorée réussirent très-bien; les melons sont venus assez bien sur couches, mais les pastèques et les concombres furent ravagés par les rats.

Ces essais ont démontré la possibilité d'introduire la culture d'un grand nombre de nos végétaux dans la péninsule du Kamtchatka; les habitans les ont accueillis avec intérêt, et le 20 novembre 1830, jour anniversaire de l'avènement au trône de l'empereur Nicolas, une société d'agriculture a été fondée dans le port de Petropavlosk (Saint-Pierre et Saint-Paul).

Le Kamtchatka possède une assez grande quantité de terres propres à la culture, particulièrement pour celle du seigle, de l'orge et de l'avoine, surtout dans les plaines qui s'étendent loin des montagnes, vers le nord-ouest. Les terrains les plus favorables sont ceux des plaines un peu élevées au-dessus du niveau de la mer et garanties des vents. Mais comme la péninsule abonde en poisson et en gibier, et que les Kamtchadales s'adonnent à la pêche et à la chasse,

on trouve peu de bras à employer à la culture. Pour parvenir à la répandre, il faudrait, ou se servir des ouvriers de la couronne, ou établir d'habiles colons dans cette contrée.

« Le lin commun croît en plusieurs endroits de l'Oural; le *linum perenne* vient jusqu'à Touroukhansk; le chanvre, au sud du 55e parallèle. Au pied des monts Altaï on voit quelques Tatares faire du fil et de la toile avec des feuilles de deux espèces d'orties, l'*urtica dioïca* et *cannabina* (1); partout le houblon abonde. »

L'espace compris entre le Kam et le Ieniseï offre un aspect vraiment enchanteur : ici ce sont des collines couvertes de belles forêts; là de vastes plaines propres à la culture, ou de gras pâturages animés par de nombreux troupeaux. Les bords du Ieniseï sont ravissans pendant la belle saison : on y rencontre à chaque instant d'élégans végétaux, tels que l'*anemone patens*, l'*adonis vernalis* et le *ranunculus cervicornus;* plus loin, le *leontodon taraxacum*, la douce violette appelée *viola uniflora* et le *trollius asiaticus;* ailleurs encore, le *geranium pratense*, l'*iris ruthenica*, la jolie *myosotis arvensis*, la *polygala vulgaris*, la *primula farinosa*, la *pulmonaria officinalis* aux fleurs bleues disposées en épis, et l'*orobus vernus* dont la corolle papilionacée brille des plus belles teintes bleuâtres ou purpurines (2).

« Le règne animal occupe une grande place dans le tableau de ces contrées sauvages. Parmi les animaux domestiques, le renne est le plus remarquable; nous avons déjà vu que la zone froide étant plus étendue en Asie, le renne y descendait à une latitude plus basse qu'en Europe (3). Pallas et Sokolof en virent de grands troupeaux sur les montagnes qui bordent la Mongolie chinoise, près les

(1) *Storch*, Tableau de la Russie, t. I, p. 249.

(2) Lettres sur la Sibérie. Télégraphe de Moscou, n° 17. — (3) Voyez notre volume II, p. 607.

sources de l'Onon, entre les 49e et 50e degrés de latitude. Ainsi, les régions du renne et du chameau, éloignées l'une de l'autre de 20 à 30 degrés dans la partie occidentale de notre continent, se touchent, et peut-être même se croisent dans la partie orientale.

« Le renne (*cervus tarandus*) est un grand bienfait de la nature envers le malheureux nomade du pôle arctique. Il attelle des rennes à son traîneau, il boit leur lait, il se nourrit de leur chair, il se revêt de leur peau; la vessie lui sert de bouteille, il fait du fil de leurs boyaux et de leurs nerfs, et il vend encore leurs cornes, dont on fait usage dans la pharmacie. Les rennes coûtent peu à nourrir; une mousse qu'ils trouvent sous la neige est presque leur seule nourriture; ils peuvent se passer d'étable dans un climat où des animaux très-robustes ne peuvent pas même vivre. Mais le renne ne fait pas d'aussi longs trajets que le disent certains naturalistes; il est faible, et perd souvent haleine. On ne fait, avec un attelage de rennes, que 4 à 6 lieues par jour. Un Samoyède passe pour très-riche lorsqu'il a 100 ou 150 rennes: un Toungouse économe en entretient jusqu'à 1000; un Koriak, plusieurs milliers; et l'on assure que parmi les Tchouktchis il y a des pasteurs qui en possèdent jusqu'à 50,000 (1). »

Les rennes des environs de Nertchinsk sont plus estimés que ceux de Vologda et de Viatka; leur poil est plus doux, plus blanc et tacheté de noir: ce qui les fait rechercher comme fourrures.

« Le *chien de Sibérie* (2), semblable au loup, dont il diffère cependant par ses longs poils d'un gris ardoise ou cendré, est en quelque sorte le compagnon du renne; il sert de bête de trait non seulement chez les Kamtchadales,

(1) *Storch*, Tableau statistique de la Russie, t. II, p. 195. — (2) *Canis sibiricus*, Linn. Syst. nat., édit. 13e. *Gmelin*, I, p. 66.

mais chez les Toungouses, les Samoyèdes et quelques Ostiaks. Il court avec une agilité extrême; mais, farouche et difficile à conduire, il se jette souvent, avec le traîneau et son maître, du haut de précipices dangereux; en un mot, c'est un très-mauvais équipage que celui des Kamtchadales : ils nourrissent ces chiens avec du poisson sec.

« Il ne paraît pas que l'entretien des bestiaux soit poussé en Sibérie au degré de perfection auquel on pourrait atteindre dans un pays si riche en pâturages. Parmi les nations sibériennes, les Bouriaites et les Mongols se distinguent par leurs nombreux troupeaux. Les chevaux des Mongols sont d'une beauté extraordinaire; quelques uns sont rayés comme le tigre et tachetés comme le léopard. Les grandes nations nomades du centre de l'Asie aiment la chair du cheval, et la préfèrent à celle du bœuf; souvent ils la sèchent au soleil et à l'air, et la mangent ensuite sans autre préparation. Un *adon* ou haras d'un noble mongol contient 3 ou 4000 chevaux ou jumens. Les Tatares de la Sibérie occidentale ont amené avec eux l'animal favori de leur nation, le cheval. Il erre dans la steppe de Barabin en immenses bandes. La plupart des chevaux de Sibérie ont le poil blanc. »

Le mouton est de l'espèce appelée *argali* (1). Sa taille est à peu près celle du daim, mais il a le corps plus épais. Sa tête ressemble à celle du mouton ordinaire, à l'exception que ses oreilles sont plus courtes. Ses cornes, ordinairement très-grandes, sont comprimées et triangulaires, épaisses, rugueuses et dirigées en dehors. La femelle a les cornes plus élevées et moins divergentes. Cette espèce, répandue dans tout le nord de l'Asie, a la queue très-courte

(1) *Ovis argali.* — *Musimon asiaticus.* — *Ovis fera sibirica :* confondu par Linnée avec le mouflon, sous le nom d'*ovis ammon*.

et nue en dessous. En hiver son pelage est d'un gris fauve, en été il devient plus roux.

« Les bœufs de Russie, transportés en Sibérie, ont diminué de taille, mais gagné en vigueur. En général, les animaux propres aux plaines centrales de l'Asie s'étendent plus ou moins dans les montagnes méridionales de la Sibérie. Le chameau non seulement y vient en caravanes, mais il vit dans la Daourie chez les Mongols russes.

« Ce pays est, après l'Amérique septentrionale et l'Afrique méridionale, le plus vaste parc de chasse qu'il y ait sur le globe; mais les Russes ont trop avidement épuisé cette ressource; les animaux objets de la chasse s'enfuient ou diminuent en nombre (1).

« Les plus belles *zibelines* se trouvent aujourd'hui près de Iakoutsk et de Nertchinsk; mais elles sont plus nombreuses dans le Kamtchatka. On emploie différens stratagèmes, surtout les flèches à bout obtus, pour tuer l'animal sans faire tort à sa peau, qui vaut quelquefois jusqu'à 240 francs dans le lieu même. Les zibelines noires, c'est-à-dire celles qui sont revêtues de leur pelage d'hiver, sont les plus estimées. La peau d'un *renard noir* (2) se vend jusqu'à 1000 roubles, et suffit souvent pour payer l'impôt d'un village entier. Le *renard des rochers* ou des glaces (3), plus connu sous le nom de *renard bleu*, dont la couleur est généralement d'un gris cendré, mais quelquefois bleuâtre, habite la zone glaciale, le Kamtchatka et les îles orientales. Cet animal rivalise le singe pour la finesse de ses ruses et son génie malfaisant. Les autres animaux que l'on chasse pour leur peau sont les hermines, les marmottes, l'écureuil et d'autres inférieurs en réputation. On estime beaucoup les

(1) *Prodromus faunæ rossicæ*, par M. *Dwigubski*, docteur-médecin de l'université de Moscou. Fascic., I. Gottingue, 1804.

(2) *Canis lycaon* (Gmel.). *Canis argentatus* (Penn.). — (3) *Canis lagopus* v. *Isatis. Gmelin*, Nov. Comment. *Petrop.*, V. 358.

écureuils de couleur argentée ou les *petits-gris* (1) du pays des Téléoutes.

« L'ours blanc ou l'ours polaire (2) est le plus redoutable parmi les bêtes féroces de la Sibérie. On le rencontre plus fréquemment entre les embouchures de la Lena et du Ienisei, qu'entre l'Obi et la mer Blanche. Le chasseur l'attaque pourtant une lance à la main, et l'animal stupide, assis sur ses deux pates de derrière, laisse approcher le fer meurtrier. L'ours de terre ou brun y est aussi commun. On le détruit de plusieurs manières plus ou moins ingénieuses. Les Koriaks parviennent à le suspendre aux arbres par le moyen d'une amorce attachée à une courroie. Dans les montagnes, on épie le sentier où il a coutume de passer, et on place une corde avec un billot très-lourd à une des extrémités, et un nœud coulant à l'autre. Lorsqu'un de ces animaux est pris ainsi par le cou, il s'épuise à tirer un poids aussi considérable, ou il attaque le billot avec fureur, et le jette en bas d'un précipice dans lequel il se trouve lui-même entraîné. »

On n'est pas bien certain que cet ours soit le même que l'ours brun des Pyrénées; il est plus probable qu'il doit former une espèce distincte : en effet, il est remarquable par un large collier blanc qui passe sur son dos, ses épaules et sa poitrine. On a proposé de l'appeler ours de Sibérie (*ursus collaris*, F. Cuvier).

« La panthère (3) se montre en Daourie, le lynx et le glouton habitent toute la Sibérie.

« L'*élan* (4) est assez répandu dans les forêts, mais il ne passe pas le 65e degré. On le chasse au mois de mars, lorsque la superficie de la neige se fond; le chasseur y glisse sur ses grands patins de bois, mais l'élan perce la neige à

(1) *Sciurus vulgaris*. — (2) *Ursus maritimus*. — (3) *Felis pardus*, Linn. Buff. — (4) *Cervus alces*.

chaque pas et s'y enfonce. Nous devons encore remarquer le *tahia*, autrement *takeïa* ou cheval sauvage, dans les steppes d'Ichim; le *koulan* ou âne sauvage, connu aussi sous le nom d'*onagre;* le *dchighetaï*, espèce intermédiaire entre le cheval et l'âne (1); le daim, le cerf, le chevreuil, l'*antilope-saïga*, l'antilope à goître (2) ou *antilope hydrophobe* de la Daourie; quelques sangliers sur les bords de l'Irtyche; l'animal porte-musc, mais rare, et un grand nombre de castors, surtout au Kamtchatka. Mais pour la civette ou zibeth, dont parlent plusieurs auteurs, il paraît que les naturalistes ne la connaissent point; on aura peut-être voulu parler d'une espèce de rat musqué (*sorex moschatus*), qui habite, non pas la Sibérie, mais sur les bords de la Kama, la Samara, le Volga et le Don (3).

« La Sibérie possède encore divers petits animaux dignes de remarque, tels que le lièvre de Daourie (4), dont le pelage est gris mêlé de brun pâle; le lièvre de Mongolie (5), petit lagomys répandu jusque dans les îles Aléoutiennes; le lièvre des montagnes, espèce de pika (6), qui fait des approvisionnemens de foin; la souris dite aveugle (7), mais qui ne l'est pas, et beaucoup d'autres espèces de rats et de souris, parmi lesquelles nous nommerons le *lemming* (8), qui émigre souvent en colonnes, se dirigeant toujours en ligne droite, sans qu'aucun obstacle interrompe sa marche, puisqu'il traverse aisément les plus grands fleuves et même des bras de mer; et les espèces de campagnols nommées *souris sociales* et *économiques* (9), qui ramassent dans leurs

(1) Equus hemionus, *Pallas*. — (2) Antelope gutturosa, *Pallas*, Spicil. Zool. Fasc. XII, tab. 2 et 3, fig. 14-17. — (3) *Storch*, t. II, p. 34. — (4) « Lepus Tolaï. » *Pallas*, Glires, p. 17. — (5) « Lepus Ogotona. » *Pallas*, Glires, p. 59-70.

(6) *Lagomis pika*, Geoff. — (7) « Sorex cæcutiens. » *Laxmann*, Nov. Act. Petrop., 1785, p. 285. — (8) *Mus lemmus*. — (9) « Mus œconomicus. » *Pall*. Glires, p. 79 et 225. « Mus socialis. » *Ibid*. p. 77 et 78.

trous des quantités assez considérables de racines nutritives et d'ognons, pour que le Sibérien cherche avec avidité à les en dépouiller.

« Les insectes tourmentent l'habitant et le voyageur; le moustique obscurcit l'air, et, malgré le froid, la punaise infecte les maisons; les blattes kakerlacks d'Asie, introduites par Kiakhta, se sont répandues jusqu'aux bords du Volga. L'abeille n'a pu être propagée en Sibérie (1).

(1) Les personnes qui s'occupent d'entomologie ne liront peut-être pas sans intérêt la liste des insectes que M. Faldermann a recueillis dans ces dernières années en Sibérie :

Buprestis Karelini	(Fald.),	habite	la steppe des Kirghiz.
——— *discopunctata*	(id.),	»	les environs d'Irkoutsk.
Hoplia Eversmanni	(id.),	»	la steppe des Kirghiz.
Blaps pruinosa	(Eversm.),	»	*Idem.*
Opatrum sibiricum	(Fald.),	»	les environs d'Irkoutsk.
Diaperis Riederii	(id.),	»	le Kamtchatka.
Melandria splendida	(id.),	»	*Idem.*
Mylabris pulchella	(id.),	»	la steppe des Kirghiz.
Pachyta punctata	(id.),	»	les environs d'Irkoutsk.
Chrysomela foveolata	(id.),	»	*Idem.*
——— *purpurata*	(id.),	»	*Idem.*
Coccinella ramosa	(id.),	»	*Idem.*

Nous ajouterons à cette liste celle de quelques espèces recueillies dans l'Altaï et la steppe des Kirghiz par M. Ledebours, et déterminées par M. Gebler :

Cicindela volgensis (variété),	habite	les environs de Loktevka.
——— *distans* et *descendens*,	»	*Idem.*
Polystichus fasciolatus,	»	les environs de Loktevka.
Cymindis altaïca,	»	les monts Altaï.
Dromias glabratus,	»	les environs de Loktevka.
Clivina nitida,	»	*Idem.*
Anisodactylus obtusus,	»	*Idem.*
Harpalus (10 à 12 espèces),	»	l'Altaï.
Ophonus cordatus,	»	les environs de Loktevka.
Acupalpus exiguus,	»	*Idem.*
Sphodrus laticollis,	»	*Idem.*
——— *planicollis* et *parallelus*,	»	les bords de l'Irtyche.
Amara (10 à 12 espèces),	»	les monts Altaï.
Masoreus luxatus,	»	les environs de Barnaoul.

Ce pays abonde en excellent gibier ailé, tel que des canards et des oies sauvages : entre autres, l'oie blanche et l'oie noire; des cygnes, des gelinottes, des bécasses, des perdrix. Parmi les oiseaux de passage, on distingue l'oie polaire et l'*anas glacialis*, dit canard de Terre-Neuve. La Sibérie orientale et le Kamtchatka possèdent une espèce

Poecilus viaticus,	habite	l'Altaï.
Steropus maurasiacus et *virescens*,	»	la forêt de Salaïr.
Feronia erudita, — *strenua*, — *vernalis*,	»	les environs de Barnaoul et de Loktevka.
Anchomenus riparius et *altaïcus*,	»	les environs de Ridderskk.
Badister laeertosus peltatus et *bipustulatus*,	»	les environs de Barnaoul.
Carabus (7 espèces),	»	les bords de l'Irtyche.
Bembidium (10 espèces),	»	les environs de Barnaoul.
Emus nebulosus,	»	les bords de l'Irtyche.
Oxytelus pallipes et *carinatus*,	»	les environs de Barnaoul.
Aleochara fuscipes,	»	*Idem*.
Buprestis decastigma et *subaurata*,	»	les environs de Smeïnogorsk.
Elater (8 espèces),	»	les environs de Barnaoul.
Cantharis rugicollis et *cantholoma*,	»	les environs de Loktevka.
Dasytes pilosus et *maurus*,	»	*Idem*.
Xyletinus longipennis et *pectinatus*,	»	*Idem*.
Ptinus punctatus,	»	les environs de Salaïr.
Hister concinnus et *striatus*,	»	les environs de Loktevka.
Aphodius (6 espèces),	»	*Idem*.
Tentyria (6 espèces),	»	les environs de Loktevka.
Pedinus sibiricus,	»	les monts Altaï.
Platyscelis picipes,	»	*Idem*.
Anisotoma rufipes,	»	*Idem*.
Scotodes annulatus,	»	la forêt de Salaïr.
Meloe scabrosa et *scabricula*,	»	les environs de Loktevka, les bords de l'Irtyche.
Zonitis sibirica,	»	*Idem*.
Bruchus maculatus et *seminarius*,	»	les monts Altaï.
Rhynchites (4 espèces),	»	les bords de l'Irtyche.
Cleonus (12 espèces),	»	diverses parties de la Sibérie.
Phytonomus (5 espèces),	»	les envir. de Barnaoul, etc.
Phyllobius altaïcus, *sibiricus*, *obovatus*,	»	*Idem*.

d'oie (1) qui vit sur la mer, et qui est quelquefois rejetée sur le rivage au nombre de plusieurs milliers. On y connaît aussi le *tringa lobé*, et une très-petite espèce de *phalarope* plus petite que le moineau, et qui est peut-être le *Ph. gracilis;* la mouette pygmée ou rieuse (*larus minutus*), et la mouette à longue queue (*larus parasiticus*).

« Il est étonnant que les Russes ne cherchent point à pêcher la baleine dans la partie de l'océan Glacial qui est à l'est de la Nouvelle-Zemlé, et qui probablement n'est qu'un vaste détroit. En tout cas, les harengs et d'autres poissons, ainsi que les grands cétacés, doivent y abonder. Les Samoyèdes seuls y font la pêche; ils prennent, surtout dans les golfes de l'Obi et de Kara, le *belouga de mer*, espèce de dauphin (2), qui a trois toises de long. »

La mer d'Okhotsk abonde en baleines dont la pêche procure de grands avantages par la vente des fanons et de l'huile. Il est à remarquer que les harengs entrent dans les rivières qui arrosent le gouvernement d'Irkoutsk. On trouve beaucoup de saumons dans la Lena; on y pêche aussi en grande quantité deux espèces de poissons, le *chycale* (3) et l'*omoul* (4); ce dernier poisson, large, gros et presque

Otiorhynchus (4 espèces),	habite	les environs de Salaïr et de Loktevka.
Ceutorhynchus (5 espèces),	»	*Idem.*
Latridius angusticollis et crenulatus,	»	les environs de Barnaoul.
Saperda (6 espèces),	»	les environs de Loktevka.
Pachyta (6 espèces),	»	les monts Altaï.
Cassida desertorum et *sibirica*,	»	près Oust Kamenogorsk.
Cryptocephalus (5 ou 6 espèces),	»	les bords de l'Irtyche.
Bostrichus (2 espèces),	»	les monts Altaï.

Voyez le Bulletin de la Société impériale des naturalistes de Moscou, année 1833.

(1) *Anas grandis. Georgi*, Russie, III, 1725. — (2) *Delphinus leucas.* On y prend aussi le *delphinus orca.* — (3) *Salmo nasus.* — (4) *Salmo autumnalis.*

rond avec une petite tête, remonte de l'océan Glacial dans tous les fleuves à fond pierreux, tels que l'Ieniseï, la Lena, et autres à l'est, tandis qu'il n'entre point dans l'Obi, qui a le fond vaseux et terreux. Il en est de même de la truite blanche (1).

La plupart des fleuves de la Sibérie nourrissent le *nelma* (*salmo leucichthys*), le *mouksoun* (*salmo muxun*), le *taï menne* (*salmo fluviatilis*), le *khairouze* (*salmo thymallus*), le *pouijiane* (*salmo polkar*) et le *syrok* (*salmo vimba*). Outre ces poissons, on cite encore le *tchogour* (*salmo corregonus*). M. Hedenström a fait une remarque qui mérite d'être constatée : c'est que l'on trouve dans la Lena un poisson qui ressemble parfaitement au hareng, et qui renferme un poison tellement actif, qu'il donne la mort en quelques heures.

« L'*Obi* nourrit en revanche de très-gros éperlans, des essaims innombrables de sterlets, d'esturgeons, de saumons blancs, de brochets, de murènes et de lottes, outre plusieurs espèces dont les noms russes et ostiaks ne nous apprendraient rien sans de longues discussions. Plusieurs de ces poissons remontent de la mer, d'autres descendent des lacs et des ruisseaux; ils sont presque tous obligés de quitter l'Obi aux approches de l'hiver, avant que les eaux de ce fleuve se soient corrompues sous la glace. Cette putréfaction des eaux courantes sous la glace n'a d'autre cause qu'un sol marécageux, la lenteur du cours de ce grand fleuve, et les parties salines que l'Irtyche et l'Ichim y apportent. Le seaux du fleuve restent bonnes près de l'embouchure des rivières qui viennent d'un sol pierreux pour s'y jeter. Plusieurs poissons se tiennent dans ces endroits. Les eaux croupissantes disparaissent au printemps, lorsque la neige fondue fournit au fleuve des eaux nouvelles et meil-

(1) *Pallas*, Voyage, t. IV, p. 105 (in-4°).

leures. Les eaux un peu calcaires de l'Irtyche nourrissent d'excellens esturgeons. Les sterlets et les lottes y sont très-gros. La plupart des fleuves de la Sibérie orientale abondent en saumons, omouls et truites.

« La pêche sur la côte et entre les îles de l'océan Oriental est très-riche et très-remarquable, même pour la Géographie physique. La mer, entre la Mandchourie, la Sibérie, le Kamtchatka et les îles Kouriles, est une véritable méditerranée; la mer comprise entre l'Asie, l'Amérique et les îles Aléoutiennes, participe beaucoup à cette nature. Dans ces deux *régions ichtyologiques*, on voit des troupes innombrables de ces singuliers animaux qui tiennent le milieu entre les quadrupèdes et les poissons, tels que les baleines, les ours de mer, les loups de mer, les lamantins, les loutres de mer. Nous en réservons la description pour l'article de l'*Amérique russe*.

« Tel est le tableau que présente actuellement la géographie physique de la Sibérie. On est porté à croire qu'il a dû être bien différent à l'époque où de grands animaux herbivores, semblables à ceux de la zone torride, parcouraient ici les riches pâturages qui durent alors les nourrir, et qui supposent une température bien douce! Nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs sur ces nombreux débris d'*éléphans* et de *rhinocéros*, et autres animaux de la zone torride, qu'on a trouvés dans la Sibérie, le long de l'Ichim, de l'Irtyche, de l'Obi et du Ieniseï, et jusque sur les bords de l'océan Glacial (1). Les os de ces quadrupèdes se trouvent mêlés avec des coquilles marines, et d'autres os qui semblent, disent les anciens observateurs, être les crânes des plus grands poissons de mer (2). On les rencontre le long des fleuves, dans des couches terreuses, et

(1) Voyez notre vol. II, p. 379-386. — (2) Acta Petropolitana, l'année 1773, t. XVII, p. 582. Comparez *Pallas*, Voyage, t. II, p. 10, 377, 403; t. III, p. 84, 106; t. IV, p. 50, 379, 459.

presque jamais dans un sol pierreux (1). Les îles *Liakhof* ne sont composées que de gravier, de glaces et d'os d'éléphans, de rhinocéros, de buffles et de cétacés. Nous avons rappelé ci-dessus qu'on a même trouvé des rhinocéros et des mammonts, improprement appelés mammouths, ou éléphans de Sibérie, tout entiers, avec la peau en partie bien conservée (2).

« Ces étonnans restes d'une population animale étrangère au climat actuel de la Sibérie, ont fait naître diverses conjectures. Il est inutile de réfuter le savant Bayer, qui avait imaginé de considérer ces débris comme appartenant aux éléphans qui ont pu accompagner les armées mongoles et tatares; l'immense nombre de ces ossemens s'y opposerait, même sans la présence des restes d'animaux marins. Selon Pallas, ces débris auraient été apportés en Sibérie par un déluge; mais ils ne présentent aucune trace d'un roulement long et violent. Toutes les circonstances concourent à les faire considérer comme ayant appartenu à des animaux qui ont vécu à l'endroit même où l'on trouve leurs débris : mais on se demande comment ces animaux ont pu vivre dans une contrée aujourd'hui aussi stérile et aussi froide; on se demande si, en supposant la Sibérie jadis beau-

(1) Ces ossemens sont même assez rares dans les cavernes de cette contrée, tandis qu'ils sont si nombreux dans celles de l'Europe. Nous avons vu plus haut qu'on en a trouvés dans celles des bords du Tcharich; mais celles que Pallas signale paraissent en être dépourvues : telle est la vaste caverne appelée *Iamasé-Tasch* (mer du rocher), dans laquelle coule, sur une étendue de plus d'un quart de lieue, la rivière du Sym, qui se précipite du mont Ouessym. Elle se divise en plusieurs galeries; l'eau qui suinte le long de ses parois y forme de petites stalactites, mais le savant voyageur n'y a trouvé que des traces du séjour de l'homme; et en effet cette caverne servit long-temps d'habitation à des Bachkirs. Celle de *Kisaetach*, sur la rive gauche de l'*Iourionsen*, lui parut aussi avoir été habitée. D'autres, telles que celles de *Laklé* et de l'*Inia*, etc., ne lui ont offert rien de particulier.

(2) *Idem*, IV, p. 130. *Adams*, Voyage à la mer Glaciale, dans les Ephémérides géograph. de Weimar, XXV, p. 259 *sqq*.

coup plus tempérée et plus fertile, cet état de choses était dû à une position différente de l'écliptique, et par conséquent des zones terrestres. Les géomètres et les astronomes paraissent généralement peu disposés à admettre la possibilité d'un changement dans la position astronomique du globe. Nous venons cependant de recueillir un trait qui semble prouver que réellement la température de ces contrées était autrefois plus élevée, mais qui prouve aussi qu'elles étaient couvertes d'eaux marines. On ne s'attendrait pas à retrouver en Sibérie l'activité merveilleuse de ces madrépores qui, dans les mers de l'équateur, bâtissent des îles nouvelles; cependant le lac de *Kamyschlova*, sur la rive droite de l'Irtyche, et non loin de *Petropavlofsk*, s'est encombré successivement par des bancs de corail; et, selon quelques auteurs (1), il semblerait même que les madrépores continuent encore actuellement à former des bancs nouveaux. Ce fait, mieux examiné, pourrait jeter un grand jour sur l'histoire physique du globe. »

L'opinion du célèbre George Cuvier, qui attribuait la conservation des éléphans et des rhinocéros avec leur chair et leur peau à une cause subite, était la seule qui pût rendre raison de cette conservation; mais cette cause subite ne s'accorde ni avec les hypothèses d'un refroidissement graduel de la terre, ni avec celles d'une variation dans l'inclinaison de son axe. Cette cause devait donc rester inaperçue jusqu'à ce qu'il fût bien constatée, ainsi que nous l'avons vu plus haut, que le sol de la Sibérie, surtout dans les parties septentrionales, est gelé à 5, 6, 12 et 15 pieds de profondeur, en tout temps, c'est-à-dire pendant même les plus fortes chaleurs de l'été. Ce fait suffit pour expliquer comment on a trouvé dans des alluvions, que l'on peut considérer comme les plus récentes de celles qui appartiennent

(1) *Georgi*, III, 1041.

aux dernières révolutions physiques du globe, ces grands mammifères recouverts de leur chair et de leur peau. C'est du moins ce qui pourrait arriver encore relativement aux animaux qui habitent aujourd'hui la Sibérie, si en s'égarant vers les bords du Vilhioui et vers l'embouchure de la Lena, quelques uns de leurs cadavres, par suite de légères secousses, de crevassemens du sol, de changemens dans l'état de la surface, bien moins importans, comme l'a dit M. de Humboldt, que ceux qui ont eu lieu encore de nos jours sur le plateau de Quito, et nous pourrions ajouter, sur le littoral du Chili, venaient à être ensevelis à la profondeur de quelques pieds dans cette terre constamment glacée.

N'oublions pas d'ailleurs une circonstance importante qui simplifie beaucoup la question : c'est que l'éléphant et le rhinocéros, dont on trouve les dépouilles en Sibérie, appartenaient à des espèces peut-être originaires des pays chauds, mais qui étaient devenus propres aux régions froides, puisqu'on les a trouvés couverts de poils. Il résulte donc de ces faits une conséquence importante : c'est qu'à l'époque où ces grands mammifères vivaient sur le sol sibérien, le climat devait y être aussi froid qu'il l'est de nos jours.

Il ne faut cependant pas croire que cette température soit un obstacle à la propagation des animaux qui habitent aujourd'hui des régions chaudes : dans l'état de nature, les animaux sont doués à un très-haut degré de la faculté de s'acclimater à des températures très-différentes : s'ils restent confinés aujourd'hui dans certaines zones qui leur sont plus favorables que d'autres, c'est que l'augmentation toujours croissante de l'espèce humaine qui les chasse et les détruit, les empêche de les quitter; ce qu'ils feraient, s'ils pouvaient se multiplier sans obstacles, et, par suite de cette multiplication, s'étendre vers des régions moins

chaudes. Nous avons déjà l'exemple que le chameau peut vivre en domesticité sur le sol de la Sibérie; mais M. de Humboldt a fait remarquer que le tigre royal, que nous sommes accoutumés à appeler un animal de la zone torride, vit encore aujourd'hui en Asie depuis l'extrémité de l'Hindoustan jusqu'au mont Tarbagataï, aux rives du haut Irtyche et aux steppes des Kirghiz, sur une étendue de 40 degrés en latitude, et que de temps en temps, en été, il fait des incursions jusqu'à 100 lieues plus au nord. « Des individus, dit-il, qui arriveraient dans le nord-est de la « Sibérie jusqu'au parallèle de 62 et 65 degrés, pourraient, « par l'effet des éboulemens ou sous d'autres circonstances « peu extraordinaires, offrir dans l'état actuel des climats « asiatiques, des phénomènes de conservation, très-sem- « blables à ceux du mammouth d'Adams et des rhinocéros « du Vilhioui (1). »

(1) *A. de Humboldt :* Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques, p. 394.

LIVRE CENT TRENTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Nations, provinces, districts et villes de la Sibérie.

« Dans la description particulière d'une grande contrée, il y a deux points de vue donnés par la nature des choses : on peut diviser le pays en gouvernemens, provinces et arrondissemens; on peut le diviser d'après les nations qui l'habitent : l'une de ces méthodes est celle de la *chorographie;* l'autre, celle de l'*ethnographie.* Ordinairement, nous commençons par la première; ici, ce sera par la dernière; nous espérons que notre description y gagnera de la clarté et de l'intérêt.

« Les *Russes*, *Cosaques*, et autres colons d'Europe, habitent surtout les villes et les postes militaires de la Sibérie; ils descendent, les uns des soldats employés à la conquête de ce pays, les autres des criminels envoyés ici en exil; à ces deux classes se sont réunis des aventuriers, des paysans déserteurs, des marchands ruinés qui ont cherché ici les moyens de rétablir leur fortune. Ces diverses classes de colons, en s'enfonçant dans un vaste désert, joignirent d'abord à leur grossièreté primitive, celle qui résulte d'un climat sauvage; mais si l'ignorance, la paresse et l'ivrognerie nuisent souvent à leur bonheur, les voyageurs vantent leur hospitalité généreuse, leur franche gaieté et le bon ordre qui règne parmi eux. Il n'y a qu'un siècle que les Sibériens passaient pour avoir des mœurs si sauvages, que Pierre-le-Grand crut ne pouvoir infliger un plus grand supplice aux Suédois, qui étaient ses ennemis mortels, que de les envoyer en Sibérie. Il arriva que ces honorables

exilés introduisirent dans cette contrée les usages et les manufactures de l'Europe; en améliorant leur propre situation, ils civilisèrent leurs hôtes. Les Suédois fondèrent, en 1713, la première école à Tobolsk; ils y enseignèrent l'allemand, le latin, le français, la géographie, la géométrie et le dessin. En 1801, M. Kotzebue y rencontra des gens qui s'occupaient des littératures russe, française et allemande; il y vit jouer ses drames sur un théâtre public (1). Ces traits marquent les progrès successifs des Sibériens en fait de culture d'esprit. D'un autre côté, les gouverneurs et les autres officiers civils et militaires ont introduit dans les villes de Sibérie les mœurs de Saint-Pétersbourg, avec la vanité et l'ostentation russes. M. Lesseps vit rouler dans les rues d'Irkoutsk des voitures élégantes. Mais le raffinement arrivé dans les mœurs des Sibériens n'a pu s'étendre aux petites villes et aux villages tristement épars au milieu de vastes forêts. Quelques cultivateurs, riches en troupeaux, ignorent presque l'usage de l'argent, et mènent une vie patriarcale. Les chasseurs, errant dans les déserts, deviennent presque des sauvages : la terre glacée leur sert de lit; les baies des arbustes étanchent leur soif; ils boivent même le sang des animaux que leurs balles viennent d'atteindre. Le Cosaque qui, à Tobolsk, à Irkoutsk, se voit confondu dans la populace, devient une sorte de monarque lorsque, envoyé au milieu des Samoyèdes ou des Ioukaghirs, il est chargé d'y recueillir le tribut et de maintenir l'ordre. Il a pour palais une cabane, pour sceptre un bâton de caporal; les délices de sa table consistent en saumons, rennes et hures d'ours. Quelques familles cosaques, établies dans les villes, ont obtenu le rang de *dvorianine*, ou nobles patriciens (2). Les marchands de Sibérie courent en grande

(1) *Kotzebue*, l'Année la plus mémorable de ma vie. — (2) *Georgi*, Russie, II (vol. in-4°), 1009.

partie de ville en ville, ou de foire en foire. Le nombre des Européens établis dans ce pays, et des *Sibériakes*, ou descendans d'Européens, s'élève aujourd'hui à plus d'un demi-million.

« Les nombreuses *peuplades tatares*, ou tartares, c'est-à-dire *turques*, occupent la partie méridionale des gouvernemens de Tobolsk, de Tomsk et d'Ieniseïsk. Les plus reculées vers l'est sont les *Biriouses*, les *Katchinzi* ou Katchins, et les *Beltyres;* ces trois tribus, plus ou moins mélangées au sang mongolique, demeurent aux environs de l'Abakan, rivière qui se jette dans le Haut-Ieniseï. »

Les *Biriouses* doivent leur nom à la Biriousa, affluent de la Tchouna, au bord de laquelle ils faisaient jadis paître leur bétail. Aujourd'hui ils habitent le gouvernement de Tomsk. Cette peuplade, qui ne se compose que de 2 ou 300 individus, est pauvre. Le chamanisme est leur religion et la chasse leur principale occupation. Cependant ils élèvent des chevaux et des bœufs, et cultivent du millet et un peu de froment.

Les *Katchinzi* ou *Katchins* habitent sous des tentes en feutre et en écorce de bouleau. Leur visage sans barbe indique quelque mélange du sang mongol; ils ont parmi eux des magiciens assez adroits, dont le costume ressemble à l'habillement français (1). Ils passent pour les plus sales et les plus sauvages de tous les peuples nomades de la Sibérie; ils n'ont ni industrie ni commerce. On en compte 6000 qui paient tribut à la Russie. Ils sont partagés en six hordes dont chacune est commandée par un chef qui a le titre de *bachlik*. Les femmes exercent dans leur ménage une grande autorité.

Ces *Beltyres* élèvent une grande quantité de chevaux,

(1) *Pallas*, Voyage en Russie, IV, p. 580 (in-4°).

de bœufs et de moutons, et depuis la fin du siècle dernier, ils s'adonnent à l'agriculture.

« Une tribu de *Teléoutes*, ou *Telengoutes*, habite aux environs de Kouznetzk; le plus grand nombre vit en Kalmoukie; ils sont même appelés *Kalmouks-blancs* par les Russes. Quelques uns d'entre eux, forcés à se laisser baptiser, négligent cependant la plupart des cérémonies de l'Église grecque; les autres professent le mahométisme et le lamisme; leur langage est demi-mongol (1). » Leur nombre est d'environ 500 mâles; ils paient un tribut en fourrures à la Russie. Ce petit peuple a le singulier usage de partager l'année en deux : l'année d'hiver et l'année d'été.

« En descendant les rivières de *Tom* et de *Tchoulym*, nous trouvons deux peuplades tatares qui en ont porté le nom; elles ont été converties au christianisme par l'archevêque *Philophéi*. Un corps de dragons russes, conduit par ce prélat, les chassa et les poussa dans la rivière de Tchoulym; le digne apôtre les déclara *dûment baptisés;* mais aujourd'hui, laissés en liberté, ils se sont fait, d'après leurs idées, un bizarre mélange de rites chrétiens et païens. Les Tatares de Tchoulym parlent un idiome composé de tatare, du bouriaite-mongol et de quelques mots iakoutes (2). »

Parmi diverses tribus peu considérables, nous nommerons les *Abintzi* dont le nom, dérivé du mot tatare *Abœ* (père), indique une tribu fort ancienne. Ils habitaient autrefois les bords du Tom près de l'Obi; mais les Téléoutes ayant quitté les bords supérieurs du Tom, les Abintzi remontèrent cette rivière et s'établirent près de sa source et dans les montagnes aux pieds desquelles les Russes ont bâti la ville de Kouznetzk. Ils se divisent en plusieurs *aïmaks* ou tribus, bien qu'ils ne paient l'impôt que pour 100 arcs ou indivi-

(1) *Georgi*, Description des nations russes, II, 240 (en allemand). Vocab. Petropolitan., n° 101. — (2) Vocab. Petrop., n° 96.

dus. Ils sont de la même race que les Téléoutes, et professent la même religion, c'est-à-dire le chamanisme. Leur industrie consiste à cultiver quelques champs, à élever des bestiaux, à chasser toutes sortes d'animaux qu'ils mangent et dont ils conservent la peau pour acquitter le tribut, et à exploiter le fer que recèlent leurs montagnes et qu'ils livrent en fonte aux Russes. Ils forgent aussi leurs flèches et leurs bêches. Au milieu de leurs cabanes ils pratiquent un trou dans le sol argileux, et y fondent le minerai pendant l'hiver.

Sur les deux rives de l'Irtyche, nous trouvons les *Barabintzi* qui vivent de la pêche et de leurs bestiaux dans la grande steppe qui porte le même nom, mais qui est plus connue aussi sous celui de steppe de Baraba; quelques uns sont mahométans, les autres païens. Ce peuple se compose de sept tribus dont le total est d'environ 3,500 hommes, tous tributaires de la Russie. Les mots mongols que l'on remarque dans leur langue, ainsi que les caractères de leur physionomie, donnent lieu de croire qu'ils appartiennent à la race mongole. Adonnés à la vie pastorale, les Barabintzi négligent l'agriculture. En été, ils campent sous des tentes faites en nattes; en hiver, ils rentrent dans les villages qu'ils ont momentanément abandonnés. Ils prétendent être mahométans, mais ils suivent avec beaucoup de négligence les préceptes de l'islamisme : ainsi, par exemple, ils mangent tous les animaux qu'ils tuent à la chasse, et même le bétail mort naturellement.

Les *Tatares d'Obi* habitent le long de la rive gauche de ce fleuve, jusqu'aux environs de Narym. Ceux de *Tobolsk* demeurent sur les deux rives du Tobol, depuis la frontière jusqu'à son embouchure. Autrefois la plus grande partie de la population de Tobolsk, de Tara et de Tomsk, était composée de Tatares; aujourd'hui ils y habitent seulement quelques quartiers particuliers appelés *Slobodes tatares;* mais leur nombre est tellement diminué dans ces

villes que celui des mâles ne s'élève pas à plus de 7000.

Les Tatares *Sagaïtzi* qui habitent entre les monts Kouznetzk et l'Abakan dans le gouvernement d'Ieniseïsk sont nomades et adonnés au chamanisme. Un très petit nombre se livre à l'agriculture. Riches en bétail, ils s'établissent en été dans les montagnes, et en hiver dans les steppes qui bordent l'Abakan. Bien qu'ils soient plus nombreux, ils ne paient le tribu de trois roubles par flèche ou par homme armé que pour 150 hommes. Ils ne cultivent que les grains dont ils ont besoin pour leur consommation.

Les Tatares *Sayansk*, nomades comme les precédens et habitant le même gouvernement, passent aussi l'été dans les montagnes et l'hiver dans les plaines sous des tentes en feutre. Ils se partagent en plusieurs *aïmaks* ou tribus. Adroits à la chasse, ils s'y livrent avec ardeur. Quelques uns exploitent le fer dans les montagnes et font le métier de forgeron. Leur principale richesse consiste en chevaux et en bétail. Leurs femmes filent une espèce de lin sauvage qui croît dans les steppes. Une partie de ces Tatares a embrassé le christianisme, et l'autre est restée fidèle au chamanisme. Ils déposent leurs morts dans des cercueils qu'ils suspendent aux arbres où ils les laissent jusqu'à leur complète dissolution.

Les Tatares *Tchari*, aux environs de Tomsk, passent pour excellens agriculteurs; ils forment 7 à 800 familles qui ont pour la plupart conservé le mahométisme.

« Les *Touralinzi* ou Touraliniens, les plus civilisés de tous les Tatares de Sibérie, habitent les villes et villages situés sur les bords de la Toura, depuis les montagnes jusque vers le Tobol; ils ont aussi été baptisés dans la rivière par monseigneur Philophéi, assisté d'un corps de Cosaques.

« Les Tatares sont, en général, d'une constitution robuste et vigoureuse : leur manière simple de vivre, leur frugalité et leur propreté, les garantissent de la plupart

des maladies contagieuses et malignes, excepté de la petite-vérole, qui, de temps à autre, exerce parmi eux d'effroyables ravages. La propreté et la tempérance des Tatares tiennent en grande partie à leur religion. Le Coran leur ordonne de se laver plusieurs fois le jour; il donne même des préceptes que les femmes sont obligées de suivre dans les accidens propres à leur sexe. En défendant l'usage du vin et de l'eau-de-vie, il les garantit des suites de l'ivrognerie russe. Le commandement qui leur prescrit l'abstinence est moins favorable à la santé; les Tatares comptent annuellement 205 jours de jeûne. Le nombre total des mâles appartenant aux tribus tatares peut s'élever à 25 ou 30,000. »

Plusieurs de ces peuplades se sont mélangées avec d'autres d'origine mongole, particulièrement avec les Dzoungars qui sont de la branche des Eleuthes, appelés communément Kalmouks, et ont formé plusieurs petites nations, telles que les Katchinzi et Sagaïtzi dont nous avons parlé, les *Kisilzi*, peuple très-peu nombreux, et les *Kamatchinzi*, petite nation sauvage, malpropre et superstitieuse, livrée aux pratiques du chamanisme, et qui habite sur la rive droite du Ienisei. On peut encore citer, près des monts Sayansk, les *Kaïbali* qui paraissent être un mélange de Turcs et de Samoyèdes, tant par leurs mœurs que par leur langage, et qui ressemblent sous d'autres rapports aux Kamatchinzi.

« Passons à la portion des tribus *mongoliques* qui vit sous la domination russe. Les vrais Mongols habitent vers Kiakhta et Selenghinsk; ils sont en petit nombre. Les *Bouriaites* ou *Bourètes Barga-Bouratt*, grande race mongolique, ont peuplé presque toute la province d'Irkoutsk et celle de Nertchinsk; on porte leur nombre à 75,000 individus mâles (1). Les Bouriaites ressemblent extérieure-

(1) *Heym*, Encyclopédie russe, p. 219 (d'après une révision de 1783

ment aux Kalmouks. On trouve parmi eux plus de gens gras; ils ont encore moins de cheveux, et plusieurs n'ont jamais de barbe; leur teint est pâle et jaune; ils manquent de force et de vigueur : un Russe, du même âge et de la même taille qu'un Bouriaite, lutte avec succès contre plusieurs de ceux-ci. Malgré cette faible constitution, les Bouriaites jouissent d'une bonne santé; mais ils parviennent rarement à un âge avancé. La petite-vérole, autrefois funeste à cette tribu, a cessé ses ravages depuis l'établissement d'une maison d'inoculation à Irkoutsk. La gale, très-commune parmi eux, provient de leur nourriture, de leur manière de vivre et de s'habiller. Dans les maladies chroniques, ils font usage des eaux thermales situées à l'orient du lac Baïkal. Leurs médecins sont des *chamans* ou sorciers qui cherchent plus à les guérir par des sacrifices et des talismans que par des remèdes naturels. Les Bouriaites parlent un dialecte mongol très-rude, et rendu inintelligible par de fréquentes transpositions et mutations de consonnes (1). On a publié une Bible dans cette langue. »

La troisième grande race des peuples indigènes de l'Asie septentrionale est celle des *Toungouses*, qui s'appellent eux-mêmes *Baye*, *Baya* ou *Byé*, c'est-à-dire *hommes* (2). Les Mongols les nomment *Solones* (3), c'est-à-dire *chasseurs*, ou bien *Kam noyon* ou *Kam noyones*; et les Mandchoux, *Orotchon* ou *Orotchones* (*gardiens de rennes*); les Ioukaghires les désignent sous le nom d'*Erpeghi*. Ceux qui ha-

ou 1784). On en portait alors le nombre à 98,000, ce qui était exagéré. Dans notre tableau de la population russe, t. VI, p. 454, nous les avons portés à 120,000 des deux sexes; mais il paraît, par des renseignemens récens, qu'ils s'élèvent à environ 150,000.

(1) *Fischer*, Histoire de la Sibérie, I, p. 33. *Gmelin*, Voyage, III, p. 370. *Georgi*, Descript. des nations russes, IV, p. 420 (tous en all.).

(2) *Klaproth* : Notice sur l'origine de la nation des Mandchoux.

(3) *Fischer*, Histoire de la Sibérie, I, 465, note 16. *Pallas*, Mémoires historiques sur les Mongol :, I, p. 2 (en allem.).

bitent les bords du lac Baïkal se nomment *Yvoines*, *Euveun* ou *Euvenki*; et ceux des bords de la mer d'Okhotsk, s'appellent *Lamoutes*, du mot *lama* qui signifie *mer*. Quelques uns se désignent par le nom de *Donké* (gens) : c'est probablement de là qu'est venu celui de *Toungouses* que leur donnent les Russes et les Tatares; à moins qu'on ne veuille, avec le voyageur Pallas, en chercher l'étymologie dans un mot tatare et non mongol, comme il le croit, qui veut dire *sanglier* ou *cochon*, opinion qui paraît peu vraisemblable, bien qu'ils méritent ce surnom par leur extrême saleté.

« Ils ont une origine commune avec les Mandchoux. On distingue les Toungouses par leur conformation régulière. Ils sont ordinairement d'une taille médiocre, souples et bien faits. Un visage moins plat que celui des Kalmouks renferme des yeux petits et vifs; ils ont le nez bien proportionné, la barbe peu épaisse, mais les cheveux noirs et la mine agréable. Les Toungouses sont sujets à peu de maladies; ils arrivent pourtant rarement à une grande vieillesse, ce qui vient du climat et de leur genre de vie pénible et dangereux. Quelquefois la petite-vérole et la syphilis exercent parmi eux les plus terribles ravages. Cependant la vaccine a été introduite chez eux depuis peu d'années. Les prêtres des idoles sont aussi leurs médecins. Chez les Toungouses, la vue et l'ouïe sont d'une finesse et d'une délicatesse incroyables; les organes du goût, de l'odorat et du toucher sont moins sensibles. Ces nomades connaissent chaque arbre, chaque rocher dans leur district; ils peuvent indiquer clairement une route d'une centaine de milles par la description des pierres et des arbres qui s'y trouvent, et mettre les voyageurs en état de la suivre. Ils poursuivent le gibier à la trace légère que ses pas laissent sur l'herbe ou sur la mousse. »

Les Toungouses sont pasteurs et nomades; leurs tribus

couvrent de leurs habitations mobiles presque un tiers de la Sibérie, mais principalement dans la partie septentrionale, par groupes de 8 à 10 tentes en feutre, ou de cabanes formées de quelques perches fixées dans le sol et couvertes d'écorce de bouleau, avec une ouverture pratiquée au sommet pour laisser un passage à la fumée. Leurs armes sont l'arc et la flèche, mais quelques uns ont adopté le fusil. Ils aiment la chasse avec ardeur, et mangent tous les animaux qu'ils tuent, à l'exception du loup; la chair du chien, qu'ils regardent comme impure, est de tous les animaux domestiques celle qu'ils ne mangent pas. Ceux qui habitent les bords des lacs et des rivières se livrent à la pêche. Une liqueur spiritueuse qu'ils tirent du lait, par la fermentation, est, ainsi que le thé, leur boisson ordinaire. Les hommes et les femmes trouvent une grande jouissance à fumer le tabac. En hiver ils portent des bottes en peau de renne, des pantalons, une sorte de gilet et un manteau également en peau, soit de renne, soit de mouton, dont le poil est en dedans; en été ce sont les mêmes vêtemens, mais en peau tannée, ou en étoffes grossières de soie et de coton. L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes; elles s'en distinguent surtout par de grandes boucles d'oreilles et des bracelets en cuivre ou en argent. Les hommes ne laissent croître leurs cheveux que sur le sommet de la tête; les femmes en font des tresses qui tombent sur le front et sur les côtés du visage.

Leurs animaux domestiques sont le bœuf, le mouton, le cheval et le chameau. Chez les septentrionaux, ces deux derniers animaux sont remplacés par le renne et le chien. Tandis que les hommes vont à la chasse ou à la pêche, et que d'autres plus laborieux font le métier de forgeron, ou fabriquent des selles, des brides, des arcs et des flèches, les femmes se livrent aux travaux les plus rudes : ce sont

elles qui prennent soin du bétail, qui préparent les peaux d'animaux, qui travaillent le feutre et font les vêtemens de toute la famille. La polygamie est en usage chez les Toungouses. Le mariage n'est pour eux qu'un marché par lequel on donne au chef de la famille un certain prix pour avoir une de ses filles. Mais ces sortes d'unions ne sont point permises entre les membres d'une même famille. Les morts sont revêtus de leurs plus beaux habits et enterrés avec leurs armes, une selle et une bride, la tête tournée vers l'occident. On tue sur la tombe du défunt son cheval favori, et l'on suspend au-dessus du tombeau la peau, la tête et les jambes de l'animal.

Chacune de leur tribu a un chef, dont la dignité est confirmée par le gouvernement russe. Chez eux les vieillards jouissent d'une grande autorité. Chaque tribu se divise en plusieurs familles. Le nombre des hommes s'élève, selon les uns, à 16,000 (1), et selon d'autres à 25,000 (2).

La langue toungouse est, suivant quelques auteurs, un dialecte du mandchoux, mêlé de quelques mots mongols qui désignent principalement les objets relatifs à la civilisation (3). Chaque dialecte prend la dénomination du lieu dans lequel vivent ceux qui le parlent. Ainsi, le *ieniseïsk* est celui qui est en usage sur les bords du Ieniseï; le *mangaseïa*, le *nertchinsk*, le *bargousine* et le *iakoutsk* sont ceux que l'on parle aux environs de ces trois villes; le *tchapoghire* est celui qu'emploient les tribus de ce nom, sur les bords de la Toungouska; et le *lamoute* est celui des habitans des bords de la mer d'Okhotsk. Dans ces dernières années, on a publié une Bible dans le dialecte tchapoghire (4).

(1) *Petersb. zeitschrift :* Aperçu général sur la Sibérie, juin 1823.

(2) *Heym*, loc. cit. — (3) *Vocab. petropol.*, n° 138-145. *Georgi*, Voyage en Sibérie, etc., I, 268-271 (en all.). *Billings*, Voyage, rédigé par *Sauer*, p. 387 (en all.). *Fischer*, Hist. de la Sibérie, Introd., p. 116.

(4) *Ad. Balbi :* Atlas ethnographique du globe.

Les Toungouses des environs de Nertchinsk sont braves, robustes, bons cavaliers et excellens archers; ceux des bords de la basse Toungouska sont pauvres comme les Samoyèdes leurs voisins; enfin, ceux des rives de la Lena, appelés *Oleniens* (1), vivent de leurs rennes, de la pêche et de la chasse.

Les Toungouses, qui habitent en-deçà du lac Baïkal, ont répugné jusqu'à ce jour à embrasser le christianisme: très peu se sont fait baptiser. Autrefois ils étaient tous sectateurs du chamanisme; mais aujourd'hui la plupart d'entre eux ont adopté un mélange de superstitions et de pratiques d'idolâtrie empruntées aux différens peuples avec lesquels ils ont des rapports. Ils reconnaissent pour chef spirituel le Dalaï-lama, et après lui, le *Gougen*, qui réside en Mongolie; ils ont des lamas particuliers, et leur principale divinité se nomme *Boa*. Leur religion a pris au lamanisme la croyance de la transmigration des âmes et des récompenses et des peines après la mort.

Les Toungouses qui habitent au-delà du lac Baïkal diffèrent sous quelques rapports des tribus situées à l'occident de ce lac. Plusieurs ont embrassé le christianisme; il y a même des villages entièrement composés de chrétiens. Parmi les croyances superstitieuses répandues chez la plupart des Toungouses, nous ne citerons que les plus remarquables. Dans l'une *Bouga*, après avoir créé le ciel et la terre, rassembla du fer de l'Orient, du feu du Midi, de l'eau de l'Occident, et de la terre du Nord, et en fit un homme et une femme, dont la chair et les os étaient de terre, le cœur de fer, le sang d'eau, et la chaleur vitale de feu. Lorsque le genre humain se fut multiplié, *Bouninga*, l'esprit des ténèbres, en réclama la moitié comme sa propriété. *Bouga* refusa de lui accorder les vi-

(1) D'*Olena*, renne, en russe.

vans; mais il lui promit de lui abandonner les hommes vicieux, après leur mort, pour qu'il leur infligeât des peines dans l'enfer qui est situé au centre de la terre. L'autre croyance, qui paraît fort ancienne, admet l'existence d'un Dieu qui a créé toutes choses, et dont le favori *Chomtchien Bodi Ssadou* lui transmet les prières des hommes, et intercède pour eux. Cette croyance admet la transmigration des âmes, mais d'une manière indéterminée, suivant la volonté suprême du créateur. On reconnaît là des traces de bouddhisme; cependant ils y ajoutent que la terre est soutenue par une immense grenouille, sans s'inquiéter de ce qui sert d'appui à ce gigantesque animal.

Le chamanisme passe chez les Toungouses situés au-delà du lac Baïkal pour la plus ancienne religion de l'Orient. Les ministres de ce culte sont hommes ou femmes, mariés ou célibataires; on les nomme *ssemans;* dans l'exercice de leurs fonctions, ils portent une longue robe en peau d'élan, ornée de sonnettes de fer et de cuivre, et se couvrent la tête de grandes cornes également ornées de sonnettes. Plus ils font de bruit en marchant, plus on croit que leur liaison avec le diable est étroite, et plus la considération qu'on leur porte est grande. Le chamanisme n'a ni autels ni idoles, mais les prêtres ordonnent de fréquens sacrifices d'animaux.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les peuples qui ne sont ni turcs, ni mongols, ou qui paraissent provenir du mélange de ces deux races.

Les *Iakoutes* qui dominent dans la province d'Iakoutsk sur les bords de la Lena, et plus au nord que les Toungouses, paraissent être des Turcs dégénérés qui se sont soustraits à la domination des Mongols en se transportant dans ces contrées éloignées. Ce sont les plus septentrionaux de tous les peuples turcs. Ils se nomment entre eux *Sokha* et *Sokhalar.* Leurs traits, leur teint noirâtre, décèlent plus que leur idiome un mélange avec la nation mongole : leur

langue est même un dialecte du mandchoux. Les hommes sont robustes, et les femmes souvent belles. La plupart sont idolâtres; ils se nourrissent des produits de la chasse et de la pêche, et passent leur vie dans une succession continuelle de jeûnes et de repas où ils se livrent à leur intempérance naturelle. Contre l'usage des peuples leurs voisins, les Iakoutes portent les cheveux longs et les habits courts et ouverts. En malpropreté, ils paraissent ne le céder à aucun autre; un grave auteur assure que les mortiers dont ils se servent pour piler du poisson sec, sont faits de fumier de vache durci par la gelée (1). Leur principale vertu est l'hospitalité prévenante qu'ils exercent envers les étrangers. D'après des renseignemens qui paraissent être exacts, le nombre des Iakoutes mâles est d'environ 66,000.

« Aux pieds des monts Ourals du nord et sur le Bas-Obi, nous trouvons quelques tribus d'origine *finnoise*, et peut-être venues de l'Europe, car rien ne prouve, du moins d'une manière satisfaisante, que la race finnoise soit originaire d'Asie. »

Les *Vogouls*, jadis très-nombreux, ne forment aujourd'hui qu'une population d'environ 12,000 âmes, dispersée en Europe et en Asie. Dans la Sibérie, ils occupent les hautes vallées des monts Ourals, et s'étendent sur la rive gauche de l'Obi entre Tobol et Beresof. Les Russes les nomment *Vogoulitchi* et quelquefois aussi *Ougritchi*, parce que les annalistes ont cru qu'ils descendaient des *Yougri Ouïgours* ou *Hongrois*; que quelques auteurs ont prétendu être sortis du pays des Vogouls; mais ils s'appellent eux-mêmes *Mansi* ou *Manch-Koum*. Leur langue se divise en trois dialectes : celui de *Tchiosoff*, celui de *Verkhotourié* en Asie, et celui de *Tcherdine* en Europe.

Suivant l'archimandrite Platon, on ne peut fixer l'époque

(1) *Busching*, t. II, part. 1re, p. 473.

de l'arrivée de ce peuple dans les contrées qu'il occupe aujourd'hui; tout ce que l'on sait de certain, c'est qu'il est fixé depuis plus de trois siècles sur le territoire russe, puisqu'il en est question vers ce temps dans les annales de la Russie, comme d'une nation guerrière que les troupes du tzar Ivane Vassilievitch eurent occasion de combattre. Toutefois, les Vogouls prétendent avoir toujours résidé dans les lieux qu'ils habitent encore. La plupart ont embrassé le christianisme; mais ils n'ont pas abandonné tout-à-fait leurs anciennes superstitions ni leur vie nomade. Ils placent toujours leurs demeures dans les forêts, et quelquefois sur le bord des rivières poissonneuses; chaque cabane est ordinairement isolée, quelquefois ils en réunissent deux ou quatre, rarement cinq; mais ces groupes sont toujours à une grande distance les uns des autres, de telle sorte que les plus proches sont à plus de 3 ou 4 lieues d'un autre, et les plus éloignés à plus de 12 lieues. Le motif de cet isolement est de se procurer une chasse plus abondante : aussi voient-ils avec beaucoup de mécontentement s'étendre chaque année les travaux des mines, et se multiplier les usines qui, par le mouvement qu'elles occasionnent dans des pays jusqu'ici restés déserts, éloignent le gibier.

Leur habitation d'hiver, appelée *iourte*, ne reçoit la lumière du jour que par un trou pratiqué au milieu du toit, et que l'on ferme avec un morceau de glace lorsqu'il fait trop froid. Leurs *balaganis* ou cabanes d'été plus légères sont faites en écorce de bouleau. Ils y entretiennent continuellement, vis-à-vis de l'entrée, du feu pour éloigner les mouches et autres insectes incommodes qui fourmillent en Sibérie.

Avant leur conversion au christianisme, ils mangeaient non seulement tous les animaux qu'ils tuaient à la chasse, mais même des charognes. Aujourd'hui, ils s'abstiennent de viandes corrompues, et ne se nourrissent de loup, de

renard, d'ours, d'écureuils, etc., que lorsqu'ils sont pressés par la faim. Ils vivent dans une parfaite égalité : il n'y a chez eux ni noblesse ni chefs; seulement ils élisent chaque année un *Sotnik* ou centenier, dont l'autorité se borne à recueillir le tribut et à le porter à Tcherdine. La communauté de biens la plus fraternelle règne au milieu d'eux. Celui qui n'a plus de vivres s'empresse d'aller sans scrupule à la ioute dont le propriétaire a été plus heureux à la chasse, et l'aide à en consommer une partie. Fréquemment, la disette est générale, alors ces pauvres gens sont obligés pendant plusieurs jours de faire tous leurs efforts pour supporter la faim. « C'est une chose réellement curieuse, dit l'ar-« chimandrite Platon, de voir manger un Vogoul; il tire à « peu près la moitié du gibier dont la marmite bouillante « est remplie, la porte sans autre préparation avec sa main « gauche à sa bouche, qu'il tient toute grande ouverte, et « où ses dents aiguës l'aident à en faire entrer autant qu'elle « en peut contenir; c'est alors que la main droite, armée « d'un couteau, vient à son secours; il mange jusqu'à ce « qu'il ne reste plus rien, ou que l'estomac ne puisse plus « absolument rien recevoir; malheureusement le premier « cas arrive plus souvent que le second. »

Ils sont aussi buveurs à l'excès; les hommes, les femmes, les enfans même de l'âge le plus tendre aiment l'eau-de-vie avec passion; quand un paysan russe leur en apporte, ils s'empressent de donner en échange, sans la moindre prévision de l'avenir, leurs meubles, leurs vivres, tout ce qu'ils possèdent, pour ce fatal breuvage. On peut juger par-là combien les mœurs de ce peuple sont grossières; il ne mérite des éloges que par son activité et par la douceur de son caractère. Tout annonce même ce qu'il pourrait devenir s'il sortait de son ignorance. Leur imagination peuple les forêts, les lacs et les rivières, de malins esprits dont ils redoutent la puissance : ce sont ceux-ci qui font noyer

leurs chiens quand ils passent une rivière à la nage; ce sont eux aussi qui surprennent leurs femmes dans les forêts et les enlèvent.

Les Vogouls sont d'une adresse et d'une agilité remarquables à tous les exercices du corps; ils ont le coup d'œil si juste, ils sont si légers à la course, que, sans autre arme que l'arc, dès qu'ils ont trouvé la trace d'un animal, il leur échappe rarement.

Suivant l'archimandrite Platon, la physionomie des Vogouls diffère complètement de celle des Russes, et rappelle celle des autres peuples sauvages de l'Asie. Quelques uns ressemblent aux Kalmouks, d'autres aux Votiaks et aux Permiens; et leur langue offre une grande quantité de mots qui ont de l'analogie avec celle de ces peuples. Ils sont d'une taille médiocre et beaucoup sont petits; ils ont en général les cheveux noirs ou d'un brun rougeâtre et peu de barbe. A part la petitesse de leurs yeux, leurs femmes ne sont pas laides.

Les hommes sont vêtus comme les paysans russes; les femmes sont habillées à peu près comme les Votiakes; mais quelques unes ont adopté le *saraphan*, ancien habit des femmes russes, qui consiste en une robe étroite, d'une seule pièce, descendant jusqu'aux talons, avec des ouvertures pour passer les bras, mais point de manches, et boutonnées par-devant. Les Vogouls des deux sexes ont de riches habits pour les jours de fêtes. Les femmes se font des chemises avec la toile qu'elles tissent en fil d'ortie, plante qui abonde dans les forêts, et que l'on récolte en septembre (1).

Les *Ostiaks d'Obi*, qui sont également de race finnoise, forment une des tribus les plus nombreuses de la Sibérie; on en compte 50,000 individus mâles. Le nom d'*Ostiak*,

(1) Voyez le Mémoire sur les Vogouls, par l'archimandrite Platon, Magasin asiatique, publié par M. Klaproth, t. 1er, p. 236.

ou d'*Ouchtiak*, qui signifie *étranger*, *sauvage*, a été donné par les Tatares à trois peuples différens. Les Ostiaks d'Obi soutiennent eux-mêmes leur descendance des Permiens. Avant qu'ils subissent le joug de la Russie, ils étaient gouvernés par des princes de leur nation : c'est parmi leurs descendans que l'on prend encore les chefs des tribus. Ce peuple habite à l'est des Vogouls, depuis Sourgout jusque vers Bérézof et Obdorsk. Tout porte à croire que c'est de leur pays que sont sortis les Huns.

« Les Ostiaks, dit un voyageur russe (1), sont petits et faibles; aucun trait caractéristique ne distingue leur physionomie; leur chevelure est communément rougeâtre ou d'un blond doré. Leur habillement étroit est fait de peaux et de fourrures. Les hommes se font une marque dans la peau, et c'est par ce signe qu'ils sont désignés sur le registre qui sert à inscrire les tributaires; les femmes se cousent des figures au dos des mains, sur l'avant-bras et le devant de la jambe. Elles portent des robes en fourrures ouvertes par-devant, et dont les côtés rabattus l'un sur l'autre sont fixés par de petites courroies. Leurs cheveux, attachés avec une bandelette, tombent en deux longues tresses sur le dos. Les filles se distinguent par une couronne garnie de petites plaques de métal d'où pendent jusqu'au-dessous des reins de larges bandes de drap fixées ensemble par un ruban qui les traverse. Les cabanes d'été sont d'une forme pyramidale; celles d'hiver sont carrées et construites en charpente. Essentiellement pêcheurs, les Ostiaks font cependant en hiver de grandes expéditions de chasse. Les riches ont des troupeaux de rennes. Rien n'est malpropre et dégoûtant comme leur extérieur et leur manière de vivre. Jamais ils ne se lavent, et ils sont couverts de vermine. Cependant ils jouissent d'une bonne santé; leur vie se ter-

(1) *Souyef*, dans le Voyage de *Pallas*, t. IV, p. 51-88 (in-4°).

mine ordinairement par des maladies chroniques, scorbutiques, nerveuses. Les Ostiaks sont encore païens; lorsqu'ils doivent prêter serment à un nouvel empereur, on les fait mettre à genoux devant une peau d'ours ou devant une hache qui a servi à tuer un de ces animaux. On présente à chaque Ostiak une bouchée de pain sur la pointe d'un couteau, en lui faisant prêter le serment conçu dans ces termes : « Si, dans le cours de ma vie, je deviens infidèle à « mon tzar, si je ne paie pas mon tribut, si je déserte mon « canton, etc., etc., puisse un ours me dévorer! puisse ce « morceau de pain que je mange m'étouffer, cette hache « me couper la tête, et ce couteau me percer le cœur! » C'est une cérémonie usuelle chez tous ces peuples idolâtres de la Sibérie. Chaque Ostiak est de plus obligé de mordre dans la peau d'ours après avoir prononcé le serment. L'ours jouit parmi eux d'une vénération religieuse; ils font des sacrifices avant d'aller à la chasse de cet animal; après en avoir tué un, ils célèbrent sa mémoire par une fête expiatoire et par des chants adressés à ses mânes (1). »

On a souvent cherché à introduire le christianisme chez les Ostiaks; plusieurs ont été baptisés, mais aucun ne s'est converti. Tous ont des idoles en bois qu'ils frappent ou qu'ils brisent lorsqu'il leur arrive quelque malheur. Les deux principales, celles qui sont le plus en vénération, sont placées au milieu de vallons boisés, dont les avenues sont soigneusement cachées aux Russes. L'une de ces divinités est revêtue d'un habit d'homme et l'autre d'un habit de femme. La danse des Ostiaks est remarquable par le jeu de pantomime qui l'accompagne; le danseur imite tour à tour les allures de l'animal blessé à la chasse, du poisson qui vient d'être pêché, les gestes des plus facétieux

(1) *Georgi*, Description des nations russes, I, 21.

de la tribu ou ceux des soldats russes sous les armes, ou des femmes russes qui lavent à la rivière. Leurs instrumens de musique sont de longues caisses garnies de 7 ou de 30 cordes faites en boyaux. La langue des Ostiaks de l'Obi renferme un grand nombre de mots vogoules et samoyèdes.

Les peuples que nous allons passer en revue parlent une langue qui offre plus ou moins de rapports avec celles de différentes nations de l'Asie centrale et occidentale et même de l'Europe. Sous ce point de vue, on peut les grouper ensemble. Au surplus, aucune de ces langues n'est importante, puisqu'aucune n'a été fixée par l'écriture.

« On pense que toute *la race samoyède* est descendue vers la mer Glaciale, en suivant le cours de l'Ienisei; car il se trouve encore, depuis le Haut-Ienisei et l'Abakan jusque vers l'extrémité occidentale du lac Baïkal, quelques faibles tribus qui parlent des dialectes fortement mêlés de mots samoyèdes, ou qui même appartiennent en entier à cette langue. Tels sont les *Soyètes*, qu'on dit nombreux dans la Mongolie chinoise; les *Koïbales*, qui laissent les corps morts de leurs enfans exposés sur les arbres, et qui disputent au lièvre de montagne les amas de foin préparés par cet animal intelligent; les *Motorés*, les *Karagas*, les *Kamachinzes*, et enfin les *Ostiaks de Narym* (1). Il semble naturel de considérer les *Ostiaks de l'Ienisei*, de *Poumpokol* et d'autres comme un anneau de cette chaîne, bien que ces tribus de chasseurs se soient formé un jargon particulier qui déroute les recherches des historiens (2).

« Les *Samoyèdes* proprement dits occupent une immense étendue de terre couverte de bruyères et de marais; ils sont bornés en Europe par le fleuve Mezen, environ 40 degrés de longitude est, et en Asie ils vont jusqu'à l'Olenek, près la Lena, et presque sous le 115e méridien à l'est;

(1) *Fischer*, Histoire de la Sibérie, I, 137, 168, 170, etc.
(2) *Adelung*, Mithridates, I, 580.

c'est une ligne de 750 lieues de long sur 100 à 200 de large. »

Ils se nomment eux-mêmes *Khasova* ou *Khassovo*, c'est-à-dire *hommes;* c'est parce que les Russes les ont confondus avec les Lapons qu'ils leur ont donné le nom de *Semoyades* ou *Samoyèdes*, du mot *sameanda* qui, en langue laponne, signifie *Laponie*. Ils se partagent en trois branches qui parlent chacune un dialecte différent de la même langue : ce sont les *Tisia-Igholeï*, qui vivent tous en Europe; les *Vamoïta*, qui habitent les bords du Mezenet de la Petchora, en Europe, et les rives du bas Obi, en Asie; et les *Khirioutchi* ou *Karatcheya*, fixés dans le gouvernement de Tobolsk. Ces peuples, comme les Vogouls, ignorent leur origine; mais ils paraissent être sortis de régions plus méridionales.

« La taille ordinaire des Samoyèdes est de quatre à cinq pieds; ils sont communément accroupis, et ont les jambes très-courtes; une tête grosse et plate offre un nez écrasé, la partie inférieure du visage très-saillante, une bouche très-grande, ainsi que les oreilles, un menton peu barbu; le tout animé par deux petits yeux noirs très-fendus (1). Ils réunissent à ces attraits une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et hérissés, qu'ils arrangent soigneusement, quoiqu'ils en aient très-peu. Les femmes ont de la souplesse dans la taille, de la douceur dans les traits; elles parviennent de très-bonne heure à l'âge de puberté. La plupart des filles peuvent devenir mères à onze ou douze ans; mais les mariages sont peu féconds; ils cessent de l'être avant que les femmes aient atteint leur trentième année. Ces peuples, qu'on pourrait appeler les Hottentots du nord, ne se servent de leurs rennes domestiques que pour les atteler à des traîneaux; ils se nourrissent de rennes sauvages. Aussi malpropres que les Ostiaks, ils sont plus riches

(1) *Storch*, Tableau de la Russie, p. 405. *Souyef*, Voyage de *Pallas*, IV, p. 190 (in-4°).

et mieux habillés. Un Samoyède opulent possède 1000 à 2000 rennes; celui qui n'en a que 500 à 700 passe pour aisé, et celui qui n'en a que 30 est pauvre, et souvent il est obligé de se mettre au service des riches. Ils n'ont d'autre culte qu'un fétichisme grossier; une pierre ou un morceau de bois est l'objet de leur adoration ou plutôt de leur attention superstitieuse. Ils évitent avec soin de prononcer le nom des morts (1). Leurs prêtres, appelés *tadileaï*, magiciens, jongleurs adroits, s'enfoncent un couteau sans se blesser; en jouant le rôle d'inspirés, plusieurs d'entre eux deviennent réellement frénétiques; on voit de ces sorciers qui, au moindre attouchement ou regard, entrent dans une espèce de rage, se roulent par terre, poussent des hurlemens et s'arment de tout ce qu'ils trouvent sous la main pour assommer les assistans. Des Russes, accoutumés à voir des peuples sauvages, ont trouvé que ces magiciens leur inspiraient un certain effroi. »

Cependant ils reconnaissent un dieu, appelé *Noum*, qui gouverne l'univers, et a sous ses ordres des divinités inférieures qu'ils nomment *tadeptzies*. Le dieu Noum n'est représenté par aucune image; mais les tadeptzies le sont par de petites figures en bois auxquelles ils donnent grossièrement une forme humaine, et auxquelles ils sacrifient des rennes. Ils ont aussi la croyance d'une vie future.

« Les femmes samoyèdes sont extrêmement malheureuses et méprisées; on les regarde comme des êtres impurs; elles sont obligées de se parfumer avant de passer le seuil de la cabane. Les amusemens de ce peuple errant consistent en danses cadencées, qu'il accompagne d'un chant nasillard, et dans la lutte et la course. Ses diverses tribus ne s'élèvent pas en tout à plus de 20,000 individus, dont 6 à

(1) *Wasili Krestinin*, Observ. sur les Samoyèdes, dans *Busse*, Journ. de Russie, I, p. 291 *sqq.*, 371 *sqq.*; II, 83 *sqq.*, 245 *sqq.*, (en allem.)

7000 sont dans la Sibérie. Placés hors de la route des conquérans, ils ont conservé intacte leur langue, qui ne ressemble à aucune autre (1). »

Cette langue, dont les phrases sont mal liées, est rude et remplie de sons gutturaux. Quelques tribus ont une sorte d'écriture qui consiste en un certain nombre de signes taillés sur des morceaux de bois.

Les Samoyèdes qui habitent les environs de Touroukhansk, dans le gouvernement d'Ieniseïsk, parlent un dialecte qui porte le nom de cette ville.

D'autres peuplades nommées *Tavghi* habitent entre l'Ieniseï et l'Anabora jusqu'à l'extrémité la plus septentrionale de l'Asie, c'est-à-dire jusqu'au cap Severo-Vostotchnoï.

Une peuplade improprement appelée les *Ostiaks du Taz*, parce qu'elle demeure sur les bords de cette rivière, est réellement samoyède; car l'idiome qu'elle parle n'est qu'un dialecte du samoyède.

Il en est de même des *Ostiaks de Narym*, du *Ket* et du *Tïm*, avec cette seule différence que ces trois peuplades parlent trois dialectes particuliers du samoyède.

Les *Laak Ostiaks*, qui demeurent sur le golfe d'Obi à l'est du fleuve, les *Karasses* à l'est des Samoyèdes de Touroukhansk, et les *Ostiaks du Ieniseï*, sont aussi des Samoyèdes. Ces Ostiaks, qui séparent les Samoyèdes méridionaux des septentrionaux, parlent un idiome qui se divise en quatre ou cinq dialectes : celui des *Denka* ou *Deng*, appelés *Oedh-Ostiaks;* celui des *Ostiaks d'Imbazk;* celui des *Ostiaks de Poumpokolsk*, qui habitent les bords du Ket; et celui des *Kotten* et des *Assanes*.

Les *Ioukaghirs* habitent les montagnes où l'Indighirka et la Kovima prennent leurs sources, et s'étendent dans le bassin de ces deux rivières entre les Koriaikes et les Ia-

(1) Vocabul. Petropol., nos 120-129.

koutes. Ils sont au nombre de cinq cents familles, tous baptisés, mais conservant plusieurs superstitions du chamanisme. Ils vivent de la chasse et de leurs rennes, habitent leurs villages pendant les rigueurs de l'hiver, c'est-à-dire depuis environ le 15 décembre jusque vers le 15 février; passent les mois de juin et de juillet à la pêche, et le reste de l'année à la chasse. Ils s'habillent comme les Russes qui vivent dans leur voisinage. On ne sait s'il faut les compter parmi les Samoyèdes ou parmi les Iakoutes, ou les joindre aux tribus suivantes (1). Leur langue est une de celles qui offrent le moins d'analogie avec celles des autres peuples de l'Asie septentrionale et centrale.

Les *Koriaks*, appelés aussi *Koriaikes*, se divisent par le langage en trois ou quatre peuples différens, bien qu'ils se ressemblent par les caractères physiques. Les *Koriaikes* proprement dits demeurent dans la baie de Penjinskaïa, sur les deux rives de la Penjina; d'autres Koriaikes ayant un idiome différent demeurent sur la Kolyma et au nord-est de cette rivière : ce sont ceux-ci qui ont été appelés *Tchouktchis*; enfin, d'autres Koriaikes se trouvent au Kamtchatka. Un mot sur ceux qu'on nomme improprement Tchouktchis donnera une idée du peuple koriaike et de la langue qu'il parle.

« Les *Tchouktchis* ou *Tchouktches* possèdent l'extrémité orientale de l'Asie à l'est des Ioukaghirs, et au nord des Koriaikes. Ils sont au plus composés d'environ mille familles, qui se trouvent généralement établies dans de petits camps situés près des rivières. Leurs tentes, de figure carrée, consistent en quatre perches qui supportent des peaux de rennes et qui forment un toit. Devant chaque tente, des lances et des flèches fixées dans la neige sont desti-

(1) *Georgi*, Descript. des nations russes, III, 328. *Sauer*, Voyage de Billings, 387, etc.

nées à repousser les attaques subites des Koriaikes, qui, bien que de la même race, leur font souvent une guerre perfide. Dans le milieu est un poêle, et leur lit consiste en petites branches d'arbres étendues sur la neige, et couvertes de peaux de bêtes sauvages. Leurs habitations sont sales, et leur nourriture dégoûtante. L'habillement des femmes consiste seulement en une peau de bête fauve suspendue à leur cou, de manière qu'elles n'ont qu'un nœud à défaire pour être entièrement nues. Les Tchouktches ont de gros traits, mais ils n'ont pas le nez plat ni les petits yeux creux des Kamtchadales. Lesseps affirme que leur figure n'a rien de la forme asiatique, et Cook avait avant lui fait la même remarque. Habiles à la fronde, ils montrent aussi beaucoup de courage et d'adresse dans la pêche des baleines, qu'ils font à la manière des Européens, sans l'avoir apprise de ceux-ci. »

Cette absence de traits asiatiques dans le caractère de figure des Tchouktches et des Koriaikes en général, est d'autant plus remarquable que leur langue ou le koriaike diffère beaucoup de toutes celles que l'on parle en Sibérie, et qu'elle offre même quelques racines communes à d'autres idiomes très-éloignés, surtout avec les langues celtique, germanique et latine (1).

Les *Kamtchadales* se donnent le nom de *Itelmenes;* leur langue se partage en quatre dialectes : celui des habitans des bords du Tighil; celui de la partie moyenne du Kamtchatka; celui des Oukeh, peuplades plus au sud, et enfin celui de l'extrémité méridionale de la péninsule.

« Ce peuple, dont le nombre diminue tellement qu'il est probable qu'on verra sous peu la tribu entière éteinte (2), puisque déjà il ne se compose plus que de 3000 individus,

(1) *Ad. Balbi :* Atlas ethnographique du globe. — (2) *Krusenstern* : Voyage autour du monde, II, 270 (en allem., édit. orig.).

appartient à une race de petite taille, ayant les épaules fortes, les jambes courtes, la tête grosse, le visage long et plat, de petits yeux, les lèvres minces, peu de barbe et de cheveux. Les femmes kamtchadales ont la peau fine, mais brune, les mains et les pieds très-petits, et la taille passablement proportionnée. Les Kamtchadales sont sujets à peu de maladies. Si l'on en voit plusieurs d'estropiés, on doit songer que ces accidens sont occasionés par leurs travaux et leurs voyages périlleux. Les maux les plus communs sont le scorbut et la maladie vénérienne : celle-ci était connue avant l'arrivée des Russes. Le pays manque de médecins. La réverbération de la neige occasionne de fréquentes inflammations d'yeux. La petite-vérole, semblable à la peste, enlève des générations entières. Cependant l'inoculation y est en usage depuis long-temps : chaque Kamtchadale se fait cette opération en trempant une arête de poisson dans la matière de la petite-vérole. La vaccine y a été introduite dans ces derniers temps. Les deux sexes ont le tempérament ardent ; les alimens dont ces ichtyophages se nourrissent, leur allument le sang ; le climat et leur manière de vivre leur donnent un penchant incroyable pour le libertinage. » Ils mangent du caviar, du poisson pourri, de la viande séchée et fumée, et boivent avec une sorte de délice de la graisse de phoque et de l'huile de baleine.

« Les Kamtchadales qui habitent dans le midi ont leurs *ishas* ou *balagans*, c'est-à-dire leurs cabanes d'hiver et d'été, élevées sur des tréteaux de 12 ou 13 pieds de hauteur, afin de pouvoir y faire sécher leur poisson, qui est presque leur seule nourriture. Ils portent sur la peau une chemise de coton, avec des pantalons larges de peau de daim. Leurs bottes sont de cuir tanné, et leur bonnet est en fourrure. Les hommes sont principalement occupés à prendre le poisson ; dans l'été, les femmes vont dans les bois recueillir des végétaux : c'est alors qu'elles s'abandonnent à une sorte de fré-

nésie qui ressemble à celle des bacchantes. Au lieu de rennes, ils se servent, pour traîner leur léger chariot, où le voyageur s'assied de côté, de chiens assez semblables aux chiens de bergers. Dans le nord du Kamtchatka les cabanes sont creusées sous terre. La chaleur s'y conserve davantage; mais l'air concentré et les exhalaisons qui s'y renferment, y composent une atmosphère insupportable. »

Nous allons faire connaître les provinces et les villes de la Sibérie. Mais ici se présente une observation importante que nous avons déjà faite en décrivant la Russie d'Europe : c'est que les deux gouvernemens d'Orenbourg et de Perm s'étendent jusque sur les dernières pentes du versant oriental des monts Ourals; en sorte que les limites de la géographie naturelle ne s'accordant point à l'égard de ces deux gouvernemens avec les limites administratives, nous devons commencer la description de la Sibérie par les portions de ces deux gouvernemens qui appartiennent à la Russie d'Asie.

Dans celui d'*Orenbourg*, qui, relativement à son étendue, n'occupe qu'une petite superficie en Asie, nous avons, en décrivant l'Europe, parlé des villes asiatiques les plus importantes, Troïtsk et Tcheliabinsk; il ne nous reste qu'à mentionner la petite forteresse d'*Ozernaïa* sur la rive gauche du Tobol, où l'on compte 2 ou 300 maisons.

Plus d'un tiers du *gouvernement de Perm* appartient à l'Asie; sur le versant oriental des monts Ourals, s'étendent du nord au sud cinq districts importans : ceux de Verkhotourié, d'Irbite, de Kamouichlof, de Chadrinsk et d'Iekaterinebourg.

Le *district de Verkhotourié*, riche de ses mines de fer et de cuivre, de ses usines et de ses sables aurifères, a pour chef-lieu une ville d'environ 500 maisons, *Verkhotourié*, sur la rive gauche de la Toura; c'est le siége des tribunaux de première instance : on y compte quatre paroisses; l'église

principale s'élève sur le rocher de la Trinité (*Troïtzkoï-Kamen*) que domine aussi un vieux fort qui tombe en ruines. Hors de l'enceinte de la ville se trouve un couvent de moines. Cette cité fut fondée en 1598 par les ordres du tzar Fedor Ivanovitch.

Le *district d'Irbite*, qui possède aussi de grandes richesses minérales et une population considérable, puisqu'on l'évalue à 95,000 âmes, a pour chef-lieu, sur une rivière du même nom, la petite ville d'*Irbite* dont l'enceinte en palissades renferme un millier d'habitans, et qui est célèbre par une foire qui s'y tient tous les ans vers le milieu de février et où il se fait des affaires pour plusieurs millions de francs. *Alapaevsk*, à 20 lieues au nord-ouest d'Irbite, renferme des usines et une population plus importante que celle du chef-lieu.

Kamouichlof, ville bâtie en bois, et peuplée d'environ 3000 âmes, est le chef-lieu d'un *district* où l'on trouve des mines de cuivre et de fer, des usines, de belles prairies, des champs fertiles, et une population de plus de 60,000 âmes.

Chadrinsk, sur la rive gauche de l'Iset, est entourée de palissades et renferme plusieurs fabriques, des tanneries et près de 2000 habitans. Le territoire qui forme son district est parsemé de lacs dans sa partie occidentale; le reste comprend quelques terrains fertiles en grains, et une population de plus de 85,000 âmes.

Mais dans ces régions où les habitans sont disséminés *Iekaterinebourg* peut passer pour une ville importante; 6 à 7000 habitans forment sa population, sans compter celle des faubourgs. Elle est fortifiée, et renferme 5 églises, une douane et un arsenal. L'un de ses principaux édifices est la fonderie, où siége le conseil des mines de toute la contrée, où l'on frappe annuellement pour plus de 3 millions de francs de monnaie de cuivre, où l'on opère le lavage

des sables aurifères de l'Iset, et où l'on fond en cuivre et en fer une grande quantité de figures de saints et d'autres objets. Cet établissement remarquable par l'importance des machines, l'est encore par sa collection minéralogique, sa bibliothèque et son laboratoire de chimie. Le district d'Iekaterinebourg, riche en forêts, et entrecoupé de lacs, abonde en mines de différens métaux, en roches et en substances minérales plus ou moins précieuses. On y relègue un grand nombre d'exilés, et sa population est évaluée à plus de 62,000 âmes.

« Le *gouvernement de Tobolsk*, borné au nord par l'océan Glacial, s'étend sur les bords de l'Obi, de l'Irtyche et du Tobol; nous en commencerons la description par le district ou l'*arrondissement de Tobolsk*, situé sur le confluent de ces trois rivières, au milieu d'une plaine immense, coupée seulement de quelques falaises. Le climat, quoique très-rude, admet en été des chaleurs considérables. Il n'est pas rare d'y voir le thermomètre de Réaumur s'élever à 26 ou 28 degrés. Les orages s'y font sentir fréquemment. Les pluies sont très-fortes. Autant les chaleurs sont insupportables en été, autant le froid l'est en hiver, et le thermomètre descend souvent à 40 degrés au-dessous de zéro. Cependant ce climat rude est très-sain. Il n'y a que deux maladies dominantes: les maladies vénériennes et les fièvres de refroidissement. On ne voit pas un seul arbre fruitier. Le jardin du gouvernement, sans contredit le plus beau du pays, les offrait autrefois en peinture sur l'enceinte de planches qui l'environne : aujourd'hui on les voit dans des serres. L'arbre à pois de Sibérie, le bouleau, et surtout la bourdaine (1), sont les arbres favoris des habitans de Tobolsk. On y trouve encore quelques buissons de groseilles rouges et vertes. Toute espèce de blé y réussit; l'herbe y est épaisse

(1) *Rhamnus frangula*, L.

et succulente; le sol, partout formé d'une terre noire et légère, n'exige jamais d'engrais. Les paysans sont trop paresseux pour transporter peu à peu le fumier de leurs étables et de leurs écuries; ils sont quelquefois obligés de démolir leurs maisons pour les reconstruire ailleurs, parce que les montagnes de fumier qui les environnent leur paraissent enfin exhaler une odeur trop forte même pour leurs grossiers organes.

« *Tobolsk*, située sur la rive gauche de l'Irtyche et vis-à-vis l'embouchure du Tobol, dont elle tire son nom, est considérée comme la capitale de toute la Sibérie (1); c'est la résidence d'un gouverneur et d'un archevêque. La ville haute est de 35 toises plus élevée que la basse; elles communiquent entre elles par des degrés qui sont au nombre de 290. De nombreux dômes et clochers donnent à cette ville un aspect magnifique à une certaine distance; dans le Kreml ou la citadelle, le palais du gouverneur fixe agréablement la vue; mais comme il a été brûlé, il ne brille que dans le lointain. Les autres édifices sont la Bourse et le palais archiépiscopal. Il y a 18 églises. Les rues sont larges, alignées et planchéiées en poutres; les maisons, quoique jolies, ne sont pour la plupart qu'en bois; la population, accrue par un commerce florissant, s'élève de 20 à 25,000 habitans dont un cinquième se compose de Tatares ou pour mieux dire de Turcs. Tobolsk possède un théâtre, une imprimerie, un séminaire, un gymnase, des écoles d'enseignement mutuel, un hospice d'enfans trouvés et plusieurs autres établissemens de charité. L'Irtyche et le Tobol inondent quelquefois les environs de cette ville à 10 lieues à la ronde : alors on n'y peut entrer que par eau, et les rues

(1) Description du gouvernement de Tobolsk, dans *Hermann*, Mémoires de physique, d'économie, de statistique, etc. (3 vol. in-8°), I, p. 23-100 (en allem.).

sont couvertes de barques, dans lesquelles on va pour ses affaires. « Tobolsk, dit Kotzebue, est environnée de « rochers que les torrens ont dépavés d'une manière pitto- « resque. De là l'on contemple, dans la saison des pluies, « la surface immense des eaux qui inondent les environs « jusqu'au pied des forêts épaisses qui, de toutes parts, « couronnent l'horizon; c'est de là que l'œil de l'exilé re- « pose sur chaque voile, et que son imagination y place sa « famille, qui vient partager ses maux. »

« *Isker* ou *Sibir* était la capitale des Tatares pendant leur domination en Sibérie, que pour cette raison on devrait appeler *Sibirie*; cette ville était située à 4 lieues de Tobolsk, sur la petite rivière de *Sibirka*. A peine en trouve-t-on aujourd'hui quelques faibles ruines.

« A *Demianskoé*, poste de voituriers sur l'Irtyche, au confluent de cette rivière et de la Demianka, le chou cesse de former des têtes; il jette seulement des feuilles éparses. A *Samarofskoé*, ou *Samarova*, bourgade un peu au-dessus du confluent de l'Irtyche et de l'Obi, les chevaux commencent à ne plus pouvoir souffrir la rigueur du climat. »

Le gouvernement de Tobolsk occupe une superficie de 80,340 lieues carrées, c'est-à-dire qu'il égale en grandeur trois fois celle de toute la France. L'*arrondissement de Bérézof*, qui s'étend jusqu'aux golfes de Kara, d'Obi et de Taz, en occupe le tiers; ainsi il est un peu plus grand que la France entière; mais sa population est tellement faible que, comparée à celle de la France, elle est comme 1 à 1415.

Au nord, il comprend une presqu'île couverte de lacs et de marais, baignée à l'ouest par les eaux du golfe de Kara, ou, comme l'appellent les Russes, la *mer de Kara* (*Karskoïé moré*), dont la longueur est d'environ 150 lieues, et à l'est par le golfe d'Obi qui en a 160 de longueur.

D'après les voyageurs russes, la partie septentrionale de

l'arrondissement de Bérézof présente un sol pierreux et marécageux; des collines de grès s'élèvent sur les bords de l'Obi; la nature, avare de ses dons, y laisse partout de vastes solitudes couvertes d'une végétation appauvrie. Vers le 65e parallèle, le sol n'y produit plus d'arbres; l'air y est presque toujours chargé de brouillards; le ciel y est continuellement couvert de nuages; l'été n'y dure que depuis le 15 juin jusque vers le 15 juillet; mais pendant cet espace de temps la chaleur devient excessive, et le thermomètre de Réaumur s'y élève jusqu'à 23 et 26 degrés, bien que la terre ne puisse s'y dégeler. Sous le 64e degré de latitude, les gelées commencent à la fin d'août et les glaces de l'Obi ne se brisent jamais avant la fin de mai. La partie méridionale est boisée; sur les bords de l'Obi croissent plusieurs espèces de pins (*pinus laryx*, *pinus abies*), le bouleau, l'érable et le peuplier noir; le *salix arenaria*, le *salix pentendra*, l'aune et diverses autres espèces d'arbrisseaux, s'élèvent çà et là au milieu des prairies. Sur ce sol glacé, qui pourrait songer à l'agriculture, bien que les légumes y réussissent encore? Le petit nombre de chevaux et de bestiaux que les Russes y ont naturalisés, s'y nourrissent avec peine; et les Ostiaks n'ont que des chiens et des rennes. Mais les animaux sauvages et le gibier y abondent: ce sont des ours, des élans, des rennes, des castors, des loutres, des renards, des écureuils, des belettes et des hermines; des oies blanches et grises, des canards, des cygnes, des grues, des coqs de bruyère, des gelinottes, des perdrix, des pies et des corbeaux.

« La contrée sur l'embouchure de l'Obi, appelée *Obdorie*, est un pays encore plus triste. A peine la terre dégèle-t-elle de deux empans, même pendant le long jour d'été; on n'y voit que des marais où croissent des joncs de toute espèce, mélangés de petits buissons de saule rampant et de bouleau nain à grandes feuilles, de ciste des marais, de

l'andromède et de l'arbousier des Alpes (1). Sur les montagnes ouraliennes, peu élevées, des mélèzes hauts d'une toise, des buissons d'aunes et de saules forment quelquefois des espaliers très-touffus. Sur les bords de la mer, on ne rencontre guère que la ronce du nord et la ronce des marais. »

On compte dans le district de Bérézof 23,000 habitans, presque généralement composés d'Ostiaks et de Samoyèdes répartis entre 19 cantons. Cette population se divise en un petit nombre de classes : ainsi ce sont 10 ou 12 marchands, 560 bourgeois, 120 artisans, 230 paysans et 140 loueurs de chevaux, la plupart Russes; les autres sont des naturels presque tous nomades. Les habitans occupent 1100 maisons en bois, formant 12 villages, 12 bourgs et 3 villes, et 2500 tentes soumises au tribut.

Bérézof, le chef-lieu, sur la rive gauche d'un bras de l'Obi, tire son nom du mot russe *beroze* (bouleau), parce que cette ville fut bâtie, en 1593, sur l'emplacement d'un bois de bouleaux. Elle est encore environnée de marécages couverts de bouquets de bouleaux et de sapins. Elle renferme 3 églises en pierre, 150 maisons et un millier d'habitans. *Obdorsk*, ancienne capitale de l'Obdorie, sur le Polouï, affluent de l'Obi, ne se compose que d'une église, de 10 à 12 maisons et d'un grand nombre de cabanes servant de magasins pour les pelleteries qu'on y rassemble, et qui proviennent du tribut que paient les peuplades nomades. Ces misérables constructions sont entourées d'une palissade. *Sourgoute*, dont l'origine n'est pas moins ancienne, a 170 maisons, renfermées dans une enceinte palissadée, sur la rive droite de l'Obi.

L'*arrondissement de Tourinsk*, situé à l'est de Tobolsk, renferme des terres labourables; les vivres y sont à très-

(1) *Souyef*, dans les Voyages de Pallas, t. IV, p. 29.

bas prix. *Tourinsk*, chef-lieu, sur la rivière de la Toura, est une ville considérable pour ce pays. Elle a un faubourg, 6 églises, un couvent d'hommes, un séminaire et une population de 4 à 5000 âmes. A l'époque de la conquête de la Sibérie, elle faisait partie des États d'un prince nommé Epantcha, ce qui lui a valu le nom d'*Epantchine*, qu'elle conserve encore chez quelques habitans de la Sibérie. *Pelïm* ou *Pelimskoé*, sur la Tarda, près du confluent de cette rivière et du Pelima, à 45 lieues au nord de Tourinsk, est un bourg, ou, si l'on veut, une petite ville de 80 maisons, entourée de palissades et défendue par un petit fort en bois.

« C'est à *Pelïm* qu'Ernest-Jean de Courlande fut exilé, et que le célèbre feld-maréchal Bourcard-Christophe, comte de Munnich, a passé vingt ans de sa vie, d'ailleurs si active et si utile à l'ingrate et barbare Russie. « Le voïvodat de « Pelïm, dit Munnich lui-même, est couvert de forêts ma- « récageuses que l'on ne peut traverser en été, même avec « le moindre chariot; on y passe, en hiver, au moyen de « patins longs de 5 pieds, larges par-dessous le pied de « 6 à 7 pouces, et recouverts de peaux de rennes, afin de « ne pas glisser : les habitans, pour se conduire à travers « ces forêts, se servent de *boussoles* qu'ils construisent « eux-mêmes, l'aimant n'étant pas rare dans cette con- « trée (1). »

« L'*arrondissement de Tioumen*, au sud-ouest de Tobolsk, est plus ouvert et moins rempli de forêts que celui de Tourinsk; il exporte des grains; on y voit même quelques pommiers. *Tioumen*, ville florissante, sur la rive droite de la Toura, a 10,000 habitans, y compris les Tatares qui habitent son faubourg, des manufactures de très-jolis tapis, des fonderies de cloches, des fabriques de savons et

(1) *Busching*, t. II, part. I, p. 491, traduct. franç.

des tanneries considérables. Cette ville est la première que les Russes bâtirent en Sibérie. En 1586, elle s'éleva sur l'emplacement d'une cité tatare dont on voit encore quelques débris (1). A quelque distance on trouve le tombeau du voyageur Steller, qui nous a fait connaître le Kamtchatka (2).

« L'*arrondissement d'Ialoutorovsk* se trouve à l'est du précédent. Le sol y est ondulé et couvert de marécages et de petits lacs. Nulle part on ne voit des prairies plus grasses; elles sont fauchées par le premier venu; la plupart ne le sont jamais, parce qu'il manque de bétail pour consommer les fourrages. Les insectes y fourmillent. » *Ialoutorovsk* était une simple bourgade qui, dans le courant du XVIIIe siècle, s'est élevée au rang de ville assez importante pour la Sibérie, puisqu'elle renferme plus de 2000 habitans. »

L'*arrondissement de Tara*, sur l'Irtyche, au sud-est de Tobolsk, comprend un pays plat, couvert de forêts et très-giboyeux. *Tara*, sur l'Arkurka, affluent de l'Irtyche, est une jolie ville, de 3 à 4000 âmes, située sur une montagne et entourée d'un rempart en terre. On y fabrique beaucoup de maroquins. Quelques négocians fort riches y habitent des maisons en pierres.

Entre Tobolsk et Tara, le pays est coupé par un grand nombre de ruisseaux plus ou moins considérables. Autrefois s'étendaient là d'épaisses forêts de pins, de sapins, de bouleaux et de peupliers; il en reste encore plusieurs que traverse la grande route. Les villages sont entourés de vastes champs, et l'agriculture y est florissante malgré la rigueur des hivers : aussi les villages y sont-ils très-peuplés; aussi les paysans y jouissent-ils d'une certaine aisance qu'ils augmentent encore par les bénéfices qu'ils tirent du trans-

(1) *Georgi:* Russie, II (4e vol.), p. 1036. — (2) *Pallas :* Voyages, II, p. 506 (in-4°).

port des marchandises. Dans chaque habitation villageoise, dit M. Erman, règne la plus grande propreté et même une sorte de luxe : parmi les ustensiles de ménage, on remarque presque toujours une théière élégante; et plusieurs chambres sont tendues en papier peint qu'on fabrique à Omsk. Chaque maison de paysan de la Sibérie se divise en deux chambres séparées : l'une est celle du maître, et l'autre, appelée *izba*, celle des domestiques. Une espèce de plancher suspendu sert de chambre à coucher. C'est dans l'izba qu'est placé le four qui sert à cuire le pain et à faire toute la cuisine (1).

« L'*arrondissement de Kourgan* est situé au sud de celui d'Ialoutorovsk, sur le Tobol. C'est, dit le gouverneur de Tobolsk à Kotzebue, l'Italie de la Sibérie. La terre s'y couvre de fleurs très-belles; les troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux y paissent sans gardien. On y voit beaucoup de bécasses, de canards et de ramiers. *Kourgan* est moins une ville qu'un assemblage de métairies sur le Tobol. Sa population, que l'on évalue à 1500 habitans, se compose de colons russes, de Cosaques, et d'un petit nombre d'exilés. Les vivres y sont au plus vil prix, mais tout article des manufactures d'Europe y est extrêmement cher. Kotzebue a décrit les jeux auxquels se livraient les jeunes Kourganaises sur les bords du Tobol. « Il y a, dit-« il, le long de cette rivière, des places où se rassemblent « les jeunes filles de la ville pour laver le linge et se bai-« gner. Ces bains sont pour elles des exercices vraiment « gymnastiques et admirables. Elles passent et repassent le « Tobol en nageant, sans le moindre effort; elles s'aban-« donnent long-temps au fil de l'eau, couchées sur le dos; « folâtrent souvent ensemble, se jettent du sable, se pour-« suivent, plongent, se saisissent, et se renversent les

(1) *Erman :* Voyage dans le nord de l'Asie...

« unes sur les autres : ce sont les Naïades de la Fable. En « un mot, elles poussent le jeu si loin, qu'un spectateur « sans expérience devrait craindre à tout moment de les « voir couler à fond et périr. Tout se fait, au reste, avec « la plus grande décence. Les têtes seules paraissent hors « de l'eau; et sans le balancement qui fait paraître leur « sein, ce qui ne semble pas les inquiéter beaucoup, l'on « douterait de leur sexe. Veulent-elles finir le jeu et sortir « de l'eau, elles s'y prennent avec beaucoup de modestie, en « priant les spectateurs de se retirer : ou si quelqu'un de « ceux-ci, plus curieux ou plus malin que les autres, s'y « refuse, les femmes qui sont hors de l'eau forment un « cercle serré autour de celles qui veulent sortir, et leur « jettent à chacune son habillement; de sorte que dans un « instant elles paraissent modestement vêtues. »

« A l'est du précédent on trouve l'*arrondissement d'Ichim;* ce district touche à la grande steppe d'Issim ou Ichim, où errent les Kirghiz de la horde moyenne. Ces nomades venaient autrefois enlever les Russes, et les entraînaient attachés à la queue de leur cheval. Pour faire cesser ces incursions, on a établi une *ligne militaire* qui s'étend des bords du Tobol à ceux de l'Irtyche, et qui côtoie une vallée remplie de lacs salés ou amers (1). »

Ichim, ville de 200 maisons et de 2 à 3000 habitans, est située sur la rivière du même nom.

La *province d'Omsk*, bornée au nord par le gouvernement de Tobolsk, au nord-est par celui de Tomsk, au sud-est par l'empire Chinois, et au sud-ouest par la steppe des Kirghiz, a environ 400 lieues de longueur et 100 de largeur. Elle comprend des steppes où l'on ne voit croître qu'une herbe maigre; la plus considérable est la steppe d'Ichim. Son territoire se divise en quatre districts qui

(1) *Pallas :* Voyages, III, p. 51 (in-4°).

ont pour chefs-lieux Omsk, Petropavlofsk, Semipolatinsk et Oust-Kamenogorsk.

Petropavlofsk, forteresse, est la résidence de l'état-major de la ligne. Elle est située sur la rive droite de l'Ichim. Sa citadelle forme un hexagone régulier. C'est la place la plus commerçante de la Sibérie : c'est là que se réunissent les caravanes des Kirghiz, des Khiviens et des Boukhares. Elle renferme 800 maisons et environ 4000 habitans. *Omsk*, dont la population est d'environ 1000 à 1100 âmes, mais qui a une garnison de 4000 hommes, est la capitale de la province. Cette ville, fortifiée à la moderne, est assez bien bâtie; les casernes, et l'école militaire fondée par l'empereur Alexandre en faveur des enfans de l'armée de Sibérie, sont ses principaux édifices. Elle tire son nom de la rivière d'Om, et s'élève au confluent de cette rivière et de l'Obi. Elle est le séjour d'un grand nombre d'exilés. Ses environs sont fertiles, mais manquent de bois de chauffage. Les villes de cette province sont toutes des forteresses qui appartiennent à la ligne militaire destinée à contenir les Kirghiz. *Semiiarsk* ou *Semiiarskoï* n'est qu'un petit fort sur la rive droite de l'Irtyche, avec 800 habitans.

Semipolatinsk, entourée de remparts en bois et dominée par une forteresse, au-dessous de laquelle s'étendent deux faubourgs placés l'un au-dessous de l'autre, est une ville de 4000 âmes, y compris une garnison de 1000 hommes. Elle tire son nom des restes de constructions tatares que les Russes y trouvèrent, et qu'ils nommèrent *sem palate*, les *sept palais*, lorsqu'ils s'emparèrent de la contrée. On y voit des casernes et des bâtimens assez considérables pour les autorités civiles et militaires, ainsi qu'une douane où l'on perçoit les droits sur le commerce considérable qu'elle fait avec les Boukhares et les Kirghiz. *Oust-Kamenogorsk*, qui s'élève plus haut sur l'Irtyche, tire son nom de sa position près

d'une montagne rocailleuse; sa population est moitié moins considérable que celle de Semipolatinsk. *Préesnogorkofsk* est encore moins importante.

« L'*arrondissement de Semipolatinsk*, étant l'extrémité méridionale de la Sibérie occidentale, mérite d'être considéré en détail sous le rapport de la géographie naturelle. La plaine entre l'Obi et l'Irtyche est d'une nature saline; l'Irtyche est bordé d'une chaîne de collines et d'un sable mouvant très-profond. L'épizootie y règne fréquemment (1). Dans la partie méridionale, plus montagneuse, les eaux, mauvaises en plusieurs endroits, occasionnent des fièvres intermittentes (2). On est exposé, dans ce pays, à des orages et à des ouragans très-forts; néanmoins les hauteurs sont généralement arides, on ne peut cultiver que les bas-fonds. La végétation des plantes sauvages, des arbres et arbrisseaux s'embellit à mesure qu'on s'élève sur les montagnes. Le faux acacia, le peuplier baumier, le merisier, l'aubier, le sureau blanc et rouge, le groseillier rouge, le troène et toutes espèces de rosiers sauvages, couvrent les rives de l'Ouba. De grosses fraises jaunes flattent le goût et la vue. L'hysope, la menthe aquatique, le houblon, le chanvre sauvage, ornent les bords de la Choulba. La clématite d'Orient s'y enlace aux arbres en forme d'espalier. Des sources limpides coulent à l'ombre du chèvrefeuille de Tatarie, qui forme ici d'assez gros arbres. Dans les monts Altaï, les plantes plus particulières aux températures alpines, telles que la gentiane printanière, le sainfoin des Alpes, le dryas à cinq pétales, le polygala de Sibérie, la jolie *spiræa altaïca*, la valériane de Sibérie, l'immortelle des bois, étalent leurs fleurs superbes jusque sur les bords des neiges mêmes (3). »

(1) *Pallas*: Voyages, III, p. 243 et 376 (in-4°). — (2) *Ibid.*, III, p. 200. — (3) *Ibid.*, *id.*, p. 190, 201, 262, etc. *Patrin*, Voyage dans les monts Altaï.

Le *gouvernement de Tomsk* comprend les contrées situées sur le Haut-Obi et sur l'Ieniseï en général. Au nord-ouest il est borné par celui de Tobolsk, au sud-ouest par la province d'Omsk, au sud par l'empire Chinois, et à l'est par le gouvernement d'Ieniseïsk. Sa longueur est de 260 lieues, et sa largeur d'environ 200. Il partage avec celui de Tobolsk l'immense steppe de Baraba ou Barabin. Les montagnes qui le bornent au sud sont riches en métaux utiles et précieux. Depuis 1823 ce gouvernement est divisé en six arrondissemens ou districts.

L'*arrondissement de Tomsk* comprend la partie septentrionale de tout le gouvernement. *Tomsk*, son chef-lieu, sur la rive droite du Tom, affluent de l'Obi, est bien bâtie et renferme 7 à 8000 âmes. Cette population se compose d'un grand nombre de *Roskolniki*, sectaires ridicules par leur austérité, mais qui en secret se livrent, dit-on, à la débauche et à l'ivrognerie. *Narym*, à 85 lieues au nord-ouest, sur la rivière de la Narymka, est peu peuplée, mais fait un assez bon commerce de pelleteries.

L'*arrondissement de Kaïnsk* s'étend dans la partie occidentale du gouvernement. Il comprend une partie de la steppe de Baraba, plusieurs grands lacs, entre autres celui de Tchany; est presque dépourvu de bois, l'est entièrement de montagnes, et paraît occuper le fond d'un ancien lac. On y élève des chevaux et du bétail. Il est presque entièrement peuplé de Barabintzi, qui s'adonnent à la pêche et à la chasse. *Kaïnsk*, ville de 3000 âmes, avec une petite garnison, fait un bon commerce de fourrures. Plusieurs foires assez fréquentées s'y tiennent chaque année.

La plupart des Barabintzi se sont retirés dans le nord de leur steppe; ceux qui sont restés au sud ont adopté les mœurs et le costume des Russes. Mais les villages de la Baraba, tous nouvellement bâtis et entourés de champs cultivés, sont peuplés d'exilés; ils consistent en une seule

rue toute droite. On est à peu près certain de trouver un voleur dans chaque maison; cette steppe est le bagne de l'empire de Russie. Cependant les excès y sont rares, et jamais on n'y entend parler de vols à main armée. Ce phénomène ne tient point à un changement de mœurs de la part des exilés, mais à l'impossibilité dans laquelle se trouverait le voleur de cacher son crime. Dans chaque village un peu considérable un détachement de troupes est chargé de faire la police et de maintenir la tranquillité, et une prison sert à enfermer pendant la nuit le malfaiteur turbulent. En vain celui-ci chercherait-il à s'évader : il trouverait la mort dans les déserts marécageux qu'il aurait à traverser; en vain plusieurs exilés se réuniraient pour effectuer leur évasion, les paysans qui les rencontreraient les tueraient sans pitié : ils sont donc forcés de chercher à mériter par leur bonne conduite la seule liberté dont ils puissent jouir dans leur nouvelle patrie.

Au sud du précédent s'étend l'*arrondissement de Barnaoul*, dont la richesse minérale a engagé le gouvernement russe à établir au chef-lieu la direction supérieure des mines de l'Altaï. *Barnaoul*, assez bien bâtie sur une rivière du même nom, renferme 1500 maisons et 9000 habitans. Dans ses environs l'air est plus tempéré et l'été plus chaud que dans les parties plus méridionales, mais plus rapprochées des montagnes. Tous les légumes et même les artichauts y réussissent. Près de la ville on trouve des fours à chaux, des tuileries et une manufacture de glaces.

L'*arrondissement de Kolyvan* formait, sous Catherine II, un gouvernement à part : c'est la partie méridionale de la Sibérie occidentale et du gouvernement de Tomsk. Il nourrit une grande quantité de bêtes à cornes. *Kolyvan* ou *Kolyvane*, son chef-lieu, qui a été bâti et rebâti, tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre, remplace aujourd'hui l'ancien bourg de Tchaousk. Les Russes l'ap-

pellent *Kolyvano-Voskrecensk*. Cette ville est peu peuplée; sa position sur la rive gauche de l'Obi est agréable; du côté du sud on aperçoit à l'horizon les monts Altaï, dont les traces se retrouvent, dit M. Erman, dans la chaîne de collines boisées qui forme ici la vallée du fleuve. La mine et le bourg de *Schlangenberg*, appelé par les Russes *Smeïnogorsk*, sont ce qu'il y a de plus remarquable dans ce district. On dit que la montagne doit son nom à la grande quantité de serpens qu'on y trouve; les *Tchoudes* y ont laissé des traces de grands travaux d'exploitation; les lavages d'or y sont importans. C'est le produit des mines qui a porté la population de Smeïnogorsk à 7 ou 8000 âmes.

L'arrondissement de Koutznezk, situé dans la partie orientale du gouvernement de Tomsk, se compose de vastes plaines fertiles en blé, de belles prairies et de vastes forêts. A l'est il présente des montagnes dans lesquelles on a trouvé des houillères. La petite ville de *Koutznezk* a 2000 habitans. Sur les bords du Tom, au-dessous de Koutznezk, on remarque un rocher couvert de sculptures antiques représentant des figures d'animaux. *Tcharychsk*, chef-lieu d'un autre arrondissement, sur la rivière du Tcharych, n'était avant l'année 1823 qu'un village appelé *Beloglasova*.

Le *gouvernement d'Ieniseïsk* a été formé en 1823 de la plus grande partie de l'ancien gouvernement de Tomsk. Il est borné à l'ouest par celui-ci et par celui de Tobolsk, au nord par l'océan Glacial, à l'est par le gouvernement d'Irkoutsk et la province d'Iakoutsk, et au sud par l'empire Chinois. Sa longueur est d'environ 700 lieues, sa largeur de 280, et sa superficie de 220,000 lieues carrées. Sa population n'est pas de 200,000 âmes. Il est divisé en quatre arrondissemens ou districts.

L'arrondissement d'Atchinsk est le moins considérable des quatre qui divisent le gouvernement d'Ieniseïsk. Il est

riche en mines de fer, et si fertile en grains qu'il en fournit aux districts voisins. *Atchinsk* est une petite ville d'un millier d'habitans, située sur la rive droite du Tchoulim. Elle renferme un grand nombre d'exilés.

La route qui conduit de Tomsk à Krasnoïarsk passe par Atchinsk, en traversant un beau pays bien arrosé et couvert de forêts composées de mélèzes, de sapins et de cèdres de Sibérie. « Ces derniers arbres, dit M. Erman, sont les plus beaux et les plus majestueux qu'on puisse voir. Leurs cônes, de la grosseur d'une petite fève, sont un grand objet de commerce et ne manquent à aucun dessert véritablement russe. C'est une friandise que le bas peuple recherche avec avidité, et à laquelle on donne ordinairement le nom de *noisette des femmes galantes*, parce que l'occupation favorite de ces désœuvrées est en effet de croquer ces noisettes. On sait que beaucoup de grands seigneurs russes apprennent plutôt à fond le français que leur langue maternelle, dont souvent ils ignorent les finesses. Un des premiers dignitaires de la cour de Saint-Pétersbourg fut envoyé dans ces dernières années chargé d'une mission importante pour la Chine. En passant par Tomsk, il y trouva les noisettes de cèdre d'un goût si exquis, qu'il n'eut rien de plus pressé que d'en expédier une grande boîte à sa femme; elles arrivèrent en effet à bonne adresse, au grand mécontentement de la dame, qui, dans son empressement de connaître le contenu de la boîte, l'ouvrit en présence d'une société nombreuse, que l'à-propos du cadeau fit rire aux éclats. »

L'arrondissement de Krasnoïarsk porte le nom de cette capitale de tout le gouvernement. C'est un pays montagneux qui paraît être riche en métaux, mais dont la plus grande partie est inculte, bien que le territoire soit en général si fertile, que sans y mettre aucun engrais on peut l'ensemencer pendant cinq ou six années de suite. *Krasnoïarsk*

est située sur le bord du majestueux Ieniseï, qui coule dans une vallée pittoresque entourée de montagnes dont les flancs sont couverts de bouleaux et de peupliers. Cette ville, qui en 1822 n'offrait qu'un amas de misérables cabanes, a tout-à-fait changé d'aspect : assez bien bâtie, elle est entourée de murailles, et renferme 3 églises en pierres et 4000 habitans. Elle est même devenue un centre de lumières pour la Sibérie, depuis que le gouverneur M. Stephanoff y a fait fleurir la littérature qui, avant lui, était inconnue dans ce pays. Tous les ans il publie un almanach littéraire. Quelques objets d'antiquité que l'on trouve quelquefois dans les environs, mériteraient d'être le sujet des recherches des savans : on trouve des sépulcres creusés dans les montagnes qui entourent Krasnoïarsk. Ils renferment des armes, divers ornemens, des patères et des monnaies en or, en argent, en cuivre et en fer, monumens de l'industrie des anciens peuples de la Sibérie (1).

Abakansk est une ville de 2000 âmes avec un petit fort, située dans un pays rempli de pâturages et de champs fertiles. La température y est assez douce pour que les melons y réussissent. Dans ses environs, comme en général dans toute la Sibérie méridionale, on remarque beaucoup d'anciens *tumulus* ou collines sépulcrales; les Tatares les appellent tombeaux de *Kathayens* (*Li-katei*); les ornemens d'or, et d'autres métaux qu'on y découvre quelquefois, prouvent l'état florissant de la nation ancienne qui les éleva. Sur la rivière d'Abakan, qui donne son nom à Abakansk, ainsi que sur celle du Tchoulim, on a trouvé des colonnes grossières montées de 7 à 9 pieds, chargées d'inscriptions qui ont excité l'attention de quelques savans (2).

(1) *Georgi :* Russie, t. IV, p. 1029. *Muller :* Observationes historicæ in Sibiria institutæ. — (2) *Ibid.*, II (4e vol.), p. 1029. *Messerschmidt*, etc. *Pallas*, Voyages. *Klaproth :* Sur quelques antiquités de la Sibérie. — Mémoires relatifs à l'Asie, t. I, p. 157.

L'une de ces colonnes, dont M. Klaproth a publié un dessin, est une pierre longue, carrée et couverte d'un côté de caractères inconnus qui paraissent être défigurés et incomplets; l'autre montre d'un côté une figure humaine, et sur le dos une inscription mieux conservée que celle de la première. Ces colonnes et quelques autres encore étaient posées chacune sur un tertre peu élevé. « En examinant les « caractères des inscriptions qu'elles portent, on ne peut « se dissimuler, dit M. Klaproth, qu'ils ont plutôt un air « européen qu'asiatique. On y reconnaît facilement plusieurs « lettres grecques et esclavones. Cependant on ne peut rai- « sonnablement conclure pour cela que ces inscriptions « soient postérieures à la conquête de la Sibérie par les « Russes, car celles publiées par Pallas se trouvaient sur « les pierres sépulcrales des anciens habitans du pays, et les « autres sur des colonnes ou statues qui, sans doute, ont « servi à un culte religieux. D'ailleurs ces mêmes statues « ressemblent beaucoup à celles qu'on voit assez fréquem- « ment dans les vastes plaines situées au nord du Caucase, « entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui sont les « seuls monumens que les *Comans* ou *Koumans* et autres « peuples turcs nous ont laissés de leur séjour dans ces « contrées. »

M. Klaproth attribue tous ces monumens aux Kirghiz, qui du temps des Mongols portaient le nom de *Hakas*, et qui appartiennent à la nation turque. Ces Hakas habitaient la Sibérie méridionale depuis le commencement de notre ère jusqu'au XVIIIe siècle. Quant à l'origine de leur écriture, qui n'a rien d'asiatique, M. Klaproth pense qu'elle peut dériver d'un système alphabétique européen, par suite de leurs relations avec l'Europe, par la même raison qui a fait adopter aux Mongols et aux Mandchoux une écriture originaire de la Syrie et des côtes de la Méditerranée. Les Hakas faisaient, par l'entremise des Khazars, un grand

commerce de leurs riches fourrures, de leurs chevaux, de leur or et de leur argent avec les nations occidentales, dont ils tiraient des étoffes et d'autres objets fabriqués. Ce commerce contribua à les enrichir, et, bien qu'ils fussent nomades, ils s'accoutumèrent bientôt à une espèce de faste qui se montrait surtout à la cour de leur *agé* ou roi : de là la grande quantité d'ornemens en or et en argent trouvés dans leurs tombeaux. Dans leurs rapports fréquens avec les Khazars, il est possible que les Hakas leur aient emprunté leur écriture. On sait que les Khazars dominèrent pendant plusieurs siècles sur le Volga et le Don; qu'ils furent presque toujours en bonne intelligence avec la cour de Constantinople; qu'en 858 ils envoyèrent à l'empereur Michel une ambassade pour le prier de leur adresser quelqu'un qui pût les instruire dans la religion chrétienne; que le prince confia cette mission au pieux et savant Constantin de Thessalonique, qui fut canonisé à Rome sous le nom de saint Cyrille; que ce zélé chrétien se rendit à Kherson pour apprendre la langue khazare, et qu'il convertit toute la nation et même les juifs et les mahométans. Il passe pour avoir inventé l'alphabet slave pour les Bulgares et les Moraves qu'il avait convertis (1); peut-être rendit-il le même service aux Khazars en leur donnant un alphabet analogue : si ce fait était prouvé, on ne serait plus étonné de trouver des lettres slaves dans les inscriptions sibériennes. D'ailleurs, ajoute M. Klaproth, l'alphabet de saint Cyrille ne serait pas le seul qui aurait été introduit dans le nord de l'Asie par les Européens : l'apôtre russe *Veliko-Permski*, connu dans la légende sous le nom de saint Étienne, donna vers l'an 1375 une écriture aux Permiens, convertis par lui. Cet alphabet, qui paraît être perdu, s'était vraisemblablement répandu au-delà de l'Oural,

(1) Vitæ ss. Cyrilli et Methodii in Actis sanctorum, ad IX mart. p. 22.

puisque, d'après les traditions des Ostiaks de l'Obi, leur pays avait été habité autrefois par une nation belliqueuse qui vivait sous ses princes, dans des villes, et qui se servait de caractères particuliers. Enfin, quant à l'alphabet introduit chez les Kirghiz ou Hakas, son usage aura sans doute été aboli à l'époque où ils ont embrassé le mahométisme, et adopté avec cette religion l'écriture arabe.

L'*arrondissement de Kansk* se trouve dans la partie méridionale du gouvernement d'Ieniseïsk. *Kansk*, son chef-lieu, situé sur la rive gauche de la Kane, est une petite ville fortifiée, comprenant environ 210 maisons. Il s'y tient plusieurs marchés considérables. A 85 lieues au sud-ouest, *Minousinsk*, sur la droite de l'Ieniseï, renferme environ 1000 habitans.

Le vaste *arrondissement d'Ieniseïsk* occupe presque toute la moitié septentrionale du gouvernement. *Ieniseïsk*, son chef-lieu, est situé sur la rive gauche du fleuve majestueux dont il porte le nom, dans une plaine agréable et fertile; c'est une des villes les plus grandes, les plus peuplées et les plus riches de la Sibérie : elle a plus d'une lieue de circonférence, une population de plus de 6000 âmes, et elle fait un commerce considérable. On y voit un assez grand nombre de maisons en pierres, quatre églises, deux couvens, l'un de moines, l'autre de religieuses, une douane et des magasins de vivres et de poudre. Chaque année il s'y tient, du 1er au 25 août, une foire très-fréquentée. *Touroukansk*, appelé autrefois *Mangasea*, renferme une centaine de maisons, et est défendue par un petit fort bâti en bois; au nord de cette ville on ne rencontre plus que de misérables villages, que de vastes plaines couvertes de marais, que des déserts et des forêts. Les ours et les loups y sont plus grands que dans toute autre contrée de la Sibérie; les renards y sont plus nombreux; leur fourrure y est plus épaisse et plus estimée. « Le poisson et les oiseaux

aquatiques y abondent. Sur les bords de la mer Glaciale, à l'est de l'Ienisei, on voit arriver des trains de bois flottant (1). Le climat est plus rigoureux que sur l'Obi. Les glaces ne disparaissent entièrement qu'à la fin de juin. Les ormes, les mélèzes, les saules et les bouleaux ne montrent leur feuillage que pendant deux mois. La fleuraison des plantes est plus précoce, le lin vivace a ici des fleurs d'une grosseur extraordinaire. »

Nous venons de parcourir toute la Sibérie occidentale; passons à la partie orientale comprenant le gouvernement d'Irkoutsk et les provinces d'Iakoutsk, d'Okhotsk et de Kamtchatka, avec la terre de Tchoukhotsk ou le pays des Tchouktchis.

Le *gouvernement d'Irkoutsk* ne comprend depuis 1823 qu'une partie de l'ancien gouvernement de ce nom; il est borné au nord et à l'est par la province d'Iakoutsk, à l'ouest par le gouvernement d'Ienisei; au sud et en partie à l'est il confine à l'empire chinois. Sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-est est de 375 lieues, et sa plus grande largeur de l'ouest à l'est est de 270 lieues. Sa superficie est d'environ 64,000 lieues géographiques carrées, c'est-à-dire près de 2 fois et $\frac{2}{3}$ celle de toute la France. Mais, bien qu'il soit situé dans la partie méridionale de la Sibérie, sa population totale est à peine de 640,000 individus. Le sol de ce gouvernement est en général humide; on y trouve beaucoup de marais et de petits lacs, mais il renferme aussi le vaste lac Baïkal, le plus grand de toute la Sibérie. On y cultive de l'orge, du seigle, un peu de blé, du lin et du chanvre; les forêts y fournissent de beaux bois de construction; enfin on y récolte aussi de bonne rhubarbe et plusieurs plantes aromatiques, dont plusieurs remplacent le thé; mais les fruits y manquent presque

(1) *Pallas :* Voyages, t. III (in-4°).

complétement, et sont remplacés par une grande quantité de baies. Les bestiaux y sont en grand nombre ainsi que les animaux sauvages, dont plusieurs sont recherchés pour leur précieuse fourrure. La partie montagneuse comprend de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer. Le second de ces métaux et le fer sont exploités au compte du gouvernement par plus de 3000 ouvriers mineurs et 14,000 paysans; ils alimentent environ 8 usines appartenant à la couronne, et plusieurs autres situées sur les terres des particuliers. 2000 exilés travaillent dans ces établissemens. Le sel abonde dans ce gouvernement : on en exploite annuellement plus de 3600 pouds. L'industrie y est encore peu avancée; on n'y compte qu'une soixantaine d'établissemens industriels, entre autres 8 fabriques de savon, 40 tanneries et 5 distilleries d'eau-de-vie de grains, une verrerie, une fabrique de glaces et une manufacture de faïence.

En parcourant l'*arrondissement d'Irkoutsk* on rencontre souvent des troupes d'exilés, dont plusieurs sont chargés de chaînes. A 13 ou 14 lieues d'Irkoutsk se montre tout à coup, sur la lisière d'une forêt et sur les bords du Telma, un grand et beau village appelé *Telminsk*, dans lequel se font remarquer une église et plusieurs édifices en pierres : ce sont des manufactures de draps, de verre, de cristal et de papiers. Elles appartenaient autrefois, dit M. Erman, à des particuliers; à présent elles travaillent pour le compte du gouvernement. On y emploie des machines construites sur le modèle de celles qui servent à fabriquer les draps en Angleterre; les objets en verre et en cristal que l'on fabrique à Telminsk sont taillés et polis avec goût (1).

Irkoutsk, située dans une belle plaine à 15 lieues des bords du lac Baïkal, sur les rives de l'Angara supérieur

(1) *Erman :* Voyage dans le nord de l'Asie.

qui la partage en deux parties égales, et près du confluent de cette rivière avec l'Irkout, est une des plus considérables et des plus belles villes de la Sibérie. Elle est entourée d'un mur et d'un fossé, et flanquée de quatre faubourgs. Des quais en bois d'une construction élégante bordent les deux côtés de la rivière. Ses rues sont droites, larges, et même propres, quoiqu'elles ne soient pas pavées. Ses maisons, la plupart en bois, sont bien bâties. On y trouve 33 églises, dont 12 en pierres, avec une cathédrale bâtie en 1746, 2 couvens, 2 hôpitaux, une maison de travail et de correction pour les exilés, un vaste bazar en briques que l'on peut regarder comme son plus bel édifice, une école militaire, une de navigation, un gymnase avec une bibliothèque de 6 à 7000 volumes, plusieurs écoles élémentaires, une imprimerie, un théâtre, et quelques autres établissemens. Elle est la résidence du gouverneur général de la Sibérie orientale et d'un évêque russe. Elle renferme des fabriques de draps, de toiles, de chapeaux, de savon, de chandelle, de maroquins, des tanneries considérables, des distilleries d'eau-de-vie de grains, une verrerie et une manufacture de glaces. Elle est le centre d'un grand commerce de fourrures, pour lequel la compagnie russe a un comptoir et de vastes magasins; c'est l'entrepôt du commerce de la Russie avec la Chine. On évalue à la somme de 4 ou 5 millions de francs le montant des affaires qui se font chaque année dans cette ville, et à 7 ou 800,000 francs les droits de douane que l'on y perçoit. Les vivres sont à si bas prix à Irkoutsk, que l'on peut très-bien entretenir un ménage de 5 à 6 personnes pour environ 3 francs par jour, y compris le combustible. Elle paraît renfermer une population de 20 à 25,000 habitans, parmi lesquels se trouvent de riches commerçans. Les ameublemens des personnes aisées viennent en général de la Chine; les femmes s'habillent d'étoffes chinoises. Le thé est la

boisson habituelle dans toutes les classes. Les maladies galantes y sont presque générales. A l'école de navigation, dont les principaux cours sont confiés à des marins russes, des Japonais de naissance enseignent la langue de leur pays.

« Les environs d'Irkoutsk sont agréables; le sol y est fertile; l'agriculture fleurit. A mesure qu'on s'approche du lac Baïkal, le pays devient de plus en plus montagneux. Le gibier est assez abondant dans les environs; on y voit des élans, des cerfs, des sangliers, des coqs de bruyère, des gelinottes, des poules de bois et des perdrix. Cette contrée éprouve de fréquens tremblemens de terre. »

Nijné-Oudinsk ou *Bas-Oudinsk*, sur l'Ouda, est une petite ville de 600 habitans, entourée de rochers et de forêts, chef-lieu d'un arrondissement situé à l'ouest de celui d'Irkoutsk, et couvert presque en entier de forêts sombres et marécageuses où le sol ne produit que de la mousse et des plantes aquatiques, en grande partie semblables à celles du nord de l'Europe. Le climat y est extrêmement froid.

L'*arrondissement de Kirensk*, dans la partie septentrionale du gouvernement, offre des forêts, des montagnes et des marais; *Kirensk*, son chef-lieu, sur la Lena, un peu au-dessus de son confluent avec la Kirenga, qui lui donne son nom, ne renferme pas 800 habitans. Son territoire est fertile.

« Les plantes y viennent d'une grosseur extraordinaire. Les sterlets et les autres poissons que l'on pêche dans les rivières voisines sont les meilleurs de toute la Sibérie pour la délicatesse. Les habitans de cette contrée ont des goîtres d'une grosseur peu commune; il est même assez ordinaire d'en voir aux bœufs et aux vaches du pays. »

En hiver, suivant M. Erman, on communique des pays situés à l'ouest du lac Baïkal avec ceux de la rive opposée en remontant les bords de l'Angara, qui par un froid de

25 degrés sort du lac avec fracas, toujours libre des glaces qui la couvrent plus bas. Un brouillard assez épais s'étend sur cette rivière à l'endroit où elle n'est pas gelée. Vis-à-vis Irkoutsk, la surface du lac, entièrement prise par le froid, est unie comme un miroir; on le traverse en traîneau avec une vitesse extraordinaire : en cet endroit il a environ 12 lieues de largeur que l'on ne met que 2 heures à parcourir. Les convois de thé, expédiés de Kiakhta, suivent la même route : ils se composent d'une file de 50 à 100 traîneaux, attelés d'un cheval et chargés chacun d'une seule caisse de thé; deux ou trois conducteurs dirigent ces convois; on place sur chaque traîneau un peu de foin pour exciter les chevaux qui se suivent ainsi au grand trot. Ce thé, ordinairement d'une qualité supérieure, est celui que l'on connaît en Russie sous la dénomination de thé de caravane : des milliers de livres de ce thé sont expédiés chaque année de cette manière à Moscou.

Verkhné-Oudinsk ou le *haut Oudinsk*, ville de 3000 âmes, est le chef-lieu d'un arrondissement. Située sur les bords de l'Ouda et de la Selenga, elle se compose d'une forteresse et de 200 maisons. Ses habitans descendent pour la plupart des Strelitz qui y furent exilés par suite de leur révolte contre Pierre-le-Grand.

En remontant la vallée de la Selenga, entourée de rochers granitiques escarpés et d'une forme plus ou moins bizarre, on traverse, en hiver, des camps de Bouriaites composés de tentes rondes en feutre. On remarque vis-à-vis de l'entrée de chaque habitation une espèce d'autel en bois, d'un travail assez élégant, construit de manière à se fermer comme une boîte, et dans lequel ils placent les images de leurs saints quand ils se transportent dans une autre station. La place la plus élevée de l'autel est réservée pour l'image du *Bourkhan*, l'une de leurs principales divinités. Quelquefois c'est celle de *Bouddha :* devant celle-ci,

on place six petits plats en bronze remplis d'eau, et quelques petits miroirs également en bronze. Lorsque le *lama* ou prêtre veut bénir l'eau, il tient ces miroirs devant les images du dieu, puis y fait tomber l'eau qui, avant de couler dans le plat, est censée s'imprégner de la vertu attribuée à ces images. On trouve des miroirs semblables dans les *Kourgans* ou tombeaux des anciens habitans de la Sibérie (1). La vallée de la Selenga conduit à Sélenghinsk et à Kiakhta.

« *Sélenghinsk* est située près de hautes montagnes de sable, dont les éboulemens successifs commencent à couvrir toutes les rues. Les habitans font peu de commerce; leur sang et leur physionomie offrent un fort mélange du caractère mongolique. Les Russes qui se sont établis ici épousent de préférence les filles bouriaites ou mongoles. Ces mariages mixtes produisent des métis appelés *Karimki*. Les mœurs du bas peuple tiennent beaucoup de celles des Bouriaites; les habitans préfèrent même parler la langue mongole. Le climat de Sélenghinsk est assez tempéré; la neige y disparaît à la fin de mars sur toutes les hauteurs exposées au midi; les troupeaux commencent à pâturer vers le 20 du même mois. On ne voit nulle part autant de buissons de poiriers sauvages, de groseilliers, d'acanthes et d'ormes nains. Les montagnes sont couvertes du robinier-pygmée (2). »

Sélenghinsk a commencé par un fort en bois autour duquel on a construit des maisons en 1686; maintenant cette ville peut contenir environ 1500 habitans.

« *Kiakhta*, ville bâtie sur la frontière de la Mongolie, est devenue célèbre par le commerce entre la Russie et la Chine. Elle est dominée par le mont *Bourgoultei* (mon-

(1) *Erman* : Voyage dans le nord de l'Asie. — (2) *Pallas* : IV, p. 142, 224 et 369 (in-4°).

tagne des Aigles) que les Chinois se sont réservée dans le dernier traité de démarcation, sous prétexte que son sommet renfermait les tombes de leurs ancêtres. Les bonnes eaux manquent à Kiakhta. Les environs ne sont que sables et rochers, sol peu propre à la culture des légumes. Les principaux habitans sont des négocians russes, ou des commissaires des principales maisons de commerce de l'empire. Leur manière de vivre est polie et sociable. Ces négocians s'imaginent ne pouvoir mieux combler d'honnêtetés un étranger, qu'en le forçant de boire successivement de toutes les espèces de thé. Les ameublemens, et en partie les vêtemens chinois, prédominent. »

La plaine dans laquelle s'élève Kiakhta est à 2400 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Les montagnes qui l'entourent sont formées de porphyre; leurs flancs sont en partie couverts de forêts. Ce bourg, ou, si l'on veut, cette ville de 1500 habitans, est entourée de fortifications, et défendue par le fort de Troïtsko-Savsk; ses rues sont larges et bien alignées, et ses maisons, bâties en bois, sont assez élégantes. A quelques centaines de pas de là, se trouve la frontière de la Russie et de la Chine, indiquée, du côté des Russes, par un monument surmonté d'une croix, et de l'autre par une pyramide. La limite russe est gardée par un Cosaque, le sabre à la main, qui empêche l'introduction des marchandises si elles ne sont munies d'un permis délivré par la douane établie au fort de Troïtsko-Savsk. Le bazar est un grand carré entouré de boutiques; lorsqu'on l'a traversé, on arrive devant une cloison en bois, avec une porte élégante sur laquelle sont peints l'aigle russe et le chiffre de l'empereur; au-delà, on est sur le territoire chinois. Tous les soirs, vers le coucher du soleil, les Chinois s'empressent de quitter Kiakhta pour se retirer à Maïmatchïn, qui est le premier bourg sur le sol de la Mongolie.

Plus près de Sélenghinsk que de Kiakhta, se trouve la

bourgade de *Monakhonova*, près de laquelle s'étend une plaine vaste, inculte, entourée de montagnes d'origine volcanique. C'est au milieu de cette plaine, et à 8 lieues de la bourgade, que réside le *Khamba-lama* ou grand-prêtre des Bouriaites, chef spirituel qui, sans être précisément une incarnation divine, passe pour être un personnage dont l'âme purifiée est débarrassée à un très-haut degré de l'influence de la matière : ce qui ne l'empêche pas d'être très-sensible à l'honneur de pouvoir porter sur ses vêtemens un des nombreux ordres russes. Près de sa demeure, s'élèvent plusieurs temples dont le principal est un édifice en bois où l'on monte par un perron qui conduit à un vestibule qui précède le temple même, dont l'architecture rappelle assez, dit M. Erman, le style gothique. La nef est supportée par deux rangs de colonnes en bois, et est surmontée par une coupole élevée; le long des colonnes sont rangés des bancs sur lesquels s'asseient les prêtres ou lamas. Près de l'autel principal, et au fond du temple, se placent les principaux membres du clergé qui chantent en récitatif des prières accompagnées par une musique bruyante, dans laquelle les tambours, les cors, les cymbales et le tamtam tiennent le premier rang. Au-dessus de l'autel, on voit l'image peinte de Bouddha, au milieu de celles de quatre autres divinités. Devant l'autel, sont rangés des tasses remplies d'eau bénite et un vase contenant des grains de froment : les prêtres qui traversent le temple en procession s'inclinent devant ce vase et le touchent avec le front; puis, en revenant à leurs places, ils vont recevoir de l'un d'eux une poignée de grains : cette cérémonie, qui est une des principales du culte, est accompagnée de musique. Dans une des chapelles qui entourent le temple, se trouve le char sur lequel on place à certains jours de fêtes l'image de la mère de Bouddha pour la traîner en procession autour de l'édifice; il est attelé de 7

chevaux en bois peints en vert, mais très-bien sculptés. Dans le vestibule, on remarque un cylindre rempli de prières écrites; deux bras du cylindre frappent sur une cloche chaque fois qu'on le tourne. Pour les Bouddhites, il suffit de mettre en mouvement cette machine à prières pour qu'elles soient exaucées : aussi chacun tourne-t-il le cylindre en passant (1).

« Terminons ce que nous avons à dire du district de Verkhné-Oudinsk par une observation générale.

« Il règne dans cette province une étonnante variété de sol et de climats. Ici, des vallons étroits, sombres et froids; là, des plaines sablonneuses et chaudes; plus loin, des fonds salins. A Sélenghinsk, les melons d'eau viennent très-bien; sur les bords de l'Ouda, les blés ne mûrissent que rarement. En un mot, ce pays est peu propre à devenir agricole, même avec beaucoup de soins (2).

« L'*arrondissement de Nertchinsk*, qui renferme la *Daourie russe*, est couvert de montagnes; les plaines qui s'y rencontrent ne sont, à proprement parler, que de grandes vallées. Les montagnes n'offrent partout aux yeux que des blocs de rochers escarpés qui semblent suspendus en l'air; aussi ne rencontre-t-on nulle part des points de vue et des sites plus pittoresques : l'air qu'on y respire peut être comparé à celui qui règne dans les Alpes; le froid y est très-vif, même en été. Le bois le plus commun consiste en pins, mélèzes, sapins blancs et noirs, cèdres de Sibérie, bouleaux noirs, qui ne se trouvent en Sibérie qu'ici; les sommets, où la neige reste toujours, offrent quelques bouquets d'un arbre voisin du cèdre du Liban, de bouleaux nains, et d'espèces particulières de genevriers et de saules. Le premier noisetier et le premier chêne ne paraissent qu'au-delà de l'Ar-

(1) *Erman :* Voyage dans le nord de l'Asie.

(2) *Pallas :* Voyage, IV, p. 384 *sqq*.

goun, sur le territoire chinois. Les richesses de cette province, en plantes et métaux, égalent celles des autres parties de la Sibérie : on y exploite annuellement 700,000 kilogrammes de plomb argentifère, dont on extrait 4000 kilogrammes d'argent. On en tire aussi de l'or, du fer et des pierres précieuses. La végétation est très-brillante dans cette région alpine; on voit, pour ne citer qu'un exemple, des montagnes entières près les bords de l'Onon, dont la surface d'un côté se revêt d'une couleur lilas, produite par les bourgeons de l'abricotier sauvage, tandis que l'autre revers est tapissé du pourpre foncé des rhododendrons qui le couvrent (1).

« *Nertchinsk*, avec un fort du côté de la Chine, est, après Kamtchatka, le lieu d'exil le plus affreux qu'il y ait en Russie. Les exilés envoyés à Nertchinsk sont employés aux mines, et principalement aux usines. Leur nombre, ordinairement de 1000, va quelquefois jusqu'à 1800, mais rarement à 2000. Confondus dans une seule classe, ils sont habillés et nourris comme le soldat : on ne les surcharge pas de travail; la désertion y est extrêmement difficile; les Chinois, en livrant ceux qui s'échappent, exigent qu'on leur inflige un châtiment plus rigoureux pour avoir souillé leur territoire. »

Nertchinsk est situé sur la rive gauche de la Chilka, au confluent de la Nertcha qui lui donne son nom. Ce n'est que depuis 1781 que ce lieu est érigé en ville. On y compte environ 160 maisons, avec deux églises. En 1823, on y a fondé une société biblique. Le commerce de pelleteries y est assez considérable. *Doroninsk*, autrefois chef-lieu d'un district, à plus de 60 lieues au sud-ouest de Nertchinsk, sur la rive gauche de l'Ingoda, est dans un pays qui produit du blé et toutes sortes de légumes. *Strétensk*, qui fut aussi

(1) *Pallas*, IV, p. 313 et suiv. (in-4°).

le chef-lieu d'un district, est une ville de 500 habitans, sur la rive droite de la Chilka. *Bargouzine*, sur la rive orientale du lac Baïkal, est connu pour ses sources thermales et les lacs amers qui, dans ses environs, sont exploités pour le sel purgatif qu'on en retire.

« La *province d'Iakoutsk* renferme la plus grande partie du bassin de la Lena. Quelques lisières méridionales à l'ouest de ce fleuve, jouissent d'un climat supportable; mais depuis ses bords jusqu'à ceux de la Kolima, le pays est hérissé de montagnes ou rempli de marais, et il y règne un froid excessif. L'orge y mûrit en six à sept semaines, mais la récolte est incertaine; la chasse et la pêche fournissent des moyens sûrs de subsistance. Dans cet empire de l'hiver, la glace devient une arme contre le froid, et voici de quelle manière : les carreaux des fenêtres sont ordinairement en lames de mica transparent, dit verre de Moscovie; on forme une seconde barrière de carreaux de glace bien pure, qu'on cimente en y versant un peu d'eau qui gèle sur-le-champ (1). Les chaleurs momentanées de l'été engagent les Toungouses à aller nus comme les Américains; ils n'ont qu'un petit morceau de cuir autour des reins. Plusieurs d'entre eux se nourrissent d'ognons de lis jaunes, qui sont fort communs en ces contrées; ils en font de la farine et du pain. C'est au bruit de chansons joyeuses, et au milieu de danses libres, que les Toungouses pêcheurs jettent leurs filets dans les rivières à peine dégelées. »

Cette province, divisée en cinq arrondissemens ou districts, est la plus vaste de toutes celles de l'empire russe; elle a environ 600 lieues de longueur, 400 de largeur et 184,000 lieues carrées de superficie : c'est-à-dire qu'elle est à peu près égale aux $\frac{2}{3}$ de toute l'Europe. Sa population est à peine de 150,000 âmes, que le gouvernement éva-

(1) *Gmelin*, Voyage de Sibérie. *Georgi*, Russie, II (4e vol.), p. 1102.

lue à 20,000 familles, imposées chacune à une fourrure de marte estimée 35 francs : ce qui porte l'impôt total à 700,000 francs.

« *Iakoutsk*, située dans une plaine sur le bord occidental de la Lena, est la capitale de la province. Cette ville, qui renferme environ 600 maisons assez mauvaises, et environ 7000 habitans, est un entrepôt considérable de marchandises russes et chinoises, et fait un grand commerce de zibelines. Il s'y tient en décembre, juin, juillet et août des foires très-fréquentées. Le froid y est si excessif, que dans certains hivers le mercure y devient solide. ».

L'*arrondissement d'Olekminsk* comprend la partie méridionale de la province. On y cultive quelques champs d'orge, dont les semailles et la récolte se font dans l'espace de sept semaines; les pâturages y sont excellens et nourrissent un nombre assez considérable de bestiaux. *Olekminsk*, le chef-lieu, se compose d'une église autour de laquelle se groupent une trentaine de maisons, dont les habitans, bien que d'origine russe, ont presque oublié leur langue, et ne parlent que celle des Iakoutes. Sur les bords de la haute Lena, au-dessus d'Olekminsk, on trouve des défenses d'éléphant qui pèsent jusqu'à 195 kilogrammes.

Les arrondissemens d'Iakoutsk et d'Olekminsk sont habités par des Iakoutes. Pendant son voyage en Sibérie, M. Erman faisait des observations astronomiques chaque fois que l'occasion s'en présentait; mais malgré les explications qu'il leur donna, jamais ils ne purent comprendre le but de ses observations; ils finirent par s'imaginer que l'empereur Nicolas avait perdu, à Pétersbourg, une étoile; que le voyageur avait été envoyé pour la retrouver, et que c'était pour cela qu'il comptait toutes les nuits celles du firmament.

A l'ouest de celui d'Iakoutsk, s'étend l'*arrondissement de Verkhné-Vilioïsk*, dont le chef-lieu du même nom, sur la

rive droite du Viliouï, n'a pas 200 habitans. Au confluent de cette rivière et de la Lena, se trouve le bourg d'*Oust-Viliouïsk*, En descendant vers le nord, nous trouvons sur le bord de la Iana, *Verkhoïansk*, ville de 500 âmes, chef-lieu d'arrondissement. A *Olensk*, appelé aussi *Oust-Olenskoe*, la ville la plus septentrionale du monde, il se tient une foire annuelle.

Zachiversk, sur l'Indighirka, environné de montagnes arides, n'a qu'une trentaine d'habitans. De ce misérable séjour, on se dirige sur *Srednekovouimsk* ou *Srednekolimsk*, autre chef-lieu, arrosé par la Kolima : cette ville n'a pas plus de 200 habitans. *Nijné-Kolimsk*, à 35 lieues au nord-est de la précédente, et à 25 de l'Océan, ne peut prendre le titre de cité que dans ces contrées désertes et glacées. Ces deux derniers districts sont peuplés de Ioukaghirs.

« Le tribut, dans ces contrées, est levé par des Cosaques *semi-nobles* ou *dvorianines*, domiciliés à Iakoutsk, et qui ont huit roubles par an de solde. Ce sont là les princes et quelquefois les tyrans redoutés de ce monde arctique.

« Devant cette partie de la côte de Sibérie, l'océan Glacial paraît rempli d'îles. Celles qu'on trouve devant les embouchures de la Lena et de l'Iàna, sont, comme la côte voisine, de grandes tourbières posées sur une base de glaces éternelles; il y en a qui renferment des lacs à moitié gelés; l'ours et le renne habitent ces solitudes. Des îles plus dignes d'attention ont été découvertes au nord du *cap Sviatoï;* déjà visitées en 1711 et 1724 par un Iakoute, elles avaient été oubliées; le négociant Liakhof les retrouva en 1774. Il y parcourut d'abord deux îles plates, dont la plus méridionale renferme un lac; les sables ou terres molles qui environnent ce lac, laissent voir, en s'éboulant, des amas d'ossemens et des squelettes entiers de buffles, de rhinocéros et d'éléphans; l'ivoire y était aussi

blanc, aussi frais que celui qu'on tire de l'Afrique. A 100 verstes (25 lieues) de la seconde île, Liakhof trouva une grande terre que le géodésiste Chvoïnof fut chargé d'examiner l'année suivante, et qui l'a été depuis, en 1803 et 1805, par Sannikof, et en 1809 par M. Hedenström. Cette terre, qu'on appelle *Nouvelle-Sibérie*, a présenté une côte assez élevée, où le bois pétrifié se trouvait en couches immenses et régulières entre le sable et l'argile; les ossemens d'éléphans y abondent; une rivière considérable indique que c'est une terre d'une certaine étendue; il y a quelques végétaux (1). Cette *Nouvelle-Sibérie* a paru à quelques géographes n'être qu'une extrémité septentrionale de l'Amérique. »

Ces îles sont au nombre de 4 grandes et 7 petites. *Kotelnoë* est la plus considérable; viennent ensuite *Fadevskoë*, la *Nouvelle-Sibérie* et *Liakofskoë*. Le climat y est aussi rude qu'on peut s'y attendre entre le 73e et le 76e degrés de latitude : elles sont couvertes presque toute l'année de neige et de glace; le jour et la nuit y règnent alternativement pendant plusieurs mois de suite; quelques parties sont hérissées de rochers; d'autres sont arrosées par de petits ruisseaux. Aucun arbre n'y croît; la végétation ne consiste qu'en mousses, en lichens et quelques arbustes. Elles sont inhabitées, si ce n'est aux époques où les ours blancs, les renards, les rennes, les lapins et d'autres animaux sauvages y attirent un grand nombre de chasseurs, qui y ramassent aussi des cornes de buffles, des dents et des défenses d'éléphans et de rhinocéros.

Kotelnoë a environ 44 lieues de longueur sur 24 dans sa plus grande largeur; elle est couverte de montagnes et de rochers, et son sol est très-riche en ossemens fossiles; Fadevskoë, longue de 32 lieues et large de 15, est égale-

(1) Relation mémorable des îles Liakhof, etc., dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, VII, p. 128-142 (en all.). Gazette de Pétersbourg, de 1810. *Adams*, Voyage, etc. Éphém. géogr., XXV, 260.

ment montagneuse; la Nouvelle-Sibérie, la plus orientale de ces îles, a environ 28 lieues de longueur et 13 dans sa plus grande largeur; elle offre dans sa partie occidentale quelques hautes montagnes; plusieurs petites rivières l'arrosent. C'est cette île qui renferme des couches de bois pétrifié qui, d'après des observations récentes, alternent avec des couches de sables et de grès; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que du haut de ces montagnes on voit sortir un rang de troncs d'arbres résineux serrés les uns contre les autres et dans une position verticale. Nous avons vu plus haut que ces îles ne produisent plus que des arbustes. Liakofskoë, appelée aussi Atrikanskoï, a 18 lieues de longueur et 12 de largeur.

Les parties les plus orientales de la Sibérie comprennent la province d'Okhotsk, la terre de Tchoukhotsk et le Kamtchatka. La *province d'Okhotsk* est un pays montueux et couvert de bois marécageux. Il n'y croît presque aucune denrée nécessaire à la vie : on est obligé de faire venir des vivres de Iakoutsk; la pomme de terre même y dégénère (1). Cependant on y trouve des prairies et des forêts de bouleaux et de mélèzes. Les monts Stanovoï la parcourent dans toute sa longueur; ces montagnes, en grande partie porphyriques, renferment du fer, du cuivre et de la houille; on a trouvé de l'ambre sur la côte du golfe de Penjinsk. Cette province, qui se divise en deux arrondissemens, a environ 400 lieues de longueur et 35 à 90 de largeur. Sa population est d'à peu près 7000 âmes. *Okhotsk*, qui était bâti à l'embouchure de l'Okhota, sur le bord de la mer d'Okhotsk, a été, en 1815, transporté sur la droite du Koukhtoui. C'est un misérable bourg composé d'environ 150 maisons en bois. Sa rade est vaste et commode; le

(1) Mélanges sur Okhotsk, ses environs, etc., dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, IV, 146-162.

port, assez commerçant, est celui d'où les Russes partent pour le Kamtchatka et l'Amérique. On y construit des bâtimens marchands. *Taounskoï* est une petite forteresse à 80 lieues à l'est d'Okhotsk sur le bord de la mer; *Iamsk* ou *Iamskoï*, bourg entouré de palissades, se compose d'une trentaine de maisons peuplées de pêcheurs. *Ijichinsk*, ville fortifiée avec un port pour la pêche, et environ 600 habitans, donne son nom à une baie et à l'arrondissement dont elle est le chef-lieu.

Ne quittons pas les côtes de cette province sans parler de la mer d'Okhotsk. Sa longueur est de 540 lieues, et sa plus grande largeur de 315. Les principaux cours d'eau qui s'y jettent sont, au nord, la Penjina, et au sud, le fleuve Amour ou Saghalie. Elle offre en général une navigation sûre, parce qu'elle renferme peu de bancs de sable et d'écueils. Mais vers le 15 novembre ses bords se couvrent de glace qui ne fond qu'en avril.

« Le pays des *Tchouktchi*, ou, comme quelques géographes l'appellent, la *terre de Tchoukhotsk*, qui forme l'extrémité de l'Asie vers le nord-est, nourrit parmi ses rochers d'innombrables troupeaux de rennes. Les habitans demeurent en partie dans des creux de rochers; ils bâtissent aussi des cabanes en ossemens de baleine (1). Les *îles des Ours*, qui bordent la côte septentrionale du pays des Tchouktchi, ont plus de végétation que celles de Liakhof (2). Dans le détroit de Béring, sont les deux îles *Imoglin* et *Igellin*, probablement les mêmes que les îles Clark des Anglais; elles sont habitées par la peuplade de Tchouktchi appelée *Achoutlach*, pêcheurs intrépides, au nombre de 400 dans la première, et de 154 dans la se-

(1) Extrait du Journal d'*Ivan Kovalef*, caporal de Cosaques, né Tchouktche, dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, IV, 105-111.

(2) Journal du Voyage de *Leontief*, *Andreief* et *Lissof* aux îles des Ours, dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, I, p. II, p. 231-237.

conde, qui font cuire leurs mets sur des creux de rochers remplis d'huile de poisson, dans laquelle brûlent des mèches de jonc, et qui se chauffent avec des os de baleines. »

« La grande presqu'île de *Kamtchatka* forme une province et deux arrondissemens. Longue de 340 lieues et large d'environ 70, sa superficie peut être évaluée à 14,000 lieues carrées. Mais sa population n'est que de 5 à 6000 âmes. Ce pays étant coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, est arrosé sur ses deux côtés par une infinité de rivières, dont la plupart ne sont ni grandes ni navigables. Les plus considérables sont le *Kamtchatka*, l'*Avatcha* et le *Bolchaïa-Reka*. Le Kamtchatka a environ 135 lieues de cours. Les hivers de cette contrée sont de dix mois; il y commence à geler dès le mois de juillet, et les gelées y durent souvent jusqu'en mai; mais le froid et la chaleur n'y ont jamais un haut degré d'intensité : le thermomètre de Réaumur y descend, en hiver, de 5 à 15 degrés au-dessous de zéro, et monte, en été, de 4 à 10; de loin en loin le maximum du froid est de 18 degrés, et celui de la chaleur de 21. Les brouillards de la mer y entretiennent une température humide. L'inconstance extrême des vents entraîne celle du climat; l'on y passe souvent, dans un instant, de l'été à l'hiver. Plusieurs rivières ne gèlent jamais, soit à cause de la rapidité de leur cours, soit parce que leurs eaux sont d'une nature particulière. »

Nous avons vu que l'agriculture commence à peine à obtenir quelque succès au Kamtchatka. L'entretien des bestiaux pourrait devenir d'une grande importance; les pâturages y sont excellens; l'herbe y ondoie à grands flots, comme dans les savanes de la Louisiane; les Cosaques y entretiennent quelques centaines de chevaux, de bœufs, du moutons et de cochons : ce qui prouve que les habitans pourraient tirer un grand parti de ces animaux auxquels la plupart préfèrent encore le renne et le chien.

« Les renards, les *sobles* ou martes zibelines, les lièvres, les hermines, les ours, les rennes s'y promènent par troupes. Les côtes sont toujours environnées d'une foule de cétacés et d'amphibies, tels que baleines, ours de mer, lamantins, loutres ou castors de mer. Les limandes, soles, cabillauds, lamproies, anguilles et brochets, fourmillent dans les rivières sans qu'on les inquiète; on ne les mange qu'en temps de disette; mais on pêche le *saumon*, dont la chair est excellente. Ce poisson sort de la mer pour remonter les fleuves; il est en si grande quantité qu'il en interrompt le cours; les chiens et les ours, dit le voyageur *Steller*, en prennent à loisir tant qu'ils en peuvent dévorer. Les harengs qui, pour frayer, remontent dans les lacs, y abondent tellement, qu'on pourrait quelquefois les puiser avec un seau. La variété des *oiseaux* n'y est pas moins remarquable que leur nombre. Les oiseaux de mer ne sauraient se compter. Parmi ceux de terre on remarque les cygnes, sept espèces d'oies, onze de canards: on y mange les aigles.

« Le bois de mélèze et de peuplier blanc sert à la construction des maisons et des vaisseaux. Les bouleaux, qui y abondent, sont employés pour faire des traîneaux; l'écorce verte de cet arbre, coupée en tranches minces, se mange avec du caviar; la sève du même arbre procure une boisson assez agréable. On ne brûle guère que du saule et de l'aune. Les habitans mangent aussi l'écorce du premier, et celle de l'autre leur sert à teindre le cuir. La racine du lissaranne remplace souvent le pain. Les orties tiennent lieu de lin et de chanvre; il y a beaucoup de plantes médicinales. On tire même parti des plantes marines : parmi les *fucus* qui abondent dans la mer voisine, les espèces nommées *dulcis* ou *palmatus* (1), *esculentus* (2) et *saccharinus* (3),

(1) *Gmelin*, *Fuci*, p. 189. Tab. 26. — (2) *Idem*, *ibid.* Tab. 29, fig. 1.
(3) *Idem*, *ibid.* Tab. 27. Comp. Flora Dan. Tab. 476.

sont mangées comme nos choux; la dernière, sortie de l'eau, se couvre de cristaux semblables à du sucre, mais composés uniquement de sel marin combiné avec la matière glutineuse de la plante. »

Nijneï-Kamtchatsk (Bas-Kamtchatsk), sur la rivière de Kamtchatka; et *Avatcha* ou *Pétropavlofsk*, en français *Saint-Pierre et Saint-Paul*, sur le golfe d'*Avatcha*, sont des espèces de villages ayant le titre de villes et le rang de chefs-lieux d'arrondissemens : le premier a 300 et le second 500 habitans. C'est du port de Pétropavlofsk que partent chaque année des vaisseaux baleiniers. *Bolcheretsk*, dont les maisons faites en troncs d'arbres et couvertes en chaume sont au nombre de 15 à 20, *Verkhné-Kamtchatsk* (Haut-Kamtchatsk), où il y a un hôpital militaire, enfin *Tighilskaïa*, la seule forteresse de la presqu'île, sont aussi de prétendues villes.

Bolcheretsk est moins important par son petit port que par l'espèce de *poste aux chiens* que les habitans y entretiennent, et dont ils tirent un grand profit. Ces animaux intelligens sont les seules bêtes de somme employées au Kamtchatka; ils sont préférés au renne, parce qu'ils supportent mieux la fatigue. Un bon chien peut traîner jusqu'à 160 livres, et parcourir 10 à 12 lieues par jour, quelle que soit la longueur du voyage; il peut faire même le double s'il doit se reposer en arrivant. On nourrit ces chiens avec du poisson sec; ils supportent facilement la faim et la fatigue.

Le chien employé à cet usage, non seulement au Kamtchatka, mais encore dans les diverses parties de la Sibérie, par les Toungouses, les Ostiaks et les Samoyèdes, appartient à la race répandue dans tout le nord de l'Asie, et dont nous avons déjà parlé sous le nom de *canis Sibiricus*. Quatre de ces animaux attelés à un traîneau peuvent tirer avec facilité trois voyageurs avec leur bagage; quelquefois

cependant les attelages sont plus nombreux. Cette race est, comme les autres, susceptible d'attachement pour le maître et pour la famille qui la nourrit; mais les chiens réservés à remplacer le cheval et le renne sont traités avec tant de rigueur, qu'ils contractent tous les défauts de l'esclave : la duplicité, l'amour du vol, et le désir de fuir celui auquel ils appartiennent. On reconnaît ces mauvais penchans à leur regard oblique et à leur expression continuelle de méfiance. L'avantage dont jouit cet animal de franchir avec vitesse, pendant les rigueurs d'un long hiver, les montagnes, les vallées, les torrens qui gèlent rarement, sans enfoncer dans une neige qui nivelle quelquefois la montagne et le précipice, le rend d'un usage préférable, non seulement à celui du renne, qui ne peut supporter une longue fatigue, mais encore à celui du cheval le plus agile et le plus vigoureux, qu'il serait difficile de nourrir convenablement dans un pays comme le Kamtchatka : aussi les habitans de ce pays dépensent-ils souvent des sommes considérables pour se procurer des chiens qui réunissent toutes les qualités désirables. On recherche surtout, pour être dressés, ceux qui présentent comme indices de ces qualités des jambes hautes, des reins larges qui annoncent la vitesse et la vigueur, un museau pointu qui indique un odorat fin, et de longues oreilles. On les dresse d'une manière toute particulière. Dès que ces animaux voient clair, on les jette dans une fosse obscure, où ils restent jusqu'à ce qu'ils soient assez vigoureux pour être mis à l'essai. Alors on les attèle avec d'autres chiens déjà dressés : l'éclat du jour, les objets nouveaux qui frappent leurs regards, les effraient, et ils partent avec une vitesse incroyable. Après cette première épreuve, on les renferme de nouveau dans leur fosse obscure, d'où on les retire à diverses reprises jusqu'à ce qu'ils soient habitués à obéir à la voix de leur conducteur, et qu'ils comprennent bien les mots sui-

vans : *puïr, puïr* (en avant); *tsas* (arrête); *till, till* (à droite); *bout till* (à gauche). Bien que celui qui les dirige soit armé d'un fouet long et lourd, qui exige une grande habitude pour être manié avec dextérité, il s'en sert rarement, du moins pendant la course, parce que le chien qui a reçu un coup de fouet se jette sur son voisin et le mord; celui-ci en fait autant à un troisième, et le désordre se met dans tout l'équipage, à tel point que les traits des harnais se mêlent, et qu'il faut perdre beaucoup de temps pour les démêler. Le fouet ne peut donc servir que pour infliger un châtiment individuel à l'un des chiens, et dans des cas fort rares. L'attelage est très-simple; il consiste, dit M. Erman, en un collier formé de deux bandes de cuir de renne ou de veau marin, auquel sont attachés des traits qui passent entre les jambes de devant, puis se réunissent sur les épaules, où elles s'attachent à une forte courroie fixée au traîneau. Le conducteur est assis sur le devant de celui-ci, et ses jambes pendantes touchent presque la neige. Lorsqu'on forme un équipage, le point important est d'avoir un bon *chef de file* : on nomme ainsi le chien placé en tête pour diriger les autres; il doit être intelligent et avoir un bon nez; quand à ces qualités il joint une grande vigueur, l'animal est d'un prix excessif. On nourrit si peu ces animaux, afin qu'ils soient légers, qu'ils sont presque toujours affamés; mais pendant la courte durée de l'été, comme ils ne sont d'aucune utilité, on les laisse en liberté : c'est alors qu'ils en profitent pour assouvir leur voracité, en se nourrissant de poissons qu'ils épient sur le bord des fleuves, et qu'ils prennent avec beaucoup d'adresse.

Si des restes de canaux et d'autres constructions, si des pierres sculptées et chargées d'inscriptions, si des tombeaux renfermant des armes et des bijoux précieux, annoncent en Sibérie l'antique existence d'un peuple plus civilisé que les naturels qu'on y remarque aujourd'hui, on peut faire

la même observation pour le Kamtchatka : on trouve aux environs de Pétropavlovsk et dans d'autres parties de la péninsule, un grand nombre de digues et de constructions en maçonnerie qui semblent indiquer une population plus considérable et une civilisation plus avancée que de nos jours.

« Les îles Aléoutiennes appartiennent trop évidemment à l'Amérique pour qu'on puisse approuver ceux qui les décrivent avec l'Asie; mais l'île de *Bering* et celle dite *du Cuivre* doivent suivre la description du Kamtchatka, dont elles semblent être une extension vers l'est, comme les *Kouriles* sont un prolongement de la presqu'île vers le sud-ouest. L'île *Bering* tire son nom du célèbre navigateur danois qui trouva sur cette plage déserte le terme de sa vie active. Elle est inhabitée; le sol y est granitique. Le froid, sur les rivages de la mer, est peu rigoureux, et on n'y voit jamais de glaces fixes. Mais les sommets de l'intérieur, estimés par Steller à 1000 toises d'élévation, se couvrent de neiges éternelles (1). L'île est dépourvue de bois et entourée de récifs. *Mednoï-Ostrov*, c'est-à-dire *l'île du Cuivre*, tire son nom du cuivre natif que l'on a trouvé sur ses côtes occidentales. Ce n'est pas la mer qui apporte ces morceaux; ils sont engagés dans le gravier qui forme la plage, et situés comme des rognons dans une espèce de filon (2). En 1762, le navigateur Melenski put en extraire 300 à 400 livres pesant; aujourd'hui le filon est épuisé. L'une et l'autre de ces îles sont habitées par un immense nombre d'*isatis* ou renards bleus; les loutres de mer, les vaches marines et les baleines s'y rassemblent en troupes. »

(1) *Steller :* Description topographique et physique de l'île de Bering, dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, II, p. 255-301.

(2) *Jakowlew*, directeur des Mines, cité par *Georgi*, Russie, II (4e vol.), p. 150. *Steller :* Description de l'île du Cuivre, dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, II, p. 302-307.

Les îles Kouriles forment en quelque sorte le prolongement des montagnes du Kamtchatka; elles sont généralement d'origine volcanique. Ce long archipel se divise en deux parties: les *Petites-Kouriles* qui appartiennent à la Russie, et les *Grandes-Kouriles* qui dépendent du Japon. Nous ne parlerons ici que des premières. Elles sont au nombre de 26 à 28 dont nous ne citerons que les plus remarquables. L'île d'*Alaïd* ou d'*Alaïte* en dépend; mais ce n'est qu'un volcan. *Choumchou*, la plus septentrionale, a 8 lieues de long et 3 de large; ses montagnes renferment des mines d'argent; ses habitans ne paraissent être qu'au nombre de 50. *Paromouchir* (1), longue de 25 lieues et large de 6 à 8, renferme des montagnes couvertes de neiges éternelles et que l'on dit riches en métaux précieux, un grand nombre de lacs, beaucoup de loups et de renards, une innombrable quantité de rats, et une centaine d'habitans. *Onékotan* (2) a 12 à 15 lieues de longueur; on y voit trois volcans aujourd'hui inactifs. *Kharamakotan*, trois fois moins grande, possède aussi un volcan; elle est inhabitée. *Simousir* a 16 lieues de longueur; l'un de ses sommets les plus élevés a été appelé par La Pérouse le pic Prévost. Au sud, elle est séparée, par le détroit de la Boussole, de l'île d'*Ouroup* ou d'*Alexandre* : celle-ci a 25 lieues de longueur sur 5 de largeur; ses montagnes renferment des métaux, ses vallées de belles prairies et des ruisseaux limpides. Elle paraît appartenir depuis peu d'années à la Russie. Les autres îles sont celles de *Chirinki*, *Makonrouski*, *Chiachkotan*, *Tchirinkotan*, *Rachan*, *Ketoï*, etc. Les écueils qui entourent ces îles les rendent d'un abord difficile; elles sont exposées à de fréquens et violens tremblemens de terre; le climat y est plus rigoureux que dans beaucoup d'autres

(1) *Chir* ou *siri* signifie *île* dans la langue kourile.

(2) *Kotan* en kourile signifie *pays*.

îles situées sous la même latitude; il y règne des brouillards presque continuels; la végétation y est rabougrie, surtout dans les plus septentrionales; mais le règne animal y est très-varié : ce sont les mêmes espèces d'animaux à fourrures précieuses que l'on trouve sur le continent.

Les habitans de ces îles et des plus méridionales portent le nom de *Kouriles* ou *Kouriliens*, mais ils se donnent celui d'*Aïnos*. Ils paraissent appartenir à une race particulière : ils ont le front bas et plat, le nez droit, le teint d'un brun foncé ou presque noir, la barbe et les sourcils tellement épais que leur visage est presque entièrement caché par cette grande quantité de poils, qui d'ailleurs sur les autres parties du corps ne sont pas moins abondans. Quelques femmes sont aussi velues que les hommes. Leur taille est de 5 pieds 2 à 4 pouces; leurs membres sont fortement proportionnés; les femmes sont plus laides que les hommes, et ceux-ci sont polygames et très-jaloux des étrangers. Le trait principal de leur caractère est la bonté; jamais ils ne se querellent, jamais leurs peuplades ne sont en guerre l'une contre l'autre. Ils ont peu de courage et préfèrent se donner la mort que de souffrir : aussi le suicide est-il fréquent parmi eux. Leur langue n'a rien de commun avec celle des Kamtchadales, bien que plusieurs d'entre eux habitent la pointe méridionale du Kamtchatka; elle est agréable et cadencée. Leurs habitations, faites en terre et en bois, sont tenues très-proprement. En hiver, ils s'habillent de peaux de phoques ou de chiens; ils marchent nu-pieds sur la neige; en été, ils ont des habits en toile faite d'écorce d'arbre filée. Rarement ils ont la tête couverte. Leur industrie se borne à la chasse, à la pêche et à la construction de leurs bateaux. Ils échangent avec les Japonais et les Chinois ou les Russes les produits de leur chasse et de leur pêche.

« La Sibérie, dont nous terminons ici la description gé-

nérale et particulière, offre un vaste champ aux projets de la politique, aux spéculations du négociant et aux méditations du philosophe. La Russie tire plus d'un avantage capital de la possession de ce tiers de l'Asie : ses provinces européennes garanties d'une attaque de ce côté; plusieurs millions de bénéfice net sur les mines, une communication commerciale avec la Chine, avec l'Amérique; tels sont les fruits qu'elle retire de la conquête d'un simple Cosaque. *Iermak Timofeïef* est, nous le répétons, le Cortez du monde hyperboréen. »

D'après des données qui ne peuvent être qu'approximatives, les huit grandes divisions de la Sibérie comptent environ 1,932,000 habitans; et en y comprenant toute la population comprise dans ses limites naturelles, c'est-à-dire les parties des gouvernemens de Perm et d'Orenbourg qui appartiennent à l'Asie, on aurait à peine pour une superficie immense 1,950,000 individus.

« Le commerce de la Sibérie est d'autant plus lucratif pour les négocians russes de Moscou, qu'aucune nation étrangère n'en partage le bénéfice. Les grands fleuves de ce pays, l'Obi, l'Ieniseï et la Lena, et leurs rivières tributaires, se rapprochent et s'éloignent tellement à propos, que les marchandises peuvent être transportées presque entièrement par eau depuis Kiakhta jusque dans la Russie d'Europe. Ce trajet demande trois ans, c'est-à-dire trois étés de courte durée. La route par terre exige un an entier. En 1790, les frais de transport, depuis Kiakhta jusqu'à Pétersbourg, étaient, par la voie de terre, de six roubles pour chaque poud, et par eau, de quatre roubles seulement.

« Tobolsk est l'entrepôt principal des marchandises qui arrivent d'Europe, et de celles de Sibérie et de la Chine, dont la plus grande partie est transportée en Russie dans l'hiver, par le moyen de traîneaux. Les caravanes de

Kalmouks qui arrivent à Tobolsk pendant l'hiver, y apportent en retour des vivres, et quelquefois de l'or et de l'argent; elles en rapportent différentes sortes de marchandises de cuivre et de fer. Les Boukhares, qui y viennent aussi dans la même saison, y apportent des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton de Boukharie, des étoffes de soie des Indes, et quelquefois des pierres précieuses. Tobolsk est l'entrepôt des pelleteries destinées pour la couronne.

« Les autres places importantes pour le commerce de pelleterie sont : Tomsk, surtout pour la vente aux Kalmouks ou Éleuthes et aux Mongols; Krasnoïarsk, Ieniseïsk, Touroukhansk, et dans l'est de la Sibérie, Iakoutsk; ces trois dernières principalement pour l'achat.

« Irkoutsk mérite la préférence sur toutes les places de la Sibérie, par rapport à l'activité et à l'étendue de son négoce. Sa position avantageuse lui ouvre trois routes de commerce; savoir, celle de Kiakhta, celle de la Sibérie orientale et du Kamtchatka, et enfin celle de la Sibérie occidentale et de la Russie. Dans les autres villes, c'est un commerce d'entrepôt; ici, c'est un négoce actif. Le trafic avec la Chine est en grande partie dans les mains des négocians d'Irkoutsk, dont la plupart entretiennent des boutiques et des facteurs à Kiakhta. C'est aussi d'Irkoutsk que la plupart des voyages de mer aux îles de l'océan Oriental et de la côte de l'Amérique sont entrepris par des négocians qui s'associent pour cet effet. Ce *commerce russo-américain* mettra un jour le cabinet de Saint-Pétersbourg en contact avec le Canada anglais et les États-Unis. Il devient désormais nécessaire pour la Russie, qui, sans l'Amérique, ne pourrait fournir assez de pelleteries au marché de Kiakhta, où elle achète les thés, les nankins et les soieries, devenus des objets de nécessité pour les habitans de la Sibérie. Tout le beau sexe, jusqu'aux femmes des Co-

saques, prend du thé, et s'habille de tissus de la Chine. Le rusé marchand chinois commence pourtant à rechercher, outre les hermines et le *petit-gris*, des draps, des glaces, et quelques autres produits de l'industrie européenne. Ce commerce se fait en partie par échange et en partie au comptant : la balance contre la Russie a été de plus de quatre millions dans ces dernières années, désavantage purement nominal; car ne vaut-il pas mieux acheter le thé et le nankin de première main, en faisant gagner aux voituriers et aux bateliers de Sibérie les frais du transport, que de prendre ces marchandises chez les peuples navigateurs de l'Europe? La Russie pouvait d'ailleurs produire elle-même une grande partie des objets d'échange dont elle aurait besoin pour rétablir la balance.

TABLEAU SYNOPTIQUE *des provinces et des nations de la Sibérie.*

DIVISIONS.	CULTURES.	HABITANS.	POPULATION par mille carré de 15 au degré.
A. SIBÉRIE OCCIDENTALE.			
(Gouvernement de PERM.)			
Arrondissement d'*Iekaterinebourg*	Mines. Forêts. Quelques grains	*Russes. Allemands. Permiens*	
— de *Chadrinsk*	Agriculture	Idem	
— de *Kamouischlof*	*Idem*	Idem	212.
— d'*Irbite*	Agriculture. Pâturages. Vergers	*Russes. Permiens*	
— de *Verkhotourié*	Culture faible. Forêts. Mines	*Russes. Vogouls*	
(Gouvernement d'ORENBOURG.)			
Arrondissement de *Troïzk*	Pâturages. Forêts	*Russes. Bachkirs*	185.
(Gouvernement de TOBOLSK.)			
1. Arrond. de *Tobolsk*	Seigle, orge, avoine sur la lisière méridionale		
2. — de *Tioumène*	Orge, avoine, peu de légumes, point de fruits		
3. — de *Tourinnsk*	Seigle, orge, avoine, dans la plaine et au sud		
4. — d'*Ialoutorofsk*	Seigle, orge, pâturages	*Russes. Cosaques. Allemands. Suédois. Tatares. Vogouls. Ostiaks. Samoyèdes.*	34.
5. — de *Kourgan*	Blé, bois, fruits, pâturages		
6. — d'*Ichim*	Blé, prairies		
7. — de *Tura*	Orge, seigle, sarrasin, pâturages		
8. — de *Berezof*	Forêts; point de bestiaux; rennes, ours, martes zibelines		
(Province d'OMSK.)			
1. Arrond. d'*Omsk*	Orge, millet, seigle, chanvre		
2. — de *Petropavlovsk*	*Idem*, pâturages	*Russes. Cosaques Barabintzi. Kirghis.*	4.
3. — de *Semipolatinsk*	*Idem, idem*, mines, lacs salés		
(Gouvernement de TOMSK.)			
1. Arrond. de *Tomsk*	Seigle, orge, avoine, etc.		
2. — de *Kaïnsk*	Pâturages, grains, pêche	*Russes. Cosaques. Tatares. Barabintzi. Ostiaks d'Obi. Téleoutes. Birioukes. Abintzi. Boukhares.*	23.
3. — de *Kouznetzk*	Pâturages, blé, mines		
4. — de *Tcharychsk*	*Idem*		
5. — de *Barnaoul*	*Idem*		

(Gouvernement d'IENISEÏSK.)			
1. Arrondissement de *Krasnoyarsk*	Pâturages, seigle, orge, froment	*Russes. Cosaques. Iakoutes. Toungouses. Samoyèdes. Katchinsi. Beltires*	4.
2. — d'*Atchinsk*	*Idem*		
3. — de *Ieniseïsk*	Presque aucune culture		
4. — de *Kansk*	Pâturages, seigle, orge, froment		
B. SIBÉRIE ORIENTALE.			
(Gouvernement d'IRKOUTSK.)			
1. Arrond. d'*Irkoutsk*	Seigle, froment, avoine	*Russes. Cosaques. Allemands. Polonais. Bouriaites. Toungouses. Boukhares*	27.
2. — de *Nijné-Oudinsk*	Presque aucune culture		
3. — de *Verkhne-Oudinsk*	Seigle, froment, avoine, millet, sarrasin, chanvre.		
4. — de *Nertchinsk*	Sol montagneux. Peu de seigle, de froment, d'orge, de chanvre		
5. — de *Kirensk*	Seigle, froment, orge. Sol excellent, climat contraire		
(Province d'IAKOUTSK.)			
1. Arrond. d'*Iakoutsk*	Peu d'orge. Chasse, pêche	*Russes. Cosaques. Iakoutes. Toungouses. Samoyèdes. Ioukaghirs*	3.
2. — d'*Olekminsk*	*Idem, idem,* troupeaux de rennes		
3. — de *Viliouïsk*	*Idem, idem, idem*		
4. — de *Verkhoïansk*	*Idem, idem, idem*		
5. — de *Srednekolinsk*	Presque aucune culture		
(Province d'OKHOTSK.)			
1. Arrond. d'*Okhotsk*	Presque point de culture. La pomme de terre y réussit mal	*Russes. Cosaques. Koriaikes. Toungouses. Lamoutes*	1.
2. — d'*Ijighinsk*	Pommes de terre naines, cresson. Troupeaux de rennes		
(Pays des TCHOUKTCHI.)	Point de culture. Pêche et chasse	*Tchouktchi. Koriaikes*	1.
(Province de KAMTCHATKA.)			
1. Arrond. de *Pétropavlovsk*	Essais de culture assez satisfaisans	*Russes. Cosaques. Kamtchadales. Aïnos* ou *Kouriliens*	1.
2. — de *Nijné-Kamtchatsk*	Point de culture. Pâturages. Troupeaux de rennes		

TABLEAU DES DISTANCES DE QUELQUES VILLES DE SIBÉRIE,
EN VERSTES, ET D'APRÈS L'ÉVALUATION OFFICIELLE.

Pétersbourg.									
3,115	*Tobolsk.*								
5,823	2,708	*Irkoutsk.*							
4,544	1,429	1,279	*Tomsk.*						
.....	.....	2,486	.....	*Iakoutsk.*					
.....	879	.....	.....	.....	*Bérézof.*				
.....	2,972	.....	.....	.....	(1,075)	*Touroukhansk.*			
.....	.....	3,486	.....	1,000	(2,365)	(1,290)	*Olensk.*		
9,259	6,144	3,436	4,715	950	.....	.....	.....	*Okhotsk.*	
11,699	8,584	5,876	6,155	3,390	.....	.....	.....	2,440	*Nijneï Kamtchatsk.*

TABLEAU *des positions géographiques de la Sibérie, observées astronomiquement.*

NOMS DES LIEUX.	Longitudes. E.			Latitudes. N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Abakansk	91	35	0	54	7	0	*Messerschmidt*, Éph. géogr., XVI.
Argoun, rivière d' (sa sortie du lac Dolaï).	.....			49	17	0	*Idem, ibid.*
Avatcha ou *Petropavlovsk*	156	26	30	52	51	45	Connaiss. des Temps.
Atchinsk	87	20	0	56	22	0	Vsevolojsky.
Aklansk	156	5	0	64	25	0	*Idem.*
Barnaoul	81	6	45	53	20	0	Calend. de Pétersb., publié par l'académie des sciences.
Bérézof	64	55	0	63	36	14	*Idem.*
Bolchéretskoï	154	30	0	51	54	30	Connaiss. des Temps.
Büsk	83	53	0	53	0	0	Vsevolojsky.
Bargouzine	107	22	0	53	42	0	*Idem.*
Cap *Kamtchatka*	159	40	0	55	55	0	*La Pérouse.*
— *Olioutorskoï*	166	55	0	59	48	0	*Idem.*
— *Tchoukotskoï* du N.	187	56	0	66	5	30	Calend. de Pétersb.
— *Tchoukotskoï* du S.	184	9	0	64	14	30	*Idem.*
— *Saint-Thaddé*	176	45	0	62	50	0	Connaiss. des Temps.
Iekaterinebourg	58	20	0	56	50	38	Tableau d'observat. annexé à la Carte de Russie, en 12 feuill.
Idem	58	30	0	56	50	15	Connaiss. des Temps.
Iakoutsk	127	22	15	62	1	50	*Idem.*
Idem	127	23	45	(*Idem.*)			Calend. de Pétersb.
Ieniseïsk	89	38	30	58	27	17	*Idem.*
Irkoutsk	101	51	18	52	16	41	*Idem.*
Idem	102	13	30	52	18	15	Connaiss. des Temps.
Ichim	67	4	0	56	3	0	Vsevolojsky.
Ijighinsk	157	10	0	63	6	0	*Idem.*
Ilimsk	.....			56	33	0	*Idem.*
Iamichevskaïa	71	44	30	51	53	6	*Idem.*
Ialoutorovsk	63	44	0	56	38	0	Auteurs.
Idem	63	59	0	59	23	0	Vsevolojsky.
Jigansk	120	3	0	66	48	0	*Idem.*
Kaïnsk	75	15	0	56	6	0	*Idem.*
Kiakhta	104	23	0	35	15	0	*Idem.*
Kirensk	105	42	45	57	47	0	Connaiss. des Temps.
Kolyvan	.....			51	19	23	Calend. de Pétersb.
Kovyma (Basse-)	160	58	0	68	18	0	Connaiss. des Temps
Krasnoïarsk	100	37	31	56	1	2	Calend. de Pétersb.
Idem	.....			56	9	30	*Messerschmidt*, Éph. géograph.
Kouznetzk	84	48	0	54	0	0	Auteurs.
Lena (embouchure)	124	37	45	71	30	0	Billings.
Narym	.....			58	54	0	Calend. de Pétersb.

NOMS DES LIEUX.	Longitudes. E.			Latitudes. N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Idem	78	58	0	59	13	0	Vsevolojsky.
Nijné-Oudinsk	96	41	31	54	55	22	Calend. de Pétersb.
Nertchinsk	.....			51	56	0	*Idem.*
Idem	.....			51	57	0	*Messerschmidt*, Éph. géograph.
Okhotsk	140	52	30	59	20	10	Calend. de Pétersb.
Idem	140	53	30	(*Idem.*)			Connaiss. des Temps.
Olekminsk	117	14	30	60	22	0	Calend. de Pétersb.
Omsk (fort d')	.....			54	58	5	*Idem.*
Idem	71	2	0	54	57	0	Auteurs.
Idem	.....			54	59	17	Hansteen.
Idem	71	40	0	54	58	5	Vsevolojsky.
Oudskoï-ostrog	.....			55	18	0	*Idem.*
Oust-Kamenogorsk	80	20	0	49	56	15	Humboldt.
Povorotnoï (Cap)	156	27	55	52	23	25	Krusenstern.
Saianskoï-Ostrog	.....			53	10	0	*Messerschmidt*, Éph. géograph.
Selenginsk	104	18	30	51	6	6	Calend. de Pétersb.
Idem	104	12	15	(*Idem.*)			Éphém. géog., XVI.
Schipounskoï (Cap)	157	42	45	53	9	0	Billings.
Idem	157	29	45	53	6	0	Krusenstern.
Semipolatinsk	77	25	0	50	29	45	Calend. de Pétersb.
Idem	77	13	42	50	23	52	Humboldt.
Smeïnogorskaïa (fort de) ou *Schlangenberg*	79	49	30	51	9	25	Tableau de la Carte de Russie.
Sourgoute	.....			61	16	0	Calend. de Pétersb.
Idem	70	45	0	61	25	0	Vsevolojsky.
Sviatoï (Cap)	138	9	45	71	10	0	Tuckay.
Tchoukotskoï (Cap)	175	51	0	64	14	30	Connaiss. des Temps.
Tobolsk	66	5	0	58	12	30	*Idem.*
Idem	65	45	43	58	11	43	Calend. de Pétersb.
Idem	65	45	44	58	11	48	Tableau de la Carte de Russie.
Idem	65	40	0	58	11	42	Vsevolojsky.
Idem	64	58	55	58	12	20	Billings.
Tomsk	82	39	30	56	30	0	Connaiss. des Temps.
Idem	82	49	36	56	29	39	Calend. de Pétersb.
Idem	82	42	45	56	59	38	Billings.
Tourinsk	61	25	0	57	56	0	Vsevolojsky.
Touroukhansk	.....			66	0	0	*Idem.*
Tioumen	63	10	0	57	0	0	*Idem.*
Toura	71	45	3	56	54	31	Auteurs.
Verkhné-Oudinsk	104	50	0	51	28	0	Vsevolojsky.
Verkhotourié	.....			58	50	15	*Idem.*
Zachiversk	139	49	45	66	30	0	Billings.
Idem	136	0	0	67	30	0	Vsevolojsky.

TABLEAU *des produits de l'agriculture dans quelques parties de la Sibérie.*

DISTRICTS ET TERRITOIRES.	TERRAINS CULTIVÉS EN GRAINS.	FORÊTS.	PRAIRIES.
Delmatof	97,552 *dessaitines.*	224,631 *dessaitines.*	
Chadrinnsk	115,130	24,385	20,971
Kamouischlof	121,637	146,241 à 49,851	
Irbite	56,599	20,177	21,708
Verkhotourié	106,799	178,651	42,321
Tourinsk	10,000	200 à 300,000	
Tioumen	15,000	100 à 200,000	
Ialoutorovsk	20,000	300 à 400,000	
Issim	3,000		
Tara	15,000		
Ieniseïsk	1,000		

La *dessaitine* équivaut à 1.09 hectare.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE *des découvertes faites en Sibérie.*

ANNÉES.

1242. — *Scheiban* conduit les Tatares en Sibérie, et y fonde le *khanat* de *Sibir* ou *Toura*.

1246. — *Carpini* nomme les Samoyèdes parmi les peuples conquis par les Mongols.

1558. — *Strogonoff* commerce en Sibérie.

1563. — *Ivane Vassilievitsch* insère le nom de Sibérie dans le titre des tzars russes.

1580. — *Iermak Timofeyef* envahit, à la tête d'une troupe de Cosaques, le khanat de Sibir ou la Sibérie occidentale.

1584. — Les Russes abandonnent la Sibérie.

1587. — Ils bâtissent Tobolsk.

1598. — La mort de *Koutchoum-Khan* met un terme à la résistance des Tatares.

1604. — La ville de Tomsk est fondée.

1618. — Ieniseïsk et Kouznetzk sont bâties.

1621. — *Cyprian*, métropolitain de Tobolsk, publie une description de la Sibérie.

1636. — Des bâtimens russes descendent la Lena, et côtoient les bords de la mer Glaciale.

1639. — *Dimitreï Kopilof* atteint les rivages de l'océan Oriental.

ANNÉES.

1646. — *Bomychlan*, allant de Kovyma à Anadyr, double le cap Tchoukotzkoï ou Oriental.

1648. — *Deschnef*, autre Cosaque, fait le même voyage.

1648-58. — Irkoutsk, Iakoutsk et Nertchinsk sont bâties.

1690. — Le Kamtchatka est connu à Iakoutsk.

1695. — Première expédition russe au Kamtchatka.

1706. — La pointe méridionale du Kamtchatka est atteinte.

1711-1724. — Des marchands d'Iakoutsk visitent des îles et des terres au nord des embouchures de la Lena et de l'Iana.

1720-26. — *D. Messerschmidt* (1) voyage en Sibérie jusqu'à Touroukhansk au nord, et jusqu'à Nertchinsk à l'est.

1721. — *Strahlenberg* (2) voyage jusqu'au Ieniseï.

1727. — *Bering* (3) remonte la côte orientale jusqu'au 67e degré 18 minutes, et double ainsi le cap Tchoukotzkoï ou Oriental; il n'aperçoit point l'Amérique.

1733 — *Bering*, *Delisle de la Croyère* (4), *Muller* et *Gmelin* partent pour une grande expédition.

1733-43. — *Gmelin* (5), botaniste, parcourt la Sibérie jusqu'à Iakoutsk et Kirensk à l'est, Touroukhansk au nord, Nertchinsk et Sayanskoï-Ostrog au sud. *Muller* (6) et *Fischer* (7) font le même voyage en qualité d'historiens et d'antiquaires.

1738. — Le lieutenant *Ovzine* navigue de l'Obi au Ieniseï.

—— — Le lieutenant *Laptief* suit *par terre* la côte du Ieniseï à la Lena.

1739-40. — Le même navigue depuis la Lena jusqu'à la Kovyma.

1740. — *Steller* (8), naturaliste, arrive au Kamtchatka; il y passe l'année 1743.

1760. — L'académie des sciences envoie des *questions* à tous les gouverneurs, etc.

(1) *Daniel Messerschmidt*, Dantzickois, mort dans la dernière misère à Pétersbourg, 1735. Ses nombreux papiers, conservés dans les archives de l'Académie, ont été extraits par ses successeurs.

(2) *Tobbert*, capitaine suédois, anobli sous le nom de *Strahlenberg*, auteur de l'ouvrage intitulé l'*Asie septentrionale* et *orientale*, 1730.

(3) *Vitus Bering*, Danois, né à Horsens en Jutland, mort en 1741, dans l'île qui porte son nom.

(4) *Louis Delisle de la Croyère*, géographe et astronome français, mort 1741, sur la côte de l'Amérique.

(5) *Jean-George Gmelin*, né en 1709, à Tubingue en Souabe, mort au même endroit en 1775, auteur de la *Flora Sibirica*, oncle de *Samuel Gmelin*, le voyageur en Perse, etc., mort en 1774.

(6) *Muller*, né dans le cercle de Westphalie, mort à Moscou 1784, historiographe, conseiller d'État, etc.

(7) *Fischer*, Livonien, à ce qu'il paraît, mort 1771, académicien à Pétersbourg.

(8) *George-Guillaume Steller*, de la Franconie, mort dans la misère, 1745; auteur de la Description du Kamtchatka (1774), dont le manuscrit avait servi à Krachenninikoff. Les *MSS.* de Steller, savoir : *Syllabe plantarum Tobolensium*, *Flora kamtchatika*, *Ornithologia Sibirica*, *Ichthyologia Sibirica*, conservés auprès de l'académie de Pétersbourg, ont été extraits par d'autres voyageurs.

ANNÉES.

1760. — *Pleisner*, Courlandais, commandant d'Okhotsk, constate, par diverses recherches, que le pays des Tchoukotches est une presqu'île séparée de l'Amérique par un détroit où il y a deux îles.

1764. — *Sind*, lieutenant de vaisseau russe, examine le détroit de Bering et la côte voisine de l'Amérique. — Un bâtiment marchand va de Kovyma à Anadyr.

1765. — *Laxmann* (1), minéralogiste et botaniste, parcourt la Sibérie jusqu'au nord du Kamtchatka.

1768-1774. — *Pallas* (2) fait son grand voyage; il passe les années 1770-73 en Sibérie : il a été jusqu'en Daourie. *Souïef*, son adjoint, visite l'Obdorie.

1771. — Nicolas *Rytschof*, capitaine russe, et *Bardanes*, Illyrien savant, accompagnant un détachement russe, parcourent la steppe des Kirghiz.

1771-1772 — *Falk* (3), botaniste profond, voyage en Sibérie. Ses papiers ont été publiés en 1785 par *Georgi*.

1772. — *Georgi* (4), collègue de Falk, examine en détail le lac de Baïkal, les monts de Daourie, l'Oural, etc.

1775. — *Liakhof* et *Chvoïnof* visitent plusieurs îles au nord du cap Sviatoï.

1787. — *Billings*, Anglais, tente en vain d'aller de Kovyma, par le détroit de Bering, à Anadyr.

1791-93. — Le même navigue dans les mers qui baignent le Kamtchatka (5).

1790-95. — *Sievers* (6), botaniste et apothicaire, voyage dans les montagnes méridionales de la Sibérie.

1804. — Expéditions de Krusenstern, Langsdorf, Tilésius, etc.

1809. — Découverte de la plus orientale des îles de la Nouvelle-Sibérie, par Hedenström.

N. B. Ce Tableau ne comprend ni les voyages aux îles Aléoutiennes, ni ceux aux îles Kouriles et Iesso, ni ceux au Spitzberg; on trouvera ces parties traitées dans les endroits convenables. On a extrait ce Tableau de *Fischer*, Histoire de Sibérie; *Muller*, Recueil pour servir à l'Histoire de Russie; *Georgi*, etc.

(1) *Eric Laxmann*, Suédois de la Finlande, pasteur, ensuite académicien, puis conseiller des mines, chevalier, etc., mort en 1796. On regrette extrêmement qu'il ait si peu écrit.

(2) *Pierre-Simon Pallas*, de Berlin, membre associé de l'Institut, etc.

(3) *Jean-Pierre Falk*, Suédois, élève de Linnæus, savant respectable, victime des intrigues et de la jalousie; il se tua d'un coup de pistolet, en 1774, le 31 mars.

(4) *Jean-Gottlob Georgi*, de la Poméranie suédoise, auteur de la meilleure Statistique de la Russie.

(5) *Sauer*, Allemand, et *Sarytscheff*, Russe, ont recueilli des relations de cette expédition mal dirigée.

(6) *Sievers*, Allemand, est encore une victime; il prit du poison. Pallas a publié ses plantes en partie.

TABLEAU *des points culminans de la partie méridionale des monts Ourals, mesurés au baromètre par le colonel* TERLETZKY *en* 1830.

	MÈTRES.
Le *Grand-Taganaï*, à 4 lieues de l'usine de Zlatooust, est un groupe de plusieurs sommets, dont le plus élevé ou le pic du milieu, situé par le 45e degré de latitude, a.....	1120 40
Niveau de la rivière de l'Aï à Zlatooust.....	338 »
Le *Petit-Taganaï* (pic du milieu).....	1029 »
L'*Oural-Taou*, que le colonel Terletzky regarde comme étant d'origine volcanique, situé vers l'usine de Miask, à 3 lieues de celle de Zlatooust.....	787 80
Le mont *Yourma*, considéré aussi comme étant d'origine volcanique.....	1026 35
Le mont *Ourenga*, près Zlatoost.....	477 65
Le mont *Aouch* (*Ouchkoul*), regardé comme sacré par les Bachkirs.....	595 »

LIVRE CENT TRENTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'Empire chinois. — Première section. — La Petite-Boukharie ou Turkestan chinois, appelé aussi *Thian-chan-nan-lou*, et la Kalmoukie ou Dzoungarie, nommée *Thian-chan-pe-lou*.

« Nous revenons des extrémités septentrionales de l'Asie pour nous hasarder dans les zones centrales, zones que la géographie ne connaît que par de vagues traditions ou par des relations la plupart surannées : celles-là ne servent souvent qu'à doubler les ténèbres dans lesquelles nous errons; celles-ci ne fournissent que des clartés trompeuses; car, depuis les XIIIe, XIVe et XVe siècles, où l'on parcourut librement ces contrées, aujourd'hui fermées au voyageur européen, combien de villes ont dû disparaître! combien de nations s'éteindre! combien de champs se couvrir de ronces! combien de déserts se revêtir des dons de la culture! Aussi l'analyse des relations de Carpin (1), de Rubruquis (2), de Marc-Pol (3), de Pigoletti (4), de Haïton (5), figure-t-elle déjà dans le tableau que nous avons tracé de la *Géographie du moyen âge*. Ce ne sera qu'avec circonspection, et faute de meilleurs matériaux, que nous adopterons quelques traits de ces relations. »

Cependant les considérations que M. de Humboldt a publiées sur les montagnes de l'Asie centrale nous seront d'un grand secours pour la géographie physique de cette vaste région; les voyages de Macartney, d'Amherst, de Timkovski, les travaux des missionnaires, et surtout les

(1) Voyez notre Vol. I, p. 534-538. — (2) *Ibid.*, p. 540-546.
(3) *Ibid.*, p. 551-569. — (4) *Ibid.*, p. 570-575. — (5) *Ibid.*, p. 576 *sqq.*

savans Mémoires d'Abel Remusat et de M. Klaproth, nous serviront de guides dans nos descriptions géographiques.

« La partie centrale de l'Asie, dont nous détachons le Tibet, renferme quatre divisions géographiques, la *Mongolie* propre, au nord de la Chine; la *Kalmoukie* ou la *Dzoungarie*, à l'ouest de la Mongolie; la *Petite-Boukharie*, appelée par quelques géographes le *Turkestan oriental*, et plus exactement le *Turkestan chinois*, ou mieux encore le *Thian-chan-nan-lou*, à l'est de la Grande-Boukharie et au nord de Kachemire; enfin, au milieu de ces contrées, le *désert de Cobi* avec ses oasis.

« Une lisière de la Dzoungarie et de la Petite-Boukharie fut comprise dans la *Scythie au-delà d'Imaus*, connue des anciens. Le cours des rivières, et peut-être la vue du lac Balkhach, firent supposer l'Océan septentrional comme très-voisin; et le nom mongol de *Daba*, qui signifie montagne en général, fut appliqué au prétendu promontoire *Tabis*, censé terminer l'Asie au nord-est environ dans le pays des Ouigours. La *Sérique* des anciens embrassait, ainsi que nous l'avons démontré (1), les parties occidentales du Tibet, le Serinagor, le Kachemire, le Petit-Tibet, et peut-être une lisière de la Petite-Boukharie. Ce nom, connu encore d'Ammien-Marcellin, dans le IVe siècle, disparaît dans le Ve. Moïse de Khorène connaît, à la vérité, une ville de *Syrrhia*, qui est la *Sera metropolis;* mais il donne au pays dont elle était capitale le nom de *Djenia* ou *Djenistan* (2). Il semble comprendre sous ce nom l'Asie centrale, et spécialement la Petite-Boukharie; il place plus à l'orient le pays de *Sena* ou la Chine. Est-ce que la dénomination de *Djenia* rappellerait une ancienne conquête de ces contrées par les Chinois? ou ce nom signifie-t-il pays des génies, des dieux, comme celui de Sérique peut dénoter en sanskrit

(1) Voyez notre Vol. Ier, p. 375-380. — (2) *Mos. Chor.* Histor. Armen.

pays du bonheur? Nous l'ignorons. Il paraît que, six siècles plus tard, ces pays étaient souvent désignés sous le nom général de *Cathaya*, ou proprement *Katay* ou *Kitay*, et que l'on y distinguait le Kitay *blanc* ou libre, du Kitay *noir* ou tributaire (1). On ignore si ce mot était le nom propre de la Chine septentrionale (2), ou bien une appellation dérivée d'un terme tatare signifiant montagnes désertes (3). Quoi qu'il en soit, le Kathay joua un grand rôle dans la géographie depuis le XIIIe jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Il est certain que ce nom embrassait principalement le nord de la Chine, long-temps constitué en monarchie particulière; mais il s'étendait probablement en même temps sur une partie de la Mongolie et du Tangout. L'acception du nom de *Kara-Kathay*, ou Kitaï tributaire, a dû varier avec le sort des armes.

« Une dénomination plus vague encore a long-temps embrassé sur les cartes géographiques non seulement la zone centrale de l'Asie, mais même tout le nord et l'est de cette partie du monde; c'est celle de *Tatarie*, avec ses divisions. On la donna, dans les XIIIe et XIVe siècles, à tout l'empire des Mongols, sous Djenghiz-Khan, et à celui des Tatares, sous Tamerlan. Pendant le démembrement de cette dernière monarchie, un descendant de Djenghiz-Khan appelé *Isan-Boga-Khan*, fonda un État particulier dans la Petite-Boukharie, dont Bichbaligh et ensuite Kachghar furent les capitales. Vers le même temps, les quatre tribus confédérées des Kalmouks (4), que les Européens appellent *Eleuthes*, reprirent leur ancienne indépendance, et se donnèrent un souverain décoré du titre de *kontaich*

(1) *And. Muller*, Disquisitio geograph. et histor. de Cathayâ (Berlin, 1670). Comp. *Hyde*, Syntagma dissert., I. Itin. mund., p. 31.

(2) *Langlès*, Alphabet mantchou, p. 26-31 (3e édit.). *Petis la Croix*, Hist de Gengis-Khan, I, ch. IV. — (3) *Kita* ou *Kata*. *Kircher*, Prod. copt. 99. *Martinii*, Histor. Sin., p. 317.

(4) *Derben-Oerœt.*, i. e. les quatre frères.

ou *khan-taidcha*. A la même époque, la puissance des Mongols dans la Chine s'écroula; les descendans de Djenghiz-Khan se retirèrent à Karacoroum; et cet endroit, capitale de l'Asie entière sous Djenghiz-Khan, ne fut plus que le chef-lieu de la horde de *Khalkha*. Bientôt, s'étant divisés entre eux, tous les Mongols devinrent peu à peu tributaires des Chinois, et ensuite des Mandchoux, nouveaux maîtres de la Chine. La Russie, qui avait détruit les royaumes tatares d'Astrakhan, de Kazan et de Sibérie, soumit aux environs du lac Baïkal quelques tribus mongoles. Ces diverses révolutions produisirent dans la géographie la fameuse distinction entre la *Tatarie moscovite* ou *russienne*, comprenant Astrakhan, Kazan et la Sibérie; la *Tatarie chinoise*, composée des pays des Mongols et des Mandchoux; enfin, la *Tatarie indépendante*, formée des Etats de la Grande et de la Petite-Boukharie, de celui des Kalmouks-Eleuthes, des Kirghiz et des Turcomans. Cette triple division, aujourd'hui entièrement rejetée, était déjà dérangée il y a un demi-siècle. Les Kalmouks, qui en 1683 avaient fait la conquête de la Petite-Boukharie, et s'étaient rendus redoutables à la Chine et à la Russie, éprouvèrent, après un demi-siècle de puissance et de gloire, tous les fléaux de la guerre civile. Les Chinois, employant contre eux les armes des Mongols, les soumirent, et les tiennent encore sous le joug. La *Tatarie chinoise* s'étendrait donc aujourd'hui sur tout le centre de l'Asie; mais il est plus convenable de bannir ce terme absurde. »

Nous avons déjà tracé les chaînes de montagnes qui circonscrivent la région que nous allons parcourir; dans un tableau général nous avons énuméré ses principaux végétaux et les animaux qui errent dans ses vallées et dans ses déserts; un mot suffira pour en peindre le climat avant de passer à la description spéciale de chacun des pays qui en font partie.

Toutes les relations s'accordent à représenter le froid comme étant plus rigoureux dans le centre de l'Asie, que la latitude ne devrait le faire supposer. La cause en est probablement due, non pas, comme on l'a cru, à l'élévation du sol, qui jusque dans ces derniers temps a été fort exagérée, mais surtout aux neiges qui couronnent les hautes cimes des montagnes, et à l'abondance du sulfate et du carbonate de soude dont la terre est imprégnée. La Pérouse trouva les côtes du pays des Mandchoux, sous la latitude de 49 degrés, couvertes de neige au mois d'août. Les ambassadeurs de *Scharockh* virent en Kalmoukie la terre gelée à deux pouces de profondeur au solstice d'été même (1). Cependant il se trouve dans l'intérieur quelques régions plus tempérées.

Commençons nos recherches par les pays les plus voisins du Tibet et du Turkestan indépendant.

La contrée appelée improprement la *Petite-Boukharie*, et connue aussi sous les noms de *Turkestan chinois* et de *Turkestan oriental*, a reçu encore celui de *Tourfan* de l'une de ses villes; mais les Chinois la nomment *Thian-chan-nan-lou* (2). Elle est bornée au nord par la Dzoungarie, à l'est par la Mongolie et par le pays des Mongols du Khoukhou-noor, au sud par le Tibet, et à l'ouest par les monts Bolor qui la séparent de la Grande-Boukharie ou du khanat de Boukhara. On lui donne environ 450 lieues de longueur de l'ouest à l'est, 200 dans sa plus grande largeur du nord au sud, et 70,000 lieues carrées de superficie. Dans cette vaste étendue se trouve compris le désert de *Cobi* ou de *Chamo*.

Cette contrée, entourée presque de tous côtés par des chaînes de montagnes, forme une sorte de plateau, une

(1) *Forster*, Découvertes au Nord. t. I, 254. — (2) Elle est située entre le 35e et le 44e degré de latitude N., et entre le 69e et le 93e de longitude E.

suite de plaines sablonneuses élevées de 6000 à 8000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Ces plaines sont sillonnées par des rivières qui se perdent dans des sables ou dans des lacs. La principale est le *Yarkand* ou *Yarkiang* qui prend sa source au point de jonction des monts Bolor et Tsoungling; elle reçoit le *Kachghar*, qui a plus de 200 lieues de cours, et le *Khotan* ou *Youroung-Khachi* qui est moitié moins long et qui se forme de trois rivières dont l'origine est dans les monts Mouztagh ou *monts de Glace*, au nord, et dans une région riche en jade, minéral appelé *yu* par les Chinois : de là les noms de *yu blanc*, *yu noir* et *yu vert* que portent ces trois branches. Après s'être grossi des eaux du Kachghar et du Khotan, le Yarkand prend le nom de *Tarïm*, sous lequel, après un cours de plus de 300 lieues, il se jette dans le lac de *Lob* ou *Lob-noor* qui paraît être le réceptacle de plusieurs autres rivières. Ce lac, situé entre 40 et 41 degrés de latitude septentrionale, et entre 86 et 88 degrés de longitude orientale, a 20 à 25 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 10 à 15 de largeur. *Marco-Polo* ou *Marc-Pol* rapporte que les caravanes qui se rendent de Kachghar à la Chine, s'arrêtent près de ce lac avant de traverser le désert de Cobi.

On assure que les montagnes qui forment les limites naturelles du Turkestan chinois renferment des pierres précieuses, de l'or et de l'argent; mais les habitans ignorent ou dédaignent l'art de les exploiter : ils se contentent de recueillir l'or des dépôts d'alluvion qui se forment dans le lit des rivières, et qui paraissent y être amenés par les torrens à l'époque de la fonte des neiges. Ils transportent cet or à la Chine ou à Tobolsk en Sibérie.

Jetons un coup d'œil sur le climat et les productions du sol, d'après ce qu'en a dit un voyageur récent.

« Les vents, dit M. Timkovski, sont très-fréquens dans « le Turkestan oriental, au printemps et en été; mais ils

« ne sont pas violens; ils ne soulèvent pas le sable et ne « déracinent point les arbres; ils font seulement tomber les « feuilles des trembles, des saules, des pêchers, des abri- « cotiers, des pruniers, des poiriers et des pommiers de dif- « férentes espèces que le pays produit. Aussitôt que les « vents commencent à souffler, les arbres fruitiers se cou- « vrent de fleurs et les fruits mûrissent. Les autres arbres « alors verdissent également et répandent bientôt leur om- « brage sur la campagne. Lorsque les vents cessent, des « brouillards les remplacent et arrosent la terre comme « une rosée bienfaisante. La pluie cause dans ces contrées « des effets très-nuisibles; elle y est rare; mais si elle « tombe, même en petite quantité, pendant le temps que « les arbres sont en fleurs, elle les fane; si elle tombe « abondamment, les arbres paraissent comme couverts « d'huile, et ils ne portent point de bons fruits (1). »

Ajoutons, d'après ce voyageur, que le sol est gras et chaud, et conséquemment fertile; que les habitans arrosent leurs champs au moyen de canaux d'irrigation; que la terre se prête à la culture de toutes sortes de grains et de légumes; qu'ils cultivent le blé, le riz et le coton, ainsi que l'orge et le millet, qui ne sont employés que pour en extraire de l'eau-de-vie ou pour nourrir le bétail. « Aussitôt « que le printemps a fondu les glaces des lacs et des étangs, « on conduit l'eau dans les champs; dès que la terre est « bien imbibée, on laboure et on sème. Quand la jeune « plante a quelques pouces de hauteur, on conduit les eaux « pour la seconde fois dans les champs. On laisse croître « les mauvaises herbes parmi le blé, parce qu'on pense « qu'elles en maintiennent la tige fraîche. Voilà un singulier « effet des préjugés de l'ignorance! » La pluie ne convient

(1) *G. Timkovski :* Voyage à Peking à travers la Mongolie, tom. I, pag. 410 et suivantes.

nullement au sol : si elle n'est pas forte, le grain donne peu de farine; si elle est forte, les champs se couvrent de sulfate de soude, et toute la récolte est perdue. La culture des cucurbitacées est très-répandue : on compte dans le Turkestan chinois plusieurs espèces de melons, dont quelques uns sont excellens, et dont d'autres ont l'avantage de se conserver très-long-temps sans perdre de leur saveur.

Le règne animal y est assez varié : les serpens et les scorpions y sont fort communs, ainsi qu'une arachnide qui n'est pas moins dangereuse, et qui paraît se rapporter au *phalangium aranoides :* sa piqûre passe pour être mortelle. Les montagnes et les steppes sont peuplées de chevaux sauvages, de chameaux, de bœufs vigoureux et féroces, dont la chasse offre beaucoup de danger; car si le chasseur ne tue pas l'animal du premier coup de fusil, il risque d'être victime de sa fureur. Les montagnes sont le refuge d'un grand nombre de chacals aussi grands que des loups, et si redoutables que les tigres n'osent pas se montrer dans les lieux que fréquentent ces animaux. Le pays nourrit aussi beaucoup d'*argalis*, moutons à grosses têtes et à longues cornes tortillées. Les habitans ne mangent pas leur chair, mais emploient leur peau pour se garantir du froid.

Un produit animal qui joue un grand rôle dans le *Thian-chan-nan-lou* est le bezoar, que les habitans appellent *yada-tach.* C'est une concrétion solide qui varie de grosseur et de couleur, et que l'on trouve dans le corps des vaches, des chevaux et des cochons. Un habitant veut-il obtenir de la pluie, il attache le bezoar à une perche de saule qu'il pose dans de l'eau pure; désire-t-il du vent, il met le bezoar dans un petit sac qu'il attache à la queue de son cheval; enfin souhaite-t-il avoir un temps frais, il attache le bezoar à sa ceinture. Ce préjugé attaché à la vertu du bezoar est tellement répandu dans le pays, qu'il n'est pas un habitant qui se mette en voyage sans se munir d'une de ces

concrétions animales : c'est la partie la plus essentielle du bagage.

Oserons-nous rapporter avec confiance ce que M. Timkovski a recueilli de la bouche des Chinois sur quelques animaux de ce pays, que les Européens ne fréquentent pas? Parlerons-nous de l'oiseau appelé par les habitans *kharakoutchkatch*, et par les Chinois *tcha-khéou*, espèce d'étourneau qui ressemble à la caille, à l'exception du bec et des pieds qui sont rouges; oiseau qui habite les glaciers, vole en troupe et pond sur la glace; qui abandonne ses œufs, destinés pendant les grands froids à s'ouvrir d'eux-mêmes, pour laisser échapper les petits qui s'élèvent de suite dans les airs? Ne verrons-nous pas un peu d'exagération orientale dans la peinture de ce grand aigle nommé *syrym*, qui habite les plus hautes montagnes, et ressemble, quand il vole, à un nuage noir; dont les plumes des ailes ont 8 à 10 pieds de longueur, dont le corps atteint la grosseur d'un chameau, qui attaque souvent des chevaux et des bœufs, et dont l'approche est un juste sujet d'épouvante pour les habitans qui s'empressent alors de se réfugier dans leurs maisons? Enfin, à quelle espèce peut appartenir cet *oiseau suif*, toujours gras, sans plumes, et noir, qui se laisse saisir facilement, et qu'on ne met en liberté qu'après lui avoir pressé le croupion, d'où sort une sorte de suif que l'on a soin de recueillir? Il serait peut-être utile pour la science qu'un naturaliste voyageur pût visiter ce pays qui offre de tels exemples d'anomalie sous le rapport zoologique.

Ce fut en 1758 que le Turkestan oriental tomba au pouvoir du puissant empereur Khian-loung, qui en fit une province de l'Empire chinois sous le nom de *Thian-chan-nan-lou*, c'est-à-dire *Province au sud des montagnes célestes.* On le nomma aussi *Pays de la nouvelle frontière.* Il fut d'abord divisé en huit principautés tributaires; mais les

habitans supportant impatiemment le joug chinois, levèrent plus d'une fois depuis ce temps l'étendard de la révolte; en 1826, sous la conduite d'un chef nommé *Chang-ki-wih*, ils remportèrent même plusieurs avantages sur les armées chinoises; mais ils finirent par être entièrement soumis, et le pays fut divisé en dix principautés annexées à l'Empire.

Depuis les temps les plus reculés, ce pays était gouverné par des princes indépendans qui portaient le titre de *khodjò* ou *khodja*, titre qui signifie, selon M. Klaproth, *seigneur*, *maître*, *docteur*. Mais peu unis entre eux, ils furent souvent assujettis par les peuples voisins : d'abord par les Mongols, plus tard par les Dzoûngars, et enfin par les Mandchoux devenus maîtres de la Chine.

Les habitans du Thian-chan-nan-lou sont pour la plupart descendans des anciens *Ouigours*, nommés *Hoeï-hou* et *Hoei-hoei* par les Chinois, c'est-à-dire qu'ils sont d'origine turque. Les autres, qui s'y trouvent dispersés comme négocians, sont des *Sarti* ou *Boukhares*, c'est-à-dire d'origine persane. Les *Hoei-hoei* sont depuis long-temps attachés au mahométisme. Ils se servent pour écrire de caractères dérivés de l'ancien alphabet sabéen. L'origine et la langue du peuple qui l'habite sont donc les principaux motifs qui ont fait donner à ce pays le nom de Turkestan chinois.

Les dix principautés qui divisent la contrée portent les noms de leurs chefs-lieux, et ceux-ci sont à peu près les seules villes que l'on puisse y citer, et qui sont toutes à de grandes distances les unes des autres.

La capitale paraît être *Aksou* : du moins c'est là que réside le commandant des troupes de toute la province. Cette ville est peu éloignée de la frontière septentrionale; elle n'est point fortifiée, mais elle doit être considérable, puisqu'elle renferme 6000 maisons. Il s'y fait un grand commerce entre plusieurs nations qui s'y rendent à différentes époques, telles que les Chinois, les Kirghiz,

les Boukhares, les Hindous, les Tibetains et les Kachemiriens. On y travaille avec soin le jade, et l'on y fabrique des selles et des brides en cuir de cerf brodé, qui jouissent d'une grande réputation. Les campagnes environnantes sont très-fertiles : les champs sont couverts de céréales et de légumes; les vergers sont remplis d'arbres fruitiers de toute espèce : la vigne y enlace tour à tour les branches de l'abricotier, du pêcher, du grenadier, du poirier et du pommier; les prairies sont couvertes de bêtes à cornes, de chameaux, de chevaux et de moutons.

A 23 lieues à l'ouest d'Aksou, *Ouchi*, autre chef-lieu de principauté, est adossé aux montagnes du nord; une rivière assez large baigne sa partie septentrionale; les étrangers qui viennent y faire le commerce sont assujettis à payer un droit du dixième, en nature, de la valeur des marchandises qu'ils y apportent. Cette ville peut avoir 3 à 4000 âmes. Du temps des Dzoûngars elle était plus peuplée et plus florissante. Elle possède encore un hôtel des monnaies où l'on frappe principalement des pièces de billon nommées *pouls*, qui contiennent un peu plus de deux parties d'argent, et d'autres nommées *khara-pouls* ou monnaies noires, faites en cuivre jaune avec $\frac{2}{5}$ d'argent. Depuis 1775, les Chinois ont changé le nom de cette ville en celui de *Youngning*, suivant M. Timkovski, et selon d'autres en celui de *Youn-ping;* on l'appelle aussi *Fou-hoa.* Son territoire s'étend vers le nord jusqu'aux glaciers; au sud, des rivières paisibles arrosent des vallées fécondes parsemées de bouquets de saules. Des Kirghiz nomades parcourent ces vallées et les plaines qui les avoisinent.

La *principauté* de *Kachkar* ou *Kachghar* se trouve à l'ouest de la précédente; elle forme de ce côté l'extrême frontière de l'Empire chinois; elle touche au nord à la chaîne des Montagnes Neigeuses. Le Kachghar est la principale rivière qui l'arrose. Marco-Polo ou Marc-Pol, qui la visita vers la

fin du XIIIe siècle, nous donne une idée de ce qu'elle était à cette époque; il nous la représente couverte de villes et de châteaux, de jardins et de belles terres qui produisent de bon raisin, dont on fait du vin; il y a d'autres fruits en abondance. On y cultive le coton, le lin et le chanvre.

« Le général chinois qui fit la conquête de ce pays en 1759, écrit (1) que le sol est maigre; les habitans sont avares, et mènent une vie frugale (2); il y a, dit-il, environ 60,000 familles, 17 villes, 1600 villages et hameaux dans la province de *Hashgar* ou *Kachghar;* mais il est possible qu'il ait voulu parler de toute la Boukharie, qui a porté le nom de royaume de Kachghar. La ville du même nom, autrefois résidence des khans de la Boukharie orientale, compte, selon le général chinois, 2500 familles. Elle est bâtie en briques. »

Suivant M. Timkovski, *Kachghar* est construite près d'une citadelle; d'après les renseignemens qu'il s'est procurés, il paraîtrait qu'elle est peu peuplée, c'est-à-dire qu'elle n'a que 16,000 habitans; mais d'autres renseignemens nous portent à lui en accorder plus du double, sans compter une garnison que l'on peut évaluer à 10,000 hommes. La classe des négocians y est fort riche et adonnée aux plaisirs; on y trouve un grand nombre de cantatrices et de danseuses habiles; dans les maisons opulentes il est même du bon ton d'en élever et d'en entretenir. La douane de Kachghar prélève sur les marchandises les mêmes droits qu'à Aksou. La ville est soumise à une contribution annuelle de 3,600,000 pouls, ou environ 288,000 francs, et à 14,000 sacs de blé pour l'entretien de la garnison. Les habitans

(1) *Grosier*, Description de la Chine. — (2) *Marco Polo* da Veniesia maravegliose cose del mondo. Impresso in Venetia per Melchior Sessa. Anno domini 1508, cap. XXXVIII (*Bibl. impériale*). Celle de Trévise, de 1590, vantée par MM. *Pinkerton* et *Walckenaer*, est incomplète, fautive, et rien moins que remarquable (*Bibl. de Sainte-Geneviève*).

sont fort habiles dans l'art de tailler et de travailler le jade, et dans la fabrication des étoffes d'or. Cette ville est éloignée de 1000 li ou de 100 lieues d'Aksou. Elle fut la capitale d'un royaume puissant qui appartint à des princes de la race de Djenghiz-Khan, et qui comprenait le Khotan. La principauté dont elle est le chef-lieu renferme neuf autres villes généralement peu importantes. Son territoire est fertile en céréales et en fruits de différentes espèces, dont une partie sert pour payer les impôts à la cour de Péking.

La *principauté* d'*Yarkiang*, dont le nom se prononce *Yarkand*, est située au sud-est de celle de Kachghar. C'est un pays généralement uni, arrosé par la rivière d'Yarkiang, et qui produit en abondance du froment, de l'orge, du riz, du lin, et des fruits exquis. On y cultive beaucoup de mûriers pour la nourriture des vers à soie. On y élève aussi des chevaux d'une race très-renommée dans l'Empire chinois. Les peuples du *Earcan* (1), dit Marc-Pol, sont habiles artisans; mais ils ont, pour la plupart, les jambes gonflées et de gros goîtres, ce qui vient de la qualité des eaux qu'ils boivent.

Yarkiang ou *Yarkand* est une des plus grandes villes du Turkestan chinois; elle en était autrefois la capitale. On y compte 12,000 maisons et 32,000 habitans payant l'impôt; mais on prétend, dit M. Timkovski, que la huitième partie seulement est inscrite sur les rôles. En admettant cette version populaire, et sans doute exagérée, on aurait pour la population de cette ville plus de 250,000 âmes; mais en supposant que chaque maison renferme terme moyen 15 individus, on arrive à supposer à cette ville 180,000 habi-

(1) On lit : *Earcan* dans notre édition; *Barcan* dans celle de Trévise, de 1590; *Carchan* et *Carcam* dans d'autres; *Bourkend*, *Ourdakend* et *Ardakend* chez Aboulfeda, Albergendi, etc. Voyez *d'Herbelot*, Bibliothèque orientale, v. Khoten et Cashgar.

tans, ce qui est déjà un nombre assez considérable. Elle a le rang de place de guerre, bien qu'elle ne soit entourée que d'un rempart en terre et d'un fossé. Sa garnison, composée de 4500 hommes, habite un quartier séparé. On y voit un beau palais, un bazar d'une lieue de longueur, et une dizaine de colléges. De nombreuses manufactures d'étoffes de soie, de coton, de lin, et de magnifiques tapis, ainsi qu'un commerce qui attire des marchands de tous les points de l'empire et de l'Inde, contribuent à entretenir le luxe et l'opulence.

C'est dans cette ville que l'art de travailler le jade occupe le plus de bras. C'est aussi dans les environs de cette ville que l'on trouve en abondance cette matière précieuse tellement estimée des Chinois, que le gouvernement seul en a le monopole. Une rivière voisine qui descend des montagnes roule des morceaux de cette substance qui ont depuis 2 pouces jusqu'à 1 pied de diamètre; tous ont leur valeur, selon leur grosseur ou leur couleur. Il y a du jade blanc, vert clair, vert d'émeraude, jaune de cire, rouge vermillon ou noir foncé; les variétés les plus rares sont le jade blanc de neige marbré de rouge, ou le vert veiné d'or. La pêche du jade se fait dans la rivière en présence d'un inspecteur et d'officiers à la tête d'un peloton de soldats. Vingt à trente plongeurs rangés en ligne se mettent à l'eau, et à chaque morceau de jade qu'ils jettent sur le rivage, les officiers font frapper un coup de tambour et font une marque rouge sur une feuille de papier; lorsque les recherches sont terminées, l'inspecteur se fait représenter le nombre de morceaux qui ont été inscrits. La ville d'Yarkand envoie chaque année à la cour de Péking 4 à 6000 kilogrammes de jade.

« La *principauté* de *Khotan* ou *Khotian* se trouve à l'est-sud-est (1) de la précédente. Elle a, selon Marc-Pol, huit

(1) « *Entre Gorgo et Sosolan* » (Marc Pol).

journées de marche en étendue; on y cultive le coton, le lin, le chanvre, le blé, la vigne et autres végétaux; les habitans sont industrieux et braves à la guerre (1). »

Le nom sanskrit de cette principauté est *Khou-stana*, qui signifie *mamelle de la terre.* Les Chinois l'appellent *Yu-thian*, c'est-à-dire *pays du Yu* ou *du Jade.* Elle est bornée au sud par les monts Koulkoum; on voit quelques montagnes dans son intérieur, mais en général c'est un pays de plaines, la plupart sablonneuses. Sa circonférence est d'environ 100 lieues. La plus considérable des nombreuses rivières qui l'arrosent est le Khotan ou Youroung-khachi. Le climat de ce pays est doux, mais les vents qui élèvent souvent des tourbillons de sable dans les airs y sont fort incommodes. Les parties cultivées produisent en abondance des céréales, des légumes, des fruits. L'éducation des vers à soie y est une des principales branches d'industrie. Le nom chinois de ce pays annonce sa richesse en jade; on dit que le mont *Mirdjaï* en est entièrement formé; ce minéral s'y présente sous les couleurs les plus variées; mais c'est au sommet de la montagne que se trouve la qualité la plus estimée : un ouvrier muni d'outils nécessaires escalade les rochers, en détache les morceaux de jade et les laisse rouler en bas.

Khotan, que l'on appelle aussi *Hotaen* ou *Ilitchi*, ville célèbre depuis long-temps par son musc, ses jardins, et la beauté de ses habitans, est, selon les annales de la Chine, importante par sa population, et comme résidence d'un gouverneur chinois. Elle a une garnison de 200 à 300 hommes. Le peuple s'y fait remarquer par la douceur de ses mœurs, sa droiture et son amour pour le travail. *Khoten*, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, était jadis

(1) « *Sono boni homini per arme.* » Édition de Venise, 1508, *Ramusio et Muller* disent le contraire.

florissante, et ne montre plus que de grandes ruines, au milieu desquelles s'élèvent des habitations. Il s'y tient chaque semaine une foire, où près de 20,000 personnes se rassemblent des environs.

La *principauté de Koutché* est très-vaste; comme elle s'étend jusqu'au nord du Turkestan chinois, elle est en partie montagneuse; les monts Mouztagh ou Thian-chan forment sa frontière septentrionale. Elle est située à l'est de celle d'Aksou. Elle comprend des plaines fertiles et bien cultivées; mais comme dans plusieurs il ne pleut presque jamais, on y supplée par des canaux d'irrigation, exécutés avec beaucoup de soin. On trouve dans les montagnes du nord des vallées couvertes de riches pâturages, mais inhabitées, où vivent en grand nombre des bestiaux à l'état sauvage et des bêtes féroces. Au sud, il y a des steppes arides et des marais qui s'étendent jusqu'au lac Lob. Dans une description de l'Asie centrale, publiée à Péking en 1777, on lit ce qui suit : « La province de Koutché « produit du cuivre, du salpêtre, du soufre et du sel am- « moniac. Cette dernière substance vient d'une montagne « au nord de la ville de Koutché, qui est remplie de ca- « vernes et de crevasses. Au printemps, en été et en au- « tomne, ces ouvertures sont remplies de feu, de sorte que « pendant la nuit, la montagne paraît comme illuminée « par des milliers de lampes. Alors personne ne peut s'en « approcher. Ce n'est qu'en hiver, lorsque la grande quan- « tité de neige a amorti le feu, que les indigènes travaillent « à ramasser le sel ammoniac, et pour cela ils se mettent « tout nus. Ce sel se trouve dans les cavernes sous forme de « stalactites, ce qui le rend difficile à détacher (1). »

C'est donc dans la province de Koutché qu'existe une

(1) *A. de Humboldt :* Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques, pag. 107.

partie de la région volcanique dont nous avons déjà parlé; c'est là que se trouve la montagne que les auteurs chinois nomment *Pé-chan* (Mont-Blanc), *Hochan* et *Aghie* (montagne de feu), et qui porte aujourd'hui le nom turc d'*Echik-bach* (tête de chamois). Un écrivain chinois du VIIe siècle dit que cette montagne vomit sans interruption du feu et de la fumée; que sur une de ses pentes, toutes les pierres brûlent, fondent et coulent jusqu'à la distance de quelques lieues.

La ville de *Koutché* ou *Koutcha* portait autrefois le nom de *Khouei-tchéou;* elle est considérée comme la clef du Turkestan chinois; sa forme est un carré long dont le périmètre est d'une lieue; elle est environnée d'une muraille percée de quatre portes munies chacune d'une tour. C'est la résidence d'un gouverneur militaire chinois, et d'un *azeinbek*, magistrat civil choisi parmi les indigènes. Elle renferme un millier de familles et une garnison de 3 à 400 hommes.

C'est à l'est de celle de Koutché que s'étend la *province de Kharaèhar,* en mongol *Kharachara.* Nous pensons que c'est probablement cette province que Marco-Polo désigne sous le nom de *Ciarchian*, qu'il représente comme un pays sablonneux où l'on trouve des eaux amères et quelques eaux douces qui charrient des jaspes et des calcédoines, et d'où il alla à Lop, ville qui n'existe plus ou qui est remplacée par un bourg que l'on voit sur le bord du lac de ce nom (1). Dans quelques parties, de riches pâturages, in-

(1) Les manuscrits français portent *Ciarcian*, dont la première lettre est tantôt un S et tantôt un C; les manuscrits latins *Ciarchiam*, *Ciarclam*, et *Ciarchian;* et les manuscrits italiens *Ciarciam* et *Ciarciom*. Voici le passage du texte français :

« Ciarcian est une provence de la grant Turchie entre grec et levant. « Les jens aorent Maomet. Il hi a viles et chastiaus assez, et la mestre « cité d'où règne est Ciarcian. Il y a fluns qe moinent diaspes et calce-

festés il est vrai de bêtes sauvages, semblent inviter à la vie nomade; d'autres, par leur fertilité, tels que les bords de la rivière du *Khaïdou*, favorisent la vie sédentaire. Cependant, depuis que les Chinois s'en sont emparés, ce pays est presque devenu désert. La ville de *Kharachar* ou *Kharacher* n'a qu'un quart de lieue de circonférence. On y entretient une garnison de 600 hommes pour sa défense et pour l'exploitation des champs du domaine impérial. La population y est ignorante et abrutie par une foule de vices; les hommes y sont sans morale et sans bonne foi, et les femmes sans pudeur; elles font même abnégation de ce sentiment maternel que la nature s'est plue à enraciner au fond de leurs cœurs : rien n'est plus commun que de voir des mères vendre leurs enfans à des Tatares qui vont les revendre à des marchands du Badakhchan.

Il est difficile de décider si, comme le prétendent quelques géographes, *Pidjan* ou *Pidchan* est le chef-lieu d'une principauté, ou si, comme le dit M. Timkovski, cette ville, qui fut autrefois la capitale des Ouigours, est aujourd'hui dans la principauté de *Tourfan* ou *Tourpan*, qui, selon ce voyageur, serait considérable, puisqu'elle comprendrait dans son territoire non seulement *Pidchan*, mais *Lemtsïn*, *Seghïm*, *Toksoun* et *Khara-khodjo*, villes

« don, les qualz portent à vendre au Cata, et no ne grant profit, car il « en ont assez et bones, et toute ceste provence est sablun, et de Cotam « à Pen est aussi sablon, et da Pen ici est encore sablon, et hi a mantes « aiges mauvés et amères. Et encore hi a en plosors leus aigues doces « et bones. Et quant il avint que hoste passe por la contrée, il que « soient enesus, il fuient con lor femes et con fils et con lor bestes entre « le sablon deus journée ou trois en leus où il savent que aie aigue et « qu'il peussent vivre con lor bestes, et li voz di que nulz poit apercevoir « là o il soient alés, por ce qe le vent covre les voies dont il sunt alés « de sablon, si que ne apert dont il soient alés et ne semble qe por « iluec alast unques home ne beste, en celle mainere etschanpent de lor « ennemis con je voz ai dit. » — *Marco-Polo*, chap. LVI.

qui renferment chacune 3000 familles et qui ont conservé le droit d'être gouvernées par le prince ou khodjo de Tourfan, tandis que les autres cités du Thian-chan-nan-lou sont administrées par des officiers chinois. Cette province est une des plus riches en céréales, en fruits, en raisins et en cotons; au sud, on trouve des steppes où paissent des chevaux et des chameaux sauvages, mais la partie septentrionale est désolée par des ouragans si violens, que souvent ils enlèvent des moutons et même des ânes. C'est sur la limite de cette province, dans les monts Mouztagh ou Thian-chan, que l'on voit le volcan de Tourfan, à une lieue et demie de la ville de ce nom : il ne rejette point de laves comme le Pé-chan; il est seulement réduit à l'état de solfatare; il s'en exhale continuellement des vapeurs qui s'élèvent sous la forme d'une colonne noire qui, la nuit, paraît tout en feu. La ville de *Tourfan* semble être la plus peuplée de toutes celles de la principauté.

« Cette ville est sans doute le *Tarsœ* (*Tarfo*) dont parle le roi *Haithon*, et qu'il désigne comme étant la capitale du florissant empire des Iogours.

« L'empire de Tarsœ, dit Haithon, a trois provinces, dont les souverains se nomment rois. Les habitans sont appelés *Iogours;* ils s'abstiennent de boire du vin et de manger quoi que ce soit qui ait eu vie; ils cultivent beaucoup de blé, mais n'ont point de vignes. Leurs villes sont très-agréables, et contiennent un grand nombre de temples où l'on adore les idoles; ils cultivent les arts et les sciences, mais ne sont pas propres à la guerre; ils ont une manière d'écrire qui leur est particulière, mais qui a été adoptée par tous leurs voisins (1). »

Saïram, ville peu peuplée, située dans une vallée fer-

(1) *Haithon*, Hist. orient., c. 2.

tile, mais froide, parce qu'elle est au milieu des montagnes, paraît être le chef-lieu d'une petite principauté riche en cuivre, en fer et en salpêtre.

Il ne nous reste plus à parler que d'une seule province : c'est celle de *Khamil*, la plus orientale de tout le Turkestan chinois, et l'une des moins étendues. C'est ce même pays que des voyageurs nomment *Hamil* ou *Chamul* et qu'ils représentent comme environné de déserts. « Le climat, « dit le P. Duhalde, y est assez chaud en été. Le terrain « n'y produit guère que des melons et des raisins ; mais les « premiers surtout sont d'une excellente qualité : ils se con- « servent pendant l'hiver; on les sert sur la table de l'em- « pereur de la Chine (1). » D'autres auteurs placent dans ce pays des carrières d'agates et des dépôts d'alluvions contenant des diamans (2). Les habitans, robustes et grands, bien logés et bien vêtus, suivent généralement la religion mahométane. Du temps de Marco-Polo, ce peuple était idolâtre ; il les peint comme de bons et joyeux sauvages, riches des produits de leur sol et occupés à chanter et à danser. Lorsqu'un étranger, ajoute-t-il, arrive dans leur pays et qu'il désire se loger chez l'un d'eux, celui dont il a choisi la maison enjoint à sa femme, à ses filles et à ses parentes, de satisfaire en tout les désirs de l'étranger. Le mari abandonne son habitation, cherche dans la ville tout ce qui peut contribuer à l'amusement de son hôte, et ne rentre chez lui qu'après le départ de celui-ci. Pendant ce temps, l'heureux voyageur jouit de tous les droits du maître de la maison. *Mangou-khan* voulut en vain abolir cette coutume singulière; les habitans la regardent comme un précepte de religion, et s'imaginent qu'en l'abandonnant ils exposeraient leurs champs à être

(1) Le *P. Duhalde :* T. IV, p. 26 et 54.
(2) *Grosier :* Description de la Chine, p. 241 et suiv.

frappés de stérilité (1). *Khamil* est une forteresse dont les faubourgs, à l'époque du passage des caravanes, présentent l'aspect et le mouvement d'une ville importante.

Tels sont les renseignemens que l'on possède sur le Turkestan chinois. Nous aurions pu nommer un plus grand nombre de villes, telles que *Ngan-si-fou*, considérée comme cité du premier ordre; *Yu-men-hian* et *Toung-houang-hian*, villes du troisième ordre, ainsi que plusieurs autres, sur lesquelles on n'a que des détails incertains. Ajoutons seulement que la population de toute la contrée est évaluée par les Chinois à 1,500,000 habitans.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les mœurs des *Hoei-tsu* ou habitans du Turkestan chinois. Ils parlent la langue turque et professent la religion mahométane. Leur carême est très-rigoureux : après le lever du soleil, il est

(1) « Il sunt homes de grant seullas, car il ne entendent à autre couse « for che à soner estromens et à chantere et à baller, et à prendre grant « délit à lor cors. Et voz di que se un forester li vient à sa maison por « hebergier, il en est trop liés. Il commande à sa feme qu'elle face tout « ce que le forestier vuelt, et il se part de sa maison et vait à fer sez fait « et demore, deus jor ou trois, et le foster demore avec sa feme en la « maison et fait à la volunté et jue con elle en un lit ousi conce elle « fusse sa feme et demorent en gran seulas. Et tuit celz de ceste cité et « porvence sunt ainsi de lor feme, mès je voz di qu'il ne le se tienent à « vergogne. Et les femes sunt beles et gaudent et de soulas. On avint que « au tens que Mongu Chan sire des Tartarz regnoit, adonc li fu denun- « siés comant cels de Camul fasoient ensi avoutrer lor femes as forestier, « e cel Mogu mande elz comandant sont grant poine que il ne deusent « herbergier les forestiers. Et quant cel de Camul ont eu cest conman- « dement, il en furent mout dolés, et adonc furent à consoil, et con- « sielent et font ce que je voz dirai : car ils pristrent un grant present et « l'aportent à Mongu, et le prient que il le laisase fere les usanse de lor « femes, que lor ancesteté avoient elz laissés, et li dient com lor ances- « teté avoient dit que por le plaisir qu'il as forestieres de lor fames et « de lor cosses qe lor ydres (idoles) l'avoient à grant bien et que lor blée « et lor labor de terre en molteplio asez. Et quant Mongu Kaan entendi « ce, il dit puis que voz volés vostre honte et vos laies, et adonc consent « qu'ils faichent lor volunté, et voz di que toutes foies ont-il mantenée « celle uzance, et mantinent encore. » — *Marco-Polo*, chap. LIX.

défendu aux individus des deux sexes, âgés de plus de dix ans, de manger ni de boire; quelques uns même, et ce sont ceux qui passent pour les plus religieux, s'abstiennent d'avaler leur salive; mais ils rejettent le précepte du Coran relatif au vin et aux liqueurs spiritueuses et fermentées : ce n'est que pendant le carême que l'on est sûr de ne point rencontrer le soir des hommes et même des femmes ivres. Ils ont, pour satisfaire leur intempérance, non seulement le vin de raisin, qui est en général très-bon, mais celui qu'ils font avec des pêches ou avec des mûres; une espèce de bière, appelée *baksoum*, qu'ils obtiennent du millet moulu, et une eau-de-vie nommée *arak* qu'ils tirent de l'orge et du millet. Cependant l'usage du thé est général; on le prend à différentes heures du jour, et presque toujours avec du lait, du beurre et du sel.

Suivant M. Timkovski, à l'exception des alliances entre les pères et mères et leurs enfans, le mariage est permis dans tous les degrés de parenté. Les époux qui ne vivent pas bien ensemble ont recours au divorce; si c'est la femme qui abandonne son mari, elle ne peut rien emporter de la maison; si c'est le mari qui demande la séparation, elle a le droit de prendre tout ce qu'elle désire. Les morts sont enterrés hors des villes, sans autre enveloppe qu'un linceul; les parens du défunt portent en signe de deuil un bonnet de toile blanche.

Les hommes rasent leurs cheveux et laissent croître leur barbe; leurs robes ont un grand collet, des manches étroites, ne descendent pas au-dessous du mollet, et sont attachées avec une ceinture. Les femmes portent de grandes boucles d'oreilles, laissent flotter sur leurs épaules leurs cheveux en longues tresses, que les plus riches ornent de perles fines et de pierres précieuses. Elles portent comme les hommes de larges pantalons, par-dessus lesquels elles mettent une sorte de camisole qui descend jusqu'aux ge-

noux, et que recouvre une longue robe ouverte. En hiver et en été elles se coiffent de chapeaux garnis de fourrure et ornés de plumes sur le devant. Les hommes se servent en hiver de chapeaux de cuir, et en été de chapeaux de satin cramoisi, garnis en velours et hauts de 5 à 6 pouces, avec un rebord pointu devant et derrière, et large aussi de 5 à 6 pouces. Les bords des chapeaux d'hommes sont droits; ceux des femmes sont un peu retroussés; les uns et les autres sont ornés d'une houppe en or. Les hommes portent des bottes en cuir rouge avec des talons en bois; les femmes ont des espèces de pantoufles qui laissent le talon à découvert; pendant l'été elles vont souvent pieds nus. Les prêtres seuls sont coiffés de hauts turbans en mousseline blanche.

Les murs des maisons sont en terre, et ont 3 ou 4 pieds d'épaisseur; le toit est couvert de roseaux. Quelquefois les habitations ont plusieurs étages; assez souvent elles sont rondes; si l'espace le permet, on y construit une chapelle. Les rues des villes sont extrêmement tristes, parce que les maisons n'ont pas de fenêtres ou n'en ont que de très-petites, par la crainte qu'inspirent les voleurs, qui sont très-nombreux dans le pays. Elles sont éclairées principalement par des ouvertures que l'on fait au plafond. Les toits sont plats pour pouvoir servir de terrasses.

La contrée que l'on continue à appeler *Dzoungarie*, comme si la tribu d'Eleuthes ou Kalmouks nommés *Dzoungar* était encore indépendante, porte, depuis qu'elle est devenue une province chinoise, le nom de *Thian-chan-pe-lou*, c'est-à-dire *gouvernement au nord des monts Thian-chan* (1). A l'ouest, dit M. Klaproth, la rivière de Talas la sépare des Bourout et des Kirghiz-kazak de la droite, ou de la Grande-Horde; à l'est la branche du Grand-Altaï, qui

(1) Elle est comprise, suivant M. Klaproth, entre 72° et 88° de longitude E., et entre 41° 30′ et 48° 40′ de latitude N.

se dirige au sud-est, les monts *Koutou-daba*, *Gourbi-daba*, *Sourbi-daba*, *Bodokhoun-daba*, et *Bogotsi-daba*, forment sa limite avec la province de *Khalkha*. Au sud elle est limitrophe du Turkestan chinois. Au nord elle est bornée par le territoire des Kirghiz-kazak et par la Sibérie.

Les savantes recherches de M. Klaproth nous apprennent qu'à une époque très-reculée la Dzoungarie fut occupée par les *Ou-sun*, peuple qui se distinguait des nations voisines par des yeux bleus et une barbe rousse. Ces Ou-sun habitaient originairement avec les *Yue-ti*, à l'ouest du cours supérieur du Hoang-ho et de la province chinoise de Kansou, lorsque 165 ans avant notre ère les Turcs *Hioung-nou*, qui campaient au nord de la Chine, dispersèrent les Yue-ti, qui se réfugièrent au nord des monts Thian-chan, dans la Dzoungarie actuelle. Leurs anciens voisins, les Ou-sun, les y rejoignirent bientôt, les chassèrent plus à l'ouest, et s'emparèrent du pays qu'ils occupaient. A la fin du Ier siècle de notre ère, l'empire des Turcs Hioung-nou fut détruit par les Chinois, et la moitié de cette nation se retira dans la partie sud-ouest de la Dzoungarie, où elle porta le nom de *Yue-po;* mais elle alla bientôt camper dans la steppe des Kirghiz, laissant les Ou-sun maîtres de la Dzoungarie. Dans la seconde moitié du VIe siècle, ce pays fut envahi par les Turcs Kao-tchhé; à ceux-ci succédèrent les *Thou-khiu* ou Turcs proprement dits, qui occupèrent la contrée pendant plusieurs siècles, en s'unissant plus tard aux *Hoei-hou*, autrement *Ouigours*, qui y restèrent jusqu'à l'époque de la grandeur des Mongols sous Djenghiz-Khan. Ce fut vers ce temps, c'est-à-dire dans le XIIIe siècle, que des tribus mongoles et éleuthes vinrent s'y établir, sur les bords de l'Ili.

La séparation de la nation mongole en deux branches, celle des véritables Mongols et celle des *Eleuthes* ou *Oelets*, comme les appellent les Chinois, eut lieu, suivant une ancienne tradition, onze générations avant Djenghiz-Khan.

Les Eleuthes se subdivisèrent, comme les branches de la famille de leurs princes, en quatre nations : les *Dzoungar*, les *Khochot*, les *Tchoros* ou *Durbet*, et les *Torgoout*, qui habitent en partie l'empire russe et en partie l'empire chinois. Le nom d'*Eleut*, qui signifie *rancunier*, fut donné par les Mongols à ce peuple, parce qu'il s'était séparé d'eux. Les tribus turques le nomment *Khalimah*, dont on a fait *Kalmouk*, mais il se donne lui-même le nom d'*Oïrad* ou *Mongol-Oïrad.*

A la fin du XVIIe siècle, les Dzoungar avaient soumis les autres tribus éleuthes, principalement les Khochot, les Durbet, et les *Khoït* qui habitent dans le voisinage du lac Balkhach, et sur les bords du Tchoui et de l'Ili. Mais les Mongols-Khalkha, réduits par eux à la dernière extrémité, se mirent sous la protection de l'empereur de la Chine. Après de longs combats, l'armée chinoise obtint quelques succès sur les Dzoungar, et mit des garnisons dans plusieurs de leurs places. Amoursana, chef des Dzoungar, fit massacrer les troupes chinoises; l'empereur Khian-loung envoya alors, en 1754, une armée formidable qui vengea cet affront dans le sang des révoltés, et Amoursana se réfugia en Russie, où il termina ses jours. Plus tard les Dzoungar se révoltèrent encore : l'empereur irrité fit marcher contre eux trois armées qui massacrèrent plus d'un million d'habitans, sans distinction d'âge ni de sexe; un petit nombre de hordes qui n'avaient pas pris part à la révolte furent seules épargnées. Depuis ce temps, les Dzoungar sont réunis à l'Empire chinois. L'administration de leur pays est confiée à un général en chef; des corps d'armée, répartis sur différens points, y maintiennent la tranquillité (1).

(1) Relation des troubles de la Dzoungarie, traduite du chinois. — Magas. asiat., t. II.

La Dzoungarie forme trois divisions militaires qui portent les noms de leurs chefs-lieux : Ili ou Goûldjâ, Kourkhara-oussou, et Tarbagataï.

La première de ces divisions, qui comprend la partie du sud-ouest de la Dzoungarie, se distingue en orientale et occidentale. Ses principales rivières sont l'*Ili*, formée de la réunion du Tekes avec le Khoûnghes et le Kach, et qui, après un cours de 130 à 140 lieues, se jette dans le lac Balkhach; le *Tchoui*, qui sort du lac Touz-koul, coule sur un espace de plus de 250 lieues avant de se jeter dans le lac Kaban-koulak; et le *Talas*, qui a une longueur de 100 lieues, et porte ses eaux au lac Sikirlik. Quelques uns des lacs dans lesquels affluent les rivières, sont très-considérables : le *Balkhach* a environ 40 lieues de longueur, et 20 dans sa plus grande largeur; le *Touz-koul* ou *lac de sel*, est long de 35 lieues et large de 12 à 15; l'*Alak-tougoul-noor* a 25 lieues de longueur sur 10 à 12 de largeur.

C'est près de ce dernier lac que s'élève le mont *Aral-toubé*, volcan qui depuis long-temps est en repos. Au nord de la rivière d'Ili le pays est couvert d'épaisses forêts remplies de loups; à l'est, de vastes marais couverts de roseaux offrent un asile à une foule de sangliers. La dépopulation générale de la Dzoungarie fait que cette division ne renferme que 6000 familles de cultivateurs, dont les récoltes ne donnent même pas le blé nécessaire à la consommation des troupes chinoises. On y cultive en outre de l'orge, du millet, du chanvre, des légumes, et quelques arbres fruitiers, principalement des pruniers et des poiriers. Les pâturages des bords de l'Ili sont célèbres dans l'Empire chinois pour la beauté des chevaux qu'on y élève. Les autres animaux domestiques sont le chameau, le buffle et le mouton. Une foule d'animaux sauvages peuplent les forêts et les montagnes, et celles-ci abondent en mines d'or, d'étain, de fer et de houille, tandis que plusieurs

plaines sont riches en marais salans, et que d'anciens volcans fournissent du sel ammoniac.

Ili, capitale de cette division militaire, doit sans doute son nom à la rivière sur la gauche de laquelle elle est bâtie; ce nom, en kalmouk, signifie *éclatant*. Elle porte aussi ceux d'*Ilaïn-khoto* ou *Ilaïn-balgassoun*, c'est-à-dire *ville d'Ili;* les Mongols l'appellent *Goûldjâ* ou *Goûldjâ-Kouré*, nom qui signifie *la Chèvre des montagnes*, parce qu'il y avait autrefois beaucoup de ces animaux dans ses environs; chez les Kirghiz, elle porte celui de *Goûldjâ-khaïnak;* à l'époque de sa construction, l'empereur Khian-loung lui donna celui de *Hoei-yuan-tchhing;* enfin les habitans la nomment *Dziang-ghiun-khoto*, c'est-à-dire *ville du gouvernement militaire*. Elle est à 1082 lieues géographiques de Péking. Ce chef-lieu est en effet la résidence d'un *dziang-ghiun* ou général en chef chinois, auquel est confié le gouvernement de la division. Goûldjâ est entourée d'une simple muraille en pierres, haute de 18 pieds, sans fossés ni ouvrages extérieurs, à l'exception d'un mur en briques, d'environ 3 pieds d'épaisseur, qui s'étend sur les bords de l'Ili, et qui tombe en ruines. Les soldats qui montent la garde au poste principal ne sont point armés. Ses rues sont étroites et malpropres; mais on y voit des temples magnifiques, dans lesquels on donne chaque jour, dit un voyageur russe, des divertissemens et des spectacles (1). Les mahométans y ont plusieurs mosquées. Il est difficile d'évaluer avec exactitude le nombre d'habitans de Goûldjâ, mais il paraît qu'elle renferme environ 10,000 maisons, à la vérité peu considérables : en ne comptant que 6 ou 7 individus par habitation, on aurait une population de 60 à 70,000 habitans, composés en grande partie de Chinois appelés *Kara-kitat-nogoutouk*, et de naturels qui se donnent le nom de

(1) M. *Poutimstef:* Voyage de Bouckhtarminsk à Goûldjâ ou Ili.

Tougean, et qui se regardent comme les descendans des guerriers de *Temir-aksak* ou Timour, que nous appelons *Tamerlan :* ce sont de rigides observateurs du Coran, mais ils parlent chinois. Bourrus et hautains comme leurs vainqueurs, ils en ont emprunté l'habillement, les usages et les vices. Goûldjâ est une ville importante par son commerce et son industrie : elle est remplie de marchands et d'artisans; les négocians qui y arrivent de l'intérieur de la Chine et des diverses parties de l'Asie, demeurent dans des auberges hors de la ville. Les troupes stationnées à Goûldjâ et dans toute la division, forment un corps de 28,000 hommes de cavalerie irrégulière (1).

A une grande lieue d'Ili on passe la rivière appelée *Bayanda* par les Mongols, sur un pont, orné, des deux côtés et au milieu, de statues en pierre assez bien sculptées : sur la rive gauche de cette rivière, un temple magnifique s'élève majestueusement au milieu d'un bouquet d'arbres. En remontant la Bayanda, on arrive à la ville du même nom, que les Chinois appellent *Hoeï-ning-tchhing*. Cette ville est à 4 lieues au nord d'Ili; elle est habitée en partie par des *Khara-kitaï*, qui prétendent aussi descendre des soldats de l'armée de Tamerlan; mais la langue chinoise, qui est la seule qu'ils parlent, semble indiquer qu'ils tirent leur origine des Chinois. Le reste des habitans se compose de Mandchoux, sans compter une garnison de 2000 hommes.

Le voyageur dont nous suivons la trace nous signale,

(1) Savoir : quatre khocho de Mandchoux, chacun de dix compagnies

de 100 hommes	4,000
d'Eleuthes	6,000
de Tchakhar, d'Ili	6,000
de Solon ou Solones	6,000
de Chibé	6,000
	28,000

à 50 verstes (12 lieues) d'Ili ou Goûldjâ-kouré, une autre ville de *Goûldjâ* qui n'est sur aucune de nos cartes, et qu'il nous montre grande, gouvernée par un dzianghiun qui y réside, et peuplée en grande partie par des mahométans qui ont un magistrat principal auquel on donne le titre d'Akhim-bek.

Dans la division d'Ili, se trouve une ville appelée *Kachemir* qu'il ne faut pas confondre avec la cité de l'Inde que ses châles ont rendue célèbre. Celle dont il s'agit ici ressemble beaucoup à Ili, à l'importance près. On y compte environ 3000 maisons dont les habitans sont pour la plupart des *Khara-kitaï;* le reste se compose de *Toupgan,* peuplade à laquelle appartiennent la plupart des aubergistes et des marchands en détail que l'on trouve dans les villes de la Dzoungarie.

Les Khara-kitaï, dont il est ici question, sont, suivant M. Klaproth, des descendans des *Khara-khitan* ou *Liao* qui, chassés du nord de la Chine vers l'an 1125, se fixèrent dans la Dzoungarie et la contrée appelée aujourd'hui le Turkestan chinois, où ils fondèrent un empire qui fut détruit, en 1207, par les Naïman et les Kharismiens. Le nom de Khara-kitaï, au pluriel *Khara-kitat,* signifie *Chinois noirs.*

Dans les environs de Kachemir, on a établi des colonies de malfaiteurs bannis; on les nomme *Tchan-pou.* Ils cultivent la terre; ceux qui sont condamnés pour des crimes capitaux sont employés à des travaux forcés.

La division d'Ili est loin de produire au gouvernement chinois ce qu'elle lui coûte : les contributions des habitans s'élèvent à un peu plus de 40,000 onces d'argent (333,400 fr.), et chaque année on y envoie 500,000 onces d'argent (4,167,500 fr.), ainsi que plusieurs millions de pièces de satin et de taffetas que l'on échange chez les Kirghiz contre des bestiaux.

A l'orient de celle d'Ili s'étend la division militaire de *Kour-khara-oussou*, très-peu peuplée, et dans laquelle on ne compte, suivant M. Klaproth, que 7000 acres chinois de terrain, cultivés par 3 à 400 militaires laboureurs. Elle ne renferme aucune rivière considérable, et toutes celles qui l'arrosent se jettent aussi dans des lacs. Le *Kour*, qui passe pour la plus importante, sort des monts Malakhaïdaba, et doit son nom aux neiges (*kour*) amoncelées sur ses bords, non loin de sa source : il n'a que 40 lieues de longueur et se jette dans le lac appelé Khaltar-osighe-noor.

Le chef-lieu de cette division est *Kour-khara-oussou*, en chinois *Soui-tchhing-phou*, sur un torrent qui porte le même nom et qui se jette dans le Kour. C'est une petite forteresse dont la construction remonte à l'année 1763. *Fung-jun-phou* est une autre forteresse qui fut bâtie à la même époque sur la rive droite du Dzing.

La troisième division militaire de la Dzoungarie est celle de *Tarbagataï*, située au nord de celle d'Ili. Elle tire son nom des monts *Tarbagataï-oola* (*monts des marmottes*) qui la bornent à l'ouest. Les Kirghiz l'appellent *Tach-dava* (*rochers*), et les Chinois *Souï-tsing-tchhing*. Suivant M. Timkovski, il paraît que les indigènes la nomment *Yar* et *Tchoukoutchou* ou *Tchougoutchak ;* elle est bornée au nord par la Sibérie. C'est sur son territoire que l'Irtyche prend sa source et qu'il traverse le lac *Dzaïsang* ou *Khoungo-tou-noor* (*lac des cloches*) dont la longueur est de 25 lieues et la largeur de 9. L'*Emil* est une rivière de 120 lieues de cours, qui reçoit un grand nombre d'affluens avant de se jeter dans le lac *Kourghé*. On compte dans ce pays environ 12,000 Eleuthes mâles, 4000 Kalmouks-Torgoout et 8 à 900 militaires laboureurs qui cultivent 17,000 acres de terre.

Le chef-lieu de cette division est *Tarbagataï*, appelée aussi *Tchougoutchak* et *Tchougoutchou*, en chinois *Souï-*

tsing-tchking. Située au pied du mont *Takhta*, à 3 lieues des bords de l'Emil, cette ville est à peu de distance de la frontière. D'après la description qu'en donne M. Poutimstef (1), elle est entourée d'une muraille qui forme un carré dont les côtés ont environ 150 toises de longueur; chaque angle est flanqué de tours carrées hautes de 30 pieds, et qui ont aux deux faces extérieures et à une de celles de l'intérieur des fenêtres dont les carreaux sont en papier, et qui se ferment par des volets en bois. Les portes de la ville, qui se trouvent au milieu de chaque côté du mur, ont une tour semblable. Toutes ces constructions sont en briques crues, jointes avec de l'argile et blanchies au dehors. Un canal qui reçoit les eaux de deux petites rivières fait le tour des murailles; une autre rivière traverse la ville. Au nord de celle-ci, règne une allée de saules de l'espèce appelée *salix pentandra;* à l'est et à l'ouest s'étendent des faubourgs. Tarbagataï renferme environ 600 maisons, y compris les casernes; mais la plupart des habitans n'y font qu'un séjour temporaire : ils y viennent des différentes parties de l'Empire chinois pour les affaires de commerce; la population fixe n'est en grande partie composée que de Chinois exilés pour crimes. C'est un des entrepôts du commerce que la Chine fait avec les Kirghiz-kazak. C'est dans ses environs que les Kalmouks-Torgoout, qui avaient abandonné le territoire de la Russie, trouvèrent un asile en 1771.

Jadis le chef-lieu de cette partie de la Dzoungarie se trouvait au milieu des hautes montagnes près de la frontière du nord-ouest, dans une contrée excessivement froide, où, pendant l'hiver, la neige couvrait le sol jusqu'à la hauteur de 10 pieds; où, pendant l'été, on rencontrait une grande quantité de serpens venimeux; où l'on était tour-

(1) Voyage de Boukhtaminsk à Goûldjâ ou Ili.

menté par une prodigieuse quantité de petits moucherons blancs qui volaient par nuées, piquaient les hommes et les animaux, entraient dans les yeux, y laissaient leurs œufs, n'en sortaient point, et provoquaient de fréquentes ophthalmies (1) : tous ces inconvéniens réunis firent changer l'emplacement du quartier-général, et vers l'année 1755 il fut établi à Tchougoutchou.

D'après le témoignage de plusieurs Tatares, il existe sur le territoire de cette ville plusieurs curiosités qui méritent peut-être l'attention de quelque voyageur européen instruit. Après avoir passé la ville de Tchougoutchak, la route des caravanes se dirige vers l'*Ala-goul*, ou *lac bigarré*, nommé ainsi parce qu'il contient trois grands rochers de différentes couleurs. De l'autre côté de la route est un autre lac, appelé *Ala-tau-goul*, qui renferme une montagne blanche comme la neige, mais qui brille de diverses couleurs quand les rayons du soleil s'y réfléchissent. Au-delà de l'Ala-goul, on passe entre deux montagnes, le *Ioug-tau* à droite et le *Barlyk* à gauche. A une demi-lieue plus loin se trouve une grande caverne souterraine, qui porte le nom d'*Ouybé*. Quelquefois, et principalement en hiver, elle produit des tempêtes violentes qui durent souvent deux jours. Son entrée ressemble à celle d'un vaste caveau, et personne n'ose y entrer ni même y regarder. Sa profondeur est inconnue. Le mollah *Say-foulla-kazi* assura au Persan *Kazim-bey* que la tempête qui sort de l'Ouybé est quelquefois si forte, qu'elle emporte tout ce qui se trouve dans sa direction. Tout, dans ce récit, porte à croire que cette caverne a une origine volcanique. Près du mont Ioug-tau se trouvent deux sources minérales, l'une froide et l'autre chaude.

(1) *Klaproth :* Notes au Voyage de M. Poutimstef de Boukhtarminsk à Goûldjâ ou Ili.

La Dzoungarie est riche en animaux de différentes espèces, tels que des sangliers, des ours noirs et jaunes, des *saïga* (*antilope scythica*), des élans, appelés en mongol *kanda-khaï*, qui vont par troupes de cent; un oiseau noir, de la grosseur d'une poule, qui, parce qu'il se perche toujours, pour dormir, sur la cime des arbres, a reçu le nom de poule des arbres, et dont la chair est d'un goût exquis; enfin, une espèce de corneille toute verte comme un perroquet et dont les plumes servent à faire des écrans. Les rivières nourrissent un grand nombre de loutres et de castors que l'on va rarement troubler dans leurs industrieux travaux, et plusieurs grands poissons, entre autres une espèce d'esturgeon appelée *seczioug̀a* (*acipenser stellatus*) (1).

(1) Notes au Voyage précédent. — *Timkovski :* Voyage à Péking.

LIVRE CENT TRENTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'Empire chinois. — Deuxième section. — La Mongolie avec le pays des Khalkha et celui des Mongols du Khoukhou-noor.

Nous venons de décrire une contrée habitée principalement par des Eleuthes, peuples mongols ou vrais tatares; pour terminer les parties de l'Asie centrale où l'on trouve les mêmes peuples, nous modifierons notre marche chorographique en visitant deux pays séparés par une province de la Chine proprement dite, c'est-à-dire au nord-est la Mongolie, et au sud-ouest le Khoukhou-noor.

A l'est de la Dzoungarie ou du Thian-chan-pelou, s'étend une vaste contrée qui sépare la Sibérie orientale de la Chine : c'est la *Mongolie*, le berceau de Djenghiz-Khan, de ce célèbre conquérant, dont les Mongols s'enorgueillissent de descendre. Au nord elle est bornée par les *monts Kentaï*, qui sont une continuation de l'Altaï; à l'est par le pays des Mandchoux; au sud par la grande muraille, et à l'ouest par la chaîne à laquelle on a donné le nom de *Grand-Altaï*. Elle comprend le vaste désert de *Kobi*, *Gobi* ou *Chamo*, qui la divise en deux parties distinctes; l'une au sud, habitée par des tribus mongoles; l'autre au nord, occupée par les Khalkha, peuples de la même origine.

La partie septentrionale est arrosée par un grand nombre de rivières; c'est là que prend naissance l'*Orkhon*, qui vit naître sur ses rives Djenghiz-Khan, et qui probablement arrosa Karakoroum ou Holïn, capitale de son vaste empire. D'après la description que Rubruquis fait de cette ville qui vit arriver dans son enceinte, sous le règne de Koublaï et sous celui d'Argoun, les ambassadeurs de

toutes les puissances de l'Asie et ceux d'une grande partie de l'Europe et de l'Amérique, elle n'était pas plus grande que Saint-Denis près Paris. D'Anville et Fischer ne sont point d'accord sur sa position (1); mais M. Klaproth a prouvé qu'elle était située sur la rive gauche et non loin des sources de l'Orkhon. Cette rivière, après un cours d'environ 100 lieues, va se joindre à la Selenga, tributaire du lac Baïkal. Le *Kerlon*, partie supérieure du fleuve Amour, va se jeter dans le lac *Dalaï* ou *Kouloun*, auquel on donne 60 lieues de circonférence. Mais c'est la *Khalkha*, dont le cours est d'environ 50 lieues jusqu'à son embouchure dans le lac appelé *Bouïrnoor*, qui a probablement donné son nom au peuple qui habite ce pays.

Suivant les voyageurs récens, le *pays des Khalkha* est couvert de forêts composées de pins, de mélèzes, de bouleaux, de trembles et de peupliers blancs. On y trouve aussi l'orme et l'epicea, le groseillier rouge et le pêcher sauvage. La rhubarbe, qui croît spontanément, est une des productions les plus précieuses du pays. Le sol, dont la nature est très-variée, présente dans quelques districts un sable à petits grains, couvert d'une couche de terreau fertile, qui serait susceptible d'un grand rapport si les Mongols, renonçant à la vie nomade, se livraient à l'agriculture. Sur les bords des rivières, et principalement dans la vallée de l'Orkhon, s'étendent de belles prairies où l'on voit errer par grandes troupes les petits chevaux mongols et le sauvage *djightaï* (*equus hemionus*), animal intermédiaire du cheval et de l'âne, et que l'on peut comparer au mulet dont il a les jambes minces, les longues oreilles droites, avec le pelage isabelle, la crinière et la queue noires, et une ligne de la

(1) Selon d'Anville, elle était sur l'*Engui-Moren* par environ 44 degrés de latitude et 104 de longitude. Fischer (Introduction à l'histoire de la Sibérie, en allemand) la place sur les bords de l'Orkhon, par 104 degrés de longitude et 47 de latitude.

même couleur sur le dos. Les autres animaux sont les mêmes que ceux de la Sibérie et de la Dzoungarie. Les chiens de chasse de la Mongolie jouissent d'une grande réputation et sont recherchés à Péking.

Le climat n'y est pas très-rigoureux : l'hiver, la neige n'y tombe pas en abondance; l'été, les chaleurs n'y sont pas très-fortes; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que, malgré sa latitude plus méridionale, il y fait plus froid que dans les parties de la Sibérie au sud du lac Baïkal. A Kiakhta, par exemple, le blé réussit, et même sur les collines plutôt que dans les vallées; les légumes en général, et quelquefois les melons, y parviennent à leur maturité. A Ourga, au contraire, à plus de 60 lieues au sud-est, ces végétaux ne mûrissent presque jamais. On sait à la vérité que plus on s'avance vers l'est en Asie, et plus la température s'y abaisse sous les mêmes latitudes; mais le méridien d'Ourga n'est pas à plus de 60 minutes de celui de Kiakhta : ce n'est pas une aussi petite différence qui peut expliquer celle qu'on remarque dans la température; nous l'attribuerons plutôt à ce que le pays des Khalkha est un plateau qui domine le niveau du sol des environs du lac Baïkal : et en effet, la plupart des eaux de la Mongolie septentrionale se dirigent vers ce lac. Ce plateau paraît être à 1600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Les montagnes qui le bordent au nord, et les monts Khangaï au sud, sont granitiques; au nord-ouest, elles renferment des mines d'or, d'argent, de fer, d'étain et de houille; mais ces minéraux ne sont point exploités, à l'exception du fer, encore l'est-il en petite quantité. Plusieurs rivières charrient de l'or. Un grand nombre de lacs fournissent du sel; le sable des steppes en est imprégné, et même on y trouve en abondance le sulfate de soude, ce qui peut être une des causes de l'abaissement de la température.

Le désert de Kobi ou *Gobi*, dont la longueur de l'est à l'ouest est de plus de 500 lieues sans interruption, étend ses branches occidentales et méridionales d'un côté vers la Dzoungarie, et de l'autre vers le Turkestan chinois, de manière qu'à quelques interruptions près, on peut le considérer comme cet ensemble de déserts et de steppes qui occupe le centre de l'Asie, et comprend une longueur totale d'environ 750 lieues. Sa partie orientale est appelée par les Chinois *Chamo*, c'est-à-dire *mer de Sable*. Sa partie occidentale porte plus particulièrement le nom de *Chachïn* ou *Ta-si :* on y trouve quelques plaines marécageuses, mais généralement un sable mouvant. C'est surtout dans la partie opposée que le terrain fréquemment ondulé, tantôt par des masses de granite, et tantôt par des buttes de sable, renferme quelques oasis arrosées par des ruisseaux, dont les bords sont couverts d'arbres, d'habitations et de pâturages, tandis que partout ailleurs les lieux marqués sur nos cartes n'indiquent que des puits, des sources, des lacs salés d une petite étendue, et fréquemment à sec, des stations pour les caravanes ou des postes chinois. La principale oasis est celle de *Kami*. Ces plaines sablonneuses n'offrent qu'une végétation chétive : ce sont de petits espaces couverts d'herbes, au milieu desquels s'élèvent quelques buissons rabougris, quelques abricotiers sauvages et quelques faux acacias. Au printemps et en été, lorsqu'il ne tombe pas de pluie, les végétaux se dessèchent, et le sol brûlé n'inspire au voyageur que des sentimens empreints de tristesse et d'horreur ; la chaleur y est de peu de durée ; l'hiver y est long et froid. Les animaux sauvages qu'on y rencontre sont le chameau, le cheval, l'âne, le *djightaï* et des troupes d'antilopes. Les principaux oiseaux sont des grues, des corbeaux, des alouettes, une espèce de pigeon et des bergeronnettes.

Au sud du désert de Kobi jusqu'à la grande muraille,

le climat est tempéré; il ressemble à celui de l'Allemagne; s'il tombe de la neige en hiver, elle disparaît bientôt. Un sol argileux paraît y dominer; mais il est fertile, et partout il est de nature à encourager la vie sédentaire et agricole : aussi beaucoup de Chinois et même de Mongols s'y livrent-ils à la culture des champs et des jardins. Le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux, et couvert de forêts où l'on trouve des trembles, des ormes, des noyers et des noisetiers; sur les montagnes, les pins sont petits et les chênes rabougris (1). La plupart des céréales y prospèrent, ainsi qu'une grande variété de fruits et de légumes, surtout dans la partie la plus méridionale, où l'on voit s'étendre un sol sablonneux et graveleux, couvert d'une couche mince d'humus ou de terreau. Les animaux domestiques de cette partie de la Mongolie sont le cheval, l'âne, le mulet et le chameau, les bêtes à cornes, les moutons et les chèvres; les Chinois élèvent seuls des cochons, parce que les Mongols s'abstiennent de la chair de cet animal. Ces derniers ne font pas non plus usage de poisson, mais ils engraissent de la volaille.

Les villes de la Mongolie sont en petit nombre et peu considérables. Commençons par le nord ou le *pays des Khalkha*. *Ourga*, appelée aussi *Kouren* ou *Kouré*, en est la capitale : elle est située sur la rive gauche de la Toula, à 270 lieues au nord-ouest de Péking. Quatre ou cinq lieues avant d'y arriver de Kiakhta, on traverse le mont Gountoû, dont le sommet, l'un des plus élevés de la contrée, est couronné par un *obo* colossal, monument de forme presque pyramidale, construit en pierres, et qui n'est qu'une sorte d'autel élevé par la dévotion des pèlerins qui vont à Ourga adorer le *Khoutoukhtou* ou pontife-dieu des Mongols : auprès s'élèvent plusieurs colonnes en pier-

(1) *Macartney* : Voyage, tom. III, p. 250 et 343.

res et en bois, couvertes d'inscriptions en langue tibetaine. Sur presque toutes les hauteurs un peu remarquables de la Mongolie, on voit de semblables monumens construits en terre, en sable, ou en bois, lorsqu'ils ne peuvent l'être en pierre. Le voyageur mongol ne passe pas devant un de ces autels sans s'y prosterner pour adorer la divinité, en ayant soin de tourner le dos au monument et le visage du côté du nord. Après sa prière, il dépose toujours en *ex voto* quelque chose sur l'autel (1).

A une lieue et demie avant Ourga, on voit, à droite du chemin, dit M. Timkovski, un petit temple, et à gauche dans un ravin étroit, un autre, bâti en bois et peint en blanc; à une demi-lieue plus loin, à gauche, un très-grand temple, d'architecture tibetaine : il est entouré de montagnes en amphithéâtre; sur le point le plus élevé, on lit la célèbre prière tibetaine, *Om ma ni bot me khom*, en caractères d'une grandeur colossale sculptés en pierre blanche.

Ourga est la résidence du *vang* ou gouverneur général, et du *khoutoukhtou*. La maison du vang est construite en bois à la manière chinoise. Ce prince est ordinairement un descendant de Djenghiz-Khan. Les habitans considèrent les bâtimens affectés à la demeure du khoutoukhtou comme un quartier distinct de la ville. C'est ce quartier qu'ils appellent *Kouren*. La ville est une réunion de iourtes ou de tentes, alignées de manière à former des rues, mais si étroites, que deux hommes à cheval ont de la peine à y passer de front. L'une des principales constructions est le groupe de bâtimens comprenant les temples et la demeure du khoutoukhtou, renfermés dans une enceinte de murailles tellement hautes, qu'elles empêchent de voir ces édifices. Les temples se succèdent dans la direction du sud au nord

(1) *Timkovski :* Voyage à Péking, tom. I, p. 76.

en étalant leurs toits peints en vert; l'un d'eux est entouré d'une grille dorée. Pour se conformer à l'usage des habitans des steppes, le khoutoukhtou occupe une iourte au milieu de l'enceinte. « A quelque distance des temples « on aperçoit un grand édifice en bois : c'est l'école où les « lamas apprennent à lire les livres tibetains et à jouer « des instrumens en usage pour la musique religieuse. « Derrière l'école il y a un bâtiment dans lequel on pré« pare le repas des Khouvarak ou écoliers des lamas. On « en compte plus de mille qui vivent aux frais du khoutoukh« tou (1). » Le trésor de celui-ci est placé dans un bâtiment couvert d'un toit en terre. Près de la porte une enceinte renferme les chameaux, les chevaux, les moutons et les bestiaux offerts au khoutoukhtou. Les temples sont devant une grande place; de chaque côté de celle-ci s'étendent des cours entourées de palissades, et dans chacune on voit une grande iourte élevée sur des poutres et couverte de toile de coton blanche : ce sont les temples particuliers des khans des Khalkha. Autour de cet assemblage de iourtes qui constitue la principale cité d'un peuple qui semble heureux d'y retrouver les traces de ses anciennes habitudes nomades, on voit s'élever çà et là les habitations des principaux habitans d'Ourga; plusieurs sont isolées et éloignées l'une de l'autre de plus d'une demi-lieue. On évalue la population d'Ourga à 7 ou 8000 individus, dont 5000 sont des lamas.

Sur les bords de la Toula s'étend le faubourg de *Maïmatchïn :* il est à environ une lieue de la ville et peuplé de marchands. Ses rues larges et boueuses sont garnies d'un grand nombre de boutiques remplies de marchandises. Les seuls édifices de ce bourg dépendant d'Ourga, sont le tribunal, qui sert en même temps de logement au premier

(1) *Timkovski :* Voyage à Péking.

magistrat, et le temple du dieu *Kouan-yu*, protecteur de la dynastie mandchoue.

Au sud d'Ourga et sur la rive gauche de la Toula, vis-à-vis des temples, s'élève le *Khan-óla* ou mont Impérial, dont un des flancs est couvert d'inscriptions colossales en mandchou, chinois, tibetain et mongol, formées de grandes pierres blanches. Cette montagne et les vallées qui s'étendent à sa base sont consacrées au koutoukhtou; des gardes en défendent l'approche. Sa partie supérieure est couverte de bois, et ses vallées solitaires ne sont habitées que par des troupeaux de chèvres sauvages. La montagne est raide du côté du nord et en pentes douces vers le sud. Elle forme une petite chaîne de 8 à 9 lieues de longueur. Elle est célèbre chez les Khalkha par une grande réunion qui s'y fait tous les trois ans, et dans laquelle se rédigent les suppliques du peuple et se jugent les querelles entre les particuliers. Au midi il y a un temple dont la splendeur répond à l'importance de cette assemblée (1). Cette montagne intercepte le vent du midi, ce qui contribue à rendre très-froid le climat d'Ourga.

Dans la partie occidentale du pays des Khalkha se trouve la petite ville d'*Ouliassoutaï*, qui tire son nom d'une rivière qui coule à trois lieues au nord. Entre les monts Tangnou et ceux que l'on appelle Chabinaï-daban, un bassin arrosé par les premiers affluens de l'Ieniseï forme le canton d'*Ouriangkhaï* qui dépend du pays des Khalkha, mais qui est habité par une tribu appelée *Soyote* ou *Soïoute* et qui passe pour être anthropophage quand l'occasion s'en présente. Sa principale ville est *Oulataï*, sur la gauche du Chilekit, rivière qui est l'Ieniseï à sa naissance. Cette cité est à 200 lieues à l'ouest d'Ourga; elle est environnée d'un fossé

(1) *Igotumenof* : Nouvelles de la Mongolie. — Messager sibérien, t. V, pag. 13.

profond au-delà duquel s'élèvent d'abord une palissade, puis un retranchement en fascines remplies de pierres et de terre. Elle se compose, dit-on, de 2000 maisons qui forment des rues alignées.

Maï-mat-chïn, qu'il ne faut pas confondre avec la petite ville qui forme le faubourg d'Ourga, est située à 50 lieues au nord de cette dernière. Eloignée de 200 pas de la ville russe de Kiakhta, elle est comme celle-ci l'entrepôt du commerce entre la Chine et la Russie. Son enceinte carrée est formée par une forte palissade et renferme à peine 200 maisons, la plupart remarquable spar leur propreté. Le soir cette petite place de commerce offre un coup d'œil tout particulier : chaque habitation est précédée d'une cour fermant avec une grille et éclairée par des lanternes en papier de couleur, ce qui présente l'aspect de la plus élégante illumination. Dans chaque boutique on remarque une image de *Foo-khou*, la principale divinité chinoise, placée dans une niche et couverte d'un rideau de soie. Les marchandises sont renfermées dans des armoires en ébène : elles consistent en thés de différentes espèces, en étoffes de soie, en vases de porcelaine, en papier peint et en divers autres objets qui donnent une haute idée de l'industrie des Chinois. Ses principaux édifices sont deux temples assez bien bâtis. La beauté des magasins, l'affluence des caravanes et l'activité des affaires, donnent à cet entrepôt commercial le mouvement d'une ville considérable.

La contrée comprise entre le désert de Kobi et les frontières de la Chine proprement dite, est la *Charra-Mongolie.* Elle se divise en un grand nombre de districts dont plusieurs n'offrent plus que des villes en ruines, comme pour attester l'état jadis florissant de ce pays. Celui qui porte proprement le nom de Charra-Mongolie, est situé entre le cours du Hoang-ho et le désert : on n'y voit aucune station qui mérite le nom de ville : la population y

est nomade; la tribu des *Onkiot* ou *Oung-niout*, qui forme deux drapeaux ou subdivisions, parcourt un espace de 160 lieues du nord au sud, et de 10 lieues de l'est à l'ouest, sur lequel on trouve les ruines d'une ville appelée *Iao-tcheou.* Le *Khortchïn* ou *Kartchïn*, à l'ouest du précédent, est le pays le mieux cultivé de la Mongolie; on y voit aussi de vastes pâturages, de grands haras et un nombre considérable de troupeaux de bœufs et de moutons; l'empereur de la Chine y possède de grands domaines et de belles maisons de plaisance; il y passe avec sa cour une partie de l'année pour se livrer au plaisir de la chasse. La population se compose de *Naïman*, de *Souniot* ou *Souniout* et de *Kesikten* ou *Ketchikten.* On remarque dans ce pays les ruines des villes appelées *Sibé* et *Almatou.* Chez les *Gorlos* ou *Khorlos*, qui forment deux bannières, on trouve les restes de *Loung-ngan* et de *Bar-khotò.* C'est dans leur pays que vivaient jadis les Khitan qui ont régné sur la Chine. Les *Toumet* habitent en partie les bords du Hoang-ho; leur principale cité est *Koukou-khotò*, en chinois *Koueï-houa-tchhing*, résidence d'un grand-prêtre du bouddhisme, qui, à ce titre, passe pour une incarnation divine. Cette ville est renommée pour les pelleteries qu'on y prépare et qu'on envoie à Péking et dans plusieurs autres lieux de la Chine. A 7 lieues au sud-est, on trouve une autre ville appelée *Koutouktou-khotò*, sur une petite rivière du même nom. Chez les *Barïn*, on voit la ville de *Barïn-khoto*, et les tombeaux des empereurs khitans, de ces princes qui furent détrônés par les Mongols. Les *Khaotsit*, appelés aussi *Khaotchit* ou *Haotchit*, se divisent en deux bannières et habitent vers les monts *Hing'an*, que certains géographes nomment *Siolki*, un pays couvert de lacs et de marais. Les *Oudjoumoutsïn* ou *Oudjoumoutchïn*, appelés aussi *Oudzemertchi*, divisés de même en deux bannières, occupent à l'est des Khaotchit une contrée longue de 40 lieues du

sud au nord et de 35 de l'est à l'ouest, arrosée par plusieurs rivières, dont l'une des plus considérables est le *Khoulougour* qui descend des monts Hing'an et va se perdre dans des sables. Les *Ourat* ou *Orat* comprennent trois bannières, dans un pays arrosé au sud par le Hoang-ho; leur principale station est dans la large vallée de Khadamal; leur territoire a 30 lieues du sud au nord et 20 de l'est à l'ouest; c'est dans ce pays que l'on place le *Tenduc* ou *Senduo* de Marco-Polo (1).

Les *Ordos* ou *Ortos*, tribu beaucoup plus importante que toutes celles que nous venons de nommer, habitent la partie du sud-ouest de la Mongolie. Vers l'est ils confinent aux Toumet, vers l'ouest aux Eleuthes, et au sud à la Chine, où ils ont pour limites le Hoang-ho et la grande muraille. Ils forment sept *khochoun* ou bannières, et passent pour être doux et intelligens.

Les *Tchakhar*, tribu plus considérable encore que la précédente, comprennent huit bannières, établies dans une contrée à laquelle on donne une centaine de lieues d'étendue. Cette contrée est montagneuse, bien arrosée, susceptible d'une grande fertilité, parsemée de gras pâturages, et couverte çà et là de vestiges d'anciennes cités : entre autres *Khamkhoùn* et *Tsaganbalgassou*, dont il ne reste plus que des remparts. Le nom de Tchakhar, qui signifie en mongol *pays frontière*, lui a été donné parce qu'il est limitrophe de la Chine. Les Tchakhar formaient un des huit corps de l'armée mandchoue qui conquit la Chine en 1644.

Pour terminer la description des contrées habitées par les Mongols, nous traverserons la province de Chine appelée Kansou, au sud-ouest de laquelle se trouvent les Mongols du *Khoukhou-noor* et ceux de *Khar-khatchi*. Le

(1) Chap. LXXIV.

pays de Khoukhou-noor tire son nom de son principal lac. Quelques géographes l'appellent *Khochotie*, parce que l'une des tribus qui l'habitent se compose de *Khochot*. Il a environ 260 lieues de l'ouest à l'est, et 120 du nord au sud. Il renferme des montagnes qui conservent la neige pendant plusieurs mois de l'année, et qui donnent naissance au fleuve Hoang-ho ou à des cours d'eau qui vont se réunir au Kin-cha-kiang, bordés d'alluvions aurifères, dont l'exploitation forme une branche d'industrie et de commerce pour les habitans. Le lac *Khoukhou-noor*, dont le nom signifie *lac bleu*, a 25 lieues de longueur sur 10 de largeur : ses eaux sont en effet bleuâtres; il renferme plusieurs îles. Serait-ce sur ses bords que Djenghiz fut proclamé khan des Mongols? Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut près d'un lac de ce nom. Le pays de Khoukhou-noor abonde en prairies, en troupeaux, en gibier, en plantes alimentaires et en rhubarbe dont on fait un assez grand commerce. Sa population, qui mène une vie nomade et ne possède point de villes, se compose de quatre tribus qui forment 29 bannières : les *Khochot* en ont 21, les *Torgoout* 4, les *Khoït* 3, et les *Khalkha* 1; on pourrait même ajouter une trentième bannière pour les quatre régimens mongols qui appartiennent au grand-lama. Ces tribus sont gouvernées par une sorte de diète composée de tous les chefs de bannières, et dont les titres et les prérogatives rappellent le régime féodal : ce sont trois princes ayant le titre de *vang* ou de roi, 2 *beïlé*, 2 *beïssé*, 4 *koung* ou comtes, et 18 *taïdzi* ou nobles de première classe.

A l'ouest du Khoukhou-noor s'étend au nord du Tibet le pays des *Katchi* ou *Khar-katchi*, qui a environ 250 lieues de l'ouest à l'est et 800 du sud au nord. Il renferme plusieurs lacs dont le principal est le *Namour*. Les *Khar-katchi* sont nomades et suivent le culte mahométan.

« Les *Eleuthes* ou Kalmouks qui, sous la suzeraineté de la Chine, dominent sur la Dzoungarie, ne diffèrent pas essentiellement des Mongols. Ils nous retracent exactement le portrait que Procope, Ammien, Priscus et Jornandes ont laissé des fameux Huns. Ils sont généralement d'une taille médiocre; on en trouve plus de petits que de grands. Abandonnés dès leur enfance à la nature, ils ont tous le corps bien fait, les membres déliés. Les traits caractéristiques de tous les visages kalmouks sont : des yeux étroits dont l'angle obliquement placé descend vers le nez; des cheveux noirs, sourcils de la même couleur, peu garnis, et dont l'arc est fort rabaissé; des nez camus et écrasés vers le front; les os de la joue saillans; la tête et le visage fort ronds; la figure plate et les lèvres épaisses. L'habitude de s'enfoncer des bonnets sur la tête contribue peut-être à détacher leurs oreilles de la tête plus qu'à l'ordinaire; mais la grandeur énorme de ces mêmes parties est un trait de leur caractère physique : ils conservent de belles dents jusqu'à l'extrême vieillesse. Leur peau, naturellement blanche, prend, par l'ardeur du soleil en été, et l'action de la fumée des cabanes en hiver, une teinte jaune brunâtre, qui cependant diffère chez les individus et chez les deux sexes. Parmi les femmes, il y en a beaucoup d'une jolie figure, et dont la blancheur est rehaussée par de beaux cheveux noirs. L'odorat, l'ouïe et la vue, chez les Eleuthes, surpassent toute idée qu'un Européen pourrait s'en former. Ils sentent la fumée d'un camp; ils entendent le trot d'un cheval; ils distinguent dans leurs plaines immenses le plus mince objet, à une distance étonnante.

« Les Eleuthes aiment la société et les festins; ils détestent manger seuls; leur plus grande jouissance est de partager avec leurs amis tout ce qu'ils ont en provisions de bouche. Leur caractère est gai et ouvert, mais ils sont

paresseux, sales et rusés. L'habit des hommes ressemble à celui des Polonais, à l'exception des manches, qui sont fort étroites et fermées au poignet. Le peuple s'habille de peaux de mouton et de feutre. En été, les jeunes filles se découvrent la gorge jusqu'à la ceinture. Les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux; les femmes, au contraire, sont très-jalouses de cette partie de leurs charmes; elles portent leurs cheveux épars jusqu'à l'âge de douze ans, époque de leur nubilité; alors elles les réunissent en tresses qui entourent leur tête; mariées, elles les laissent pendre en deux tresses sur les épaules. »

En été les habitations sont des iourtes ou tentes ouvertes sur les côtés et couvertes en feutre; en hiver ces côtés sont fermés par de larges morceaux de feutre ou par des nattes et quelquefois des claies en osier. Au milieu de cette sorte de cabane, on voit un grand trépied en fonte, sous lequel ils conservent toujours du feu, et sur lequel ils font cuire leurs alimens: la fumée sort par une ouverture pratiquée au sommet.

« Les Eleuthes préfèrent à toutes les commodités d'une ville régulière la liberté de leur vie nomade et leurs cabanes transportables. Chasser, garder les troupeaux, construire des tentes, voilà les seuls travaux qu'un Eleuthe croit convenables à la dignité d'un libre enfant du désert. Le reste du temps ils le passent à fumer. Les femmes ont pour leur part tous les travaux domestiques; elles doivent aussi placer et démonter les tentes, seller et amener les chevaux; les momens de loisir sont aussi rares pour elles que fréquens pour les hommes. Les Chinois cherchent à accoutumer les Eleuthes à l'agriculture; ils y réussiront difficilement; le climat âpre et le sol aride bannissent de ces contrées la plupart des cultures rurales, ou en rendent les bénéfices très-précaires.

« Le lait de jument est préféré, par presque tous les peuples de l'Asie, au lait de vache. Le premier, dans sa fraîcheur, est plus fluide que le second, mais il a un petit goût de lessive qui choque le goût des Européens. Lorsqu'on le fait aigrir dans des vases propres, il prend un goût acide vineux très-agréable; à peine donne-t-il quelques gouttes de crème. » En été ils ne boivent que du lait de jument; celui de vache est la boisson d'hiver, et celui de brebis sert à faire du fromage et du beurre. Avec le lait de jument, ils obtiennent, par la fermentation, une liqueur spiritueuse connue sous le nom de *koumiss* (1).

« Leur nourriture consiste presque uniquement en laitage et en viandes grasses, surtout de gibier, car ils ne tuent guère leurs animaux domestiques. Ils mangent peu de pain, et font sécher du poisson pour le conserver pendant l'hiver.

« Ils fabriquent eux-mêmes les feutres dont leurs tentes sont revêtues. Les femmes préparent les peaux avec infiniment d'adresse, et en font toutes sortes d'ustensiles. Les hommes fabriquent eux-mêmes une partie de leurs armes. »

Leur principale richesse consiste en troupeaux, dont les plus nombreux sont ceux de chevaux et de moutons. Un homme opulent possède jusqu'à 1000 chevaux. Le chameau est réservé pour transporter les tentes et le bagage. Les chameaux blancs ont seuls l'honneur de porter les idoles, les livres religieux et tout ce qui tient au culte.

« La langue des Eleuthes, la même que celle des Mongols, diffère totalement de la langue tatare, quant aux mots et à la syntaxe. On y reconnaît beaucoup de noms propres hunniques (2); la fréquence des monosyllabes

(1) Nous prenons M. Klaproth pour guide, bien que Pallas prétende que cette liqueur se nomme *araka*, et que le nom de *koumiss* soit tatare, et non pas kalmouk ou éleuthe. — *Pallas*, Voyages, I, 501.

(2) *Munzak*, *Athel*, *Denzik*, *Emedzar*, *Uti*, etc. Voyez *B. Bergmann*, Courses nomadiques parmi les Kalmouks, I, p. 125 (en allem.).

rappelle les langues du Tibet et de la Chine (1). Privée d'articles, n'admettant presque pas l'utile secours des pronoms et l'élégante influence des conjonctions, n'ayant que peu de modifications du verbe, elle paraît une des plus pauvres, mais aussi une des plus anciennes langues du monde; elle est, dit-on, sonore, harmonieuse et poétique (2). Les romances plaintives et les chants épiques de ce peuple ont le caractère sombre et gigantesque de la nature du pays; les rochers, les torrens et les météores d'Ossian y figurent à côté de légendes miraculeuses, aussi bizarres que celles des Hindous (3). On y rencontre aussi de ces traits d'une vérité sublime qui plaisent à toutes les nations; par exemple, la romance d'une tribu fugitive commence par cette image : « Après avoir épuisé toute leur fureur, les « eaux du vaste lac s'apaisent; tels sont les troubles de « ce monde et leur tranquille oubli. » Ces nomades possèdent des poèmes de vingt chants et au-delà, conservés par la seule tradition; leurs bardes ou *dchangartchi* les récitent de mémoire au milieu du peuple attentif et ravi de joie (4). L'alphabet éleuthe, calqué sur celui des Mongols, n'en diffère que par quelques lettres et par une élégance particu-

(1) Vocab. Petrop., n° 137. *Falk*, Mém. topogr., III, 575 (en all.). *Fischer*, Histoire de la Sibérie, introd., p. 40 (en allem.).

(2) Voici un passage d'un roman héroïque kalmouk :

« *Tuchimail aïn kaimain aboudal inou go tœlghym ssaid-kill inou*
Ministre ainsi parlé mine mais élevé prophète esprit mais
« *æmougblangtsæ baïyai oussaistkylaintai gaigaïn inou tounggoulak*.....
tranquille corps considérable visage mais serein.
« *Bi niggai sobylongtou kækschin jouckai noussatou mæn.* »
Je un souffrant vieillard très- âgé vraiment.

Traduction. Le ministre parla ainsi : Ta noble mine annonce un prophète; ton esprit est tranquille, ton extérieur imposant, ton visage serein..... Moi, je suis un vieillard souffrant et courbé sous le poids des ans. — *Bergmann*, Courses nomadiques, I, 114 (en allem.).

(3) Romances kalmoukes, dans *Pallas*, Mémoires sur les nations mongoles, I, p. 153 (en allem.). — (4) *Bergmann*, II, 206, 236, etc.

lière. Outre l'écriture mongole, qui se compose de 44 lettres qu'on réunit perpendiculairement, les Éleuthes ont une écriture indienne, nommée l'*onetkak*, employée aux formules magiques.

« L'orgueilleuse ignorance des Européens regarde les peuples libres de l'Asie comme des sauvages sans mœurs et sans lois; mais dans la réalité les khanats d'Asie paraissent être semblables à nos empires féodaux du moyen âge. On distingue trois classes différentes parmi les Éleuthes : la noblesse, dont les individus s'appellent les *Os-Blancs*; le peuple, qui est composé d'esclaves qui se nomment les *Os-Noirs*; et le clergé, qui descend de ces deux castes, et qui est composé d'hommes libres. Les femmes nobles sont de même appelées *Chair-Blanche*, et les femmes du peuple *Chair-Noire*; la généalogie se désigne seulement par les *Os*. La nation est gouvernée par plusieurs petits princes héréditaires qui prennent le titre de *noïon*, et qui n'obéissent que faiblement au khan de la nation. La puissance du *Khan-Taïdcha*, ou prince en chef, consistait seulement dans le nombre et l'importance de ses sujets, et non dans l'étendue de son territoire, qui, dans cette vaste contrée, ne peut avoir aucune valeur. Les sujets de chaque chef forment un *oulous*, qui se trouve divisé en *aïmaks*, composés depuis 150 jusqu'à 300 familles; chaque aïmak est commandé par un *dzaïssang* ou noble; un aïmak se subdivise en *khatoun* de dix à douze iourtes qui ont des inspecteurs soumis aux dzaïssangs et aux noïons. Ces derniers ont le droit d'infliger des punitions à leurs sujets, mais en se conformant au code de lois mongoles qui régit les Éleuthes. Lorsqu'il y a un grand khan, les princes se laissent guider par lui seulement dans les affaires qui sont d'une importance générale. Le tribut consiste en une dixième partie du troupeau et des autres propriétés; mais à la première sommation, tous doivent comparaître à

cheval devant le prince, qui renvoie les hommes incapables de supporter les fatigues de la guerre. Leurs armes sont les arcs, les lances, les sabres, et quelquefois les armes à feu. Les guerriers riches sont revêtus d'une cotte de mailles, formée d'anneaux enchâssés les uns dans les autres, comme celles qui ont été usage en Europe jusque dans le XVe siècle. »

Les Éleuthes forgent eux-mêmes les armes et les ustensiles dont ils ont besoin; quelques uns même fabriquent des ornemens en or. Les femmes excellent dans l'art de préparer les peaux de mouton et surtout celles qui sont connues sous la dénomination d'agneaux mort-nés d'Astrakhan et dont les Russes font un grand commerce. Le feutre fabriqué chez les Éleuthes jouit aussi d'une grande réputation en Russie. Mais leur commerce avec ce pays consiste dans la vente des chevaux, des bœufs et des moutons : on estime à plus de 1,200,000 francs le produit qu'ils en retirent annuellement (1).

« La religion des Éleuthes est celle du *Dalaï-Lama*. C'est dans la description du Tibet que nous donnerons une idée de ce système religieux; disons ici que les Éleuthes sont, plus qu'aucun peuple de la terre, soumis à l'empire des prêtres; ils leur confient la direction de toutes leurs affaires; rien ne se fait sans consulter un jongleur qui, par des sortilèges, prétend interroger les dieux; ces *djelloungs* lèvent un ample tribut sur leurs crédules troupeaux; ils vivent dans l'abondance; le célibat leur est prescrit; mais quand ils voyagent, ils ont le droit de partager le lit de leurs hôtesses, et ils voyagent souvent. »

Les djelloungs sont sous la juridiction des *tsordji*, sortes d'évêques qui portent des habits rouges ou jaunes selon la secte à laquelle ils appartiennent. Les *gadzoul* ou aides des

(1) *Klaproth* : Article *Éleuthès*, dans le Dict. géog. universel.

djelloungs sont les diacres de ce clergé. C'est aux djelloungs que l'on confie l'instruction des enfans, et surtout de ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique : ils leur enseignent la langue tibetaine, qui est celle dans laquelle leurs livres sacrés sont écrits, et ils leur apprennent à accomplir les cérémonies du culte extérieur. Chez les Éleuthes on trouve aussi des chamans, sortes de magiciens qui exercent leur métier en secret, parce qu'ils sont détestés des lamaïtes fervens.

« Les Mongols ont, comme les Éleuthes, le visage plat, les yeux petits et obliques, de grosses lèvres, des pommettes saillantes, un menton petit et court, et peu de barbe; les oreilles sont larges et proéminentes; les cheveux noirs renforcent un teint brun ou brun rougeâtre. Mais plus civilisés par leur ancien séjour en Chine, ils sont plus dociles, plus hospitaliers, plus actifs et plus voluptueux. Les Russes de la Daourie regardent les femmes mongoles comme plus fécondes que les leurs. Ces femmes ont aussi beaucoup d'industrie et de gaieté. Les livres religieux des Mongols sont écrits dans la langue de Tangout ou du Tibet, et il y a dans chaque *aïmak* un maître d'école. Les *lama* ou prêtres, et leurs chefs les *khoutouekhtou*, jouissent d'une grande considération, et dépendent du grand Dalaï-Lama.

« La polygamie, quoique permise, est peu commune. Ils se marient très-jeunes, et les femmes apportent une dot en troupeaux ou en brebis. Il y a un feu commun dans le milieu de la tente et dans les déserts : faute de bois, on emploie pour chauffage le fumier de vache desséché ou la fiente de mouton. Les tentes des nobles sont, dans l'intérieur, tendues d'étoffes de coton ou de soie, et le parquet est couvert de tapis de Perse. Les domestiques sont dans des tentes séparées. Dans les demeures des grands on trouve des vases d'étain, d'argent, de porcelaine. Les tentes du peuple sont formées d'une espèce de feutre. Dans quelques endroits ils

érigent de petits temples, à l'entour desquels les prêtres ont des cabanes de bois. »

Cependant, le plus habituellement vis-à-vis l'entrée de la tente, le riche a sa petite chapelle, contenant des idoles en bronze doré, devant lesquelles on allume une lampe alimentée par du beurre, ou bien une sorte d'encens en forme de petits bâtons, que l'on tire du Tibet. La tente ou iourte est ronde et éclairée par la porte ou par l'ouverture pratiquée pour le passage de la fumée, comme celle des Éleuthes. Elle n'a ordinairement que 5 pieds de hauteur, et 10 en la mesurant de la partie la plus supérieure. Son diamètre est de 12 à 20 pieds. Celle du pauvre sert à le loger avec sa famille et son bétail. Les seuls objets qui en constituent l'ameublement sont le feutre, qui sert de tapis, un chaudron en fonte, un réchaud, une hache, quelques outres pour l'eau et le lait, des plats grossiers et des jattes en bois (1).

« Leur tête, à la réserve d'une seule boucle de cheveux, est rasée, et recouverte par un bonnet jaune et plat, au moins chez les Charra-Mongols; ils portent des pantalons larges, une veste légère avec des manches étroites, et une ceinture qui retient le sabre, le couteau et des objets nécessaires pour fumer. L'habit de dessus est retenu par une ceinture; les manches en sont larges; leurs pieds sont entourés de linge, par-dessus lequel se trouvent passées des bottines de cuir, ordinairement noires ou jaunes. »

En général leur costume ressemble un peu à celui des Chinois. Pauvres et riches s'habillent de même : les premiers portent des vêtemens de nankin, par-dessus lesquels ils mettent en hiver des pelisses en peaux de mouton, et des manteaux en drap grossier quand il pleut; les riches ont seulement des étoffes plus belles, des fourrures plus riches et des ornemens en acier et en argent. La coiffure

(1) Mém. sur la Mongolie, par le P. *Hyacinthe Bitchourine* (en russe).

des hommes consiste l'été en un bonnet de drap ou de coton piqué à rebords, et l'hiver en un bonnet de peau de mouton ou de renard. Les femmes sont vêtues souvent comme les hommes; mais ordinairement elles ont une tunique longue sans ceinture, et par-dessus une sorte de veste sans manches; comme les Chinoises, elles portent de larges pantalons, et leur bonnet ressemble à celui des hommes.

« Les Mongols se nourrissent de viande, qu'ils mêlent quelquefois avec des légumes, et qu'ils mangent sans assaisonnement et même sans sel. Ils se régalent de lait de beurre et de koumiss; mais ils ont appris à connaître l'eau-de-vie et l'hydromel, et surtout le thé. Le repas ordinaire d'un Mongol se compose de deux ou trois grandes tasses de thé en briques, que l'on fait bouillir avec un peu de millet ou de farine de cette graine roussie au feu, et dans lequel on ajoute du sel, du beurre, de la graisse, du lait ou de la crème. Leurs troupeaux consistent en chevaux, chameaux, bœufs, brebis et chèvres. Les femmes tannent le cuir, déterrent les racines nourrissantes, préparent les provisions d'hiver, qu'elles salent ou qu'elles font sécher, distillent le koumiss ou l'esprit du lait de jument. Les hommes chassent le gibier et les animaux nombreux qui errent en grand nombre dans ces vastes déserts. Quand les Mongols voyagent, ils cuisent des moutons entiers dans leur peau; ils ôtent d'abord la peau tout entière et en font une espèce de sac, qu'ils remplissent d'eau; ils y mettent la viande détachée des os, et y jettent successivement quelques pierres rougies : la viande est parfaitement cuite et le bouillon excellent (1).

« Quand les pâturages commencent à manquer, toutes les tribus lèvent leurs tentes, ce qui arrive depuis dix jus-

(1) *Iæhrig*, dans le Choix des Mémoires de la Société économique de Pétersbourg, III, 341 (en allem.).

qu'à quinze fois par an. Dans l'été ils se dirigent au nord, et en hiver au midi. Les troupeaux, les hommes, les femmes, les enfans forment une procession régulière, et sont suivis par les jeunes filles, qui chantent gaiement en cadence. Les amusemens de ces tribus errantes et enjouées sont les courses de chevaux, où les jeunes filles mêmes excellent : enfin, l'arc, la lutte, la pantomime, les chansons des jeunes femmes, qui sont généralement accompagnées par la viole et la flûte. Ces chansons roulent sur des aventures amoureuses, et sont remplies d'un merveilleux gigantesque; mais la mélodie en est dure et désagréable (1). Le jeu d'échecs est leur jeu favori.

« Les corps des princes et des principaux prêtres sont brûlés avec beaucoup de solennité, et leurs tombes sont ordinairement entourées de murailles et ornées de très-hautes perches, d'où flottent des draperies bizarres. Souvent aussi l'on enterre les morts. On croit que les Mongols ont conservé un usage superstitieux, mais touchant, que décrit Marc-Pol (2). Lorsque deux familles viennent de perdre en même temps deux enfans chéris, de deux sexes différens, elles font entre leurs mânes ce qu'on appelle le *mariage des morts;* ces alliances sont célébrées auprès du tombeau

(1) Voici la traduction de quelques fragmens de chansons mongoles rapportées par M. *Timkovski :*

« L'âme inquiète, l'esprit accablé sous un pouvoir inconnu, le jeune « Mongol voit dans ses rêves apparaître à ses yeux les ombres des guer- « riers ses ancêtres.

« Où est-il notre Djenghiz-Khan, menaçant et intrépide? Ses hauts « faits retentissent en chants mélancoliques au milieu des roches de « l'Onon et sur les rives verdoyantes du Khérouloun...

« Qui s'avance sur le chemin uni de la rive du Charà, chantant à voix « basse des paroles chéries? A qui appartient ce coursier bai-brun qui « court si rapidement? Que cherche-t-il des yeux, ce joyeux *bahatour* « (brave), qui passe devant les iourtes blanches? Son cœur sait bien « quelle est celle qui y demeure : il cessera dans peu de parcourir ces « montagnes; son coursier ardent lui méritera bientôt une épouse. »

(2) *Marco-Polo*, de Reb. orient., I, cap. LVIII.

des enfans avec beaucoup de solennité; les parens, dès lors, se traitent entre eux comme s'ils étaient unis par les liens du sang. »

Les Mongols se marient jeunes; ils peuvent avoir plusieurs femmes, mais il y en a toujours une qui conduit le ménage et qui est la plus respectée. Le divorce est cependant très-fréquent. Quand les fiançailles sont conclues, le jeune homme envoie aux parens de la jeune fille plusieurs moutons tués, du lait fermenté et d'autres présens. Si les parens les acceptent, l'alliance est conclue. Le garçon reçoit de son père des bestiaux et une iourte séparée, et la jeune fille a pour dot des vêtemens, des ustensiles de ménage, et une certaine quantité de brebis et de chevaux. On consulte un astrologue sur le jour le plus favorable pour la célébration du mariage; lorsque ce jour est fixé, un *djelloung* ou prêtre est appelé pour la bénédiction nuptiale. La cérémonie consiste à placer les époux agenouillés sur un feutre, et le visage tourné vers l'orient devant la porte de la iourte du marié. Le prêtre fait apporter un vase contenant du bouillon et une cuisse de mouton, dont on leur donne l'os et le pied à tenir de la main droite, de manière que la partie charnue est tenue par la jeune fille, et l'extrémité osseuse par le fiancé. Deux jeunes garçons sont chargés de faire courber trois fois les nouveaux mariés, en leur criant à haute voix : *honorez la cuisse de Chaggaï!* — *honorez le beurre!* Les amis des deux époux s'emparent ensuite des bonnets de ceux-ci et les jettent au djelloung, qui se trouve dans la iourte. C'est un heureux présage pour celui dont le bonnet arrive le premier au fond. Après un combat à coups de poing entre les jeunes filles et les femmes qui veulent enlever la mariée, le reste de la cérémonie se passe à manger, rire, boire et chanter (1).

(1) *Pallas :* Sur les tribus mongoles. — Traduction de M. Ajasson de Grandsagne.

« Les Mongols, quoique moins superstitieux que les Éleuthes, ont un culte extérieur plus apparent; ils élèvent des temples, dont quelques uns sont en pierres. Les livres sont plus communs parmi eux que parmi les Éleuthes; ils ont, outre l'écriture ordinaire, une espèce de tachygraphie, nommée *akschar*, et venue du Tangout. Leur alphabet ordinaire a 98 signes, qui marquent en partie des syllabes entières (1). Cet alphabet paraît en général emprunté de celui des Ouïgours. On sait du moins que les Mongols, après s'être servis de l'alphabet tibetain carré, l'abandonnèrent pour l'écriture ouïgoure. Quelques auteurs portent à 187 le nombre de leurs signes syllabaires : ils se suivent en colonnes verticales de gauche à droite. La langue mongole, peu connue, est la même que celle des Éleuthes, que nous avons déjà caractérisée. »

La nation mongole est l'une des plus anciennement civilisées des vraies nations tatares; mais parmi les sciences que ce peuple a cultivées, il n'en a inventé aucune : ainsi l'astronomie même, qui semble être née chez les peuples nomades et pasteurs, les Mongols en ont emprunté la connaissance vague et incomplète aux Chinois et aux Hindous, dont ils se sont bornés à traduire les ouvrages en donnant des noms de leur propre langue aux 366 constellations qui y sont figurées; et encore ces noms ne sont-ils que la traduction de ceux qu'elles portent dans les ouvrages originaux, à l'exception des 28 constellations des Hindous, dont ils ont conservé les dénominations sanskrites (2).

Nous avons renvoyé à la description du Tibet ce qui concerne la religion du bouddhisme adoptée par les Mongols; cependant nous devons dire ici quelques mots d'une cérémonie religieuse très-importante chez eux, et qui peut

(1) *Bayer*, Elementa litter. mongol., dans les *Comment. Petrop.*, III, 180; IV, 289. — (2) *Abel Remusat* : Uranographie mongole.

passer pour un tableau de mœurs : c'est la fête célébrée pour la manifestation divine d'un nouveau khoutoukhtou ou gheghen. Cette sorte d'intronisation ou de sacre se pratique à Ourga. Voici quelques détails tirés de la relation de l'une des dernières cérémonies de ce genre.

Au lever du soleil, le principal temple d'Ourga fut décoré selon l'usage habituel; à l'entrée du temple on avait placé l'idole du bon rkhan *Aioûchâ*, qui préside à la longévité. A gauche de l'idole s'élevait un trône orné de pierres précieuses et de riches étoffes; la sœur du khoutoukhtou défunt et le père du nouveau assistaient à la cérémonie, ainsi que 26,000 lamas ou prêtres, et plus de 100,000 spectateurs de tout rang, de tout âge et de tout sexe. Lorsque les préparatifs furent terminés, on vit sortir du temple la sœur du khoutoukhtou défunt, portée par six lamas sur un trône richement décoré; le cortége marcha en silence jusqu'à la iourte de la nouvelle incarnation, dont le cortége au retour se composait de ce personnage régénéré monté sur un cheval magnifiquement harnaché, dont la bride était tenue d'un côté par le *khoubilgan*, prêtre d'un rang distingué, et de l'autre par le *ta-lama* ou doyen des lamas. La sœur de l'ancien khoutoukhtou, que le nouveau nommait également sa sœur, le suivait dans une chaise à porteur; les principaux dignitaires venaient ensuite; tout le cortége marchait au bruit des instrumens et des hymnes en l'honneur du nouveau personnage divin.

Ce personnage est toujours un enfant, de même que le dalaï-lama du Tibet; arrivé près du temple, les lamas l'enlevèrent de dessus son cheval, avec les marques du plus profond respect, le conduisirent par la main, le placèrent sur le trône, et annoncèrent au peuple l'ordre de l'empereur de rendre au nouveau khoutoutkhou les honneurs dus à son rang et à sa nature divine. Tout le monde alors se prosterna trois fois jusqu'à terre. Bientôt on mit devant le divin en-

fant une table avec plusieurs *khoukho* ou clochettes en argent en usage dans les cérémonies religieuses, en ayant soin de ne point y mettre celle dont s'était servi son prédécesseur, ou, pour parler le langage des fidèles mongols, dont il s'était servi lui-même avant sa régénération. L'enfant, après avoir jeté un coup d'œil sur les clochettes, dit aux lamas qui l'entouraient : « Pourquoi ne m'a-t-on pas apporté ma clochette habituelle? » A ces mots tous les assistans s'écrièrent : « C'est le véritable chef de notre religion, c'est notre khoutoukhtou. » Alors sa sœur s'approcha la première pour recevoir sa bénédiction, et tous les grands personnages religieux ou civils la suivirent.

Le lendemain, le khoutoukhtou, placé sur son trône, reçut, en présence du peuple et des grands, les présens de l'empereur, dont l'envoyé lui lut le discours suivant : « Grand pontife, toi qui es incorruptible comme l'or, et « dont la splendeur égale l'éclat des diamans, protége l'em- « pire comme tu l'as fait du temps de mon père, et répands « ta grâce et ta protection sur mon règne. » Le khoutoukhtou, après avoir accepté les présens, répondit à ce discours en donnant sa bénédiction à l'envoyé, puis aux principaux personnages et au peuple.

L'après-midi de cette journée fut consacré à des luttes, à des joûtes et à des courses de chevaux. Pendant quinze ou vingt jours ces fêtes publiques continuèrent; tant qu'elles durèrent les Mongols de toutes les classes s'empressèrent de déposer des présens aux pieds du khoutoukhtou (1).

Celui qui fut intronisé en 1820 d'après le même cérémonial que l'on vient de décrire, en usage depuis très-long-temps, porte le nom suivant : *Djab-Dsioûng-Dombo-Khoutoukhtou-Gheghen.* Le nombre des lamas attachés à

(1) *Pallas* : Nordische beitrage, t. I, p. 314 et suiv.

la cour de cette incarnation divine est d'environ 10,000. Il ne dépend pas du khoutoukhtou de se donner un successeur : c'est l'empereur de la Chine qui désigne la famille dans laquelle doit renaître l'âme du Dieu incarné : la cour de Péking conserve par-là une grande influence sur les populations mongoles. Les lamas sont les lettrés et les savans de la nation : ce sont eux qui exercent la médecine. Cependant ils sont d'une ignorance extrême, même en ce qui concerne leur religion : leur savoir consiste à réciter les textes sacrés et à remplir le rituel dans la langue tibetaine, que la plupart ne comprennent pas.

L'organisation des peuples mongols soumis à l'Empire chinois est entièrement militaire. Les *Khalkha* proprement dits sont répartis sous le commandement de quatre khans en 86 *gousa* ou bannières. Ceux qui vivent dans le voisinage des monts Altaï, dans le Thian-chan-pelou, forment 19 bannières commandées par un général mandchou qui réside à Kobdo sur le Haut-Irtyche ; dans la Dzoungarie 15 autres bannières sont sous l'inspection du gouverneur militaire d'Ili ; les tribus qui habitent au sud du désert de Kobi sont divisées en 6 *tchoukhans* ou corps subdivisés en 49 bannières ; enfin, dans le pays du Khoukhou-noor, les Mongols et les Éleuthes forment 29 bannières sous le commandement d'un général mandchou qui réside à Si-ning-oeï, ville frontière de la Mongolie dans la province de Kan-sou.

Chaque bannière forme, ainsi que nous l'avons dit, une division militaire avec son territoire et ses habitans ; mais les habitans seuls se divisent en un certain nombre de régimens composés de 6 escadrons de 150 cavaliers, dont 50 cuirassiers.

Les khans ou princes mongols sont, comme on le voit, entièrement soumis à la Chine ; ils paient un tribut annuel et se présentent à la cour de l'empereur dans la posture humble de vassaux. Leur dignité passe à leurs enfans mâles

par ordre de primogéniture, mais cependant avec l'autorisation de l'empereur. Leurs revenus, ainsi que ceux des Taïdzis, consistent d'abord dans le cens que le code les autorise à prélever sur leurs sujets, et ensuite en un traitement que leur accorde le gouvernement chinois. Tous les quatre ans ils sont obligés de porter à Péking le tribut qui leur est imposé, mais ce tribut est peu important; et d'ailleurs ils reçoivent en retour un présent qui en diminue la valeur: ainsi pour chaque cheval l'empereur leur fait donner 10 onces d'argent et 2 pièces de satin. Quant au traitement qu'ils reçoivent, ils sont partagés en six classes: ceux de la première reçoivent de l'empereur une solde que l'on peut évaluer à 20,000 francs et 40 pièces d'étoffes de soie; ceux de la deuxième ont 12,000 francs et 20 pièces d'étoffes; ceux de la troisième 6400 francs et 13 pièces; la quatrième reçoit 4000 francs et 10 pièces; la cinquième 2400 francs et 9 pièces; enfin la sixième 1600 francs et 7 pièces d'étoffes. Si leurs traitemens ne paraissent pas très-importans, il faut considérer que le gouvernement chinois semble être fort économe ou mesquin dans ses largesses, puisqu'on ne donne par an à une fille légitime de l'empereur qui épouse un prince mongol qu'une somme de 8000 francs et 30 pièces d'étoffes pendant son séjour en Mongolie, et seulement 3200 francs et 200 sacs de riz lorqu'elle reste à Péking. Son mari ne reçoit, outre ses appointemens comme prince mongol, que 2400 francs et 10 pièces d'étoffes par an. Les hauts dignitaires du clergé mongol reçoivent aussi des appointemens de l'empereur.

« Pour achever ce tableau de la civilisation imparfaite, mais très-remarquable, des peuples mongoliques, il faut dire que depuis 1620 ils possèdent un code complet de lois signé de quarante-quatre princes et chefs, et dans lequel la plupart des délits sont punis par des amendes; les actions utiles au public sont récompensées. Celui qui refuse du lait

à un voyageur est puni de l'amende d'un mouton. On admet les épreuves par le feu, et les sermens par lesquels un supérieur garantit l'innocence d'un inférieur; institutions connues en Europe dans le moyen âge.»

Les peines sont en général cruelles envers le peuple, et peu sévères pour les nobles : ainsi l'homme de qualité qui commet un meurtre avec préméditation n'est condamné qu'à une forte amende, par exemple à la perte d'une année d'appointemens, et à 81 têtes de bétail, dont les deux tiers sont pour la famille du défunt, et un tiers pour le chef de la tribu à laquelle il appartient, tandis qu'un esclave qui tue son maître est coupé tout vivant par morceaux. Celui qui tue sa femme est condamné à être étranglé (1). Le code mongol est divisé en 12 sections; il est rédigé par le gouvernement chinois, et complété, selon les circonstances, par des lois supplémentaires qui ont la même force que celles dont le code se compose (2).

(1) *Lipovtsof* : Règlemens du ministère chinois des affaires étrangères; traduits du mandchou en russe. Saint-Pétersbourg, 1830, 2 vol. in-4°.

(2) Mémoires sur la Mongolie, par le P. *Hyacinthe Bitchourine*. 2 vol. in-8° (en russe).

LIVRE CENT TRENTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Empire chinois. — Troisième section. — Description de la Mandchourie.

Avec la Mongolie et la chaîne des monts Hing'an, se termine la zone centrale de l'Asie. Les rivières ne serpentent plus sur une plaine élevée; le terrain se penche de trois côtés : vers la mer d'Okhotsk, vers la mer du Japon, et vers la mer Jaune. Les plantes et les arbres des climats tempérés commencent à reparaître; mais à l'est, une haute chaîne de montagnes qui se prolonge à travers la péninsule de la Corée, contre-balance, par son élévation et ses vastes forêts, les influences favorables du soleil. Quoique sous les latitudes de la France et de l'Italie, ces montagnes sont sujettes à des hivers très-longs et très-rigoureux; mais les parties centrales qu'arrose le fleuve Saghalien ou Amour doivent probablement jouir d'un climat un peu plus doux. Si l'agriculture n'y fleurit pas, la faute en est due à la paresse et à l'ignorance des habitans. La partie située sur la mer Jaune ou la province de Leaotoung ou de Ching-king paraît jouir d'une température semblable à celle de l'Allemagne et de la France septentrionale.

« Les montagnes qui environnent Zhé-holl ne sont pas très-élevées (1); elles ne présentent aucune chaîne régulière, mais plutôt l'aspect des ondes d'une mer agitée. Elles sont composées d'une argile durcie, mêlée de gravier. Il paraît que la haute chaîne des montagnes qui bordent la mer du Japon et la Manche de Tatarie est absolument détachée

(1) *Staunton*, Voyage de Macartney, III, p. 271, 273 et 285.

des chaînes centrales de l'Asie. Au nord, les monts Stanovoï étendent plusieurs branches vers les bords du fleuve Amour. Sur toute cette côte il gèle et neige au milieu de septembre. »

« Le fleuve *Amour* prend sa source en Mongolie dans les « monts Kentaï; il porte d'abord le nom d'*Onon;* après s'être « grossi des eaux de l'*Ingada*, près de Nertchinsk, il reçoit « le nom d'Amour. » Telle est l'opinion des géographes chinois (1); les Russes donnent à ce bras réuni le nom de Chilka; c'est au Chilka, grossi des eaux de la grande rivière de *Kerlon*, qu'ils réservent le nom d'Amour. Le cours et le volume de la Chilka et du Kerlon semblent à peu près égaux. L'Amour, nommé *Seghalien-Oula* ou *Sakhalian-Oula* (2) par les Mandchoux et les Toungouses, reçoit encore au sud deux grands fleuves, le *Soungari-Oula*, en chinois *Chuntungian*, et l'*Ousouri*, que les Chinois nomment de même. Après un cours de 675 lieues, il se jette dans la mer d'Okhotsk, en formant un grand golfe fermé à l'est par les rivages de l'île Seghalien, et qui communique au midi avec la mer de Corée ou la Manche de Tatarie par une étroite ouverture. Les herbes marines en cachent en quelque sorte l'embouchure. Profond, tranquille, il ne présente aucun obstacle à la navigation; il ne renferme ni rochers ni bas-fonds; ses rives sont bordées de forêts magnifiques (3). Les Russes se plaignent beaucoup de la perfidie des Chinois, qui, en 1689, arrachèrent par surprise et par force, aux plénipotentiaires de la Russie, la cession de la partie inférieure de ce beau fleuve, indispensable pour les maîtres de la Sibérie

(1) *Day-sin-y-tundschi*, géographie chinoise en 24 volumes, traduite par extrait en russe par M. Leontieff, et en allemand par M. Hase; dans *Busching*, Magasin géographique, XIV, p. 462. — (2) *Saghalyn*, selon les Russes; mais les indigènes prononcent *Seghalien* (*La Pérouse*, t. III).

(3) *Muller*, conseiller d'État, Mémoire sur le fleuve Amour, composé par ordre du gouvernement de Russie, en 1740; dans *Busching*, Magasin géographique, II, 507. *Idem*, Histoire des pays sur l'Amour, dans les Collections pour servir à l'Histoire de la Russie, II, 289 (en allem.).

orientale, et où les Cosaques avaient déjà arboré le drapeau de la Russie. »

Le *Soungari* prend sa source dans les montagnes qui séparent la Mandchourie de la Corée; c'est une rivière profonde, navigable, poissonneuse, d'environ 250 lieues de longueur. L'*Ousouri* sort de la chaîne qui borde les côtes de la mer du Japon; son cours est de 130 lieues.

Toutes les rivières de quelque importance qui arrosent la Mandchourie, sont des affluens de l'Amour, à l'exception du *Liao-ho*, fleuve d'environ 180 lieues de cours qui se jette dans le golfe de *Liao-toung*, après avoir arrosé la Mongolie et la partie méridionale de la Mandchourie. Le golfe de Liao-toung a 45 lieues de largeur et 60 de longueur.

Parmi les lacs de la Mongolie, nous n'en citerons qu'un de remarquable par son étendue, c'est le *Hinka :* il a environ 35 lieues de longueur sur 8 à 10 de largeur. Il est alimenté par plusieurs rivières, et donne naissance au *Sougatchan-pira*, qui va se réunir à l'*Ousouri*, affluent du fleuve Amour.

La Mandchourie confine au nord à la Sibérie, à l'ouest à la Mongolie, au sud-ouest à la Chine, au sud à la Corée, et à l'est elle est baignée par la mer du Japon. Elle a 500 lieues dans sa plus grande longueur du nord-est au sud-ouest, et 325 de largeur de l'est à l'ouest. Sa superficie totale est d'environ 103,000 lieues.

Au nord, son territoire comprend les monts Stanovoï, dont les pentes sont couvertes de forêts, et dont les flancs sont riches en métaux utiles et précieux, et les monts Hing'an, chaîne qui se détache des précédens, et sur laquelle on n'a que des renseignemens très-vagues. Près des côtes de la mer du Japon, la Mandchourie est bordée par une chaîne peu élevée qui se réunit au sud à celle des monts neigeux appelés en chinois *Tchang-pe-chan*, et en mand-

chou *Golmïn-changan-alïn*, c'est-à-dire la *grande montagne Blanche*, et qui fut explorée en 1677 par ordre de l'empereur *Kang-hy*. Ce groupe, qui occupe une étendue de 100 lieues, est couvert à sa base de forêts impénétrables; on arrive au sommet en traversant des neiges et des glaces qui paraissent être perpétuelles; sa cime se termine par un plateau que dominent cinq pics très-élevés, au pied desquels s'étend un lac dont la circonférence est d'environ 4 lieues (1). Cette chaîne est célèbre chez les Mandchoux, parce que c'est dans son voisinage que leurs différentes hordes se sont formées en corps de nation.

Le sol de la Mandchourie est presque partout fertile : les voyageurs font une peinture séduisante de la brillante verdure dont se parent les côtes orientales. « Nous rencon-« trâmes à chaque pas, dit le célèbre et infortuné La Pé-« rouse, des roses, des lis, des muguets; nous recueillîmes « en grande abondance des ognons, du céleri, de l'oseille, « et d'autres plantes pareilles à celles de nos prairies; les « pins couronnaient le sommet des montagnes, les chênes « commençaient à mi-côte; les bords des ruisseaux étaient « plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière « des grands bois on voyait des pommiers, des azeroliers en « fleurs, avec des massifs de noisetiers. » Cette peinture nous prouve que l'on y trouve les mêmes arbres que dans l'Europe centrale.

Les pâturages qui bordent les rivières et tapissent les flancs des montagnes nourrissent des chevaux, des bœufs et des moutons : le soin de ces animaux constitue la principale occupation des habitans; leur nombre forme leur principale richesse, surtout dans la partie méridionale. Dans le nord c'est le renne qui remplace le cheval, et quelquefois aussi c'est le chien, comme dans la Sibérie orientale.

(1) *Klaproth :* Voyage à la montagne Blanche, traduit du mandchou.

Les habitans s'occupent peu de l'extraction des substances minérales : ce n'est que pour leurs besoins qu'ils exploitent un peu de fer et de cuivre, du sel et du salpêtre. Ce n'est que dans les provinces du sud-ouest que l'influence du voisinage de la Chine les porte à cultiver quelques arts; dans le reste de la contrée ils sont nomades, et vivent de la chasse et de la pêche.

La Mandchourie est divisée en trois départemens, appelés *Ching-King*, *Ghirin-Oula* et *Sakhalian-Oula*.

« Le Ching-King, nommé autrefois province de *Liao-toung* ou de *Moukden*, a été décrit par l'empereur Kien-Long dans l'*Éloge de Moukden* (1), production faible et froide sous le rapport poétique, mais très-utile aux géographes. « Dans un espace de 1000 *ly* (100 lieues), on voit se succéder des hauteurs et des vallées, des terrains arides et arrosés, des fleuves majestueux, d'impétueux torrens et des ruisseaux qui serpentent avec grâce, des campagnes riantes et des forêts impénétrables aux rayons du soleil. Le *mont de Fer* et le *mont Brodé* se montrent à une grande distance; sur celui-ci on trouve un étang qui jamais n'augmente ni ne diminue. » Cette montagne est probablement la même que le Tchang-pe-chan. Le poète impérial indique parmi les arbres de ce pays le sapin, le cyprès, l'acacia, le saule, l'abricotier, le pêcher et le mûrier. Le blé rend le centuple de la semence. L'aurone (2) et l'armoise (3) couvriraient tous les champs, si on ne les reléguait pas dans les déserts. Le *ginseng* (4) croît sur toutes les montagnes; son nom signifie *reine des plantes;* « elle rendrait l'homme immortel, si l'homme pouvait le devenir. » Parmi les animaux, Kien-Long nomme le *tigre*, peu redoutable; c'est peut-être le lion sans crinière, figuré dans Nieuhof (5); le

(1) Traduction française par *Amyot*. — (2) *Artemisia abrotanum*, L.
(3) *Artemisia vulgaris*, L. — (4) En mandchou : *Orhota*. — (5) Voyez ci-après la *Description de la Chine*.

léopard; c'est sans doute une espèce d'once; le djightaï, le cheval sauvage, deux espèces d'onces, la civette, la zibeline. Les chiens aboient rarement pendant le jour; ils paraissent de race sibérienne. Le faisan brille parmi les innombrables oiseaux qui peuplent les champs, les forêts et les bords des eaux. L'esturgeon, le roi des poissons, la carpe, l'anguille, et d'autres poissons excellens, nourrissent des tribus entières. La nacre de perle y est admirable. A ces richesses il faut ajouter le fer et le jaspe (1). »

Si nous consultons les voyageurs récens, ils nous apprennent que la nature et l'art ont contribué à fixer les limites du Ching-King : la mer le baigne au sud; des montagnes le bordent à l'est; à l'ouest il est séparé de la Mongolie par une barrière en pieux longue de 115 lieues, et au sud-ouest par une partie de la grande muraille. Une chaîne peu élevée qui part du Tchang-pe-chan va former le côté oriental du golfe de Liao-toung et une longue et étroite presqu'île que les Anglais ont nommée *Regent's-sword* (l'Épée du Régent), et dont l'extrémité est le cap Charlotte, nom bien inutile à donner à cette pointe, puisque les Chinois l'appellent depuis long-temps *Chao-phing-theou.*

C'est ici le lieu de parler d'un archipel qui borde la côte sud-est du Ching-King, et qui a été signalé à l'Europe par un des savans qui ont le plus contribué à faire connaître l'Asie.

Ce fut l'empereur *Ching-tsou-jin-houang-ti*, plus connu en Europe sous le nom de *Khang-hi*, qui est celui de son règne, qui conçut en 1707 le vaste projet de faire lever la carte de son empire par les missionnaires qui se trouvaient à Péking, travail que l'on peut regarder comme l'une des plus belles entreprises géographiques du XVIIIe siècle, et dont la gloire appartient à la France, puisque la plupart des jésuites qui l'entreprirent étaient Français. Les cartes

(1) *Day-sin-y-tundschi*, dans *Busching*, Magas. géogr., XIV, 429.

furent gravées à Péking. Les missionnaires envoyèrent des calques de ces cartes en Europe, et ce fut à l'aide de ces dessins que d'Anville fit et publia l'atlas de la Chine. M. Klaproth, en examinant ces calques, reconnut qu'ils ne s'étendaient pas jusqu'à l'extrémité méridionale de la Mandchourie; d'Anville, à la vérité, avait suppléé cette lacune en terminant cette contrée, mais d'après des conjectures. M. Klaproth consulta alors les originaux chinois et mandchoux des cartes levées par les missionnaires, et reconnut sur la côte sud-est du Ching-King un archipel jusqu'alors ignoré, malgré les explorations faites par les Anglais en 1793, 1809 et 1816 dans la mer Jaune, et dont la dernière fit connaître la presqu'île qui reçut le nom de l'Épée du Prince-Régent, mais ne s'avança pas au nord jusqu'à l'archipel en question que M. Klaproth a désigné par le nom de *Jean Potocki*, en mémoire d'un comte polonais aussi connu par ses écrits que par les encouragemens qu'il donna aux sciences.

L'archipel du Liao-toung ou de Jean Potocki appartient au département de Ching-King et au district de Fung-thian-fou, plus connu en Europe sous le nom de *Moukden*. Il se compose d'une vingtaine d'îles, qui sont *Lian-houa-tao* (l'île du Nénuphar), *Kin-sian-tao* (l'île des Fils d'or), *Khou-leou-tao* (l'île du Crâne), *Mangan-tao* (l'île de la Selle), *Kouang-lou-tao* (l'île du Bonheur rayonnant), *Koua-phi-tao* (l'île de la Peau raclée), *Hai-sian-tao* (l'île de l'Immortel et de la Mer), *Ta-tchhang-chan-tao* (la grande île de la montagne Longue), *Siao-tchhang-chan-tao* (la petite île de la montagne Longue), *Che-li-tao* (l'île des Ossemens de Foë), *Pa-chha-tao* (l'île des huit Fourches), *Chy-tchhing-tao* (l'île de la Ville de pierre), *Ouang-kia-tao* (l'île de la Maison royale), *Tchhang-tsu-tao* (l'île des Daims), *Hai-yang-tao* (l'île du Mouton marin), *Tha-lian-tao* (l'île des Tours contiguës), *Siao-hai-thsing-tao* (la petite île des

Faucons), *Ta-hai-thsing-tao* (la grande île des Faucons), et quelques autres très-petites. La plus grande de ces îles n'a pas plus de 3 à 4 lieues de longueur. Suivant quelques auteurs chinois, elles servent d'entrepôt au commerce maritime entre la Chine et la Corée (1).

« Les villes de la Mandchourie sont presque toutes dans la décadence depuis la conquête de la Chine par les Mandchoux. Le chef-lieu du Ching-King est *Moukden*, en chinois *Ching-yang*, qui fut la résidence des derniers souverains ou *chvandi's* des Mandchoux, immédiatement avant la conquête de la Chine. On y voit plusieurs temples, entre autres celui où le monarque devait prier tout seul le premier jour de l'an. »

Cette capitale se compose de deux villes entourées de murs, l'une intérieure et l'autre extérieure. La première, qui a plus d'une lieue de circonférence, renferme le palais impérial dans lequel réside le vice-roi, le palais de justice, l'arsenal, les hôtels des mandarins, et les habitations de tous les employés du gouvernement; dans la ville extérieure, dont les murs qui ont plus de 3 lieues de tour renferment les deux villes, habitent les négocians, les marchands, et tous ceux qui n'ont aucun emploi du gouvernement. On remarque près des portes deux beaux mausolées des premiers empereurs de la dynastie régnante, monumens en grande vénération chez les habitans.

Le *département de Ghirin* ou *Khirin*, au nord du précédent, est en général un pays plat et boisé, d'une température assez froide, parce que le sol en est élevé : aussi l'agriculture y est-elle peu répandue. Les seuls grains qui y viennent sont l'avoine et le millet, mais le ginseng, si estimé des Chinois, y croît en abondance. Ce département, qui est un lieu de déportation pour les criminels chinois,

(1) *Klaproth* : Notice sur l'archipel de Jean Potocki.

ne renferme que 4 villes mal bâties et entourées d'une muraille en terre. Son chef-lieu est *Kirin-oula*, sur la rive gauche du Sounggari. Triste résidence d'un général mandchou qui jouit de tous les droits de vice-roi, c'est une ville mal bâtie, peu peuplée, et qui encore l'est principalement de criminels. A 60 lieues plus bas, sur la même rivière, *Bedouné*, que sur nos cartes on écrit à tort *Petouné*, renferme aussi beaucoup d'exilés, mais la plupart de ses habitans appartiennent aux tribus de *Sibé* et de *Goualtcha*. *Ninggouta*, à 50 lieues au nord-est de Kirin-oula, est le berceau de la famille régnante. Un double rang de palissades hautes de 20 pieds forme son enceinte; la plus grande a une lieue de circonférence. Le commerce y est considérable et y attire un grand nombre de Chinois qui habitent hors des murs, ce qui donne beaucoup d'importance à ses faubourgs. *Tondon* est une petite ville peuplée d'exilés.

Le département de *Sakhalien-oula*, nommé *He-loung-kiang* par les Chinois, est le plus vaste de la Mandchourie : il en comprend toute la partie septentrionale jusqu'à la Sibérie; son nom lui vient du fleuve Sakhalien, que les Chinois appellent He-loung-kiang, c'est-à-dire fleuve du Serpent noir. Le climat de ce pays est froid; les hivers y sont longs et rigoureux; cependant si le sol n'est point fertile, ce n'est pas qu'il ne soit susceptible de le devenir, c'est que les Mandchoux ne s'y livrent point à la culture, et que la plupart préfèrent la vie nomade à la vie sédentaire. En effet, les Daouriens qui en occupent une portion considérable y récoltent du froment, du millet, de l'orge, du lin et du sarrasin; les Chinois exilés y cultivent des plantes potagères et du ginseng.

Sakhalien-oula-khoton ou *He-loung-kiang*, son chef-lieu, sur la rive droite du fleuve du même nom, au milieu d'une plaine cultivée et parsemée de villages, est une place forte destinée à défendre l'empire du côté de la Russie. Elle fait un com-

merce considérable en fourrures. *Merghen*, à 30 ou 40 lieues au sud-ouest, est une ville sans importance. *Tsitsikar*, fondé par l'empereur Kang-hi pour mettre les frontières à l'abri des Russes, est défendue par une double enceinte de terre et de palissades; ses rues étroites sont garnies de maisons en argile.

Vis-à-vis de l'embouchure de l'Amour s'étend une grande île, qui sur une longueur de 212 lieues n'en a pas plus de 15 dans sa moyenne largeur. Son nom est *Taraikaï*, improprement *Sakhalien*. La partie septentrionale appartient à l'empire chinois, et la partie méridionale à celui du Japon. La partie soumise à la Chine est montagneuse et renferme plusieurs pics, dont les plus hauts sont ceux que La Pérouse appela Lamanon, Mongez et Lamartinière. Les indigènes sont des aïnos, appelés *sméren-kour* dans la langue des Kouriles. Les Mandchoux y ont depuis longtemps établi des colonies qui dépendent administrativement du département de Sakhalien-oula.

« La dénomination d'*Yupi* dénote en général une tribu de pêcheurs nomades, peuple grossier, dépourvu même d'un culte religieux. L'immense quantité de poisson que leur fournit l'Ossouri les dispense de se livrer à aucune culture, si ce n'est à celle du tabac. Tels sont tous les habitans pauvres, bons et simples de la côte orientale, visitée sur quelques points par La Pérouse. Leur pays est couvert de forêts impénétrables. On connaît le nom particulier de la tribu des *Ghiliaiky*, qui occupent les deux rives du Saghalien ou Amour, à son embouchure. La tribu des *Natki* ou *Atchani* commence à quatorze journées de navigation plus haut. Toutes deux s'habillent, pendant l'été, en peaux de poissons; les Natki attellent des chiens à leurs voitures; les Ghiliaikes y emploient, dit-on, des ours apprivoisés (1).

(1) Les Cosaques *Payarkow* et *Chabarow*, cités par *Muller*, loc. cit., p. 504-505.

« La côte orientale de la Mandchourie a semblé presque déserte à La Pérouse. Partout une superbe végétation rappelait aux navigateurs français ces forêts de leur douce patrie qu'ils ne devaient plus revoir. Sur les monts sourcilleux le chêne étendait ses rameaux, le pin élançait sa pyramide de verdure; plus bas, les saules humaient la rivière; les bouleaux, les érables, les azeroliers frémissaient au souffle des vents; le lis, la rose et le muguet parfumaient la prairie; c'était le printemps de l'Europe, c'était la flore de nos contrées, mais aucune trace n'indiquait un commencement de culture; rien ne prouvait que des hommes eussent jamais habité ces magnifiques rivages; l'ours et le cerf avaient seuls tracé des sentiers à travers l'herbe haute de quatre pieds; un tombeau et quelques ustensiles de pêche semblaient démontrer que des tribus vagabondes arrivaient quelquefois de l'intérieur pour troubler le repos des poissons qui fourmillent à l'embouchure des rivières (1). C'est un phénomène singulier que de trouver un désert absolu, et pourtant susceptible de culture, aux portes de cet antique empire de la Chine, où la surabondance de population paraît quelquefois amener toutes les horreurs de la famine.

« La mer du Japon, qui baigne ces rivages, y apporte d'immenses prairies flottantes d'herbes marines; souvent le navigateur effrayé croit son bâtiment enchaîné par une terre nouvelle qui semble sortir des eaux qu'elle dérobe entièrement à la vue. Dans les brouillards épars qui assiégent ces contrées, on voit souvent une illusion d'optique produire l'image de côtes élevées et étendues; le navigateur en approche; il croit y débarquer, et soudain ce monde fantastique se dissout en vapeurs et s'envole dans les airs.

« Toute la Mandchourie ne renferme, selon la géographie

(1) *La Pérouse*, Voyage autour du monde, III, 12, 15, 16, etc.

chinoise, que 47,124 paysans soumis au tribut; mais il paraît que les indigènes ne sont pas compris dans ce nombre, qui est probablement celui des colons envoyés de la Chine. Quelques auteurs ne croient pas s'écarter beaucoup de la vérité en portant toute la population à 2,000,000 d'habitans. Le pays entretient 10,000 soldats mandchoux.

« Les Mandchoux appartiennent à la grande race nommée *Toungouse* par les Russes et les Tatares, mais qui s'appelle *Oven* dans sa propre langue (1). Les Daouriens sont Mandchoux, mais mêlés de Mongols. Plusieurs tribus, telles que les *Doutcheri*, sur les bords de l'Amour, vers le milieu de son cours; les *Solons*, sur l'Argoun et autres, ne paraissent se distinguer que par des nuances de civilisation. Les Mandchoux, sous le nom de *Nieou-tché*, ont soumis, avant le XIIe siècle, les *Leaos* ou *Khitans*, dont ils étaient auparavant les vassaux, et qui habitaient la province de Moukden; ils envahirent, en 1115, le nord de la Chine, où leurs princes fondèrent la dynastie dite de *Kin* ou de l'*Or* (2). Dépouillés par les Mongols, ils retournèrent dans leurs monts sauvages, d'où ils sortirent de nouveau en 1640, sous le nom de Mandchoux, qui signifie *région peuplée*, pour faire la conquête de la Chine entière, qui leur garde encore une obéissance mêlée de haine et interrompue par des révoltes partielles.

« Les Mandchoux ont connu l'agriculture, et même ont eu un code de lois avant la conquête qu'ils firent de la Chine. Cette extension de puissance a nui à leur pays; car les meilleures familles ont émigré dans la Chine proprement dite.

« D'après les relations des jésuites, les Mandchoux n'ont ni temples ni idoles; ils révèrent un Être suprême qu'ils

(1) *Pallas*, Mémoires sur les nations mongoliques, I, p. 2 (en allem.). *Georgi*, Description des nations russes, p. 302. *Langlès*, Alphabet mandchou, p. 41. — (2) *Langlès*, Alphabet mand., p. 30, 36, 40, etc.

surnomment l'empereur du Ciel. Cependant la religion des Mandchoux établis en Chine se rapproche du chamanisme. Des trois grandes nations de l'Asie centrale, les Mandchoux peuvent être considérés comme les plus rapprochés de l'état de civilisation, surtout depuis qu'ils ont fait la conquête de la Chine ; et leurs progrès à cet égard doivent encore avoir été plus grands, puisque le dernier empereur a ordonné que les meilleurs livres de la Chine soient traduits dans la langue des Mandchoux. Ces peuples ont des formes plus robustes, mais les traits moins expressifs que les Chinois ; les pieds de leurs femmes ne sont pas défigurés comme ceux des Chinoises; leur coiffure consiste en fleurs naturelles et artificielles. L'habillement, en général, est le même que celui des Chinois.

« Les trois langages des Mandchoux, des Mongols et des vrais Tatars ou Tartares, diffèrent radicalement l'un de l'autre. M. Langlès, qui a publié un dictionnaire mandchou, affirme que c'est le plus parfait et le plus savant des idiomes tatares, sans en excepter celui du Tibet, quoiqu'il n'ait été écrit qu'au commencement du XVIIe siècle. A cette époque, le monarque des Mandchoux chargea des savans de dessiner des lettres d'après celles des Mongols. L'alphabet des Mandchoux présente 1500 groupes de syllabes, que M. Langlès a essayé de réduire à 29 lettres, dont la plus grande partie a trois formes différentes, suivant qu'elles doivent se trouver au commencement, au milieu et à la fin d'un mot.

« Ce que cette langue offre de plus étonnant, ce n'est pas la fréquence des onomatopées ou des mots imitatifs, ni son extrême douceur, qui n'admet jamais que deux consonnes se suivent sans l'intervention d'une voyelle (1), ni sa richesse en particules qu'on annexe aux mots et qui en

(1) Par exemple, ces mots latins : *plebs est prostrata* se prononceraient en mandchou : *Pelebes esut porosutarata.*

modifient le sens, ni le grand nombre d'inflexions données au verbe, comme dans l'hébreu et l'arabe; ces caractères ne doivent occuper que les philologues; mais pourrions-nous passer sous silence un fait qui semble toucher à l'histoire des migrations des peuples? La langue mandchoue, qui règne à l'extrémité orientale de notre occident, renferme beaucoup de racines qui ressemblent à celles des langues européennes (1). Ce ne sont point des mots relatifs aux arts qui auraient pu être apportés par les prisonniers de guerre allemands que les Mongols entraînèrent en Asie; ce ne sont pas des mots imitatifs dont la ressemblance est presque toujours fortuite. La ressemblance d'ailleurs ne s'étend qu'aux langues gothico-germaniques et latino-grecques, qui, ainsi que nous l'avons souvent dit, ont elles-mêmes des rapports avec le sanskrit. Rien dans le mandchou ne nous a paru celtique ni esclavon: un seul trait rappelle le sarmate ou lithuanien (2); mais ce trait est

(1) Voici quelques uns de ces mots: *Hife*, mandchou; *avoine*, français; *avena*, latin; *pafer*, allemand. — *Morin*, mand., cheval; *mærhe*, jument, all. — *Fara*, mand., traîneau; *fahren*, aller en voiture, all. — *Tchop*, mand., sommet de montagne; *schopf*, sommet, en all. — *Oura*, mand., le derrière; οὐρὰ, idem, grec. — *Kaka*, mand., *caca*, français; *cacare*, lat. — *Sengui*, mand.; le *sang*, français; *sanguis*, lat. — *Ania*, mand.; l'*an*, français; *annus*, lat. — *Fahala*, mand., noirâtre; *fahl*, all., idem. — *Fialhu*, mand., paresseux; *faul*, all., idem. — *Furu*, mand.; *fureur*, français; *furor*, lat. — *Lapta*, mand., en lambeaux; *lappen*, all., lambeau. — *Leta*, mand., tard; *late*, angl., idem, etc. *Adelung*, Mithridate, I, 516.

Nous ajouterons les suivans: *Ama*, mand., père; *amme*, danois, nourrice; *ohm*, all., oncle. — *Na*, mand., terre; *ned*, danois, en bas. — *Tatchi*, mand., apprends; *tatschi-bume*, enseigner, *teach*, anglais, enseigne. — *Endori*, mand., esprit; ἔνδον, grec et ancien lat., en dedans; *entrailles*, franç. — *Ambaki*, mand., majesté, grandeur. — *Amban*, mand., grand seigneur, ministre; *Ambath* et *ambathman*, francique et islandais, délégué royal, ambassadeur. — *Scha*, mand., regarde; *schau*, all., idem. — *Sa*, mand., sache, franç., etc. — (2) La syllabe *bu*, servant d'auxiliaire dans le passif mandchou, c'est le *buwi* (je fus) des Sarmates-Lithuaniens, le *be* des Angl., le *bin* (je suis) des Allem., le *fui* des Latins.

encore commun aux langues indo-germaniques. Ces racines communes à des langues séparées par toute l'étendue d'une moitié du monde, indiqueraient que les Mandchoux seraient originaires des environs de la Perse et de l'Inde. »

Bien que le mandchou passe pour le plus savant et le plus parfait des idiomes tatares, Abel Remusat le considère comme inférieur sous tous les rapports au chinois. Un des traits caractéristiques de cette langue c'est que la place de chaque mot y est invariablement marquée dans chaque phrase; ce qui fait que le mandchou n'est point propre aux inspirations poétiques, ni même aux mouvemens entraînans de l'éloquence. Il s'est enrichi d'un grand nombre de mots chinois et mongols; ces mots forment même un cinquième de la totalité de ceux dont se compose le mandchou. Mais sa littérature se compose principalement d'ouvrages traduits du sanskrit, du tibetain, du mongol et du chinois. On a publié une Bible dans cette langue.

LIVRE CENT TRENTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Quatrième section. — Royaumes de Corée et de Lieou-Kieou.

« Entre les îles du Japon et la Mandchourie s'étend la grande péninsule de *Corée*, baignée à l'est par la mer du Japon, et à l'occident par la mer Jaune. Ce pays peut avoir 230 lieues de long; mais un tiers de cette longueur se trouve hors de la péninsule proprement dite; la largeur est au nord de plus de 100 lieues; mais à l'endroit où la péninsule prend son véritable commencement, cette largeur n'est que de 35 à 40 lieues; ensuite elle conserve la largeur d'environ 60 lieues. Sa longueur, du nord-est au sud-ouest, est de 225 lieues. La Corée ne le cède guère en étendue à l'Italie.

« Le seul trait bien connu de la géographie physique de la Corée, c'est l'existence d'une haute chaîne de montagnes dirigée du nord au sud, et qui se détache du groupe méridional de la Mandchourie. En pénétrant dans la péninsule, cette chaîne longe de fort près la mer du Japon; il en sort un grand nombre de sources et de rivières; la pente générale du terrain est vers la mer Jaune. Les côtes et les îles qui les bordent sont très-rocailleuses et d'un accès difficile. On connaît deux grandes rivières, le *Ya-lou* et le *Tou-men*; la première, qui a environ 210 lieues de cours, s'écoule dans la mer occidentale; la seconde, qui n'en a que 80, se jette dans la mer orientale; toutes deux sont au nord et hors de la presqu'île proprement dite; elles prennent leurs sources dans une même montagne, qui est très-haute; les

Chinois l'appellent *Chang-pechan*, et les Mandchoux *Chenalia* ou montagne toujours blanche. »

La plus grande rivière de la presqu'île proprement dite, est le *Han*. Elle prend sa source dans la longue chaîne qui traverse la Corée, et se jette, après un cours de 70 à 80 lieues, dans le bras de mer appelé *détroit de Corée*, formé par cette péninsule et les îles du Japon.

« Quoique sous la latitude de l'Italie méridionale, la Corée a le climat très-froid, à cause des montagnes qu'elle renferme; on assure que dans la partie septentrionale la neige tombe en si grande quantité qu'on est obligé, pendant l'hiver, de creuser des chemins par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Cependant le sol est très-fertile et très-bien cultivé. On nomme, parmi ses minéraux, l'or, l'argent, le plomb, le fer, les topazes (1) et le sel gemme. Les animaux les plus communs sont, suivant le P. Régis, les sangliers, les ours, les zibelines (au nord), les martes, les castors et les cerfs. Les fleuves abondent en poissons, et, selon Hamel, qui prétend avoir séjourné neuf ans dans le pays, on y trouve des *caïmans*, espèce de crocodiles dont quelques uns atteignent une longueur de 30 à 40 pieds. Les missionnaires avaient aussi entendu parler de poulets dont la queue était longue, sans doute une espèce de faisans. Il y a des bidets hauts seulement de trois pieds.

« Les montagnes du nord, couvertes de vastes forêts, ne produisent, au reste, que de l'orge et la racine de *ginseng*, si précieuse aux yeux des Chinois. Les provinces méridionales abondent en riz, millet et panis (espèce de blé duquel on tire une sorte de vin), en chanvre, tabac, citron et soie. Une autre, semblable au palmier, produit une gomme qui donne au vernis un air de dorure. »

Les vrais noms de la Corée sont *Kao-li*, ancienne dé-

(1) *Daï-sin-y-tundschi*, dans *Busching*, Magas. géogr., XIV, p. 534.

nomination qui subsiste encore dans le langage ordinaire, et *Tchao-sien* ou *Tio-san*, terme plus moderne adopté dans le style officiel, et que les Chinois prononcent *Tchao-sian*. L'une et l'autre dénomination dérivent du nom des dynasties qui ont régné dans ce pays (1). Les Mandchoux l'appellent *Solhho*, et les Japonais *Korei*, dont les Européens ont fait Corée.

Le royaume de Corée est divisé en huit provinces ou *tao*, nom qui, en chinois, signifie *route*. Celle de *King-ki*, à peu près au centre, a pour capitale *Han-yang*, appelée aussi *Han-yang-tchhing*, *Han-tchking* et *King-ki-tao* ou *King-szu*: c'est la capitale de tout le royaume et la résidence du souverain. On ne sait rien de particulier sur cette ville, si ce n'est qu'elle renferme une belle bibliothèque.

La province contiguë, au sud-est, est celle de *Tchoung-thsing* ou *Tchou-sin*, dont le territoire est fertile et bien peuplé; c'est l'ancien pays des *Ma-han*. *Tchoung-tcheou* est sa capitale. Les habitans élèvent beaucoup de vers à soie, et fabriquent des étoffes brodées. *Kou-fou*, autre ville, est située sur une petite rivière qui se jette, à 15 lieues plus bas, dans la mer Jaune.

Thsiuan-lo ou *Thsuen-lo*, à l'ouest de la précédente, est une province de 75 lieues de longueur sur 37 de largeur, dont la capitale est appelée *Thsiuan-tcheou*.

Celle de *Kiang-yuan* ou *des Sources du Fleuve*, à l'ouest du King-ki, est bien arrosée, couverte en partie de montagnes, et bornée à l'est par la mer du Japon. Les habitans ont la tête carrée et ressemblent aux Japonais. *Kiang-ling-fou* en est le chef-lieu.

La province de *Khing-chang* ou *King-chan*, dans le sud-est de la presqu'île, borde le détroit de Corée; *Khing-tcheou* est son chef-lieu.

(1) *Duhalde*, IV, p. 431.

Celle de *Houang-haï* ou de *Hoang-haï*, dans la partie du nord-ouest, doit son nom à la mer Jaune qui la borde; et que les Coréens nomment Hoang-haï; c'est l'ancien pays des *Kao-li* et des *Ma-han*. Ses côtes sont boisées et assez bien cultivées; l'intérieur est couvert de montagnes, dont la plus haute est le *Khouaton-khan;* sa capitale est *Hoang-tcheou.*

La province la plus septentrionale, celle de *Phing-ngan*, et, selon d'autres, *Pingï-an* et *Phing-jang*, est montagneuse et peu peuplée; sa capitale est *Phing-jang*, sur la rive gauche du Ya-lou.

Enfin celle de *Hiang-khing*, à l'est de la précédente, est montagneuse et boisée; c'est sur son territoire que coule le Tou-men. Elle est peu peuplée; ses villes s'élèvent sur les bords de cette seule rivière; son chef-lieu est *Hian-hing.*

Les habitans du Tchoung-thsing, du Theng-chang et du Thsiuan-lo, sont les plus civilisés des Coréens : ils cultivent la poésie et la littérature (1).

Suivant les renseignemens qui furent fournis par un vieux général mandchou à M. Timkovski, les provinces du royaume de Corée sont partagées en départemens et en districts; le nombre de ces subdivisions est de plus de 360. Duhalde et les auteurs chinois nous apprennent qu'elles renferment 41 principautés, 33 *fou* ou villes du premier ordre, 38 *tchéou* ou villes du second, et 70 *hian* ou villes du troisième. On ne connaît point la population de ce royaume, mais tout porte à croire qu'il renferme au moins 8,000,000 d'habitans.

Les îles qui dépendent de la Corée ne doivent pas être passées sous silence. Dans le détroit de Corée, sur les côtes

(1) *San kokf tsou ran to sets*, ou Aperçu général des trois royaumes, traduit de l'original japonais-chinois, par M. Klaproth. — 1832.

méridionales de la presqu'île, *Ping-chan-po* appartient à la province de *Thsiuan-lo;* c'est une île longue de 6 lieues et large de 4; elle possède un petit port appelé *An-haï*. L'archipel de Corée se compose de 120 à 130 îles ou îlots, qui bordent les côtes occidentales et méridionales; les plus occidentales ont reçu des Anglais le nom d'*îles Amherst*, ce sont les plus considérables; cependant on peut dire de toutes ces îles qu'elles ne sont que des rochers de granite, et que celles qui sont couvertes d'arbres et habitées sont en petit nombre. La plus importante des îles de la Corée est celle de *Quelpaert* ou *Quelpart*, que les Coréens nomment *Mou-sé;* elle est à 20 lieues au sud de la presqu'île; sa longueur est de 15 lieues et sa largeur de 8; son centre est occupé par de hautes montagnes, et son sol s'abaisse en pente douce vers la mer; elle renferme la petite ville de *Mog-gan*.

« L'aspect des villes coréennes est le même que celui des villes chinoises; seulement les maisons sont construites en terre, sans art, sans commodité; dans quelques endroits elles sont élevées sur des pilotis; il faut une permission pour les couvrir en tuiles, c'est ce qui explique pourquoi la plupart n'ont que des toits en paille ou en roseaux. Les habitations des seigneurs offrent un aspect plus brillant et sont entourées de vastes jardins. La *grande muraille*, que les Coréens avaient élevée pour se défendre contre les invasions des Mandchoux, tombe en ruine. »

Les Coréens ressemblent aux Chinois pour la physionomie; ils sont robustes, d'une taille moyenne et bien prise; leur teint est basané; leurs cheveux sont noirs et leur air est martial; leurs mœurs sont douces et polies; ils sont respectueux envers leurs parens, sobres, mais ouvrieux à l'excès.

« Depuis des siècles, courbés sous un joug étranger, ils ont pris les vices de la servitude; ils sont fort adonnés aux plaisirs, grands menteurs, très-lâches, et si accoutumés à tromper et à voler, que les Chinois mêmes en sont les

dupes. Les malheureux navigateurs qu'une tempête jette sur la côte de la Corée y sont réduits en esclavage, institution que la crainte a dictée à plus d'un peuple barbare.

« Les maladies qui présentent un caractère épidémique inspirent une telle crainte aux Coréens, qu'ils ont pour coutume de déporter les malades dans les champs, et de les y abandonner sans secours.

« Les mariages entre parens sont défendus jusqu'au quatrième degré. On marie des enfans de sept à huit ans, et la nouvelle épouse demeure dans la maison du beau-père. La polygamie est admise, mais le mari ne peut recevoir dans la maison que sa première femme. »

Les femmes de qualité ne sont pas, comme à la Chine, condamnées à ne pouvoir marcher et à rester enfermées dans des appartemens secrets; les hommes ne sont point exclus de leur société.

« Le corps des personnages distingués est souvent gardé trois ans dans un cercueil avant d'être enterré. Les tombeaux sont sur les hauteurs, et l'on place à côté les armes, les ustensiles et tout ce dont le défunt se servait. »

Une statue en pierre, ou une tombe couverte d'inscriptions, distingue la sépulture des riches. Les enfans d'un homme libre portent le deuil pendant trois ans, et vivent pendant ce temps avec une grande austérité. La plus grande partie de l'héritage est dévolue au fils aîné.

« Les Chinois ont porté en Corée leurs arts, leurs sciences et leur langue. Un grand nombre de colléges sont destinés à l'éducation des enfans des familles libres. Les *lettrés* coréens forment un ordre d'état à part, et se distinguent par deux plumes attachées à leurs bonnets. Ils subissent plusieurs examens, comme à la Chine; mais leur savoir se borne à la morale de *Khoung-tsu* ou Confucius. Ils se servent de la langue et des caractères chinois; la langue coréenne vulgaire en est très-différente, et, comme celle des Mand-

choux, elle a son alphabet particulier. Ils écrivent avec des pinceaux faits en poil de loup (1), et impriment leurs livres au moyen de figures en bois. La langue des Coréens est trop peu connue pour être appréciée. Elle contient quelques mots chinois et mandchoux; mais la principale masse des mots paraît n'appartenir ni à l'une ni à l'autre de ces langues (2). Serait-elle un dialecte voisin de celui des habitans des îles Iesso et des Kouriles? ou la Corée et le Japon auraient-ils possédé une langue et une nation indigènes, avant de recevoir des colonies de la Chine et de la Mandchourie? C'est aux voyageurs futurs à jeter quelque jour sur ces questions.

Le costume des Coréens ressemble un peu à celui des Chinois; il se compose d'une longue robe ouverte, à grandes manches, d'un bonnet de forme carrée, ordinairement fourré, de bottines en cuir, en coton ou en soie. La coiffure des riches est un chapeau dont les bords ont trois pieds de large, et dont la coiffe pointue a près de 9 pouces de hauteur. Sous la robe une sorte de tunique descend jusqu'aux genoux, et laisse voir de larges pantalons. Les hommes conservent leur barbe et rasent leurs cheveux; les femmes les réunissent en une grosse touffe derrière la tête; elles portent, comme les hommes, une robe ouverte, mais qu'elles recouvrent d'une autre plus courte.

La philosophie de Confucius est ici, comme à la Chine, la doctrine dominante parmi les grands et les lettrés. Mais la religion de *Foé* ou *Bouddha* a beaucoup d'adhérens. Les ambassadeurs de Corée ont dit aux missionnaires de Péking que les bonzes, tenus dans un état d'abjection, étaient obligés de construire leurs temples hors de l'enceinte des villes.

(1) *Kircher*, China illustrata, p. 232. *Nieuhof*, Ambassade, part. II, p. 463. — (2) Soixante-seize mots dans *Witsen*, Nord-and-Oost Tartarye, I, p. 52. *Herwas*, Arithmetica, p. 149. Le *Pater Noster* en prétendu coréen, dans l'*Oratio Dominica* de M. *Marcel*, p. 26, paraît à M. Adelung être écrit dans le dialecte chinois

Il y a des ordres monastiques ou des associations religieuses dont les membres mènent une vie austère, souffrent avec patience des persécutions très-dures, observent une foule de cérémonies, et ne recueillent pour fruit de tant de peines que le mépris universel. Parmi ces moines, il y en a qui, d'après leur règle, doivent porter la tête et le menton rasés, s'abstenir de viandes, et fuir l'aspect des femmes.

Cette dernière règle est tellement rigoureuse, que le moine qui l'enfreint est condamné à la bastonnade, et de plus chassé du couvent. Il y a de ces maisons religieuses qui renferment jusqu'à 500 moines. A l'époque où on les y admet on leur imprime au bras une marque ineffaçable, qui sert à les faire reconnaître, s'ils osaient quitter la vie monastique pour la vie civile. La plupart travaillent pour gagner leur subsistance; les uns instruisent les enfans, les autres font quelquefois un petit commerce, et ceux qui sont trop âgés pour travailler font la quête ou demandent l'aumône. Il y a aussi des couvens de femmes, mais elles n'y sont point soumises à une règle aussi rigoureuse; elles peuvent en sortir pour se marier.

L'agriculture est beaucoup plus avancée chez les Coréens que chez les Mandchaux, leurs voisins. Le sol est cultivé avec soin jusqu'au sommet des montagnes, grâce aux soins que prend le cultivateur d'y transporter de la terre végétale, et de l'y retenir au moyen de terrasses construites en pierres sèches. La culture la plus répandue est celle du riz, qui forme la principale nourriture des habitans.

L'industrie des Coréens est assez avancée; ils fabriquent avec du coton un papier très-blanc et très-fort. Ils font des éventails, des papiers peints pour tenture, et des toiles de lin très-fines (1); des étoffes de soie et de coton, de la faïence et de la porcelaine, des fusils et d'autres armes;

(1) *De Guignes*, Voyage à Péking, I, 410-411.

mais leurs canons ne sont pas meilleurs que ceux des Chinois. Ils font avec des roseaux et des feuilles de graminées des nattes, des chapeaux, des sandales, des cordages et des voiles. Ils fabriquent en poils de queue de loup des pinceaux fort estimés en Chine.

« Les Chinois achètent ces divers objets en échange des thés et des soieries. Les Coréens font aussi quelque commerce avec les Japonais. C'est à *Khing-chan* que les bâtimens japonais apportent leurs marchandises, telles que du poivre, du bois odoriférant, de l'alun et des cornes de buffle. Les Coréens leur donnent en échange du plomb, du coton, de la soie brute, des racines de ginseng. Les paiemens se font en petits lingots d'argent; il n'y a de monnaie qu'en cuivre.

« La Corée, originairement divisée en plusieurs petits États, fut subjuguée et civilisée par des aventuriers chinois, dont le chef était le prince *Khi-tsu*. Les sages lois données par ce conquérant firent naître un siècle d'or; mais cette époque heureuse remonte à plus de mille ans avant l'ère vulgaire. Il paraît certain que les Japonais, les Mandchoux et les Chinois ont tour à tour soumis la Corée; ces derniers seuls s'y sont maintenus. »

Le pays est gouverné par un monarque héréditaire, tributaire de la Chine, et qui, lors de son avènement au trône, reçoit à genoux l'investiture de ses États, et le titre de *Kouéouang* (roi), de deux mandarins envoyés par l'empereur. Après cette cérémonie, un ambassadeur du nouveau souverain va présenter le tribut à l'empereur. L'épouse légitime que choisit le roi de Corée ne peut prendre le titre de reine qu'avec le consentement de la cour de Péking.

Cependant, chez lui, ce roi est despote absolu; une cour nombreuse, un sérail bien fourni, augmentent l'éclat de son trône. Tous les habitans sont tenus de travailler pour le souverain pendant trois mois; et aux revenus considérables de ses domaines, le prince ajoute le produit de la dîme

royale levée en nature sur toutes les productions quelconques. Il paraît, par la relation de Hamel (1), que les nobles exercent, chacun dans ses terres, un pouvoir féodal très-oppressif. »

Le seigneur a le droit de vie et de mort sur ses serfs, et toutes les terres sont censées appartenir au roi. Il n'y a pas de propriétés particulières : les champs sont partagés également entre tout le monde. Cependant la classe moyenne et libre, qui comprend les négocians et les industriels, est la plus nombreuse. Le monarque a son conseil d'État composé des ministres et des principaux officiers de terre et de mer; les fonctionnaires publics n'occupent leurs emplois que pendant environ l'espace de trois ans; cela tient au système d'espionnage entretenu par le gouvernement, d'où il résulte que plus un homme est élevé en dignité, plus il est exposé aux attaques des envieux et des délateurs.

L'administration du pays est tout-à-fait militaire; chaque province est administrée par un général, chaque département par un coloriel, chaque district par un capitaine, et chaque commune par un caporal. Tous les ans le subalterne envoie à son supérieur un état présentant le nombre des hommes qu'il a sous sa dépendance; de cette manière le gouvernement connaît le nombre de troupes dont il peut disposer. Suivant Hamel, les religieux mêmes ne sont point exempts du service militaire, mais ils forment des corps particuliers, destinés à tenir garnison dans les forteresses qui occupent les défilés des montagnes, et ils sont com-

(1) Voici le titre exact de la relation originale de Hamel : *Journal van de ongelukkige voyagie van t'iacht de Sperwer, gedestineerd na Tayowan in t'iaar* 1653; *hoe t'selve iacht op t' Quelpaerts eyland is gestrant; als mede een pertinente beschryvinge der landen, provintien, steden ende forten leggende in t'koningryk Corea, door Hendryk Hamel.* Rotterdam, 1668, in-4°.

mandés par des officiers choisis dans leur ordre. Les soldats de toutes armes s'équipent à leurs frais.

« Le militaire, extrêmement nombreux, serait peu redoutable à des Européens : un mauvais mousquet, un arc et un fouet arment les soldats ; quant aux bâtimens de guerre, ils sont supérieurs à ceux de la Chine, et paraissent imités des galères portugaises ; ils sont munis de canons et de pots à feu.

« D'après une relation moderne, les Japonais seraient suzerains d'une partie de la Corée (1) ; mais M. de Krusenstern pense que la domination de l'empereur du Japon se borne à l'île de *Tsou-sima*, située dans le détroit de Corée ; et nous ajouterons même qu'aujourd'hui cette île, dont nous parlerons plus tard, appartient entièrement aux Japonais.

« Les deux chaînes de montagnes qui traversent la Corée et le Japon semblent se rapprocher et se continuer sous la surface de la mer, en formant une suite de petits archipels qui s'étendent du Japon vers l'île de Formose. Dans cette région maritime peu connue, nous trouvons le *royaume de Lieou-Kieou*, État assez florissant et digne de nous intéresser. Les premiers bons renseignemens qu'on en a eus sont dus à un ambassadeur chinois nommé *Soupakouang*, qui y fut envoyé en 1719, et dont le P. Gaubil, missionnaire, a extrait la relation (2).

« *Kœmpfer*, à la vérité, en avait parlé le premier sous le nom d'îles de Liquejo, mais d'une manière obscure.

« Selon *Gaubil*, ces îles, ainsi que nous venons de le dire, forment, depuis l'île de Kiousiou, la plus méridionale des grandes îles du Japon, une espèce de chaîne, ou plutôt une suite de petits archipels qui aboutit à l'île Formose. Il y en a en tout trente-six, sans compter celles qui relèvent du Japon. Au sud du Kiousiou sont sept petites îles, et une

(1) Correspond. de *Zach*, I, 51. — (2) *Lettres édifiantes*, XIV.

grande appelée *Tanaxima :* elles dépendent de l'empire du Japon. Au sud de ces sept îles on en rencontre huit autres qui appartiennent au roi de Lieou-Kieou. On les nomme *Oufou-Chima*, c'est-à-dire *îles d'Oufou*. La principale s'appelle *Oufou* dans le pays, et *Tatao* chez les Chinois, c'est-à-dire *Grande-Ile*. Ces îles sont fertiles et peuplées, à l'exception de *Kikiaï*, qui cependant partage avec Oufou ses forêts de beaux et grands cèdres.

« Au sud-ouest de ces îles est la grande île de *Lieou-Kieou*. Sa longueur, du sud au nord, serait de 60 lieues environ, selon le P. Gaubil, mais elle n'est que de 24 lieues d'après les voyageurs anglais. Le roi demeure dans la partie méridionale, près de la ville royale, qui a un port nommé *Napakiang*. A l'ouest de cette grande île, il y en a dix autres bien peuplées et abondantes, si on en excepte *Lung-hoang-Chau*, c'est-à-dire l'*île du Soufre*, parce qu'on y en recueille beaucoup. A l'est de Formose on en voit encore dix-sept qui dépendent du roi de *Lieou-Kieou*.

« La grande île était partagée, il y a environ 400 ans, en trois États; ce qui l'a fait nommer, dans quelques cartes, l'*île des Trois-Rois*. Découvertes dans le VIIe siècle par les Chinois, ces îles n'ont été subjuguées que sept siècles plus tard. L'île de Lieou-Kiebu abonde en riz, blé, légumes, melons, ananas, orangers, citrons, limons, thé, gingembre, poivre, camphre, bois de teinture et de chauffage, soie, cire, sel; on y trouve aussi du corail et des perles. Les animaux sont des bœufs, des moutons, des chevaux, des cerfs et de la volaille.

« Les habitans sont fort polis, et ont pour prêtres des bonzes, la plupart élevés au Japon. Les livres de religion, de morale et de sciences sont en caractères chinois, mais dans l'usage ordinaire on se sert de ceux des Japonais. Leur langue est différente de celle des Chinois, quoique composée de beaucoup de mots de l'une et de l'autre nation.

L'empereur Kyang-Hi, en 1720, y établit une bibliothèque, et ordonna que dans l'île principale on bâtît un temple à Confucius.

« On trouve dans ces îles des manufactures de papier, de soie et d'armes. Il y a de bons ouvriers en or, argent et autres métaux. Leurs bâtimens de mer sont très-recherchés à la Chine et au Japon.

« Le roi de Lieou-Kieou paie à l'empereur de la Chine un tribut annuel qui consiste en soufre, cuivre, étain, corail et nacre de perles. Ce prince ne peut choisir ses épouses que parmi trois familles; on ne sait rien sur ses revenus et sa puissance.

« Avec ces renseignemens, donnés par les missionnaires, on peut aujourd'hui comparer la relation du capitaine *W. Broughton*. Selon ce navigateur anglais, l'État de Lieou-Kieou, ou, comme il le nomme, de *Leutcheu* ou *Leoutcheou*, consiste en deux groupes d'îles, dont le plus méridional et le moins considérable des deux porte le nom d'îles *Madjico-sima* : la plus grande de ce groupe est l'île *Typinsan*, qui est aussi la plus proche des îles Leoutcheou proprement dites, lesquelles sont à peu de distance de là, en remontant vers le nord-est. L'île appelée la grande Lieou-Kieou, qui s'étend du sud au nord, a environ 84 milles ou 35 lieues de long, sur 18 milles dans sa plus grande largeur : elle est la principale de ce dernier groupe. Le port et la ville de *Napchan*, siége du gouvernement auquel toutes ces îles sont soumises, et capitale de ce petit État, seraient, selon Broughton, situés au *nord-ouest*. Les habitans des îles Lieou-Kieou et Madjico-sima se ressemblent, et paraissent plutôt Japonais d'origine que Chinois. Ils parlent et écrivent la langue du Japon, avec lequel ils sont en relation de commerce. Ils commercent aussi avec la Chine, dont ils sont tributaires, et avec l'île Formose. Ils élèvent des chevaux, du gros bétail, et une race fort

grande de cochons, très-différente de celle que l'on trouve en Chine (1).

« Il paraît que l'île *Typin-san*, du navigateur anglais, est le *Taypin* des missionnaires. Ceux-ci donnent à un très-petit groupe d'îles au sud-ouest de Lieou-Kieou, le nom de *Mavehi* : c'est évidemment le même nom que celui de *Madjico-sima* chez Broughton; car *sima* n'est que l'équivalent du mot *île*; mais Broughton l'étend à tout le groupe méridional. La ville principale de Lieou-Kieou est au nord selon l'Anglais, et au sud selon les missionnaires; les uns parlent du port, les autres de la ville proprement dite. L'étendue de cette île a été exagérée dans les anciennes relations. Enfin, la différence dans l'orthographe provient de ce que le *k* chinois, semblable au *k* suédois, n'a ni la valeur du *téh* anglais, ni celle du *k* français; on ne peut l'exprimer qu'imparfaitement par la réunion de plusieurs de nos consonnes, comme par exemple *tk* ou *tgh*. Ainsi les voyageurs ont dû varier dans leur manière d'écrire le nom des îles de Lieou-Kieou, si dignes d'un examen plus détaillé. »

M. Klaproth a donné, d'après les relations et les cartes des Chinois et des Japonais, une description de ces îles. Nous en extrairons les détails suivans. Elles portent chez les Chinois le nom de *Lieou-Kieou*, que les Japonais prononcent *Riou-Kiou*. Les premiers leur donnent aussi celui de *Loung-Khieou*, qui signifie *dragon cornu*, et que les Japonais prononcent *Rio-Kiu*, mais les habitans les appellent *Dou-tchou*. Cependant leur véritable nom, leur nom indigène, est *Oghii*, dont les Japonais ont fait *Voki*, que l'on peut traduire par *mauvais diables*.

Les insulaires de Lieou-Kieou font remonter l'origine de ce royaume à la plus haute antiquité, puisqu'ils comptent vingt-cinq dynasties successives, dont la durée formerait

(1) *Broughton*, Voyage of Discovery, p. 241, 250, etc., etc. (in-4°).

une période de plus de 18,000 ans. Mais tenons-nous-en aux renseignemens historiques puisés chez les Chinois.

La dynastie régnante date de l'an 1165 de notre ère; elle est d'origine japonaise. Le trentième de ses princes fut confirmé en 1815 par la cour de Péking. « Quoique le gou-« vernement chinois, dit M. Klaproth, s'arroge la suzerai-« neté sur le royaume de Lieou-Kieou, et que, suivant les « usages et l'opinion des Asiatiques orientaux, elle soit « constatée par les ambassades qui, tous les deux ans, « portent des présens à Péking, et par un sceau en chinois « et en mandchou envoyé au roi; cependant ce pays, par « sa position entre la Chine et le Japon, est aussi obligé « de se reconnaître vassal de ce dernier empire, et envoie « de temps en temps des ambassades à son souverain. Les « présens qu'elles portent sont des sabres, des chevaux « dressés, du *cheou-tai-hiang*, espèce de parfum; de l'ambre « gris, des vases pour parfumer, du *taï-fée* ou *taï-phing-« pou*, sorte d'étoffe; des tissus faits d'écorces d'arbres, des « tables en laque incrustées en coquillages verts ou en « nacre de perles, de la garance, du *ghielam*, sorte d'étoffe « de soie, et du vin qui mousse. En retour, l'empereur du « Japon donne 500 pièces de monnaie d'argent, 500 paquets « de pièces d'ouates de soie. Le chef de la légation reçoit « 200 pièces d'argent et 10 habillemens complets; les autres « personnes qui en font partie ont entre elles 300 pièces « d'argent (1). »

La grande Lieou-Kieou se partage en trois provinces: Tchoung-chan au centre, Chan-pé au nord et Chan-nan au sud. *Tchoung-chan* ou *Tchou-san*, d'après la prononciation japonaise, signifie la montagne du Milieu. Elle est divisée en 14 *fou* ou juridictions; c'est dans cette province que se trouve la capitale, appelée *Cheou-li* ou *Tsiou-ri* en japonais,

(1) *Klaproth* : Description des îles Lieou-Kieou.

c'est-à-dire capitale, ou bien encore *Vang-tchhing* (ville royale). Elle est dans un vallon environné de hauteurs qui lui donnent un aspect pittoresque. Au sud de la ville est le temple de *Fafan-Koung* ou des huit étendards. Au sud-ouest, et dans l'intérieur, on remarque la sépulture des rois, ainsi que le mont *Hou-thsouy-fung* ou la cime des Tigres assemblés, qui s'élève derrière le palais du souverain. A sa base on voit un petit temple sans idole, où l'on brûle des parfums en l'honneur de la terre.

Nopa-Kiang, en japonais *Naka-Kou*, le principal port de l'île, est à 2 lieues à l'ouest de la capitale. Sa ville est située sur une petite île jointe par un pont à celle de Lieou-Kieou. A une demi-lieue du port se trouve le *Yng-nghen-thing*, en japonais *Ky-on-ty*, ou la cour dans laquelle on va au-devant des bienfaits de l'empereur. C'est là que débarquent les ambassadeurs chinois. Ce bâtiment renferme de grandes salles et une bibliothèque; ses jardins sont ornés de kiosques et de tours; au dehors on remarque une grande table en pierre, sur laquelle est gravée en caractères chinois une notice sur tous les hommes de mérite anciens et modernes qui appartiennent aux îles Lieou-Kieou. Les autres constructions remarquables des environs sont le magnifique temple de la princesse céleste (*Thian-fey-miao*), et le long pont de l'arc-en-ciel (*Tchhang-houn-gkhiao*), qui n'a que 5 pieds de largeur sur une demi-lieue de longueur : il est jeté sur un lac qui communique avec la mer.

Un autre port moins commode, mais plus fréquenté, est celui d'*Ou-ting* ou *Vou-tchhing*, au nord-ouest aussi de la capitale, sur une baie du même nom, et près d'une montagne conique appelée en chinois *Thian-Kieou-chan*, en japonais *Ten-Kou-san* ou mont du Ciel éternel, et par les insulaires *Igouchkound*, c'est-à-dire le Château. La grande Lieou-Kieou n'ayant pas d'autre pic, il sert de point de reconnaissance au navigateur.

Outre les lieux que nous venons de décrire, la province de Tchoung-chan renferme douze autres chefs-lieux de districts ou *fou*, dont les noms sont *Tchoung-youan*, *Sy-youan*, *Ching-lian*, *Kiou-tchi-tchhouan*, *Yu-na-tchhing*, *Yue-lay*, *Tchin-ho-tchy*, *Nan-fung-youan*, *Thian-phou*, *Po*, *Siouan-ye-van* et *Mey-ly*.

La province de *Chan-pé* (au nord des montagnes), dont le nom se prononce *San-hok* chez les Japonais, renferme dix districts. Sa capitale est *Kin-kouei-jin* en chinois et *Kon-ki-nin* en japonais; située sur la côte occidentale, elle possède un port qui ne peut recevoir que de petits navires. Les autres principaux lieux de cette province sont : *King-vou*, *Kieou-tchy* et *Ta-y-vy*.

La province de *Chan-nan*, en japonais *San-nan* (au sud des montagnes) se divise en douze districts. *Ta-li*, en japonais *Day-ri*, sur la côte orientale, paraît en être la capitale. Les autres villes sont : *You-tchhing*, la ville des pierres précieuses, sur la frontière septentrionale; sur la côte orientale, *Tso-fou*, *Tchy-nian*, *Kiu-tchy-tcheou* et *Ma-ven-jin*; sur la côte méridionale, *Hy-vo-vou*, *Tchin-pii* et *Kao-ling*; enfin sur la côte occidentale, *Kian-tchhing*, *Foung-Kian-tchhing* et *Siao-lou*.

Au nord-ouest de *Kian-tchhing*, s'élèvent, du sein de la mer, les *Ma-tchy*, ou dents de cheval, écueils ou petites îles rocailleuses. A l'ouest de ces îlots se trouve *Kou-mi-chan* ou *Komi-sang*, en japonais *Kou-mi-yama*, que les habitans nomment *Amakirrima*. Cette île est remarquable par un volcan qui brûle encore. A l'est, et à peu de distance de la grande Lieou-Kieou, s'étend une chaîne d'îles réunies par un récif de corail qui rend cette côte dangereuse; les plus grandes, en allant du nord au sud, sont : *Yky*, *Pin-tao*, *Tsin-kian* et *Kieou-kao*.

Au sud-ouest le groupe de *Madjiko-sima*, se compose de sept îles. La principale est *Thai-phing-chan*, en japonais

Ta-fée-san, en grande partie entourée de récifs; sur sa côte septentrionale s'élève un monument, c'est le temple de *Miako*. Les autres îles sont : *Y-ki-ma*, *Y-liang-poo*, *Mian-na*, *Ta-la-ma*, *Kou-li-kian*, et *Ou-ko-ma*.

Un autre groupe de sept grandes îles et de quelques unes plus petites est situé entre les Madjiko-sima et Formose. La plus considérable est *Pa-tchoung-chan*, que les habitans nomment *Ya-yama*. Elle a environ 7 lieues de longueur, est très-fertile et renferme 28 villages. Parmi les autres îles nous citerons *Fou-vou*, *Kieou-li-tao*, *Po-tchao-kian*, *Sin-tchhing*, *Yeou-na-kou-ni*, *Kou-mi* et *Po-tou-ma*.

Enfin, au nord de la grande Lieou-Kieou on voit une dizaine d'îles, appelées *Tou-ming-hy*, *Sou-koué*, *Ye-pie-chan*, *Yeou-lun*, *Yeou-liou*, *Ou-ky-nou*, *Te-tao*, *Kia-ki-liou-ma* et *Ta-tao*, ou la grande île (*Oo-sima*), qui renferme 41 villages. Les habitans la nomment ordinairement la *petite Lieou-Kieou*, mais il ne faut pas la confondre avec une autre *petite Lieou-Kieou*, située au sud de Formose. La plus septentrionale de ce groupe est *Ki-kiai*, dont les habitans passent pour sauvages et barbares. On compte dans toutes ces îles 260 villages. Elles font partie du royaume de Lieou-Kieou. Leur sol, généralement fertile, produit du vin, du camphre et un arbre qui ressemble au cèdre, et dont le bois, appelé *kian-mou* et *iseki*, est très-recherché parce que jamais il n'est attaqué par les vers.

Quant aux productions des autres îles, elles sont très-variées; aussi n'y voit-on point de mendians, ce qui tient à la fertilité du sol et à la douceur de la température. Les relations japonaises nous apprennent qu'on n'y connaît ni la gelée ni la neige. On y récolte du poivre, qui est le véritable poivre de l'Inde, tandis que celui de la Chine est le piment; du tabac excellent, du brésillet, bois de teinture appelé par les Portugais bois du Japon, et dont on obtient une couleur rouge; des fleurs de carthame, que l'on

emploie aussi pour teindre; enfin plusieurs substances minérales, telles que du cuivre, du zinc et du soufre. On trouve ce soufre en grande quantité dans le cratère d'un ancien volcan de l'île *Loug-houang-chan*, ou mont du soufre, appelée aussi *Yeou-kia-phou*, c'est-à-dire *rivage des bannis*.

Les habitans du royaume de Lieou-Kieou honorent la divinité en brûlant en plein air des parfums sur une pierre qui lui est consacrée. Ils ont, comme les Chinois, un grand respect pour les morts; on brûle les cadavres, et les parens en conservent les cendres. Le roi ne peut choisir une épouse que dans les trois principales familles du pays. Les jeunes gens des deux sexes communiquent librement ensemble, en sorte que le mariage est la conséquence d'un choix volontaire et réciproque. On ne cache les femmes qu'aux regards des étrangers.

Comme il n'y a en circulation qu'un petit nombre de pièces d'argent et de cuivre chinoises et japonaises, on emploie le riz pour le principal signe d'échange.

La noblesse se partage en neuf classes; la première se divise en trois branches : les *Thian-thsao-szu* ou mandarins du ciel, les *Thi-thsao-szu* ou mandarins de la terre, et les *Jin-than-su* ou mandarins des hommes (1).

(1) *Klaproth :* Description des îles Lieou-Kieou.

LIVRE CENT QUARANTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Cinquième section. — Le Tibet et le Boutan.

« Avant de parcourir la Chine proprement dite, complétons la description des provinces ou des pays tributaires de l'Empire chinois par celle du Tibet, de cette contrée mystérieuse et sacrée, berceau de plus d'un système religieux, et dans le sein duquel la superstition a élevé son trône à côté du trône de l'hiver. Mais les regards de la géographie profaneront-ils jamais cette terre sainte du bouddhisme, où un prétendu vicaire de Dieu règne sur des rochers, des forêts et des couvens?

« L'intéressante relation que Marc-Pol (1) a donnée sur le Tibet, et qui a été traitée jusqu'à présent avec un dédain injuste, est cependant plus instructive que celle que donna le P. Andrada en 1626; et ce ne fut que dans la première moitié du XVIIIe siècle que les missionnaires de Péking recueillirent des notions plus certaines. Un capucin, *Horatio della Pinna*, passa même dix-huit ans dans la capitale du Tibet; mais ses observations furent mal dirigées (2). Deux courses rapides des Anglais, envoyés auprès d'un des princes ecclésiastiques du Tibet méridional (3), quelques lumières tirées des manuscrits en langue tibetaine, trouvés chez les Kalmouks (4),

(1) Voyez notre tome Ier, p. 556 à 558. — (2) *Horatio della Pinna*, Relazione del principio et stato presente della missione del vasto regno del Tibet, etc. Rome, 1742 (in-4°). — (3) *Bogle* en 1774, et *Turner* en 1784. — (4) *Georgii*, Eremitæ, Alphabetum tibetanum. Romæ, 1762 (in-4°).

et quelques relations verbales des sujets russes attachés à la religion du Dalaï-Lama, voilà tout ce que l'on possédait de renseignemens, il y a peu d'années, sur un pays aussi singulier, aussi intéressant sous le rapport moral que sous le rapport physique.

« Nous comprenons ici sous le nom de *Tibet* toutes les contrées qui s'étendent au nord de l'Hindoustan, à l'est du Turkestan indépendant, au sud du Turkestan chinois, à l'ouest de la Chine, et au nord-ouest de l'empire Birman. Dans cette vaste enceinte, le *Petit-Tibet* ou l'État de *Ladak* à l'ouest, ainsi que le *Boutan* au sud, peuvent être considérés comme des pays à part. Du côté du sud-est la limite est très-peu connue. Enfin, du côté du nord il paraît qu'il existe des provinces entières que nous ne connaissons pas. »

Le *Tibet*, ou mieux *Tubet*, renfermé dans les limites indiquées ci-dessus, occupe, de l'est à l'ouest, une longueur de 650 lieues; il en a environ 200 dans sa plus grande largeur, du nord au sud. Ce pays est mentionné dans les annales chinoises, depuis le VIe siècle de notre ère, sous le nom de Tubet, que l'on a prétendu à tort venir du mongol. Cependant les Chinois le nomment *Si-zzang* ou *Si-dzang*, c'est-à-dire *Dzang occidental*.

Il est séparé de l'Hindoustan par la gigantesque chaîne de l'Himalaya ou Himaleh, c'est-à-dire *séjour de la neige*, chaîne qui était connue des anciens sous les noms d'*Imaus* et d'*Hemodus*, et qui surpasse en hauteur les plus hautes montagnes de l'ancien et du nouveau continent. Nous avons donné un aperçu général de cette chaîne, ainsi qu'un tableau de ses principales cimes; mais si nous profitons des renseignemens tirés des auteurs chinois, nous pourrons entrer ici dans quelques détails à ce sujet.

Les Tibetains distinguent deux sortes de montagnes, celles qu'ils appellent *Ri* et celles qu'ils nomment *La*, c'est-à-dire celles qui sont dépourvues de chemins et celles par

lesquelles passe une route (1). Ainsi ils indiquent dans la province de Ngari, le mont *Kaïlas*, en tibetain *Gang-dis-ri*, ou la montagne de couleur de neige (2), dont la circonférence est de 14 lieues, et qui forme le nœud de plusieurs chaînes, telles que celle de *Sengghi-kabab-gang-ri*, au nord-ouest; le *Ghiooukè-mantsian-tang-la*, au nord-est; le *Manak-nil-gang-ri* et le *Damtchouk-kabab-gang-ri*, au sud-est. Les principales montagnes traversées par des routes dans la même province, sont le *Lang-la* et le *Tsa-tsa-la*, qui forment deux chaînes de 14 à 16 lieues de longueur. Les chemins sont très-raides, très-difficiles et souvent même dangereux, bien qu'ils passent rarement par des glaciers, mais parce qu'il y croît une herbe grasse qu'il faut avoir soin d'éviter, car les voyageurs ou les bêtes de somme qui mettent le pied dessus glissent facilement, tombent, et quelquefois même roulent dans les précipices.

Dans la province de Thzang, les principales montagnes qui ne sont point traversées par des routes sont le *Damtchouk-kabab-gang-ri*, que nous avons déjà nommé; le *Kouboun-gangtsian-ri*, couronné d'un énorme glacier, le *Siertchoung-ri*, dont la cime se présente comme un nuage blanc, à la distance de 10 lieues; le *Dorgou-ri*, couronné par sept pics pyramidaux, et le *Ganggar-chami-ri*, dont la roche blanche se confond avec ses neiges. Parmi les onze autres montagnes que traversent des routes, nous ne citerons que le *Djema-la*, ou la montagne de sable, et le *Mar-young-la*, ou celle de la splendeur.

La province d'Oui, ou d'Oueï, nous offre, parmi ses nombreuses montagnes, le *Yarla-chamboï-gang-ri*, ou la montagne neigeuse du pays de Bouddha, existant par lui-

(1) Une montagne par laquelle passe un chemin est appelée en tibetain *la*, en chinois *ling'*, et en mongol *dabahn*.

(2) *Gang* signifie neige en tibetain, *dis*, couleur, en *fan* ou sanskrit, et *ri*, montagne, en tibetain.

même, terminée par un grand pic et un plus petit, tous deux couverts de neige; le *Dza-ri* ou *Dzi-ri*, dont le plateau est couvert de plus de 100 lacs, grands et petits; le *Niantsin-tangla-gang-ri*, ou la montagne des champs de neige, de la divinité qui rend des oracles, située près du lac appelé *Tengri-noor*, et couverte de grands amas de neige qui ne fondent jamais; le *Samdan-gandja-ri*, ou la montagne neigeuse de la contemplation divine; le *Doukla-ri*, ou la montagne du couvercle précieux, hérissée de rochers escarpés, qui ne permettent pas de la traverser, et d'où sortent une foule de sources et de torrens qui roulent avec un fracas terrible; le *Sighin-oulan-tolokhaioohla*, en mongol la montagne de la tête rouge du Sighin, qui donne naissance au fleuve Hoang-ho; le *Khootsin-dabahn*, montagne par laquelle passent tous les chemins qui conduisent de *Si-ning-fou* ou *Si-ning-oeï*, et de *Thao-tcheou*, villes du Kan-sou, dans les provinces d'Oui et de Dzang; enfin le *Yangra-la*, ou la montagne du bonheur.

Dans la province de Kam nous citerons le *Damou-young-djoung-gang-ri*, ou la montagne de neige fortifiée par le *Young-djoung*, ou la croix bouddhique qui s'y trouve sculptée sur un rocher; et le *Dordsi-yuldjoum-ri*, ou la montagne des Génies, que les Chinois nomment *Kin-kang*, parce qu'elle est droite comme une bougie, et dont la roche renferme des turquoises. On y signale le *Charo-la*, ou la montagne de la corne de cerf, et trois autres montagnes traversées par des routes; mais le précipice appelé *Dzagari-manitou*, à 40 lieues au nord-ouest du bourg de Li-tang, mérite quelque attention; la roche qui le compose est noire; il est chargé d'inscriptions en *fan* ou sanscrit, et d'un grand nombre d'images de Bouddha et d'autres divinités.

La chaîne de l'Himalaya offre une particularité remarquable: sur la pente méridionale, la limite des neiges est à la hauteur de 1950 toises au-dessus du niveau de l'Océan,

tandis que sur le versant septentrional, où il semble qu'elle devrait être à une élévation moins grande, elle est au contraire à plus de 2600 toises; mais cette différence s'explique par le rayonnement qui se développe sur le vaste plateau auquel l'Himalaya est adossé.

Suivant M. Fraser, le versant méridional de ces montagnes est beaucoup moins boisé que celui du nord; sur celui-ci s'étendent de superbes forêts, tandis que l'autre montre à peine quelques arbres, et très-peu d'autres végétaux. La cause de cette différence entre les deux versans est due à l'effet inégal des rayons solaires, et au souffle dominant de certains vents qui, sur le versant méridional, hâtent la décomposition des roches, ce qui empêche qu'il se forme, comme sur l'autre versant, un terreau favorable à la végétation.

Nous avons vu qu'il existe des volcans dans les chaînes de l'Asie centrale, mais les montagnes du Tibet n'en sont pas dépourvues. Dans la partie la plus haute de l'Himalaya, on en a signalé un en 1825 : nous en parlerons plus tard, parce qu'il appartient au territoire de l'Hindoustan. Dans la partie occidentale de la chaîne, le pic *Langour* paraît être un volcan éteint (1).

« Les principales vallées de cette chaîne se dirigent de l'ouest vers l'est, et ne s'ouvrent généralement qu'au sud-est. De semblables grands traits de la nature méritent d'être remarqués, même pour la vraie théorie de la terre. »

Les géographes chinois citent comme le plus grand fleuve du Tibet le *Yœrou-dzangbo-tchou*, c'est-à-dire le fleuve clair de la frontière du côté droit ou de l'ouest; il porte simplement le nom de *Dzang-tchou*, au sud de H'lassa; il a sa source près de la frontière occidentale de la province de Dzang, au pied du mont *Damtchouk-kabab-gang-ri*. Après

(1) Alphabet tibetain, p. 447.

un cours de 250 lieues, il entre dans celle de Oui, reçoit à gauche le *Galdjao-mouren*, ou *Kaldyao-mouran*, c'est-à-dire la rivière furibonde, qui vient de 40 lieues au nord; bientôt après il tourne au sud-est, parcourt environ 120 lieues dans la province de Oui, et traverse l'Inde pour aller se jeter dans l'Océan. Ce fleuve est en effet l'un des plus considérables de l'Asie; il est plus connu sous le nom d'*Iraouaddy;* la longueur générale de son cours est de 700 lieues géographiques, dont 370 selon les Chinois, et, selon nos cartes, 350 sur le territoire tibetain. En été, disent les géographes chinois, le Yœrou-dzangbo-tchou et ses grands affluens se gonflent considérablement par la fonte des neiges, et inondent les vallées dans lesquelles ils coulent. Au nombre de ces affluens nous citerons encore le *Lhabouk-dzangbo-tchou*, ou la rivière claire de la caverne divine, qui parcourt environ 40 lieues avant de se jeter dans le fleuve; le *Dzaka-dzang-tchou*, ou la rivière claire, entourée de collines, qui a 58 lieues de cours; l'*Oï-tchou-dzangbo-tchou*, ou *Dok-tchou*, c'est-à-dire la rivière de la vallée étroite et profonde, qui en a 52, et le *Niang-tchou*, qui en a plus de 80.

Un autre grand cours d'eau est le *Kin-cha-kiang*, ou la rivière du sable d'or, appelé en tibetain *Bouraï-tchou*, ou *Ba-tchou*, et en mongol *Mourvui-oussou*, ou *Mourous-oussou*. Il est l'origine de l'immense Yang-tseu-kiang, et ne prend ce nom qu'après un cours de près de 400 lieues, et après s'être réuni au Ya-loung-kiang, près des frontières de la Chine proprement dite. Il est très-profond, disent les Chinois, et reçoit les eaux de plus de dix grandes rivières et d'un nombre considérable de petites; les vapeurs qu'exhalent ses rives rendent lourd et malsain l'air qu'on y respire; les paillettes d'or qu'il roule lui ont valu son nom; cependant on lit dans la géographie des Ming, qu'à une époque très-reculée il se nomma *Li-choui-ho*, puis *Chin-tchhouan;* sa source, ajoute le même ouvrage, est dans le pays

des Thou-fan ou Tibetains, au pied du *Li-chy-chan*, ou rocher du Yac ou Buffle, ainsi appelé parce qu'il en a la forme. Le nom actuel de ce grand cours d'eau ne remonte pas au VIIIe siècle, puisque, dans l'histoire des Thang, on lit que Y-meou-siun, général du royaume de Nan-tchao, remporta, en 789 de notre ère, une grande victoire sur les Tibetains, près du Chin-tchhouan, et qu'il y fit rompre un pont en chaînes de fer, ce qui fut cause que plus de 10,000 ennemis trouvèrent la mort dans ses flots. Ce qu'il y a de remarquable dans ce fait historique, c'est la preuve qu'il y a plus de dix siècles, les ponts en chaînes de fer, invention toute moderne en Europe, étaient déjà en usage en Chine, et même dans des provinces éloignées.

La contrée montagneuse du Tibet renferme un grand nombre de lacs; les géographes chinois en citent une vingtaine. Le plus considérable est le *Tengri-noor*, ou lac du ciel, appelé aussi *Tchoungghem-noor*, improprement nommé *Terkiri* sur la plupart de nos cartes. Les Chinois lui donnent 60 lieues de largeur, et 100 de circonférence; il s'étend de l'est à l'ouest; la teinte bleue que présentent ses eaux lui a valu son nom. Il reçoit du côté de l'orient trois rivières, le *Djakha-soutaï*, le *Loosa-gol* et le *Dargou-dzangbo-tchou*, qui ont 20 à 30 lieues de cours.

Le *Maphan-dalaï*, nom composé de deux mots (le premier qui en tibetain signifie *qui surpasse tout*, et le second, qui en mongol veut dire *mer*), est celui d'un lac que les Hindous nomment *Manassarovar*; il est formé par les eaux qui découlent de la montagne à cime neigeuse, appelée *Langsten-kabab-gang-ri*; il a 4 lieues de largeur et 5 de longueur de l'est à l'ouest; sa circonférence n'est que de 18 lieues; l'eau en est verte et de bon goût, mais après midi, éclairée par les rayons solaires, elle réfléchit une vive lumière, semblable à celle des éclairs. Il est environné de montagnes séparées par quatre petites vallées ouvertes vers

les quatre points cardinaux, et qui en forment les portes. Ce lac passe pour sacré chez les Hindous, et malgré les obstacles qu'ils ont à surmonter pour y arriver, les pèlerins s'y rendent en foule. Les Tibetains l'ont aussi en grande vénération, et viennent de très-loin pour y jeter les cendres de leurs parens ou de leurs amis. On trouve sur ses bords du lapis-lazuli et le meilleur borax du Tibet. En 1820 on y découvrit une mine d'or fort riche, mais le gouvernement la fit fermer de suite.

Le *Lang-mathso* ou *Langga-mthso*, c'est-à-dire le lac du bœuf, est appelé par les Hindous *Ravanhrad;* il a environ 3 lieues de largeur du nord au sud, 8 de longueur et 30 de circonférence. Il reçoit les eaux de l'*Altan-gol*, ou rivière d'or, et donne naissance à celle du *Lang-tchou*, ou du bœuf. Le *Ghiit-mthso-ghia-mthso*, large de 6 lieues, est formé de deux lacs qui se sont réunis, et que l'on désigne par leurs deux noms joints ensemble. Le *Darok-you-mthso*, ou le lac des chevaux jaunes et des turquoises, a 28 lieues de circonférence. Il a reçu ce nom de la couleur turquoise de ses eaux et des rochers qui l'entourent et qui ressemblent à des chevaux jaunes. Nous citerons encore le *Nam-mthso-shi-mthso*, ou le beau lac du ciel, qui a 22 lieues de circonférence; le *Djabdjaya-tchaghan-dabsoun*, qui a 15 lieues de circuit, et dont les bords sont couverts de sel blanc; le *Lang-bou-mthso*, ou lac du veau, qui en a 22; le *Dzem-tsou-danak-mthso*, qui en a 10 et produit du borax; le *Goung-noum-thsavga;* le *Ligar-thsavga*, le *Linbou-thsavga*, l'*Yaghen-thsavga*, le *Nam-oyor-thsavga*, le *Kougoung-thsavga*, le *Biloo-thsavga*, le *Gumtsoum-thsavga* et le *Mani-thsavga*, dont le plus grand a 19 lieues, et le plus petit 5 à 6 de circonférence, et qui produisent tous du sel.

Nous terminerons cette longue énumération par un lac très-remarquable, c'est le *Yar-brok-you-mthso*, ou lac étendu des turquoises, nommé aussi *Yar-mourouk-youmtso*,

et *Yamthso-Baïdi*, ou lac de Baïdi, parce qu'il n'est pas loin de cette ville. Nos cartes le nomment *Palté*. Il a 46 lieues de circonférence; on le figure comme un vaste fossé d'environ 2 lieues de largeur, qui entoure une île de près de 12 lieues de diamètre; et les auteurs chinois nous apprennent que trois montagnes, appelées *Minaba*, *Yabo-tou* et *Sang-ri*, s'élèvent au milieu, dominées par de riches monastères. Les habitans laïques vivent de la culture et de la pêche. L'île, couverte d'une belle végétation, qui se marie agréablement avec les grandes constructions qui couvrent les trois montagnes, offre l'aspect le plus pittoresque. Sur la plus méridionale de celles-ci se trouve un couvent célèbre, où réside une femme que les Tibetains vénèrent comme une divinité, et qu'ils considèrent comme une incarnation de *Bhavani;* elle porte le nom de *Dordzi-pa-mo* (la sainte mère de la Truie). Les différens monastères de cette île sont habités, les uns par des moines, les autres par des religieuses, et placés sous sa direction; une trentaine de religieux forment sa cour; elle ne sort qu'en grande pompe de son habitation et de son île; lorsqu'elle se rend à H'lassa, on la porte sur un trône couvert d'une vaste ombrelle; des thuriféraires la précèdent, et lorsqu'elle fait son entrée dans cette capitale, tout le peuple s'empresse autour d'elle pour recevoir sa bénédiction, qu'elle donne en faisant baiser le sceau destiné à sanctionner les actes de sa divine puissance (1).

La hauteur des montagnes et des plateaux du Tibet rend généralement froid le climat de cette contrée. Cependant c'est de tout le globe celle qui présente des habitations sur les lieux les plus élevés; ainsi la ville de Daba est à 4786 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, c'est-à-dire presque à la hau-

(1) Description du Si-dzang ou Tibet, d'après la grande Géographie impériale de la Chine et le Dictionnaire géographique de l'Asie centrale, publié à Péking en 1775.

teur du sommet du Mont-Blanc; à cette élévation, les vallées jouissent d'un climat assez tempéré; celles qui sont moins élevées sont même chaudes, et la plupart très-fertiles. Mais les habitans des hautes montagnes sont obligés, pendant l'hiver, de chercher un refuge contre le froid, dans les vallées et les gorges profondes, ou dans les cavités des rochers.

« On remarque une grande uniformité dans la température des saisons du Tibet, ainsi que dans leur durée et leur retour périodique. Elles paraissent s'y diviser de la même manière que dans le Bengale. Le printemps, depuis mars jusqu'en mai, s'y fait remarquer par de grandes variations dans l'atmosphère et par de fortes chaleurs; le tonnerre y gronde fréquemment; il y tombe souvent de la grêle. La saison humide s'étend depuis juin jusqu'en septembre; ensuite de fortes pluies tombent sans interruption, les rivières enflent jusqu'aux bords, coulent avec rapidité, et vont contribuer aux inondations du Bengale. Depuis octobre jusqu'en mars, le ciel, constamment serein, voit rarement des brouillards ou des nuages obscurcir son azur. Pendant trois mois de cette saison on éprouve un froid peut-être plus rigoureux qu'en aucune partie de l'Europe, un froid sec et piquant, qui, sous la latitude de 28 degrés, sur les limites de cette zone à laquelle on a donné le nom de torride, le dispute à celui des Alpes sous la latitude de 46 degrés.

« Ce climat âpre et glacial s'adoucit au sud des monts Himalaya. Turner assure que le *Boutan*, malgré ses montagnes informes et confuses, se couvre d'une verdure éternelle et s'embellit de forêts pleines d'arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnantes; des mains industrieuses ont aplani, labouré, ensemencé les pentes de ces montagnes, et ont suspendu sur leurs flancs des vergers, des champs et des villages. Le Tibet propre, au contraire, n'offre aux regards de Turner que des montagnes hérissées de rochers

et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste (1). »

D'après les relations les plus récentes, le climat du Boutan, c'est-à-dire de la région la plus méridionale des monts Himalaya, est généralement tempéré, malgré les glaciers éternels qui couvrent ces montagnes. Les pluies y sont fréquentes, mais jamais elles ne tombent par torrens.

La végétation du Tibet est peu connue; les auteurs chinois nous apprennent seulement que les herbes poussent et que les arbres se couvrent de feuilles au commencement d'avril et de mai; qu'on cultive beaucoup de riz dans les environs de H'lassa, et qu'on récolte dans tout le Tibet du froment, une espèce d'orge que les Chinois nomment *thsing-houa*, des pois, des lentilles, des fèves, des choux, des ognons et d'autres légumes. On sème le blé et les pois à la fin du printemps et au commencement de l'été, et on les récolte en août et en septembre. La vigne y croît avec vigueur; les arbres fruitiers sont le noyer, l'abricotier et le figuier. Le bois y est rare, ce qui oblige les habitans à brûler de la fiente desséchée des bêtes à cornes. Les arbres les plus communs sont le pin cembro, le cyprès et le tremble. Une espèce de laurier produit une racine appelée le *cannellier bâtard*, qui a le goût et l'odeur de la cannelle. Marco-Polo désigne cette production, répandue dans tout le Tibet, sous le nom de *zenbero* ou *gingembre*. Le *cacalia-saracenica*, sert à la fabrication du *chony*, liqueur spiritueuse un peu acide. Les principales fleurs que l'on cultive dans les jardins sont le pavot double, la mauve, la pivoine, la pivoine de montagne et diverses marguerites. Dans les champs on conserve l'eau nécessaire à l'arrosement, dans des bassins fermés par des digues.

(1) *Samuel Turner :* Ambassade au Tibet et au Boutan, traduit de l'anglais par J. Castera. — Paris, 1801.

Le Boutan offre à peu près la même culture que le Tibet; les grains ordinaires sont le froment, les pois et l'orge; on cultive le riz dans les vallées; les turneps, les citrouilles et les concombres abondent. Une plaine voisine du Bengale, large de près de huit lieues, et arrosée par des affluens du Brahma-poutre, produit en outre du coton et du tabac. Les montagnes sont entourées à leur base de bambous, de bananiers, de trembles, de bouleaux, d'érables, de cyprès et d'ifs; le frêne y est très-grand et très-beau, mais le pin et le sapin y sont en général petits et rabougris. Dans ces mêmes montagnes on voit croître sans culture le mûrier et le framboisier, et, sous leur ombrage, s'étendre çà et là des touffes de fraisiers. Sur les sommets neigeux se multiplie le *rheum undulatum*, espèce de rhubarbe dont les habitans font usage. Dans les vergers on cultive le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, l'oranger et le grenadier. Saunders indique aussi le raisin d'ours ou l'arbousier traînant, l'airelle à fruit noir et l'airelle canneberge, le *datura ferox* ou pomme épineuse, aussi commune à la Chine qu'au Tibet et au Boutan, et regardée dans ces contrées comme un puissant narcotique.

« L'animal porte-musc se plaît parmi les Alpes tibetaines; il est poursuivi par l'once et diverses autres espèces voisines du tigre; peut-être même y trouve-t-on le véritable tigre. L'ours, le cheval sauvage et le lion sont encore nommés parmi les animaux de ce pays (1). Il y a, selon Marc-Pol, des chiens grands comme des ânes. Les chevaux domestiques sont petits, mais pleins de feu, vifs et obstinés. Le buffle y parvient à une taille médiocre. On y voit de nombreux troupeaux de moutons, communément d'une espèce petite. Ils ont la tête et les jambes noires; leur laine est fine et douce, et leur chair excellente : on la mange

(1) Alphabet tibetain, p. 450.

crue, mais séchée à l'air froid, et assaisonnée avec de l'ail et des épices. Les chèvres sont en grand nombre et renommées pour leur beau poil, qui sert à faire des châles, et qui se trouve au-dessous d'un poil plus grossier. N'omettons point l'*yak* ou le bœuf grognant, auquel la nature a donné un poil long et épais, et une queue singulièrement flottante et lustrée : c'est, dans tout le Levant, un article de luxe.

« Marc-Pol avait déjà dit que les poissons abondent dans les lacs du Tibet; les voyageurs modernes confirment ce fait, et les détails qu'ils donnent nous font soupçonner ici l'existence de plusieurs espèces inconnues en ichtyologie. Selon Marc-Pol, les lacs produisent du corail. »

Les forêts du Boutan sont peuplées d'éléphans et de rhinocéros, de chevaux, et surtout de singes, parce que ces animaux y étant regardés comme sacrés, personne ne les détruit. Les moutons y fournissent une laine très-fine.

M. W. Moorcroft, qui a fait quelques observations d'histoire naturelle au Tibet, y signale plusieurs animaux inconnus avant lui : telle est une variété de mouton domestique qui ne dépasse jamais la taille de nos agneaux de cinq à six mois, et qui fournit une laine aussi abondante et aussi fine que les races les plus renommées sous ce rapport. Ce mouton porte dans le pays le nom de *poucik;* il s'apprivoise avec autant de facilité que le chien, au point de quitter ses habitudes d'animal herbivore pour venir ronger un os dépouillé par son maître. En liberté il sait trouver des herbes sur les rochers de granite qui paraissent les plus dépouillés de végétation. Cette race, qui se nourrit si facilement, et qui fournit par an deux agneaux et deux fois de la laine, serait pour l'Europe une acquisition plus utile que celle des chèvres du même pays. Le même voyageur signale aussi le *métis* qui provient du yak et de la vache, et une variété de cheval sauvage, nommée *kiang*, qui ressemble

plutôt à l'âne qu'au cheval, mais qui, aux oreilles près, a beaucoup de rapports avec l'antilope : il en a les yeux, l'élégance et la vivacité . Ses formes sont musculeuses et ses mouvemens élégans.

« Depuis le voyage de Turner on a des notions plus étendues sur la minéralogie. Le Tibet propre a de riches mines : l'or s'y trouve en grande quantité, ainsi que Marc-Pol l'avait dit; quelquefois on le rencontre sous la forme de poudre dans le lit des rivières, d'autres fois en grandes masses ou en veines irrégulières; il a pour gangue le pétro-silex ou le quarz. Il y a une mine de plomb à deux journées de Techou-Loumbou; le minerai est une galène qui paraît contenir de l'argent. Les Tibetains exploitent des mines riches en mercure; ce métal y est employé contre les maladies vénériennes. Le sel gemme est assez commun, mais en général le défaut de combustible fait languir l'exploitation des métaux. Les eaux minérales y abondent. Nous distinguerons comme une production particulière au Tibet le *tinkal* ou borax brut. Selon Saunders, qui accompagnait Turner, un lac d'où l'on tire le tinkal et le sel gemme se trouve à quinze journées au nord de Techou-Loumbou. C'est probablement le *Mapham-dalaï*. Entouré de tous côtés par des montagnes rocheuses, il ne reçoit ni ruisseaux ni fontaines; il est alimenté par des sources saumâtres, qui paraissent jaillir du fond du lac même. Le tinkal se dépose dans le lac : il y en a de noir et de violet; ceux qui veulent le recueillir le tirent du fond en grandes masses, qu'ils rompent ensuite pour les rendre plus transportables, et qu'ils exposent à un air sec. Exploitée depuis un temps très-considérable, cette matière ne paraît point diminuer sensiblement; il est probable qu'il s'en forme continuellement du nouveau. Au Tibet on emploie le tinkal pour soudure, et pour aider la fusion de l'or et de l'argent. »

Les Chinois nous apprennent que la rivière qui fournit

le plus d'or est le *Kin-cha-kiang;* que l'argent, le cuivre et le plomb sont exploités principalement dans la province de Kam, et le lapis-lazuli dans les environs du lac *Maphamdalaï.* Les turquoises y sont très-communes, elles servent généralement à la parure des femmes. Les montagnes qui bornent le Tibet au nord du côté du désert de Kobi fournissent beaucoup de sel gemme blanc, rouge ou violet. Le salpêtre s'y forme spontanément presque partout.

« Un jour, sans doute, on découvrira beaucoup de curiosités naturelles dans ces régions montagneuses. Quelle moisson n'attend pas ici le peintre et le naturaliste! Mais jusqu'ici tout ce que nous savons, c'est que le Tibet est une Suisse sur une grande échelle. Vers le nord de Tassisudon, Saunders a observé un rocher singulier, qui, vu de face, forme 6 ou 7 demi-colonnes d'une grande circonférence, et qui a près de 100 pieds de hauteur. Cette masse, détachée en partie de la montagne, se projette d'une manière pittoresque sur une chute d'eau considérable. »

Le Tibet, dans toute son étendue, se divise en quatre grandes provinces : le *Nguri,* appelé aussi *Ladak,* et que les Européens ont nommé le *Petit-Tibet,* est la plus occidentale; limitrophe, et à l'est de celle-ci, se trouve le *Zzang* ou *Thsang;* un peu plus à l'est s'étend le *Oui,* appelé aussi *Oueï;* enfin la plus orientale est le *Kham-Kam.* Nous allons les décrire dans l'ordre où nous venons de les nommer.

Le *Ngari* paraît avoir une longueur de 250 lieues sur 80 à 100 lieues dans sa plus grande largeur. Cette province occupe une immense vallée fermée au sud par l'Himalaya, et au nord par les monts *Kouenloun* ou *Koulkoum,* qui, à l'ouest, portent, chez les Chinois, le nom de *Thsoung-ling,* c'est-à-dire *montagnes des ognons,* parce qu'il y croît en grande quantité cette plante bulbeuse, dont nous avons déjà parlé, qui fait glisser et tomber les voyageurs lorsqu'ils

mettent le pied dessus. Cette vallée est arrosée par le *Singe-chou* ou *Sanpo*, qui coule à l'ouest, et va former, hors du territoire chinois, le *Sind* ou l'*Indus*.

Ladak ou *Leï* est la capitale de cette province. Elle renferme un millier de maisons bâties en pierres ou en briques et élevées de trois ou quatre étages. Il s'y fait un grand commerce de duvet de chèvre pour la fabrication des châles; tous les ans on en expédie 800 charges à Kachemire. Le bouddhisme et le mahométisme sont les principales religions que professent les habitans de Ladak. Cette ville est la résidence d'un radjah qui envoie tous les ans au dalaï-lama un présent ou tribut volontaire. Ses environs sont fertiles en blé, en orge et en diverses plantes potagères. On attribue à la mauvaise qualité des sources les goîtres dont les habitans de la ville et de la campagne sont affligés.

Les autres villes de la province sont beaucoup moins connues; nous citerons cependant *Garlou* ou *Gotorpe*, où se trouve un poste militaire chinois; *Toling*, où réside un grand-lama; *Bourang-dakla-gadzoung*, ou la ville du loup du pays de Bourang, ainsi appelée d'une montagne qui porte ce nom; la petite ville de *Tchoumarlé-dzoung*, et surtout *Deba* ou *Daba*, bâtie sur un point presque aussi élevé que le Mont-Blanc. Elle est située dans une gorge abritée au nord par de hautes montagnes. Cette ville se divise en trois parties: le monastère ou collége, dans lequel réside un grand-lama avec ses prêtres; le couvent des femmes, et la ville proprement dite, qui est la résidence du gouverneur du pays appelé *Urna-desa* ou *Un-dès*, célèbre par ses chèvres, qui fournissent le meilleur duvet du Tibet. Elle se compose de maisons en pierres et à deux étages. Au centre s'élève le temple de *Narayan* ou de *Vichnou*; c'est un bâtiment irrégulier, dont la porte est revêtue de bronze doré, orné de figures bizarres, et dont l'intérieur, éclairé par des

lampes en argent, renferme la statue du dieu auquel il est consacré.

« Le Petit-Tibet ou Ngari paraît comprendre plusieurs pays célèbres dans les anciennes relations. Les monts Bolor, qui le bornent à l'occident, et où régnait un hiver éternel, renfermaient quelques sauvages errans au milieu d'immenses forêts; mais entre ces chaînes de montagnes s'ouvrait une vaste plaine, où beaucoup de rivières concouraient à former un magnifique fleuve, bordé de riches prairies, où bondissaient des troupeaux d'antilopes, et où un cheval maigre reprenait vigueur en peu de jours. Cette plaine s'appelait *Pamer*, ou plutôt *Panir* (1), le pays des sources (2). Il est difficile de méconnaître dans cette description de Marc-Pol la contrée où doit naître l'Indus, et qui doit former l'extrémité nord-ouest du Petit-Tibet. Nous retrouvons encore dans ce pays, mais du côté opposé, ou au sud-est, le *Parestan* avec la ville de *Pader* (3), où nous avons placé les *Padæi* d'Hérodote, et les *Pariani* de Mela. Le nom de *Baltistan* (4), ou en sanskrit *Baladeschan* (5), qui paraît embrasser tout le Petit-Tibet, rappelle les *Byltæ* de Ptolémée. En général, ce pays appartient à l'Inde connue des Persans, d'Hérodote et de Ctésias; plus tard elle fut comprise dans la Sérique. Elle offrirait peut-être une route directe à un corps d'armée qui voudrait pénétrer dans le Kachemire par l'Hindoustan. »

On connaît trop imparfaitement la *province de Zzang*, pour que nous puissions en donner une description détaillée; nous nous contenterons de citer, d'après l'itinéraire

(1) *MS.* cité par *Muller*, dans *Marc-Pol*, de reb. orient., I, 37.

(2) De *Pan* ou *Panir*, eau, source en sanskrit (*Vand* en danois). La région *Vanda banda* de Ptolémée tirerait-elle son nom de la *réunion des eaux?* Le *Paropamisus* ou *Parpanisus* des anciens est évidemment *Para-panis*, la montagne des sources. — (3) Carte du Kachemire de *Le Gentil*. *Ayen Akberti*, II, p. 152. *Tiefenthaler*, I. 50 (en allem.).

(4) Lettres édifiantes, XV, 188. — (5) Enourvedam, II, 118.

chinois, que l'on doit au P. Hyacinthe Bitchourine, les principaux lieux qu'on y trouve, en partant de H'lassa. La première ville est *Baldhi*, que les Tibetains nomment *Yar-brogh-baldhidzong*, c'est-à-dire *la petite ville majestueuse de la cime de la tente de Feutre;* elle est située sur le bord septentrional du grand lac *Yar-brogh-youmtso*, appelé *Palté* sur la plupart de nos cartes, et célèbre par la résidence que fait dans son île une incarnation divine, du sexe féminin, dont nous avons déjà parlé. *Jika-dzé*, capitale de la province, à 53 lieues au sud-ouest de H'lassa, est une ville importante; M. Klaproth lui donne une population de plus de 23,000 familles; son nom signifie *forteresse sur une montagne.* Elle a une garnison chinoise de 5300 hommes. Sa fondation date de l'an 1447; ce qui la rend célèbre, c'est le temple appelé dans le pays *Djachi-h'loumbo* et *Sera-siar*, et, par les Chinois, *Jin-tchoung-ningoung-ky-pa-szu*, ce qui veut dire *temple second, au rang du paisible vieillard qui rassemble tout autour de lui.* Son nom tibetain signifie *montagne de l'heureux pronostic;* il est aux portes de *Jika-dzé.* C'est là que le *bandjïn-lama*, incarnation divine, a fixé sa résidence, au milieu de vallées délicieuses et de collines verdoyantes arrosées par des sources limpides, et d'une atmosphère embaumée du parfum des fleurs. Le couvent est majestueux; les bouddhas y sont représentés avec leurs sept principaux emblèmes, qui leur valent, en mongol et en tibetain, différens surnoms.

1° *Dzahn-erdeni* ou *Lang-bo*, l'éléphant blanc;

2° *Morin-erdeni* ou *Damtchouk*, le cheval vert;

3° *Tsirgan-noyon-erdeni* ou *Makboun*, le guerrier cuirassé, à visage bleu, portant un bonnet jaune de lama;

4° *Khatoun-erdeni* ou *Dziô-mo*, la belle vierge blanche;

5° *Tuchimœl-erdeni* ou *Lonbo*, le ministre ou l'ambassadeur;

6° *Tchintamani-erdeni* ou *Norbou*, le fruit précieux;

fruit qui croît dans les plus grandes profondeurs de l'Océan, et au moyen duquel les divinités peuvent déplacer des montagnes et exécuter d'autres miracles;

7° Le *Kurdæ* ou la roue de la domination, c'est le *Tchakra* des Hindous (1).

On compte dans ce temple et ce couvent 3000 chambres et 3500 lamas; il est orné d'un grand nombre d'obélisques, de colonnes revêtues de métaux précieux et d'idoles en or, en argent et en bronze. Partout, dit le narrateur chinois qui fournit ces détails, on entend le murmure des prières, et les parfums de l'Inde y répandent une odeur délicieuse qui s'élève jusqu'aux cimes bleues des montagnes. Les habitans du Haut-Tibet, ajoute-t-il, portent au bandjïn-lama la même vénération que ceux du Bas-Tibet au dalaï-lama. Si celui-ci meurt et s'incarne de nouveau, le bandjïn explique la tradition sur sa renaissance, pour qu'on se conforme à la grande règle; et le dalaï-lama agit de même à la mort du bandjïn. C'est ainsi que ces deux pontifes suprêmes soutiennent mutuellement les dogmes de la religion bouddhique.

La ville de *Nialam-dzoung*, située près de la rive droite du *Nio-tchou*, est à environ 80 lieues au sud-ouest de Jika-dzé. *Tchaka-kote*, près du Dhavaladgiri, est une cité commerçante, comprenant environ 1000 maisons. A 35 lieues au sud de Jika-dzé, sur le bord de la petite rivière du *Pharidzoung-tchou* ou *Maha-tchou*, près de la limite du Boutan, s'élève, dans un défilé des monts Himalaya, une petite ville fortifiée, nommée aussi *Pharidzoung*.

La *province d'Oueï* ou *d'Ouï* passe pour avoir environ 150 lieues de longueur et 100 dans sa moyenne largeur. Elle est très-montagneuse et traversée par la partie supérieure de l'Iraouaddy, appelée Yarou-dzangbo-tchou. Ses

(1) *Hyacinthe Bitchourine :* Description du Tibet, avec des notes de M. Klaproth. — 1831.

vallées sont fertiles, et l'une de ses principales productions est la rhubarbe. Sa capitale, *H'lassa* ou *Lhassa*, mérite de fixer l'attention. Son nom signifie en tibetain, *terre sainte*, ou plutôt *terre de Bouddha*. Elle est située dans une grande vallée, large de 4 lieues, du sud au nord, et longue de 40 à 50 de l'est à l'ouest. D'innombrables montagnes forment l'enceinte de cette vallée, et les nombreuses rivières qui la traversent en font la région la plus fertile du Tibet. H'lassa est la résidence du *tazïn*, magistrat chinois qui a les mêmes prérogatives et le même pouvoir qu'un vice-roi; elle est grande et bien bâtie; ses maisons sont en pierres et à deux ou trois étages. Les tours, les édifices, les rues et les marchés, tout y est admirable, disent les géographes chinois. Autrefois elle était ceinte d'une muraille; mais, en 1722, le gouvernement chinois la fit détruire et la remplaça par une digue qui commence au pied du mont Lang-lou, que le P. Hyacinthe nomme Narou, et qui, s'étendant sur une longueur de 3 lieues, entoure le couvent de *Botola* et le garantit du choc impétueux des eaux du *Kaldjao-mouran*. Les Tibetains l'appellent *la digue sacrée*. Au commencement de chaque année, les lamas qui viennent assister aux fêtes religieuses, y apportent de la terre et des pierres pour la consolider. Cette ville importante, à laquelle un missionnaire, qui la visita dans le siècle dernier, accorde une population de 80,000 âmes, possède deux écoles supérieures et des imprimeries; mais il est bon de faire remarquer que cette population s'augmente considérablement à certaines époques, par le grand nombre de pèlerins qui y affluent de toutes les parties de l'Asie où l'on suit la religion de Bouddha. Parmi les habitans sédentaires, on compte environ 150 marchands kachemiriens, 2000 Chinois et 3000 Hindous. Les commerçans se tiennent dans un immense bazar, le plus considérable de tout le Tibet, qui entoure un magnifique temple situé au centre de la ville, et dont l'une des

dépendances est la demeure d'hiver du dalaï-lama; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la résidence d'été de cette incarnation divine. Elle consiste en un vaste couvent, bâti sur le mont Botola, et entouré de quatre autres couvens qui en dépendent, appelés *Brœboung*, *Séra*, *Ghaldan* et *Samié*. Au dire des Chinois, les cascades bleues qui descendent de la montagne, la pourpre éclatante du principal édifice et sa toiture dorée éblouissent les yeux. Ce palais est à un quart de lieue de la ville; il a 367 pieds de hauteur; on y compte 10,000 chambres; il est orné à l'extérieur de tours ou d'obélisques revêtus d'or et d'argent, et, dans son intérieur, les statues de Bouddha faites de ces métaux et de bronze, sont sans nombre. Les Tibetains le nomment *Pobrang-marbou*, c'est-à-dire la ville rouge. On dit qu'il a été construit vers l'an 630 de notre ère.

A une grande lieue à l'est de ce palais, s'élève le temple de *H'lasseï-tsio-khang*, tout resplendissant d'or et de pierreries, et qui est, dit-on, desservi par plus de 5000 lamas. A quelque distance de là se trouve le *Dzoun-dzio-katsi*, ou le palais destiné à recevoir les étrangers; c'est là que le dalaï-lama se repose dans ses momens de loisir. Au printemps les jardins y sont ombragés par des saules et des pêchers, et l'hiver ils sont embellis par le feuillage toujours vert des cèdres et des cyprès.

Nous n'avons point encore nommé la plus importante ville du Tibet, par sa population: c'est *Jiga-gounggar*, ou *Jikarna-gounggar*, c'est-à-dire *la ville blanche du château de la montagne*. Elle est située sur la rive gauche de l'*Yarouzsang-botchou*, ou de l'Iraouaddy supérieur, à environ 20 lieues au sud-ouest de H'lassa. Elle renferme 20,000 maisons. C'est dans la même province que se trouve *Tsiouchoul-dzong*, ou la ville du canal, dans une plaine fertile de 10 lieues d'étendue. C'est près de cette ville que l'on voit la fameuse caverne des scorpions, dans laquelle on jette,

garrottés les criminels condamnés à mort, et où ils périssent de la piqûre de ces insectes.

La *province de Kam* a environ 200 lieues du sud au nord, et 130 de l'ouest à l'est. C'est un pays montagneux, qui renferme des vallées fertiles, arrosées par un grand nombre de rivières, dont plusieurs charrient de l'or. Sa capitale est *Bathang*, petite ville ouverte qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est un grand couvent de lamas, où réside un *khambou*, qui reçoit l'investiture du dalaï-lama. Le territoire de Ba-thang est fertile, mais peu cultivé; il produit des melons, des raisins, des abricots et d'autres fruits. A environ 20 lieues au nord-est de cette ville se trouve le bourg de *Li-thang*, entouré d'un rempart en terre, et composé d'environ 200 maisons habitées par des Tibetains et des Chinois. C'est un poste militaire et un lieu de séjour pour les voyageurs. Il y a des auberges, des boutiques et un marché. Les troupes y sont campées. C'est aussi un chef-lieu de district dont l'administration est confiée à un magistrat et à un chef du clergé, ou grand-lama, qui a le titre de *khambou*. Le climat de Li-thang est très-froid; au pied des montagnes il pleut et il neige presque continuellement, même en été; le sol n'y produit pas de grains; il n'y croît qu'une petite quantité d'herbe, et l'on n'y trouve pas de bois de chauffage. *Siao-Ba-tchoung* ou le *Petit-Ba-tchoung*, est un autre chef-lieu de district, dont une partie des maisons est en pierres. *Pang-mou* est une petite ville ouverte, dont les maisons sont en pierres et en bois, ainsi qu'un temple chinois, devant lequel tous les ans, à la septième lune, les habitans de Ba-thang et de *Tsiamdo*, autre petite ville, viennent tenir une foire. Après avoir marché à travers des rochers escarpés, on arrive à *Phou-la*, où les habitans vivent dans des souterrains. A *Djaya*, qui n'est cependant point une ville, il y a un temple célèbre.

Tsiamdo, que nous venons de nommer, portait autrefois

le nom de *K'ham;* elle est à plus de 100 lieues de Ba-thang. C'est entre ces deux villes qu'est situé Djaya. Le climat de Tsiamdo n'est pas moins froid que celui de Li-thang. Trois montagnes entourent la ville, et deux rivières s'y réunissent. Le bourg de *Rywoudzé* est entouré de palissades et d'un mur en terre d'environ 200 toises de circonférence, au milieu duquel s'élève un grand temple. On aperçoit dans les environs le mont *Wa-ho*, auquel, disent les géographes chinois, on parvient par cent détours. Sur son sommet se trouve un lac; mais, pour qu'on ne s'égare pas en traversant les brouillards qui y règnent, on y a établi des signaux, en longues perches en bois, dont on suit l'alignement à travers la neige qui n'y fond jamais; les voyageurs ont soin de n'y faire aucun bruit, dans la crainte des avalanches. Plus loin, au pied du mont *Tanda*, s'élève un temple qui, suivant la tradition, fut érigé en l'honneur d'un colonel chinois qui mourut dans les environs, et sur le tombeau duquel il s'opéra des miracles; chaque voyageur se fait un devoir de visiter ce temple.

C'est principalement au milieu de ces montagnes que vit un animal qui a passé jusqu'à ce jour pour fabuleux, qui est encore considéré comme tel en Europe, et qui, repoussé par la science, ne figure point dans nos classifications : nous voulons parler de la *licorne*, espèce du genre antilope qui n'a qu'une corne sur le front. Les Mongols le nomment *kéré*, les Tibetains *sérou*, et les Chinois *tou-kio-chéou*. Ces derniers en font mention dans un ouvrage qui trace l'histoire des deux premiers siècles de notre ère. Enfin M. Hodgson, résident anglais dans le Neypal, a mis l'existence de cet animal hors de doute, en envoyant, dans ces dernières années, à la société de Calcutta, la peau de celui qui venait de mourir dans la ménagerie du radjah de Neypal; de là le nom d'*antilope hodgsonii*, que le docteur Abel a donné à cette espèce. La forme de celle-ci est aussi gracieuse que

celle des autres antilopes; la couleur de son poil est rougeâtre dans la partie supérieure de son corps, et blanche à l'inférieure; une corne noire, pointue, légèrement courbe, avec des anneaux circulaires vers sa base, et longue d'un demi-mètre, s'élève sur son front; deux touffes de crin noir sortent de ses narines. Cet animal est extrêmement farouche à l'état sauvage; il fuit au moindre bruit; mais lorsqu'il ne peut trouver son salut dans la fuite, il résiste courageusement aux attaques de son ennemi.

C'est dans la partie orientale de la province de Kam que se trouve le pays de *Sifan*, habité par un peuple presque sauvage, qui ne reconnaît point la domination chinoise. Avant le XIIIe siècle les *Sifans* étaient une nation puissante.

Les maisons des Tibetains sont généralement en pierres brutes, avec des toits plats et des balustrades en petites branches d'arbres. Elles ont ordinairement plusieurs étages. Dans les grandes villes, telles que H'lassa, il y a des édifices assez vastes pour pouvoir contenir plusieurs centaines d'individus. Ce sont les bâtimens consacrés au culte qui sont les plus étendus; au *H'lasseï-tsio-k'hang* ou grand temple de H'lassa, tout est en rapport avec la grandeur de l'édifice; on y voit, par exemple, une chaudière en cuivre de la contenance de plus de 100 seaux d'eau; elle est destinée à la préparation journalière du thé pour ceux qui y récitent des prières. Les habitations des officiers publics, bâties dans les plaines, se nomment *ka*, et les maisons en pierres qui sont près des montagnes s'appellent *dzoung*: ce sont de petits forts dans lesquels habitent les *dheba* et les chefs du peuple; et comme autour de ces habitations viennent se grouper celles des particuliers, le mot *dzoung* est devenu synonyme de ville.

Les ponts en usage dans le Tibet sont de trois espèces: en pierres, en bois et en chaînes de fer. Nous avons déjà fait remarquer que l'invention de ces derniers remonte

dans l'empire chinois à une haute antiquité. Leur construction est très-simple; sur chacun des bords de la rivière, on fixe, d'une manière solide, autant de crampons de fer qu'on veut tendre de chaînes; on accroche chaque chaîne à son crampon; lorsqu'elles sont ainsi tendues, on les couvre de poutres ou de troncs d'arbres qu'on lie fortement ensemble; on met par-dessus de la terre ou du sable, et le pont est terminé. Les géographes chinois comptent, dans tout le Tibet, une dizaine de ponts construits de cette manière. Quant aux temples et aux couvens, leur nombre dépasse 3000. Plusieurs sont entourés d'habitations qui forment des bourgades et des villes, habitées seulement par des prêtres. Ces groupes d'habitations portent, en tibetain, le nom de *Tsoug-log-k'hang*.

Le costume des Tibetains diffère de celui des Chinois; le dalaï-lama et le bandjïn portent l'hiver un bonnet de laine, large par le bas, et se terminant en pointe; ordinairement il est jaune. Outre cette coiffure, il y a le chapeau, fait en peau, orné d'or, et ressemblant à un parasol chinois. Un manteau d'un rouge éclatant, des bottes en soie ou en cuir, un pantalon et une veste à manches complètent l'habillement. Celui des autres lamas en diffère peu, excepté qu'au lieu d'un pantalon, ils portent un tablier d'étamine noire plissé. Ils laissent tomber leurs cheveux sur les épaules; mais dans les grandes cérémonies ils les relèvent et les attachent sur le sommet de la tête. Ils portent des boucles d'oreilles, dont l'une, celle de gauche, est en turquoise, et celle de droite en corail. A leur ceinture de satin rouge ils attachent un couteau. Les prêtres comme les laïques ont tous un chapelet. Une robe à grand collet distingue les hommes du peuple des autres classes d'habitans.

Le costume des femmes diffère dans quelques unes de ses parties, selon qu'elles sont filles, mariées ou âgées. Leurs cheveux, partagés sur le sommet de la tête, sont

tressés comme des ficelles, et réunis par-derrière en deux queues, lorsqu'elles sont mariées, et en trois quand elles ne le sont pas. Après les fiançailles une fille porte sur la tête un petit ornement en turquoise. Elles ont un petit bonnet en velours rouge ou vert, et pointu par le haut; un petit tablier en soie, garni d'une bordure en fleurs brodées; une camisole à manches courtes, également en soie; un jupon d'étamine, noire ou rouge; des bottines en soie, et un petit châle sur les épaules. Leurs doigts sont ornés d'anneaux, et leurs poignets de bracelets; enfin elles portent des boucles d'oreilles en turquoises, montées en or ou en argent. Les femmes mariées attachent à leurs cheveux des rangées de perles et de grains de corail; des ornemens semblables pendent sur leurs épaules. Quelle que soit leur condition, elles portent un ou deux chapelets en lapis-lazuli, en ambre jaune, en corail ou en grains de bois, selon leur fortune. Elles suspendent à leur cou une petite boîte en argent, appelée *kavou*, contenant leur dieu protecteur; et sur la poitrine un grand anneau en argent, orné de perles précieuses, d'où pendent deux petites chaînes avec lesquelles elles attachent leur châle. Les femmes riches ont de grands chapeaux nommés *vaïdzia*, qui coûtent fort cher, parce qu'ils sont surchargés de perles fines, et surmontés d'une grosse turquoise montée en or. Les femmes âgées portent sur le front une plaque d'or unie, garnie de turquoises, et qui ressemble à un miroir. Dès qu'elles sont en âge de prendre cet ornement, elles reçoivent les félicitations de leurs parens et de leurs connaissances. Toute femme qui se présente devant un lama doit se barbouiller le visage avec du sucre rouge, ou avec les feuilles du thé qui restent dans la théière, sous peine de passer dans le monde pour vouloir séduire le prêtre par les agrémens de sa figure.

Les Tibetains n'ont pas d'heure fixe pour leurs repas; ils mangent quand ils ont faim. Le peuple se nourrit de *tsan-*

pa, ou de farine d'orge grise grillée, de chair de bœuf, de lait, de fromage et de divers légumes. D'après la description que fait le P. Hyacinthe, d'un festin de Tibetains envoyés en ambassade à Péking, pendant son séjour dans cette capitale, on peut prendre une idée d'un repas splendide. Autour de plusieurs tables longues et peu élevées, les convives se placèrent suivant leur âge, assis et les jambes croisées sur des tapis de feutre. Un plat de *tsan-pa*, dans lequel des morceaux de beurre étaient plongés, formait le hors-d'œuvre, dont on ne faisait que goûter, puis on but du vin et ensuite du thé. Bientôt ils ôtèrent leurs chapeaux et récitèrent une courte prière, après quoi ils recommencèrent à prendre du thé, à manger du *tsan-pa* et à boire du vin; ensuite on apporta à chaque convive une jatte de gruau et de riz, assaisonné de beurre et de sucre; on récita une seconde prière, et on recommença à manger le gruau avec les doigts, puis on revint au vin. Après ce premier service tout le monde alla se promener dans la cour. Au bout d'un quart d'heure on se remit à table et l'on servit de la viande crue, hachée et assaisonnée de sel, de poivre et d'ail, avec plusieurs grands plats contenant des morceaux de bœuf cru. On fit une troisième prière, et chaque convive tira son couteau de sa ceinture, et coupa la viande qu'il mangea après l'avoir couverte du hachis salé; ce service se termina par une copieuse libation et par une nouvelle promenade. De retour dans la salle du banquet, on recommença à boire du vin, et le troisième service parut: il se composait d'un baquet de *touba*, c'est-à-dire de gruau mêlé de vermicelle et de viande de bœuf hachée. Les convives récitèrent une prière, prirent leurs petits bâtons qui remplacent nos fourchettes, et recommencèrent à manger; ce mets fut suivi de plusieurs plats de petits pâtés qu'on enveloppa dans des serviettes pour les envoyer chez chaque convive. Par-là se termina le repas qui dura plus d'une demi-journée; cepen-

dant tout le monde fit une nouvelle promenade dans la cour, et rentra pour recommencer à boire, après quoi on se mit à chanter et à danser. Les chants et la danse continuèrent jusqu'au souper, qui ressembla au dîner, mais dura moins long-temps. Les convives se mirent ensuite à boire jusqu'à ce qu'ils fussent complètement ivres. En général, pendant les repas, les tables des riches sont garnies de jujubes, d'abricots, de raisin et d'autres fruits; dans toutes les classes le thé est regardé comme de première nécessité. On ne le sucre point, mais on y mêle du beurre et du sel; outre le vin, ils boivent une bière particulière, faite avec de l'orge grise et une eau-de-vie qu'ils obtiennent du même grain.

« Turner peint les Tibetains comme un peuple doux et affable; les hommes sont vigoureux; leur physionomie tient un peu de celle des Mongols; le teint des femmes est brun, mais orné d'une vive rougeur, comme les fruits qui reçoivent une forte impression du soleil. L'air frais d'un pays montagneux entretient leur vigoureuse santé. »

Cependant les auteurs chinois, au contraire, prétendent que les hommes sont d'une constitution frêle et délicate, mais que les femmes sont plus robustes; que ce sont même souvent elles qui sont chargées des travaux agricoles, et en général de tous ceux qui, chez nous, sont le partage des hommes. Ce sont elles qui font le commerce; celle qui ne sait ni labourer, ni semer, ni filer, ni tisser, devient un objet de dérision pour tout le monde.

Une circonstance particulière au Tibet, rapportée par le P. Duhalde (1), et révoquée en doute par Pallas (2), se trouve confirmée par les auteurs chinois (3), et s'explique d'ailleurs facilement par la faiblesse physique des hommes, comparée à la vigueur des femmes; c'est que la polygamie y est admise,

(1) *Duhalde*, IV, 572. — (2) *Pallas*, I, 217. — (3) Description du Tibet, d'après la grande Géographie impériale et le Dictionnaire géographique de l'Asie centrale, publiée à Péking en 1775.

en sens inverse de ce qu'elle est dans les autres contrées de l'Orient. Ici ce sont les femmes qui peuvent avoir plusieurs maris : c'est ce qui arrive, du moins lorsqu'il y a trois ou quatre frères dans la même famille. Les frères se partagent entre eux, à leur gré, les garçons et les filles qui naissent de cette union. Une femme qui parvient à plaire également à ses trois ou quatre maris, et à faire régner la paix dans le ménage, reçoit avec raison l'épithète d'accomplie. D'après cette bizarre coutume, on ne doit pas s'étonner que l'adultère ne soit pas considéré au Tibet comme une action criminelle; une femme qui a un amant n'en fait point mystère à son mari, et celui-ci ne s'en montre nullement affecté.

Le rôle important que jouent les femmes, chez les Tibetains, explique pourquoi la naissance d'une fille est regardée comme un bonheur dans une famille. Ce sont aussi les femmes qui s'entremettent pour faire contracter les unions conjugales. Le mariage se célèbre sans l'assistance d'un prêtre et sans aucune cérémonie religieuse, mais avec force dons réciproques de mouchoirs. Lorsqu'un jeune homme demande la main d'une jeune fille, sa famille fait un cadeau de quelques mouchoirs aux entremetteuses. Si, par l'intermédiaire de celles-ci, les deux familles se donnent leur consentement, on fixe le jour des fiançailles, les entremetteuses apportent du vin et des mouchoirs de la part du prétendu, dont elles déclarent l'âge, et elles attachent sur la tête de la jeune fille l'ornement en turquoises réservé aux fiancées. La dot de celle-ci consiste en thé, en vêtemens, en argent et en bétail, selon le rang et la fortune des familles. Le jour de la noce, les conviés viennent augmenter cette dot par des présens. Le repas se donne sous une tente que l'on dresse vis-à-vis la demeure des parens de la jeune fille, après avoir répandu par terre des grains de blé. Après le repas de noce, on conduit la fiancée dans

la maison du futur ; là on jette sur la mariée du blé ou de l'orge, et sa famille distribue des mouchoirs à tous les parens du mari ; ensuite on présente aux deux époux du vin et du thé, et les parens de l'un et de l'autre leur donnent des mouchoirs. A la fin du repas, les proches parens prennent de la viande et des fruits et les emportent chez eux. Le lendemain les membres des deux familles, revêtus de leurs plus beaux habits, et le cou enveloppé des mouchoirs donnés la veille, vont faire des visites aux parens et aux amis qui les attendent à la porte de leurs maisons pour leur offrir du vin et du thé ; trois jours se passent ainsi en visites, et le mariage est consommé.

Rubruquis dit que les Tibetains avaient eu jadis le détestable usage de manger le corps de leurs parens qui se mouraient de vieillesse ; mais en renonçant à cet usage ils n'ont pas fait preuve d'un plus grand respect pour les morts. Les Chinois nous apprennent qu'il y a au Tibet trois sortes de sépulture, si l'on peut donner ce nom à des coutumes barbares, qui ne paraissent même avoir aucun rapport avec les idées religieuses répandues dans ce pays. Quand un homme meurt, on rapproche sa tête de ses genoux, on lui place les mains entre les jambes, on l'attache dans cette position avec des cordes, on le revêt de ses habits ordinaires, on le place dans un sac de cuir, ou dans un panier, et on le suspend à une poutre. C'est le moment où ses parens et ses amis viennent le pleurer. On invite des *lamas* à dire des prières, et, suivant les moyens de la famille, on porte au temple du beurre pour brûler le cadavre ou plutôt pour le cuire devant des images divines. La moitié des effets du défunt est donnée au temple, et l'autre est vendue pour offrir du thé aux lamas, payer leurs prières et les autres dépenses des funérailles. Ensuite on porte le corps aux *découpeurs*, qui l'attachent à une colonne en pierre, et le coupent par petits morceaux qu'ils donnent à manger aux chiens.

Les os sont pilés dans un mortier et mêlés avec de la farine grillée, dont on fait des boulettes qu'on jette encore à ces animaux; c'est ce qu'on appelle *sépulture terrestre.* Si le corps, ainsi haché et pilé, est donné aux vautours, dans de grands enclos réservés pour cet usage, c'est la *sépulture céleste.* Les Tibetains regardent ces deux manières d'être enterré comme très-heureuses. Enfin les cadavres de ceux qui ne laissent pas assez d'argent pour payer les découpeurs, sont jetés à l'eau; c'est la *sépulture aquatique;* elle est regardée comme un malheur. Les découpeurs de morts ont pour chef un *dheba;* le prix qu'ils exigent pour découper un cadavre est de quelques dizaines de pièces d'argent de la valeur de 1 fr. 25 c. Ces trois sortes de sépultures ne sont réservées qu'aux laïques. Lorsqu'un *lama* meurt, on brûle son corps et on lui élève un obélisque.

Il est probable que ces diverses sépultures étaient en usage du temps de Rubruquis, c'est-à-dire au XIIIe siècle, bien qu'il n'en parle pas, puisqu'elles remontent à la plus haute antiquité en Asie. On les retrouve chez les Kalmouks qui à la vérité suivent la religion lamaïque; mais les anciens en font aussi mention : Strabon nous dit que dans la Bactriane, contrée qui était voisine du Tibet, les vieillards et les malades désespérés étaient abandonnés à la voracité de certains chiens surnommés dans le pays *enterreurs* (1); Cicéron cite chez les Hyrcaniens un usage tout-à-fait semblable à celui qui existe encore chez les Tibetains : il dit positivement que l'on met en morceaux les cadavres pour les donner à des chiens, et que cette sépulture passe pour être la préférable (2). Enfin, Justin nous apprend que chez

(1) *Strabon :* Liv. XI, ch. XIV, 554. Pour rendre cette dénomination d'*enterreurs*, il se sert de l'expression ὀνταφίστας. — (2) « *Nobile autem genus canum illud scimus esse. Sed pro suâ quisque facultate porat à quibus lanietur : eamque optimam illi esse censent sepulturam* » (Quæst. Tuscul., I, 45).

les Parthes la sépulture ordinaire consistait à mettre le corps en morceaux et à le livrer aux chiens et aux oiseaux de proie (1).

Le deuil ne consiste chez les Tibetains que dans la suppression de quelques ornemens et dans une malpropreté affectée qui dure cent jours. Pendant ce temps, les hommes et les femmes ne mettent que leurs habits les plus simples, et s'abstiennent de se peigner et de se laver.

Nous avons vu les cadeaux réciproques que l'on se fait en mouchoirs lorsqu'il s'agit d'un mariage entre deux familles. Cette coutume est fondée sur ce qu'il est de la politesse chez les gens d'égale condition d'échanger mutuellement des mouchoirs. Lorsqu'on se présente devant les deux principales incarnations divines, le *Dalaï-lama* et le *Bandjïn*, on doit aussi leur offrir un mouchoir, mais il n'y a pas réciprocité de leur part. Le salut, en approchant de ces grands personnages, consiste à se découvrir la tête, en croisant les bras sur la poitrine, et en tirant la langue roulée en pointe. Un homme qui en rencontre un autre d'un rang supérieur, ôte son chapeau et se range de côté en baissant ses bras.

La législation du Tibet n'annonce pas plus que les mœurs une civilisation avancée. Le code criminel, qui se compose de 41 articles, est extrêmement sévère; mais les Chinois, depuis le commencement de ce siècle, l'ont remplacé par leurs propres lois : sous certains rapports, les Tibetains y ont gagné, ainsi qu'on le verra lorsque nous parlerons de la Chine. Dans le code tibetain, le coupable et le complice d'un crime sont tous deux punis de mort; le voleur est condamné à la restitution du double de ce qu'il a pris, à avoir les yeux crevés, le nez coupé, ou bien les mains et les pieds. Enfin, la torture y est consacrée, mais avec un

(1) *Sepultura vulgò aut avium, aut canum laniatus est.*

tel raffinement de cruauté, que nous ne croyons pas devoir en faire la peinture.

L'art du médecin se confond au Tibet avec les pratiques les plus superstitieuses et les prétentions à la divination. Si la maladie est grave, on a recours aux médicamens; si elle ne l'est point, on frotte le corps du malade avec du beurre, et on l'expose au soleil. Par un temps sombre et nébuleux, on le couvre avec des feuilles de papier, et on l'enfume en brûlant des feuilles de sapin. Mais quelle que soit la maladie, on envoie chercher des *lamas* ou des *tsü-bas*, prêtres mariés qui ne sont point cloîtrés, et on leur fait réciter des prières, tandis que les enfans du malade chantent des cantiques. La maladie la plus dangereuse, que les Tibetains regardent comme une épidémie, à la vérité assez rare, et que leurs médecins ne guérissent pas, est la petite-vérole.

« La langue tibetaine vulgaire ressemble, par l'abondance des monosyllabes et l'absence des particules et des inflexions, au misérable idiome des Chinois. Comme ceux-ci, les Tibetains ne sauraient parler sans le secours des figures tracées en l'air, avec la main ou dans le sable. Aussi rien n'égale-t-il l'obscurité des écrits tibetains qu'on a trouvés en Kalmoukie (1). Les ouvrages religieux sont écrits dans une langue sacrée qui se rapproche du sanskrit. Rubruquis avait dit avant Turner que les Tibetains écrivent comme nous de gauche à droite (2). Les Tibetains appellent *dvou-djan* les caractères carrés dont on se sert pour les ouvrages imprimés; ceux qu'on emploie pour la correspondance et les usages ordinaires portent le nom de *dvoumin*. Les uns et les autres sont des lettres alphabétiques, mais que les nombreuses abré-

(1) *Muller*, Descript. Tangut. in Sibir. repertis, 1747, Pétersbourg. *Bayer*, Mus. sinic. Préface, p. 109. *Georgii*, Alphabet. tibet.

(2) *Rubruquis*, ch. XXXVII.

viations font ressembler à une écriture syllabique (1). »

L'alphabet tibetain se compose de trente consonnes, de quatre signes additionnels pour les voyelles, et de deux signes de permutation. L'orthographe tibetaine est peut-être la plus irrégulière que l'on connaisse.

L'année tibetaine est lunaire; elle commence avec le premier mois du printemps, c'est-à-dire en février. Elle se divise en douze mois, qui portent chacun le nom d'un animal (2), comme chez les Chinois. Douze mois forment une année marquée par un *tchi* : ainsi les Tibetains disent l'année de la souris, du bœuf, du tigre, etc.; et dix tchis font un *kan*, dont six composent leur *cycle* de soixante années (3). Ils ont des lunes intercalaires pour compléter leur *kan*. Ils comptent aussi par *nouvelle lune*, *pleine lune* et *dernier quartier*. Enfin ils donnent aux jours de la semaine les noms de leurs cinq élémens, comme chez les Chinois (4).

Pendant les trois premiers jours de l'année les marchands cessent tout commerce; mais on s'envoie des présens en thé, en vin, en fruits et en autres comestibles. Vers la même époque commence une série de fêtes religieuses qui attirent à

(1) *Cassiano Beligatti*, Alphabet. tangutan. s. tibetan. Rom., 1773.

(2) Les noms tibetains des mois sont les suivans dans leur ordre de succession :

1	*Djiwa*,	souris.	7	*Ta*,	cheval.
2	*Lang*,	bœuf.	8	*Lough*,	belier.
3	*Tagh*,	tigre.	9	*Bhréou*,	singe.
4	*Yœ*,	lièvre.	10	*Dja*,	poule.
5	*Bhrouh*,	dragon.	11	*K'hli*,	chien.
6	*Bhroul*,	serpent.	12	*Phagh*,	porc.

(3) Les noms tibetains de ces kan ont la même signification que chez les Chinois; ils se rapportent à leurs cinq élémens; en voici la succession :

1	*Ching-pho*,	bois mâle.	6	*Sa-mo*,	terre femelle.
2	*Ching-mo*,	bois femelle.	7	*Djiagh-pho*,	fer mâle.
3	*Me-pho*,	feu mâle.	8	*Djiagh-mo*,	fer femelle.
4	*Me-mo*,	feu femelle.	9	*T'siou-pho*,	eau mâle.
5	*Sa-pho*,	terre mâle.	10	*T'siou-mo*,	eau femelle.

(4) Ces noms sont, en tibetain : *ching*, le bois; *me*, le feu; *sa*, la terre; *djiagh*, le fer; *tsiou*, l'eau.

H'lassa un grand concours de peuple. Nous n'en citerons que quelques unes : ainsi le second jour le dalaï-lama donne à Botala un festin splendide auquel on invite les dignitaires tibetains et chinois; on y exécute des danses guerrières et différens exercices sur une corde en cuir, qui descend du temple de Botala jusqu'au pied de la montagne. Quelques jours après tous les lamas qui habitent les couvens situés sur les montagnes des environs de la capitale, vont à la rencontre du dalaï-lama, qui se place sur une estrade élevée et explique la loi. Arrivés devant le souverain pontife, les lamas lui présentent sur leur tête, et en posant un genou en terre, différens présens, que le dalaï-lama accepte en donnant sa bénédiction, c'est-à-dire en imposant trois fois sa main sur la tête de celui qui les offre. Le quinzième jour on illumine avec un nombre considérable de lanternes l'intérieur du temple de H'lasseï-tsô-khang; et, pendant la nuit, on observe soigneusement si le ciel est pur ou nébuleux, s'il tombe de la pluie ou de la neige, si la lumière des lanternes est brillante ou terne, parce que ce sont autant de pronostics qui annoncent la fertilité ou la stérilité de l'année; le dix-huitième jour on fait la revue des troupes, et l'on tire le canon pour chasser les démons; le trentième jour de la seconde lune, on chasse le *Nieou-mo-vang* ou le *prince des démons* : un prêtre représente le dalaï-lama, et un homme choisi dans la classe du peuple figure l'esprit de ténèbres; celui-ci, après s'être barbouillé la figure, se présente à celui qui joue le rôle de divin pontife et lui dit : *Ce que nous apercevons par les cinq sources d'intelligence n'est pas illusoire; aucune doctrine n'est exempte d'erreurs;* son antagoniste réfute cette thèse, et appelle le démon à une épreuve décisive : chacun prend un dé; le dalaï-lama jette le sien trois fois et amène chaque fois le nombre six; le démon en fait autant et n'amène que l'as, ce qui ne peut manquer d'arriver, puisque chaque dé porte sur ses six faces

le même nombre. Alors le prince des démons effrayé prend la fuite, et les prêtres, ainsi que le peuple, le poursuivent avec des flèches, des fusils et même des canons; mais on a disposé dans un lieu secret, au milieu des montagnes, un asile rempli de provisions de bouche : c'est là que le prétendu démon se réfugie, et qu'il doit rester jusqu'à ce que ses vivres soient épuisés. Dans les premiers jours de la troisième lune on fête la *découverte du trésor;* on suspend, depuis le pied de la montagne de Botala, jusqu'au cinquième étage du palais du dalaï-lama, les images des grands *bouddha*: ces images sont brodées en soie de différentes couleurs; les lamas se déguisent en bons et en mauvais génies, et le peuple en tigres, en léopards, en rhinocéros, en éléphans et en divers autres animaux. Ainsi masqués, ils font trois fois le tour du H'lasseï-tsô-k'hang, en saluant la grande image de Bouddha, en dansant et en chantant. Cette fête se prolonge pendant un mois; elle se célèbre dans tous les couvens; le P. Hyacinthe l'a vue plusieurs fois près d'un couvent de Tibetains, aux portes de Péking. Du 1er au 15 de la quatrième lune, les lamas et les dévots observent un carême pendant lequel ils ne mangent que du beurre, du fromage, du riz, de la farine roussie au feu et des légumes, en exceptant l'ail et l'ognon. Enfin le dernier jour de l'année se célèbre par une autre fête, qui consiste en pantomimes sacrées, et qui se terminent par des repas aussi somptueux que celui dont nous avons donné la description, et dont les hommes et les femmes sortent ivres.

D'après des traditions historiques que possèdent les Chinois, le Tibet était jadis habité par des peuples barbares qui vivaient de la chasse, et par des pasteurs nomades. Cinq siècles avant notre ère, un prince hindou, nommé Oupadhi, après une grande bataille que son père avait perdue, se réfugia dans les montagnes du Tibet, y réunit les tribus nomades, et commença à les civiliser. Deux siècles

plus tard, c'est-à-dire vers l'an 313, le fils d'un autre roi de l'Inde s'y réfugia aussi, et devint la souche des plus anciens souverains du Tibet. Ce ne fut, suivant les uns, que vers l'an 407 de notre ère, et, selon d'autres, que vers le XIIIe siècle que la religion bouddhique y fut introduite; cette croyance contribua le plus à civiliser ce pays. En 632, le roi Srondzan-Gambo envoya dans l'Inde des savans, qui en apportèrent un alphabet propre à la langue tibetaine. C'est vers cette époque que s'établirent des relations amicales entre le Tibet et la Chine; la littérature chinoise se répandit chez les Tibetains; leurs princes épousèrent des princesses chinoises. Les successeurs de Srondzan-Gambo, devenus puissans, étendirent leurs conquêtes jusqu'aux monts Thian-chan; mais au XIIe siècle ils devinrent si faibles, que, pour pouvoir conserver leurs anciennes limites, ils reconnurent la suzeraineté de l'empereur de la Chine. Plus tard, les souverains du Tibet s'étant révoltés, les Chinois y envoyèrent de nombreuses armées, et, au XVe siècle, le dalaï-lama, qui n'était que le chef de la religion, fut mis en possession du pays, et eut sous ses ordres un gouverneur général tibetain; enfin, en 1750, celui qui remplissait ces fonctions se révolta; la charge fut abolie et le gouvernement fut confié à des généraux chinois, soldés à la fois par l'empereur et par le dalaï-lama.

Le nombre des troupes qui occupent le Tibet s'élève à 64,000 hommes, dont 50,000 d'infanterie. La levée des soldats se fait en prenant un homme sur cinq ou dix, sans distinction. L'équipement d'un fantassin consiste en un casque orné de plumes de coq, une épée et des poignards à la ceinture, un arc et des flèches, un bouclier du jour doublé entièrement en fer, et une longue pique. Celui d'un cavalier se compose d'un casque et d'une cotte de mailles, formée de petites plaques de fer, ressemblant à des feuilles de saule; le casque est orné de plumes de paon;

une épée, un fusil et une pique complètent cet armement. Les drapeaux sont en étoffe de soie jaune, rouge, noire, blanche ou bleue.

Aucun recensement n'indique exactement la population du Tibet; quelques auteurs chinois l'ont évaluée à 33 millions d'individus; des géographes l'ont réduite à 8 ou 4 millions. Dans cette incertitude, nous sommes portés à admettre, comme le plus vraisemblable, le chiffre de 6,800,000 habitans, qu'un voyageur français, qui a recueilli en Chine un grand nombre de renseignemens précieux sur la statistique de l'empire chinois, accorde à cette vaste province, en y comprenant toutefois le Boutan (1). Au surplus, on conçoit facilement que le gouvernement sacerdotal du Tibet, en encourageant l'accroissement de la population des monastères d'hommes et de femmes, doit nécessairement s'opposer à celui de la population générale.

On compte dans le Tibet environ une douzaine de tribus nomades; la horde des *Gahbo*, à 84 lieues au sud-ouest de H'lassa; celle de *Gongbou*, ou du pays des bas-fonds, voisine de la précédente, et qui se compose de 3000 familles; celle de *Saga*, qui campe à 80 lieues au sud-ouest de Jika-dzé; celle de *Djochot*, à 42 lieues de la précédente; et celle de *Lo*, à 110 lieues au sud-ouest de Jika-dzé. Près de la frontière nord-ouest du Kam, on trouve les hordes appelées *Lato*, *Choubon-koumba*, *Gherdzi*, *Saïr-dzamar-garou* et *Waohou*, qui dépendent toutes des *taïdzi* mongols du khoukhou-noor et du dalaï-lama.

Les Chinois font un grand éloge du talent des Tibetains pour la sculpture; les tailleurs de pierre et les menuisiers travaillent dans la perfection; les fondeurs et les bijoutiers ne le cèdent pas aux meilleurs ouvriers de la Chine, dont

(1) M. *Louis Domeny de Rienzi*: Essai de la statistique de la Chine. — Revue des deux Mondes, t. IV, p. 153. — 1831.

l'adresse est appréciée, même en Europe. Cependant le P. Hyacinthe, qui a été à portée d'examiner à Péking, parmi les présens envoyés par le dalaï-lama, divers objets d'art fabriqués au Tibet, met quelques restrictions à ces éloges, en disant qu'ils ne peuvent supporter la comparaison avec les ouvrages européens, mais qu'ils annoncent une habileté beaucoup plus grande que l'on ne devrait l'attendre de l'état demi-sauvage du peuple tibetain.

Dans notre description physique de la région du Tibet, nous avons dit un mot du *Boutan;* il nous reste à compléter ce que nous avons à dire de ce pays peu connu. Situé entre des montagnes qui appartiennent à la chaîne de l'Himalaya, il occupe un plateau élevé, dont les pentes, au nord et au sud, appartiennent au bassin du Brahmapoutre. Au nord et au nord-est, il confine avec le Tibet proprement dit, au sud avec l'Assam, et au sud-ouest avec le Bengale. Il occupe une longueur d'environ 150 lieues de l'est à l'ouest, et une largeur de 50 à 60 du nord au sud. Tributaire de l'empire chinois, il se divise en deux parties : le *pays du Deb-radjah* et la *principauté de Bisni.*

Le deb-radjah passe pour le souverain du Boutan, sous la suzeraineté de la Chine; mais il n'en est que le chef séculier, le chef suprême est le *D'harmah-radjah*, personnage sacré, regardé comme une incarnation divine de *Brahma*, sous la forme de *Maha-moni*, et qui, dédaignant le pouvoir temporel, préfère, comme le dalaï-lama, ne s'occuper que des affaires spirituelles de son peuple.

La principauté de Bisni ou Bidjny est gouvernée par un radjah, qui dépend du deb-radjah, et conséquemment du d'harmah-radjah, mais qui, pour une partie de son territoire qui confine avec le Bengale, est tributaire des Anglais.

Tassisudon ou *Tassisuden*, dans une vallée arrosée par le *Tchin-tsiou* ou *Tchin-tchou*, affluent du Brahmapoutre, est

la capitale du Boutan, ou plutôt ce n'est pas même une ville, mais une réunion de quelques maisons groupées autour d'un château élevé de sept étages, chacun de 15 à 20 pieds de hauteur. Au quatrième étage, réside, pendant l'été, le deb-radjah, et au septième le d'harmah-radjah. Le château est environné d'un mur de 30 pieds de hauteur; on y remarque un temple magnifique, surmonté d'un baldaquin doré, sous lequel est placée la célèbre idole de *Mahamoni*. Près du château s'étendent un haras et une longue rangée de hangars où l'on fabrique continuellement des idoles en bronze et divers ornemens sacrés. Les environs de Tassisudon offrent des forêts qui nourrissent de nombreux troupeaux d'éléphans.

Pounakha ou *Peneka*, à 6 lieues au nord-est de Tassisudon, et au confluent de deux petites rivières qui forment le Maa-tchou, est un autre château qui sert de résidence d'hiver au deb-radjah et au d'harmah-radjah. *Ouandipour*, à 6 lieues à l'est de la capitale, est une ville bâtie sur un rocher escarpé, qui s'élève entre le Taan-tchou et le Maa-tchou qui se réunissent ici pour former le Chaan-tchou. La première de ces rivières est traversée par un pont d'une légèreté admirable. Cette ville passe pour la plus forte du Boutan; on y remarque un temple desservi par un grand nombre de prêtres. Les autres lieux les plus considérables du pays du Deb-radjah ne sont, à proprement parler, que des villages.

La principauté de *Bisni* ou *Bidjny*, plus petite que la précédente, est divisée en deux par l'Ayi, affluent du Brahmapoutre; la partie au nord-est de cette rivière dépend des États du d'harmah-radjah, et l'autre est tributaire des Anglais. Le lieu le plus remarquable de tout ce territoire est *Bisni* ou *Bidjny*, forteresse bâtie en briques, et environnée d'un fossé et d'une palissade. C'est là que réside le

radjah. On y voit plusieurs temples et une centaine de cabanes. Cette place, malgré la présence du prince, est considérée comme neutre, ainsi que le territoire tributaire des Anglais, qui, aux termes des derniers traités, y entretiennent une garnison.

Les naturels du Boutan offrent tous les traits de la race mongole : les cheveux noirs, les pommettes larges et le menton pointu et presque sans barbe. Leurs armes sont l'arc, l'épée, le fusil à mèche et le bouclier. Comme les Tibetains, ils font usage de la viande, et réservent à leurs femmes la plupart des travaux pénibles. Ils sont généralement attachés à la religion de Bouddha. On ignore quel est le nombre d'habitans que renferme le Boutan; mais il est probable qu'il ne s'élève pas à un million.

Nous ne terminerons pas la description de la région du Tibet sans entrer dans quelques détails sur une croyance religieuse qui domine dans les divers pays soumis à la Chine.

L'un des traits qui font du Tibet une des contrées les plus intéressantes de celles qui composent l'empire chinois, c'est d'être le siége principal d'une religion qui, suivant les calculs les plus probables, compte en Asie plus de 200 millions de sectateurs; nous voulons parler du *bouddhisme* ou *lamisme*.

Le savant Abel Remusat divise le bouddhisme en trois branches principales : le *bouddhisme primitif* ou *samanéisme*, qui considère Bouddha comme une incarnation de Vichnou; le *bouddhisme réformé*, qui honore Bouddha comme un dieu suprême manifesté dans la personne de *Chakia-mouni*; et le *lamisme*, qui reconnaît Bouddha dans la personne du *dalaï-lama*, chef spirituel vénéré comme une incarnation divine. Un autre savant, M. Klaproth, dont l'opinion est d'un grand poids dans les questions qui concernent l'Asie, regarde au contraire le bouddhisme comme une religion *une*, c'est-à-dire sans aucune division.

Quoi qu'il en soit, considéré sous ce point de vue, le bouddhisme paraît être une réforme de l'ancienne religion de l'Inde; et le culte qu'il était appelé à remplacer, c'est-à-dire le *brahmanisme*, nous semble être le *samanéisme*, croyance qui fut connue des anciens, et dont les sectateurs ont été désignés par Strabon sous les noms de *brachmanes* ou *garmanes*, par Clément d'Alexandrie sous celui de *sarmanes*, et par Porphyre sous celui de *samanéens*. Nous parlerons plus tard de cette religion, ou du moins de ce qui en constitue la croyance actuelle.

Le samanéisme a été confondu par quelques savans avec le *chamanisme* : c'est une erreur grave. Pour en faire sentir la différence, quelques mots suffiront.

Nous avons déjà parlé de plusieurs peuples de l'Asie septentrionale et même de l'Asie centrale, professant un culte grossier, qui consiste à adorer une pierre, un arbre, ou tout autre objet naturel qui attire leur attention par sa forme ou sa grandeur; mais surtout à avoir une vénération aveugle pour leurs prêtres, appelés *chamans* ou *ssemans*, jongleurs adroits qui prétendent maîtriser la nature. Plusieurs voyageurs assurent que le chamanisme n'a ni autels ni idoles : cela est vrai pour quelques peuplades de la Sibérie; mais il paraît aussi que d'autres ont désigné sous le même nom différens cultes idolâtres, une sorte de *fétichisme* que l'on retrouve chez les peuples les plus grossiers des différentes parties du globe, et même un mélange superstitieux d'idolâtrie et de bouddhisme, qui n'a pour ainsi dire d'autre règle que la volonté capricieuse de ces prêtres ou prétendus magiciens, que l'on a confondus sous le nom de *chamans*. Ainsi les différens cultes idolâtres qui, dans l'Asie septentrionale et centrale, ne se rapportent à aucune des religions importantes autour desquelles se groupent les populations, peuvent être compris sous la dénomination de chamanisme.

Il n'en est pas de même du *samanéisme*, de cette religion qui a partagé les anciens habitans de l'Inde en castes, dans lesquelles chacun est forcé de rester; de cette religion qui défend d'écraser un insecte, et qui permet les sacrifices humains.

Le bouddhisme s'annonça dans l'Inde, il y a 28 siècles, comme un progrès dans la philosophie religieuse de cette antique contrée; il rejetait les livres appelés *véda*, il détruisait la division par castes, il répandait quelques consolations sur les misères de l'homme, et principalement parmi les classes laborieuses; enfin il permettait l'usage de la chair des animaux. On le vit, 4 ou 5 siècles avant notre ère, lutter avec avantage contre le brahmanisme, et s'étendre dans une partie de l'Inde; mais, en butte aux persécutions des sectateurs de la croyance dont il était sorti, il devait bientôt succomber dans cette région de l'Asie; le crédit des brahmanes fit élever au pouvoir suprême des hommes de la caste des sioudras qui leur étaient dévoués, et lorsqu'ils eurent mis dans leurs intérêts les princes et les rois, le bouddhisme ne sut pas à être anéanti dans l'Inde.

Banni de cette contrée, le bouddhisme, suivant M. Klaproth, se répandit, un peu avant la naissance de Jésus-Christ, dans la Bactriane, et de là parmi les peuples alains, gothiques et turcs de l'Asie centrale. Au Ier siècle de notre ère, il s'établit en Chine; au IVe siècle, en Corée, et vers le commencement du Ve, dans le Tibet, mais il ne put s'y maintenir, et ce ne fut qu'en 632 qu'il s'y fixa tout-à-fait. Il en civilisa les habitans, qui, à cette époque, étaient anthropophages. Enfin, vers la première moitié du VIe siècle, il s'introduisit dans le Japon. Il s'était déja répandu parmi les Mongols, sous les premiers successeurs de Djenghiz-Khan.

Telle fut la marche du bouddhisme; mais, avant d'en exposer les principes, peut-être convient-il de prendre une idée exacte de son fondateur.

Les différens auteurs mongols, persans, japonais, pegouans, cingalais, siamois et chinois ne s'accordent pas sur l'époque de la naissance du fondateur du bouddhisme (1); mais Abel Remusat a prouvé que la version chinoise qui place cette naissance à l'an 1029 avant notre ère, est celle qui mérite le plus de confiance, parce qu'elle s'accorde avec la chronologie des successeurs de ce législateur conservée dans les livres chinois (2). M. Klaproth a adopté aussi cette opinion.

C'était une idée religieuse répandue depuis la plus haute antiquité, dans l'Inde, que les Bouddhas paraissent, à différentes époques, dans le monde pour le salut des âmes qui n'ont pas atteint la même perfection qu'eux. *Bouddha*, en sanskrit, signifie *intelligence* ou *raison suprême*. Trois de ces êtres avaient déjà paru sur la terre; on en attendait un quatrième, lorsque parut celui dont nous allons retracer l'histoire, sur ce qu'en ont publié MM. Klaproth et Abel Remusat d'après les livres mongols; enfin, un cinquième et dernier doit encore venir : c'est le bouddha *Maïtreya*.

A l'époque de la naissance du 4e Bouddha, le puissant royaume de *Magadha* comprenait toutes les provinces qu'arrose le Gange. L'une des principales races du royaume était celle de *Chakya*, qui *Chaktcha* composée de 500 familles. Le roi, appelé *Sandadani* ou *Soudandani*, était de cette race; sa résidence était la ville de *Khober-chana*. Il épousa *Maha-maï* ou *Maha-maya* qui, bien que mongol

(1) Abul Fazel, ministre du grand-mogol Akbar ..... l'an 1661
Les Chinois ..... l'an 1029
Les Mongols le font naître avant Jésus-Christ ..... l'an 1022
Les Japonais adoptent le même calcul.
Les Persans placent sa naissance dans la même époque.
Les Siamois ..... l'an 744
Les Pegouans ..... l'an 638
Les Cingalais ..... l'an 619

(2) *Abel Remusat* : Journal des Savans, pag. 61—81.

conçut, par l'influence divine, un fils qui était une incarnation divine, et qu'elle remit à un roi issu d'une incarnation de Brahma qui l'enveloppa d'une étoffe précieuse. Un autre roi, né d'une incarnation d'*Indra*, baptisa l'enfant avec l'eau divine et lui donna le nom d'*Arda-chidhi*. Suivant l'usage établi dans la race de Chakia, on le porta dans un lieu sacré pour le présenter à une image divine; mais l'image s'inclina devant l'enfant : alors les spectateurs reconnurent que c'était un être miraculeux qui surpassait en sainteté les incarnations précédentes, et le saluèrent du titre de *Dieu des dieux* (en sanskrit *devati-deva*). Trente-cinq vierges furent chargées d'en avoir soin : sept le baignaient, sept l'habillaient, sept le berçaient, sept étaient chargées de le tenir propre, et sept l'amusaient par leurs chants et le son de leurs instrumens. On lui enseigna la poésie, le dessin, la musique, la médecine et les sciences mathématiques; mais il devint bientôt plus habile que ses maîtres. Son professeur de langue ne connaissait que les idiomes de l'Inde; mais le jeune élève lui enseigna cinquante langues étrangères avec leurs caractères particuliers.

Arda-chidhi surpassait en beauté tous les autres humains. Le célèbre président de la société de Calcutta, W. Jones (1), ainsi que le savant Langlès, ont cherché à prouver que ce personnage était étranger à l'Inde, qu'il appartenait à la race nègre, et qu'il avait les cheveux crépus, parce qu'en effet il est souvent représenté avec une chevelure très-bouclée; mais les écrits originaux répandus chez les bouddhistes ne permettent pas de soutenir cette opinion. Les livres mandchoux vantent son teint d'or, son corps sans taches de rousseur, ses lèvres roses comme le fruit nommé *bimba*, son nez aquilin et ses cheveux couleur de lapis-lazuli, couvrant sa tête de boucles arrondies.

(1) *Recherches asiatiques*, traduction française, tom. II, p. 56.

Arrivé à l'âge de puberté, sa famille s'occupa de lui chercher une femme, mais il refusait toujours de se marier; cependant, pour ne pas affliger ses parens, Arda-chidhi céda à leurs désirs, à la seule condition qu'on lui trouverait une vierge parfaite, possédant les 32 vertus et perfections principales. C'était bien le moins qu'il montrât cette exigence, lui qui possédait les 58 perfections morales, dont les plus importantes n'étaient pas celles qui lui avaient valu les titres de *narottamah* (le plus élevé des hommes) et de *gounasâgarah* (mer de vertus), lui qui était en outre doué des 32 *laokchan*, ou qualités visibles, et des 80 *naïrak*, ou beautés corporelles. En se montrant si difficile, il espérait éviter le mariage, parce qu'il ne croyait pas qu'il fût possible de trouver une femme accomplie. Cependant sa pénétration divine fut ici en défaut. Les recherches furent tellement actives dans le royaume, qu'on trouva, dans la race des Chakia, une princesse qui possédait toutes les qualités requises. Mais elle était recherchée par *Dewa-dath*, oncle et ennemi d'*Arda-chidhi;* en conséquence, le père de cette princesse fit des difficultés. Cependant, comme il ignorait probablement les rares perfections dont le jeune prince était doué, il déguisa son refus sous une apparence d'impartialité, en déclarant qu'il donnerait sa fille à celui qui, par ses qualités, mériterait la préférence. Dewa-dath fut satisfait de cette condition, et Arda-chidhi, qui aurait pu profiter de la circonstance pour baser son refus de se marier sur le désir de ne point contrarier l'inclination de son oncle, accepta également; mais il était tellement supérieur à celui-ci, qu'il remporta sans peine le prix.

A l'époque de son mariage il avait 20 ans; cette union fut heureuse : il eut un fils et une fille. Bientôt les répugnances qu'il avait long-temps témoignées pour le mariage reprirent leur empire dans son esprit; on le vit renoncer à toute occupation mondaine, pour se livrer, dans

la solitude, à de pieuses méditations; sa pitié compatissante, affectée de la misère de ses semblables, lui fit prendre en haine la splendeur de la royauté; enfin il déclara à ceux qui l'entouraient que les quatre degrés de la misère humaine, *les peines de la naissance*, *de la vieillesse*, *de la maladie et de la mort*, détruisaient pour lui les plaisirs de la vie, parce qu'ils étaient inévitables. Il prit donc la résolution d'abandonner sa femme, ses enfans, et de renoncer aux vanités humaines. En vain sa famille éplorée chercha-t-elle à lui faire abandonner ce projet, en lui faisant observer qu'il pouvait mener une vie pieuse sans s'éloigner de tout ce qui lui était cher; que la royauté à laquelle il était réservé avait aussi ses peines et ses devoirs; que rendre tout un peuple heureux était une tâche digne de ses vertus : il se montra inébranlable; en vain son père fit-il proclamer dans tout le royaume une ordonnance par laquelle il était défendu à tous les grands de recevoir le prince chez eux : il fit au milieu de la cour ses pénibles adieux à sa famille. Je vais, dit-il en fondant en larmes, entrer dans la vie de pénitence; j'ai des raisons puissantes pour suivre ma vocation, ne m'empêchez pas de l'accomplir, c'est un devoir sacré pour moi. La vigilance de ses gardiens retarda pendant quelque temps l'exécution de ses projets; mais un ami dévoué, *Khour-mousta-tengri*, le même qui l'avait baptisé, parvenant à tromper la surveillance dont il était l'objet, lui procura un cheval sur lequel il s'échappa à la faveur d'un déguisement.

Accompagné de quelques disciples, il se retira dans un désert du royaume d'*Oudipa :* c'est là que chacun des moindres événemens de sa vie silencieuse et méditative va désormais servir à désigner une place, une station sacrée. Il prend le nom de *Goodam*, c'est-à-dire *gardien des vaches*, se donne lui-même l'ordination sacerdotale, coupe ses cheveux et se revêt du costume de pieux anachorète : de

là ce que les bouddhistes appellent *la place sainte du dépouillement de tout ornement;* le prince des grands singes lui apporte, pour ses repas, du miel et des figues sauvages, que Goodam arrose avec de l'eau bénite; mais l'orang-outang, ravi de joie de voir ses présens acceptés, fait mille gambades extraordinaires, tombe dans un puits situé derrière lui, et se noie, et l'on consacre *la place sainte des alimens offerts par le singe;* Dewa-dath, qui avait découvert la retraite de Goodam, et qui lui conservait toujours le même ressentiment, conduit dans son voisinage un éléphant qu'il enivre de vin de coco, et aux défenses duquel il attache des épées tranchantes, dans l'espoir que l'animal furieux tournera sa rage contre l'ermite; mais celui-ci ne fait que lever les cinq doigts, et l'éléphant s'apaise: de là l'origine de *la place sainte de l'éléphant furibond et dompté;* des femmes impudiques tentent de le séduire, et loin d'y parvenir, elles se retirent après l'avoir adoré : le lieu où se passa cette scène fut appelé *la place sainte de la victoire remportée sur la séduction de l'impudicité.*

Sa réputation de sainteté se répandit facilement parmi le peuple; il reçut alors les titres de *bourkhan-bakchi* (instituteur divin), et de *Chakia-mouni* (pénitent de la race de Chakia); mais parmi les grands et les incrédules, les uns se plaisaient à répandre le bruit qu'il avait complètement perdu la raison; les autres qu'il regrettait d'avoir renoncé au trône de son père, et qu'une nouvelle inclination amoureuse était la cause de la résolution qu'il avait prise. Cependant, après avoir vécu six années dans la retraite, il déclara à ses cinq disciples qu'avant de répandre sa nouvelle loi, il doit accomplir un jeûne spirituel. Dès lors il passe 49 jours et 49 nuits en prières et dans une abstinence complète. Enfin ses disciples ne peuvent résister à l'entraînement qui les porte à l'adorer; et, d'un commun accord, ils l'engagent à daigner s'asseoir sur le trône des saints passés,

établi à *Warnachi*, aujourd'hui *Benarès*. Chakia-mouni fait trois fois le tour de ce lieu, et après y être entré avec solennité, se place sur le trône d'*Ortchilongi-ebektchi-bourkhan*, d'*Altan-tchidaktchi* et de *Gerili-sakiktchi*, fondateurs des trois époques religieuses antérieures; ce fut à cette occasion que l'on établit la place sacrée du *trône primitif de tous les saints*.

Ce fut à Warnachi qu'il exposa sa doctrine, au milieu d'une foule innombrable d'auditeurs de toutes les classes. « L'état universel de misère, c'est-à-dire le monde humain, « est la première vérité, dit-il; le chemin du salut est la « seconde vérité; la tentation et la séduction qu'on y ren- « contre sont la troisième; et la manière de les combattre « et de les vaincre est la quatrième. » Le développement de ces quatre vérités fut le sujet de sa première séance. Dès ce moment ses disciples lui donnèrent le nom de *Bouddha*, qui signifie, en sanskrit, *intelligence suprême*.

Cependant il n'était pas arrivé au point de perfection philosophique où il se trouvait, sans avoir passé par des épreuves surnaturelles dont nous n'avons point encore parlé. Ce fut un être immatériel qui l'instruisit des préceptes de la morale, et qui l'engagea à renoncer à sa famille, au trône et aux séductions de ce monde. Le détail des épreuves miraculeuses auxquelles se soumit Chakia-mouni est consigné dans le livre intitulé *Ulligeriin-dalaï*. Le génie lui dit : Le disciple doit avoir assez de fermeté pour se sacrifier lui-même; sans pénitences corporelles, aucune instruction ne peut prendre racine. La première pénitence de Chakia-mouni dut être d'endurer la souffrance de mille bougies allumées sur son corps. Pendant ce supplice le génie lui communiqua les quatre thèses suivantes : « Tous les trésors « peuvent être épuisés. — Ce qui est élevé est exposé à la « chute. — Ce qui est réuni peut être dispersé. — Ce qui vit « est assujetti à la mort. »

A peine guéri de ses mille moxas, Chakia-mouni, pressé

par son désir insatiable de s'instruire, se soumit à une seconde pénitence, consistant à avoir mille clous enfoncés dans le dos, épreuve pendant laquelle le génie lui développa les axiomes suivans : « Tout ce qui est visible doit périr. — « Tout ce qui est créé est assujetti à une fin déplorable. — « Toute croyance appartient au royaume du néant. — L'u- « nivers n'existe que dans l'imagination. » Pour la troisième épreuve, Chakia-mouni consentit à entrer dans un four ardent; mais, à peine y fut-il qu'une troupe de mille anges éteignit de suite la flamme haute de 9 toises par une pluie de fleurs. Alors, absorbé en adoration et en humilité, il reçut la troisième instruction, ayant pour but de le guider dans le chemin de la sainteté, savoir :

« La force de la miséricorde établie sur des bases iné- « branlables. — L'éloignement total de la cruauté. — Une « compassion sans bornes envers toutes les créatures. — « Une constance imperturbable dans la foi. »

Enfin, à la dernière épreuve, le génie lui dit : Pour que tu ne puisses oublier mes doctrines, elles doivent être écrites sur ta peau, avec un poinçon fait de tes os, et trempé dans ton sang. Il sortit glorieux de cette terrible pénitence, pendant laquelle le génie lui communiqua les maximes fondamentales de toute morale, savoir : 1° de ne pas tuer; 2° de ne pas voler; 3° d'être chaste; 4° de ne pas porter un faux témoignage; 5° de ne pas mentir; 6° de ne pas jurer; 7° d'éviter toutes paroles impures; 8° d'être désintéressé; 9° de ne pas se venger; 10° de ne pas être superstitieux. Ces dix commandemens devinrent la base de la doctrine de Bouddha.

Le bouddhisme ayant pour but de réformer la religion de Chiwa, eut non seulement contre lui les antiques sectateurs de ce culte, mais encore ceux des adorateurs du feu établis en Perse. Une grande fête donnée à Wannachi, pendant les 15 premiers jours du premier mois de l'année, fut

choisie par tous ces adversaires pour combattre la nouvelle doctrine ; mais l'homme-dieu développa une telle supériorité de raisonnemens, que le chef de ses adversaires se prosterna devant lui et l'adora. C'est en mémoire de ce grand événement, qui assura le triomphe du bouddhisme dans l'Inde, que les bouddhistes célèbrent, par quinze jours de fêtes, le commencement de l'année, ainsi que nous avons vu que cela se pratique au Tibet.

Bouddha vécut jusqu'à l'âge de 80 ans ; en mourant il déclara que sa doctrine existerait pendant 5000 ans ; qu'alors il viendrait un autre homme-dieu, nommé *Maïtari* ou *Maïtreya*, qui serait le précepteur du genre humain ; mais que, jusque-là, sa religion souffrirait de sanglantes persécutions, et qu'elle aurait pour refuge les hautes montagnes du Tibet. Cette prédiction s'est confirmée à la date près ; en effet, quelques siècles après la naissance du Christ, les sectateurs du bouddhisme furent obligés de se réfugier dans le nord.

Chakia-mouni laissa un grand nombre d'écrits ; son premier ouvrage est un recueil de demandes et de réponses sur l'astronomie et sur les 28 signes du zodiaque ; mais, d'après la recommandation qu'il fit à ses disciples, en mourant, sa doctrine fut recueillie par eux ; elle porte en tibetain le nom de *Gandjour*, c'est-à-dire *instruction verbale*, et forme 108 gros volumes. On y joint, dit M. Klaproth, 12 volumes de métaphysique, qui portent le nom de *Jœm*. Avec les commentaires qui y sont joints, l'ensemble de tous ces ouvrages, qui portent le nom de *Dandjour*, forme 232 volumes dont le transport exige plusieurs chameaux. Il a été traduit en mongol par l'empereur *Khian-loung*, et imprimé en deux formats différens. On ne le vend pas sans une permission particulière, et le prix d'un exemplaire est de 1000 onces d'argent, c'est-à-dire de 6 à 7000 francs (1).

(1) *Klaproth* : Vie de Bouddha, d'après les livres mongols.

Le savant Abel Remusat a fait remarquer que si beaucoup d'auteurs européens ne sont pas d'accord sur l'époque de la vie et de la mort de Bouddha, c'est parce que jusque dans ces derniers temps on avait négligé d'aller puiser des renseignemens dans les monumens originaux; que dans ceux-ci, au contraire, écrits d'abord en sanskrit, puis en mongol, en tibetain, en chinois et en japonais, on est frappé de la coïncidence des dates, coïncidence remarquable lorsque l'on considère l'étendue des pays où les traditions qui les constatent ont été recueillies.

Ce qui confirme encore la confiance que l'on doit avoir dans ces dates, c'est la liste chronologique des 33 successeurs directs de Bouddha (1). Cette légende se rapporte

(1) Le premier de ces successeurs est le disciple *Mahakaya*, né dans le royaume de Makata; ce fut à lui que Chakia-mouni laissa le secret de ses mystères. On ne donne ni la date de sa naissance ni celle de sa mort; mais on sait qu'il vivait dans la 5e année du règne de Hiao-wang, qui correspond à l'an 905 avant Jésus-Christ.

Le second est *Anan*, contemporain d'I-wang, qui cessa de régner en 879.

Le troisième, *Chang-naho-sieou*, fut soumis à la transmigration, c'est-à-dire mourut la 23e année du règne de Siouan-wang (l'an 805).

Le quatrième, *Yeou-pho-kiou-to*, mourut la 11e année de Phing-wang (en 760).

Le cinquième, *Ti-to-kia*, dont l'époque de la mort est inconnue, était contemporain de Tchouang-wang, mort en 683, après un règne de 15 ans. Il paraît que c'est le premier qui, conformément à l'usage des samanéens et des gymnosophistes, se jeta dans les flammes, et laissa des reliques qui furent recueillies.

Le sixième, *Mi-che-ka*, qui vivait sous le règne de Siang-wang, mort en 619, termina ses jours de la même manière.

Le septième, *Pa-sou-mi*, mourut la 19e année de Ting-wang (588).

Le huitième, *Fou-tho-nan-ti*, mourut la 12e année de King-wang (533).

Le neuvième, *Boudha-mita*, se jeta dans un bûcher la 40e année du même règne (495).

Le dixième, *Hie*, termina ses jours de la même manière la 22e année de Tching-wang (417).

Le onzième, *Fou-nayache*, mourut pendant le règne de An-wang, qui dura depuis 401 jusqu'en 376.

exactement aux années bien connues du règne des empereurs chinois. Elle existe dans des ouvrages anciens répandus chez les bouddhistes; mais Abel Remusat l'a extraite de l'Encyclopédie japonaise, où elle est donnée comme une suite de matériaux historiques propres à éclaircir la géo-

Le douzième, *Ma-ming*, est celui qui, dans l'ordre des divinités incarnées, vient immédiatement après Bouddha, et qui, ainsi qu'Abel Remusat l'a fait remarquer, a reçu différens noms comme divinité du second ordre. Les Hindous le nomment *Bodhisatoua*, c'est-à-dire *intelligence affectueuse* ou *sensible;* les Tibetains *Djangtchhoub*, et les Chinois *Phou-sa*, nom que, par une méprise ridicule, quelques idolâtres chinois, et après eux plusieurs missionnaires, ont donné pour celui de la *déesse de la porcelaine*. C'est ce personnage que Georgi a pris tantôt pour Sammonakodom ou Bouddha, et tantôt pour Scythianus ou Manès, et qu'il fait vivre au milieu du IIIe siècle de notre ère; tandis que le livre de *Mahaya*, qui renferme les successions de ces patriarches, le fait mourir dans la 37e année de Hian-wang, c'est-à-dire 332 avant notre ère.

Le treizième, *Kabi-mara*, livra son corps aux flammes la 41e année de Nan-wang (en 274).

Le quatorzième, appelé en chinois *Loung-chou*, et qui est auteur d'un livre en cent chapitres sur la prudence ou la pénétration en matière de théologie bouddhique, mourut dans la 35e année du règne de Chi-hoang (en 212).

Le quinzième, *Kanadeva*, qui voyagea dans le Bengale, mourut sous le règne de Wen-ti (en 157).

Le seizième, *Ragourata*, expira dans la 28e année de Wou-ti (en 113).

Le dix-septième, *Senganandi*, fils du roi de Chi-lo-fa, mourut la 13e année de Tchao-ti (en 74).

Le dix-huitième, *Kayacheta*, mourut la 20e année de Tching-ti (13 ans avant notre ère).

Le dix-neuvième, *Koumarada*, expira la 14e année du règne de l'usurpateur Wang-mang (l'an 23 de notre ère).

Le vingtième, *Chayata*, mourut la 17e année de Ming-ti (en 74).

Le vingt-unième, *Basioubandzou*, à qui l'on donna le titre de *grand-maître*, se jeta dans les flammes du temps de An-ti (en 125).

Le vingt-deuxième, *Manoura*, mourut du temps de Houan-ti (vers l'an 167).

Le vingt-troisième, *Hou-le-na*, voyagea dans l'Inde. On ignore l'époque de sa mort.

Le vingt-quatrième, qui était un mendiant de la caste des brahmanes, nommé en chinois *Sse-tseu*, le maître ou le lion, mourut la dernière année de Tsi-wang.

graphie ancienne de l'Hindoustan, divisé pendant cette époque en plus de 60 royaumes. Le nom de la province ou du royaume où chacun de ces illustres personnages prit naissance, y est soigneusement relaté.

On prendrait une fausse idée du bouddhisme, si on le considérait comme un anthropomorphisme grossier, qui réserve

Le vingt-cinquième, *Basiasita*, expira du temps de Ming-ti, c'est-à-dire avant l'an 325.

Le vingt-sixième, *Poujoumito*, était le second fils du roi Tian-te. On ignore l'époque de sa mort.

Le vingt-septième, *Pan-jo-to-lo*, se brûla lui-même la 1re année de Hiao-wou-ti (an 457).

Le vingt-huitième, *Bodhidana*, qui changea son nom en celui de *Bodhi-d'harma*, est le dernier qui ait fixé son séjour dans l'Hindoustan. Il voyagea et mourut en Chine le 5e jour de la 10e lune, et la 19e année taï-ho, c'est-à-dire en 495. « Je suis venu, dit-il en mourant, pour étendre la loi et délivrer les hommes de leurs passions. Chaque fleur produit cinq pétales qui se nouent en fruit : c'est ainsi que j'ai rempli ma destinée. »

Le nom de *Bodhi-dharma*, écrit *Ta-mo* par les Chinois, a donné naissance à de singulières erreurs, dit le savant Abel Remusat. D'anciens missionnaires l'ont pris pour saint Thomas ; d'autres auteurs l'ont regardé comme étant le même qu'un certain Thomas, disciple de Manès. Toutes ces suppo-itions sont démenties par des témoignages historiques précis fournis par des contemporains, et qui, par leur accord avec la chronologie des empereurs chinois, méritent toute confiance.

Bodhidharma eut pour successeur un Chinois qui prit le nom mystique de *Tsouï-kho*, c'est-à-dire *pénétration capable*. Il mourut l'an 592, âgé de 107 ans.

Enfin le trentième patriarche est *Seng-thsan*, mort en 606 ; le trente-unième *Tao-sin*, mort en 651 ; le trente-deuxième *Houng-jin*, mort en 673 ; et le trente-troisième *Souï-neng*, qui expira en 713.

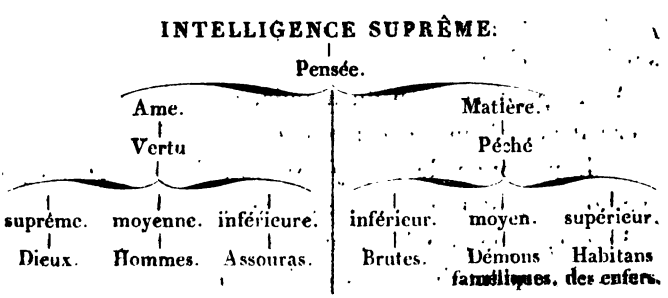
Nous devons faire observer qu'un grand nombre de ces patriarches désignèrent eux-mêmes leur successeur, et qu'à cette longue série de saints succédèrent d'autres chefs ou réformateurs jusqu'à la création de la dignité de dalaï-lama, qui ne date que du commencement du XVe siècle. Le premier qui en fut revêtu était un prêtre tibetain nommé *Gheh-dhoun-djoubhpa*, qui mourut en 1447. Ses successeurs sont les dalaï-lama qui règnent encore aujourd'hui à H'lassa. Mais bien que plusieurs patriarches aient mis fin à leurs jours en se jetant dans les flammes, cet usage n'a pas été imité par les dalaï-lama : on ne place ceux-ci sur le bûcher qu'après leur mort.

à une créature humaine, le culte qu'on ne doit qu'à la divinité. Il est probable que dans la dernière classe du peuple tibetain, la religion est ainsi comprise; mais les esprits cultivés s'élèvent à une conception plus haute, et même fondée sur une métaphysique très-développée, et surtout très-remarquable pour l'époque reculée à laquelle remonte Chakia-mouni.

D'après la doctrine du bouddhisme, doctrine dont l'exposition exigerait de grands développemens, mais dont nous donnerons un simple aperçu, d'après les écrits publiés par M. Klaproth, toutes les créatures sont divisées en six classes; en remontant des plus inférieures aux supérieures, on a les habitans des enfers, les démons faméliques ou *prétas*, les brutes, les génies ou *assouras*, les hommes et les dieux. Les trois premières classes dérivent du péché, et celui-ci de la matière. Les trois autres dérivent de la vertu, et celle-ci de l'âme. La matière et l'âme ont pour point de départ commun la pensée, et celle-ci remonte à l'intelligence suprême (1).

Le *sansara* est le monde matériel, l'univers visible, le cercle dans lequel tournent sans fin, par la métempsycose, tous les êtres animés qui s'y trouvent enchaînés par le destin inexorable. Mais les lois du destin ne sont autres que les conséquences des actions des êtres créés. L'univers se compose de trois mondes ainsi que nous le verrons bientôt.

(1) Cette filiation est représentée dans le tableau suivant :



Le *nirvana* est l'immatériel absolu, c'est l'état de perfection auquel l'espèce humaine doit s'efforcer d'arriver. C'est pour en indiquer le chemin, et démontrer à l'homme la possibilité d'y parvenir, que les bouddhas se manifestent sur la terre, à certaines époques; car les bouddhas ont appartenu eux-mêmes au *sansara*, au monde matériel, et sont arrivés par différens degrés à l'état de perfection qui leur assigne une place dans le *nirvana*. Ce sont en effet des âmes qui se sont perfectionnées, en se détachant par degrés des liens de la matière. Ils paraissent dans le monde pour le salut des âmes qui n'ont point atteint le même degré de perfection.

Le *sounyá* est la concentration de l'intelligence, l'état le plus parfait que l'âme puisse concevoir, en un mot l'existence véritable; c'est l'opposé de l'existence visible et imparfaite qui résulte de l'union de l'âme et de la matière, union soumise aux illusions des sens et aux changemens auxquels les corps sont assujettis.

Le *pradjna* est le mode suivant lequel la plus haute intelligence du *sounyá* ou de l'existence véritable prend une existence apparente dans l'espace et dans les formes mensongères de la matière. Ainsi, c'est par le *pradjna* que la haute intelligence se manifeste ici-bas en prenant la figure humaine, c'est-à-dire en se faisant *bouddha*. Le *pradjna* tient le milieu entre le mode suivant lequel la matière se modifie pour constituer le monde, et le mode appelé *pradjna paramita*, ou *divin pradjna*. Celui-ci est le mode supérieur, c'est la limite extrême de la plus haute sagesse.

A chaque formation du monde, car le monde n'a pas éternellement la même forme, le divin pradjna se manifeste dans la personne de *Mandjoussri* ou *Mandjoughocha*, le symbole hypostatique de la sagesse la plus parfaite.

Le corps que prend le bouddha, à son apparition sur la terre, dépendant du temps et de l'espace, ne peut avoir

une durée plus longue que celle que prescrivent les lois de l'époque dans laquelle il paraît. Après avoir rempli sa mission, il retourne dans le *sounyâ*, et son *bodhisattra* ou son reflet, prend dans le second monde du *pradjna céleste* la place du bouddha qui vient d'entrer dans le *nirvana*. Il continue alors son œuvre jusqu'à l'arrivée d'un nouveau bouddha qui vient fonder une nouvelle époque de religion. Mais sur la terre il est remplacé par son représentant, qui est une émanation de lui-même. C'est ainsi qu'il est visible dans la personne du dalaï-lama du Tibet.

La matière, en s'unissant à l'esprit, le corrompt; c'est l'influence des sens, qui, dans ce monde, est la seule cause du mal et du péché; de là l'influence qui en résulte pour le présent et pour l'avenir. D'après ce principe, toute la doctrine de Chakia-mouni a pour but de détacher l'esprit de la domination des sens.

Aussitôt que l'âme a reconnu son état d'assujettissement, elle doit mettre tout en œuvre pour secouer le joug; si elle y manque, elle tombe par degrés dans la plus honteuse abjection. Mais si, fidèle à la conscience, elle s'attache de toutes les forces de la pensée à l'immatériel, à l'absolu; si elle devient totalement insensible aux séductions des sens, elle a fait le premier pas et le plus difficile vers sa délivrance. Cet état, que les bouddhistes nomment *bodhidjuana*, va toujours alors en croissant, et la conduit graduellement à l'éternel *nirvana*, c'est-à-dire à la condition de *bouddha*. Mais la victoire que l'âme doit remporter sur les sens exige de grands efforts, une ferme volonté; le pénitent trouve de puissans antagonistes dans les génies des régions inférieures et supérieures du *sansara*, dans les malins esprits des enfers, dans les démons faméliques, qui se plaisent aux jouissances et aux métamorphoses de ce monde sensuel. Les bonnes œuvres, et en général les actions méritoires et utiles suffisent pour que celui qui les exécute renaisse dans un

état plus parfait, jusqu'à ce qu'il soit digne de sortir du *sansara* pour entrer dans le *nirvana*.

Pour mieux comprendre le bouddhisme, il faut dire un mot du système cosmographique qui en fait partie. Ce système est, à la vérité, d'origine indoue, mais il a été considérablement modifié par Chakia-mouni. D'abord il faut savoir que ce réformateur, et ceux qui l'ont suivi, ont poussé jusqu'à l'extravagance les opérations numériques. Suivant Chakia-mouni, il y a trois systèmes de numération; le premier, ou l'inférieur, est celui où les nombres croissent de 10 en 10; le moyen, celui où ils croissent par centaines, comme quand on multiplie 100,000 par 100; enfin, le supérieur, où les nombres s'élèvent au carré, c'est-à-dire se multiplient par eux-mêmes dix fois de suite; mais le chiffre servant de point de départ étant 100 quadrillions multiplié dix fois par lui-même, le dernier terme est l'unité suivie de 4,456,448 zéros, c'est-à-dire un chiffre qui, écrit en caractère d'impression ordinaire, occuperait, suivant M. Klaproth, une longueur d'environ 44,000 pieds. Cependant ce nombre est encore surpassé par celui qu'on emploie quelquefois dans cette cosmographie, et qui représente le nombre d'atomes dont se compose le mont *Sou-mérou*, ou la montagne céleste, qui occupe le centre de tous les systèmes terrestres. Cette prodigalité de chiffres fait que, dans la mythologie bouddhique, les dieux, les génies, les saints, sont groupés par millions et par milliards.

Nous avons dit que l'univers des bouddhistes se compose de *trois mondes* : ils lui donnent le nom de *trilokô*. Ces mondes sont superposés les uns aux autres, et comprennent 28 cieux qui ont chacun leur nom. Le monde inférieur ou le troisième, comprend mille millions de systèmes terrestres avec les 6 cieux *des désirs*. La terre est à la partie la plus basse, elle est plate, et les 6 cieux sont superposés les uns aux autres en couches horizontales. Elle

se compose de quatre grandes îles ou continens placés aux quatre points cardinaux, relativement à la montagne céleste appelée *Sou-mérou.* A l'orient, est le continent de la beauté; les habitans y sont plus beaux et plus intelligens que dans les autres; à l'occident celui des bœufs, parce que ces animaux forment la principale richesse des habitans; le continent du nord est habité par des géans, hauts de 32 coudées; celui du sud, qui comprend l'Inde, se distingue par l'or que charrient ses fleuves. Sous la terre il y a de l'eau, sous cette eau du feu, puis de l'air ou du vent; puis enfin une roue de diamans dans laquelle sont enfermés les restes corporels des bouddhas des âges antérieurs. Quelquefois le vent active le feu, le feu met l'eau en mouvement, l'eau ébranle la croûte terrestre : de là les commotions appelées tremblemens de terre. Au-dessous du continent méridional sont les huit grands enfers brûlans, et les huit grands enfers glacés, ainsi que les seize petits enfers placés aux portes de chacun des grands. La montagne de *Sou-mérou,* dont le nom signifie *prodigieusement haute,* est le séjour des *devas* ou dieux; le soleil, la lune et les étoiles tournent autour d'elle et règlent le cours des saisons. L'astre du jour est habité par un adorateur de Bouddha, qui, par ses vertus, a mérité de renaître dans cet astre. Le plus inférieur des six cieux est le séjour de quatre dieux puissans, dont les royaumes sont aux quatre points cardinaux; le second, en remontant, est habité par 33 divinités parvenues, par leurs vertus, de la condition humaine à celle de devas, et dont l'une est *Indra*, le dieu de l'atmosphère; dans le troisième habite le dieu *Yama;* le quatrième est la résidence des êtres purifiés, c'est-à-dire parvenus au degré qui précède la perfection absolue. Dans le cinquième on n'a que des jouissances intellectuelles; dans le sixième habite *Is'vara*, dieu éminemment conservateur.

Le second monde est appelé celui des *formes*, parce que

ceux qui l'habitent, supérieurs aux divinités, sont encore soumis, par la forme ou la couleur, à l'une des conditions d'existence de la matière. Il se compose de 18 cieux réservés pour les êtres de plus en plus perfectionnés, à mesure qu'on s'élève dans l'espace. Le premier monde ou le *monde sans formes*, composé de quatre cieux, est habité par des êtres complètement immatériels, mais à différens degrés; ceux du premier ou de l'inférieur, habitent l'éther; ceux du second sont dans la *connaissance;* ceux du troisième dans l'*anéantissement*, et ceux du quatrième dans un tel état de perfection, que l'expression par laquelle on les désigne signifie *ni pensans ni non pensans* (1).

Ces mondes n'existent que par le *sansara;* mais celui-ci, auquel l'intelligence suprême n'a prêté qu'une existence apparente, puisque l'existence réelle est tout-à-fait immatérielle, doit un jour retourner à l'intelligence suprême; alors il n'y aura plus qu'un monde, ou plutôt il n'y en aura plus du tout, puisque chaque intelligence, aujourd'hui disséminée, sera rentrée dans la grande unité.

On voit, par cette cosmographie, que les mondes, et ceux qui les habitent, s'épurent et se simplifient à mesure que l'on s'élève depuis la région des enfers jusqu'au-dessus de la région éthérée; mais rien n'y indique un créateur, un être suprême; le bouddhisme admet, il est vrai, Brahma comme le créateur du monde, mais du monde matériel; il ne voit dans la création qu'une de ces brillantes métamorphoses auxquelles Brahma se plaît comme à un jeu; mais Brahma est inférieur à Bouddha, l'intelligence suprême, la raison par excellence, trop haut placé pour avoir des rapports avec la nature, avec les êtres créés.

Il est vrai qu'une secte du bouddhisme, entre autres celle qui habite le Neypal, admet un être appelé *Adi-boud-*

(1) En sanskric, *naï-baa-samdjnâná-samdjnâyatam.*

dha ou *Bouddha primordial*, qui a présidé à toutes choses, et qui représente bien ici ce que l'on doit entendre par l'être suprême; mais cette secte n'a pris naissance qu'au Xe siècle, ainsi que l'a fait observer M. Klaproth; ce n'est donc qu'une religion moderne que l'on peut regarder comme n'appartenant point au véritable bouddhisme.

On peut dire, avec ce savant, que si cette doctrine est athée, en ce sens qu'elle n'admet pas de créateur, il est difficile de la flétrir de cette épithète, en considérant qu'elle se fonde sur une révélation divine de la raison primordiale, qui, à la vérité, n'agit pas comme créateur, mais qui exerce son action sur la création, en prenant une forme humaine pour sauver les âmes émanées d'elle, enchaînées par la matière, et affectées du mal de l'existence mondaine.

Il ne faut pas considérer non plus comme une véritable idolâtrie les hommages que les bouddhistes paraissent rendre à des idoles qui ont leur origine dans le brahmanisme, telles que Dourga, Maha-kala et Yaman-taka. Ces formes hideuses ne sont, aux yeux des bouddhistes instruits, que des allégories représentant les dieux serviteurs, protecteurs et vengeurs de leur loi. Elles n'appartiennent en effet qu'au culte populaire.

Nous hasarderons, en terminant, une réflexion qu'il est difficile de ne pas faire, en considérant la haute ancienneté du bouddhisme, c'est que l'antique croyance du *verbe* ou de la divinité qui se manifeste sous une forme humaine, croyance que l'on voit répandue chez les philosophes et les prêtres égyptiens, et passer ensuite chez les Grecs; croyance qui forme la base de la révélation chrétienne, et qui prépara les esprits supérieurs de l'antiquité à leur conversion au christianisme, qui en était la conséquence et la conclusion, était sans doute répandue en Asie, depuis les temps les plus reculés, à l'époque où Chakia-mouni établit sa doctrine. Les peuples déjà familiarisés avec l'idée que la

divinité pouvait se manifester sous la forme humaine, saluèrent, d'après cette idée, le réformateur du brahmanisme du titre de bouddha. C'est donc sur une croyance, pour ainsi dire aussi vieille que le monde, qu'est enté le bouddhisme avec tout l'échafaudage de sa philosophie.

LIVRE CENT QUARANTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Sixième section. — Chine proprement dite. — Description générale.

Nous venons de décrire les différens pays qui, à titre de conquêtes, sont tributaires ou font partie du vaste empire chinois, qui touche, au nord, à celui des Russes, et au sud, aux possessions anglaises. Nous allons parcourir la Chine proprement dite.

« Ce ne fut que par les navigateurs portugais, successeurs de Vasco de Gama, que l'Europe reçut des idées positives sur la situation, l'étendue et la splendeur de la Chine. Depuis cette époque, nous devons nos connaissances à quelques ambassadeurs qui ont vu la cour et les grandes routes, à quelques négocians qui ont habité le faubourg d'une ville frontière, et à un assez grand nombre de missionnaires qui ont pénétré partout, et qui partout, admirateurs crédules, mais narrateurs naïfs, laissent deviner les faits qu'ils ont rarement su apprécier. Nous avons aussi des géographies chinoises, dont les arides nomenclatures ne nous apprennent que peu de chose. Ainsi une description de la Chine est presque inévitablement une série de redites. »

« L'empire chinois occupe, en longueur, environ 1350 lieues, en comptant depuis Kachgar jusqu'à l'embouchure de l'Amour; sa plus grande largeur peut être prise des monts Saïansk à la pointe méridionale de la Chine, vis-à-vis l'île d'Haï-nan, sur une ligne de 850 lieues. »

Ses côtes présentent un développement de près de 2000 lieues géographiques.

« La surface géométrique de tout l'Empire chinois peut, par approximation, être estimée à 670,000 lieues carrées, ce qui fait un peu moins d'un dixième de celle de la terre habitable.

« Il ne s'agit ici que de la *Chine* proprement dite. Cette contrée nous offre déjà un assez vaste champ, puisque sa superficie s'élève à plus de 195,000 lieues carrées, peuplées de 150, ou, selon d'autres, de 333 millions d'habitans. Cette étendue n'est, à la vérité, circonscrite par aucune frontière naturelle. La Grande-Muraille la sépare, au nord, des Mongols; à l'ouest, des limites politiques bornent les courses nomades des Kalmouks ou Eleuthes du Khou-khou-noor et des Sifans; au midi, les frontières de l'Empire chinois sont en même temps celles de la Chine propre.

Cette contrée a été célèbre sous plus d'un nom. Ses habitans l'appellent *Tchon-Kou*, mot qui signifie le *centre de la terre*. Ils la nomment aussi *Choung-yang* qui a la même signification, et *Choung-kouo*, qui signifie la *nation du milieu*. Car les Chinois considèrent orgueilleusement tous les autres pays comme des lisières ou des appendices du leur. Cependant les relations des voyageurs mahométans du IXe siècle, publiées par Renaudot, donnent déjà à la Chine méridionale le nom de *Sin*, que les Persans prononcent *Tchïn*. Ce nom qui rappelle celui des *Sinæ*, a fait croire qu'il est l'ancien nom générique pour tous les peuples du Tibet, de la Chine et de l'Inde au-delà du Gange (1). Mais le savant Abel Remusat a fait voir que les Chinois désignent souvent leur pays par le nom de la dynastie régnante; et que leurs voisins ont emprunté d'eux cet usage, en retenant toutefois les noms des dynasties les plus célèbres plusieurs siècles même après leur extinction : de là le nom de *Tchïn* ou *Tsïn* adopté par les Malais et les

(1) C'était du moins l'opinion de Malte-Brun.

Hindous qui en ont fait *China*, qui a passé d'abord chez les Portugais et que nous avons francisé en celui de *Chine;* de là enfin le *Sin* des Arabes, noms qui désignent tous celui de la famille des *Thsïn*, dont le règne commence 256 ans avant l'ère chrétienne.

Le territoire de la Chine occupe un vaste versant et une suite de bassins formés par des ramifications de montagnes appartenant à celles du Tibet oriental. Les bassins que forment ces chaînes sont au nombre de quatre : le plus méridional est au sud des monts *Nan-ling;* le second, au nord de cette chaîne, est celui du Yang-tseu-Kiang, terminé au nord par les monts *Pé-ling* qui le séparent de celui du Hoang-ho ; celui-ci s'étend jusqu'aux monts *Yan*, et le quatrième bassin est celui qui comprend la ville de Péking.

Les monts Nan-ling (chaîne méridionale) et Pé-ling (chaîne septentrionale) courent de l'ouest à l'est ; mais les monts *Yun-ling* se dirigent du nord au sud et forment la limite naturelle entre le Tibet et la Chine. Au nord, ils se bifurquent, en envoyant au nord-ouest une chaîne élevée qui s'étend à l'ouest du Khoukhou-noor, et dont les diverses ramifications déterminent toute la première partie du cours du Hoang-ho ; au nord-est ils donnent naissance à la chaîne du *Chen-si*, dont les hauteurs vont en s'abaissant successivement du sud au nord.

Les monts *Yan*, au nord-ouest de Péking, séparés du Pé-ling par le bassin du *Hoang-ho*, paraissent, dit Abel Remusat, tenir plutôt à la grande chaîne des monts *Yin*, qui forme la limite entre la Chine, le pays des Mongols et le désert. Une chaîne de communication qui les réunit au nord produit, en s'avançant à l'est du golfe du Liao-toung, la chaîne connue autrefois sous le nom de *Sian-pi*, et son prolongement, qui se continue avec les montagnes de la Corée, donne naissance à cette *longue montagne blan-*

che dont nous avons déjà parlé, si célèbre dans l'histoire des Mandchoux.

Tel est le coup d'œil général que présentent ces montagnes; mais en les examinant en détail, on voit que le Péling change plusieurs fois de noms : sur les bords du Oueiho, il prend celui de *Ta-sa-ling*, puis ceux de *Chang-nan-ling* et de *Thsin-ling*. Sa plus haute cime, toujours couverte de neige, est le *Thai-pe-chan*. Une branche de cette chaîne forme le *Thai-houa-chan* ou *Houa-chan*, qui est un des quatre ou cinq *Yo* ou *hautes montagnes* sur lesquelles, à différentes époques de l'année, les empereurs de la Chine, depuis la plus haute antiquité, offrent des sacrifices à la divinité. De la source du Pa-chouï, la chaîne principale du Pé-ling va droit à l'est sous le nom de *Thsin-ling*. Du Thai-pe-chan se détache une branche qui se dirige au nord-ouest sous le nom de *Loung-chan*.

Les monts Nan-ling portent, dans leur partie orientale, le nom de *Ta-yu*, et au sud de la province de Kiang-si celui de *Ta-yu-ling*; de là, en se dirigeant vers l'est, ils séparent, sous le nom de *Mei-ling* ou *montagnes des premiers sauvages*, la province de Kouang-toung de celle de Kiang-si. Ils envoient ensuite dans différentes directions un grand nombre de branches et de chaînons qui se prolongent dans la Chine méridionale, et dont quelques cimes atteignent une grande élévation.

On ne connaît la hauteur d'aucune de ces montagnes; on ne peut apprécier celles des plus élevées que par les neiges perpétuelles qui couvrent leurs cimes : ce qui, pour la Chine méridionale, annonce au moins 2000 toises d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Les géographes chinois signalent une soixantaine de cimes toujours couvertes de neige. Parmi celles-ci, le *Sine-chan* ou *Yu-loung-chan*, qui est tellement haut, qu'on l'aperçoit à une grande distance, est couronnée par plusieurs glaciers, et quelques

autres couvrent ses flancs. Il appartient à la partie septentrionale du Pé-ling.

Les montagnes que nous venons de mentionner, et leurs ramifications, annoncent la même nature de roches que dans les grandes chaînes de l'ancien continent, dont on a étudié la constitution. Il est peu de métaux et de pierres fines que la Chine ne possède. L'or et l'argent abondent dans les provinces méridionales et occidentales : on trouve le premier de ces métaux dans les alluvions de plusieurs rivières. Dans les hautes montagnes de l'ouest on exploite du cuivre, de l'étain, du plomb; on y recueille aussi du lapis-lazuli, des rubis, des émeraudes, des corindons, des saphirs et d'autres pierres précieuses; du talc ollaire dont on fabrique des écritoires et d'autres meubles; du talc stéatite, que l'on emploie à faire divers ornemens, et de petites figures connues sous le nom de magots de la Chine; du feldspath laminaire et argiliforme, que l'on appelle *pé-tun-tse* et *kaolin*, substances qui entrent dans la composition de la porcelaine; enfin ce minéral dur et d'un éclat gras, appelé jade néphrétique, et si recherché des Chinois sous le nom de *yu*. La même région renferme des volcans éteints, des solfatares et des eaux thermales, dont la présence explique la fréquence des tremblemens de terre que l'on ressent en Chine. Les terrains qui s'inclinent à l'orient jusqu'au bord de la mer sont formés de calcaires anciens, à débris organiques, de grès et d'autres roches qui paraissent s'étendre jusqu'au nord de Péking. On y exploite des mines de plomb, de zinc, de cuivre, d'étain et de mercure, d'immenses amas de houille et de sel gemme. Dans l'arrondissement de *Kia-ting*, non loin du confluent du Yang-kiang et du Min-kiang, on compte plus de 20,000 petits puits salans sur un espace d'environ 10 lieues de longueur et 4 à 5 de largeur.

« Les plus grandes plaines de la Chine sont celles qui se

trouvent entre les deux plus considérables de ses fleuves, le Hoang-ho et le Yang-tseu-kiang.

« Le *Hoang-ho*, ou le *fleuve jaune*, doit ce nom au limon qu'il charrie. Ses sources paraissent être deux lacs situés dans le pays des Mongols du Khoukhou-noor; mais, selon d'Anville, on peut regarder une rivière qui s'écoule dans le plus occidental de ces lacs comme le commencement de ce fleuve. On sent que c'est précisément ici le même cas que celui qu'offre la naissance du Rhin et du Rhône. Rien n'est incertain et difficile comme la détermination des sources des grands fleuves. »

Les Chinois font naître le Hoang-ho au pied de la montagne appelée *Sighin-oulan-tolok-haiooh-la*. Quoi qu'il en soit de l'origine douteuse de ce fleuve, il paraît certain qu'après un cours assez long dans une large vallée, il forme les lacs Dzareng ou Tchareng et Oreng. Son cours est extrêmement sinueux; ainsi, après avoir coulé d'abord de l'ouest à l'est, il se dirige vers le nord jusque dans la Mongolie, où il reprend la direction de l'ouest à l'est, rentre en Chine en coulant du nord au sud, et se dirige ensuite à l'est, vers la mer Jaune, où il se jette après un cours de 900 lieues. Sa largeur est très-variable, elle est de 4 à 600 toises. Les ravages que causent ses débordemens ont nécessité de tous temps de grands travaux pour retenir ses eaux dans son lit. Cependant on a quelque raison de croire que son embouchure était, dans l'origine, plus au nord qu'aujourd'hui, et qu'il portait ses eaux dans le golfe de Liao-toung.

« L'*Yang-tseu-kiang* ou *Kiang*, c'est-à-dire le *fleuve bleu*, prend son origine dans le nord du Tibet, près le désert de Cobi, où il n'est séparé des sources du Hoang-ho que par une petite chaîne de montagnes. Mais ce n'est qu'après des conjectures et des relations contradictoires que d'Anville et Arrowsmith ont pu déterminer les positions qu'ils attribuent à ces sources. »

Il est formé de plusieurs rivières, dont la plus éloignée de son embouchure, celle que l'on doit regarder comme sa véritable origine, et dont nous venons d'indiquer la source, porte le nom de *Kin-cha-kiang*. Cette rivière a 385 lieues de cours; en l'ajoutant aux 664 lieues que parcourt le reste du fleuve, on a, pour la totalité de celui-ci, près de 1050 lieues. Le Kiang est profond et très-poissonneux; il a plus de 1000 toises de largeur à 300 lieues de la mer, et 7 lieues à son embouchure; la marée s'y fait sentir jusqu'à 150 lieues dans l'intérieur des terres.

« Ces deux grands fleuves, jumeaux par leur naissance et par leurs destinées, descendent rapidement des grands plateaux de l'Asie centrale, et rencontrent chacun une branche de montagnes qui les force en même temps de faire un immense détour, le Hoang-ho vers le nord, l'Yang-tseu-kiang vers le midi. Séparés par un intervalle de 400 lieues, l'un semble chercher les mers du tropique, tandis que l'autre s'égare dans les déserts glacés de la Mongolie. Soudain, comme rappelés par le souvenir de leur ancienne fraternité, ils se rapprochent, se cherchent, et serpentent ensemble dans les plaines d'une nouvelle Mésopotamie, où, après s'être presque réunis au moyen des canaux et des lacs, ils terminent en même temps, dans un intervalle seulement de 40 lieues, leur cours majestueux et immense.

Parmi les rivières tributaires de ces deux grands fleuves, il y en a qui égalent certains fleuves de l'Europe. Le *Ou-kiang*, qui a plus de 200 lieues de cours; le *Kia-ling-kiang*, qui en a 150; le *Han-kiang*, qui en a près du double; et le *Ya-loung-kiang*, qui en a plus de 250, se jettent dans le fleuve Bleu. Le *Oueï-ho*, long de 160 lieues. Le *Hoaï-ho*, qui en a 140; et le *Feu-ho*, qui en a plus de 120, grossissent le fleuve Jaune. Le *Heng* s'écoule, à proprement parler, dans le lac *Thoung-thing*, comme le *Kan* dans le lac *Phou-yang*; mais ces deux lacs débouchent ensuite dans le *Yang-tseu-kiang*.

De même que les géographes chinois, dit Abel Remusat, classant les montagnes d'après leurs idées particulières, en distinguent cinq auxquelles ils donnent des titres distincts, de même aussi ils désignent quatre fleuves ou rivières sous le nom de *Sse-tou* (les écoulemens ou canaux); ce sont : l'Yang-tseu-Kiang, le Hou, le Hoaï et le Tsi.

« Deux grands fleuves de la Chine se maintiennent dans une indépendance parfaite, et du Hoang-ho, et de l'Yang-tseu-kiang; ce sont, au midi, le *Ta-kiang*, qui, descendu des montagnes de Yun-nan, après un cours de 209 lieues, se jette dans le golfe de Canton; et, au nord, le *Pay-ho*, qui, après avoir reçu le *Hoen-ho*, se jette dans le golfe de Péking. Une multitude de fleuves et de rivières procure aux Chinois des avantages incalculables pour l'agriculture et la navigation intérieure; mais l'eau, considérée comme boisson, est rarement bonne à la Chine; probablement que les rivières descendant trop rapidement des montagnes escarpées, entraînent beaucoup de particules étrangères, et serpentent ensuite avec trop de lenteur sur un sol marécageux.

« Certaines parties de la Chine sont comme remplies de lacs, dont plusieurs sont très-grands. Duhalde nous apprend que celui de *Thoung-thing*, sur les confins des provinces de Hou-nan et de Hou-pe, a plus de 80 lieues de circonférence. Des bords de ce lac, jusqu'à la ville de Voutchan, sur une étendue de 50 lieues en long et en large, on voit un très-grand nombre de lacs presque contigus. C'est de cette circonstance physique que la province Hou-kouang tire son nom, qui veut dire pays des lacs. Le lac *Phoyang*, dans la province de Kiang-si, a 30 lieues de longueur sur 10 de largeur, et reçoit quatre superbes rivières, dont une, le *Kan-kiang*, long de 140 lieues, égale en largeur la Loire près Angers. La navigation dans ce lac est très-dangereuse : en un quart d'heure le vent y tourne quelquefois

aux quatre côtés opposés. Le *Taï-hou*, lac au sud de Nanking, est couronné de collines d'un aspect très-romantique. Celui de *Houng-tse* a 18 lieues de longueur sur 12 dans sa plus grande largeur; et celui de *Kao-yeou*, à 24 lieues au nord-est de Nanking, est long d'environ 20 lieues, et large de 5. Enfin le *Si-hou*, ou le lac occidental, passe pour celui dont l'aspect est le plus pittoresque. Tous ces lacs servent à la fois comme des moyens commodes de communication, comme des rendez-vous de plaisir, et comme des réservoirs d'une multitude de poissons (1). Des barques, si légères qu'on peut les porter, se jouent dans ces bassins tranquilles, et un oiseau aquatique, le *pélican-chinois*, dressé à cet emploi, va chercher pour ses maîtres le poisson qu'il avalerait sans doute lui-même si un anneau ne resserrait pas son cou (2).

« Les Chinois ont fait preuve d'une industrie éclairée en réunissant, par de nombreux canaux, toutes les eaux dont la nature avait si largement doté leur empire. La longueur et la commodité de ces canaux étonnent le voyageur; ils ont assez de profondeur pour porter de gros bateaux dans toutes les saisons. Mais les écluses, ou plutôt les digues percées par où les bateaux montent et descendent, sont construites avec peu d'intelligence (3). Les fleuves et les canaux de la Chine sont couverts d'un si grand nombre de bâtimens chargés de toutes espèces de provisions, qu'on pourrait croire qu'à la Chine l'eau porte autant d'habitans que la terre. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et traversés quelquefois par des ponts d'une construction merveilleuse; cependant la navigation est lente, parce que les vaisseaux sont souvent conduits et tirés par des hommes.

(1) *Barrow*, III, 12. II, 387-391. — (2) *Anderson*, narrative of Earl Macartney's, etc., p. 277. *Shaw's* Naturalist's Miscellany, n° 154. *Duhamel*, Traité des Pêches, sect. III, chap. I, p. 17. — (3) *De Guignes*, II, 33, 35, 195. *Macartney*, IV, 171.

Ces nombreux filets d'eau, les rochers, les bois, les champs, les villages qui les bordent tour à tour font de la Chine un pays extrêmement agréable à voir; les merveilles de la nature s'y trouvent à côté des merveilles de l'industrie humaine. Le plus célèbre de ces canaux est celui que l'on appelle le *canal impérial;* il a environ 600 lieues de cours, et ouvre une communication entre la capitale et la plupart des provinces du sud et du centre de la Chine. Il fut commencé en 1181 et terminé à la fin du XIIIe siècle, sous le petit-fils de Dgenghiz-Khan. Cette longue navigation n'est interrompue que par une journée de marche, pour traverser une montagne entre la province de Kouang-toung et celle de Kiang-si (1). »

Ce canal, sur lequel M. Klaproth a publié une notice fort détaillée, porte chez les Chinois les noms suivans: *Yun-ho* (rivière de transport), *Yun-lioung-ho* (rivière de transport pour les provisions), *Thsao-ho* (rivière de transport pour les tributs envoyés à la cour), parce qu'en effet il fut construit pour servir à transporter les grains que l'empereur recevait en tribut. Sur une grande étendue il est large de 15 toises; ses côtés sont revêtus de pierres de taille, et près de ses bords les maisons sont aussi serrées que le long d'une rue. De lieue en lieue on a établi une écluse pour l'écoulement des eaux surabondantes dans les temps des crues. A ce canal principal, qui traverse la moitié de la Chine, viennent aboutir plusieurs autres canaux qui communiquent avec un grand nombre de villes, et qui, pour la plupart, ont été construits aux frais des particuliers.

« La différence de climat qui existe entre les provinces devient encore plus grande par l'influence qu'exercent nécessairement les montagnes de l'Asie centrale, d'où le froid

(1) *Duhalde*, I, 33. *Macartney*, etc.

doit souvent se répandre sur les contrées qui les avoisinent. D'un autre côté, la proximité d'un immense océan doit modifier d'une manière particulière le climat et les saisons des provinces maritimes.

« Les ouragans auxquels l'île de Formose est exposée étendent souvent leurs ravages sur les côtes voisines de la Chine; l'histoire de ce pays conserve le souvenir de la tempête qui submergea l'immense flotte destinée à faire la conquête du Japon. Les trombes qui se montrent d'une manière si terrible dans le golfe de Tonkin, infestent aussi les parages de la Chine.

« Voisin du cercle tropique, le midi de la Chine éprouve des chaleurs plus fortes que celles du Bengale; cependant elles sont modérées par l'influence des moussons ou vents périodiques. La chaleur moyenne de Canton est de 19 degrés et demi, échelle de Réaumur (1). Il paraît que le grand vent alizé, qui va de l'est à l'ouest, n'atteint pas ou du moins n'atteint que d'une manière indirecte et inconstante les côtes méridionales de la Chine. Ce que les navigateurs nous ont transmis sur les moussons paraît rempli de contradictions; il semble que les vents du nord-est dominent au printemps et dans l'été, et ceux de sud-ouest et de sud règnent dans l'arrière-saison; mais les uns et les autres changent souvent.

« Les parties septentrionales et occidentales de la Chine ont le climat infiniment plus froid que les contrées de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. L'élévation du sol, la nature du terrain qui est imprégné de nitre, enfin les neiges qui couvrent, la plupart de l'année, les montagnes centrales de l'Asie, contribuent à produire cette différence de température.

« Les extrêmes de froid et de chaleur sont beaucoup plus

(1) *Kirwan*, Essai sur la température, etc., p. 179. Trad. franç.

grands à Péking qu'à Madrid, quoique la latitude soit à peu près la même; il y gèle tous les jours en décembre, janvier et février, et très-souvent encore en mars et en novembre. Ce froid est suivi promptement d'une chaleur excessive. Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons à Péking, l'hiver et l'été. En calculant d'après les observations du Père Amyot (1), le terme moyen des plus grandes chaleurs

est.	+	31.0	deg. de Réaumur.
Le t. m. des plus grands froids.	—	10.6	*idem.*
La différence.		41.0	*idem.*
La chaleur m. de l'année. . .	+	10.1	*idem.*

« La violence des vents est souvent très-grande à Péking; au printemps et dans l'automne ils se lèvent et se couchent avec le soleil; ils apportent assez souvent une poussière jaune très-abondante, qui ressemble à une pluie de soufre; c'est probablement la poussière des étamines des fleurs de pins et de sapins qui se trouvent dans le voisinage de Péking. Il paraît que les vents de nord et de sud-ouest dominent.

« Les pluies sont fort rares à Péking en hiver; il ne tombe alors que de la neige en assez petite quantité. Les mois de juin, de juillet et d'août sont très-pluvieux; et celui de novembre est le plus sec de l'année. Les brouillards sont fréquens en décembre et en janvier. Le nombre moyen des jours pluvieux est de 58 par an. On aperçoit assez souvent à Péking des aurores boréales et plusieurs autres phénomènes lumineux qui, bien qu'apparaissant pendant le jour, semblent être de la même nature.

« Le tableau des richesses végétales de la Chine offre en première ligne les trésors d'une excellente agriculture. Le riz en forme l'objet principal; cependant il y a dans le nord-ouest des parties trop froides ou trop sèches pour que ce

(1) Mémoires des savans étrangers, t. VI, p. 509.

végétal y réussisse; on l'y remplace par le froment. On cultive des patates, des pommes de terre, des navets, des ognons, des fèves, et surtout une espèce de chou blanc, nommé *pet-saï* (1).

« Toutes les terres labourables, à peu de chose près, sont constamment employées à produire la nourriture de l'homme; on ne connaît point l'usage des jachères; il n'y a que fort peu de pâturages et de champs ensemenées d'avoine, fèves ou navets, pour nourrir le bétail. Dans la plupart des provinces, les montagnes même les plus escarpées sont rendues praticables et fertiles; on les voit coupées en terrasses représentant de loin des pyramides immenses divisées en plusieurs étages, qui semblent s'élever au ciel; et ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet, par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent et font mouvoir. On creuse aussi des réservoirs sur le sommet des montagnes, et l'eau de pluie qui s'y rassemble descend ensuite par différentes rigoles pour en arroser les flancs. Dans les parties trop escarpées ou trop stériles, on plante des pins et des mélèzes (2). »

Dans les provinces les plus peuplées, on met à profit jusqu'aux lacs et aux étangs, en y semant des plantes aquatiques nutritives, telles que des tubercules de sagittaire (*sagittaria tuberosa*).

« La charrue est fort simple; elle n'a qu'une seule poignée et point de coutre. Comme il n'y a point de jachères, ni par conséquent de gazon à couper, le coutre est regardé comme inutile. Les Chinois sèment proprement le blé dans

(1) *De Guignes*, III, 326. — (2) *Macartney*, IV, 210. Pl. XXXVI. *De Guignes*, I, 288. III, 335.

des rigoles faites par le semoir, méthode qu'on a essayée dans quelques parties de l'Angleterre. Le semoir occupe les femmes et les enfans des cultivateurs. Les Chinois se servent quelquefois d'un gros cylindre pour séparer le grain de l'épi; ils ont toujours vanné le blé avec une machine parfaitement semblable à celle qui a été introduite en Europe depuis plus d'un siècle (1).

« Les animaux pour le labourage et les charrois, ainsi que ceux qu'on destine à être mangés, restent pour la plupart dans des étables, et l'on ramasse du fourrage pour les nourrir. Des fèves et la paille la plus fine, qu'on hache très-menue, composent la principale partie de la nourriture des chevaux. Dans les provinces septentrionales on laboure avec des bœufs, attendu qu'il y fait trop froid pour le buffle; mais cette dernière espèce d'animaux est préférée toutes les fois qu'on peut l'élever. Sans décrire ici tous les dégoûtans détails sur les divers moyens que les Chinois mettent en usage pour se procurer de l'engrais, nous dirons seulement qu'aucune substance putréfiable n'échappe à leur industrie patiente.

« La manière dont les habitations des paysans sont disposées contribue puissamment à l'état florissant de l'agriculture. Elles sont toutes éparses au lieu d'être réunies en villages. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages et les voleurs. Les femmes élèvent des vers à soie; elles filent du coton qui, parmi les gens du peuple, est d'un usage général pour les personnes des deux sexes. Enfin, elles fabriquent leurs étoffes; les femmes sont les seuls tisserands de l'empire.

« Qui n'a pas entendu parler des honneurs rendus à l'agriculture par le gouvernement chinois? Quoique ses détails soient assez connus, nous ne pouvons nous dispenser

(1) *Barrow*, III, 66. *De Guignes*, I, 348. II, 17. III, 339.

d'en dire quelques mots. Chaque année, le quinzième jour de la première lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Le souverain se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les princes de la famille impériale, les présidens des cinq grands tribunaux, et un nombre infini de mandarins l'accompagnent; deux côtés du champ sont bordés par les officiers et la maison de l'empereur, le troisième est occupé par divers mandarins, le quatrième est réservé à tous les laboureurs de la province, qui accourent pour voir leur art honoré et pratiqué par le chef de l'empire. L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre pour adorer le *Thian*, le Dieu du ciel; il prononce à haute voix une prière réglée par le tribunal des rits, prière par laquelle il invoque la bénédiction du grand Être sur son travail et sur celui de tout son peuple. Ensuite, en qualité de premier pontife de l'empire, il immole un bœuf, qu'il offre au ciel comme au maître de tous les biens. Pendant qu'on offre la victime sur l'autel, on amène à l'empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le prince quitte ses vêtemens impériaux, saisit le manche de la charrue, et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ; puis il remet la charrue entre les mains des principaux mandarins, qui, labourant successivement, rivalisent de dextérité. La cérémonie se termine par une distribution d'argent et de pièces d'étoffes dont on fait cadeau aux laboureurs présens; les plus habiles d'entre eux exécutent le reste du labourage en présence de l'empereur. Quelque temps après qu'on a donné à la terre tous les labours et les engrais nécessaires, l'empereur vient de nouveau commencer la semaille de son champ, toujours avec cérémonie et en présence des laboureurs. La même cérémonie se pratique le même

jour par les vice-rois dans toutes les provinces de l'empire.

« Nous devons cependant avouer que des voyageurs dignes de foi ont trouvé l'état de l'agriculture chinoise moins florissant que l'on ne se le représente communément. Il y a sur la route de Péking à Canton de vastes terrains en friche, des montagnes arides, qui se refusent à toute espèce de culture, des landes d'un aussi triste aspect que celles de la Bretagne. Les provinces plus occidentales, selon les rapports des Chinois, renfermaient encore plus de terrains stériles (1).

« Des champs de blé, passons dans les vergers. Les Chinois possèdent beaucoup d'arbres fruitiers; mais dans cette partie, leur industrie est restée en arrière; attachés à leurs anciennes habitudes, ils n'ont que peu amélioré par la culture les espèces que la nature leur a données. Leurs fruits les plus précieux sont en général bien loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique. Les Chinois ne pratiquent point la greffe. Ils ne se soucient pas non plus de faire du vin, quoique plusieurs provinces de l'empire abondent en vignes, dont on vend pour la plupart les raisins séchés. On remarquera parmi les arbres fruitiers de la Chine notre citronnier, et le bigaradier (*citrus bigaradia sinensis*), trois espèces d'orangers, parmi lesquelles celle nommée *kam-mat*, probablement le *citrus bigaradia-myrtifolia*, a le fruit de la grosseur d'une cerise, les marronniers de Chine, le bananier, le tamarinier, le mûrier et le goyavier, qui porte un fruit semblable aux pommes de grenade, etc. Plusieurs fruits de l'Europe, tels que les groseilles, les framboises même, selon quelques rapports, les olives ne sont guère connus à la Chine. Les choux, les navets, les

(1) Mémoires sur la Chine, VIII, p. 295. *Duhalde*, t. I, p. 14-15. Lettres édifiantes, XXII, p. 177 (nonobstant *Macartney*, IV, 471).

pommes de terre forment une grande portion de la nourriture des Chinois, et la culture de ces végétaux est portée à un haut degré de perfection.

« Mais la nature a prodigué à la Chine d'autres richesses qui sont propres à ce pays. Le thé, devenu une denrée de première nécessité pour plus d'une nation européenne, procure à la Chine des profits immenses. On distinguait ordinairement deux espèces d'arbres à thé, le *thea viridis*, le thé vert, et le *thea bohea*, le thé bou. Mais des botanistes habiles, et entre autres *Ventenat* et *Celse*, ont pensé que le thé de la Chine n'est qu'une seule espèce, comprenant plusieurs variétés. Staunton pense également que le thé vert et le thé bou viennent sur le même arbrisseau, mais que l'on fait subir au dernier quelques préparations qui lui ôtent ses qualités mordantes, et lui donnent une couleur plus foncée. De Guignes nous apprend que le thé vert et le thé noir diffèrent d'origine; l'un vient du Kian-Kian, l'autre du *Fou-Kian*. Le thé noir n'a point la qualité corrosive du thé vert (1). Parmi les thés noirs on cite le thé *saoutchon* et le thé *pekao;* et parmi les verts le thé *hayswen*, le thé *perlé*, le thé *poudre à canon* et le thé *schulang*. On donne au thé un parfum particulier, en le mêlant avec les feuilles de l'olivier odorant. L'arbuste à thé ne prospère éminemment que dans l'espace circonscrit par le golfe de Canton au midi, et l'Yang-tseu-kiang au nord (2). Plus au nord et plus au midi la culture en est moins profitable.

« Le camphrier (*laurus camphora*) vient assez haut pour qu'on le mette au nombre des arbres qui fournissent le plus beau et le meilleur bois de charpente. On n'en emploie que les branches pour fabriquer la drogue connue

(1) Le P. *Lecomte*, Mémoire sur l'état présent de la Chine, I, lettre 8, p. 368. *De Guignes*, III, 244, 247. etc. *Macartney*, IV, 192. *Barrow*, III, 79. — (2) Les parallèles, 30 et 23.

sous le nom de camphre. L'écorce du mûrier à papier (*broussonetia papyrifera*) sert à faire des étoffes et du papier. Avec le fruit de l'arbre à suif (1) on compose une cire verdâtre qu'on façonne en bougies. Les vernis de la Chine ont beaucoup de réputation; ils sont faits avec la gomme qu'on tire par incision d'un arbre appelé en chinois *chi-chu*. L'arbre d'*aloes*, comme l'ont appelé mal à propos les voyageurs, mais que les botanistes désignent sous le nom d'*aquilaria*, est de la hauteur et de la figure d'un olivier; il renferme sous son écorce trois sortes de bois; le premier, noir, compacte et pesant, s'appelle bois d'aigle; il est rare : le second, qu'on nomme calambouc, est léger comme le bois pourri; le troisième est vers le cœur, et s'appelle bois calamba; il est aussi cher dans l'Inde que l'or même. Son odeur est exquise; c'est un excellent cordial dans l'épuisement ou la paralysie. Le *bambou* croît dans les lieux marécageux; ses tiges, à cause de leur légèreté, sont employées à une multitude d'usages; jeunes, on les coupe et on les fend pour en faire des nattes; vieilles, elles deviennent d'une dureté qui égale celle du bois de construction le plus fort; la matière fibreuse sert à faire du papier. La canne à sucre vient dans la Chine méridionale, et le sucre compte parmi les objets que les Européens exportent de ce pays. L'indigo est dans le même cas; les récoltes de coton sont également abondantes. Mais quant aux cannelliers, girofliers et muscadiers, ces arbres n'existent qu'en petit nombre, et seulement dans les provinces les plus méridionales.

« La kœmpférie galanga, regardée comme un médicament puissamment excitant, la salsepareille et la rhubarbe, sont comptées parmi les exportations de la Chine; mais il est probable que la rhubarbe vient de la Mongolie et du Tibet.

(1) *Croton sebiferum*. L.

« Dans les provinces maritimes de la Chine on ne voit aucune forêt considérable dans les plaines, mais il y en a beaucoup sur les montagnes; il s'en trouve d'immenses dans les parties occidentales du pays. Les pins et les mélèzes sont très-communs. Le saule pleureur et le figuier d'Inde, le *thuia orientalis*, l'*hibiscus mutabilis*, beaucoup d'autres arbres ou arbrisseaux forment de petits bois, ou croissent épars dans les endroits que l'agriculture n'a pas encore atteints ou qu'elle leur a cédés.

« Les Chinois élèvent, mais en petit nombre, tous les animaux domestiques d'Europe: le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat, le cochon; mais les chevaux sont de petite taille et mal bâtis, et le cochon est plus petit que le nôtre. Les chameaux de la Chine ne sont souvent pas plus grands que nos chevaux; les autres races sont belles; le cochon est d'une autre variété que celui d'Europe. Le chien le plus ordinaire, dans le midi, est l'épagneul à oreilles droites; plus au nord jusqu'à Péking, les chiens ont ordinairement les oreilles pendantes et la queue grêle. Il y a entre autres une espèce que les Chinois mangent.

« Les éléphans, communs dans le midi de la Chine, s'étendent jusqu'au 30e degré de latitude nord, dans les provinces de Kiang-nan et d'Yun-nan. Le rhinocéros unicorne habite les bords des marais dans les provinces d'Yun-nan et de Kouang-si. Le lion, selon Duhalde et Trigault (1), est étranger à la Chine; mais l'animal figuré par Neuhof, sous le nom de *tigre* (2), semble être le lion sans crinière, connu des anciens, décrit par Oppien, et qu'Olivier a vu sur les rives de l'Euphrate. Marc-Pol vit des lions dans le Foukien; il y en eut à la cour de Koublaï-Khan (3). Il est probable que le vrai tigre se montre dans les provinces les plus

(1) *Trigault*, Expedit. Sin. L. IV, cap. II. — (2) *Neuhof*, Ambassade, P. II, p. 96. — (3) *Marc-Pol*, de reb. orient., II, 17, 67, 68.

méridionales, où l'on trouve aussi des léopards et des panthères, diverses espèces de singes, le gibbon aux longs bras (1), le magot à face hideuse (2), le pithèque (3), qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme, ainsi qu'une grande espèce de singe voisine de l'orang-outang. L'animal porte-musc, qui semble particulier au plateau central de l'Asie, descend quelquefois dans les provinces occidentales de la Chine. On trouve dans les forêts le cerf, le sanglier, le tapir oriental, diverses espèces d'antilopes, le renard et d'autres animaux en partie mal connus.

« Les volailles domestiques abondent en Chine, surtout les canards; on en voit errer des troupes entières sur les canaux; le soir, leurs maîtres les font rentrer en les appelant par un sifflet. On cite aussi, parmi les oiseaux qui vivent en liberté, diverses espèces de cailles et de cormorans. Plusieurs oiseaux de ce pays sont remarquables par la beauté des formes et l'éclat des couleurs : témoin ces faisans dorés et argentés que l'on voit si souvent peints sur les papiers chinois, et qui font actuellement l'ornement de nos volières; témoin encore la sarcelle de Chine, remarquable par ses deux belles crêtes de couleur orange.

« Les insectes et les papillons de ce pays se distinguent également par leur beauté particulière. Les vers à soie y sont très-communs, et paraissent même originaires de ce pays.

« Plusieurs espèces de tortues sont particulières à la Chine. Il en est de même des reptiles et surtout des sauriens.

« D'après les dessins faits par les Chinois, leur patrie possède presque tous les poissons communs de l'Europe; Bloch et Lacépède en ont fait connaître plusieurs espèces qui lui sont particulières. La *dorade* chinoise, qui, en

(1) *Simia longimana.* — (2) *Simia influens.* — (3) *Simia sylvanus.*

Chine comme chez nous, sert d'ornement aux bassins, est originaire d'un lac situé au pied de la haute montagne de Tien-king, près de la ville de Tchang-hou, dans la province de Tche-kiang; elle a été transportée de là dans les autres provinces de l'empire, et ensuite au Japon. En 1611 elle fut apportée, pour la première fois, en Angleterre.

LIVRE CENT QUARANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Septième section. — Chine proprement dite. — Topographie des provinces et villes.

« L'aperçu général de l'état physique de la Chine qu'on vient de lire, renferme ce qu'il y a de plus clair dans les diverses relations. Passons à la description spéciale des provinces, en commençant par celle que possède aujourd'hui la capitale. Mais décrirons-nous les 1659 villes, les 2796 temples, les 3158 ponts, les 10,809 édifices, ou les 765 lacs et les 14,607 montagnes nommées par les auteurs chinois? Gardons-nous-en; et si nous fuyons l'impertinente rapidité des géographes anglais, évitons aussi le vice opposé, et laissons aux Busching leurs immenses nomenclatures.

« L'ancienne province de *Pe-tchi-li*, située sur un golfe de même nom, au sud de la grande muraille, produit des grains et des bestiaux; elle manque de bois. On tire des montagnes très-hautes qui sont aux environs de Péking tout le charbon de terre nécessaire à la consommation du pays; et quoique l'usage en soit général, les mines qui le fournissent paraissent ne pas s'épuiser. Les montagnes donnent encore un peu d'or et de fer. Le terrain est nitreux et sablonneux, l'air froid et sain (1). »

Cette province, que l'on a dans ces derniers temps agrandie en y ajoutant une petite portion de la Mandchourie, porte aujourd'hui le nom de *Tchy-li*, c'est-à-dire *province*

(1) *Daï-sin-y-tundschi*, Géographie chinoise, dans *Busching*, Magasin, XIV, 411 *sqq*. *De Guignes*, III, 298, 317.

de la cour; celui de *Pe-tchi-li* signifiait *province de la cour septentrionale.* Elle est séparée de la Mongolie par la grande muraille. Sa longueur est d'environ 160 lieues, et sa largeur de 110. Elle se divise en 11 départemens, 25 arrondissemens et 124 districts. On y entretient plus de 176,000 hommes de troupes. Parmi les animaux sauvages que l'on y trouve nous citerons un rongeur de la grosseur d'un gros rat, dont le pelage est jaunâtre et qui fournit une fourrure recherchée des Chinois.

« *Péking*, la principale ville de cette province, est la capitale de tout l'empire chinois, et la résidence ordinaire des empereurs : elle est située dans une plaine fertile, à 20 lieues de la grande muraille. Elle forme un carré long et se divise en deux villes. Dans la ville *impériale* ou *tatare*, comme l'appellent les missionnaires, est le palais de l'empereur; elle forme, avec la ville extérieure, appelée *chinoise* aussi par les missionnaires, et sans doute avec les faubourgs, un ensemble de forme irrégulière et de près de 9 lieues $\frac{3}{4}$ de circuit (1). Les murs de Péking sont fort élevés, en sorte qu'ils cachent la ville; les portes ne sont embellies ni de statues ni de sculptures; mais leur hauteur prodigieuse leur donne, à une certaine distance, l'appareil de la grandeur et de la noblesse. Les arcades des portes sont construites en marbre, et le reste en larges briques, cimentées d'excellent mortier. La magnificence du palais impérial consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture que dans la multitude de ses

(1) Quelques auteurs portent son circuit à 6 lieues, mais nous suivons ici l'évaluation de M. Timkovski. Ce voyageur donne aux murailles de Péking 40 verstes de circonférence, ce qui fait en lieues géographiques un peu plus de 9 $\frac{3}{4}$.

M. Klaproth, d'après un plan manuscrit chinois qu'il possède, estime que la circonférence de cette ville, dans l'intérieur des murailles, est de 58 li $\frac{1}{2}$, ce qui fait exactement 5 lieues $\frac{17}{20}$, ou un peu plus de 5 $\frac{3}{4}$. J. H.

bâtimens, de ses cours et de ses jardins. Les murs de ce palais renferment une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et une grande quantité d'artisans, tous au service de l'empereur. Le P. Artier, jésuite français, qui obtint la permission de le visiter, dit qu'il a plus d'une lieue de circonférence; que la façade brille de peintures, de dorures et de vernis, et que les meubles et les ornemens de l'intérieur offrent ce que la Chine, l'Inde et l'Europe ont de plus recherché et de plus beau. Les jardins de ce palais renferment un vaste terrain où s'élèvent, à des distances convenables, des montagnes de 20 à 60 pieds, séparées les unes des autres par de petites vallées arrosées de canaux: toutes ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et de grands étangs que sillonnent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés d'une suite de bâtimens, parmi lesquels on en chercherait vainement deux de semblables. Il y a dans chaque vallée une maison de plaisance assez vaste pour loger un des plus grands seigneurs de l'Europe avec toute sa suite. Le cèdre qui sert à construire ces maisons ne se trouve qu'à 500 lieues de Péking. Au milieu d'un lac, qui a plus d'une demi-lieue de diamètre, s'élève une île de rochers, couronnée d'un superbe palais qui a plus de cent appartemens. Les montagnes et les collines sont chargées d'arbres et de belles fleurs aromatiques; les canaux sont bordés de rocs arrangés avec tant d'art, qu'ils imitent parfaitement ce que la nature a de sauvage et de désert; le tout a l'air d'un enchantement. Sur le sommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons et des kiosques consacrés à la retraite et au plaisir (1). »

(1) Cette Description est extraite de celle du P. Gaubil, qui a été publiée à Paris en 1765, et qui, traduite en russe en 1781, et ensuite en allemand par Pallas, d'après le manuscrit russe de Stritter, a été attribuée à tort à Lange par Malte-Brun, ainsi que l'a fait remarquer M. Klaproth dans une note du *Voyage à Péking*, par M. *Timkovski*, tom. II, p. 124 de la traduction française. J. H.

A cette description nous ajouterons quelques détails donnés par le P. Gaubil, et plusieurs remarques dont la plupart nous sont fournies par le voyageur russe Timkovski. D'abord nous devons dire que le nom de Péking signifie *cour du nord;* elle le porte depuis l'an 1403 de notre ère; les Chinois la nomment aussi quelquefois *King-sse* (la capitale). Elle fut fondée en 1267 par Khoubilaï, petit-fils de Tchinghiz-Khan, près d'une autre ville qu'avait bâtie un des premiers empereurs de la dynastie de Tcheou. Son nom fut d'abord *Ta-tou* (grande capitale), mais on l'appela aussi *King-tchhing* ou *résidence du prince.* Il paraît que du temps de Marc-Pol la cité qu'elle remplaça se nommait *Cambalou*, qui signifie aussi grande capitale, et qui fut détruite parce que les astrologues avaient prédit qu'il s'y tramerait une conspiration contre l'empire (1).

La ville impériale est appelée en chinois *King-tchhing*, et la ville extérieure *Vaï-lo-tchhing*. La première est au nord de la seconde; l'une et l'autre sont carrées; l'une et l'autre sont entourées de murs; mais le mur méridional de la première ferme la seconde au nord. Une chaîne de montagnes, située à 3 ou 4 lieues à l'ouest, donne naissance à plusieurs petites rivières qui arrosent la plaine au milieu de laquelle s'étend Péking, et l'une d'elles, entrant par le nord dans le King-tchhing, se sépare en plusieurs bras, environne le palais impérial, forme plusieurs lacs au milieu des jardins de ce palais, baigne les murailles des deux villes, et va se réunir au-dessous de Péking dans un canal

(1) Or vos conterai de la grant vile dou Catai, là ou ceste palais sunt, por coi fui faite, et comant il est voir que iluec avoit une ansiene cité grant et noble qe avoit à non Ganbalu, que ce vaut à dire en nostre lengaje la cité don seingnor, et le grant Kan treuvoit par sez astronique que ceste cité se devoit revelere et faire gran contenire contre l'enpier. Et por ceste chaison le grant Kan fist faire ceste cité dejostre celle qe ne i a qe un flum emi, et fist traire les jens de celle cité et metre en la ville q'il avoit estoié, qui est apclé Taidu. *Marco-Polo*, ch. LXXXV.

qui se joint à une rivière appelée le *Pe-ho*, à 6 lieues à l'est de la capitale.

La muraille du King-tchhing est beaucoup plus épaisse que celle du Vaï-lo-tchhing : elle a 40 pieds de hauteur et 21 d'épaisseur; aussi sert-elle de promenade pour les piétons et les cavaliers. Le King-tchhing renferme deux autres quartiers entourés aussi d'une muraille : c'est dans le plus central qu'est le palais impérial. Le nombre total des portes de Péking est de 16; 9 appartiennent au *King-tchhing* et 7 au *Vaï-lo-tchhing* : elles sont défendues par des tours et des canons; au rez-de-chaussée il y a de grands corps-de-garde, et devant chaque porte une espèce d'esplanade environnée d'un petit mur circulaire et servant de place d'armes. Comme cette ville est située dans une plaine couverte de jardins, de bouquets de bois, de couvens et de villages près desquels se groupent des cimetières entourés d'arbres, elle paraît être de loin une imposante forteresse au milieu de bosquets et de vergers. Son étendue et ses nombreux édifices répondent bientôt à l'idée qu'on se fait de la capitale d'un empire riche et populeux; mais la plupart des rues sont étroites, à l'exception de celle du *Repos perpétuel* (*Tchhang-nyan-Kiai*), qui a 180 pieds de largeur : elle s'étend de l'est à l'ouest et est bordée en partie par les murs du palais impérial au nord, et par les tribunaux au sud. Quelques unes des plus belles rues sont déparées par des maisons mal alignées et quelquefois même tombant en ruines. Ces maisons n'ont généralement qu'un étage; quelques unes même n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les rues ne sont point pavées : l'affluence des passans fait élever, pendant les temps de sécheresse, une poussière fine et noirâtre que la pluie change en une boue épaisse et grasse; et, pour comble de désagrément, des puits placés au milieu de ces rues gênent la circulation, tandis que l'air est infecté par l'odeur qui s'exhale des égouts et des amas

d'immondices. Des maisons en briques à un seul étage, des boutiques ornées de dorures et de peintures éclatantes, des toits jaunes sur les palais impériaux et les temples, verts sur les habitations des grands, et gris ou rouges sur les maisons des simples particuliers, rendent encore cette ville toute différente des cités européennes. Après le palais impérial, les édifices les plus apparens de Péking sont les arcs de triomphe qui décorent la plupart des rues et des places. Ils sont tous peints en rouge.

C'est dans le *King-tchhing* que se trouvent les tribunaux; ils sont tous réunis dans un quartier situé au sud du palais impérial. On en compte douze : le *Tsoung-jin-fou* ou tribunal des princes, qui règle tout ce qui concerne la famille impériale; le *Li-pou* ou tribunal des mandarins, la première des six cours souveraines, et qui est chargé de surveiller la conduite des hauts fonctionnaires de l'Etat; le *Hou-pou* ou tribunal des trésoriers; c'est une sorte de cour des comptes, et le second tribunal souverain; le *Li-pou....* ou tribunal des rites, troisième cour souveraine, qui règle tout ce qui concerne la religion, les études et le cérémonial; le *Thai-i-yuan* ou tribunal des médecins; le *King-thian-Kian* ou tribunal de l'astronomie; le *Houng-lou-szu* ou tribunal des cérémonies de la cour; le *Koung-pou* ou tribunal des ouvrages publics; le *Ping-pou* ou tribunal de la guerre, quatrième cour souveraine; le *Hing-pou* ou tribunal criminel, cinquième cour souveraine; le *Tou-tchhu-youan* ou tribunal des censeurs de l'empire, sorte de cour de police; enfin le tribunal de police de la ville.

Les plus beaux temples égalent par leur étendue quelques uns des palais. Non loin de la demeure du souverain se trouve le *Young-ko-koung*, le plus magnifique et le plus vaste temple de la capitale : il est consacré à Fo ou Bouddha. 300 lamas du Tibet y résident et apprennent la théologie à plus de 500 élèves. A l'ouest du palais impérial

on remarque, dans une grande et belle rue, le *Ti-vang-miao*, temple où l'on conserve les tablettes des plus illustres empereurs et de tous les hommes distingués depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la dynastie régnante. Par respect pour ce lieu, il n'est permis à personne d'en approcher à cheval ou en voiture : tout le monde doit mettre pied à terre.

Le *Vaï-lo-tchhing*, qui n'est cependant pas aussi bien bâti que le *King-tchhing*, est traversé de l'est à l'ouest dans toute sa longueur par une grande et belle rue, et renferme un temple célèbre sous le nom de *Thian-than*, éminence du ciel. Il est entouré d'un mur de 2664 toises de circonférence : l'architecture chinoise y a déployé toute sa magnificence. L'empereur s'y rend chaque année à l'époque du solstice d'hiver pour y offrir un sacrifice au ciel. C'est dans le même quartier que se trouve le *Sian-noung-thang*, ou temple de l'inventeur de l'agriculture, célèbre par la cérémonie qui y attire au printemps l'empereur et toute sa cour, et qui se termine par le spectacle de ce prince labourant pendant une demi-heure un champ voisin.

Six théâtres s'élèvent à côté les uns des autres dans une rue du Vaï-lo-tchhing; on en compte en tout une douzaine dans le même quartier. On y joue presque tous les jours des tragédies et des comédies mêlées de chant et de musique, depuis midi jusqu'au soir. Plusieurs de ces théâtres sont réservés aux particuliers, qui y font donner des représentations en réjouissance de quelque événement heureux.

On trouve à Péking de nombreux établissemens qui rappellent la civilisation des grandes villes européennes : nous citerons les principaux. Le *Han-lin-Youan*, ou le tribunal de l'histoire et de la littérature, est un lieu où s'assemble le corps savant de qui dépendent les écoles et les universités de tout l'empire. Les membres qui le composent sont chargés d'examiner ceux qui aspirent au titre de lettrés, ou de

désigner ceux qui doivent composer les morceaux d'éloquence ou de poésie destinés à être récités devant l'empereur. Les autres établissemens sont le *Koue-tsu-kian*, ou collége impérial pour l'enseignement de la rhétorique; l'*Observatoire impérial*, bâti en 1279, renfermant les instrumens fabriqués sous la direction des jésuites, et ceux que l'Angleterre envoya en présent à l'empereur en 1793; l'*Imprimerie impériale*, d'où sortent les meilleurs livres qui se publient en Chine, et les deux gazettes officielles de l'empire; la *Bibliothèque impériale*, qui renferme la matière de plus de 300,000 de nos volumes in-8°; enfin les immenses galeries du cabinet d'histoire naturelle de l'empereur. Ce qui ajoute à la ressemblance qu'offre cette capitale avec nos grandes cités, ce sont les établissemens de bienfaisance et d'instruction. Outre les écoles publiques, qui y sont très-nombreuses, on doit citer la *maison des enfans trouvés*, celle pour l'*inoculation de la vaccine*, et quelques autres institutions que, dans notre vanité européenne, nous croyons inconnues à la Chine. On serait tenté de supposer que les Chinois nous ont emprunté l'institution du mont-de-piété: Péking renferme un grand nombre de maisons de prêt qui, sous prétexte de soulager le pauvre, sont encore plus ruineuses que les nôtres.

L'immense population de Péking, estimée à 2,000,000 d'habitans par le Père Gaubil, et à 3 par lord Macartney, est fixée d'une manière plus vraisemblable à 1,300,000 âmes par M. Klaproth. Il est vrai qu'on doit y comprendre celle des douze faubourgs situés hors de la ville. Pour établir la police au milieu d'une population si nombreuse, il faut employer la brutalité asiatique : toute infraction aux règlemens est châtiée sur-le-champ; aussi n'y entend-on presque jamais parler de vols ni d'assassinats. Un corps de cavalerie, évalué à 8000 hommes, avec 18,000 hommes d'infanterie, sont chargés de maintenir l'ordre; les grandes

rues sont remplies de corps-de-garde, et chaque soldat est armée d'un sabre et porte un fouet dont il a le droit de frapper quiconque commet quelque désordre.

Comme les rues ne sont point éclairées la nuit, chaque habitant est tenu de sortir avec une lanterne. La police entretient des pompes à incendie, mais ce genre d'accident est très-rare à Péking, d'abord parce que les Chinois prennent beaucoup de précautions contre le feu, et ensuite parce qu'ils ne brûlent que de la houille, et toujours dans des fourneaux couverts. La population de Péking se divise en trois classes : la principale se compose de militaires mandchoux, qui ne sont déjà plus ce qu'ils étaient peu de temps après la conquête. Lorsque les Mandchoux s'emparèrent de cette capitale, les soldats et les officiers eurent pour leur part du butin les maisons de la ville du midi : aujourd'hui ils n'en sont plus que les locataires; leur fortune usurpée se dissipa en prodigalités, tandis que les vaincus reconquirent la leur par leur économie. Les officiers sont encore de droit membres des tribunaux civils; mais par paresse ils abandonnent la conduite des affaires à leurs secrétaires, qui sont des lettrés chinois. La seconde classe d'habitans est celle des commerçans et des artisans; ils habitent principalement le Vaï-lo-tchhing. La troisième est celle des domestiques : ils sont pris parmi les paysans, et quelquefois parmi les soldats, qui sont alors obligés d'abandonner le tiers de leur paye. Il y a très-peu de mendians dans la ville, parce que les Chinois ont pour principe de ne pas faire l'aumône. On occupe les pauvres à nettoyer et à arroser les rues, à cultiver les jardins, au métier de commissionnaires ou à grossir les groupes qui suivent les mariages et les enterremens. On trouve dans la capitale, à chaque carrefour et à chaque pont, des voitures de louage, à deux roues, couvertes et doublées de satin et de velours, attelées de

mulets et de chevaux fort agiles; les femmes et les grands qui en ont obtenu la permission de l'empereur se servent de chaises à porteur, mais les militaires font leurs courses à cheval; c'est même le seul moyen de parcourir la ville avec facilité, tant les rues sont encombrées par la foule.

A trois quarts de lieue au sud de Péking s'élève le *temple des dix mille âges*, en chinois *Van-cheou-szu*, fondé en 1577, et habité par des *ho-chang* ou prêtres de Fo. On y voit une des plus grandes cloches qui aient été fondues en Chine : elle date de l'an 1403 ou 1424; sa hauteur est de 6 pieds, son diamètre de 8 pieds $\frac{1}{2}$, et son poids de plus de 100,000 livres. A 6 ou 8 lieues à l'est de la capitale, le bourg d'*Haïtian*, est célèbre par une belle résidence impériale d'été, appelée *Yuan-ming-yuen*, c'est-à-dire le jardin rond et resplendissant. Suivant le frère Attiret, le palais est au moins grand comme la ville de Dijon, et l'appartement de l'empereur et de l'impératrice surpasse en étendue celle de Dôle. Le parc, qui occupe une superficie de plus de 24,000 hectares, est un des plus remarquable que l'on puisse voir : des lacs, des rivières, des vallées y sont dessinées avec tant d'art, qu'on se croirait au milieu de la contrée la plus pittoresque; au sein de ces vallées s'élèvent d'autres maisons de plaisance dont l'architecture élégante est rehaussée par l'éclat des dorures et des peintures les plus éclatantes. A 4 ou 5 lieues au nord de Péking le mont *Thian-cheou* est le lieu où sont enterrés les empereurs de la dynastie des Ming : on y admire plusieurs grandes et belles constructions.

« *Pao-ting-fou*, chef-lieu du département de ce nom, est la résidence du vice-roi de la province de Tchy-li; cette ville prend rang immédiatement après la capitale. Elle est bâtie dans un des plus fertiles cantons de la Chine. Au sud on découvre un petit lac, célèbre par la quantité de nénuphars qu'on y trouve, et que les Chinois appellent

lien-hoa. Leurs fleurs violettes ou blanches, ou mêlées de rouge et de blanc, s'élèvent de 2 à 3 coudées au-dessus de l'eau, sur laquelle flottent leurs feuilles. Toutes les parties de ce végétal, jusqu'à la racine noueuse, servent, soit comme nourriture, soit autrement (1).

« Cette ville est un lieu de passage pour se rendre de Péking dans la province de Chen-si; c'est une des plus belles et des plus agréables routes qu'on puisse tenir. Tout le pays est plat et cultivé, le chemin est uni et bordé d'arbres en plusieurs endroits. C'est un passage continuel d'hommes, de charrettes et de bêtes de charge. »

A une quarantaine de lieues au nord-ouest de Péking on trouve *Tchang-kia-kheou*, ville que les Mongols nomment *Khalgan*, du mot *khalga*, qui signifie *porte* ou barrière. Elle date de l'an 1429; mais au milieu du XVIe siècle elle fut rebâtie et garnie de remparts en terre et de fossés. Elle est la clef du commerce de la Chine avec la Russie par la Mongolie. C'est dans ses faubourgs que se tiennent les commerçans. Sa population paraît être de 20 à 30,000 âmes. Elle possède une école spéciale pour l'instruction de la tribu mongole des *Tchakhar*. Sa forteresse est à une demi-lieue de son enceinte, ainsi que la grande muraille, dont nous parlerons plus tard.

Au-delà de cette muraille s'étend le département de *Tchhing-te*, en mongol *Je-ho*, formé d'une portion de la Mongolie, qui, en 1778, a été réunie à la province de Tchy-li. Il renferme, dit-on, 110,000 familles chinoises. C'est dans ce département que l'empereur va prendre tous les ans le divertissement de la chasse aux bêtes féroces; il y possède dans ce but plusieurs châteaux, dont le plus remarquable est celui de *Tchhing-te-tchéou* ou *Je-ho*, qui fut bâti en 1703 sur le plan de celui de Péking. Parmi les nom-

(1) *Duhalde*, tom. I, p. 128.

breux temples qui en dépendent, on doit citer le *Phou-tho-tsoung-ching-miao*, construit en 1770 : on y voit, dit-on, 500 statues dorées représentant des lamas morts en odeur de sainteté.

Toung-tcheou, chef-lieu d'un arrondissement, est sur la rive droite du *Pay-ho*, à 40 lieues de la mer et à 5 lieues à l'est de Péking, dont elle est en quelque sorte le port. Ses principales rues sont droites et pavées en grandes dalles de pierre; des trottoirs les garnissent. Cette ville renferme des magasins considérables de grains pour l'approvisionnement de la capitale, et d'immenses magasins de sel. C'est un entrepôt important de toutes sortes de marchandises; mais l'une des principales branches de commerce est le frai de poisson qu'on expédie dans des bouteilles pour l'intérieur de l'empire. *Ho-kian-fou*, chef-lieu de département, est une des villes les plus considérables de la province de Tchy-li. Elle est environnée de hautes murailles, mais elle est mal bâtie : on n'y remarque qu'une seule belle rue; on y voit un beau collége.

Thian-tsin-fou, c'est-à-dire la ville du département de Thian-tsin, construite sur une éminence qui domine le Pay-ho, est située dans un pays agréable et fertile, qui mérite le nom qu'il porte (*Thian-tsin* signifie lieu céleste). Mais cette cité n'offre rien de remarquable que le palais du gouverneur. *Tchhing-ting-fou*, dont la circonférence est d'une lieue et demie, renferme des monumens érigés en l'honneur de plusieurs héros chinois.

« Au sud du golfe de *Pe-tchyli* ou *Tchy-li*, et de la province de ce nom, s'avance une péninsule qui forme en partie la province de *Chan-toung*. Le grand canal impérial la traverse; et c'est par ce canal que passent toutes les barques qui, des parties du midi, vont à Péking. Une infinité de lacs, de ruisseaux et de rivières animent cette province stérile par elle-même, et exposée à de trop

grandes sécheresses, par l'extrême rareté des pluies. Une partie de son territoire forme une vaste plaine des deux côtés de la rivière. On y voit venir du froment, du millet, du tabac, et surtout du coton herbacé : ce dernier article est la principale production du pays, ainsi que de l'ancienne province de Kiang-nan qui l'avoisine.

« Des vers assez semblables aux chenilles produisent, dans les campagnes, une soie blanche, dont les fils s'attachent aux arbrisseaux et aux buissons : on en fait des étoffes de soie grossières, mais serrées et fortes.

« *Tsi-nan-fou*, chef-lieu du département de *Tsi-nan* et capitale de cette province, est renommée par ses soies d'une blancheur éclatante. Elle renferme des lacs qui se divisent en canaux bordés de beaux édifices. Cette ville est en vénération chez les Chinois, parce qu'elle a été la résidence d'une longue suite de rois dont on voit les tombeaux sur plusieurs montagnes voisines. *Yan-tcheou*, ville grande et peuplée, renferme dans son district la celle *Tséou-y*, aujourd'hui *Kin-fou-hien*, célèbre pour avoir donné naissance à Confucius.

« Les deux grands fleuves de Hoang-ho et de Yang-tseu-kiang ont leur embouchure dans l'ancienne province de *Kiang-nan*, l'une des plus fertiles, des plus marchandes, et par conséquent des plus riches de l'empire, qui forme aujourd'hui deux provinces : celle de *Kiang-sou*, comprenant le Kiang-nan oriental, et celle d'*An-hoeï* le Kiang-nan occidental. Le Kiang-sou est bordé par le golfe de Nanking, qui est un enfoncement de la mer Jaune. Les habitans sont regardés comme les plus civilisés des Chinois; leurs tissus de soie et de coton, leur papier, leurs ouvrages en vernis sont les plus estimés. Les anciens empereurs y ont constamment tenu leur cour, jusqu'à ce que des raisons d'État les obligèrent de s'approcher de la Tatarie, et de choisir Péking pour le lieu de leur séjour. Le thé vert est la principale production; les montagnes, qui paraissent

composées de grès par couches très-marquées (1), donnent du fer magnétique, du cuivre et un peu d'argent (2).

« *Nanking*, c'est-à-dire la *cour du midi*, appelée aussi *Kiang-ning*, autrefois la capitale de tout l'empire, est située sur le Kiang, à 60 lieues de l'embouchure de ce fleuve. Sans compter ses faubourgs, on lui donne *douze lieues* de tour; mais les missionnaires les plus véridiques avouent que la partie actuellement couverte de maisons n'égale que le tiers de Paris (3). Cependant le P. Grosier évalue à plus de 5 lieues sa circonférence. L'ancienne enceinte de murs se trouve à présent au milieu des champs labourés, et peut-être ce vaste espace n'a-t-il jamais été rempli que de jardins. Le palais, qui était très-beau, a été brûlé en 1645 par les Mandchoux. Nanking ne conserve d'autres édifices que ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et quelques temples, tels que le *Thing-haï-tseu*, ou le tranquille collége de la mer, où l'on voit une grande salle ornée des portraits d'un grand nombre de philosophes et de saints personnages chinois, et le *Pao-ngen-tsé*, ou le temple de la reconnaissance, qui contient la fameuse tour de porcelaine, tour qui a neuf étages, et où il faut monter 884 degrés pour arriver au sommet, orné d'une pomme de pin d'*or massif*, selon les Chinois; tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouge, jaune et vert. Sa forme est octogone, son diamètre de 40 pieds, et sa hauteur de 200. Les matériaux de ce bel édifice sont si bien liés qu'ils paraissent d'une seule pièce. Aux coins de chaque galerie pendent des cloches sans nombre, qui, agitées par le vent, rendent un son argentin. Nanking passe pour la ville savante de la Chine. Les bibliothèques

(1) *De Guignes*, III, 317. — (2) *Daï-sin-y-tundschi*, dans *Busching*, p. 433, 439, etc. — (3) Journal des Savans, 1782, juillet, p. 470. *Duhalde*, t. I, p. 128.

y sont en plus grand nombre que partout ailleurs. Les médecins y ont leur principale académie. Les satins unis et à fleurs sont les meilleurs de la Chine.

« Au sud-est de Nanking nous trouvons *Sou-tcheou*, ville coupée de canaux, école des plus habiles comédiens et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets; patrie des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds; législatrice du goût chinois, de la mode et du langage; rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux de la Chine. « Le paradis est dans les cieux, disent les Chinois, « Sou-tcheou est sur la terre. » *Tchin-kiang-fou* est une clef de l'empire du côté de la mer; il y a une forte garnison. Ses murailles, hautes de plus de 30 pieds en plusieurs endroits, sont en briques épaisses. Les rues sont pavées de marbre. »

Tchang-tcheou, chef-lieu de département, s'élève sur les bords du Chan, que l'on y passe sur un pont de 36 arches, garni de boutiques des deux côtés.

« A 600 pas de la rive du Yang-tseu-kiang, on admire une île appelée *Chin-chan* ou *la Montagne d'or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. L'art et la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur. C'est dans la campagne des environs que croît principalement l'arbuste qui fournit cette espèce particulière de coton dont on fait l'étoffe connue en Europe sous le nom de *nankin*. Le duvet, ordinairement blanc, naît ici avec cette même couleur de jaune-rouge qu'il conserve lorsqu'il est filé et tissé.

« *Yang-tcheou* a deux lieues de circuit, et on y compte, dit-on, tant dans la ville que dans les faubourgs, 200,000 âmes. Cette population n'est probablement que temporaire; c'est ici que se font le débit et la distribution du sel. On voit dans ses environs un palais de l'empereur. *Hoeï-an-fou*, ceinte d'une triple muraille, a deux fau-

bourgs qui s'étendent sur les deux côtés du canal impérial.

La province d'*An-hoeï* ou *Ngan-hoeï*, formée de la partie occidentale de l'ancien Kiang-nan, se divise en huit départemens. On lui donne une superficie de 10,000 lieues carrées. La chaîne du Péling n'y forme que des montagnes d'une médiocre hauteur. Sa capitale, *Ngan-Khing-fou* ou *An-Khing-fou*, chef-lieu du département de An-Khing, est la résidence d'un vice-roi. La position de cette ville sur la rive gauche du Yang-tseu-kiang est agréable autant qu'avantageuse; ses rues sont étroites, mais pavées. Les habitans de *Weï-tcheou*, l'une des villes les plus méridionales de la province, passent pour être singulièrement habiles dans le commerce; ils trompent les Chinois qui trompent le monde. C'est dans cette ville que se font la meilleure encre de la Chine, le vernis le plus estimé et les plus belles gravures sur cuivre. Le thé qu'on y récolte est aussi fort estimé. *Foung-yang-fou*, patrie de l'empereur *Hong-vou*, qui en 1368 fonda la dynastie des Ming, renferme le tombeau de ce prince, un beau temple et des champs en culture. *Ning-koue-fou* est célèbre par ses fabriques de papier.

« Au sud de la précédente, on trouve la province de *Tché-kiang*, riche par la culture des vers à soie et les fabriques de soieries. On ne peut rien comparer à la beauté des campagnes des bords du *Thsian-tang-kiang*; leur aspect change à chaque pas. Là, des rochers escarpés et totalement dépouillés de verdure bordent les deux côtés de la rivière; ici, cette rivière fait un coude, et l'on découvre tout à coup les champs les plus rians. Les nombreuses sinuosités du Thsian-tang-kiang nourrissent la curiosité du voyageur; et cette scène varie encore par la présence des cultivateurs occupés à faire la récolte du riz et de la canne à sucre, et à en porter le produit dans les

différens moulins qui couvrent les bords de la rivière (1).

« *Hang-tcheou*, capitale de la province de Tché-kiang, est l'une des plus importantes villes de la Chine, située presque au centre des côtes maritimes, ayant d'un côté l'embouchure du canal impérial, et de l'autre la rivière de Thsian-tang-kiang : c'est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. »

Cette ville est celle que Marco-Polo nomme *Quinsaï*, qui de son temps était la capitale de l'empire des Song ou de la Chine méridionale. Quelques belles rues, de larges quais, plusieurs arcs de triomphe, quatre hautes tours à neuf étages, et une population considérable, placent Hang-tcheou au rang des principales cités de la Chine. Macartney et de Guignes disent qu'elle est immense; le P. Grosier porte le nombre de ses habitans à plus d'un million; mais il est certain qu'il s'élève à 6 ou 800,000.

« *Ning-pho-fou*, que les Européens ont appelé *Liam-po*, est une ville du premier ordre, et qui a un très-bon port, où les marchands chinois de Siam et de Batavia viennent tous les ans chercher des soies. Il s'y fait aussi un très-grand commerce avec le Japon; car Nangasaki n'en est éloigné que de deux journées. Les Chinois y portent des soies, des étoffes, du sucre, des drogues et du vin; ils en rapportent du cuivre, de l'or et de l'argent. *Chao-king-fou* est toute percée de canaux remplis d'eau très-claire. De grandes rues, fort propres, sont pavées de grandes pierres de taille blanches. Les arcs de triomphe et les maisons, contre l'usage général, sont en partie bâtis de cette pierre. Les habitans sont les hommes les plus redoutables de la Chine en fait de chicane; il n'y a point de vice-roi ni de grand mandarin qui ne veuille avoir quelqu'un de cette ville pour lui servir de *siang-oong* ou de secrétaire. »

(1). *Macartney*, V, 183. *De Guignes*, Voyage à Péking, III, 319.

Kin-hoa-fou est célèbre par ses jambons; *Khiu-tcheou*, qui fait un commerce considérable, n'a que 10,000 habitans. Un archipel, composé de plus de 400 îlots qui s'étendent au sud des bouches du *Yang-tseu-kiang*, dépend de cette province maritime. Les plus importantes de ces îles sont *Kintam*, longue de 5 lieues et large de 2, et *Tcheou-chan*, qui en a 10 de longueur et 4 de largeur. La plupart sont couvertes de végétation et bien cultivées.

« Du Tché-kiang nous nous porterons au sud, dans le *Fou-kian*, une des moins grandes, mais des plus riches provinces de l'empire. Sa situation lui est favorable pour la pêche, la navigation et le commerce; l'air y est très-chaud, mais pur et sain.

« Les campagnes sont arrosées d'une infinité de rivières et de sources qui viennent des montagnes, et que les laboureurs ménagent avec beaucoup de dextérité pour abreuver le riz. Le thé noir est la principale production. On y trouve aussi du musc, des pierres précieuses, des mines d'or, d'argent, de fer et d'étain, du mercure; il s'y fait des étoffes de soie, des toiles de chanvre et de coton, de l'acier en barres et travaillé; les montagnes sont cultivées jusqu'à leur sommet au moyen de terrasses; et parmi les fruits délicieux et abondans qu'elle produit, on distingue les oranges, qui ont le goût du raisin muscat (1). *Fou-tcheou*, la capitale de la province, est surtout célèbre par sa situation, par le grand commerce qui s'y fait, par la multitude de ses lettrés, par la beauté de ses rivières, qui portent les plus grandes barques de la Chine jusqu'au pied de ses murailles; enfin par ce pont admirable de plus de 100 arches et le plus grand qui existe, tout construit de belles pierres blanches, et qui traverse le golfe dans lequel se jette le Si-ho. *Yan-phing-fou*, placée sur la pente d'une montagne au bas de laquelle coule la rivière de Min-ho,

(1) *Duhalde*, *Martini*, etc. *passim*.

n'est pas fort grande, mais elle passe pour être une des plus belles de l'empire. *Tchang-tcheou* est voisine du port d'*Emouy* ou d'*Hia-men*, grand entrepôt de commerce fréquenté par les Espagnols de Manille (1). »

Ce port est situé dans une île du même nom, qui n'a que 5 à 6 lieues de tour, et qui est célèbre chez les Chinois par son temple consacré à Fo, et dont l'étendue et la magnificence surpassent, dit-on, tout ce que l'on connaît de plus remarquable en ce genre.

Chao-wou-fou est renommée pour ses fabriques de toiles; *Teng-tcheou* est environnée de hautes montagnes renfermant des mines d'argent qui ne sont pas exploitées.

« Vis-à-vis la côte de Fou-kian s'étend une grande et belle île; les Chinois la nomment *Thaï-ouan*, et les Européens, d'après les Portugais, *Formose*. Elle dépend du gouvernement ou de la vice-royauté de Fou-kian.

« Ce n'est que sous le règne de l'empereur *Khang-hi* que les Chinois ont commencé à y pénétrer : elle leur appartient maintenant, depuis qu'ils en ont chassé les Hollandais en 1661; ceux-ci s'en étaient emparés sur les Portugais. Elle est partagée par une chaîne de montagnes en deux parties; l'une, l'orientale, est habitée par les Chinois depuis l'expulsion des Hollandais; l'autre partie est restée aux naturels du pays.

« La côte de l'île Formose que possèdent les Chinois, mérite certainement le nom qu'on lui a donné; c'est un fort beau pays : l'air y est pur et toujours serein; le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en riz, en cannes à sucre; couvert de forêts magnifiques, et arrosé d'une infinité de ruisseaux qui descendent de montagnes escarpées et bien boisées : les bœufs servent de monture ordinaire, faute de

(1) *Renouard de Sainte-Croix :* Voyage aux Indes-Orientales, III, 205, *sqq*.

chevaux et d'ânes. A l'exception des cerfs et des singes, qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves n'y sont pas très-nombreuses. Les poissons fournissent une nourriture variée et abondante. Les faisans, les coqs de bruyère, les pigeons fourmillent dans les bois. Si les tremblemens de terre étaient moins fréquens et moins destructeurs, si les eaux des rivières étaient aussi bonnes à boire qu'elles sont propres à fertiliser les terres, il n'y aurait plus rien à désirer dans cette île, qui d'ailleurs produit tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie (1).

« Cette île a un gouverneur chinois avec 10,000 hommes de garnison; mais l'autorité des Chinois ne s'étend que sur la côte occidentale. *Thaï-ouan* est fort peuplée et fort riche. Les rues de cette ville, tirées au cordeau, couvertes pendant sept à huit mois de l'année pour se défendre de l'ardeur du soleil, bordées de magasins et de superbes boutiques où les soieries, la porcelaine, les vernis et d'autres marchandises sont rangés avec un art admirable, paraissent autant de galeries charmantes, où il y aurait du plaisir à se promener si la foule des passans était moins grande, et si elles étaient mieux pavées. Cette ville est défendue par une bonne forteresse, à laquelle les Hollandais, qui l'ont bâtie, avaient donné le nom de *fort de Zélandia*. Le port, vaste et profond, n'est accessible qu'à travers d'étroits passages où il n'y a que de 8 à 12 pieds d'eau (2).

« La peuplade sauvage qui occupe la partie orientale et montagneuse de Formose ne reconnaît aucun gouvernement régulier. Semblables, pour le teint et la physionomie, aux Malais et aux insulaires du grand Océan;

(1) *Valentyn*, Oud and niew Ostindien, t. VI. Description de Formose, p. 37, 40, etc. *Rechteren*, dans les *Voyages de la Compagnie hollandaise*, V, 160 *sqq*. Le P. *Mailla*, Lettres édifiant., XIV, 28, 30.

(2) *Pierre Nuyts*, Mémoires sur Formose, dans *Valentyn*, l. c., p. 63. Lettres édifiantes, l. c.

les habitans parlent une langue qui diffère de toutes celles que nous connaissons (1); il paraît même qu'il y a plusieurs tribus indigènes, et qu'à côté d'une race d'hommes olivâtres il s'y trouve des nègres d'une taille gigantesque; c'est ce que Valentyn donne à entendre. Les cabanes des Formosans sont de bambous; ils ont divers meubles et ustensiles en cuir de cerf. Selon d'autres voyageurs, ils n'auraient dans leurs huttes ni chaises, ni bancs, ni tables, ni lits, ni aucun meuble; au milieu, une espèce de fourneau élevé de terre de deux pieds servirait à faire la cuisine; ils se nourriraient de menus grains et de gibier qu'ils prennent à la course; car ils sont d'une agilité et d'une vitesse surprenantes. Pour lit, ils se contentent de feuilles fraîches d'un certain arbre fort commun dans l'île. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Leur peau est chargée d'un tatouage qui représente plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs; ils s'imposent les douleurs les plus fortes, afin de pouvoir porter ces marques d'une barbare magnificence : c'est un privilége qui ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des plus notables de la bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins ils ont tous la permission de se noircir les dents et de porter des bracelets, des colliers et des pendans d'oreilles. Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse; ils s'en font une espèce d'habit sans manche, et leur bonnet en forme de cylindre se compose de feuilles de bananier. Ils adorent, mais sans beaucoup de cérémonies, plusieurs divinités, dont les prêtresses, à ce qu'on assure, défendent aux femmes d'avoir des enfans avant l'âge de 36 ans, et main-

(1) Mém. sur Formose, dans les *Annales des Voyages*, VIII, p. 367.

tiennent cette loi barbare par des pratiques abominables. Quoiqu'on connaisse peu leurs superstitions, le *pont des âmes* et l'abîme d'ordures dans lequel doivent tomber les mânes des impies, indiquent des liaisons avec l'Asie centrale (1). Quelques Formosans conservaient, il y a un siècle, des traces de la religion chrétienne et de la langue des Hollandais qui la leur avaient enseignée (2). Ils enterraient les morts d'une manière rapprochée de celle des insulaires de l'Océanie; les cadavres étaient séchés et restaient longtemps exposés sous des hangars. »

Il n'est pas exact de répéter, d'après quelques missionnaires, que l'île de Formose n'était pas connue des Chinois avant 1430. Les auteurs chinois nous apprennent, au contraire, que sous les *Han*, c'est-à-dire un peu avant l'ère chrétienne, elle était comprise dans le *Man-ty* ou *pays des barbares méridionaux*; mais les historiens en font rarement mention, parce que ses habitans, réputés barbares, n'envoyaient ni ambassades ni tributs aux empereurs. Les Japonais l'occupèrent en 1621 et permirent aux Hollandais d'établir un comptoir sur une des îles situées près de la côte occidentale. Les Portugais la connaissaient déjà. Mais vers le milieu du XVIIe siècle les Japonais ayant renoncé à sa possession, les Hollandais s'en emparèrent et élevèrent plusieurs petits forts autour de leur comptoir. Ils en furent cependant chassés en 1661 par un pirate chinois nommé *Tching-tching-koung*, et connu des Européens sous le nom de *Koxinga*; ils n'y rentrèrent en 1683 qu'à l'aide des troupes de l'empereur de la Chine, qui la déclara partie intégrante de ses États. Cette île est longue de 90 lieues et large de 35; une chaîne de montagnes, qui la traverse du nord au sud dans toute sa longueur, la divise

(1) *Candidius* : Relation sur Formose, dans les *Voyages de la Compagnie*, V, 162. — (2) Lettres édifiantes, XIV, 51, 52.

en deux parties à peu près égales : l'orientale, habitée par des peuples sauvages et indépendans, est peu connue; l'occidentale est occupée par les Chinois. Parmi ses montagnes, que l'on sait être riches en métaux précieux, on signale quatre volcans. On y compte un grand nombre de cours d'eau, dont 6 ou 7 méritent le titre de rivières; parmi ses lacs il y en a deux qui ont plus d'une lieue de circonférence (1).

Les *îles des Pêcheurs*, en portugais *Pescadores*, et en chinois *Pheng-hou*, voisines de Formose, en sont une dépendance. La plus considérable, qui donne son nom aux autres, n'a que 3 lieues de circonférence; mais elle offre un port vaste et commode. Au sud-ouest et au sud de Formose se trouve la petite *Lieou-khieou*, qui est déserte, et l'île *Lang-khiao*, habitée par des Formosans.

Les Chinois entretiennent à Formose un corps de 16,000 hommes d'infanterie; les produits qu'ils en retirent sont peu considérables : ils se composent d'environ 80,000 hectolitres de blé, et de 7 à 8000 onces d'argent.

« La plus considérable des provinces méridionales de la Chine est celle de *Kouang-toung*, au sud-ouest de Fou-kian; la province de *Kouang-si* et le royaume de Tong-king la bornent à l'ouest. Cette province est très-fertile en grains et en fruits de toutes espèces; on y trouve des mines d'or, des pierres précieuses, des perles, de l'étain, de l'ivoire et des bois odoriférans dont on fait toutes sortes d'ouvrages. Une production rare et particulière à cette province est l'arbre que les Portugais ont appelé *bois de fer* : en effet il ressemble au fer par sa couleur, par sa dureté et sa pesanteur, qui ne lui permet pas de flotter sur l'eau. *Kouang-tcheou*, que nous appelons *Canton*, capitale de la province, est une des plus peuplées et des

(1) *Klaproth* : Description de l'île Formose, extraite de livres chinois.

plus opulentes villes de la Chine : son port est, dans tout l'empire, le seul qui soit fréquenté par les Européens. La campagne voisine est entrecoupée de collines arides, de vallées verdoyantes, de petites villes, de villages, de hautes tours, de temples et d'habitations de mandarins; elle est délicieusement arrosée de lacs, de canaux et de petites branches de la rivière *Ta* ou *Ta-kiang*, couverte de bateaux et de jonques. »

Canton, situé entre la rive septentrionale du *Tchu-kiang*, que les Européens nomment *Tigre*, et la rive orientale du *Pé-kiang* ou *Tchhing-kiang*, se compose de deux villes également grandes et populeuses : l'une, située à quelque distance du fleuve, est, comme toutes les cités chinoises, entourée de murs peu élevés, dans lesquels on n'a pratiqué qu'un très-petit nombre de portes dont l'entrée est sévèrement défendue aux étrangers. Ses rues sont étroites, tortueuses, mais propres, ses maisons basses et construites en briques. C'est l'ancien Canton. Le nouveau Canton, contigu au premier, n'est pas mieux bâti, bien que par suite d'un incendie qui consuma en 1823 environ 10,000 maisons et tous les comptoirs des étrangers, il ait été reconstruit en 1824. Cette nouvelle ville occupe, dans une plaine, le même emplacement qu'autrefois. Elle n'est pas fermée; aussi les Chinois la considèrent-ils comme un faubourg de l'ancienne ville, dont elle n'est qu'une copie. Les factoreries, rebâties sur des plans plus vastes, forment sur les bords du Tchu-kiang un beau quartier, bordé de quais larges et bien construits.

« Si, laissant les factoreries sur la droite et le fleuve « derrière soi, dit un voyageur français, on entre dans la « ville, on trouve partout l'image de l'activité et de l'indus- « trie; les rues, il est vrai, sont étroites, tortueuses, mais « longues, très-unies et d'une admirable propreté; les mai- « sons, construites la plupart en bois avec une galerie cou-

« verte au premier étage, ont un air d'aisance agréable à la « vue : la forme particulière du toit, qui fait saillie sur le de- « vant, les ornemens bizarres dont il est garni, les couleurs « brillantes qui couvrent la façade, forment un spectacle « difficile à rendre. Chaque corps de métier occupant un « quartier particulier, les boutiques de chaque rue ont une « apparence uniforme, mais qui devient de plus en plus bril- « lante, à mesure qu'elles sont plus voisines des factoreries.

« Dans cette partie de la ville, les magasins ont pris pour « ainsi dire une apparence européenne, et les deux rues « principales, qui ont reçu les noms anglais de *New-China-* « *Street* et de *China-Street*, ne dépareraient pas, sous le « rapport de la symétrie, de l'élégance des boutiques et de « la manière dont les marchandises sont disposées pour ten- « ter les chalands, les plus beaux quartiers marchands de « Londres ou de Paris. Ces espèces de passages, pavés avec « des dalles toujours très-propres, et qu'une tente défend « contre les rayons du soleil, sont bordés de petites mai- « sons contiguës, bien peintes, et portant écrit en lettres « d'or le nom du marchand : c'est là que sont exposés les « objets qui trouvent en Europe tant d'acheteurs ; que bril- « lent tous ces meubles en laque aux formes singulières, aux « dessins plus bizarres encore dont notre industrie, dépour- « vue des matériaux que la Chine et le Japon seuls produi- « sent, n'a pu encore égaler la perfection.

« Dans cette ville immense tout semble avoir été sacri- « fié au commerce : les rues sont bordées de deux longues « files de magasins toujours très-propres, et disposés à peu « près comme ceux de nos petites villes de France. Un vaste « comptoir bien simple en occupe le fond, où sont rangées « les marchandises sur des planches et dans des cases ; der- « rière la boutique est une petite chambre où les hommes « prennent leurs repas. J'ai déjà dit que les femmes, toujours « enfermées, logeaient ailleurs, loin des yeux de leurs pa-

« rens. Au-dessus de la boutique se trouve l'appartement « rempli de marchandises, où restent les commis, que la « prudence commande d'y laisser la nuit, car le maître re- « tourne chaque soir à sa maison particulière, qu'habitent « ses femmes et ses enfans.

« Les demeures des premiers mandarins et des hanistes « sont de grandes maisons en pierre ou en bois, sans or- « nemens, à un seul étage, qu'environnent de vastes cours « ceintes de hauts murs; les portes, massives et grossières, « ont plutôt l'air de fermer des prisons que des palais (1). »

« Quant à la population de Canton, le P. *Lecomte* l'estimait à 1,500,000 âmes; le P. Duhalde la réduit à 1,000,000. Sonnerat accuse ces deux auteurs d'une exagération ridicule; il assure qu'il a vérifié, avec plusieurs Chinois, la population de cette ville, et qu'elle ne monte qu'à 75,000; mais il ne nous communique pas son calcul, et montre d'ailleurs trop de prévention contre les Chinois pour être cru sur parole (2). Les compagnons de Cook (3) apprirent des facteurs anglais établis à Canton plusieurs détails qui semblent indiquer dans la ville et les faubourgs une population de 150,000. Dans les *sampanes* ou bateaux, qui sont au nombre de 40,000, il peut vivre 100,000 âmes tout au plus, quoique les Anglais en aient supposé beaucoup plus. Ainsi Canton aurait 250,000 habitans. »

Quelques auteurs lui en donnent environ le double.

« Nous parlerons plus loin du commerce de Canton. Ici nous devons continuer notre marche topographique. »

Chao-tcheou, dans la partie septentrionale de la province, est une ville renfermant 10,000 familles, près de

(1) M. *La Place* : Voyage autour du Monde par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite*, pendant les années 1830, 1831 et 1832. Tom. II, p. 131 et suivantes.

(2) *Sonnerat*, Voyage aux Indes, t. II, p. 24.

(3) Troisième Voyage de *Cook*, traduction française, t. IV, p. 563.

laquelle se trouve un couvent qui attire chaque année un grand nombre de pèlerins. *Nan-hioung-fou* est célèbre par ses temples, dont un est dédié à Confucius; *Tchao-khing-fou*, fortifiée et bien bâtie, est la résidence du gouverneur des deux provinces de Kouang-toung et de Kouang-si. Mais jetons un coup d'œil sur le golfe de Canton.

« *Macao*, établissement portugais, sur une petite langue de terre qui tient à une île, ne conserve que le souvenir de son ancienne importance. Trois ou quatre cents soldats nègres formaient toute la garnison lors du voyage de Macartney. Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le temps de leur puissance et de leurs grandes entreprises, c'est-à-dire vers l'an 1580, pour avoir délivré la Chine d'un chef de pirates qui avait mis le siége devant Canton; ils y firent long-temps un commerce considérable, non seulement avec la Chine, qu'ils fréquentaient presque seuls, mais encore avec d'autres contrées de l'Asie orientale, et particulièrement avec le Japon et le Tong-kuing. »

Aujourd'hui Macao, tombée avec la puissance de ses fondateurs, n'est plus une cité portugaise; le pavillon du Portugal flotte encore sur ses murailles, mais toute l'autorité est entre les mains d'un mandarin, dont un ordre suffit pour suspendre tout commerce, ou pour empêcher les provisions de vivres d'entrer dans les forts, dont la garnison, composée de soldats indiens aussi lâches que mal armés, est méprisée même des Chinois. Le revenu des douanes et celui des impôts est perçu par les fonctionnaires chinois; enfin la population de cette ville, qui était encore dans le siècle dernier de plus de 30,000 âmes, n'est plus que d'environ 10 à 15,000 individus, composés de Chinois, de Malais et de prétendus Portugais, car on ne peut donner ce nom à une race abâtardie, mélangée de sang nègre et portugais, ayant tous les vices et la nonchalance des nations dont elle descend sans en avoir les ver-

tus. « Canton, dit le navigateur que nous avons précédemment cité, est regardé par les Chinois comme le refuge de tous les mauvais sujets des pays voisins, et Macao comme la sentine de Canton. »

Macao présente du côté de sa rade un grand nombre de belles maisons qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au sommet que domine sa forteresse. Son aspect est beau et imposant. On a devant soi, au fond d'une baie de sable, la muraille qui séparait autrefois le territoire chinois du territoire portugais, muraille que les Chinois ont franchie, mais que des étrangers ne dépasseraient pas impunément. Sur la gauche s'élève, à l'extrémité d'une pointe de rochers assez élevés, une batterie plus blanche que solide, qui ne sert plus qu'à rendre des saluts aux navires; un peu au-dessus on reconnaît à ses hautes murailles ombragées de grands arbres le couvent de la Guia, résidence de l'évêque; deux autres monastères, presque abandonnés, s'élèvent du même côté; la demeure du gouverneur et les élégantes habitations des Européens, parmi lesquels dominent les Anglais, bordent les quais. Macao est redevable aux Chinois de ses beaux marchés couverts, si propres, si bien aérés, dont l'emplacement a été conquis sur la montagne à force de travaux. Toutes les rues sont étroites, tortueuses, plus ou moins en pente, mais propres et bordées de petites maisons à un seul étage, en pierre et blanchies à la chaux (1).

« Un groupe de rochers, près d'une des plus hautes éminences de la ville, forme un antre appelé *grotte du Camoëns :* la tradition dit que c'est là que le poète de ce nom a composé son fameux poème de la Lusiade. Un habitant de Macao a su encadrer dans son jardin cet endroit pittoresque, asile sacré du malheur et du génie. »

Cette grotte se compose de deux énormes blocs de ro-

(1) M. *La Place :* Voyage autour du Monde.

chers laissant entre eux un vide haut de 6 pieds et large de 3, et d'un troisième qui forme le toit et supporte un kiosque. M. de Rienzi, qui a consacré plusieurs années à parcourir l'Inde, les côtes de la Chine et l'Océanie, fit sculpter à Macao un buste du Camoëns, le plaça dans la grotte et fit graver autour de l'image du poète une inscription en chinois, et une autre qu'il composa en vers français (1); mais un Anglais locataire du jardin, jaloux de ce que l'honneur rendu à la mémoire d'un grand homme rejaillissait sur la nation française, a fait enlever l'inscription qui décorait le buste monumental.

« Les *îles des Larrons*, voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates, qui fréquemment enlèvent les petits bâtimens chinois employés au cabotage entre Macao et Canton. Une petite puissance européenne exterminerait facilement ces pirates; mais le gouvernement de la Chine fait de vaines tentatives pour s'en délivrer. Ces pirates sont liés avec les rebelles et les mécontens de l'intérieur.

« La pointe méridionale de la province de Kouang-toung et de la Chine continentale s'allonge en forme d'une étroite péninsule vers l'île d'*Haï-nan*, qui appartient à ce gouvernement lorsqu'elle n'est pas en état de rébellion.

(1) Voici la traduction de l'inscription chinoise :

« AU LETTRÉ PAR EXCELLENCE.

« Les qualités de l'esprit et du cœur l'élevèrent au-dessus de la plupart « des hommes : de sages lettrés l'ont loué et vénéré, mais l'envie le « réduisit à la misère. Ses vers sublimes sont répandus dans le monde « entier. Ce monument a été construit pour transmettre sa mémoire à la « postérité. »

L'inscription en vers de M. de Rienzi est trop longue pour que nous la donnions ici, mais nous reproduirons celle en style lapidaire qui termine le tout.

Au grand Louis de Camoëns,
Portugais, d'origine castillane,
L'humble Louis de Rienzi,
Français, d'origine romaine.

25 août 1828.

« Cette île a plus de 1800 lieues carrées de surface. La partie du nord est un pays plat et uni; au midi s'élèvent de hautes montagnes. L'air y est malsain et l'eau pernicieuse, si l'on n'a la précaution de la faire bouillir. Cependant de nombreuses rivières et des pluies fréquentes dans certaines saisons rendent les campagnes assez fertiles en sucre, indigo, coton, mais surtout en riz; les habitans en recueillent souvent deux moissons par an. La capitale, *Khioung-tcheou*, est bâtie sur un promontoire, et les vaisseaux viennent mouiller jusque sous ses murs. »

Cette ville, située sur la côte septentrionale, passe pour avoir plus de 100,000 habitans; elle est ceinte d'une muraille de 40 pieds de hauteur; ses rues sont larges et pavées en dalles; elle renferme une bibliothèque et deux colléges. L'île d'Haï-nan forme un département de la province de Kouang-toung; elle est longue de 50 lieues et large de 30; l'espace qui la sépare de la péninsule de *Loui-tcheou* n'a que 4 lieues de largeur. Ses côtes orientales sont bordées de petites îles appelées *îles Taya* et *îles Tinosa*.

« Les indigènes d'Haï-nan, en général très-laids, d'une taille fort petite et d'un teint cuivré, portent leurs cheveux passés dans un anneau sur le front. Ils vont presque nus; les femmes croient s'embellir par des raies bleues qu'elles se font avec de l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas du visage; les uns et les autres portent des boucles d'oreilles d'or et d'argent. Leurs armes sont l'arc et la flèche; mais ils se servent avec plus d'adresse d'une espèce de coutelas. C'est le seul instrument qu'ils emploient à faire leurs ouvrages de charpente et à couper les bois et les broussailles lorsqu'ils traversent les forêts.

« Outre les mines d'or qui sont au centre de l'île, il y a plusieurs dépôts d'argiles colorées dans la partie du nord; on les porte à Canton pour peindre la porcelaine. Les

meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour la sculpture, se tirent des montagnes. Le plus précieux de ces bois, après le bois d'aigle, est celui que les Européens nomment *bois de rose* ou *de violette*. Il y a aussi un bois jaune qui est d'une beauté remarquable et qui passe pour incorruptible. On le façonne en petites colonnes qui se vendent à un très-haut prix. On pêche des perles sur les côtes. Les Chinois savent forcer, dit-on, le mollusque à coquille bivalve qui la fournit, à produire ce suc calcarifère, qui, durci, devient une matière si précieuse. Lorsque l'animal, paraissant à la surface des eaux, ouvre sa coquille, ils y font entrer une ficelle à laquelle sont attachées des boules de nacre (1) : selon d'autres, ils y enfoncent un bout de fil d'archal ; l'animal blessé recouvre ces substances étrangères d'un suc qui devient de la nacre, ou même des perles (2). Les anciens connaissaient des pratiques semblables (3), et Linnæus, à la suite de plusieurs expériences, annonça qu'il avait trouvé le secret de forcer les moules à produire des perles (4).

« La province de Canton est séparée de celle de *Kiang-si*, par la grande montagne nommée *Mi-lin*, sur laquelle on a pratiqué un chemin d'un peu plus d'une lieue, bordé de précipices affreux. Un temple y est consacré à la mémoire du mandarin qui a fait exécuter ce travail. C'est un passage aussi fréquenté que les rues d'une grande ville.

« Après avoir franchi ces montagnes, on découvre de belles vallées et des campagnes très-bien cultivées. Cependant la province de Kiang-si, toute fertile qu'elle est, ne donne pas beaucoup plus de riz qu'il n'en faut pour

(1) Mém. de l'académie des sciences de Stockholm, XXXIV, p. 89, trad. all. — (2) *Fabricius* : Lettres écrites de Londres, p. 104.

(3) *Philostrat*. Vit. Apollon. III, 57, edit. Olear., p. 139. *Tzetzes*, varior., l. II, segm. 375. *Gesner*, Histoire naturelle, IV, p. 634.

(4) *Schlœtzer*, Correspondance, cah. XL, p. 251.

la nourriture de ses habitans très-nombreux; aussi passent-ils pour être très-économes, et leur sordide avarice leur attire les railleries des Chinois des autres provinces. Les lacs et les rivières sont remplis de saumons, de truites et d'esturgeons. Les montagnes sont toutes couvertes de bois, ou célèbres par leurs simples et leurs herbes médicinales, leurs mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain. On y fabrique de très-belles étoffes, et le vin de riz qu'on y fait passe pour délicieux au goût des Chinois : elle est surtout renommée par cette belle porcelaine qui se fait à *King-te-tching*, où l'on compte plus de 500 fourneaux. Cette ville ne passe que pour un *bourg*, et cependant les missionnaires y placent un *million* d'habitans. Ils n'en comptent pas tout-à-fait autant à *Nan-tchang-fou*, capitale de la province; on ne lui accorde même que 3 à 400,000 âmes.

« La porcelaine est la marchandise sur laquelle roule tout le commerce de cette ville. C'est la seule véritable; car l'espèce de porcelaine qui se fait à Canton, dans la province de Fou-kian et en quelques autres endroits, n'est pas même tant estimée en Chine que l'est la faïence en Europe. »

Le Kiang-si renferme, parmi les chefs-lieux de ses départemens, quelques villes qui méritent d'être citées : telles sont *Kouang-sin-fou*, où l'on fabrique les meilleures chandelles de l'empire; *Kieou-kiang-fou*, qui possède un port de commerce sur la rive droite du Yang-tseu-kiang; *Ki-an-fou*, où l'on voit quelques beaux édifices publics; enfin *Kan-tcheou*, ville bien bâtie, qui renferme deux temples assez beaux, et qui fait un grand commerce d'encre de la Chine et de vernis estimé.

« L'ancienne et vaste province de *Hou-kouang* se trouve au centre de l'empire; l'Yang-tseu-kiang la traverse. La plus grande partie de la province est un pays plat, coupé de lacs et arrosé de rivières, où l'on pêche une infinité d'excellens poissons, et dont les bords sont couverts d'oiseaux

sauvages. Les campagnes y nourrissent des bestiaux en grand nombre; la terre y produit toutes sortes de grains et de fruits, surtout des oranges et des citrons de toutes les espèces. Enfin on appelle communément cette province le grenier de l'empire. Il y a des mines de fer, d'étain et d'autres métaux; on tire de l'or du sable des torrens qui descendent des montagnes. »

Aujourd'hui cette province en forme deux : celle de *Hou-nan*, qui comprend la partie méridionale, et celle de *Hou-pe* la partie septentrionale.

Le nom de *Hou-nan* signifie *au sud du lac*, parce qu'en effet cette province est située au sud du lac *Thoung-thing*, qui a 27 lieues de longueur sur 10 de largeur.

« La douceur du climat et la fertilité des terres font regarder cette province comme une contrée délicieuse; aussi les Chinois l'appellent-ils le jardin de l'empire. Ils prétendent que c'est dans cette province que *Fo-hi*, le premier fondateur de leur monarchie, avait établi sa cour. En effet, l'air y est tempéré et fort sain. Les productions de tous genres y viennent dans la plus grande abondance : froment, riz, pâturages, fruits délicieux de toutes espèces et nombreux bestiaux; voilà les seuls tableaux que présente ce riche pays, qui est presque tout campagne, excepté vers l'occident, où s'élèvent des montagnes couvertes de forêts. »

On peut juger de l'étendue qu'avait l'ancien Hou-kouang, puisque le Hou-nan, qui en comprend un peu plus de la moitié, a 125 lieues de longueur et 100 de largeur. Sa capitale est *Tchhang-cha-fou*, qui n'a d'ailleurs rien de remarquable. *Yo-tcheou*, à laquelle on donne 200,000 âmes, fait un commerce de transit considérable. Aux environs d'*Heng-tcheou* il y a des mines d'argent dont l'exploitation n'est pas permise.

La province de *Hou-pe*, c'est-à-dire *au nord du lac*, passe pour avoir 125 lieues de longueur et 70 de largeur. Elle

est regardée avec la précédente, par les Chinois, comme le grenier de l'empire.

« *Wou-tchhang-fou*, capitale de cette province, est presque au centre de toute la Chine. On peut comparer son enceinte à celle de Paris. Elle fait un débit prodigieux du papier de bambou qui s'y fabrique. *Hang-yang-fou* n'est séparée que par le Kiang de Wou-tchhang-fou; c'est encore une ville considérable et très-commerçante. On regarde la ville forte de *King-tcheou* comme une des clefs de l'empire. Elle est située au nord-ouest, au pied des montagnes. »

La province de *Ho-nan*, située au nord de celle de Hou-pe, a 140 lieues de longueur et 130 de largeur. Sa superficie est d'environ 10,000 lieues carrées. Son climat tempéré, son sol fertile, ses immenses pâturages, ses nombreuses montagnes, couvertes d'épaisses forêts, la mettent au rang des plus riches de l'empire.

« *Khaï-foung-fou*, sa capitale, est une grande ville, riche et peuplée, située sur le fleuve Hoang-ho, mais dans un lieu fort bas, en sorte que les eaux du fleuve sont plus hautes que la ville. Cette situation, malgré les digues construites pour parer aux inondations, l'expose à de grands dangers. En 1642, l'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un prince chinois rebelle qui s'y était retranché, il y eut 300,000 individus noyés dans cette occasion. Les Chinois croyaient bonnement autrefois que la ville de *Ho-nan-fou* était le centre de la terre, parce qu'elle était alors au milieu de leur empire.

« La ville de *Teng-foung-hien* est célèbre par la tour qu'y éleva le fameux Tcheou-kong, et d'où il avait coutume d'observer les astres. On y voit encore un instrument dont on prétend qu'il se servait pour prendre l'ombre du midi, afin de connaître l'élévation du pôle (1). Il vivait près de

(1) *Mailla :* Histoire de la Chine, I, 319, comp. *De Guignes* fils, dans les *Annales des Voyages*, etc., VIII, 165.

1000 ans avant Jésus-Christ, et les Chinois prétendent qu'il a été l'inventeur de la boussole. »

Tchin-tcheou est l'une des villes les plus florissantes de la province; *Weï-hoeï-fou* est le chef-lieu d'un département qui comprend 10 arrondissemens.

« Nous allons examiner la partie nord-ouest de la Chine. La province de *Chan-si* est l'une des plus petites; elle est bornée à l'est par le Tchy-li; la grande muraille la sépare au nord de la Mongolie. L'histoire chinoise rapporte que c'est dans cette province que les premiers habitans de la Chine ont fixé leur séjour. Le climat en est sain et agréable : le pays, quoique montagneux, est néanmoins assez fertile en millet, en blé, et surtout en raisins, dont il ne tiendrait qu'aux Chinois de faire du vin s'ils voulaient; mais ils préfèrent les sécher.

« On y trouve encore du porphyre, du marbre et du jaspe de diverses couleurs, et une pierre bleue, peut-être le lapis-lazuli, dont on se sert pour colorer les porcelaines. On y voit de tous côtés des mines de fer très-abondantes, des lacs salés dont on tire du sel et des eaux minérales.

« La capitale, *Thai-youan-fou*, était autrefois une très-belle ville remplie de palais qui étaient habités par les princes du sang de la famille impériale Thai-ming-tchao; mais tous ces grands édifices ont dépéri sans qu'on ait pensé à les rebâtir. On y fabrique des tapis façon de Turquie. Il s'y fait aussi un grand commerce des ouvrages en fer qu'on y travaille. Cette ville, qui est ancienne et fort peuplée, a environ trois lieues de circuit. On voit sur les montagnes voisines de beaux sépulcres en marbre ou en pierre de taille, des arcs de triomphe, des statues de héros, de lions, de chevaux et d'autres animaux. Tout cela est environné d'une espèce de forêt d'anciens cyprès plantés en échiquier. »

Fen-tcheou est célèbre par ses eaux minérales et thermales, et florissante par son commerce et son industrie. *Taï-thoung-fou*, située dans une contrée montagneuse, près de la grande muraille, est exposée aux excursions des nomades mongols; aussi est-elle défendue par une nombreuse garnison.

« Le *Chen-si* est la plus grande province de la Chine. Elle confine à la Mongolie, aux Kalmouks de Khoukhou-noor et aux Sifans. L'air y est tempéré. Les empereurs y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Les habitans de cette province sont plus robustes, plus braves, et même d'une plus belle taille que les autres Chinois; leur milice a toujours été redoutable. Cette province fournit quantité de plantes médicinales. Les montagnes nourrissent beaucoup de bétail, et surtout des mulets; le froment et le millet y croissent si promptement que pendant l'hiver les laboureurs font brouter l'herbe par les brebis, afin de la faire repousser au printemps avec une nouvelle force. Aux environs de Lin-tao-fou, sur la frontière des Sifans, on trouve des bœufs sauvages, et, à ce qu'on dit, une espèce de tigre (1).

« *Si-ngan-fou* ou *Si-an-fou*, capitale de cette province, est, après Péking, une des plus belles et des plus grandes villes qui soient en Chine. Ses murs ont quatre lieues de tour. Quelques unes des portes de cette ville sont magnifiques et d'une hauteur extraordinaire. On y voit encore un vieux palais où demeuraient les anciens rois de la province. Les principales forces de Mandchoux destinées à la défense du nord de la Chine sont en garnison dans cette ville. On trouva en 1685, près de cette ville, en creusant les fondemens d'une maison, une table de marbre portant une inscription en caractères chinois, avec des mots sy-

(1) *Duhalde*, I, p. 212.

riaques, et une croix gravée au haut de cette table. Plusieurs savans se sont appliqués à chercher l'intelligence des mots et des figures gravés sur ce monument. L'écriture contient 62 signes en caractères chinois, distingués en 29 colonnes; elles renferment un discours sur les principaux articles de foi. Il est aussi fait mention de plusieurs points de la discipline ecclésiastique. On y lit les noms des empereurs ou rois qui favorisèrent la prédication du christianisme, introduit l'an 635 de Jésus-Christ par des missionnaires nestoriens venus de Perse et de Syrie (1). Ces nestoriens possédaient encore plusieurs églises dans la Chine du temps de Marco-Polo, ou vers l'an 1300 (2). »

Si-an-fou possède aussi plusieurs monumens antiques, parmi lesquels nous en citerons un qui a été le sujet de diverses dissertations de la part des savans versés dans les langues et les antiquités de l'Asie orientale : c'est une copie de l'inscription de Yu, que l'on voit gravée sur une montagne, près de laquelle l'Hoang-ho a ses sources. Elle est destinée à transmettre à la postérité le souvenir des immenses travaux que le ministre Yu, sous le règne d'Yao, fit exécuter plus de 22 siècles avant notre ère, pour ouvrir un libre cours au fleuve qui auparavant inondait la contrée.

A 50 lieues au sud-ouest de Si-an-fou, *Han-tchoung-fou*, dans un pays montagneux, fait un grand commerce de miel, de cire, de musc, et de cinabre. C'est à cette ville que se termine une magnifique route qui part de la capitale, et qui fut faite par une armée de 100,000 hommes; elle a nécessité l'aplanissement de plusieurs montagnes et la construction d'un grand nombre de ponts jetés au-dessus de précipices.

La partie occidentale de la province de Chen-si a servi

(1) *Alvarez de Semedo :* Historia de la China. *Lecomte*, Mémoires, I, 143. *Duhalde*, etc. — (2) *Marco-Polo*, de reb. orient. II, 61, 64, I, 62.

à former celle de *Kan-sou*, dont dépend administrativement une partie du Turkestan chinois. Sa capitale est *Lan-tcheou*, sur la rive droite du Hoang-ho. Elle fait un grand commerce avec la Mongolie. *Koung-tchhang* est célèbre par le tombeau de Fo, situé sur une montagne voisine. *Khing-yang* est une forteresse destinée à arrêter les excursions des nomades. *Kan-tcheou* est connu des Chinois pour ses fabriques de gros draps qu'on emploie à faire des manteaux pour la pluie.

« En nous dirigeant au sud-ouest, nous entrons dans le *Szu-tchouan* ou *Szou-tchouan*. Cette province ne le cède guère à la plupart des autres de l'empire ni par sa grandeur ni par la richesse de ses productions; elle avait été désolée autrefois par les guerres des Tatares, mais elle s'est bien remise depuis. Le grand fleuve *Yang-tseu-kiang* la traverse, et répand partout la fertilité. Les habitans récoltent de la soie, du vin, du blé et des fruits en abondance; on y trouve des mines de fer, d'étain, de plomb et de mercure. Elle est renommée par son ambre, ses cannes à sucre, ses excellentes pierres d'aimant, et ses pierres d'azur ou lapis-lazuli, qui sont d'un très-beau bleu. On recherche ses chevaux, parce qu'ils sont, quoique petits, fort jolis et très-vifs. »

Suivant le P. Louis Lamiot, missionnaire lazariste, elle a 300 lieues de l'est à l'ouest, et 321 du nord au sud. Cette province, dit-il, est le pays des troubles, des guerres et des massacres. On dit que les races indigènes y ont été totalement détruites.

« *Tching-tou-fou*, capitale de la province, était autrefois une des plus belles villes de l'empire; mais ayant été ruinée en 1646, aussi bien que toute la province, durant les guerres civiles, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur; elle ne laisse pas néanmoins d'être très-peuplée et très-marchande. Sa position est charmante; elle est située dans une île que forment plusieurs rivières.

« *Loung'-an-fou*, par sa position sur les frontières de la Tatarie, a toujours passé pour une des plus importantes villes de la province. Elle est défendue par plusieurs forts, plus nécessaires autrefois qu'aujourd'hui.

« Nous voilà arrivés dans une province que l'on avoue être très-mal peuplée et mal cultivée; c'est celle de *Koueï-tcheou*. Elle est remplie de montagnes inaccessibles qui ont long-temps servi de repaires à des peuplades indépendantes, connues sous le nom de *Miao-tse*. Les empereurs ont tenté à différentes fois de peupler cette province; ils y ont envoyé des colonies entières; mais il paraît que ces moyens jusqu'ici ont été insuffisans. Les tributs de la province ne peuvent suffire à l'entretien et à la subsistance des nombreuses garnisons qui y sont établies : la cour est obligée d'y suppléer aux dépens du trésor impérial. Il y a dans les montagnes des mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre et de mercure. C'est en partie de cette province qu'on tire le cuivre dont on fait la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire. Elle produit aussi les meilleurs chevaux de toute la Chine. La soie y manque, mais on y supplée par la fabrication d'étoffes d'une certaine herbe qui ressemble assez au chanvre, et qui est très-propre à faire des habits d'été. »

Cette province passe pour avoir environ 130 lieues de longueur, 60 de largeur, et 10,000 lieues carrées de superficie.

« *Koueï-yang-fou*, sa capitale, est une des petites villes de la Chine, car elle a à peine une lieue de circuit. Ses maisons sont en partie de terre et en partie de briques. A *Sze-tchou-fou* ou *Szu-tcheou*, les habitans, quoique les moins grossiers de la province, vivent dans une profonde ignorance des sciences chinoises. Ils vont pieds nus, et marchent sur les rochers avec une vitesse surprenante. »

Les habitans de *Phing-youeï-fou* laissent tomber leurs

édifices en ruines, dans la crainte d'exciter la cupidité des peuplades qui habitent les montagnes voisines. Il en est de même de ceux de *Tchin-youan-fou*, à 40 lieues de la capitale.

« Au sud de cette province sauvage s'étend le *Kouang-si*, pays qui ne compte pas parmi les mieux peuplés de la Chine. Cette province produit du riz en si grande abondance, qu'elle en fournit pendant six mois de l'année à la province de Canton. Cependant elle n'est bien cultivée que dans les plaines du midi, où l'air est plus doux; vers le nord elle ne présente qu'un terroir inculte et des montagnes couvertes d'épaisses forêts.

« Il y a dans cette province des mines de toutes sortes de métaux, et surtout d'or et d'argent, mais dont la politique du gouvernement a toujours interdit l'ouverture aux particuliers. Il y croît aussi de la cannelle qui a une odeur plus forte et plus suave que celle de Ceylan. »

Les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts, qui, dans la partie méridionale, servent de retraite à des éléphans, des rhinocéros et des tapirs.

Les *Miao-tse* qui occupent, entre cette province et celle de Kouei-tcheou, deux territoires séparés et considérables, sont des peuples guerriers que les Chinois n'ont jamais pu soumettre. Ils pillent et ravagent souvent les deux provinces dont ils sont limitrophes. La seule autorité qu'ils reconnaissent à l'empereur de la Chine, c'est l'approbation du choix qu'ils font de leurs chefs. Ces princes ont sur leurs sujets droit de vie et de mort.

Kouei-lin-fou, capitale du Kouang-si, est située sur le Kouei-kiang, au pied d'une montagne couverte de fleurs, que les Chinois nomment *kouei*, et qui ont donné leur nom à la montagne, à la rivière et à la ville. Celle-ci est grande et ressemble par sa construction aux anciennes forteresses de l'Europe. *Ou-tcheou* fait un commerce considérable.

Thaï-phing-fou est le chef-lieu d'un département qui renferme un grand nombre de forts.

« C'est dans ce pays qu'on trouve les meilleures pierres que les lettrés emploient à faire leur encre. Marc-Pol y vit « des poules ayant, au lieu de plumes, des poils comme « les chats (1). » C'est le casoar (*casuarius galeatus*).

« Les peuples du *Kouang-si* passent pour barbares dans l'esprit des Chinois, parce qu'il y a dans leurs mœurs une certaine rudesse bien éloignée de la douceur et des manières cérémonieuses des Chinois.

« Dans le coin du sud-ouest se trouve l'*Yun-nan*. Cette province, une des plus riches de l'empire, avoisine l'empire *Birman* et les royaumes de *Laos* et de *Tongking*. Elle est toute coupée de rivières, et on y jouit d'un air fort tempéré. Les montagnes y ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierres précieuses, et surtout de rubis; on y voit de ce marbre peint naturellement de diverses couleurs, qui représente des montagnes, des fleurs et des arbres ou des ruines. On y trouve des chevaux, petits à la vérité, mais vigoureux, et des cerfs qui ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires (2). Les habitans, quoique forts et robustes, sont doux et affables, et ont beaucoup d'aptitude pour les sciences. La nation qui dominait autrefois dans cette province se nommait *Lo-lo*; elle était gouvernée par divers souverains. Après de longues guerres entreprises pour la soumettre, les Chinois prirent le parti de conférer aux seigneurs *lo-los* tous les honneurs des mandarins de la Chine, avec le droit de succession pour leurs descendans, à condition qu'ils reconnaîtraient l'autorité du gouverneur chinois de la province; qu'ils recevraient de l'empereur l'investiture de leurs terres, et qu'ils ne feraient aucun acte sans son consentement. Les *Lo-los* ne le

(1) *Marco-Polo*, de reb. orient., II, 68. — (2) Peut-être *cervus axis*.

cèdent pas, du côté de la taille, aux Chinois, et sont plus endurcis à la fatigue; ils ont un langage différent, et leur écriture, comme leur religion, ressemble à celle des bonzes du Birman; aussi ces bonzes ont-ils bâti, au nord de l'Yun-nan, de vastes temples qui sont différens de ceux des Chinois. Les seigneurs lo-los s'attribuent une autorité absolue sur leurs sujets, qui leur sont très-soumis.

« Nous savons peu de choses sur les villes de l'Yun-nan. On assure que la capitale, *Yun-nan-fou*, bâtie sur les bords d'un lac profond et large, a été long-temps la résidence d'un prince chinois vassal. On y fabrique des satins et des tapis; le commerce des métaux doit être considérable. *Tchhin-kiang-fou* est encore placé sur un lac, dans une situation pittoresque. *Wouting-fou* passe pour un boulevard des frontières de l'empire. »

Kouang-nan-fou est le chef-lieu d'un département dont les habitans, selon les Chinois, sont des barbares qui mangent des serpens, des rats et des insectes, et qui s'égorgent pour la moindre querelle. *Young-tchhang-fou* est dans un département très-peuplé, riche en or et en ambre, et qui produit de très-belle soie. L'Young-tchhang est peut-être le pays que Marco-Polo nomme *Un-chians.*

LIVRE CENT QUARANTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Tableau politique de la Chine.

« Il nous resterait à parcourir encore un vaste champ, si nous voulions entrer dans toutes les recherches qu'exigerait un tableau complet de l'état politique de la Chine; mais ces détails, convenables dans un ouvrage particulier de géographie statistique, sortiraient du cadre étroit de ce *Précis universel;* d'ailleurs, cette matière a trop de fois exercé en vain la sagacité des Européens. Nous ne nous flattons pas de pouvoir éclaircir des questions qui embarrassent ceux même qui ont visité ce pays singulier, et nous nous bornerons, par tous ces motifs, à un aperçu sommaire.

« Les traits du visage et la charpente osseuse de la tête rapprochent les Chinois de la grande race jaune ou mongole. La tête presque quadrangulaire, le nez court sans être épaté, le teint jaune, la barbe peu fournie; voilà ce qu'ils tiennent de leur race primitive. Mais la position oblique des yeux semble appartenir à la nation chinoise et à ses colonies, telles que les Japonais, les Coréens. Un séjour de plusieurs siècles, sous un climat plus doux, a donné à cette race sortie de l'Asie centrale un caractère particulier, et a embelli leurs traits en les affaiblissant. Il doit certainement y avoir une grande différence entre les Chinois du midi et ceux du nord, entre les habitans des montagnes, des plaines et des côtes. On sait que le teint des Chinois varie beaucoup; mais nous manquons de ren-

seignemens pour tracer les nuances successives qui doivent séparer le grossier Kalmouk du rusé habitant de Canton.

« Une Chinoise ne se croit belle qu'autant qu'elle a les yeux bridés, les lèvres un peu gonflées, les cheveux lisses et d'un noir d'ébène, et les pieds d'une petitesse extrême : ce dernier trait achève l'idée de la beauté. Pour leur donner cette perfection, on a soin de leur emmailloter étroitement les pieds dans leur jeunesse; aussi, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher (1). Chez les hommes l'embonpoint, signe d'une vie oisive, est un titre à la considération. Les hommes maigres passent pour des gens de peu de talent (2). Les gens comme il faut laissent croître les ongles des doigts. On teint en noir les cheveux et la barbe.

« En considérant les Chinois du côté moral, l'on s'aperçoit bientôt qu'ils possèdent les vertus et les vices ordinaires d'un peuple esclave, manufacturier et marchand. Le despotisme le plus absolu avait pris ou conservé à la Chine les formes extérieures du gouvernement patriarcal. Mais les despotes ayant négligé la discipline militaire, des révolutions fréquentes finirent par livrer le pays à des conquérans étrangers, aux Mandchoux. Dès cette époque, le fouet tatare a été joint à la verge paternelle qui jadis gouvernait la Chine. La seule institution qui tende à limiter le pouvoir est celle qui permet aux mandarins et aux tribunaux de faire quelquefois de très-humbles remontrances à l'empereur sur les erreurs de son gouvernement; lorsque c'est un prince vertueux, cette liberté a souvent été suivie des effets les plus salutaires. L'empereur s'intitule *fils sacré du ciel, unique gouverneur de la terre, grand père de son peuple.* On porte des offrandes à son image, à son

(1) *Macartney*, II, 239, Atlas, pl. II. — (2) *De Guignes*, I, 397. II, 157-159.

trône; sa personne est adorée : l'on se prosterne devant lui; s'il adresse la parole aux seigneurs de sa cour, ils doivent fléchir le genou en recevant ses ordres : tout ce qui l'entoure partage l'idolâtrie qu'on lui prodigue. Ses nombreuses concubines et les eunuques qui les gardent règnent souvent sous son nom. Quand ce demi-dieu sort, tous les Chinois ont soin de se renfermer dans les maisons; celui qui se trouve sur son passage ne peut éviter une mort soudaine qu'en tournant le dos ou en se prosternant la face contre terre. On ferme soigneusement les boutiques devant lesquelles l'empereur doit passer, et ce prince ne marche jamais sans être précédé de deux mille licteurs qui portent des chaînes, des haches et divers autres instrumens propres à caractériser le despotisme oriental.

« Neuf classes d'officiers, que les Européens nomment *mandarins*, remplissent les divers postes civils et militaires.

« Le pouvoir du mandarin est tout aussi illimité que celui du prince dont il tient son autorité. Un officier de cette espèce, passant dans une ville, fait arrêter qui bon lui semble pour le faire expirer sous les coups, sans que personne ose embrasser sa défense. Cent bourreaux sont les terribles avant-coureurs qui l'annoncent par une espèce de hurlement; si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous. Cependant le mandarin lui-même n'est pas à l'abri du bâton; l'empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère prévarication (1).

« Ces mandarins sont loin d'être ce que Voltaire a prétendu en faire; ce ne sont pas des philosophes occupés à contempler les beautés de la religion naturelle, qui, après s'être élevés au-dessus des passions humaines, veillent pa-

(1) *De Guignes*, II, 445. Mém. des Missionn., VIII, 41-348.

ternellement sur la vertu plus fragile de leurs frères; ce ne sont pas non plus des patriotes qui gardent avec intégrité et défendent avec énergie le dépôt sacré de la liberté et de la justice publique; ce sont tout simplement les satellites d'un despote absolu. Mal salariés, ils vivent du produit de leurs vexations. »

La justice est rendue gratuitement; les affaires s'instruisent en public; chacun plaide sa cause de vive voix ou par écrit, mais jamais par l'organe ou avec l'assistance d'un avocat : cette profession est inconnue en Chine, et nul n'a le droit de parler pour un autre. En matière civile la procédure est prompte, et le châtiment infligé sur-le-champ : c'est ordinairement la bastonnade. En matière criminelle, le procès est soumis au jugement de plusieurs tribunaux subordonnés les uns aux autres, et s'il s'agit de la peine de mort, elle ne peut être infligée sans que la condamnation ait été confirmée par l'empereur, qui jamais ne fait grâce, mais commue souvent la peine. Les exécutions ne se font qu'une fois par an, en automne : le supplice consiste dans la strangulation ou la décapitation.

Après la bastonnade, les amendes, les soufflets et le carcan portatif, les peines les plus ordinaires sont le tirage des bateaux, la prison et l'exil dans l'intérieur ou hors de l'empire. Plusieurs supplices cruels sont aussi en usage; dans certains cas même la torture est employée. Cependant on doit dire que légalement la question a été abolie dans ces derniers temps par le gouvernement: ce qui n'empêche pas les magistrats, et souvent même les agens inférieurs de la justice, de l'infliger arbitrairement, principalement dans les provinces éloignées. Quand on arrête un homme suspect ou accusé de crimes, dit un missionnaire récent, les magistrats essaient d'abord de le séduire pour que ce malheureux s'avoue coupable. Si ce moyen ne réussit pas, ils lui font donner la question, et redoublent de cruautés

jusqu'à ce que le misérable écrive ou signe l'aveu du crime dont il est accusé. Alors on dresse l'acte qui constate le délit, on le consigne dans les registres, et l'on en fait le rapport à l'empereur en se donnant des louanges. Le souverain ordonne alors que l'accusé soit envoyé devant le conseil des châtimens pour la suite du procès. Souvent le tribunal reconnaît l'innocence des accusés; mais il est rare que ces infortunés survivent long-temps aux rigueurs qu'ils ont endurées.

Toutefois la Providence n'a pas condamné l'espèce humaine à gémir et à ramper sans cesse sous la verge du despotisme; et la Chine elle-même, malgré ses institutions qui semblent la condamner à ne jamais entrer dans la voie du progrès social, aura sans doute un jour son époque de lutte, dans laquelle la liberté tentera de conquérir quelques uns de ses droits. Déjà l'on sait qu'il existe en Chine plusieurs sociétés secrètes : celle de la *Triade* et celle du *Nénuphar blanc*, reconnaissant un chef chinois que la police mandchoue, dit M. de Rienzi, n'a pu encore découvrir. Elles ont fomenté plus d'une insurrection sur différens points de l'empire. Ces sociétés ont pour but de secouer le joug des barbares. C'est toujours ainsi que débute le patriotisme, dans ses premiers essais d'affranchissement. Mais deux dispositions, qui donnent une idée peu favorable de la législation du peuple chinois tant vanté sous ce rapport, c'est la peine de mort appliquée à l'homicide même involontaire; et l'injuste préjugé de la loi d'État, qui regarde le sang d'un criminel de haute trahison comme entaché jusqu'à la neuvième génération.

La prétendue sagesse des lois chinoises peut être caractérisée en deux mots: ce sont de bons règlemens de police, accompagnés de beaux sermons de morale. L'empereur ne change pas ces lois, parce qu'elles lui laissent faire tout ce qu'il veut. Les mandarins ne les changent pas non plus, parce

qu'elles leur donnent une autorité despotique sur le peuple. Il y a des tribunaux où, pour la forme, on peut porter plainte contre ses supérieurs, avec la pleine certitude d'être puni pour une telle audace. Point de désunion parmi les aristocrates; car s'ils tiennent leur bâton levé sur la multitude, ils voient d'un autre côté le fouet impérial planer sur leurs propres têtes. Le despotisme tatare comprime celui des grands, et les force à rester unis. Point de résistance du côté du peuple; d'abord il n'a point de courage, mais il a beaucoup d'adresse : il trouve donc plus sûr, en rampant aux pieds de ses maîtres, de sauver une partie de son cher et précieux argent, que de risquer tout pour s'affranchir. Ensuite pourquoi se soulèverait-il? On le vole; mais on lui permet de voler à son tour, en trompant sur les poids et sur les marchandises. On rend mal la justice; mais ce n'est que pour ceux qui ont la sotte prétention de ne pas la payer. Ainsi le riche est content, le pauvre est contenu. Très-souvent les paysans, mourant de faim, se font voleurs de grands chemins : on les pend s'ils ne sont pas trop forts; mais s'ils battent l'armée envoyée contre eux, on négocie, on s'arrange, ou bien on les laisse indépendans dans leurs repaires : cela procure souvent un petit revenu aux gouverneurs. Enfin toutes les idées d'un Chinois sont dès l'enfance guidées vers un seul but, qui est l'obéissance; d'innombrables cérémonies lui rappellent à chaque instant la sainteté des rangs dans la société : chaque pas qu'il fait doit être une révérence, chaque phrase qu'il prononce doit être un compliment; il n'adresse jamais la parole à son supérieur sans se rappeler son propre néant. »

Des hommes d'un grand savoir se sont fait une fausse opinion de la langue chinoise. On lui a attribué l'état stationnaire dans lequel sont les sciences en Chine; on l'a représentée comme dépourvue de déclinaisons et composée

uniquement de monosyllabes. Abel Remusat a fait voir que beaucoup de caractères syllabiques se groupent deux à deux ou en plus grand nombre, que quelques uns même ne s'emploient jamais seuls et n'ont un sens que lorsqu'ils sont réunis avec d'autres. Il est vrai qu'une grande difficulté, pour les étrangers surtout, c'est qu'un même mot, à l'aide de six accens différens, prend souvent un grand nombre d'acceptions, suivant les diverses intonations qu'on lui donne et dont les nuances sont si délicates qu'elles ne peuvent être saisies que par les Chinois ou par ceux qui ont vécu long-temps en Chine.

« La multitude des caractères semble effrayante, dit « Abel Remusat, mais elle n'importe en rien, puisque la « plupart de ces caractères sont inusités, et que celui qui « en connaît 2000 n'est jamais embarrassé. Leur forme sem- « ble bizarre; et c'est précisément ce qui les grave plus fa- « cilement dans la mémoire : ils peignent les objets au lieu « des sons, et c'est encore, contre l'opinion commune, ce « qui aide à les retenir mieux et en plus grand nombre. « Une sorte de fatalité a voulu qu'une suite d'hommes peu « instruits et d'esprits faux aient prêté à la langue chinoise le « vague qui était dans leur imagination. Les Chinois, comme « les autres peuples, s'entendent en parlant et en écrivant. »

« La langue chinoise, ajoute Abel Remusat, a long-temps « passé pour être la plus difficile de toutes les langues du « monde; mais depuis dix ans qu'on la connaît mieux en « Europe, on en a levé les principales difficultés. L'écriture « a été primitivement figurative; elle est devenue en partie « syllabique, et s'applique à l'expression des sons comme « à la représentation des idées; et quoique le nombre des « signes composés qui la constituent soit pour ainsi dire « indéfini, les méthodes récemment introduites permettent « d'en acquérir en peu de temps une connaissance appro- « fondie. Les Chinois ont d'excellens dictionnaires, où tous

« les signes de leur écriture et tous les mots de leur langue « sont expliqués avec le plus grand soin et dans un ordre « très-régulier.

« Les syllabes radicales de la langue parlée sont en fort « petit nombre; mais elles se multiplient par des nuances « délicates d'articulation et d'intonation, et elles se réunis- « sent deux à deux ou trois à trois pour former des mots « composés. Chaque syllabe répond toujours à un signe écrit « qui a la même signification. La grammaire est simple, et « les rapports de syntaxe sont marqués par des particules « ou par la position relative des mots.

« La langue que parlent les hommes instruits est la même « dans tout l'empire; mais il y a en outre, dans beaucoup « de provinces, des dialectes particuliers qui sont peu con- « nus, parce qu'ils ne s'écrivent pas, et qu'ils sont parlés « surtout par des montagnards ou par les habitans des « contrées peu fréquentées. On a des vocabulaires de quel- « ques uns de ces dialectes, notamment de celui d'Emouï « (Hia-men) dans le Fou-kian, et de Canton dans le « Kouang-toung. La prononciation de Péking commence à « s'altérer par le séjour de la cour au milieu des Tatares. « Celle de Nanking passe pour plus polie et plus régulière. « Le mandchou, idiome radicalement différent du chinois, « et qui s'écrit alphabétiquement, est d'usage à la cour, à « l'armée, dans les garnisons, et les pièces officielles sont « ordinairement publiées dans les deux langues.

« La littérature chinoise est incontestablement la pre- « mière de l'Asie par le nombre, l'importance et l'authenti- « cité des monumens. Les ouvrages classiques qu'on nomme « *king* remontent à une époque très-ancienne. Les philo- « sophes de l'école de Confucius en ont fait la base de « leurs travaux sur la morale et la politique. L'histoire a « toujours été l'objet de l'attention des Chinois, et leurs « annales forment le corps le plus complet et le mieux suivi

« qui existe dans aucune langue; la géographie a été aussi « cultivée avec beaucoup de soin, et a donné naissance à « d'excellens ouvrages. L'usage des concours a donné un « grand essor à l'éloquence politique et philosophique. « L'histoire littéraire, la critique des textes et la biogra- « phie sont le sujet d'une foule d'ouvrages remarquables « par l'ordre et la régularité qui y sont observés. On pos- « sède beaucoup de traductions de livres sanskrits sur la « religion et la métaphysique. Les lettrés cultivent la poé- « sie, qui est assujettie chez eux au double joug de la « mesure et de la rime : ils ont des poèmes lyriques et nar- « ratifs, et surtout des poèmes descriptifs, des pièces de « théâtre, des romans de mœurs, des romans où le mer- « veilleux est mis en usage. On a composé en outre un « grand nombre de recueils spéciaux et généraux, des bi- « bliothèques et des encyclopédies, et dans le dernier siècle « on avait commencé l'impression d'une collection d'ou- « vrages choisis en 180,000 volumes. Les notes, les gloses, « les commentaires, les catalogues, les index, les extraits « par ordre de matières, aident à trouver avec facilité les « objets que l'on recherche. Les livres sont régulièrement « imprimés sur papier, les parties en sont classées, numé- « rotées et paginées; enfin il n'y a pas, même en Europe, « de nation chez laquelle on trouve tant de livres, ni de « livres si bien faits, si commodes à consulter, et à si bas « prix.

« L'instruction est très-répandue à la Chine : il n'y a pas « d'artisan qui ne sache au moins lire quelques caractères, « et faire usage des livres relatifs à sa profession. La foule « des lettrés qui n'ont pu réussir dans les examens se ré- « pand dans les villes pour y enseigner la lecture et les « élémens de la littérature. Les colléges n'ont pas de pro- « fesseurs à gages, mais des examinateurs et des proviseurs, « dont la grande affaire est de diriger les concours et de

« surveiller les étudians. Il y a à Péking un collége pour les « interprètes, où l'on apprend les langues des pays voisins « de la Chine (1). »

« Il serait inexact de prodiguer le nom de science à ces notions puériles que les Chinois conservent comme un précieux héritage de leurs anciens sages et de leurs législateurs. Les intérêts du genre humain sont étrangers aux Chinois. Le grand spectacle de la nature ne les excite pas à ces recherches hardies où la science européenne se plaît et quelquefois s'égare. Leur fameuse philosophie morale se borne à prêcher l'obéissance aux lois, et à indiquer en détail les humbles complimens et les ridicules civilités qui constituent ce qu'on appelle à la Chine la politesse. Ils n'ont aucune notion des principes qui constituent le beau dans les écrits, la régularité dans l'architecture, le naturel dans la peinture; et si cependant ils ont trouvé une espèce de beau dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terrains, c'est parce qu'ils ont copié exactement une nature bizarre, mais pittoresque. Les rochers sourcilleux et qui menacent de s'écrouler, les ponts suspendus au-dessus des abîmes, les pins rabougris, clair-semés sur les flancs des montagnes escarpées, de vastes lacs, de rapides torrens, des cascades écumantes, quelques pagodes élançant leurs sommités pyramidales au milieu de ce chaos; tels sont les paysages de la Chine en grand, tels sont les jardins chinois en petit (2).

« Les Chinois font les opérations d'arithmétique avec une vitesse incroyable, à l'aide d'un instrument nommé *souan-pon*, et dont les Russes se servent sous le nom de *schott*; c'est une chaîne contenant 10 rangées de boules en-

(1) *Abel Remusat* : Coup d'œil sur la Chine et sur ses habitans. — Nouveaux Mélanges asiatiques. — (2) *Chambers* : Dissertation on oriental gardening. London, 1772. *De Guignes*, I, 377; II, 406, 409. *Renouard de Sainte-Croix*, III, 156.

filées. Avant que les Européens eussent mis pied dans leur pays, ils ignoraient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent. Ils n'avaient rien de commode pour leurs observations astronomiques; et ce qu'il y avait parmi eux de connaissances métaphysiques n'était que dans la tête de leurs philosophes : les arts même que les jésuites y avaient introduits n'y fleurirent que peu de temps, et disparurent sous le règne de Khang-hi, contemporain de Charles II et de Louis XIV; il n'est guère probable qu'ils s'y relèvent jamais. On croit assez généralement qu'ils connaissaient l'impression avant les Européens, mais cela n'est vrai que de l'impression en planches gravées; jamais ils n'ont connu les caractères fondus et mobiles, dont l'invention appartient aux Hollandais ou aux Allemands. Cependant les Chinois ont eu des almanachs imprimés avec des planches massives plusieurs siècles avant que l'imprimerie fût connue en Europe. »

La belle édition des neuf King, ou livres classiques à l'usage des élèves du collége impérial, fut imprimée vers l'an 932 ou 952 de notre ère. Les Chinois faisaient usage de la poudre à canon avant l'ère chrétienne : cependant leur artillerie est fort en arrière. Le P. Amiot a prétendu, peut-être un peu trop légèrement, qu'à une époque très-reculée ils connaissaient non seulement les ballons, mais l'art de les diriger. Ils font depuis un temps immémorial des puits forés comme ceux que nous appelons *artésiens*, non pour obtenir des sources jaillissantes, mais pour exploiter le sel des sources salées, qu'ils trouvent ordinairement à 15 ou 1800 pieds de profondeur. Lorsque ces puits traversent un terrain houiller, il s'en exhale du gaz hydrogène carboné, que l'on utilise pour faire bouillir l'eau salée destinée à fournir le sel par l'évaporation, et pour éclairer les villes et les habitations voisines (1).

(1) *M. Imbert*, missionnaire apostolique : Lettres à M. ***, sept. 1826 et sept. 1827, écrites de Kiating-fou.

« Les talens mécaniques ont seuls été encouragés parmi les Chinois; aussi leur industrie dans les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque et autres fabriques sédentaires, est étonnante, et ne peut être comparée qu'à leurs travaux dans les champs, tels que la construction des canaux, l'aplanissement des montagnes et la formation des jardins. Mais dans plusieurs de leurs ouvrages on retrouve la preuve de cette vérité, qu'une nation esclave ne saurait pas même porter à leur perfection les arts mécaniques.

« Nous avons parlé de l'infériorité de leurs écluses. On ne peut pas non plus admirer leur science dans la navigation, quoiqu'ils aient remarqué avant nous la polarité de l'aimant. La boussole est parmi les Chinois d'un usage général. L'aiguille aimantée dont ils se servent est suspendue avec une extrême délicatesse, et elle est singulièrement sensible, c'est-à-dire qu'elle paraît se mouvoir, pour peu que la boîte où elle est placée change de position vers l'est ou l'ouest. Le nom que les Chinois donnent à leur boussole est *tingnan-ching*, ce qui signifie l'aiguille qui montre le sud; et dans cette boussole il y a une marque distinctive sur le pôle méridional de l'aimant, comme dans les boussoles européennes il y en a une sur le pôle septentrional (1).

« Mais leurs vaisseaux sont des machines énormes; il y en a qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées, et présentent aux vents une surface considérable. Il en périt plus de moitié, parce qu'étant une fois sur le côté ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois. Ils ne connaissent pas les instrumens avec lesquels les Européens prennent hauteur. Leurs pilotes sont aussi ignorans que pourrait l'être le moindre mousse. Ceux qui vont au Japon ou aux Philip-

(1) *De Guignes*, II, 202, 207. *Barrow*, I, 64, 101.

cours et des jardins isolent l'habitation du maître. Les appartemens, proprement tenus, sont peu décorés; les glaces même n'y sont pas prodiguées, quoiqu'elles sembleraient devoir flatter le goût d'un peuple vain et puéril. »

Dans la plupart des maisons, dit M. Timkovski, dans toutes les boutiques, et même dans le palais de l'empereur, des sentences tirées des philosophes ou des poètes célèbres, sont écrites sur la tapisserie ainsi que sur les papiers de tenture. Chez les gens riches, les portes et les cloisons sont en bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès, etc., et ornées de sculptures. Outre l'impression agréable qu'elles causent à la vue, elles répandent une odeur suave dans les appartemens. Les tables et les chaises, faites d'un bois choisi, brillent par le vernis dont elles sont revêtues. Les grandes maisons se distinguent par une longue suite de pièces; une galerie couverte, à colonnes, se prolonge devant ces appartemens, et donne entrée dans les chambres qui n'ont pas d'autre communication entre elles. Les appartemens sont chauffés par le moyen de charbons ardens placés dans des vases de bronze ou dans des conduits pratiqués sous de larges estrades en pierre, qui servent de siéges pendant le jour et de lits pendant la nuit. Tous les édifices sont couverts en tuiles, quelquefois revêtues d'un vernis vert, rouge ou jaune. Les bâtimens impériaux et les temples peuvent seuls être couverts en tuiles jaunes; les vertes sont réservées pour les palais des grands personnages, et les grises pour les autres maisons (1).

Les villes sont presque toutes construites sur le même plan; elles ont généralement la forme d'un quadrilatère, et sont entourées de hautes murailles flanquées de tours, d'espace en espace, au pied desquelles sont creusés des fossés secs ou remplis d'eau.

(1) *Timkovski :* Voyage à Péking à travers la Mongolie.

Les cités chinoises n'ont pas de noms : on les désigne par celui du département, de l'arrondissement ou du district dont elles sont le chef-lieu ; ainsi l'on dit la ville du département de Kouang-toung, la ville de l'arrondissement de Tchin-si, etc. Les villes sont de trois classes, selon qu'elles appartiennent à des départemens, arrondissemens ou districts. Lorsque la ville est de premier ordre, on la désigne en ajoutant au nom du département le mot *fou;* lorsqu'elle est de second ordre, le mot *tcheou* est joint au nom de l'arrondissement; et lorsqu'elle est de troisième ordre, les mots *hian* ou *ting* s'ajoutent au nom du district.

« Les Chinois s'habillent d'une longue robe avec des manches larges et une ceinture de soie flottante. La chemise et les caleçons varient suivant la saison. En hiver on ne voit que fourrures, depuis la peau de mouton jusqu'à l'hermine. Les Chinois se couvrent la tête d'un petit chapeau en forme d'entonnoir ; il varie suivant les dignités, et il est surmonté d'un large bouton de corail, de cristal ou d'or ; la substance et la couleur du bouton désignent les rangs. En général, l'habit est simple et uniforme ; l'empereur lui-même n'est ordinairement distingué de ses courtisans que par une grosse perle dont son bonnet est orné.

« Dans les fêtes publiques des Chinois, les feux d'artifice tiennent la première place. On assure qu'ils y excellent; cependant ils les tirent ordinairement en plein jour, comme s'ils avaient peur qu'on ne les pût voir. Le théâtre, beaucoup loué par lord Macartney, ne paraît pas avoir plu à de Guignes (1). Les Shakspeare de Péking n'observent jamais l'unité de temps et de lieu, règle qui semble peu essentielle en elle-même, mais qui découle immédiatement d'une règle dont aucune nation n'a osé nier l'importance, de celle qui prescrit à toute production de l'esprit humain

(1) *Macartney*, III, p. 359. *De Guignes*, II, 322 *sqq.*

l'unité d'intérêt et de pensée, comme condition indispensable et fondée dans la nature de notre être moral et intelligent. Dans une tragédie chinoise, l'acteur est souvent censé parcourir en un clin d'œil des distances très-considérables; et souvent aussi un personnage,

Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

« Dans les opéras chinois, les esprits apparaissent sur la scène; les oiseaux, les animaux y parlent et s'y promènent. « A notre retour de Péking, dit de Guignes (1), les man- « darins nous firent la galanterie de faire représenter devant « nous *la Tour de Sy-Hou*, pièce ainsi intitulée du nom de « cette même tour, qui existe sur les bords d'un lac, près « de la ville de Hang-thieou-fou, dans la province de Tche- « kiang. Des génies montés sur des serpens, et se prome- « nant auprès du lac, ouvrirent la scène. Un bonze du voi- « sinage devint ensuite amoureux d'une des déesses, lui fit « la cour; et celle-ci, malgré les représentations de sa sœur, « écouta le jeune homme, l'épousa, devint grosse, et ac- « coucha sur le théâtre d'un enfant qui bientôt se trouva « en état de marcher. Furieux de cette conduite scanda- « leuse, les génies chassèrent le bonze, et finirent par fou- « droyer la tour et la mettre dans l'état délabré où elle est « maintenant. »

« A ces scènes bizarres, si l'on ajoute qu'un acteur est à côté d'un autre acteur sans le voir; que, pour indiquer qu'on entre dans un appartement, il suffit de faire le simulacre d'ouvrir une porte et de lever le pied pour en franchir le seuil, quoique cependant il n'y en ait pas le moindre vestige; enfin, qu'un homme qui tient une houssine à la main est censé être à cheval, on aura une idée de l'art dramatique chez les Chinois.

(1) *Macartney*, III, p. 359. *De Guignes*, II, 322 *sqq*.

« Ceux qui ont fréquenté les ports de la Chine y ont été frappés de l'absence de toute probité chez les habitans. Peut-être ces vices sont-ils moindres là où la tentation est plus rare. Il en est d'autres qui paraissent régner partout : telles sont l'indolence dans les classes supérieures, et la malpropreté dans les classes inférieures. Les riches ne prennent pas la peine de manger; un esclave leur porte la nourriture à la bouche. Les pauvres dévorent tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains, même toute espèce d'animaux morts de maladie. Cet usage, au milieu d'une si nombreuse population, peut trouver une excuse dans la nécessité. On attribue à la même cause l'exposition des enfans, usage très-ancien (1), moins commun cependant que ne l'ont cru des voyageurs prévenus. Les corps des enfans morts, que la police fait ramasser dans les rues de Péking, y sont déposés par des familles pauvres qui veulent éviter les frais de la sépulture (2).

« Les Chinois sont des barbares asservis et dressés; ils quittent rarement l'air humble et insinuant d'un esclave qui veut plaire; ils laissent rarement apercevoir la plus légère teinte de rudesse ou de passion. Ces qualités sont dues en partie à l'abstinence absolue de mets échauffans ou de liqueurs enivrantes. L'usage du thé y est général. Dès le matin, on en prépare un grand vase où la famille puise toute la journée. Les mets chinois ont paru détestables à tous les Européens; cependant ce n'est pas faute d'art et de recherches. L'étiquette rend les dîners chinois fort ennuyeux. Dans ceux qui furent donnés par l'empereur de la Chine aux ambassadeurs hollandais, et auxquels de Guignes assista, on fit beaucoup de salutations et de génuflexions avant de porter les mains sur les plats qui étaient

(1) *Marco-Polo*, de reb. orient., II, 53. — (2) Comp. *Barrow*, I, 281 *sqq*. *Bell*, ibid., III, 323. *De Guignes*, II, 285-290.

censés venir de la main du monarque. Un jour on apporta à ces voyageurs un grand et bel esturgeon : ils avaient un appétit très-fort; mais, avant de le couper, ils furent obligés de complimenter cet auguste poisson pendant un quart d'heure.

« La polygamie est permise aux grands et aux mandarins. L'empereur entretient un nombreux sérail (1). Les mariages dépendent de la volonté des parens; pour obtenir une femme, on fait des présens à sa famille. Son mari ne peut la voir qu'après la cérémonie des épousailles. Le sexe est tenu dans une sorte d'esclavage. Le paysan chinois attelle en même temps à la charrue sa femme et son âne (2). »

Cependant il faut faire remarquer, avec Abel Remusat, que le mariage n'est pas chez les Chinois un vain nom comme chez les peuples musulmans; qu'une seule femme a le rang et les droits d'épouse, et que les autres femmes sont réputées à son service, et n'ont aucune part à l'administration domestique.

Le Code chinois et les livres de morale prescrivent les devoirs réciproques des époux; le fils doit demeurer avec sa femme dans la maison paternelle, et la bru doit aux parens de son mari la plus grande soumission. Le *Le-king* contient le détail des divers degrés de mérite que peut acquérir une femme. Les deux époux gagnent un degré pour chaque dizaine de jours qu'ils vivent dans une parfaite harmonie. Mais, pour honorer les bons ménages, il faut flétrir les mauvais; la loi a classé aussi les degrés de *démérite*; malheureusement ils pèsent sur la femme plus que sur l'homme; partout, et peut-être en Chine plus qu'ailleurs, le mépris flétrit la conduite du sexe le plus faible, tandis que l'indulgence favorise les torts et les dérèglemens du plus fort. Une femme qui s'enivre est notée de 3 degrés de

(1) *De Guignes*, II, 283 *sqq*.
(2) *Neuhof :* Ambassade, part. II, p. 50. La fig.

démérite, et de 5 si elle joue aux cartes; elle perd 9 à 10 degrés de mérite si elle manque de propreté et si elle fréquente les spectacles pendant les jours de fêtes. Les mauvais traitemens qu'un mari fait éprouver à sa femme ne sont pas poursuivis, tandis que la femme qui bat son mari est punie de 100 coups de bambou (1).

« Sagement relégués hors de l'enceinte des villes, les sépulcres sont placés sur des collines stériles, où il n'y a point à craindre que les travaux de l'agriculture troublent la cendre des morts. Le blanc est la couleur du deuil; la souillure qu'elle reçoit plus aisément est censée attester le chagrin et l'oubli des soins ordinaires. Les familles rendent une sorte de culte aux tombeaux de ceux, parmi leurs membres, que la mort a moissonnés; elles se réunissent près du monument sépulcral à des festins consacrés à la mémoire des défunts. Il paraît même que les esprits des ancêtres sont révérés comme des dieux domestiques : illusion touchante, et qui prouve que le cœur n'a nulle part perdu ses droits, pas même parmi les Chinois.

« La religion primitive de la Chine paraît avoir été une branche du sabéisme, dont le principe est l'adoration des astres du firmament et des objets remarquables dans la nature. Cette ancienne religion a été étouffée par les diverses sectes qu'on y avait entées. Parmi ces sectes, celle de *Confucius* a souvent été comparée au *stoïcisme* des Grecs et des Romains; comme celui-ci, elle a obtenu la préférence chez les hommes d'État, qui, peut-être, ont cru pouvoir en faire une espèce de religion politique. Mais les livres de Confucius sont remplis d'idées superstitieuses. La secte de *Laokiun* ou de *Tao-sse* a quelque analogie avec la doctrine d'Épicure; les fondateurs de ce parti aimaient la vie tranquille et contemplative, mais ils admettent l'astrologie

(1) *Morisson :* Dictionnaire chinois.

et la magie; ils ont des monastères et une sorte de culte.

« La multitude, peu contente de ces rêveries abstraites, reçut avec empressement les apôtres du bouddhisme, venus de l'Inde vers l'an 65 de Jésus-Christ. Leur doctrine, modifiée sous le nom de religion de *Fo*, est devenue celle de la majorité des Chinois; elle est remplie de superstitions analogues au caractère craintif et naturellement pusillanime des Orientaux. Les prêtres de *Fo* s'appellent bonzes; le nombre en est prodigieux, et l'on assure que l'on en compte plus d'un million dans l'empire. Tous ne vivent que d'aumônes. Ces mendians sacrés cachent sous leur modeste habit beaucoup d'orgueil et beaucoup d'avidité. Peut-être les nestoriens répandus en Chine, au VIIIe siècle, y ont introduit quelques cérémonies défigurées du culte chrétien. Des cloches, des lampes, des salutations, et plusieurs autres traits du rituel chinois, semblent donner du poids à cette opinion. Mais une originalité remarquable dans le culte chinois, c'est que les bonzes ne croient point offenser leurs idoles en faisant dresser, de chaque côté de leurs autels, des tables pour déjeuner. Il n'y a rien de plus ordinaire en Chine que de voir, dans un temple, la bonne compagnie boire du thé, ou prendre d'autres rafraîchissemens, tandis que de petits bâtons de bois odoriférans brûlent sous le nez du dieu. »

Suivant Abel Remusat, les trois principales religions établies en Chine sont regardées comme également bonnes et vraies. Un proverbe chinois dit : *Les trois religions n'en font qu'une. La doctrine des lettrés* ou *religion de Confucius*, ainsi appelée parce que ce philosophe en est regardé comme le réformateur et le patriarche, a pour base un panthéisme philosophique qui a été diversement interprété suivant les époques. « On croit que dans la haute « antiquité, le dogme de l'existence d'un Dieu tout-puis- « sant et rémunérateur n'en était pas exclu, et divers pas-

« sages de Confucius donnent lieu de croire que ce sage « l'admettait lui-même. Mais le peu de soin qu'il a mis à « l'inculquer à ses disciples, le sens vague des expressions « qu'il a employées, et le soin qu'il a pris d'appuyer exclu- « sivement ses idées de morale et de justice sur le principe « de l'amour de l'ordre et d'une conformité mal définie « avec les vues du *ciel* et la marche de la nature, ont « permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer, au « point que plusieurs d'entre eux, depuis le XIIe siècle de « notre ère, sont tombés dans un véritable spinosisme, « et ont enseigné, en s'appuyant toujours de l'autorité de « leur maître, un système qui tient du matérialisme et qui « dégénère en athéisme. »

Le culte rendu aux génies de la terre et des astres ainsi qu'aux âmes des parens est à leurs yeux sans conséquence et peut s'interpréter de différentes manières. Il n'a besoin ni d'images, ni de prêtres; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur en est le patriarche.

La seconde religion, celle *des esprits*, regardée par ses sectateurs comme la plus anciennement établie en Chine, admet l'existence des génies et des démons. Elle a dégénéré en polythéisme et en idolâtrie; les prêtres et les prêtresses de ce culte, voués au célibat, portent le nom de *Tao-sse* ou docteurs de la raison, « parce que leurs dog- « mes fondamentaux, enseignés six siècles avant notre ère « par *Lao-tseu* l'un de leurs maîtres, est celui de l'exis- « tence de la *raison primordiale*, qui a créé le monde, le « *logos* des platoniciens. »

La troisième religion est, ainsi que nous venons de le voir, le bouddhisme. Mais nous devons ajouter qu'elle est appelée en Chine religion de Fo, parce que *Bouddha* a été traduit en chinois par *Fo-tho*, dont on a formé, par abréviation, le nom de Fo. Les bouddhistes chinois,

en tête desquels il faut mettre l'empereur, reconnaissent en tout point la suprématie spirituelle du dalaï-lama.

L'esprit de tolérance qui règne en Chine n'a pas permis seulement à ces trois cultes d'y prospérer en paix : il y a aussi des juifs qui y ont passé très-anciennement des provinces les plus orientales de la Perse; des manichéens et des parsis, qui ont eu autrefois des établissemens dans la Tatarie; enfin des catholiques, restes de l'influence que dès le XVIe siècle les jésuites avaient su acquérir à la cour de Péking. Dans ces dernières années, les protestans ont essayé de répandre la bible en Chine, mais ils ne paraissent pas y avoir obtenu de succès.

Le gouvernement chinois a long-temps passé pour le type du despotisme; mais on sait à présent, dit Abel Remusat, qu'il est limité par le droit de représentation donné à certaines classes de magistrats, et plus encore par l'obligation où est le souverain de choisir ses agens, d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés. Ceux-ci forment une véritable aristocratie qui se recrute perpétuellement par les examens et les concours. Aucune caste n'est privilégiée: tous les Chinois sont également aptes à remplir les emplois civils et militaires; la capacité est le seul titre qui détermine cette aptitude; le dégré d'instruction, ou plutôt le grade qu'a obtenu chaque lettré, et les fonctions qu'il exerce, déterminent son rang dans la société. La population libre se partage en quatre classes dans l'ordre suivant : les lettrés, les laboureurs, les artisans et les marchands.

Les lettrés se divisent en trois grades : tous les jeunes gens, de quelque condition qu'ils soient, sont admis à concourir pour obtenir le troisième grade. Ceux qui l'ont obtenu concourent entre eux pour le deuxième, qui est exigé dans toutes les fonctions publiques. De ce grade on peut s'élever, par le même moyen, au premier, qui conduit aux

charges les plus éminentes. Cette sage institution, suivant Abel Remusat, remonte au VIIe siècle de notre ère. Il n'y a de titres héréditaires que pour les princes de la famille impériale et pour les descendans de Confucius. La seule noblesse que confère quelquefois le souverain est dans l'ordre ascendant : ainsi dans certaines circonstances il anoblit les ancêtres d'un homme qui a mérité cette faveur, à laquelle les Chinois attachent une grande importance.

L'empereur exerce le pouvoir le plus absolu : il prend les titres de fils du ciel et de seul gouverneur du monde. La couronne est héréditaire de mâle en mâle, mais la succession par ordre de primogéniture n'est pas toujours suivie. Les affaires de l'État sont distribuées entre six ministères ou conseils souverains, dont les présidens ont moins d'autorité que nos ministres; ce sont le *conseil des emplois*, chargé de présenter à la nomination du souverain les candidats aux différentes fonctions civiles et militaires; le *conseil des revenus*, qui administre les finances; le *conseil des rites*, qui a l'inspection de tout ce qui concerne les cultes; le *conseil des peines*, chargé de l'administration de la justice; le *conseil des travaux publics*, qui a dans ses attributions la construction et l'entretien des routes, des canaux, des ponts, etc.; le *conseil militaire*, chargé de tout ce qui concerne l'armée.

Chaque province est administrée par un intendant; ordinairement deux provinces sont sous l'autorité d'un vice-roi. Il y a en outre dans chaque province un surintendant des lettrés, un directeur des finances, un juge criminel, un intendant pour les salines et un pour les greniers publics. Chaque département, chaque arrondissement et chaque district, ont en outre, dit Abel Remusat, des magistrats particuliers qui exercent concurremment des fonctions administratives et judiciaires.

Les titres et les noms de ces officiers et de tous les au-

tres agens inférieurs sont publiés dans l'almanach impérial qui s'imprime tous les trois mois. Les décrets et tous les documens administratifs officiels sont insérés dans la *Gazette universelle*, autrement appelée *Messager de la Capitale* (*King-pao*), dont l'abonnement coûte environ 12 fr. par an. Un extrait de ce journal est publié ensuite dans les gazettes provinciales qui s'impriment dans les principales villes de l'empire.

« Le commerce de province à province, dans un aussi vaste empire, doit s'élever à des sommes considérables; mais nous n'en connaissons pas la nature, et si nous la connaissions, nous n'y prendrions qu'un faible intérêt. Le commerce avec les autres nations n'est pas en proportion avec l'étendue et la richesse de l'empire. La Chine exporta dans l'an 1806, environ 45 millions de livres pesant de thé, dont 13 millions furent vendus aux Américains, 1 million aux Danois, et le reste aux Anglais; 10 millions de livres pesant de sucre, 21,000 pièces de nankin, 3 millions de livres pesant d'un alliage appelé toutenague, et en outre du cuivre, du borax, de l'alun, du vif-argent, de la porcelaine, des ouvrages en laque, en étain et en vermillon, de la cannelle (300,000 livres pesant), de la rhubarbe, du musc et diverses drogueries. 122 bâtimens européens, parmi lesquels 80 anglais, 39 américains et 3 danois, avaient suffi pour exporter ces marchandises. Ils avaient apporté du riz (36 millions de livres pesant), du coton, des draps et étoffes, de la verrerie, des peaux de castor, de loutre et de renard, du bois de sandal, de l'arec, du benjoin et diverses autres drogues et aromates (1). Ces bâtimens, et ceux qui s'étaient rendus à Emouy, port du Fou-kian où les Espagnols de Manille vont chercher des nankins et des toiles, avaient apporté en Chine

(1) *De Guignes*, I, 267, 400; II, 351, 360, 369; III, 45.

3,380,000 piastres en numéraire (1). Si l'on pense que les thés seuls valaient 80 millions de France, et que les autres marchandises d'exportation ne sauraient être estimées à moins de 50 à 60 millions, on sentira que la perte de l'Europe, en numéraire, est beaucoup moins grande qu'on ne se la figure communément; elle a diminué progressivement dans les années 1804, 1805 et 1806. »

Les affaires commerciales de la Chine avec les nations étrangères ont encore pris de l'accroissement depuis cette époque. Dans les années 1826 à 1830, la moyenne de la quantité de thés exportés de Canton par la seule compagnie anglaise des Indes, a été de près de 33 millions de livres. Pendant les mêmes années, la valeur moyenne du commerce des Etats-Unis avec la Chine a été de 22 à 23 millions de francs pour les importations et de plus de 25 pour les exportations. Dans la même période, la valeur du commerce anglais à Canton a été de 105 à 106 millions de francs pour les importations et de plus de 97 pour les exportations. Il est à remarquer que l'introduction de l'opium est prohibée par la sagesse du gouvernement qui sait quels abus les Chinois font de ce narcotique énervant; mais la contrebande qui s'en fait est tellement considérable que pour le seul commerce anglais, l'importation de cette denrée pendant les années 1828 et 1829, s'est élevée à la valeur de 60 millions de francs, c'est-à-dire à une somme plus importante que la valeur totale des thés exportés.

« Le commerce avec les Européens, à Canton, est confié à une compagnie de marchands privilégiés qu'on appelle *hanistes*, et qui sont responsables envers le gouvernement de la conduite des étrangers domiciliés à Canton. Ces marchands chinois font un gain immense; mais des

(1) *Renouard de Sainte-Croix :* Voyage aux Indes-Orientales, t. III, p. 152, 160. Comp. *Humboldt :* Essai sur le Mexique, V, p. 151.

mandarins avides, des douaniers habiles, des interprètes rusés vivent encore aux dépens des *hanistes* et des Européens. C'est dans les mains de ces diverses classes, ainsi que dans celles du peuple de Canton, que restent les bénéfices d'un commerce dont la suppression serait probablement très-indifférente pour la majeure partie de la Chine.

« La Chine peut sans doute se passer d'une grande partie de son armée, puisqu'au dire des voyageurs elle est innombrable. On nous parle de 1,462,590 hommes de troupes; d'autres disent, en chiffres ronds, 1,800,000; nous ne contredirons ni l'un ni l'autre. On trouvera tous les documens statistiques dans les tableaux qui terminent cette description. Il est aussi très-positif, selon les Chinois, qui ne mentent jamais, que la flotte impériale de la Chine consiste en 9,999 vaisseaux tout juste. Tout cela est peu de chose pour un Empire peuplé de 333 millions d'habitans, comme son Excellence le mandarin *Tchou-ta-tzïn* l'assura officiellement à son Excellence le lord Macartney.

« Mais quelle confiance aura-t-on dans ces sommes immenses, lorsqu'on voit qu'une statistique, composée par ordre de l'empereur *Kien-Long* (1), il n'y a qu'un peu plus d'un demi-siècle, ne porte le nombre des paysans soumis à l'imposition foncière qu'à 25 millions? lorsqu'on trouve d'anciens dénombremens qui, pendant quinze siècles, ne font varier la population de la Chine que de 48 à 60 millions (2); tandis qu'en comparant les tableaux de population de 1743, donnés par le P. Allerstein, à ceux de lord Macartney pour l'an 1795, il y aurait dans cer-

(1) *Day-sin-y-tundschi*, traduit du chinois en russe, et du russe en allemand. *Busching*, Mag. géogr., XIV.

(2) *De Guignes :* Observations sur le dénombrement de la Chine, *Journal des Savans*, mars 1780, p. 155 *sqq*.

taines provinces, une augmentation triple et quadruple (1)? lorsqu'on s'aperçoit enfin que dans chacune de ces estimations il se trouve des erreurs manifestes, des sommes répétées littéralement deux fois, et d'autres qui sont entre elles hors de toute proportion?

« Des hommes impartiaux et calmes estiment la population de la Chine propre à moins de 150 millions. L'armée, qui peut s'élever à 5 ou 600,000 hommes de troupes régulières et à un nombre plus grand de nomades, considérés comme soldats, n'offre rien d'imposant, rien de formidable que sa masse. Mauvais canonniers, ignorant l'art des évolutions militaires, et surtout dépourvus de courage et d'esprit militaire, les Chinois succomberaient probablement sous une force européenne très-médiocre, comme ils ont déjà tant de fois succombé aux invasions des hordes de l'Asie centrale.

« Le tableau que nous venons de tracer est conforme aux idées de La Pérouse, de Krusenstern, de Barrow, de de Guignes et d'autres savans; il est appuyé sur les aveux des missionnaires: il pourra néanmoins déplaire à un certain nombre d'individus, qui du fond de l'Europe admirent la Chine. Dans le siècle dernier la Chine a trouvé des panégyristes intéressés et ardens au sein de deux partis puissans. Les philosophes français et les jésuites exaltaient à l'envi les lois et le bonheur de ce pays. Les philosophes ne savaient pas ce qu'ils disaient; les jésuites le savaient. Mais aux yeux des hommes impartiaux, la *religion naturelle* de Confucius ne paraîtra pas préférable au christianisme, et d'un autre côté, les règlemens d'une police tyrannique, la gêne d'une étiquette puérile, et les grandes murailles destinées à empêcher la communication des esprits, ne sembleront pas encore applicables aux nations libres et fières de notre Europe.

(1) Voyez ci-après les *Tableaux*.

« Au milieu de ces opinions, dictées par l'enthousiasme et l'esprit de parti, nous devons distinguer celles qui ont rapport à la prétendue antiquité de l'empire chinois. Les ennemis de la religion chrétienne attachent, comme on sait, une grande importance à déterrer quelque peuple dont les annales remontent au-delà du déluge de Noé, ou même au-delà de l'époque de la création du monde, telle que Moïse l'indique. Les prétendues antiquités égyptiennes et babyloniennes ayant été ramenées par la critique à leur juste valeur, on se rejeta sur l'Inde et la Chine. Les merveilles lointaines inspirent plus de vénération. La Chine fut représentée comme ayant formé un empire très-civilisé et très-florissant 4500 ans avant Jésus-Christ; donc son origine et celle du monde remontaient à 10 ou 20,000 ans. Quelques missionnaires peu instruits, et voulant d'ailleurs tirer vanité de l'antiquité d'un empire dont ils prétendaient faire la conquête spirituelle, donnèrent aveuglément dans ce système sans en prévoir les conséquences. Une mauvaise compilation historique, traduite du chinois (1), nous apprit que *Fohi* fonda l'empire de la Chine environ 3000 ans avant Jésus-Christ, et que trois siècles plus tard, Hoang-ti régna sur des États florissans qui avaient 400 lieues de long sur 600 de large.

« Malheureusement la Chine elle-même a vu naître des historiens assez sincères pour rejeter toutes les fables qu'on raconte sur *Fohi* et *Hoang-ti;* ils n'osent pas même garantir les traditions qui regardent le règne d'*Iao*, être probablement allégorique, et qu'on place à vingt-trois siècles avant Jésus-Christ. Mais en quoi consistèrent les travaux d'Iao? Il dessécha des marais, il chassa les bêtes sauvages, il cultiva une terre déserte; et ses domaines avaient si peu d'étendue qu'il les parcourait quatre fois

(1) L'Histoire générale de la Chine, en 12 vol., trad. par le P. *Maillа* et l'abbé *Grosier*.

dans l'année (1). Dix siècles plus tard nous voyons les princes de la Chine se transporter d'une province à l'autre avec tout leur peuple, nomade comme eux, et comme eux logé, tantôt dans le creux des rochers, et tantôt dans des cabanes de terre (2). A l'époque où florissait Confucius toute la Chine, au midi du fleuve Bleu, restait encore déserte (3). Rien, dans les annales de la Chine, n'annonce à cette époque une grande nation; aucun monument authentique n'atteste la puissance de ceux qui l'élevèrent; les livres, écrits sur un papier très-fragile, continuellement recopiés, ne peuvent pas offrir des lumières bien sûres; d'ailleurs on assure que deux siècles avant Jésus-Christ un monarque barbare fit détruire tous les écrits qui existaient alors. Il faut donc se résigner, avec les savans chinois, à ne faire remonter l'histoire de la Chine qu'à huit ou neuf siècles tout au plus avant notre ère actuelle (4). Le système qui vise à une plus haute antiquité doit son origine à des caprices modernes de quelques lettrés, et à la vanité des empereurs (5).

« Mais, nous dira-t-on, des observations astronomiques reconnues exactes par un grand géomètre (6), remontent à 1100 ans avant Jésus-Christ. En laissant de côté les objections qu'on pourrait faire sur l'authenticité de ces observations; en admettant qu'elles n'ont pas été imaginées par les Chinois modernes, elles prouvent seulement qu'en l'an 1100 avant Jésus-Christ il existait en Chine une tribu, une ville civilisée, et qui avait produit des savans. L'Asie orientale

(1) *De Guignes* fils : Réflexions, etc. *Annales des Voyages*, VIII, 176. Le P. *Ko* (Chinois), Mémoires des Missionnaires, I, 213. *Amiot*, ibid., XIII, p. 171, 311, etc. — (2) Le *Chy-King*, Mém. des Missionnaires, I, p. 168. L. P. *Cibot*, ibid., XV, p. 34. *De Guignes*, Voyage à Péking, I, p. 73. — (3) Mém. des Missionnaires, XIII, 311. — (4) Le P. *Prémare*, préface du *Chou-King*, p. 55. Le P. *Ko*, Mém. des Missionnaires, I, p. 240. — (5) Le P. *Gaubil*, Observat. mathémat. de Souciet, II, p. 16, 17. — (6) *De Laplace*, Système du monde, p. 398, 405, trois. édit.

a pu avoir, comme l'Europe, ses Grecs et son Athènes. Il y a loin de là à la fondation d'un immense empire. Il y a aussi loin de 1100 ans à 2300; la civilisation grecque et romaine naquit et s'éteignit dans un moindre espace de temps.

« Même après le commencement de notre ère, la Chine a souvent été divisée en petits États; et sa civilisation, si elle remonte à une date plus ancienne, a dû plus d'une fois se perdre, puisque dans le XIIIe siècle les habitans de la province de Fou-kian, dans le Man-ty ou la Chine méridionale, mangeaient avidement la chair humaine, en choisissant avec soin les hommes bien portans, buvaient le sang des prisonniers de guerre, et se faisaient des marques ou figures sur la peau avec un fer chaud, à la manière des nations les plus sauvages (1). Celui qui nous rapporte ces faits avait administré un district du pays. Comment se fait-il que depuis Marc-Pol jusqu'à M. de Guignes, tous ceux qui ont vu la Chine y ont observé des choses si propres à calmer l'enthousiasme de ceux qui de loin admirent ce pays?

(1) *Marco-Polo*, de reb. orient., II, 67.

TABLEAU *de la division et de l'étendue de la Chine propre, d'après les renseignemens communiqués par le mandarin* TCHOU-TA-TZIN *à lord* MACARTNEY, *dans son voyage à la Chine, en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre.*

PROVINCES.	MILLES CARRÉS.	ACRES.
Pe-tchi-li	58,949	37,727,360
Kiang-nan, deux provinces	92,961	59,495,040
Kiang-si	72,176	46,192,640
Tche-kiang	39,150	25,056,000
Fou-kian	53,480	34,227,200
Hou-kouang. { *Hou-pé*, *Hou-nan* }	144,770	92,652,800
Ho-nan	65,104	41,666,560
Chan-toung	65,104	41,666,560 (?)
Chan-si	55,268	35,171,520
Chen-si propre, *Kan-sou*	154,008	98,565,120
Szu-tchouan	166,800	106,752,000
Kouang-toung	79,456	50,851,840
Kouang-si	78,250	50,080,000
Yunan	107,969	69,100,160
Kouei-tcheou	64,554	41,314,560
	1,297,999	830,529,360
	144,222 l. c.	

TABLEAU *des divisions et de la population des provinces de la Chine proprement dite, présentant cette contrée divisée en* 18 *provinces,* 187 *départemens,* 248 *arrondissemens, dont* 66 *immédiats,* 1354 *districts et* 107 *cantons.*

PROVINCES.	DÉPARTEMENS.	NOMBRE d'arrondissemens.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE D'HABITANS par province.
TCHY-LI	Chun-thian	5	19	»	3,402,000
	Pao-ting	2	15	»	
	Young-phing	1	6	»	
	Ho-kian	1	10	»	
	Thian-tsin	1	6	»	
	Tching-ting	1	13	»	
	Chun-te	»	9	»	
	Kouang-phing	1	9	»	
	Taï-Ming	1	6	»	
	Siouan-hoa	3	7	»	
	Tching-te	1	5	»	
	Arrondiss. immédiats.	6	19	»	
CHAN-SI	Thaï-youan	1	10	»	1,920,000
	Phing-yang	1	10	»	
	Phou-tcheou	»	6	»	
	Lou-'an	»	7	»	
	Fen-tcheou	1	7	»	
	Thse-tcheou	»	5	»	
	Ning-wou	»	4	»	
	Taï-thoung	2	7	»	
	Sou-phing	1	4	»	
	Arrondiss. immédiats.	10	27	6	
CHEN-SI	Si-'an	1	15	»	582,000
	Yan-'an	»	10	»	
	Foung-thsiang	1	7	»	
	Han-tchoung	1	8	»	
	Iu-lin	1	4	»	
	Hing-'an	»	6	»	
	Thoung-tcheou	1	8	1	
	Arrondiss. immédiats.	5	15	»	
CHAN-TOUNG	Tsi-nan	1	15	»	24,841,000
	Yan-tcheou	»	10	»	
	Toung-tchhang	1	9	»	
	Thsing-tcheou	»	11	»	
	Teng-tcheou	1	9	»	
	Laï-tcheou	2	5	»	

PROVINCES.	DÉPARTEMENS.	NOMBRE d'arrondissemens.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE D'HABITANS par province.
CHAN-TOUNG.....	Wou-ting.....	1	9	»	
	Yi-tcheou.....	1	6	»	
	Thaï-'an.....	1	6	»	
	Tsao-tcheou.....	1	10	»	
	Arrondiss. immédiats.	2	6	»	
KAN-SOU.....	Lan-tcheou.....	2	4	»	840,000
	Koung-tchhang.....	1	»	81	
	Phin-liang.....	2	3	»	
	Khing-yang.....	1	4	»	
	Ning-hia.....	1	4	»	
	Kan-tcheou.....	»	2	»	
	Liang-tcheou.....	»	5	»	
	Si-ning.....	»	3	»	
	Tchin-si.....	»	2	»	
	Arrondiss. immédiats.	6	17	»	
KIANG-SOU.....	Kiang-ning..... ..	»	7	»	28,853,000
	Sou-tcheou.....	»	9	»	
	Soung-kiang.....	»	7	»	
	Tchang-tcheou.....	»	8	»	
	Tchin-kiang.	»	4	»	
	Haeï-'an	»	6	»	
	Yang-tcheou.....	2	6	»	
	Siu-tcheou.....	1	7	»	
	Arrondiss. immédiats.	3	8	»	
AN-HOEÏ.....	An-king.....	»	6	»	1,148,000
	Hoeï-tcheou.....	»	6	»	
	Ning-koue.....	»	6	»	
	Tchi-tcheou.....	»	6	»	
	Thaï-phing.....	»	3	»	
	Liu-tcheou.....	1	4	»	
	Foung-yang.....	2	5	»	
	Ying-tcheou.....	1	5	»	
	Arrondiss. immédiats.	5	9	»	
HO-NAN..	Khaï-foung.....	2	15	»	2,614,000
	Koueï-te.....	1	7	»	
	Tchang-te.....	»	7	»	
	Weï-hoeï.....	»	10	»	
	Hoaï-king.....	»	8	»	
	Ho-nan.....	»	10	»	
	Nan-yang.....	2	11	»	
	You-ning.....	1	8	»	
	Tchin-tcheou.....	»	7	»	
	Arrondiss. immédiats.	4	15	»	

PROVINCES.	DÉPARTEMENS.	NOMBRE d'arrondissemens.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE D'HABITANS par province.
KIANG-SI.....	Nan-tchhang.....	1	7	»	6,127,000
	Jao-tcheou.....	»	7	»	
	Kouang-sin.....	»	7	»	
	Nan-khang.....	»	4	»	
	Kieou-kiang.....	»	5	»	
	Kian-tchhang.....	»	5	»	
	Fou-tcheou.....	»	6	»	
	Lin-kiang.....	»	4	»	
	Ki-'an.....	»	9	1	
	Chouï-tcheou.....	»	3	»	
	Youan-tcheou.....	»	4	»	
	Kan-tcheou.....	»	8	1	
	Nan-'an.....	»	4	»	
	Arrondiss. immédiats.	1	2	»	
SSE-TCHHOUAN...	Tching-tou.....	3	13	»	7,813,000
	Tchoung-khing.....	2	11	»	
	Pao-ning.....	2	7	»	
	Chun-khing.....	2	8	»	
	Siu-tcheou.....	»	11	2	
	Khoueï-tcheou.....	»	6	»	
	Loung-'an.....	»	4	»	
	Ning-youan.....	1	3	1	
	Ta-tcheou.....	1	5	»	
	Kia-ting.....	»	7	»	
	Thoung-tchhouan.....	»	8	»	
	Arrondiss. immédiats.	9	27	6	
TCHE-KIANG.....	Hang-tcheou.....	1	8	»	18,975,000
	Kia-king.....	»	7	»	
	Hou-tcheou.....	»	7	»	
	Ning-pho.....	»	6	»	
	Chao-hing.....	»	8	»	
	Taï-tcheou.....	»	6	»	
	Kin-hoa.....	»	8	»	
	Khiu-tcheou.....	»	5	»	
	Yan-tcheou.....	»	6	»	
	Wen-tcheou.....	»	5	»	
	Tchou-tcheou.....	»	10	»	
	Arrondiss. immédiats.	»	»	»	
HOU-NAN.....	Tchang-cha.....	1	11	»	10,000,000
	Pao-khing.....	1	4	»	
	Yo-tcheou.....	»	4	»	
	Tchang-te.....	»	4	»	
	Heng-tcheou.....	»	7	»	

PROVINCES.	DÉPARTEMENS.	NOMBRE d'arrondissemens.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE D'HABITANS par province.
	Young-tcheou	»	7	»	
HOU-NAN	Tchin-tcheou	»	4	»	
	Youan-tcheou	»	3	»	
	Young-chun	»	4	»	
	Arrondiss. immédiats.	4	16	»	
				»	
HOU-PE	Wou-tchhang	1	9	»	24,132,000
	Han-yang	1	4	»	
	Hoang-tcheou	1	7	»	
	An-lou	1	5	»	
	Te-'an	1	4	»	
	King-tcheou	»	8	»	
	Siang-yang	1	6	»	
	Yun-yang	»	6	»	
	Yi-tchhang	2	5	»	
	King-men	»	»	»	
	Chi-nan	»	»	»	
	Arrondiss. immédiats.	»	»	»	
FOU-KIAN	Fou-tcheou	»	10	»	2,312,000
	Hing-hoa	»	2	»	
	Tsiouan-tcheou	»	5	»	
	Tchang-tcheou	»	7	»	
	Yan-phing	»	6	»	
	Kian-ning	»	7	»	
	Chao-wou	4	4	»	
	Ting-tcheou	»	8	»	
	Fou-ning	»	5	»	
	Thaï-wan (Formose)	»	4	»	
	Arrondiss. immédiats.	2	4	»	
KOUEÏ-TCHEOU	Koueï-yang	3	4	»	2,018,000
	An-chun	2	3	»	
	Phin-youeï	1	4	»	
	Tou-yun	2	3	»	
	Tchin-youan	»	3	»	
	Sse-nan	»	3	»	
	Chi-thsian	»	1	»	
	Sse-tcheou	»	2	»	
	Thoung-jin	»	1	»	
	Li-ping	»	3	»	
	Taï-ting	3	1	»	
	Nan-loung	2	2	»	
	Tsun-yi	1	4	»	
	Jin-hoaï-thing	»	»	»	
YUN-NAN	Yun-nan	4	7	»	3,209,000

PROVINCES.	DÉPARTEMENS.	NOMBRE d'arrondissemens.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE D'HABITANS par province.
	Kio-tsing	6	2	»	
YUN-NAN	Lin-'an	5	5	»	
	Tchhing-kiang	2	2	»	
	Kouang-nan	1	1	»	
	Khaï-hoa	»	1	»	
	Toung-tchhouan	»	1	»	
	Tchao-thoung	1	2	»	
	Phou-eul	»	1	»	
	Ta-li	4	3	»	
	Thsou-hioung	3	4	»	
	Young-tchhang	1	2	»	
	Chun-ning	1	1	1	
	Li-kiang	»	1	1	
	Young-pe	»	»	2	
	(1 dép. autonome)	2	»	»	
	Arrondiss. immédiats.	4	»	3	
KOUANG-SI	Koueï-lin	2	7	»	3,081,000
	Lieou-tcheou	1	7	»	
	King-youan	2	3	»	
	Sse-en	6	3	»	
	Sse-tchhing	1	2	»	
	Phing-lo	1	7	»	
	Ou-tcheou	»	5	»	
	Thsin-tcheou	»	4	»	
	Nan-ning	6	3	»	
	Thaï-phing	22	2	1	
	Tchin-'an	6	1	»	
	Arrondiss. immédiats.	2	4	»	
KOUANG-TOUNG	Kouang-tcheou	»	14	»	3,604,000
	Chao-tcheou	»	6	»	
	Nan-hioung	»	2	»	
	Hoeï-tcheou	1	9	»	
	Tchhao-tcheou	»	9	»	
	Tchao-khing	1	12	»	
	Kao-tcheou	1	5	»	
	Lian-tcheou	1	2	»	
	Louï-tcheou	»	3	»	
	Khioung-tcheou (Haï-nan)	3	10	»	
	Arrondiss. immédiats.	3	8	»	
Total de la population d'après M. de Rienzi					145,471,000

TABLEAU *de la population de l'Empire chinois.*

Chine propre.	D'après le détail ci-dessus....	145,471,000	148,897,000
	Habitans qui vivent sur l'eau.	2,418,000	
	Mandarins des neuf classes et employés subalternes.....	102,000	
	Armée de terre et de mer....	906,000	
Corée			8,463,000
Tibet et Boutan			6,800,000
Mandchourie, Mongolie, Dzoungarie, Turkestan chinois et autres pays tributaires			9,000,000
Colonies			10,000,000
	Total général (1).....		183,160,000

TABLEAU *de la population et des revenus de la Chine proprement dite, tiré de la géographie chinoise* Daisin-y-tundschi.

NOMS DES PROVINCES.	NOMBRE des paysans soumis à la contribut.	TRIBUT EN BLÉS.	TRIBUT EN ARGENT.
Tchy-li	3,340,544	118,162 *dân* (2)	2,422,128 *lâna* (3)
Kiang-nan. { *le Kiang-sou.... et l'An-hoeï....* }	4,256,712	189,124	5,327,614
Chan-si	1,799,895	110,054	2,973,242
Chan-toung	2,431,936	1,271,494	3,463,224
Ho-nan	2,527,456	249,476	2,605,191
Chen-si	2,262,438	191,955	1,450,711
Kouang-tcheou	451,693	520,618	300,506
Tche-kiang	3,124,798	1,363,400	2,856,719
Kiang-si	337,069	942,065	1,975,711
Hou-kouan. { *Hou-pe..... Hou-nan.....* }	752,970	609,501	1,308,769
Zu-tchouan	650,208	.....	656,425
Fou-kian	1,528,607	297,462	1,030,712
Kouang-toung	1,201,320	114,579	1,286,198
Kouang-si	220,690	67,755	375,974
Yun-nan	227,965	227,626	209,582
Koueï-tcheou	41,089	123,015	118,094
	25,165,390	6,396,286 *dân.*	28,360,800 *lâna.*

Dénombremens anciens de la Chine.

	FAMILLES.	BOUCHES (4)
Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, un dénombrement donna....	12,233,062	59,594,978
L'an 740 de Jésus-Christ, sous la dynastie des Tang, on compta.....	8,412,800	48,143,600
L'an 1393 de Jésus-Christ, sous le règne de Hong-Vou, on trouva.....	16,052,860	60,545,812
L'an 1491 de Jésus-Christ, sous le règne de Hiao-Tsong, il y avait.....	9,113,446	53,281,158
L'an 1578 de Jésus-Christ, sous le règne de Van-Lie, on trouva.....	10,621,436	60,692,856

(1) Nous donnons cette population d'après des matériaux empruntés à M. de Rienzi et à M. Klaproth.

(2) *Dân*, boisseau chinois, équivalant à 12,070 pouces cubes.

(3) *Lâna*, poids chinois, équivalant à 709, ou selon d'autres à 772, ou même 781 *as* de Hollande.

(4) La *statistique* chinoise compte par *bouches*, tandis que celle des Européens se sert du terme *âmes* pour désigner les individus quelconques d'une nation, province ou ville.

Dénombremens modernes de la Chine.

HALLERSTEIN, 1743.		MACARTNEY, 1795.		GRANDE GÉOGRAPHIE PUBLIÉE EN 1790.		RECENSEMENT GÉNÉRAL FAIT EN 1815 (1).	
Tchy-li	15,222,940	*Id*	38,000,000	*Tchy-li*	3,504,038	*Id*	27,990,871
Chan-si	9,768,189	*Id*	27,000,000	*Kiang-sou*	28,967,235	*Id*	37,843,501
Chen-si, partagée en *Si-ngan*	7,287,443	*Id*	18,000,000	*Chan-toung*	25,447,633	*Id*	28,958,764
et *Kan-sou*	7,412,014	*Id*	12,000,000	*Ho-nan*	2,662,969	*Id*	23,037,171
Szu-tchouan	2,782,976	*Id*	27,000,000	*An-hoeï*	1,438,023	*Id*	34,108,059
Youn-nan	2,078,892	*Id*	8,000,000	*Hou-nan*	9,098,010	*Id*	18,652,507
Kouang-si	3,947,414	*Id*	10,000,000	*Kiang-si*	5,922,160	*Id*	30,426,999
Kouang-toung	6,782,975	*Id*	21,000,000	*Hou-pe*	24,604,369	*Id*	27,370,098
Fou-kian	8,063,671	*Id*	15,000,000	*Yun-nan*	2,255,459	*Id*	5,501,320
Tche-kiang	15,429,690	*Id*	21,000,000	*Szu-tchouan*	7,789,782	*Id*	21,435,678
Kiang-nan, partagée en *An-hoeï* 22,761,030 et *Kiang-sou* 23,161,409	45,922,439	*Id*	32,000,000	*Chan-si*	1,860,816	*Id*	14,004,210
				Chen-si	1,257,704	*Id*	10,207,456
Chan-toung	25,180,734	*Id*	24,000,000	*Fou-kian*	1,684,528	*Id.* avec *Formose.*	14,779,258
Ho-nan	16,332,507	*Id*	25,000,000	*Tche-kiang*	18,975,099	*Id*	22,256,784
Hou-kouang, partagée en *Hou-pe* 8,080,603 et *Hou-nan* 8,829,820	16,910,423	*Id*	27,000,000	*Kouang-si*	2,569,518	*Id*	7,313,895
				Kouang-toung	1,491,271	*Id*	19,174,030
Kiang-si	11,096,604	*Id*	19,000,000	*Kan-sou*	340,086	*Id*	15,193,125
Koei-tcheou	3,402,722	*Id*	9,000,000	*Koeï-tcheou*	2,941,391	*Id*	942,003
Total, selon le P. Hallerstein	198,213,713	*Id.* selon Macart.	333,000,000	Selon la gr. Géogr.	141,840,091		361,221,348

(1) Nous ne donnons ce recensement que pour compléter le tableau des divers dénombremens connus; mais bien qu'il soit extrait de l'*Asiatic-Journal*, l'une des meilleures Revues qui se publient à Londres, et qu'il soit donné comme le résultat officiel du *Cens général opéré dans la 18e année du règne de Kia-king, père du souverain actuel de la Chine*, c'est-à-dire dans l'année 1815, nous le croyons fort peu exact, ainsi que le prouve sa comparaison avec d'autres dénombremens. Nous pensons même qu'il doit l'exagération de son chiffre à quelques doubles emplois, car dans l'*Asiatic-Journal* on donne par exemple séparément la population d'*Ouroumtsi*, que nous n'avons pas cru devoir placer dans ce tableau, parce que cet arrondissement fait partie de la province de Kan-sou. Il en est de même des hordes tributaires du Kan-sou et du Szu-tchouan, etc. D'un autre côté, ce qui indique des inexactitudes dans ces recensemens, c'est que le Koeï-tcheou y figure pour un chiffre beaucoup trop faible.

Ajoutons à tous les renseignemens que nous réunissons ici, que d'après le respectable P. Amiot, la population de la Chine est de 150,000,000.

On voit donc que ce chiffre, celui de la grande Géographie, et celui de M. de Rienzi, semblent par leurs faibles différences être voisins de la vérité.

TABLEAU *des impôts prélevés en argent dans les différentes provinces de la Chine proprement dite.*

PROVINCE DE TCHY-LI.			
Les taxes prélevées à Tchan-tien-fou s'élèvent à	taëls. 154,173	3,114,770 taëls *ou*	24,918,160 fr.
Les taxes prélevées par le trésorier	2,334,475		
Les droits sur les charbons	32,420		
Idem sur le sel	473,949		
Autres droits	119,753		
PROVINCE DE CHAN-SI.			
Taxes	2,990,675	3,539,722 taëls *ou*	28,317,776 fr.
Droits sur le sel	507,028		
Autres droits	42,019		
PROVINCE DE CHEN-SI.			
Taxes	1,658,709	1,699,332 taëls *ou*	13,594,656 fr.
Droits (1)	40,623		
PROVINCE DE CHAN-TOUNG.			
Taxes	3,376,165	3,526,565 taëls *ou*	28,212,520 fr.
Droits sur le sel	120,720		
Droits prélevés à Tsing-tcheou-kouan	29,680		
PROVINCE DE KAN-SOU.			
Taxes	280,652	538,652 taëls *ou*	4,309,216 fr.
Droits	39,450		
Taxes payées en grains et en riz	218,550		
PROVINCE DE KIANG-SOU.			
Les taxes prélevées à Kiang-sou montent à	3,116,826	3,256,982 taëls *ou*	26,056,856 fr.
Les droits sur le sel à Kiang-sou	93,240		
Autres droits levés à Kiang-sou	46,916		
PROVINCE DE AN-HOEÏ.			
Taxes prélevées à Anking-sou	1,718,824	2,550,076 taëls *ou*	20,400,608 fr.
Les droits sur le sel à Anhoeï	38,584		
Les droits prélevés sur les melons	7,660		
Et autres légumes à Anhoeï	227,286		
Autres droits	557,722		
A reporter		18,226,099 taëls *ou*	145,808,792 fr.

(1) Dans cette estimation n'est pas comprise celle des droits prélevés à Tung-kouan, ceux-ci n'étant pas bien connus.

Report.....		18,226,099 taëls *ou*	145,808,792 fr.
PROVINCE DE HO-NAN.			
Taxes.....	3,164,758	3,608,681 taëls *ou*	28,869,448 fr.
Droits.....	12,650		
Taxes payées en grain à Kiang-sou et à Anhoeï.....	431,273		
PROVINCE DE KIANG-SI.			
Taxes.....	1,878,682	2,108,653 taëls *ou*	16,869,224 fr.
Droits sur le sel.....	5,150		
Autres droits.....	224,821		
PROVINCE DE SZU-TCHHOUAN.			
Taxes.....	631,094	651,623 taëls *ou*	5,212,984 fr.
Droits.....	20,529		
PROVINCE DE TCHE-KIANG.			
Taxes.....	2,914,489	3,607,373 taëls *ou*	28,858,984 fr.
Droits prélevés sur le sel, etc.....	501,044		
Autres droits.....	191,840		
PROVINCE DE HOU-NAN.			
Taxes.....	882,745	947,505 taëls *ou*	7,580,040 fr.
Droits prélevés par les troupes.....	20,350		
Droits sur les postes....	13,880		
Autres droits.....	30,530		
PROVINCE DE HOU-PE.			
Taxes.....	1,074,489	1193,694 taëls *ou*	9,549,552 fr.
Droits prélevés par les troupes.....	32,640		
Droits sur les postes...	18,140		
Autres droits.....	68,425		
PROVINCE DE FOU-KIAN.			
Taxes.....	1,974,489	2,158,358 taëls *ou*	17,266,864 fr.
Droits sur le sel.....	85,470		
Autres droits.....	98,399		
PROVINCE DE KOUEÏ-TCHEOU.			
Taxes.....	102,628	122,548 taëls *ou*	980,384 fr.
Droits sur le sel.....	6,230		
Autres droits.....	13,690		
PROVINCE DE YOUN-NAN.			
Taxes.....	416,399	450,655 taëls *ou*	3,605,240 fr.
Droits.....	34,256		
PROVINCE DE KOUANG-SI.			
Taxes.....	416,399	489,429 taëls *ou*	3,915,432 fr.
Taxes prélevées sur les brevets des bureaux de prêt, etc.....	25,880		
Droits sur le sel.....	47,150		
A reporter...		33,564,618 taëls *ou*	268,516,944 fr.

Report.....		33,564,618 taëls *ou*	268,516,944 fr.

PROVINCE DE KOUANG-TOUNG.

Taxes.....	1,264,304	1,415,224 taëls *ou*	11,321,792 fr.
Taxes prélevées sur les brevets des bureaux de prêt.....	5,990		
Droits prélevés à Kantou.	43,750		
Droits prélevés à Tcheou-tchou.....	53,670		
Droits sur le sel.....	47,510		
Total.....		34,979,842 taëls *ou*	279,838,736 fr.

Récapitulation des impôts.

Le total des taxes et des droits en argent s'élève à 34,979,842 taëls, ou en francs à.....		279,838,736
Celui des taxes payées en grains et riz est de 4,099,285 seïs, ou en livres.	758,407,725 (1)	
Celui des quantités de grains et de riz conservés dans les greniers publics est de 30,300,475 seïs faisant en livres.....	5,605,587,875	
Le total de ces taxes en nature est en livres de.....	6,363,995,600	
ce qui donne au taux ordinaire du grain et du riz environ.		590,161,264
On peut donc évaluer les recettes de la Chine en francs à		870,000,000
Si l'on y ajoutait l'impôt prélevé à Canton sur les étrangers, et évalués par M. de Rienzi à fr.	6,000,000	56,000,000
ainsi que celui dont les différens tissus de soie et autres sont frappés, et que l'on porte à fr.....	50,000,000	
On aurait pour le total des recettes.....		926,000,000

(1) Voyez le tableau ci-après.

TABLEAU *des taxes payées en grains et en riz par les provinces de la Chine proprement dite.*

	Seïs (1).	
Tchy-li	»	
Chan-si	»	
Chen-si	»	
Chan-toung	353,963	
Kan-sou	218,550	
Kiang-sou } An-hoeï }	1,431,273	
Ho-nan	221,342	
Kiang-si	775,063	
Szu-tchhouan	»	
Tche-kiang	678,320	
Hou-nan	96,214	
Hou-pe	96,934	
Fou-Kian	»	
Koueï-tcheou	»	
Youn-nan	227,626	
Kouang-si	»	
Kouang-toung	»	
Total	4,099,285	
Cette quantité forme en livres pesant		758,407,725

TABLEAU *de la quantité de grains et de riz que l'on conserve dans les magasins de chaque province.*

	GRAINS. seïs.	RIZ. seïs.
Tchy-li	869,192	91,077
Chan-si	1,306,987	»
Chen-si	2,697,620	636,523
Chan-toung	966,500	478,690
Kan-sou	3,080,000	402,246
Kiang-sou	1,466,000	1,048,602
An-hoeï	864,110	155,053
Ho-nan	2,221,300	221,941
Kiang-si	1,139,689	787,454
Szu-tchhouan	1,045,179	9,840
Tche-kiang	1,503,605	615,663
Hou-nan	1,435,958	72,462
Hou-pe	465,627	96,848
Fou-kian	1,778,887	232,547
Koueï-tcheou	157,818	»
Youn-nan	750,411	»
Kouang-si	990,471	127,175
Kouang-toung	2,585,000	»
Totaux	25,324,354	4,976,121
Quantités qui font en liv. pesant	4,586,005,490	920,582,385
Total	5,605,587,875 livres.	

(1) Cette mesure équivaut à 185 livres pesant.

TABLEAU *de la population de quelques unes des principales villes de la Chine, d'après M.* DE RIENZI.

	habitans.
Péking	1,700,000
Nanking	514,000
Hang-tcheou	700,000
Oou-tchang	580,000
King-tchin	500,000
Fok-han	320,000
Nang-tchang	300,000
Sou-tcheou-fou	214,017
Kouang-tcheou-fou (Canton)	845,729
Macao ou Ngao-men	32,268

TABLEAU *des troupes réparties dans l'Empire chinois, d'après des documens authentiques publiés par M.* KLAPROTH.

CHINE.

	hommes.
Péking	90,000
Tchy-li	151,000
Kiang-sou / An-hoeï	132,000
Kiang-si	39,000
Tche-kiang	59,000
Fou-kian	76,000
Hou-pe	37,000
Hou-nan	51,000
Ho-nan	24,000
Chan-toung	35,000
Chan-si	35,000
Chen-si	104,000
Kan-sou	123,000
Szou-tchhouan	85,000
Kouang-toung	99,000
Kouang-si	42,000
Iun-nan	53,000
Koueï-tcheou	70,000
Total pour la Chine propre	1,232,000

AUTRES PROVINCES DE L'EMPIRE.

Ching-king ou Liaotoung	4,000	95,000
Pays des Mandchoux	10,000	
Mongolie	30,000	
Dzoungarie et Turkestan chinois	45,000	
Tibet	6,000	

Marine.

Troupes et matelots	31,000
Total des troupes de terre et de mer	1,358,000
Effectif présumé sous les armes	906,000

ÉTAT *des armées de terre et de mer, d'après M.* DE RIENZI.

Infanterie régulière	300,108	581,000
Cavalerie régulière	227,000	
Artillerie	17,000	
A la suite de l'armée régulière	30,000	
Officiers des troupes régulières	6,892	
Infanterie irrégulière	400,000	678,200
Cavalerie irrégulière	273,000	
Officiers de troupes irrégulières	5,200	
Marine		32,440
Total des troupes de terre et de mer		1,291,640

N. B. Quelques auteurs ont porté l'armée chinoise à 1,800,000 hommes; M. de Rienzi l'évalue à près de 1,300,000, et M. Klaproth au-delà de ce nombre. Mais il est indispensable de reproduire à ce sujet une remarque importante de ce savant : c'est qu'il faut distinguer entre le nombre d'hommes porté sur les contrôles et le nombre d'hommes effectif. Les officiers réservent, dit-il, à leur profit presque le tiers de la paie des soldats; ils ont un grand nombre de domestiques, et lorsque les inspecteurs font leur tournée, les officiers font paraître aux revues ces domestiques. On peut porter à environ un tiers le nombre d'hommes que l'on compte ainsi au-delà de l'effectif réel : ce qui réduit l'armée à 900,000 hommes tout au plus.

TABLEAU *des dépenses annuelles de la Chine par provinces, d'après* M. DE RIENZI.

ADMINISTRATION CIVILE.

PROVINCES.	NOMBRE D'OFFICIERS.	TRAITEMENS EN TAELS.
Tchy-li	869	281,148
Chan-si	512	296,270
Chen-si	408	144,100
Chan-toung	675	293,162
Kan-sou	303	138,500
Kiang-sou	959	314,590
An-hoeï	378	124,000
Ho-nan	578	260,970
Kiang-si	375	190,840
Szu-tchhouan	567	217,230
Tche-kiang	556	181,850
Hou-nan	438	154,500
Hou-pe	463	172,896
Fou-kian	471	159,640
Koueï-tcheou	229	117,060
You-nan	389	204,821
Kouang-si	430	165,186
Kouang-toung	622	198,140
Totaux	9,222	3,614,903

Le total des traitemens fait en francs..... 28,919,224

ADMINISTRATION MILITAIRE.

PROVINCES.	NOMBRE D'HOMMES.	SOLDE EN TAELS.
Peking..... garnison 26,150.. } Tchy-li..... *Idem.* 151,000.. }	177,150	2,905,079
Chen-si.....	104,000	1,759,677
Chan-si.....	53,000	875,600
Chan-toung.....	35,000	582,814
Kan-sou.....	123,000	2,040,995
Kiang-sou. } An-hoeï... } ancien Kiang-nang..... }	132,000	2,182,707
Ho-nan.....	24,050	395,613
Kiang-si.....	39,000	641,339
Szu-tchhouan.....	85,000	1,402,162
Tche-kiang.....	56,000	967,402
Hou-nan.....	51,000	844,990
Hou-pe.....	37,000	621,254
Fou-kian.....	76,000	1,228,006
Koueï-tcheou.....	73,000	1,161,103
Youn-nan.....	53,000	892,678
Kouang-si.....	42,000	728,268
Kouang-toung.....	99,000	1,582,654
Totaux.....	1,259,200	20,812,341

Le total de la solde fait en francs..... 166,498,728 (1)

Récapitulation des recettes et des dépenses en numéraire (2).

Total des recettes en numéraire.....		279,838,736 f.
Total des dépenses pour l'administration civile.....	28,919,224 f.	219,417,952
Total des dépenses pour l'administration militaire.....	166,498,728	
Réparations annuelles des rives du Hoang-ho : à ajouter, 2,000,000 de taels; en francs.....	16,000,000	
Réparations annuelles des jardins Yuen-ming et Djih-hou : 1,000,000 de taels; en francs.....	8,000,000	
Excédant des recettes sur les dépenses publiques, mais sur lequel doivent être prélevées celles de la maison de l'empereur, de la marine, du traitement des ministres, de l'entretien des monumens publics, du culte, de l'instruction publique, et d'autres dépenses qui nous sont inconnues.....		60,420,784 f.

(1) Les dépenses de la marine ne sont pas comprises ici, parce qu'elles sont trop incertaines.

(2) Nous ferons encore observer que nous ne comprenons dans cette récapitulation qu'une partie des impôts, puisque nous n'y faisons figurer ni la valeur des grains perçus, ni l'impôt des étrangers, ni celui des tissus.

TABLEAU *des positions géographiques des principaux lieux de l'Empire chinois, observées astronomiquement.*

NOMS DES LIEUX.	Longitudes. E.			Latitudes. N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
TURKESTAN CHINOIS ou *Thian-chan-nan-lou.*							
Ouchi	75	40	0	40	6	0	Auteurs.
Kachghar	71	43	0	39	25	0	*Idem.*
Khotan	78	15	30	37	10	0	Le P. Hallerstein.
Yarkand	73	57	30	28	19	0	*Idem.*
Jenghi-hissar	71	60	0	38	19	0	*Idem.*
Sandjou	76	20	30	36	25	0	*Idem.*
Aksou	80	27	30	41	9	0	*Idem.*
Pidjan	73	51	0	40	30	0	Auteurs.
Koutché	80	35	0	41	37	0	*Idem.*
Pé-chan (Volcan)	76	47	0	42	35	0	De Humboldt.
DZOUNGARIE ou *Thian-chan-pé-lou.*							
Gould-ja, ou *Ili*	80	7	0	43	51	0	Auteurs.
Tarbagataï	80	18	0	46	8	0	*Idem.*
MONGOLIE.							
Ouliassoutaï	94	12	0	47	38	0	*Idem.*
Koukou-khoto	109	22	15	40	49	20	*Idem.*
MANDCHOURIE.							
Cap *Romberg*	139	24	45	53	26	30	Krusenstern.
Baie de *Castries*	139	39	0	51	29	0	La Pérouse.
Cap *Monti*	139	33	0	50	30	0	*Idem.*
Baie de *Suffren*	137	20	0	47	53	0	*Idem.*
Idem de *Ternay*	135	9	0	45	13	0	*Idem.*
Foung-thian	121	18	20	41	50	30	*Idem.*
Bédouné	123	45	0	45	45	0	*Idem.*
Ninggouta	127	23	30	44	24	15	*Idem.*
Sakhalien-oula-khoto	125	6	30	50	0	55	*Idem.*
Merghen	122	41	20	49	12	0	*Idem.*
Tsitsikar	121	10	0	47	25	0	*Idem.*
Ile *Tchoka*, entre	139	18	0	45	55	0	*Idem.*
	142	30	0	54	25	0	
Archipel *Jean-Potocki* entre	120	0	0	39	0	0	
	121	0	0	40	0	0	
ROYAUME DE CORÉE.							
Han-yang-tchhing	124	30	0	37	40	0	
Ile *Quelpaert*	124	10	0	33	20	0	*Idem.*
	123	58	42	33	7	49	Conn. des Temps.
Idem (la pointe mérid.)	124	14	45	33	14	0	Ducommun.
Ile *Dagelet*	129	2	0	37	25	0	La Pérouse.

NOMS DES LIEUX.	Longitudes. E.			Latitudes. N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
ROYAUME DE LIEOU-KIEOU.							
Grande île *Lieou-kieou* entre	125	11	0	26	5	0	Auteurs.
	125	58	0	26	63	0	
Petite île *Lieou-kieou*	126	35	0	27	25	0	*Idem.*
Napakiang	125	18	15	26	13	39	B. Hall.
Ou-ting	125	35	0	26	40	0	Auteurs.
Ile *Typinsan*	123	14	0	24	42	0	Purdy.
TIBET.							
Ladak	75	42	45	35	35	0	Hamilton.
H'lassa	89	30	0	30	43	0	Auteurs.
Bourang-dakla-gadzoung	82	15	0	30	52	0	*Idem.*
Deba	77	41	45	30	13	0	Hamilton.
Toling	77	27	45	31	19	0	*Idem.*
CHINE.							
Péking	114	5	45	39	54	13	Encke.
Tchang-kia-keou	112	34	42	40	51	35	Auteurs.
Toung-tcheou	114	21	0	59	55	39	*Idem.*
Ho-kian-fou	113	49	30	38	30	0	*Idem.*
Nanking	116	39	45	32	15	0	Annales maritimes.
Sou-tcheou	118	7	55	31	23	25	Auteurs.
Tchang-tcheou	115	31	30	24	31	12	*Idem.*
Yang-tchéou	117	3	13	32	26	32	*Idem.*
Ngan-khing-fou	114	43	13	30	37	10	*Idem.*
Foung-yang-fou	115	8	56	32	55	30	*Idem.*
Ning-koue-fou	116	23	3	31	2	56	*Idem.*
Hang-tcheou	117	46	34	30	20	20	*Idem.*
Ning-pho-fou	119	4	49	29	55	12	*Idem.*
Chao-hing-fou	118	11	41	30	6	0	*Idem.*
Khing-tcheou	116	42	42	29	2	33	*Idem.*
Fou-tcheou	117	7	30	26	2	24	*Idem.*
Yan-phing-fou	150	56	50	26	38	24	*Idem.*
Tchang-tcheou	115	31	30	24	31	12	*Idem.*
Chao-wou-fou	125	15	30	27	21	36	*Idem.*
Teng-tcheou	114	8	55	25	44	54	*Idem.*
Formose (île)	119	33	0	25	10	30	Purdy.
Canton	111	0	0	23	6	15	Krusenstern.
Chao-tcheou	110	47	30	24	55	0	Auteurs.
Nan-hioung-fou	111	34	10	25	11	58	*Idem.*
Tchao-khing-fou	109	43	0	23	4	48	*Idem.*
Macao	111	19	30	22	12	45	La Pérouse.
Khioung-tcheou	107	27	10	20	2	26	Auteurs.
King-te-tching	114	55	13	29	15	56	*Idem.*
Nan-tchang-fou	113	30	47	28	37	12	*Idem.*
Kouang-sin-fou	115	21	8	28	27	36	*Idem.*
Kieou-kiang-fou	113	43	30	29	54	0	*Idem.*
Ki-an-fou	112	33	25	27	7	54	*Idem.*

NOMS DES LIEUX.	Longitudes. E.			Latitudes. E.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Kan-tcheou.....	112	26	36	25	52	48	Auteurs.
Tchang-cha-fou.....	110	25	47	28	12	0	*Idem.*
Yo-tcheou.....	110	33	25	29	24	0	*Idem.*
Heng-tcheou.....	110	2	0	26	55	12	*Idem.*
Wou-tchhang-fou.....	111	52	30	30	34	50	*Idem.*
King-tcheou.....	109	43	50	30	26	40	*Idem.*
Khaï-foung-fou.....	112	12	0	34	52	5	*Idem.*
Ho-nan-fou.....	110	6	40	34	43	15	*Idem.*
Teng-foung-hien.....	110	40	20	34	30	10	*Idem.*
Tchin-tcheou.....	107	47	30	28	22	25	*Idem.*
Weï-tcheou.....	116	10	50	29	58	30	*Idem.*
Thaï-youan-fou.....	110	12	0	37	53	30	*Idem.*
Fen-tcheou.....	109	21	0	37	19	12	*Idem.*
Taï-thoung-fou.....	110	55	30	40	5	42	*Idem.*
Si-an-fou.....	106	33	0	34	15	36	*Idem.*
Han-tchoung-fou.....	104	51	25	32	56	10	*Idem.*
Lan-tcheou.....	101	34	0	36	8	24	*Idem.*
Khing-yang.....	105	21	30	36	42	20	*Idem.*
Kan-tcheou.....	98	35	0	39	0	40	*Idem.*
Tching-tou-fou.....	101	49	30	30	40	41	*Idem.*
Loung-an-fou.....	102	17	50	32	22	0	*Idem.*
Koueï-yang-fou.....	104	15	10	26	30	0	*Idem.*
Koueï-lin-fou.....	107	53	50	25	13	12	*Idem.*
Ou-tcheou.....	108	30	15	23	28	48	*Idem.*
Thaï-phing-fou.....	104	46	10	22	25	12	*Idem.*
Yun-nan-fou.....	100	30	40	25	6	0	*Idem.*

TABLEAU SYNOPTIQUE *des nations du nord, du centre et de l'est de l'Asie, vulgairement confondues sous le nom de* Tatares.

A. *Nations Turques.*

A. *Turcs méridionaux.*
1 *Turcomans*, à l'est de la mer Caspienne, en Perse, Arménie et Asie-Mineure.
2 *Ouzbecks*, à Khiwa et dans la Grande-Boukharie.
3 *Hoeï-hoeï*, la plupart descendans des anciens Ouigours, et habitant le Turkestan chinois.
4 *Hoeï-tsu*, que les auteurs russes nomment *Turkestani*, parce qu'ils habitent le Turkestan chinois.

B. *Turcs septentrionaux.*
1 *Kirghiz* ou *Kirghiz-Kasaks*; dans leurs steppes, dans le Turkestan, à Khiva, etc.

B. *Turcs septentrionaux.*	2 *Turcs Sibériens;* restes des habitans tatares du khanat de Sibir ou de Toura. a) *Tatares de Tobolsk.* b) *Tatares de Tara.* c) *Tatares de Tomsk.* d) *Tatares d'Obi.* e) *Tatares de Sayansk.* f) *Tatares Tchari.* g) *Tatares Touralinzi.* h) *Barabintzi;* dans la steppe de Baraba. i) *Abintzi.*
C. *Turcs* fortement mêlés de *Mongols.*	*Tatares de Krasnoïarsk* et *de Koutznetzk,* avec les *Soyètes.* Les *Katchinzes*, ibidem. Les *Tatares de Tchoulym;* sur la rivière de ce nom. Les *Téléoutes* ou *Kalmouks blancs*, avec les *Abintzi.* Les *Beltyres.* Les *Biriousses*, sur le Haut-Ieniseï. Les *Iakoutes;* sur la Lena. Les *Kisilzi.* Les *Kamatchinzi.* Les *Kabaïli.* Les *Sagaïtzi.*

B. *Peuples Mongols.*

A. *Les Mongols.*	Les *Khalka;* au nord du désert Kobi. Les *Ordos* ou *Ortos;* au nord de la Grande-Muraille. Les *Toumet;* au nord-est de Péking. Les *Naïman;* ibidem. Les *Katchi* ou *Khar-katchi.* Les *Tchakhar;* au nord de Péking. Les *Gorlos* ou *Khorlos;* ibidem. Les *Soyites* ou *Soïoutes.* Les *Onhiot* ou *Oung-niout.* Les *Souniot* ou *Souniout.* Les *Kesikten* ou *Ketchikten.* Les *Barïn.* Les *Khaotsit* ou *Khaotchit* et *Haotchit.* Les *Oudjoumoutsïn* ou *Oudjoumoutchïn*, appelés aussi *Oudzemertchi.* Les *Ourat* ou *Orat.*
B. *Kalmouks* ou *Oelets* (Eleuthes).	1 *Khochot;* dans la Dzoungarie et le Tibet. a) *Sifans des Chinois.* b) *Sifans jaunes.* c) *Sifans noirs.* 2 *Dzoungar*, désignés plus particulièrement sous le nom d'*Eleuthes.* 3 *Durbèt*, réunis aux Dzoungar et aux Torgoout. 4 *Torgoout*, émigrés de Kalmoukie en Russie, et de Russie en Kalmoukie.

B. *Kalmouks* ou *Oelets* (Eleuthes). 5 *Khoït;* habitant le voisinage du lac Balkhach, les bords du Tchoui et de l'Ili.

C. *Bouriaïtes*. Aux environs du lac Baïkal.

C. *Peuples Mandchoux.*

A. *Mandchoux* proprement dits.

1 Les *Nieoutché* ou Mandchoux de Ningouta, (*Bogdoïtchi* des anciens auteurs russes).
   a) Les *Atcharri.*
   b) Les *Mohho*, etc.
2 Les *Khara-kitaï*, descendans des *Khara-khitan* ou *Liao*, ancienne nation du Liao-toung; une partie habite la Mongolie, et le plus grand nombre la Mandchourie.
3 Les *Daouriens* ou *Tagouriens.*
   a) *Solon;* aux environs du mont Siolki.
   b) *Houmari;* sur l'Amour ou Sakhalian, avant sa jonction avec le Dzongari-Oula.
4 Les *Doutcheri;* sur l'Amour, au-dessus des Houmari; transférés dans l'intérieur par le gouvernement chinois.
5 Les *Mandchoux-Pêcheurs* ou les *Yu-pi* des Chinois.
   a) Les *Natki* ou *Atcharri*, autrement *Fiatta.*
   b) Les *Ghiliaïky* ou *Ketching.* (Origine douteuse.)
   c) Les *Orotchy;* autour de la baie Castries.
   d) Les *Bitchy;* plus au sud.
   e) Les *Mandchoux* établis dans le nord de l'île Sakhalian.
   f) Les *Chibé;* dans la Dzoungarie.

B. *Toungouses.*

1 *Toungouses-Chasseurs;* au nord, sur les rivières Toungouska.
2 *Toungouses-Pasteurs de rennes;* au midi, aux environs du Baïkal, etc.
3 *Toungouses-Pêcheurs* ou *Lamoutes;* à l'est.

N. B. Ces subdivisions sont vagues. Il y a sept à huit dialectes peu connus. Les Toungouses sont nommés par les Chinois *Che-Goeï* et *Solon;* par les Ioukaghirs *Erpeghi.* Ils se donnent eux-mêmes les noms d'*OEvan's* et de *Donki.*

D. *Peuples Samoyèdes.*

A. *Samoyèdes* proprement dits, depuis la Petchora en Europe, jusqu'au-delà de l'Ieniseï.

1 *Petchoriens* ou *Ingoriens;* à l'est de la Petchora.
2 *Obdoriens* ou *Objoudirs;* sur l'Obi.
3 *Tihijoudirs;* ibidem.
4 *Gouarizi;* sur le détroit de Waigatch.
5 *Tassovski* (nom russe); sur la Tass.
6 *Iouraks;* à l'est des précédens.
7 *Touroukhanski* (nom russe); vers l'embouchure de l'Ieniseï.

B. *Ostiaks* de Narym et de Tomsk.

C. *Peuplades du Haut-Ieniseï.*
1 *Kamatchinzi;* sur le Kam.
2 *Karagas;* sur les bords de l'Ouda.
3 *Toubinski;* sur le Touba; dispersés.
4 *Koibali;* aux environs de Koutznesk et de Krasnoïarsk.
5 *Matores* ou *Madores;* sur la Touba.
6 *Soyètes;* dans les monts Sayaniens.

N. B Ces peuplades paraissent être la souche primitive des Samoyèdes.

E. *Race finnoise, ou mêlée avec des Finnois.*

A. Les *Vogouls.*
B. Les *Permiaks.*
C. Les *Ostiaks d'Obi*, etc.
Voyez le Tableau des peuples Finnois dans le vol. III. Europe.

D. Les *Ostiaks d'Ieniseï.*
1 *Ostiaks de Pampokol.*
2 *Arinzi;* dans le district de Krasnoïarsk.
3 *Kotovtzi;* sur le Kan.
4 *Asanes;* sur l'Ousolka; dispersés.

E. Les *Ioukaghirs;* sur l'embouchure de la Lena; se nomment *Audon Domni*, et sont nommés *Iedel* par les Koriaikes.

F. Les *Tchouktchi* ou *Tchoukotches.*
1 Les *Tchouktchi;* à l'est.
2 Les *Chelagi;* au nord.
3 Les insulaires *Achoukhalat*, etc.

G. Les *Koriaikes.*
1 Les *Tchantschou;* sur le golfe Penjina.
2 Les *Tumouhoutou;* nomades.
3 Les *Eloutetat* ou *Oloutorzi;* sur l'Oloutora.

H. Les *Kamtchadales;* se nomment *Itelmen.*
I. Les *Kouriliens* ou *Aïnos*, appelés *Mo-Sin* dans les histoires japonaises.
J. Les *Coréens*, etc., etc.

LIVRE CENT QUARANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire du Japon avec les îles d'Yeso, et les Kouriles méridionales. — Recherches critiques sur l'Yeso.

« A l'orient de la Mandchourie et de la Corée, s'allonge le bassin de la *mer du Japon*, dont l'extrémité septentrionale a été désignée par La Pérouse sous le nom très-impropre de *Manche de Tartarie*. Des côtes escarpées et dépourvues de grandes rivières environnent cette Méditerranée sombre, embrumée et orageuse. Au nord, deux détroits la font communiquer à la mer d'Okhotsk; le détroit le plus méridional des bouches de l'Amour, séparant le continent de l'île Saghalien, est encombré de sables, couvert de roseaux, et n'admet pas même une barque. Le *détroit de La Pérouse*, connu auparavant sous le nom de *détroit de Tessoï*, présente à l'est un passage à la mer d'Yeso, partie méridionale de la mer d'Okhotsk. Le détroit de *Sangar* ou de *Matsmaï* laisse entrer les flots du grand Océan oriental. Au midi, le *détroit de Corée* s'ouvre sur les mers de la Chine. Une chaîne d'îles considérables forme la barrière qui sépare la Méditerranée japonaise du grand Océan; et cette chaîne, qui est longue de 600 lieues, se lie encore aux îles Kouriles au nord-est. Les Japonais en occupent la meilleure partie. »

Le navigateur anglais *Broughton*, après avoir confirmé l'exactitude des cartes hollandaises et de celles de Kœmpfer, pour ce qui regarde le détroit de Sangar ou de Matsmaï, a fourni aux géographes un sujet de dispute, en soutenant que le détroit entre la Mandchourie et l'île de Saghalien ou *Sakhalian* n'existe point.

« La Pérouse, forcé par les vents et d'autres circonstances

à quitter ce canal avant de l'avoir examiné jusqu'au bout, avait interrogé avec beaucoup de soin les indigènes tant de l'île que de la terre ferme; ceux-là lui assurèrent que leur pays était environné d'eau, et lui tracèrent les détroits qui les séparent du continent (1); ceux-ci lui dirent que les bateaux venant de l'embouchure du Saghalien ou Sakhalian pour se rendre dans la baie de Castries, étaient traînés par-dessus une étroite langue de terre sablonneuse et couverte d'herbes marines (2). Ce navigateur remarqua d'ailleurs que la profondeur de l'eau diminuait rapidement vers l'extrémité du canal, et qu'on n'y sentait aucun courant; il paraît s'arrêter à l'idée que le détroit existe, mais que, obstrué par des sables et du varec, il n'ouvre qu'un étroit passage à de petites barques. Broughton va plus loin; il affirme qu'ayant été à huit lieues plus au nord que La Pérouse, il est arrivé à une baie qui n'avait que deux brasses d'eau, et qui était fermée de tous côtés par des terres basses et sablonneuses. Il est persuadé que cette langue de terre, examinée par ses bateaux, n'est nulle part interrompue, et que la terre de Saghalien est une presqu'île. M. de Krusenstern, qui ne s'est pas approché de ce détroit, mais qui a visité celui qui est au nord de l'embouchure du fleuve Saghalien, cherche à appuyer l'opinion du navigateur par des raisonnemens étendus (3). Les eaux presque douces qu'il a trouvées dans le golfe formé par ce fleuve, lui fournirent un argument spécieux, et qui parut décisif aux dignes compagnons de cet habile navigateur. Si le golfe du Saghalien communiquait tant soit peu avec le canal appelé *Manche de Tartarie*, les eaux salées de ce bras de mer se mêleraient avec celles du golfe du Saghalien. M. de Krusenstern appuie ensuite sur

(1) *La Pérouse*, Voyage, etc., III, p. 36. — (2) *Idem*, *ibid.*, p. 72.
(3) *Krusenstern* : Voyage autour du monde, II, p. 191-195 (édition allem. origin.).

le témoignage des habitans de la baie de Castries, cité par La Pérouse, et sur la reconnaissance de Broughton; il finit par déclarer qu'il ne conserve aucun doute sur l'existence d'un isthme sablonneux, qui ferait de l'île de Saghalien une presqu'île; mais il pense que cet atterrissement est très-moderne, et que l'île de Saghalien a réellement pu mériter ce nom à l'époque où furent tracées les cartes japonaises et chinoises très-modernes, qui toutes la représentent comme entièrement détachée du continent.

« Nous regrettons que des considérations nautiques et politiques aient empêché M. de Krusenstern d'aller constater sur les lieux l'existence de cet isthme. Ses raisonnemens ne nous paraissent pas sans réplique. Une double ou triple courbure du rivage, quelques îlots et bancs de sable, deux ou trois chéneaux étroits, remplis de ces énormes joncs qui croissent sur toute cette côte, encombrée d'ailleurs de prairies flottantes d'herbes marines; voilà tout ce qu'il faut pour expliquer comment il se fait que les eaux salées de la Manche de Tartarie ne pénètrent pas dans le golfe du Saghalien. Si, à l'occident de ce détroit encombré, il existe, comme cela paraît certain, une langue de terre basse, presque coupée par deux petites rivières, comme il en existe une *au nord* de l'embouchure du Saghalien, à l'endroit nommé par les Russes *Gilazkaia Perevoloca*, et par les Chinois *Gole* (1), il est très-naturel que les habitans du rivage continental aient pu quelquefois traîner leurs légères barques à travers une semblable langue, pour éviter la navigation difficile du détroit. C'est ce que firent les Cosaques dans le XVIIe siècle, lorsque, ayant descendu le Saghalien, et voulant se rendre à Oudskoï, ils aimèrent mieux transporter leurs bateaux par la langue de terre de Gilazkaia,

(1) *Muller* : Mémoire sur le fleuve Amour, etc. ; dans *Busching*, Magasin géographique, II. 507-508.

que de faire le tour du promontoire nommé *cap Romberg* par M. de Krusenstern. On conçoit dans cette hypothèse, qui est singulièrement favorisée par les détails très-remarquables d'une carte de d'Anville (1), comment Broughton a pu se tromper en prenant une anse à côté du détroit, pour le détroit lui-même. D'ailleurs, si ce navigateur eût rencontré un isthme de sable, pourquoi, même en le supposant d'une largeur considérable, n'a-t-il pas aperçu, du haut des mâts, la mer qui devait le baigner du côté opposé?

« Telles sont les raisons qui obligent tout géographe ami de la vérité à conserver, jusqu'à de nouveaux éclaircissemens, le détroit indiqué par d'Anville, les missionnaires, les cartes chinoises et japonaises, entre l'île de Saghalien et la Mandchourie.

« M. de Krusenstern, dont nous venons de discuter l'opinion relative à cette question, a reconnu avec un soin admirable les côtes occidentales de l'île d'Yeso, et les côtes sud-est et nord de l'île de Sakhalian. Sa relation, et celles de La Pérouse et de Broughton, sont les seules sources publiques d'où l'on puisse tirer des notions certaines sur ces îles; mais la bienveillance de M. *Titsingh*, Hollandais qui a long-temps résidé au Japon, nous procure l'avantage de pouvoir puiser, dans deux descriptions japonaises, des détails qui jettent un nouveau jour sur la géographie et l'histoire de ces contrées (2). Nous prendrons notre point de départ du rivage septentrional du Japon.

« L'île de *Matsmaï*, située au nord de celle de Niphon, est appelée en japonais la *terre d'Yeso*, ou *Mo-sin*, c'est-à-

(1) *Asie*, IIIe partie, 2e feuille. — (2) *Ieso-Ki* ou Description d'Yeso, par *Araï-Tsikogo-no-Kami*, instituteur du *Ziogoen* (empereur militaire) *Tsoena-Josi*, écrite en 1720. *Ieso-Ki* ou Description d'Yeso, avec l'histoire de la révolte de Samsay-In, par *Kannamon*, interprète japonais, écrite en 1752. Notice de deux Cartes japonaises, manuscrites, communiquées par M. *Titsingh*.

dire *des peuples velus*, ou encore *Mao-jïn*, *Mo-mïn* et *Mao-mïn* (1). Les Mo-sin occupèrent jadis les parties septentrionales du Japon jusqu'à la montagne Ojama; successivement repoussés dans leur propre île, ils y ont été subjugués à diverses reprises, et ne conservent leur indépendance que dans la partie méridionale de Sakhalian. Selon Krusenstern, les Mo-sin s'appellent eux-mêmes *Aïnos* (2). Cette nation a la taille un peu plus haute et le corps plus robuste que les Japonais; une barbe noire très-épaisse couvre leur visage; elle se confond avec une chevelure noire et un peu crépue. Hommes et femmes se *tatouent* ou se peignent sur les lèvres diverses figures de fleurs et d'animaux. Les vêtemens des riches sont de toiles du Japon ou de la Chine; le peuple s'habille d'une étoffe faite avec le fil qu'on tire de l'écorce d'une espèce de saule. Dès l'âge de dix ans les enfans apprennent à plonger dans la mer, et à sauter par-dessus une corde tendue. Les Aïnos excellent dans ces deux exercices; on en voit qui sautent à la hauteur de six à sept pieds; ils suivent les cerfs à la course; l'arc et les flèches sont leurs principales armes; mais de petits détachemens japonais battent des milliers d'Aïnos. Les chefs héréditaires des villages se reconnaissent vassaux du prince japonais de Matsmaï, et lui paient un tribut en peaux de loutres et de chiens de mer, d'ours, d'élans et de castors, de saumons, de faucons et d'autres productions de leur pays. Ils vivent entre eux sans loi et presque sans culte; du moins des libations et des feux allumés en l'honneur de *Kamoï*, divinité japonaise, sont les seuls actes religieux qu'on leur connaisse. Point d'alphabet, point de monnaie: le commerce se fait par échange; ils se rendent dans une des îles Kouriles, dé-

(1) *Klaproth: San-kokf-tsou-ran-to-sets* ou Aperçu général des trois royaumes, traduit de l'original japonais-chinois, p. 211. — (2) *Krusenstern:* Voyage autour du monde, II, p. 74.

posent leurs marchandises, et se retirent à bord de leurs bateaux; les Kouriliens descendent, examinent les marchandises, et mettent les leurs à côté : c'est par une suite de semblables négociations muettes que les marchés se concluent. La polygamie est admise; l'adultère est vengé; mais l'homme qu'une femme mariée essaie de séduire, exige d'elle ses anneaux d'oreille, et, en représentant ce gage, il est à l'abri des attaques de l'époux outragé. Les frères épousent les sœurs; les tribus ne sont qu'autant de familles qui rarement s'unissent entre elles. Le deuil pour les morts s'exprime par des combats simulés entre les parens, dans lesquels souvent on donne et reçoit des blessures sanglantes. Tels sont les traits précis et curieux sous lesquels nos deux auteurs japonais nous peignent les habitans d'Yeso; les relations des navigateurs européens n'ajoutent rien de positif à ce tableau. Broughton assure que ces peuples sont très-velus sur tout le corps; Krusenstern voudrait voir de l'exagération dans cette assertion, appuyée par le témoignage des Hollandais, et que les relations japonaises nous semblent confirmer (1). »

Cependant un voyageur récent, M. de Siebold, complète sur quelques points, l'idée que les Japonais nous donnent des Aïnos. Selon lui les parens se marient entre eux, excepté les plus proches. Les femmes sont fidèles, et ne témoignent aucune jalousie envers leurs rivales; mais lorsque le mari prend une autre épouse, il est tenu de la loger dans une hutte éloignée de la sienne. Un homme a quatre et huit femmes, selon sa fortune. L'épouse d'un Aïno fait des habits à son mari avec l'écorce d'un arbre, donne à manger à l'ours de la maison, et fait sécher le poisson pendant que le mari va à la pêche ou à la chasse. Celles qui

(1) Voyez ce que nous avons dit plus haut des Aïnos des îles Kouriles russes, p. 164.

sont riches et coquettes couvrent leurs lèvres de lames d'or; les autres les teignent de différentes couleurs et noircissent leurs dents. Les Aïnos adorent le soleil, la lune, la mer, un dieu du ciel, et croient à l'existence du diable. Ils ont beaucoup de respect pour les morts; la famille du défunt visite tous les ans son tombeau. Après la mort de son époux, la veuve se retire dans les montagnes; pendant la durée du deuil, les parens ne paraissent point en public la tête découverte. Les Aïnos n'ont point de calendrier; ils comptent les années par époques de la chute des feuilles. Ils ne se servent ni d'écriture ni de monnaie, et ne calculent qu'au moyen d'incisions faites dans le bois.

Les Japonais nomment généralement les Aïnos *Yeso*: ceux qui habitent près du Japon sont appelés *Koutsi-Yeso*, c'est-à-dire Yeso de la bouche du pays, et ceux qui demeurent loin des côtes, *Okou-Yeso* ou Yeso de l'intérieur.

« La langue des Aïnos diffère également du japonais et du mandchou, mais elle paraît se rapprocher du kamtchadale; la comparaison d'une centaine de mots, très-bien choisis, avec quelques mots correspondans dans plusieurs langues de l'Asie et de l'Océanie, ne nous a fourni aucun indice de parenté; mais sans doute nos recherches auraient exigé des matériaux qu'il n'était pas en notre pouvoir de nous procurer. Cette langue, quoique moins sonore et moins douce que le japonais, ne paraît pas cependant offrir ces sons rudes qui caractérisent un peuple féroce (1).

« L'île d'Yeso présente de tous côtés des montagnes élevées, couvertes d'une belle verdure (2) et de vertes forêts;

(1) Voici quelques mots : ciel, *rikita*; — terre, *sirikata*; — soleil, *tofskaf*; — lune, *kouketsou*; — étoiles, *noro*; — montagne, *kimta*; — île, *modjiri*; — rivage, *siri* (*schiri*, Krusenstern); — jour, *tokaf*; — nuit, *aszirou*; — homme, *okkay* (en japonais *otoko*); — femme, *mennokosi*; — père, *fanpé*; — mère, *tafou* (en japonais *fafa*); — feu, *abé*, etc., etc., *Ieso-Ki* de *Kannemon*, MS.

(2) Le nom *In-Sou*, donné selon Brougiuton à l'île, ne dénote que *terre haute et verdoyante*; *in*, haut; *tsoui*, vert.

les sapins, les bouleaux, les cyprès, les ormes, les saules et beaucoup d'autres arbres y abondent; les tussilages et les lis sarannes y prospèrent: ce qui indique un climat froid et humide. Il y a beaucoup de plantes sarmenteuses; les roseaux y prennent ces dimensions énormes qu'ils ont à l'embouchure du Sakhalian. Parmi les cultures essayées par les Japonais, le millet, les pois et les fèves ont réussi. Les animaux de l'île sont des aigles, trois sortes de faucons, des ours, des cerfs; on prend l'ours jeune, les femmes lui donnent leur sein à téter; il est élevé comme un chien ou un cochon favori; mais lorsqu'il grandit, il est mis en cage, et tant de soins n'aboutissent qu'à le tuer dès qu'il paraît assez gras. La famille pleure solennellement sa mort, mais mange sa chair, usage qui rappelle les Ostiaks (1). Les loutres, les chiens-marins, les phoques sont indiqués sous beaucoup de noms divers. Les baleines chassent dans les baies et embouchures de rivières d'immenses essaims de *nising*, espèce de sardine; le saumon fourmille aussi au point de pouvoir être pris avec la main. La sangsue de mer est recherchée et vendue aux Japonais. La lentille marine, le *fucus saccharinus*, et probablement beaucoup d'autres *fucus*, servent de nourriture ordinaire. »

L'île d'Yeso a 125 lieues de l'est à l'ouest, et 100 du nord au sud. Sa superficie est évaluée à environ 8000 lieues carrées. Suivant les auteurs japonais, elle est couverte de montagnes et de rochers sur une largeur de 10 à 30 lieues. Les routes ne sont que des sentiers rocailleux, qui bordent souvent des précipices effrayans. Mais les rocs les plus escarpés n'arrêtent pas les naturels; ils ne les tournent pas, ils les escaladent.

Les montagnes renferment des mines de plomb, d'argent et d'or. Le climat de cette île est plus froid que sa latitude

(1) Ci-dessus, liv. CXXXV, p. 112.

ne l'indique : depuis le mois de novembre jusqu'à celui d'avril, la neige couvre non seulement les montagnes, mais les plaines et les vallées jusque dans la partie méridionale ; le thermomètre centigrade descend souvent à 15 degrés au-dessous de zéro. En été les pluies sont fréquentes, et des vents violens agitent l'atmosphère.

Les terres labourables ne s'étendent que sur les bords de la mer, où l'on compte 107 villages d'insulaires montagnards, qui habitent en dehors du canton de Matsmaï, dont le territoire n'a que 7 lieues d'étendue.

« *Matsmaï*, ou la ville du détroit (1), est bâtie vers l'extrémité méridionale de l'île ; c'est une forteresse japonaise, inaccessible du côté de la terre. Les autres postes s'étendent par l'ouest jusqu'à la pointe nord. »

Les maisons de cette ville sont construites en bois, mais recouvertes de pierres et de plâtre ; les édifices publics sont blanchis à la chaux. Suivant Golovnine, qui y fut fait prisonnier en 1811 par les Japonais, et qui y résida longtemps, elle possède un théâtre japonais et une population de 50,000 âmes. Son commerce est florissant, et son port est fréquenté par un grand nombre de navires japonais et européens.

Yeso forme, avec les Kouriles méridionales et la partie du sud de Sakhalian, un grand gouvernement sous le commandement d'un général japonais. Les Aïnos sont censés tributaires, bien qu'ils ne paient point d'impôts.

« En longeant la côte occidentale, on rencontre les îles d'*Oosima*, et de *Kosima*, qui renferment chacune un volcan brûlant : celui de Kosima passe pour le plus petit du globe, il n'a que 150 pieds de hauteur. Viennent ensuite les îles d'*Okosiri*, ou *Okosir*, couverte de forêts ; de *Riosiri*, ou *Riisiri*, qui renferme un volcan appelé le *Pic de Langle*

(1) De *Matsi*, détroit.

par La Pérouse (1), et de *Refounsiri*, ou *Ribounsiri*, comme l'appellent les Japonais. Le grand golfe qui s'avance dans la partie occidentale d'Yeso, a reçu des Russes le nom de Strogonof : au fond de ce golfe s'élève un volcan. Le dernier poste au nord est *Notsjiab*, le *Notzambou* de Krusenstern (2). *Soyea* est sur une baie plus à l'est. Sur la côte nord-ouest, les Aïnos, quoique sujets du Japon, habitent seuls ; *Atkis*, leur principal village, est sur la côte nord-est ; un officier russe, nommé Laxmann, a visité, en 1792, le port de *Kimoro* qui en dépend (3) : nous ne trouvons point ce nom parmi deux cents noms propres que contiennent les manuscrits de M. Titsingh ; mais Atkis est indiqué sous celui de *Atskesi.* »

« La côte sud-est d'Yeso a été parcourue par les Hollandais et par Broughton. Le pays se couvre de forêts magnifiques ; le *Volcano-Bay*, ou baie du volcan, offre un bassin circulaire de l'aspect le plus pittoresque ; tout fait soupçonner ici l'existence d'un volcan en activité.

Un canal sans nom sépare l'île d'Yeso de celle de *Tchikota* ou *Tchikotan*, appelée aussi *Spangberg*, la plus méridionale des Kouriles, et faisant partie de l'empire japonais. Elle a 30 lieues de longueur sur 10 de largeur. Ses habitans paraissent être des Aïnos ; comme ceux-ci ils sont très-velus. Elle renferme deux montagnes qui paraissent être volcaniques.

« Au nord d'Yeso, s'étend la longue île de Sakhalian, appelée par les Japonais *Sagarüa*, et nommée aussi *Tarrakaï* ou *Karafta.* Les Aïnos, suivant nos géographes japonais, l'appellent *Karato*, nom auquel ils ajoutent l'appellatif *sima*, ou île. Selon Krusenstern, le nom indigène serait *Saldan ;* selon La Pérouse, *Tchoka :* il paraît que

(1) *Krusenstern :* Voyage, II, p. 56. — (2) *Idem*, ibid., ibid. — (3) *Storch*, Russie sous Alexandre Ier, cah. VI (en allem.).

ce dernier n'est que le nom d'un village, écrit *Ttchuchin* sur la carte de d'Anville; probablement les deux autres dénominations sont aussi locales (1).

« La Pérouse, qui a visité la côte occidentale, trace un portrait des habitans, très-favorable sous le point de vue moral. L'intelligence de ces pauvres insulaires lutte contre un climat âpre: ils sont pêcheurs et chasseurs; ils se tatouent; ils font des étoffes d'écorce de saule tout comme les Mo-sin ou Aïnos d'Yeso. Leur langue offre quelques mots germaniques et mandchoux (2). L'île, très-élevée dans son milieu, s'aplatit vers ses extrémités méridionales, où elle paraît offrir un sol favorable à l'agriculture. La végétation y est extrêmement vigoureuse; les pins, les saules, les chênes et les bouleaux peuplent ses forêts. La mer qui baigne ses côtes est très-poissonneuse; ses rivières et ruisseaux fourmillent de saumons et de truites de la meilleure qualité. Les collines se couvrent de rosiers, d'angélique et de lis saranne (3).

« Krusenstern a examiné la baie *Aniva*, extrémité méridionale de l'île; les Japonais y ont reconstruit l'établissement que les Russes avaient détruit. Il est très-important par la grande quantité de poissons et de baleines que l'on pêche dans ses parages. Toute la côte orientale, examinée par Krusenstern, présentait des vallées boisées, derrière lesquelles des montagnes couvertes de neige semblaient se perdre dans les nues (4). Au 51e degré, le sol s'abaisse; on ne voit plus que des dunes et des collines de sable (5). Les Aïnos habitent le midi; la côte orientale paraît déserte;

(1) Voyez pour l'étendue de cette île ce que nous en avons dit p. 248.

(2) *Kahani*, bateau; *kahn*, en allem.; — *chip*, vaisseau; *ship*, anglais; — *tou*, deux; *two*, suéd.; mais à Yeso deux s'exprime par *tsoutsoub*. Vocab. Ms. — (3) Voyage de *La Pérouse*, IV, p. 73; et III, p. 40 et 43. — (4) *Krusenstern*: Voyage, etc., II, p. 92, 96, 144.

(5) *Idem*, ibid., p. 153.

une colonie de Mandchoux occupe la côte nord-est, voisine de l'embouchure du Sakhalian. »

La partie méridionale, formant environ le tiers de cette île, appartient seule aux Japonais, et dépend du gouvernement de Matsmaï.

« Au nord-est de l'île d'Yeso, se prolonge la chaîne des îles kouriles, dont les plus méridionales font partie du même gouvernement (1).

Les quatre principales îles Kouriles qui dépendent de l'empire japonais, et font partie du gouvernement de Matsmaï, sont Tchikotan, dont nous avons parlé plus haut, et Kounachir, Itouroup et Ourous, dont nous allons dire quelques mots.

Kounachir, au nord-est de l'île d'Yeso, a environ 26 lieues de longueur sur 6 de largeur. Son centre est occupé par de hautes montagnes dont l'une, appelée *Tchatchanobouri*, est un volcan brûlant. Au sud-ouest, vers l'extrémité de l'île, se trouve la baie de la Trahison, où Golovnine fut pris par les Japonais. Ceux-ci ont sur cette baie un établissement que l'on peut regarder comme le plus considérable de ceux qu'ils possèdent dans les Kouriles. La population de Kounachir n'est que de 2 à 300 Aïnos.

Itouroup, appelée par les uns *Atorkou*, et par les autres *Hourous*, est l'*île des États*, des navigateurs hollandais; c'est sans contredit la plus grande des Kouriles : sa longueur est de 55 lieues et sa largeur de 15. Elle est séparée de l'île de Kounachir par le canal de Pico. Ses montagnes atteignent une grande hauteur : l'une d'elles est un volcan actif, situé dans la partie du sud-ouest, et près duquel se trouve *Ourbitch*, le principal établissement des Japonais, que défend un petit fort, et qu'enrichit un assez bon port.

Ourous, ou l'*île de la Compagnie*, sur laquelle on n'a que

(1) Voyez ce que nous avons dit des Kouriles russes, p. 163.

des renseignemens incertains, complète les dépendances du gouvernement de Matsmaï. Cependant elle paraît être la même que celle d'*Ouroup*, que les Russes ont appelée *Alexandre*, et sur laquelle ils ont un établissement. Nous en avons parlé en traitant des Kouriles russes; mais nous n'osons affirmer que les Japonais ont renoncé à leurs droits de propriété sur cette île (1).

« Nous allons décrire une contrée plus souvent traitée en détail que celles que nous venons d'examiner. Aussi, pour ne pas trop répéter des choses connues, nous chercherons à être brefs. Les trois îles de *Niphon*, de *Kiou-siou* et *Si-kokf*, entourées d'une foule de moindres îles, forment le royaume, ou, comme l'on dit quelquefois, l'empire du Japon. Les Chinois l'ont d'abord nommé *Yang-hou*, c'est-à-dire atelier du soleil; puis ils l'ont appelé *Hou-Koué*, royaume des esclaves, et enfin *Jé-pen* ou *Je-poun*, contrée du soleil levant (2). Marco-Polo l'a connu sous le nom corrompu de *Xipangu.* »

Nipon ou *Niphon*, la principale des îles japonaises, a 300 lieues de longueur et 80 dans sa plus grande largeur. Elle est hérissée de montagnes et de collines, dont la plupart sont volcaniques, et dont quelques unes jettent des flammes et de la fumée. On y compte une dizaine de cratères qui ne sont pas éteints. Ses côtes, parsemées de rochers, sont battues par les flots d'une mer orageuse; son sol, peu fertile, est souvent tourmenté par des commotions souterraines; mais les vallées et les plaines, humectées par un grand nombre de rivières et de ruisseaux, dont l'industrie des Japonais a, par des canaux d'irrigation, augmenté l'utile influence, les montagnes, les pentes même des volcans, embellies par de nombreuses espèces de vé-

(1) Voyez page 163 de ce volume. — (2) *Kœmpfer :* Histoire du Japon, I, 73, 74 (édit. allem. de Dohm).

gétaux inconnus à nos régions tempérées, présentent l'intéressante image de l'industrie humaine au milieu des traces des révolutions physiques. Malgré des hivers très-froids et des étés très-chauds, le climat est salubre; le temps est variable pendant la plus grande partie de l'année; les tempêtes et les ouragans caractérisent l'époque des chaleurs; mais l'abondance des pluies bienfaisantes, le travail et les engrais parviennent à vaincre la stérilité du sol.

Les métaux précieux abondent dans l'île : l'or s'exploite par le lavage dans des sables d'alluvions tellement riches, que, pour ne point en abaisser le prix par une trop grande abondance, l'exploitation en est limitée par les lois. L'argent est soumis à la même restriction; les mines de cuivre sont également d'une richesse remarquable: elles donnent des produits considérables; le mercure offre dans ses gisemens des variétés précieuses pour les minéralogistes; le fer est le moins commun de tous les métaux. Les montagnes volcaniques fournissent à la consommation et au commerce, du soufre et du bitume, et aux habitans, des sources minérales utilement employées dans diverses maladies. Il paraît que dans le nord de l'île la houille se montre en couches d'une grande épaisseur.

L'île de *Kiou-siou* ou de *Ximo*, la plus méridionale et la plus occidentale des grandes îles du Japon, est longue de 80 lieues du nord au sud, et large de 20 à 50 de l'est à l'ouest. Située au sud de Niphon, elle n'en est séparée que par un canal d'une demi-lieue de largeur. Visitée dans ces derniers temps par les navigateurs européens, ses caps ont reçu les noms de quelques hommes célèbres. Ainsi le cap Tchitchakof forme son extrémité méridionale; et sur la côte orientale, on distingue ceux de Nagaef, de d'Anville et de Cochrane. Son intérieur est couvert de hautes montagnes, dont quelques unes sont des

volcans redoutables : la plus remarquable de ces cimes volcaniques a reçu de Krusenstern le nom de *pic Horner*. La nature s'est plue à embellir cette île, et l'agriculture en a fait une des plus riches contrées du Japon; mais elle est exposée à de violens tremblemens de terre, et aux ravages de ses volcans. Le 1er avril 1826, elle éprouva une terrible secousse qui répandit la désolation dans toute sa partie méridionale; pendant cette épouvantable convulsion, le mont Illigigama ou Illigi-yama lança jusque dans la mer une immense quantité de rochers, et vomit ensuite un énorme torrent qui détruisit tout ce qui se trouva sur son passage.

Sikokf ou *Siko-ko*, à l'est de la précédente, a environ 45 lieues de longueur du nord-est au sud-ouest, et 40 dans sa plus grande largeur de l'est à l'ouest. Cette île est peu connue des Européens : on sait seulement qu'elle est très-montagneuse.

« Les rivières du Japon ne peuvent avoir un long cours; dans l'île de Niphon, le *Yado-gava*, qui passe par Osaka, est traversé par plusieurs ponts en cèdres de 300 à 360 pieds de long; il n'a que 25 lieues de cours; l'*Ojin-gava* (1) et la *Fusi-gava* sont aussi des rivières larges et rapides. »

On cite encore plusieurs autres cours d'eau : le *Tenrio-gava* ou *Tenrion*, qui sort du lac Souva, se jette dans la mer par trois embouchures, après un cours de 40 lieues; le *Tone-gava*, qui d'un côté se jette dans le golfe de Yedo et de l'autre dans le grand lac *Kasmiga-oura;* enfin l'*Ara-gava*, dont l'un des deux bras se jette dans le Tone-gava et l'autre dans le *Toda-gava*, qui a son embouchure dans le golfe de Yedo.

« Un des grands lacs est celui d'*Oitz*, du sein duquel s'écoulent deux rivières, l'une vers Miaco, l'autre vers

(1) Le mot *gava* signifie *rivière*, comme dans le celtique.

Osaka. Ce lac a 50 lieues japonaises de longueur, équivalant chacune à une heure de marche à cheval; sa largeur n'est que d'un tiers. Trois mille pagodes ont rendu sacrée la délicieuse plaine qui l'environne. »

C'est Kœmpfer qui a donné à ce lac le nom de la ville d'Oïtz, près de laquelle il est situé; mais les Japonais le nomment *Biwano-oumi* et les Chinois *Phi-pha-hou*, c'est-à-dire *lac de la Guitare*. Selon l'histoire japonaise, il fut formé en une nuit à la suite d'un tremblement de terre qui affaissa le terrain qu'il occupe, et éleva à une plus grande hauteur la montagne de Fasï-Yama, située à quelque distance de là. Le lac *Souva* ou *Souva-no-mitsou-oumi* est remarquable par le grand nombre de sources minérales chaudes qui s'y jettent, et qui jaillissent du sol environnant.

« Les îles du Japon éprouvent en général tour à tour les extrêmes du chaud et du froid. La chaleur de l'été est souvent modérée par les brises qui soufflent de la mer. Dans l'hiver, le vent vient du nord ou du nord-est, et semble imprégné de particules de glace. Le temps est variable pendant tout le cours de l'année, et il tombe des pluies abondantes, particulièrement dans les *satsaki*, ou mois pluvieux, qui commencent au milieu de l'été (1).

« Selon les observations, le plus haut degré de chaleur, à Nagasaki, est de 98 degrés dans le mois d'août, et le plus grand froid de 35 degrés (2) dans le mois de janvier. La neige reste quelques jours sur la terre, même dans les parties méridionales. Presque toutes les nuits d'été, le tonnerre se fait entendre; les tempêtes et les tremblemens de terre sont très-fréquens.

« Les lois ont fait aux Japonais un devoir rigoureux de l'agriculture. A l'exception des montagnes les plus impra-

(1) *Thunberg*, t. III, p. 234. — (2) *Fahrenheit*.

ticables, la terre est universellement mise en culture. Exempt de tous droits féodaux ou redevances ecclésiastiques, le fermier cultive le terrain avec zèle et succès (1). Il n'y a point de communaux; si quelque portion de terrain restait inculte, un cultivateur voisin, plus laborieux, pourrait s'en emparer. On manque de prairies, mais le soin des engrais est poussé très-loin. Sur le flanc escarpé des collines s'élèvent des murs de pierre qui supportent des plateaux de terre semés de riz ou de légumes. Le riz est le grain principal; le blé-sarrasin, le seigle, l'orge et le froment sont rarement cultivés (2); les pommes de terre y sont de médiocre qualité, mais on voit prospérer différentes sortes de fèves, de pois, de navets et de choux; le riz, semé en avril, est récolté en novembre : c'est dans ce dernier mois qu'on sème le froment pour le recueillir en juin; l'orge reste aussi en terre pendant l'hiver. Il y a beaucoup de ressemblance entre les plantes de la Chine et celles du Japon; elle dérive peut-être en partie d'un échange mutuel de végétaux utiles : l'arbuste du thé croît sans culture dans les haies; les plus superbes bambous abondent dans tous les bas-fonds; le gingembre, le poivre noir, le sucre, le coton et l'indigo, quoique peut-être originaires des régions plus méridionales de l'Asie, y sont cultivés avec beaucoup de succès, et en grande quantité. Dans l'intérieur, les flancs des montagnes moyennes nourrissent le laurier indien et le camphrier, ainsi que le *rhus vernix*, de l'écorce duquel sort une gomme résine qu'on regarde comme le principe de l'inimitable vernis noir de l'Inde. Outre l'orange douce de la Chine, on en voit une autre espèce sauvage, provenant du *citrus japonica*, qui paraît être particulier à ce pays. La végétation européenne se

(1) *Thunberg*, t. IV, p. 80 et suiv.
(2) *Kœmpfer*, I, 120 *sqq*. (en allem.).

mêle à celle de l'Asie méridionale : le mélèze, le cyprès et le saule pleureur, qui se montrent dans tous les pays tempérés entre le Japon et la Méditerranée, voient ici se terminer à l'orient la sphère de leur existence. On doit en dire autant de l'espèce de pavot qui fournit l'opium, du lilas blanc et du jalap.

« Il manque aux Japonais nos pommiers, mais ils possèdent des poires d'une grosseur considérable, des pamplemousses, des figues de Kaki (1), et de grosses oranges. Ils savent confire et accommoder avec des épices les bananes, les fruits de jacquier, le bobange, les cocos, les fruits de fragarier, et beaucoup d'autres. Ils tirent de l'huile à manger et à brûler du sésame, de l'*orbresin driandrios*, des sumacs, de l'*if-gingko* (2), du chore oriental, du camphrier et du laurier glauque, de l'azédarac et du cocotier. Ils élèvent beaucoup de vers à soie. Le cotonnier leur fournit aussi des toiles légères, et l'ortie (3) des cordes durables; ils font du papier et des éventails avec les écorces d'une espèce de mûrier, du *licual* et du rondier; des bouteilles avec la calebasse, des peignes en bois de *nagi* (4), et toutes sortes de meubles en bois de *lindera*, bois du *dentz* ou jora, de sapin, de pin sauvage, de buis, de cyprès, et d'if à grandes feuilles. L'œil est flatté du mélange des cocotiers, des palmiers-éventails, des cycas et des mimoses arborescentes qui ornent les rivages de la mer. Les haies vives qui séparent les propriétés se composent de sérisse du Japon (5), d'oranger à trois feuilles, de gardène, de viorne, de thuya, d'epicea, de dolis à épis, dont ils font aussi des berceaux et des allées couvertes. Enfin, la médecine trouve ici plusieurs plantes utiles, telles que le muguet du Japon, l'acore

(1) *Diospyros Kaki* — (2) *Taxus gingko*. — (3) *Urtica nivea*. — (4) *Myrica nagi*. Thunberg. — (5) *Licium japonicum*. Th.

aromatique, la racine de squine (1), que le Suédois Thunberg leur fit connaître; la corète du Japon (2), le camphre, le moxa, le bois de couleuvre et la racine de mungo.

« L'industrie a banni de tout l'empire du Japon deux animaux, les boucs et les moutons; les premiers sont regardés comme nuisibles à la culture; et l'abondance du coton et de la soie supplée au défaut de la laine. Les cochons sont aussi poursuivis comme pernicieux à l'agriculture, et on en voit seulement quelques uns dans le voisinage de Nagasaki, qui y ont probablement été introduits par les Chinois (3). En général, ces îles nourrissent peu de quadrupèdes. Le nombre des chevaux de l'empire parut à Thunberg égaler à peine celui qu'on trouve dans une seule province suédoise. On ne voit également que fort peu de bétail. On emploie dans les travaux de l'agriculture une variété de buffles qui a une bosse sur le dos, et des vaches très-petites. Mais le caprice d'un souverain a érigé en loi d'État son goût personnel pour les chiens; ils sont nourris aux dépens des villes; on les chérit, on les respecte. La principale nourriture des Japonais consiste en poissons et en végétaux; les poules et les canards sont élevés principalement à cause de leurs œufs. On ajoute aux légumes ordinaires toutes sortes de plantes marines, de *fucus* et d'ulves, qu'on apprête de plusieurs manières. Le gibier n'est pas très-abondant; on a des oies sauvages, des faisans, des perdrix, mais très-peu de quadrupèdes sauvages. L'ours qu'on rencontre dans le nord est noir, avec deux taches blanches en forme de croissant sur les épaules; sa chair qu'on mange est comparée au mouton, mais elle est plus coriace (4). Le loup se montre dans les provinces du nord;

(1) *Smilax China*. — (2) *Corchorus Japonicus*. — (3) *Thunberg*, IV, p. 95. — (4) *Kannamon*, japonais; *Ieso-Ki*, MS.

il s'y trouve aussi des renards : ces derniers sont universellement détestés, et considérés comme de mauvais esprits revêtus d'un corps d'animal.

« Les métaux précieux, l'or et l'argent, ainsi que nous l'avons fait voir, abondent dans l'empire du Japon. C'est un fait autrefois bien connu des Portugais, et ensuite des Hollandais, qui en exportaient des cargaisons considérables. Les deux tiers du produit des mines appartiennent à l'empereur, et le reste au propriétaire du terrain. Les mines d'or les plus pures et les plus riches sont à Sado, dans la plus grande des îles voisines de Niphon ; on nomme au second rang celles de Suremga. L'argent paraît avoir été autrefois plus abondant. Les Japonais le considèrent comme plus rare que l'or, quoique ici, comme partout, ce dernier métal soit plus cher. On rapporte que dans la province de Boungo et dans les parties les plus septentrionales, vers Kattami, il y a de très-riches mines d'argent. Mais les deux îles connues sous le nom d'îles d'Or et d'Argent (*Gin-sima* et *Kin-sima*) n'existent peut-être que dans des fables imaginées par la vanité nationale ; à moins qu'on ne veuille y voir un indice d'anciennes relations avec le Mexique, ou une imitation des contes de Ptolémée sur la *regio aurea* et *argentea*.

« Le cuivre, mêlé de beaucoup d'or, forme la principale richesse de nombre de provinces, et le plus précieux objet d'exportation. Le plus beau et le plus malléable se tire de Sarouga, d'Astinge, de Kino, de Kuni. Le dernier est regardé comme le plus malléable ; celui de Sarouga contient la plus grande quantité d'or. On trouve encore un grand nombre de mines de cuivre dans le Satsouma. Le fer paraît être plus rare dans ce pays que tout autre métal. On en trouve cependant dans les provinces de Mimasaka, Bitsiou et Bizen. Les Japonais s'en occupent peu ; ils s'en servent cependant pour fabriquer des armes, des ciseaux, des cou-

teaux, et autres outils nécessaires, tandis qu'ils frappent des monnaies en or et en cuivre.

« On donna à M. Thunberg de l'ambre en présent. Il y en avait de couleur rembrunie, de jaunâtre et de panaché. On lui dit aussi qu'il avait été trouvé dans ce pays. Le soufre abonde dans le Japon (1). La pierre ponce indique l'ancienne activité des volcans. Le charbon de terre, à ce qu'on assure, se trouve dans les provinces du nord. Des agates rouges, veinées de blanc, servent pour fabriquer des boutons, des tabatières (2). D'après Kœmpfer, le zinc est importé du Toung-king, et l'on trouve de l'étain dans la province de Boungo. Un naphte rougeâtre s'emploie dans les lampes. Thunberg a vu de l'asbeste, de la terre à porcelaine et du marbre blanc (3). On a rapporté du Japon le mercure sulfuré, cristallisé en prismes et en petites masses lamelleuses. Le baron *de Wurmb*, savant allemand établi à Batavia, avait reçu du Japon le titane oxidé capillaire, l'hydrophane et ces masses tombées de l'atmosphère, et qu'on désignait naguère sous le nom de *pierres de tonnerre*, en japonais *kaminary sakki* (4).

« Les grandes divisions de l'empire japonais sont appelées, en langue du pays, *kokf;* ce sont des principautés dont les chefs sont vassaux de l'empereur ou koubo. On en compte environ soixante-dix.

« La capitale du Japon se nomme *Yedo*. Elle est située dans une baie à l'est de Niphon. Les maisons n'y ont qu'un ou deux étages, avec des boutiques le long des rues. Le port y est si peu profond, qu'un vaisseau européen est obligé de jeter l'ancre à la distance de cinq lieues. Le palais de l'empereur est entouré de murs de pierre, avec des

(1) *Thunberg*, t. IV, p. 402. — (2) *Kœmpfer*, I, p. 121, 122 (en all.).
(3) *Thunberg*, III, p. 203. — (4) Verhandelingen vant' Bataviaasch Genootschaap., V, 566 (en holland.).

fossés et des ponts-levis; lui seul formerait une ville considérable, puisqu'on lui donne cinq lieues d'une heure de circonférence (1), tandis qu'il faudrait vingt-une heures de chemin pour faire le tour de la ville entière (2). C'est à Yedo que résident, la moitié de l'année, tous les princes feudataires de l'empire; leurs familles y demeurent toujours comme otages de leur fidélité. Le palais de l'empereur consiste dans un grand nombre de logemens, et occupe un espace immense. Le salon des cent nattes (*sen-sio-siki*) a 600 pieds de long sur 300 de large. Le palais a une tour carrée, marque de prééminence, laquelle, dans cette ville, est interdite aux autres grands, quoique chacun d'eux jouisse de la même prérogative dans ses propres domaines. Les toits sont ornés de dragons dorés. Les colonnes et les plafonds éclatent de cèdre, de camphrier et d'autres bois précieux. Mais tout l'ameublement consiste en nattes blanches garnies de franges d'or.

« Les maisons des particuliers sont de bois, mais peintes en blanc, de manière qu'elles semblent être de pierre; l'étage supérieur sert de garde-meuble et de grenier; le rez-de-chaussée n'est composé que d'une grande pièce, qu'on peut diviser à volonté en divers appartemens, par des cloisons à coulisses. On n'y fait usage ni de siéges ni de tables; on s'assied sur des nattes : l'empereur même, pour donner son audience, ne s'assied que sur un tapis. »

La fréquence des tremblemens de terre que l'on ressent à Yedo est probablement la seule cause qui fait que cette ville renferme si peu d'édifices remarquables. Il est cependant une construction que nous ne devons point passer sous silence : c'est le fameux pont appelé *Niphon-bas* ou *Pont du Japon*, d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'île. Il est long de 240 pieds, construit

(1) *Thunberg*, IV, p. 54. — (2) *Kœmpfer*, II, 271, 344.

en bois de cèdre et bordé de balustrades ornées de boules en cuivre doré.

La population de cette ville, que l'on peut regarder comme la plus grande du monde, est difficile à évaluer : aussi les auteurs diffèrent-ils considérablement sur ce point. Les uns ne lui donnent que 700,000 habitans; les autres 1 million; quelques uns même 10 millions. Il nous semble que les uns et les autres ont donné dans des excès opposés, et que ceux dont l'évaluation n'est pas la plus forte n'ont probablement point compris la population de ses faubourgs. Si nous en croyons les auteurs japonais, elle renfermerait 280,000 maisons : ce nombre est peut-être exagéré, mais en le supposant exact, et en considérant que les habitans n'occupent que les rez-de-chaussée, on aurait environ cinq individu par maison, ce qui donnerait une population de 1,400,000 âmes, nombre qui n'est probablement pas éloigné de la vérité.

Une observation importante à faire sur cette ville, c'est qu'elle est le théâtre de fréquens incendies : inconvénient qui au surplus existe dans toutes les villes du Japon. Il ne se passe point de jour qu'elle n'en éprouve; pendant les vingt jours que M. Titzing y résida, il y eut 22 incendies (1). A différentes époques, et entre autres en 1773, elle fut presque entièrement consumée : aussi depuis cette époque a-t-on institué un corps de surveillans qui parcourent la ville jour et nuit.

« En allant d'Yedo au nord-est, on trouve deux villes principales, *Nagasima* et *Nambou*. En se dirigeant au sud-ouest, on rencontre la ville d'*Odawara*, où l'on fabrique de la porcelaine et où l'on prépare le cachou ou la terre odorante de Japon, matière en effet terreuse, mais que l'on tire d'un végétal qui paraît être le *mimosa cathecu* de

(1) *Titzing* : Ext. du Journal d'un voyage à la cour d'Yedo et au Japon.

Linnée (1); celle d'*Okosaki*, avec un pont superbe, et celle de *Nacoya*, une des plus riches de l'empire, avec un château-fort entouré d'eau : c'est le chef-lieu de la fertile province d'*Owari*, qui donne son nom à une baie.

« *Miaco* ou *Miyako*, la seconde ville de l'empire, dont elle était autrefois la capitale, et qui porte encore le nom de *Kio* (résidence), est située dans les terres, à environ 54 lieues au sud-ouest d'Yedo, dans une plaine unie. C'est le principal siége des fabriques et du commerce; c'est le lieu où l'on frappe la monnaie impériale; la cour du Daïri, ou grand pontife, se compose de gens lettrés, et c'est ici que s'impriment tous les livres. Kœmpfer nous apprend que, d'après un dénombrement fait en 1674, la population s'y montait à 405,642 individus, dont 182,070 du sexe masculin, et 223,572 femmes, sans compter la cour nombreuse du Daïri (2) qui se compose d'une partie des 52,000 prêtres de cette ville. Le vaste palais de ce pape japonais est inaccessible aux étrangers; mais les temples de cette ville sainte ont été visités et décrits. »

Nous n'entreprendrons pas de décrire les principaux palais, dont le plus vaste est le *Kia-mitz*, ou le palais du *Koubo* ou *seogoun*, c'est-à-dire de l'empereur. Leur nombre dépasse 130; celui des temples est de plus de 6000. L'un des plus remarquables est le temple impérial appelé *Tchouganïn*, immense monastère composé de 28 temples et entouré de jardins délicieux. Le *Fo-kosi*, construit en marbre blanc, et orné dans son intérieur de 96 colonnes en bois de cèdre, est célèbre dans tout l'empire par la statue colossale de *Daï-bout* ou du grand *Bouddha*, représentant ce personnage assis dans une fleur de lotus à la manière indienne : elle a, suivant M. Klaproth, plus de 81 pieds de hauteur, dont environ 71 $\frac{1}{2}$ pour la statue et 9 $\frac{1}{2}$ pour la fleur de lotus. Avant le

(1) *Acacia catheca*, Wildenow. — (2) *Kœmpfer*, II, 247

tremblement de terre de 1662, elle était en bronze doré; mais ayant été brisée dans sa chute, elle fut remplacée depuis par une statue en bois doré. C'est près de ce temple que l'on voit la plus grande cloche que l'on connaisse : elle a environ 16 pieds de hauteur et pèse dit-on 2,040,000 livres. Enfin le temple de *Kwanwon* rivalise sous beaucoup de rapports avec le précédent : l'image du dieu Kwanwon surpasse en grandeur celle que l'on voit dans le Fo-kosi; ses 36 mains s'élèvent au-dessus d'un groupe de six statues de héros d'une taille gigantesque. Ce temple est de plus orné d'un grand nombre d'autres statues de divinités : les Japonais en porte le nombre à 333,333.

Miyako est le centre des sciences, de la littérature et des beaux-arts; c'est de ses imprimeries que sortent la plupart des livres japonais et l'almanach impérial, l'un des ouvrages les plus importans et les plus utiles qui se publient dans l'empire. Cette ville est encore la plus célèbre par ses manufactures de tissus et par ses belles porcelaines.

« Les faîtes pyramidaux des temples et des palais de Miyako se marient agréablement aux collines boisées qui environnent la ville et d'où découlent plusieurs sources limpides (1). »

A 8 lieues au nord-est de Miyako l'importante *Nara* mérite encore notre attention : le nombre de ses temples la range aussi parmi les villes saintes; ils sont presque tous relatifs à la religion de Bouddha. L'un des plus importans est celui *de Koubosi :* il est précédé de trois vastes cours qui s'élèvent en amphithéâtre et auxquelles on monte par de superbes escaliers; chacune d'elles est ornée de figures colossales; de chaque côté de la porte du temple s'élèvent deux lions d'une taille monstrueuse. A l'extrémité du sanctuaire on voit trois énormes statues,

(1) *Kœmpfer*, II, 234, 305, 339, etc.

dont la plus grande, placée entre les deux autres, est celle du dieu Siaka; de beaux jardins entourent ce superbe édifice. Un autre temple qui rivalise avec celui-ci est consacré à Daï-bout; il est environné d'un portique carré de 360 pieds sur chaque face, soutenu par 98 colonnes de 7 pieds de diamètre; la statue du dieu est en cuivre, et d'une telle dimension, que sa poitrine a 46 pieds de largeur. *Ozaka*, située à l'embouchure du Yodogava, est regardée comme le port de Miyako et comme une des villes maritimes les plus florissantes de l'empire. Sa population dépasse 700,000 âmes : si l'on admet, comme le prétendent les Japonais, qu'elle puisse mettre sur pied une armée de 80,000 hommes; mais il est plus probable qu'elle n'a que 200,000 habitans. Les canaux dont elle est coupée et que l'on passe sur des ponts de cèdres, rappellent Venise; les plaisirs qui y règnent, joints à l'abondance et au bas prix des vivres, y attirent les Japonais qui cherchent des loisirs voluptueux (1). Tout les riches seigneurs y ont un pied à terre; mais comme si le gouvernement craignait qu'ils n'abandonnassent le séjour de la capitale pour celui de cette ville, il ne leur est pas permis d'y coucher plus d'une nuit. Cette ville renferme un jardin botanique où l'on cultive avec le plus grand soin tous les végétaux qui croissent au Japon. La citadelle, dit Thunberg, construite à l'une des extrémités de la ville, avec de bonnes fortifications à la manière du pays, peut avoir un mille en carré. Deux gouverneurs y commandent alternativement chacun pendant trois années : celui qui n'est pas en fonction reste à la cour (2).

« *Fiogo*, dans la même province, sur le golfe d'Ozaka, possède un port garanti par un vaste môle. C'est une ville

(1) *Kœmpfer*, II, 223.
(2) *C. P. Thunberg :* Voyage au Japon, t. II, p. 95.

grande, belle et surtout très-peuplée. *Mourou*, dans la province de Farima, est pourvu d'un port naturel; on y travaille des cuirs de cheval à la manière des Russes. »

Kake-gava a un port et 400 maisons; *Kana-zava* passe pour une des cités les plus considérables de l'empire.

« Les villes de la côte septentrionale et occidentale de l'île de Niphon ne nous sont connues que de nom. Il faut en dire autant de celles de toute l'île *Sikokf*, que les voyageurs n'ont pas traversées, où l'on trouve les quatre provinces autrefois royaume de Tosa, Iyo, Awa et Sanouki qui ont pour chefs-lieux *Kôtsi*, *Matsou-yama*, *Tok-sima* et *Taka-mats*.

« Dans l'île de *Kiousiou* nous distinguerons le fameux port de *Nangasaki* ou Nagasaki, le seul dans lequel il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre; privilége aujourd'hui réservé exclusivement aux Hollandais et aux Chinois. Ce lieu n'était qu'un simple village; il doit au commerce portugais sa prospérité et son importance. *Nangasaki* compte 87 rues, chacune d'environ soixante toises de longueur; c'est la mesure légale d'une rue; on estime le nombre des maisons à 5 ou 6000 tout au plus. Il y a 62 temples construits sur des hauteurs : ils sont consacrés à la fois au culte et aux plaisirs. Les approches de la ville du côté de la mer offrent des points de vue tels qu'on en chercherait en vain dans nos jardins pittoresques les plus fameux. Un rocher long de 238 pas servait de prison aux négocians hollandais.

« L'île de *Kiou-siou* ou de *Ximo*, qui formait autrefois un royaume à part (1), renferme encore les villes considérables de *Sanga*, célèbre par ses belles femmes et ses fabriques de porcelaine presque transparente; *Kokoura*, d'où l'on passe à *Simonoseki*, dans l'île de Niphon; et *Kangoxima*

(1) *Kœmpfer*, II, p. 6, 201.

ou *Kago-sima*, où les Portugais débarquèrent lors de la découverte du pays. L'île *Firando*, près de la côte méridionale de celle de Kiou-siou, et l'île d'*Amakousa*, eurent à cette époque quelque célébrité, comme ayant été les premiers asiles de la religion chrétienne. C'est dans cette dernière que les jésuites fondèrent un collége où ils établirent une importante imprimerie. L'île *Tsou-sima*, entre Kiou-siou et la Corée, forme une province qui a été tributaire des Coréens avant d'être soumise aux Japonais. Le petit archipel *Goto* termine le Japon au sud-ouest. »

Les îles que nous venons de nommer ne sont pas d'une grande étendue : Firando a 9 lieues de longueur et 5 de largeur ; Amakousa en a à peu près 10 sur 8 ; et Tsou-sima 18 sur 5. L'archipel ou plutôt le groupe de Goto se compose de cinq îles appelées *Fisago-sima*, *Narou-sima*, *Nisi-sima* et *Fiyasi-sima*.

« Au midi, la petite île de *Likeo*, qu'il faut distinguer des îles Lieou-kieou, n'est séparée de Kiou-siou que par un canal étroit ; elle est gouvernée par un *daïri* ou pontife indigène, soumis au prince de Satsouma. Les habitans récoltent du riz deux fois dans l'année ; ils cultivent leurs champs aux sons de la lyre et au bruit des chants joyeux. Le détroit de Van-Diemen les sépare de l'île de *Tanao-sima* ou *Tanega-sima* et d'une chaîne de moindres îles qui s'étend dans la direction de l'archipel de Lieou-kieou.

« Au sud-est, la domination japonaise embrasse un petit archipel dans lequel on distingue un volcan encore brûlant, et plusieurs foyers éteints de feu souterrain. L'île la plus considérable se nomme *Fatsisio*, élevée de 80 toises (1), et escarpée de toutes parts ; elle n'est accessible qu'au moyen d'échelles de corde attachées au haut des rochers. C'est ici que les courtisans disgraciés et exilés s'occupent à

(1) *Fatsi*, dix ; *sjo*, huit, en japon.

tisser des étoffes de soie d'après les dessins bizarres que leur suggère une imagination agitée.

« Les Japonais sont bien faits, libres et aisés dans leurs mouvemens, d'une structure robuste, et d'une taille moyenne. Leur teint jaunâtre tire quelquefois sur le brun, et d'autres fois il se perd dans un blanc pâle. Les femmes de distinction, en s'exposant rarement à l'air sans être voilées, conservent le teint aussi blanc que nos Européennes. C'est l'œil qui caractérise les Japonais; il s'éloigne plus de la forme ronde que chez aucun autre peuple; oblong, petit, enfoncé dans la tête, il paraît constamment clignoter. Leurs paupières forment un sillon plus profond, et leurs sourcils sont placés un peu plus haut qu'on ne le voit ordinairement chez les autres nations. Ils ont assez généralement la tête large et le cou court, le nez gros et comme tronqué, les cheveux noirs, épais et brillans, ce qui pourrait n'être dû qu'à l'huile dont ils les oignent.

« A ces traits physiques, on croit reconnaître le mélange d'une race chinoise avec une tribu mongole ou mandchoue (1). En effet, l'histoire japonaise, après avoir étalé une suite de dieux et de demi-dieux, finit par avouer que les Japonais doivent à une colonie chinoise les premiers progrès de leur civilisation. Leurs annales remontent à un monarque chinois nommé *Sin-Mousa*. Ils le représentent avec une tête de taureau, parce qu'il enseigna l'agriculture et la manière de former des troupeaux. Mais la langue japonaise, monument plus authentique, ne fournit aucune preuve en faveur d'une origine étrangère de ces insulaires. Elle ne renferme que peu de mots chinois; elle n'a aucun rapport ni avec le mandchou, ni avec l'yeso ou kourilien; les prétendues ressemblances qu'un savant assure avoir

(1) *De Guignes*, Histoire des Huns. *Gatterer*, Manuel d'Hist. univ., IIe part., Ier vol., p. 441. *Kœmpfer*, I, 87, 88.

trouvées entre elle et les langues tatares, restent depuis long-temps dénuées de preuve (1). Les mots japonais ne sont pas monosyllabiques comme ceux des Chinois; les conjugaisons et la syntaxe ont une marche originale (2). Le japonais ou l'*yomi* est employé dans la poésie et la conversation; les bonzes écrivent leurs ouvrages de théologie en chinois, qui est pour ainsi dire le latin de ce pays.

« On dirait peut-être que les Japonais indigènes ont été subjugués par une tribu mongole ou mandchoue qui aurait adopté le langage des vaincus. Mais à quelle époque placer une semblable invasion? L'ère sacrée des Japonais remonte à l'établissement de la succession héréditaire des *daïris* ou empereurs ecclésiastiques, c'est-à-dire 660 ans avant l'ère chrétienne: elle dura jusqu'à l'année de notre ère vulgaire 1585. Pendant ce temps, deux invasions avaient été repoussées; celle des Mandchoux eut lieu en 799; elle est environnée de fables. En 1281, les Mongols, sous le kan Mangou, après avoir avoir conquis la Chine quatorze ans auparavant, essayèrent de s'emparer du Japon. Le savant Amiot nous a donné, dans un ouvrage traduit du chinois (3), l'histoire de cette expédition, d'après les auteurs chinois. Suivant eux, l'armée chinoise, réunie à celle des Coréens, formait 100,000 hommes. Les Coréens avaient fourni 900 vaisseaux de guerre; une affreuse tempête dispersa ce grand armement. Les Japonais attribuèrent cet événement à la protection de leurs dieux indigènes. Tous les accroissemens que la population japonaise a pu recevoir du continent de l'Asie se bornent donc à quelques colonies de Chinois et de Coréens émigrés.

(1) *Bayer*, Thesaur. epist. La Croz., I, 54. — (2) *Thunberg :* Observationes in linguam japonicam, in nov. Act. Upsal, 1792, V, p. 258-273. *Hervas :* Catalogo de las lenguas, II, 64. — (3) Introduction à l'Histoire des Peuples tributaires de la Chine, composée par ordre de l'empereur *Kang-Hi*. MS. de la Biblioth. royale.

« Les Japonais sont probablement, comme toutes les nations principales du monde, des *aborigènes*, ou des peuples dont l'origine dépasse la naissance de l'histoire. S'ils sont venus du continent, ils l'ont quitté avant la formation des langues. Ils savent obscurément qu'outre leur race, il y en avait deux autres dans l'île même de Niphon : les *Mo-sin* ou Kouriliens velus au nord, et une nation de *nègres* au sud ; peut-être ceux-ci étaient-ils des Haraforas des îles Philippines. Combien d'autres peuplades primitives ont pu, dans ces contrées isolées, s'élever, briller et s'éteindre ignorées du reste de l'univers !

« En l'an 1143, le *daïri* ou empereur-pontife, descendant des dieux nationaux, eut la faiblesse de placer à ses côtés un chef militaire nommé le *koubo* ou le *séogoun ;* la puissance de ce grand fonctionnaire, consolidée par la succession héréditaire, s'accrut par les victoires et les intrigues ; en 1585, le koubo enleva au daïri la dernière ombre d'autorité politique. Depuis cette révolution, on peut considérer le gouvernement du Japon comme une monarchie héréditaire absolue, soutenue par une foule de princes héréditaires absolus, dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême. Chaque prince dispose des revenus de son fief ou de son gouvernement ; ils lui servent à défrayer sa cour, à entretenir une force militaire, à réparer les routes, et à subvenir à toutes les dépenses de l'état civil. Les *damios* ou princes du premier ordre, et les *siomios*, qui sont d'un rang inférieur, possèdent les uns et les autres une dignité héréditaire ; les *siomios* sont non seulement forcés de laisser leur famille dans la capitale, mais encore d'y résider six mois de l'année.

« Les voyageurs admirent les lois du Japon ; Kœmpfer les préfère à celles de l'Europe. La justice est expéditive ; les parties elles-mêmes comparaissent devant le juge, qui

prononce sans délai. Mais ce voyageur ne parle d'aucun code de lois. D'ailleurs, il se rend suspect en insistant sur le prétendu avantage résultant de la loi qui interdit l'accès du Japon aux étrangers, et défend, sous peine de mort, à tout Japonais de quitter son pays. Selon Thunberg, les lois sont en petit nombre dans cette contrée, mais on les y exécute à la rigueur, sans aucun égard pour les personnes; toutefois les amendes pécuniaires sont des grâces accordées aux coupables riches (1). De simples délits sont punis de mort; mais la sentence doit être signée par le conseil privé de l'empereur. L'éducation morale des enfans étant un devoir politique, les parens répondent des crimes de ceux dont ils auraient dû corriger les vices naissans. La police est vigilante. Non seulement il y a dans chaque ville un magistrat principal, appelé *nimban*, qui est chargé de la faire; mais les habitans de chaque rue étant responsables en masse des crimes commis par un d'eux, nomment un commissaire qui veille à la sûreté des personnes et des propriétés. Il y a dans chaque village un emplacement entouré de palissades, au milieu duquel est une inscription qui offre, en gros caractères, un petit code de police (2).

« Nous ne cacherons pourtant pas que le Hollandais *Varénius*, auteur très-bien informé, donne des lois japonaises une idée moins favorable. Les peines, dans le XVIIe siècle, y portaient le caractère de la plus grande cruauté. Hacher en pièces un coupable, lui ouvrir le ventre à coups de couteau, le suspendre au moyen de crocs de fer enfoncés dans les côtes, le faire cuire dans de l'huile bouillante; voilà les punitions les plus communes. Les grands avaient le privilége de se couper le ventre de leur propre main (3).

(1) *Thunberg*, t. IV, p 64. — (2) *Thunberg*, IV, p. 72. — (3) Voyez les planches de l'ouvrage intitulé : *Ambassades des Hollandais au Japon.*

Valentin peint aussi la législation du Japon comme féroce et sanguinaire. Quand on nous dit que les crimes sont rares dans ce pays, ce n'est pas faire l'éloge des lois : comment pourrait-il en être autrement dans une contrée où chaque citoyen est responsable des délits commis par son voisin? où des familles, des villages entiers sont livrés aux derniers supplices pour expier la faute d'un seul? Mais si de semblables institutions diminuent le nombre des crimes, elles ôtent aussi à l'innocence sa tranquillité, à la société ses agrémens. Ne vaut-il pas mieux courir risque d'être volé une ou deux fois dans la vie, que de craindre à chaque moment d'avoir le ventre coupé pour expier les vols commis par un de vos voisins? Au surplus, la dégradation de l'espèce humaine peut rendre nécessaire un frein aussi terrible. Qui sait si l'Europe un jour n'aura pas aussi une justice japonaise et une grande muraille chinoise?

« Quel que soit l'état politique du Japon, on assure que la population y est prodigieuse, que les montagnes mêmes dont se compose la plus grande partie de cette contrée sont mises à profit par d'industrieux cultivateurs, et que le *Tokaido*, la principale des sept grandes routes du Japon, présente quelquefois plus de voyageurs que les rues les plus fréquentées des capitales de l'Europe n'offrent de passans (1). Varénius (2), d'après les meilleures autorités, évalue le nombre des troupes entretenues par les princes et les gouverneurs à 368,000 hommes d'infanterie, et à 38,000 de cavalerie. Selon le même auteur, le kouho où l'empereur a une armée particulière composée de 100,000 hommes de pied, et de 20,000 chevaux. Ainsi donc, en réunissant le tout, on trouve 468,000 hommes d'infanterie, et 58,000 de cavalerie.

(1) *Thunberg*, t. II, p. 345; III, p. 282 et 318.
(2) *Varénius* : Descript. Jap., cap. IX.

« Une semblable armée, si elle existait en réalité, indiquerait une population de 20 à 30 millions d'individus.

« La marine des Japonais ne mérite pas qu'on en parle; leurs navires, étant plats à l'arrière, ne peuvent résister à l'effet des lames dans un gros temps; et quoique, à l'instar des Chinois, ils se servent de la boussole, ils sont des navigateurs très-maladroits et très-peu instruits. On ne peut même concevoir de quelle manière ils s'y prenaient autrefois pour se rendre, comme on prétend qu'ils le faisaient, à Formose, ou même à Java. Leur navigation au nord s'étendait, selon quelques cartes japonaises, jusqu'à la côte d'Amérique voisine du détroit de Béring, et qu'ils appelaient *Fousang;* aujourd'hui ils ne dépassent guère l'Yeso; et les habitans de cette île parlent de leurs voyages à *Rakkosima*, ou le pays des lions marins, probablement l'île de Béring ou le Kamtchatka, comme d'une expédition d'Argonautes (1).

« Varénius a indiqué les revenus du Japon, province par province. Il en porte la somme totale à 2834 tonnes d'or, selon la manière de compter des Hollandais; et en évaluant la tonne d'or à 240,000 fr., le total sera de 680,160,000 fr., sans compter les provinces et les villes qui dépendent immédiatement de l'empereur. Ces revenus ne doivent pas néanmoins être considérés comme nationaux, vu qu'ils sont payés en espèces à différens princes. Cependant l'empereur, outre le gros revenu de son domaine ou de ses provinces particulières, a un trésor considérable en or et en argent.

« Les Japonais se partagent entre deux religions principales, celle de *Sinto* ou *Sinsiou* et celle de *Boutsdo*. La première, qui est la plus ancienne, reconnaît un Être suprême, trop élevé pour daigner recevoir les hommages des

(1) *Yeso-Ki*, d'*Araï-Tsikoego*, MS.

humains et soigner leurs intérêts; mais elle admet, elle vénère, elle invoque comme médiatrices les divinités d'un ordre inférieur. »

La principale de ces divinités est la déesse *Ten-sio-daï-sïn*, dont le frère *Fatsman* est le dieu de la guerre. Nul individu ne peut adresser directement ses prières à *Ten-sio-daï-sïn :* il ne peut le faire que par l'entremise des divinités protectrices appelées *Siou-go-sïn*.

« Les sintos croient que les âmes des hommes vertueux occupent des régions lumineuses voisines de l'empyrée, tandis que les âmes des méchans erreront dans le vague des airs jusqu'à ce qu'elles aient expié leurs offenses.

« Quoique la doctrine de la métempsycose soit étrangère à cette croyance, les rigides adhérens de *Sinto* s'abstiennent de toute nourriture animale, abhorrent l'effusion du sang, et n'oseraient toucher un cadavre (1). Ils appellent leurs dieux *sin* ou *kami*, et leurs temples *miya*. Les derniers consistent en plusieurs appartemens et en galeries, formés, selon la coutume du pays, par des coulisses qu'on peut enlever et replacer à volonté. Des nattes de paille sont étendues sur les planchers, et les toits forment de chaque côté une saillie suffisante pour recouvrir une sorte d'estrade qui entoure le temple, et sur laquelle le peuple se promène. On ne remarque dans ces temples aucune figure qui soit censée représenter l'Être invisible et suprême; mais on y conserve quelquefois dans une boîte une petite image de quelque divinité secondaire. Placé au centre du temple, un large miroir de métal rappelle que si les taches du corps se peignent fidèlement dans cette sorte de glace, de même les défauts de l'âme ne peuvent demeurer cachés aux regards des immortels (2). Les fêtes et les cérémonies du culte sont agréables, et même gaies; car ce peuple con-

(1) *Thunberg*, IV, p. 19. — (2) *Idem*, p. 21.

sidère les dieux comme des êtres qui se plaisent à dispenser le bonheur.

« La religion de *Boutsdo* est originaire de l'Hindoustan; c'est la même que celle de *Bouddha;* mais elle adopte quelques maximes étrangères : ainsi elle conserve le dogme de la transmigration des âmes; elle menace les impies d'un enfer effroyable où l'on retrouve le pont des âmes, les abîmes d'eau et de feu, et d'autres images nées dans les Alpes tibetaines; elle offre aussi la peinture d'un paradis nommé *Gokurak*, gouverné par le dieu *Amida*. Le bouddhisme s'est tellement mêlé avec le *sinto* ou l'ancienne religion japonaise, qu'il est difficile et qu'il sera peut-être un jour impossible de distinguer ce qui appartient à chacun de ces systèmes (1).

« Le Japon a ses moralistes, ou des philosophes dont la doctrine est appelée *siouto*, doctrine qui paraît avoir été importée de la Chine après le bouddhisme, et dont les adhérens sont peu nombreux. Elle a des rapports avec celle des épicuriens, quoique les individus qui font profession de la première reconnaissent, avec Confucius, que la source la plus pure du plaisir est la vertu. Ces philosophes croient à une âme de l'univers, mais n'adorent point de dieux inférieurs, et n'ont ni culte ni temple. On prétend que ces déistes se sont montrés amis du christianisme, et que leur nombre a diminué lors de la persécution exercée contre les chrétiens, attendu que, pour détourner les soupçons, ils se sont empressés de reconnaître ostensiblement les dieux de leur pays.

« Depuis l'an 1549 jusqu'à l'an 1638, des missionnaires de l'ordre des jésuites continuèrent à répandre leur doctrine; deux grandes persécutions anéantirent l'Eglise naissante. En 1590, il y périt 20,000 chrétiens; selon les

(1) *Thunberg*, IV, p. 21.

missionnaires (1), en 1638, on en massacra 37,000. Les prétentions et les intrigues politiques des jésuites contribuèrent d'abord à rendre odieuse la religion qu'ils professaient, et dont les principes purs condamnaient leur ambition. Peut-être la jalousie commerciale des Hollandais contre les Portugais eut-elle quelque part à ces sanglantes catastrophes. Depuis cette mémorable époque, la religion catholique a été en horreur au Japon. Avouons que si des missionnaires japonais débarqués au Havre-de-Grâce allaient mettre le feu à la cathédrale de Rouen, la police française les traiterait avec quelque sévérité. Voilà cependant ce que les missionnaires faisaient dans le Japon.

« La civilisation des Japonais paraît stationnaire comme celle de la Chine. Mais des germes de perfectibilité laissent encore au Japon la perspective d'une révolution morale. Un caractère plus mâle et un plus haut degré de liberté politique rapprochent plus des Européens les braves et intelligens Japonais. Leur langue savante est, dit-on, l'ancien chinois, et les caractères de leur alphabet paraissent avoir une plus grande ressemblance de figure avec ceux des Chinois; mais ils désignent des lettres, et non pas des mots entiers. Les Chinois ne savent pas lire un livre japonais, tandis qu'un livre chinois est lu par tout Japonais instruit. Titsingh, qui a travaillé à un grand ouvrage sur le Japon, a rapporté des livres imprimés qui font honneur à l'habileté de cette nation. Leurs caractères ne sont pas mobiles; ils n'impriment que d'un côté. Titsingh possédait un superbe herbier, dessiné et colorié avec autant de soin que de goût. Il a rapporté des cartes et des plans, très-joliment lavés, et qui ne seront pas sans utilité pour la chorographie, quoiqu'elles soient dépourvues de longitudes et de lati-

(1) Mais des auteurs contemporains assurent qu'il n'y avait *en tout* que 20,000 chrétiens dans le royaume. *Plat.*, de bono Statu Relig., lib. II, cap. XXX.

tudes. Les Japonais ont fait graver les monnaies de leur empire depuis l'an 600 avant Jésus-Christ, et les armoiries des principales familles (1). On lit et parle le hollandais dans cette contrée asiatique; la médecine et l'histoire naturelle commencent à être enseignées d'après des ouvrages hollandais; jusqu'à présent, leurs médecins étaient fort ignorans.

« Les astronomes conservent une division incommode du temps; l'année, qui est lunaire, commence tantôt en mai, tantôt en février; sept fois en dix-neuf ans, un mois intercalé ramène ces années au cours de l'année solaire. Les écoles ou colléges paraissent pourtant surpasser tout ce qu'on voit ailleurs en Asie; elles ne retentissent point de coups de verge ou de fouet, mais de chants solennels en l'honneur des héros et des dieux nationaux. La poésie est honorée. Dans quelques arts, les Japonais surpassent même l'industrie européenne. Ils ont d'excellens ouvriers en cuivre, en fer, surtout en armes blanches. Les verreries sont communes au Japon; on y fait même des télescopes. Les tableaux des Japonais, chargés de couleurs brillantes, manquent de composition et de dessin.

« Leurs habitations qui, à cause des tremblemens de terre, n'ont qu'un rez-de-chaussée et un étage qui sert de grenier, peuvent, ainsi que les meubles, les vêtemens et les voitures, ne pas flatter le goût européen; mais dans tous ces objets on reconnaît un peuple industrieux et ingénieux. Partagé en divers appartemens, au moyen de clôtures mobiles, l'intérieur des maisons est orné de peintures et de papiers dorés ou peints; les meubles brillent d'un vernis éclatant et inaltérable; les vêtemens, amples, mais en partie relevés avec une sorte d'élégance, sont en bonnes étoffes

(1) *Titsingh*, cité par *Charpentier-Cossigny*, dans le *Voyage au Bengale* de celui-ci.

de coton et de soie, la plupart fabriquées dans le pays. Ce sont encore eux-mêmes qui font les bijoux, agrafes et boucles qui entrent dans l'habillement des femmes, les souliers de paille qu'ils déposent à la porte des maisons, les chapeaux d'herbe qu'ils portent en voyage; en un mot, presque tout ce qui sert à leur luxe ou à leur commodité. Les voitures des femmes paraissent élégantes et commodes (1). Ils préparent une espèce d'eau-de-vie de riz, nommée *saqui* ou *zakki*, boisson très-enivrante (2).

« Un Japonais prête sans doute souvent à rire; sa tête, rasée à moitié, le reste de ses cheveux relevés sur le sommet, l'énorme couverture de papier huilé dont il s'enveloppe en voyageant; ses salutations, qui consistent à s'incliner plusieurs fois jusqu'à terre; l'éventail qu'il porte constamment à la main; tout cela forme un coup d'œil extraordinaire. Mais le Japonais, fier de sa propreté minutieuse, traite les Européens de peuple sale; il ne conçoit pas notre vivacité dans les disputes; accablé d'injures, il n'y répond jamais par une seule parole véhémente; mais son arme inséparable, le poignard, lui sert à se venger au moment où l'on n'y pense plus, ou à se donner la mort, si la vengeance est impossible.

« La loi ne permet aux Japonais qu'une seule épouse, mais les concubines vivent dans la maison; la femme est absolument à la disposition du mari, et elle n'a rien à prétendre dès qu'elle encourt sa disgrâce. Aussi les infidélités sont-elles rares, quoique les femmes ne soient point renfermées. Dans le cas de répudiation, elles sont condamnées à porter toujours la tête rasée. Les cérémonies du mariage ont une aimable simplicité. La fiancée, debout au pied de l'autel, allume un flambeau auquel le fiancé en allume un

(1) Ambassade au Japon, p. 98, 145. — (2) *Titsingh*, dans les *Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap*.

autre. Il est aussi d'usage que la jeune épouse jette au feu les hochets de son enfance.

« On brûle au Japon le corps des gens de distinction; les autres sont enterrés. On célèbre la fête des lanternes comme à la Chine; mais on y ajoute la coutume de visiter les tombeaux à certaines époques; les *esprits* sont régalés d'alimens et de boissons; on leur adresse des chants et des complimens. Les amusemens publics consistent en spectacles dramatiques, qui, dit-on, ne sont point inférieurs à ceux des nations policées. Des danseuses en grand nombre, et surtout des danseurs plus qu'efféminés, y annoncent le relâchement de la morale publique, constaté encore par un grand nombre de maisons de prostitution, plus scandaleusement protégées que dans aucune autre contrée (1).

« Des routes bien entretenues rendent les communications faciles; aucun impôt n'y gêne la marche du commerce intérieur. Quoique fermés à l'avidité européenne, les ports sont couverts de grands et de petits vaisseaux. Les boutiques et les marchés regorgent de toutes sortes de denrées. Dans les villes, de grandes foires attirent un nombreux concours de peuple. Le commerce avec la Chine est le plus important. On importe de la soie écrue, du sucre, de la térébenthine, des drogues; les Japonais exportent du cuivre en barres, des vernis, de la laque. Selon Titsingh et Thunberg, les profits du commerce hollandais avec le Japon ne sont pas très-considérables; la compagnie n'y employait que deux vaisseaux. Les monnaies japonaises sont d'une forme singulière : Titsingh en possède qui ont la figure d'un ovale convexe; les pièces d'or se nomment *kobangs;* celles d'argent, appelées *kodama*, représentent quelquefois *Daïkok*, le dieu des richesses, assis sur deux bar-

(1) *Kœmpfer*, II, 9.

riques de riz, avec un marteau dans sa main droite et un sac dans sa main gauche (1). La collection de Titsingh remonte à l'an 600 avant Jésus-Christ.

« Telle est cette contrée unique en Asie, trop vantée par les voyageurs naturalistes, comme Thunberg, et trop dénigrée par les missionnaires. Les premiers n'y voyaient qu'un superbe jardin de botanique, les seconds n'y apercevaient que la trace du sang des martyrs. La description de Varénius et celle de Valentyn semblent respirer le mécontentement des Hollandais, à l'époque où elles furent composées. Titsingh, qui, dans les fonctions de résident hollandais, a gagné l'estime et la confiance des princes du sang impérial japonais, a publié d'excellens renseignemens historiques, politiques et géographiques sur ce pays, qu'il paraît avoir étudié avec plus de loisir et plus de zèle que personne avant lui. »

(1) *Titsingh*, dans les *Verhandelingen*.

TABLEAU *des positions géographiques observées sur les côtes des îles de Sakhalian, d'Yeso, de Niphon, etc.*

NOMS DES LIEUX.	Latitudes. N.			Longitudes. E.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
SAKHALIAN.							
Cap *Elisabeth*.....	54	20	0	140	25	0	Krusenstern.
— *Golowatchef*.....	53	30	15	139	35	0	*Idem*.
— *Patience*.....	48	50	0	142	28	0	*Idem*.
— *Amwa*.....	46	2	20	141	10	20	*Idem*.
Idem.....	46	3	0	141	8	45	La Pérouse, d'après les corrections de Dagelet.
Idem.....	.....			142	20	0	D'après la Carte du Voyage de La Pérouse. (Erreur du chronomètre.)
Cap *Crillon*.....	45	54	0	140	35	0	Carte de Krusenstern. (La Pérouse. Conn. des Temps.)
Idem.....	45	54	15	139	38	39	La Pérouse, corrigé d'après Dagelet.
KOURILES.							
Canal de la Nadeshda, près le pic Sarytchef.	48	2	0	150	32	36	Krusenstern.
YESO.							
Cap *Soya*.....	45	31	15	139	31	0	*Idem*.
— *Romanzof*. (Notzambon).....	45	25	50	139	14	30	*Idem*.
Ile *Rioscheri* ou *pic de Langle*.....	45	23	0	139	50	0	Carte de La Pérouse. (Erreur).....
Idem.....	45	10	48	139	1	50	La Pérouse, d'après les corrections de Dagelet.
Idem.....	45	11	0	138	52	15	Horner et Krusenstern; observations répétées et sûres.
Cap *Malewina*.....	45	42	15	138	58	30	*Idem*.
— *Noveilsof*. (Okomouv).....	43	11	0	137	53	30	*Idem*.
Ile *Okosir* (milieu)...	42	9	0	137	10	0	*Idem*.
Cap *Nadeshda*.....	41	25	10	137	49	30	*Idem*.
Baie du Volcan.....	42	33	11	138	32	32	Broughton.
NIPHON.							
Ile *Niphon* entre.....	41 33	30 30	0 0	128 140	30 30	0 0	Auteurs.
Cap *Singar*.....	41	16	30	137	54	0	Krusenstern.

NOMS DES LIEUX.	Latitudes. N.			Longitudes. E.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap des Russes.....	39	50	0	137	24	0	*Idem.*
— *Noto*.....	37	36	0	135	34	0	Conn. des Temps.
Yedo.....	36	39	0	137	39	45	Riddle.
Ile *Tsousima* (pointe N)	34	40	30	127	9	30	Krusenstern.
Ile *Kiou-siou* entre...	30 34	56 0	0 0	127 129	0 40	0 0	Auteurs.
Nangasaki.....	32	45	50	127	31	52	*Idem.*
Ile *Matsima*.....	38	25	0	.....			*Idem.*
Ile *Sikokf*.....	32	38	30	132	56	30	Krusenstern.
Ile *Fatsisio*.....	33	13	0	137	51	45	Riddle.

TABLEAU *des divisions administratives de l'empire du Japon, d'après* M. KLAPROTH.

SUPERFICIE en lieues, 28,000.	POPULATION absolue, 30,000,000.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE, 1071.

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	PRINCIPALES VILLES.
ILE DE NIPHON.		
GOKINAÏ (*les cinq provinces intérieures de la cour*).		
Yamasiro (San-siou).	Kio ou Miyako.	Nizio, Yodo.
Yamato (Wa-siou).	Kori-yama.	Taka-tori, Nara.
Kawatsi (Ka-siou).	Sa-yama.	
Idzoumi (Sen-siou).	Kisino-wata.	
Sets (Se-siou).	Osaka.	Taka-tsouki, Ayakasaki.
TOKAIDO (*contrée de la mer orientale*).		
Iga (Isiou).	Wonye-no.	
Ize (Ie-siou).	Konwana.	Kame-yama, Tsou.
Sima (Si-siou).	Toba.	
Owari (Bi-siou).	Nakoya.	Inogama.
Mikawa (Mi-siou).	Nosi-da.	Nisiwo, Kariya.
Tootome (Ghen-siou).	Kake-gawa.	Yoko-soka, Famamats.
Sonrouga (Sou-siou).	Foutsiou.	Tanaka.
Idzou (Dzou-siou).	Simota.	L'île Fatsisio.
Kaï (Ka-siou).	Fou-tsiou.	
Sagami (Sa-siou).	Odawara.	Tamanawa.
Mousasi (Mou-siou).	Yedo.	Kawagobe, Iwatski.
Awa (Fosiou).	Yakata-yama.	Tosio, Fosio.
Kadzouza (Koosiou).	Odaki	Sanouki, Konrouri.
Simoosa (Seo-siou).	Seki-yado.	Sakra, Kouga.
Fitats (Sioou-siou).	Mito.	Simodats, Kodats.

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	PRINCIPALES VILLES.
TOSANDO (*contrées des montagnes orientales*).		
Oomi (Kio-siou).	Fikone ou Sawayama.	Zeze.
Mino (Mi-siou).	Oogaki.	Kanora ou Kanara.
Fida (Fi-siou).	Taka-yama.	
Sinano (Sin-siou).	Ouyeda.	Mutsou-moto, Iyi-yama.
Kootské (Dzio-siou).	Tats-fayasi.	Mayi-basi, Noumada.
Simotské (Ga-siou).	Outsou-miya.	Kouronfa, Mifon.
Mouts (O-siou).	Sendaï.	Sira-isi, Waka-mats.
	Tana-koura.	Taira, Sirakawa.
Dewa (Ou-siou).	Yone-sawa.	Yama-gata.
FOKOUROKOUDO (*contrée du territoire septentrional*).		
Wakasa (Siak-siou).	Kobama.	
Yetsisen.	Fonkyï.	Foutsiou, Marou-oka.
Yetsiou.	Toyama.	
Yetsingo.	Takata.	Naga-oka, Simbota.
Kaga (Ka-siou).	Kana-zawa.	Komats, Daïsioosi.
Noto (Neo-siou).	Sons-no-misaki.	Kawa-siri, Nanao.
Sado (Sa-siou).	Koki.	
SANINDO (*contrée du versant septentrional des montagnes*).		
Tango.	Miyazou.	Tanabe.
Tanba.	Kame-yama.	Sasa-yama, Fouktsi-yama.
Tasima.	Idzousi ou Deïsi.	Toyo-oka.
Inaba (In-siou).	Tots-tori.	
Foki (Fo-siou).	Yonego.	
Idzoumo (Oun-siou).	Matsouyé.	
Iwami (Sek-siou).	Tsouwa-no.	Famada.
Oki (An-siou).		
SANYODO (*contrée du versant méridional des montagnes*).		
Farima (Ban-siou).	Fimedzi.	Akazi, Ako.
Mimasaka (Sakasiou).	Tsou-yama.	Katsou-yama.
Bizen.	Oka-yama.	
Bitsiou.	Matsou-yama.	
Bingo.	Foukou-yama.	
Aki (Ghe-siou).	Firo-sama.	
Souwo (Seou-siou).	Tok-yama.	Fouk-yama.
Nagata (Tsio-siou).	Faki.	Tsio-fou, Founaka.
NAN-KAÏ-DO.		
Kiï (Ki-siou).	Waka-yama.	Tanabe, Sin-miya.
Awasi (île d') (Tan-siou).	Soumoto ou Smoto (*île Sikokf*).	
Awa (As-iou).	Tok-sima. (*Id.*)	
Sanonki (San-siou).	Taka-mats. (*Id.*)	Marou-Kame.
Iyo (Yo-siou).	Matsou-yama. (*Id.*)	Ouwa-sima, Ima-bari.
Tosa (Tô-siou).	Kôtsi. (*Id.*)	

RÉGIONS et PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	PRINCIPALES VILLES.
SAIKAIDO (*contrée de la mer occidentale*).		
Tsikouzen.	Fouk-oka (*île Kiousiou*).	Akitsouki.
Tsikoungo.	Kouroume. (*Id.*)	Yana-gawa.
Bouzen.	Kokoura. (*Id.*)	Nakatsou.
Boungo.	Osouki.	Takeda, Saïki.
Fizen.	Saga. (*Id.*)	Karatsou, Omoura.
Figo.	Kouma-moto. (*Id.*)	Yatsou-siro, Oudo.
Fiouga (Asi-siou).	Iyifi. (*Id.*)	Takanabe, Nobi-oka.
Oosoumi (Gousiou).	Kokou-bou. (*Id.*)	
Satsouma (Stats-siou).	Kago-sima. (*Id.*)	
L'île Iki (Isiou).	Katou-moto.	
L'île Tsou-sima (Jaïsiou).	Fou-tsiou.	
GOUVERNEMENT DE MATSMAÏ.		
Ile d'*Yeso* (Kouriles méridionales).	Matsmaï.	
Sakhalian ou île *Tarakaï*.		

LIVRE CENT QUARANTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description générale physique de l'Inde ou de l'Hindoustan.

« L'Inde qui, par ses richesses, sa population et son importance, égale plus d'une partie du monde; l'Inde, où une nation, une langue, une religion de la plus vénérable antiquité se maintiennent debout sur les débris de tant d'empires; l'Inde, dis-je, n'est étrangère à aucune époque de la Géographie postérieurement au siècle d'Hérodote. Les écrits de ce père de l'histoire (1), ceux de Strabon (2), de Pline (3) et de Ptolémée (4), nous ont montré les connaissances que les Grecs et les Romains ont eues sur l'Inde, ou, pour mieux dire, sur les parties maritimes de ce pays, ainsi que sur celles qu'arrosent l'Indus et le Gange. La relation de Cosmas, à laquelle nous n'avons pu nous arrêter long-temps (5), rattache comme un anneau intermédiaire la Géographie classique à celle des Arabes, dont les notions (6) faibles et éparses doivent se comparer à celles qu'a fournies, en passant, le célèbre Marc-Pol (7). Enfin les navigations et les entreprises des Portugais, que nous avons retracées en grand détail (8), ont, pour ainsi dire, rapproché les rivages indiens des côtes européennes, et frayé le chemin à tous les voyageurs modernes, dont les résultats serviront de base à la présente Description.

« Sous le nom classique de l'*Inde*, les anciens et la plu-

(1) Vol. I, liv. III, 64; l. VIII, 157. — (2) Liv. VII, 137-145.
(3) Liv. XI tout entier. — (4) Liv. XIV, 362-370. — (5) Vol. I, 46.
(6) Liv. XVI, 424 *sqq.* — (7) Liv. XX, 534 *sqq.* (Oderic de Portenau, liv. XX, 578). — (8) Liv. XXI, 488-493.

part des modernes ont compris trois grandes régions de l'Asie méridionale. La première embrasse les contrées arrosées par l'Indus et le Gange, aujourd'hui désignées communément sous le nom d'*Hindoustan*, dans le sens le plus étroit. Au sud de la rivière de Nerbouddah commence cette espèce de péninsule que les Européens nomment improprement la *presqu'île en-deçà du Gange*, et que les Indiens appellent le *Deccan* ou *Dékhan*, c'est-à-dire le pays du midi. L'île de Ceylan et les Maldives, quoique séparées du Dékhan par des bras de mer, en forment un appendice naturel. La grande saillie péninsulaire qui comprend l'empire des Birmâns, les royaumes de Tonquin, Cochinchine, Cambodje, Laos, Siam et Malacca, ne porte véritablement aucun nom général. On la désigne quelquefois sous le nom vague de *presqu'île au-delà du Gange;* plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure;* ne la considérant pas comme une partie de l'Inde, nous ne comprenons dans ce coup d'œil général que l'Hindoustan et le Dékhan.

« C'est à ces deux contrées que s'appliquent les appellations sanskrites de *Djambou-Dwyp*, île ou péninsule de l'Arbre Djambou, *Bharatkhanda* ou état Bharata (1). Le pays a trop d'étendue pour avoir reçu, dans la langue indigène, un nom général; mais comme le grand fleuve qui en arrose la partie occidentale porte les noms de *Sind* ou de *Hind*, qui, de même que celui de *Nyl-Ab*, ont rapport à la couleur bleue, la contrée voisine prit, chez les Persans, le nom de *Sindoustan* ou *Hindoustan*, et les habitans furent appelés *Hindous* (2). Dans les anciens écrits attribués à Zerdhoust (Zoroastre), elle porte le nom de *Ferakh-Kand*. Ces dénominations passèrent de la langue persane dans celle des Syriens, des Chaldéens et des Hé-

(1) *Ezour-Vedam*. *Mahabharat*. Voyez *Wilfort*, Asiatic Researches, tom. VIII, comparé avec *Edinburgh Review*, v. XII, p. 44, etc.

(2) *Wahl* Ostindien, II, 210-237.

breux (1); elles furent imitées dans l'idiome des Grecs et des Romains; mais dans les écrits des Indiens, le nom de Sindoustan ne dénote que les contrées situées sur le fleuve Sind.

« Les écrivains orientaux postérieurs au mahométisme ont admis une opposition entre le nom de *Sind*, pris dans le sens que nous indiquons, et celui de *Hind*, qu'ils appliquent aux contrées situées sur le Gange. Cet usage est aussi étranger à la géographie nationale des Indiens, que l'est la dénomination de *Gentous*, donnée par les Anglais aux Hindous, et qui vient du mot portugais *Gentios*, c'est-à-dire les Gentils, les Païens. »

Les limites naturelles de ce vaste pays sont, au nord, les monts Himâlaya (l'*Imaus* et l'*Emodus* des anciens), qui séparent le Bengale, les pays d'Aoudh, de Delhi, de Lahor, de Moultan, de Kachemir et de Kaboul, de la Boukharie et du Tibet. A l'est, les monts *Kamti* séparent les affluens du *Brahmapoutre* de ceux de l'*Iraouaddy*. Au sud, l'Inde est bornée par la mer : enfin, à l'ouest, la chaîne de Kouh-Souleïman sera la barrière naturelle de l'Inde.

« Nous n'avons pas encore de données exactes sur l'étendue superficielle de l'Inde entière. Les auteurs indiens, arabes et persans, diffèrent considérablement dans leurs calculs à cet égard; ce qui vient en grande partie de ce que les mesures itinéraires de l'Inde, particulièrement les *coss* ou milles, varient beaucoup d'une province à l'autre (2). Les voyageurs européens ne s'accordent pas davantage dans leurs évaluations. Tiefenthaler donne à toute la superficie de l'Inde 155,250 milles géographiques carrés; mais ce nombre est évidemment trop fort, puisque Tiefenthaler a supposé erronément la largeur de la pres-

(1) הדו au lieu de הודו Esther, I, 1.
(2) *Wahl*, I, 9. *Tiefenthaler*

qu'île égale dans toute son étendue. Pennant commet la même erreur; mais il croit que l'Inde ne s'étend pas au nord aussi loin que les géographes l'ont pensé, et il évalue la superficie de ce pays à environ 173,890 lieues carrées de France (1). Rennel se contente de dire que l'Hindoustan est aussi étendu que la France, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Suisse, l'Italie et les Pays-Bas; et il compare le Dékhan aux îles Britanniques, à l'Espagne et à la Turquie européenne; ce qui reviendrait à la somme de 120,000 lieues carrées, dont environ 66,780 seraient pour l'Hindoustan, et 53,076 pour le Dékhan. »

Selon Hamilton, la superficie totale de l'Inde est de 1,280,000 milles carrés anglais; son étendue du nord au sud d'environ 1900 milles, et de l'est à l'ouest d'un peu plus de 1500.

« Les grandes chaînes de montagnes qui ceignent au sud la partie centrale de l'Asie nous ont déjà occupé lors de la description du Tibet ou de la Sérique des anciens. Rien n'est plus incertain que les notions éparses recueillies sur ces chaînes; les voyageurs n'en ont traversé que des branches isolées; les indigènes confondent tout sous des dénominations vagues. Rien ne serait plus inutile que de discuter longuement des données aussi incertaines. Exposons plutôt clairement ce qui nous paraît le plus probable.

« Toute la masse des terres élevées qui forment le centre de l'Asie, et toutes les montagnes qui le ceignent ou qui le couronnent, portent, dans l'histoire et la mythologie des Hindous, le nom de *Merou* ou *Son-merou*, ou de *Kaïlasa* (2), nom dont l'antique renommée est parvenue même aux auteurs grecs et romains; c'est l'Olympe indien,

(1) *Pennant*, View of Hindoustan, I, 3. — (2) Mappemonde hindoue, chez *Maurice*, indian antiquities, et *Paolino*, Systema brahmanicum.

la patrie des dieux et des hommes. Ces montagnes et plateaux, riches en veines métalliques, fournirent, du temps d'Hérodote et de Ctésias, cette quantité d'or de lavage et de sables aurifères qui donna naissance à la fable des fourmis ramassant de l'or, et à des fontaines d'où jaillissait ce métal (1). Ces *monts d'or* des Indiens portent un nom équivalent chez les Chinois et les Mongols (2).

« La chaîne centrale de l'Asie est évidemment au-delà des sources de l'Indus et du Gange, dans les parties occidentales et septentrionales du Tibet. C'est le *Mus-Tagh* des Turcs et des Tatares, l'*Imaus* des anciens et une partie de l'*Himâlaya* des Indiens. Tous ces noms signifient montagnes couvertes de neige (3). »

Ce système de montagnes, que nous appelons *Himâlayen* (4), descend au midi, en séparant les vallées de Sirinagor ou Gorval, du Neypal et du Boutan de celles du Tibet; le Kachemir du Ladak ou Tibet occidental, et le bassin de l'Indus du bassin du Gange.

« La branche qui court d'abord droit au sud prend le nom de *Kaïlasa* ou *Kaïlas*. Elle tourne à l'est, resserre le lit du Gange près les défilés de Hurdwar, et continue à se prolonger dans une direction orientale, en circonscrivant au midi les pays d'*Almora*, de *Kemaon*, de *Gorkha*, de *Neypal*, dont elle prend successivement les noms. Une autre branche se détache du Kaïlas à une latitude plus septentrionale, franchit comme l'autre le cours du Gange, et sépare ensuite le bassin de ce fleuve de celui de l'Iraouaddy; ce sont les monts *Gang-dis-ri* des Tibetains (5), et par

(1) *Voyez* notre vol. I, p. 67. — (2) *King-khan* et *Altaï-Alin-Topa*. — (3) « Le *Musart* de M. Pallas et des cartes russes ne doit probablement « son existence qu'à une confusion de noms, car *Ssar* ou *Ssart* signifie « la même chose que *Tagh* ou *Dagh*. » *Wahl*, Ostindien, II, 709, note. — (4) La dénomination d'Himâlaya rappelle l'*Hémus* de la Thrace, l'*Hymettus* de l'Attique, le *mons Imaus* de l'Italie, les divers monts *Immel*, en Saxe, Jutland, et ailleurs. — (5) Voyez page 275 de ce volume.

corruption *Kan-tisse*, nom qui, par un hasard singulier, est parvenu aux oreilles d'un Grec du IIe siècle (1), lequel a même su que ces monts formaient un des trois sommets du mont Merou des Hindous. Ces montagnes, qui environnent le royaume d'Acham, et, en traversant le cours du Brahmapoutre, étendent leurs ramifications jusqu'aux limites de l'empire des Birmans, en descendant jusqu'au cap Negrais, constituent l'Himâlaya dans le sens le plus usité. Cependant un orientaliste distingué, M. Wahl, pense qu'outre ce nom générique de toutes les Alpes entre l'Inde et le Tibet, ces chaînes portent plus particulièrement ceux d'*Hemakote* ou *Hematchel*. C'est l'*Emodus*, l'*Himakos* (2) ou l'*Hémaon* des anciens.

« Une extrémité orientale de ces montagnes, dans le royaume d'Acham, porte le nom d'*Ottara-Kourou*, c'est-à-dire hauteurs du nord; c'est, selon nous, l'*Ottorocorrhas* des anciens. Cependant un nom semblable peut revenir plusieurs fois, et les écrits indiens placent une autre montagne, nommée *Ottara-Kouroukal*, dans le nord du Tibet.

« Tout ce système de montagnes appartient, comme tout le monde le sait aujourd'hui, aux parties les plus élevées de notre globe. Un Anglais, le major Crawfurd, prétend avoir mesuré un sommet de la chaîne de Boutan, et l'avoir trouvé élevé de 25,000 pieds anglais; ce serait une des plus hautes montagnes connues. Il est certain qu'on aperçoit généralement les alpes du Tibet à une distance de 150 à 200 milles anglais, ce qui annonce une très-grande hauteur. Mais les principaux pics dépassent encore cette élévation; le *Tchamoulari*, ou quelqu'autre mont voisin de celui-ci, a été aperçu à la distance de 244 milles (3), et il a 26,500 pieds de

(1) *Polyæn*, Stratagene I. Il écrit Κονδάσκη. Peut-être le nom tatare est-il *Khan-Taischa*. — (2) *Arrien* prend ἱμακὸς et ἡμάων pour synonymes. — (3) Lord *Teignmouth*, Life of S. William Jones, p. 253 (en allem.).

hauteur, élévation de beaucoup supérieure à celle du Chimboraço; et le Dhavaladgiri, sur les limites du Neypal, s'élève à près de 26,400 pieds. »

Nous avons, dans nos généralités sur l'Asie, donné un aperçu de la structure géognostique de l'Himâlaya (1); nous ajouterons que l'axe de cette chaîne est formé de gneiss au-dessous duquel on voit des amas et des filons de granite qui pénètrent le gneiss. Cette roche est recouverte par des micaschistes passant aux talcschistes; sur quelques points ceux-ci sont recouverts par des phyllades avec psammites ou quarzites. Deux immenses bandes calcaires bordent ces roches anciennes au nord comme au sud : à en juger par les fossiles qu'il renferme, ce calcaire appartient au terrain crayeux. Des grès à lignites forment, sur les bords du Gange, une bande qui borde toute la chaîne; tandis qu'au nord on trouve des dépôts de sédimens supérieurs dont quelques uns sont très-récens. Enfin on remarque le terrain diluvien, caractérisé par des ossemens de grands mammifères.

Les monts Himâlaya présentent quelques faits physiques assez remarquables sur leur versant méridional. Le Dr Royle nous apprend que dans la région montagneuse qui borde l'Hindoustan septentrional, au commencement de l'hiver, le soleil darde ses rayons avec tant de force à travers l'air raréfié, qu'il produit au milieu d'un froid insupportable une sensation de brûlure toute particulière. A 12,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, la nuit, l'haleine des voyageurs se gèle sur leur barbe, et leurs habits se raidissent sur leur dos; souvent même le froid les fait périr, tandis que dans le jour les rayons du soleil paraissent d'autant plus brûlans que leur chaleur ne se répand pas dans l'atmosphère. Cependant, sous un climat aussi rude et à une hauteur

(1) Voyez t. VIII, p. 14.

aussi considérable, on est étonné de la vigueur de la végétation : non seulement les plantes légumineuses y réussissent parfaitement, mais on y voit des peupliers de 12 pieds de circonférence, et des vergers d'abricotiers. A 13,500 pieds, de grands peupliers donnent à ces montagnes une physionomie à laquelle rien ne peut être comparé ni en Europe ni dans l'Amérique méridionale; et à 14,000 pieds, c'est-à-dire à la hauteur qu'atteint le mont Blanc, on est étonné de trouver des bouleaux très-vigoureux (1).

« Considérons maintenant les montagnes qui bordent l'Inde à l'occident. La chaîne des *monts Bolor*, qui suit le cours de l'Indus naissant, se joint aux montagnes nommées en persan *Hindou-Koh*, et qui séparent le royaume de Kaboul de la Grande-Boukharie. C'est le *Caucase indien* des compagnons d'Alexandre-le-Grand; la prétendue flatterie dont même les anciens les accusent (2) se borne ici à avoir traduit littéralement la dénomination persane que nous venons de citer. Ce sont encore les monts *Nischa* ou *Nisa* de la mythologie indienne; et comme, dans le sanskrit, les noms particuliers des montagnes sont souvent suivis ou précédés du terme générique *para* ou *parvw*, il est à peu près certain que les Grecs n'ont fait que répéter une dénomination indienne en appelant ces monts *Parnissus*, *Parapanissus* ou *Paropamisus* (3).

« De semblables sons ne pouvaient que rappeler à l'orgueil du conquérant de l'Asie cette sainte et mystérieuse montagne de *Nysa*, où, selon les poètes de la Grèce, les nymphes avaient élevé le jeune dieu de la vigne et de la joie : montagne que plusieurs traditions rapprochaient du

(1) Journ. of the asiatic Society. — (2) *Strabon*, XI, p. 348; XV, p. 473, édit. Casaub. Atreb. *Arrian*, etc. — (3) Παρνήσσος et Παρπάνισος chez *Denys le Périégète*, Πάρνισος chez *Eustathe*, Παροπάνισον chez *Ptolémée* et *Agathemer*, Παραπάμισος chez *Arrien*, *Strabon*, etc., etc. Πάρνασος Arist. Météorol. I, 13.

mont Parnasse de la Phocide (1), dont la double cime était partagée entre Apollon et Bacchus. Sans doute l'élève couronné d'Aristote aimait à croire qu'il plantait ses drapeaux victorieux sur un sol consacré par les vestiges d'un dieu; mais cette prétention n'avait-elle pas quelque fondement? Cette ville, ou montagne de Nysa, que l'on retrouve partout où Bacchus fut adoré, dans la Thrace, sur l'Hélicon, dans les îles de Naxos et d'Eubée, dans la Carie et la Cappadoce, sur les confins de la Phénicie, dans l'Arabie heureuse et dans la Médie (2), n'aurait-elle pas un type primitif, et ce type ne serait-il pas la Nysa de l'Inde? L'antiquité de ce nom dans la langue sanskrite doit paraître incontestable dès qu'on le voit, chez Pline et Strabon (3), uni à celui du mont Mérou, l'Olympe indien. Le culte de Bacchus a incontestablement été transplanté de l'Orient en Europe; et puisque des traditions antérieures à Alexandre étendent les exploits de ce dieu jusqu'aux confins de l'Inde (4), puisque des auteurs graves n'osent rejeter entièrement ces traditions antiques (5), pourquoi ne pas chercher dans l'Inde et sur les monts Nischa l'origine de ce culte nocturne, tumultueux, licencieux, où une musique bruyante doublait l'ivresse d'une tourbe de fanatiques, culte étranger que de sages rois tentèrent en vain de proscrire de la Grèce? Le nom même de *Dionysos* signifierait alors le dieu de Nysa, *Dewa* ou *Div Nischa* (6). »

Que l'on veuille accorder ou refuser aux monts Hindou-Koh la célébrité classique que nous avons cherché à leur revendiquer, ils sont toujours remarquables comme la barrière naturelle de l'Inde au nord-ouest. Les cartes modernes en nomment une grande portion *Souleyman-Koh*. Celle-

(1) *Sophocle*, Antigone, v. 1131. — (2) Voyez *Étienne de Byzance* et *Ortelius*. — (3) *Plin.*, XVIII, 39. *Strabon*, XV, p. 473. — (4) *Eurip.* Bacchæ, 14 *sqq.* — (5) *Arrian*, V, 3. *Plin.*, VIII, 2. Diodor., IV. — (6) Etymol. Magn. *in voce*.

ci se détache de l'*Hindou-Koh*, au sud de Kaboul, entre cette ville et Pichaouer, et va presque droit au sud à travers l'Afghanistan et le Béloutchistan oriental; les petites chaînes qui en dérivent parcourent ces deux contrées. Enfin les monts *Bouskeroud* traversent le Béloutchistan occidental, en se perdant, d'un côté dans le plateau du Kirman, de l'autre dans la mer d'Oman. Ce sont les monts *Parveti* des anciens, et ce nom est encore entièrement sanskrit, car *parwet* signifie montagne.

« Un autre système de montagnes est celui des *Ghauts* ou *Ghattes* (1), nom qui signifie porte ou passage. On le considère comme prenant son commencement au cap Comorin: cependant la chaîne méridionale ou les monts *Malayala* (2) forment un groupe distinct, entièrement terminé dans le district de Caïmbetour, à la grande vallée où sont situés les forts de Palikadery et Annamaly.

« Les Ghattes s'élèvent de nouveau au nord de ces plaines, en formant deux branches, dont l'une se dirige à l'est et l'autre à l'ouest. La branche *orientale* passe à 70 milles et plus de Madras, longe le Karnatik, se divise au nord de ce pays en plusieurs rameaux où quelques montagnes ne se succèdent que par intervalles, en formant des vallées couvertes d'épaisses forêts (3). Cependant la chaîne principale n'a que des défilés très-resserrés et garnis de forteresses. Les indigènes désignent cette chaîne sous le nom d'*Ellakouda* ou monts blancs. Elle longe ensuite le nord des Sirkars, formant une suite non interrompue de montagnes tellement serrées qu'il n'y a que deux passages pour des armées. A l'endroit où les Ghattes séparent les Sirkars de la

(1) *Gate*, angl. *Gata*, suéd. *Gade*, dan. *Gatt*, holl., ont des significations rapprochées. — (2) *Malayala* signifie montagnes. On ne peut éviter ces tautologies. — (3) *Lemon*, on the roads in to the Cumbenand-Cudapah Countries. *Mackenzie* on the roads from Nellore to the western passes..... Dans *Dalrymple* oriental repertory, p. 53.

province de Bérar, les montagnes deviennent presque inaccessibles, et il n'y a qu'un seul passage pour les voitures et les chevaux; c'est celui de *Solar-gat*, qui conduit dans le Béhar. Partout on ne voit que des masses de rochers qui s'élèvent perpendiculairement dans les nues, et ne laissent aucune issue au voyageur épouvanté.

« Le granite paraît former toutes les sommités de cette chaîne (1), qui offre partout l'image de la plus grande stérilité et d'une nudité complète; on y trouve néanmoins de gros troncs d'arbres pétrifiés, surtout dans les ravins creusés par les torrens, où ces troncs, qui sortent à moitié du rocher, servent de ponts (2).

« La chaîne *occidentale* des Ghattes s'étend le long de la côte de l'ouest, sur une longueur d'environ 340 lieues, et s'élève à une hauteur plus considérable que la chaîne opposée. Elle traverse ensuite le Kanara et le Sounda, passe auprès de Goa, entre dans le pays des Mahrattes, et s'y partage en plusieurs branches. L'épaisseur des forêts, la profondeur des précipices et la rapidité des torrens rendent très-difficile le passage de ces montagnes, qui, en quelques endroits, est de 50 à 60 milles anglais (3). Des voyageurs y ont vu beaucoup de rochers calcaires et quelques basaltes. Du côté de la mer, les Ghattes occidentales présentent un superbe amphithéâtre de rochers et de verdure, semé de villes et de villages. La partie la plus escarpée, à l'est de Sourate, porte le nom de *Bala-Ghauts*, qu'on étend quelquefois à toute la chaîne occidentale, tandis que la chaîne orientale avec le plateau intermédiaire s'appelle *Paien-Ghauts*. »

Le point culminant des Ghattes est au sud de Tapti, sa hauteur est de plus de 9000 pieds.

(1) *Buchanan*, Voyage to Mysore. — (2) *Sonnerat*, I, 23.
(3) *Dirom*, narration of the Campaign. on India, p. 90.

« Vers les sources du Godaveri, des chaînes plus basses, se détachant de la masse des Ghattes occidentales, pénètrent dans l'intérieur de la péninsule et se joignent aux montagnes de Bérar et de Gondouarra. Ces chaînes centrales, dont l'une longe au nord le cours de la Nerbouddah, portent généralement le nom sanskrit de *Vindhia*, dont l'extension paraît arbitraire aux plus savans orientalistes, tandis que M. Arrowsmith, plus hardi, le restreint aux montagnes voisines de la Nerbouddah. C'est encore dans ces termes du milieu que les Hindous placent leurs monts *Satyak* et même les monts *Soukhion*, que cependant on a voulu prendre pour les Ghattes occidentales. »

On peut dire qu'en général les Ghattes sont formées de granite et de gneiss recouverts par des micaschistes et des talcschistes passant au schiste argileux, et traversés par des porphyres et par des roches appelées diorites. Vers la pointe méridionale de l'Hindoustan s'étendent de vastes dépôts de roches volcaniques, qui vont former le cap Comorin.

« A l'exception de la pointe de Diou, à l'ouest, et du cap Comorin, au sud, l'Inde n'a point de grands promontoires. La presqu'île de Goudjérate offre une saillie particulière, et sans elle l'Inde formerait réellement le carré oblique auquel les anciens la comparaient. A l'exception des baies de Kotch et de Cambaye, au nord et au sud du Goudjérate, il n'y a pas non plus d'enfoncemens qui méritent le nom de golfes. La côte occidentale du Dékhan, quoique dentelée par de nombreuses anses, rades et embouchures de rivières, suit une direction uniforme.

« Depuis le cap Comorin jusqu'à la côte du Bengale il n'y a pas un seul port, et les vaisseaux n'ont d'autre retraite que les rades des places de commerce; encore les vaisseaux marchands sont-ils obligés de se tenir à une distance d'un mille et demi, et les vaisseaux de guerre à deux milles de

la côte. A cette distance, la mer n'a que dix à douze brasses : cette côte offre en général tant de pente, qu'on ne trouve que 50 brasses à un éloignement de 20 milles. Le grand nombre de bas-fonds exige qu'on emploie, pour aborder, des navires particuliers inventés par les indigènes.

« L'Inde doit en grande partie la fertilité de son sol à la quantité de fleuves, de rivières et de torrens qui l'arrosent. Les anciens et les modernes ont été frappés de leur aspect imposant. Tous les phénomènes que peut offrir le cours d'un fleuve, se présentent ici sur une très-grande échelle. D'abord, se précipitant d'une hauteur immense, nourries de toutes les neiges de l'Asie centrale, les rivières de l'Inde ressemblent déjà, par leur volume d'eau, à nos plus grands fleuves, aux lieux mêmes où elles conservent encore la marche impétueuse de nos torrens de montagnes. La réunion de ces fleuves produit un choc épouvantable, un combat des flots contre les flots. Plus loin, arrivés dans les plaines, ces énormes courans d'eau se creusent des lits de plusieurs lieues de largeur, l'œil du navigateur embrasse à peine les deux rivages, couronnés de palmiers, de temples et de palais ; une brise agréable, qui suit le cours du fleuve, en agite mollement les eaux transparentes ; une force irrésistible, et pourtant insensible, entraîne rapidement les milliers de barques qui animent cette vaste et tranquille surface. Enfin la marée, facilement admise dans ces larges canaux, force le fleuve à rétrograder, et quelquefois avec rapidité, avec violence ; alors une montagne d'eau, roulant en arrière, menace les bateaux et lutte long-temps contre le fleuve qui se trouble et se couvre d'écume.

« Cependant, malgré ces grands et nombreux cours d'eau, la zone torride conserve ses droits ; beaucoup de districts de l'Inde présentent le spectacle de la plus grande

aridité. Les réservoirs ou *tanks*, construits à grands frais, fournissent souvent de l'eau à des centaines de villages à la ronde. »

Nous diviserons les fleuves en deux sections; la première comprendra ceux qui ont leur embouchure dans la mer d'Oman, et la seconde ceux qui se jettent dans le golfe du Bengale.

Commençons par le fleuve le plus anciennement connu.

L'Indus, d'après les rapports les plus récens, prend sa source dans le petit Tibet, au pied des monts Kaïlas, sur le versant septentrional du gigantesque Himâlaya. Sous le nom de *Sind* ou *Sindh*, il court d'abord au nord, augmenté de la rivière qui passe par la ville de Ladak, et après avoir pris le nom de *Sanpo*, il reçoit aussi ceux de *Ladak* et de *Singechou*. Après avoir franchi l'Himalâya, il arrose le royaume de Lahor et la *principauté de Sindhy*, et traverse les villes d'Attock, Haïderâbâd et Tatta. Il fournit deux branches importantes : l'une, *Farrân*, traversant l'extrémité occidentale du grand marais de Roun, contribue à former la grande île de Katch; la seconde, qui rejoint le fleuve après un long détour, est appelée *Kambargandy* ou *Lârkhâna*.

Les principaux affluens de l'Indus sont : à droite, le Kameh ou Kaboul, grossi de la grande rivière qui traverse le Kafféristan; à gauche, le *Pendjnad*, formé par l'affluent de cinq rivières qui donnent le nom au Pendjab ou Lahor. Le plus remarquable de ces affluens est le *Setledj*, qui prend le nom de Gharra, après avoir reçu le Bedjah. Il paraît prendre sa source dans les lacs élevés de Raouan et Mana-Sarovara. Quelques géographes ont considéré comme branche principale le *Tchenab*, et y font aboutir le Djelam. Le *Ban*, selon plusieurs *Panditas*, ou savans indiens consultés par M. de Rienzi, est aussi un affluent de ce grand fleuve. Il traverse l'Adjmir, et ses derniers embranchemens se perdent dans le grand marais de Roun.

On peut enfin affirmer que l'Indus n'a qu'une embouchure, et que le prétendu *delta* indiqué par les géographes n'existe que dans les débordemens du fleuve (1), enfin, que le cours de celui-ci, y compris ses sinuosités, ne dépasse guère 600 lieues.

La *Nerbouddah*, appelée aussi le *Nerbedah*, ou plutôt la *Narmada*, est une rivière du second ordre dont les affluens ne méritent pas d'être cités, mais dont la position est d'autant plus importante, que les géographes font commencer le Dékhan au sud de son cours. Elle prend sa source dans un petit lac du plateau d'Omerkantak, traverse les provinces de Gandouânâ, Malwâh, Kandeich et Goudjérate, en courant de l'est à l'ouest, pour aller se jeter dans le golfe de Cambaye. Dans la mousson, ou saison sèche, on peut la passer à gué.

Le *Tapti*, né, comme la Nerbouddâh, dans la province de Gandouânâ, court aussi dans la même direction, et se jette, ainsi qu'elle, dans le golfe de Cambaye, après avoir traversé les provinces de Berar, Malwah, Kandeich et Goudjérate. Son embouchure est remplie de bancs de sable et de bas-fonds. Les trois rivières que nous venons de décrire se jettent dans la mer d'Oman.

Le *Gange*, dont les eaux sont regardées comme sacrées, est le principal fleuve de l'Inde : aussi les Hindous lui donnent-ils le nom de *Boura-Ganga*, fleuve par excellence. Il doit son origine à deux branches : l'*Alâknandâ* et le *Bhiâgirath*. Cette dernière, qui prend naissance dans l'Himâlaya, au-dessus de Gangotri, à 13,800 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, est généralement considérée comme le vrai Gange, tandis que le *Daouli*, plus considérable et venant de plus loin, devrait, d'après M. Hamilton, en être regardé comme la source principale. Dans

(1) *Hamilton* : East India Gazetteer, 2e édit., vol. II, p. 15 et 16.

les monts Himâlaya, le Gange se jette d'une hauteur de 6 pieds dans un grand bassin nommé la *Bouche de la vache*, que ses eaux ont creusé, et où les pèlerins hindous vont puiser les eaux réputées sacrées.

Le Gange ainsi grossi entre dans la plaine immense de l'Hindoustan, traverse les provinces de Delhi, Agra, Aoudh, Allahâbâd, Mirzapour, Bénarès, Ghâzipour, Patnâ, Radjâmahala, et forme, en se jetant dans la mer du Bengale, un delta immense, composé d'un grand nombre de branches, sur lesquelles sont bâties plusieurs villes importantes.

Ses branches principales sont : l'*Hougli*, toujours navigable, et révéré des brahmanes, qui jurent par ses eaux comme les musulmans jurent par le Coran; l'*Houringottâ*, qui est aussi toujours navigable; et enfin le Gange proprement dit, le plus à l'orient, confondant ses eaux avec celles du Brahmapoutre. C'est l'Hougli qui passe à Calcutta et à Chandernagor.

Les affluens principaux du Gange sont, à droite, le *Kalli-Naddy* (Calini), la *Djemnâ*, qui a sa source au pied du *Djemnâtry*, dans les monts Himâlaya, et reçoit le *Tchambal*, la *Betouah*, la *Kiane* et la *Sone*. A gauche, la rapide *Ramganga*, encaissée entre des rochers d'une hauteur prodigieuse; la *Goumty* au cours sinueux, évalué à 120 lieues; la *Gogra*, partant du versant méridional de l'Himâlaya, dans le Neypâl, et formant la célèbre cascade de Kanâr : elle reçoit le Kali, le Tchouka, le Kapti et le Petit-Gandak. C'est dans le Tibet que le *Gandak* ou *Gondok* a sa source, d'après les observations de MM. Cosmosde Kedres et Moorkroft, et non dans le Davaladgiri, ainsi que le prétendaient jusqu'alors la plupart des géographes : cet affluent du Gange a environ 160 lieues de cours. Les autres affluens sont le *Bagmath* ou *Bagmatty*, le *Koussy* ou *Cosah*, naissant vers le versant méridional de l'Himâlaya et recevant l'Aroun et la Tombao dans le Ney-

pal, la Gogury dans le Behar; la *Mâhâmâda*, grossie de la Pârnâbabah et la Tistah, née dans le Tibet.

On estime à 80,000 pieds cubes anglais la quantité d'eau que le Gange porte par seconde à la mer, à plus de 400,000 celle qu'il porte à l'époque de sa crue, et à 180,000 la quantité moyenne de l'année par seconde.

Depuis Hardwar, la pente du fleuve est de 27 pouces par lieue en ligne droite; dans les temps secs il parcourt une lieue par heure; mais dans la saison pluvieuse il en parcourt le double. Ses crues périodiques, semblables à celles du Nil, commencent à la fin d'avril; il ne s'élève jamais que d'un pouce par jour; mais au bout de deux ou trois semaines il croît journellement de 5 pouces, et à la fin de juillet il inonde les campagnes voisines jusqu'à une étendue de plus de 30 lieues. Sa hauteur est alors de 31 pieds. Vers le milieu d'août le fleuve commence à décroître; il diminue d'abord de 3 à 4 pouces par jour, puis de 2 à 3 pouces; enfin d'un demi-pouce. Vers le mois d'octobre il rentre dans son lit ordinaire et laisse un limon fertile sur les champs qu'il vient d'inonder. Les bienfaits que répand ce fleuve, la salubrité de ses eaux, l'aspect majestueux qu'il présente, tout excuse les honneurs divins que l'Inde lui a voués.

Le *Bramapoutra* ou *Brahmapoutre* avait été considéré par tous les géographes, depuis Rennel et Turner, comme la continuation du grand fleuve Dzang-tchou, qui traverse le Tibet; mais en 1827 les lieutenans Vilcox et Bulton l'ont remonté, et ils ont reconnu qu'il prend sa source dans le pays des Borkhamti, au pied des montagnes neigeuses de Langtan, au nord de l'empire des Birmans. Il traverse le pays des Mismi, le royaume d'Assam et le Bengale oriental, et, après avoir reçu une branche du Gange et quelques branches du *Tistah*, il quitte son nom pour prendre celui de *Megna*, et se joint au Gange. Ainsi réunis, ces deux fleuves arrivent au golfe du Bengale.

Le Brahmapoutre reçoit plus de 60 rivières, qui presque toutes sont navigables. Son principal affluent est, à droite, le *Goddado*, venant du Boutan; ensuite il tourne autour de la partie occidentale des monts Garraous, et reçoit, à gauche, le *Brak*, traversant le Kassay occidental et le Katchar dans l'Inde orientale, et le *Silhet* dans le Bengale; le *Goumty*, traversant le Haut-Tiperah dans l'Inde transgangétique, et le Bas-Tiperah dans le Bengale. Il était dernièrement question à Calcutta d'employer les bateaux à vapeur pour la navigation difficile du Brahmapoutre.

Le *Krichna* ou *Kistnah*, le plus riche en diamans et en pierres précieuses des fleuves de l'Inde, prend sa source dans les Ghattes occidentales, et se jette dans le golfe ou la mer du Bengale après un cours d'environ 240 lieues. Il reçoit, à droite, la *Mâlparbâ*, puis la *Toumbadrâh* (Toombudra), regardée par quelques géographes comme l'une des trois branches composant la Krichna; à gauche, la *Bimâ*, grossie par la *Sinâ* et autres rivières, et la *Moussi*. A son embouchure il se partage en deux branches principales, l'une au sud, plus grande, nommée *Sippelek;* l'autre au nord, plus petite, nommée Kistnah comme le fleuve. Les sables qu'il charrie rendent sa navigation impossible aux navires.

Le *Godaveri* ou *Gotoumi-ganga* tire sa source des Ghattes occidentales. Ce fleuve reçoit, à droite, la *Mandjera*, à gauche, la *Pourna*, la *Wardâ*, grossie de la *Païn-Ganga*, la *Baïn-Gangâ* et le *Silaïr*, et se jette à la mer par plusieurs embouchures qui ont reçu divers noms, dont l'une, au nord, porte celui de Godaveri. Son cours est d'environ 280 lieues, et ses eaux sont aussi sacrées pour les Hindous que celles du Gange.

Le *Kaveri* ou *Kauveri*, né dans les Ghattes occidentales, et se déchargeant dans le golfe, ou plutôt la mer du Bengale, par plusieurs embouchures, après avoir traversé le

Maïssour, le Kaïmbatour, le Karnatik, est la plus sacrée des rivières du Dékhan; les adorateurs de Vichnou l'honorent à l'égal du Gange, et célèbrent tous les ans le mariage du dieu *Renganaden* avec la déesse qui habite ses eaux.

On compte encore la *Mâhânada*, appelée aussi *Mahanady* ou Kattak, qui descend des montagnes du Bandelkand, parcourt une étendue de 80 lieues, et se jette dans la mer après avoir formé un large delta à plusieurs branches. Nous citerons enfin la *Panar*, qui a sa source sur le plateau du Maïssour, et qui, après un cours de 75 lieues, se rend humblement dans la mer du Bengale, ainsi que les cinq fleuves dont nous venons de parler.

« L'Inde ne connaît que deux saisons, la sèche et la pluvieuse, produites par les moussons de sud-ouest et de nord-ouest. Dans la saison sèche une langueur mortelle s'empare de toute la végétation, surtout lorsque la pluie est trop long-temps retardée; mais aussi une seule pluie, continuée pendant une nuit entière, suffit pour couvrir de verdure et changer en une belle prairie une plaine aride où la veille l'œil n'apercevait pas un brin d'herbe. C'est en avril ou en mai que commence la saison pluvieuse dans l'intérieur et dans la partie orientale de l'Inde, et elle finit vers la fin d'octobre. Sur la côte de Coromandel elle commence plus tard, parce que les Ghattes arrêtent les nuages qui amènent les vents de sud-ouest.

« Pendant cette saison il est rare que le soleil perce à travers les vapeurs épaisses dont l'air est chargé. Les pluies durent, dans le Bengale, plusieurs jours sans se ralentir; la quantité d'eau qui tombe pendant un mois est évaluée à 20 ou 22 pouces; les fleuves débordent et couvrent toute la campagne, à l'exception des terrains élevés ou garantis par des digues. Sur la côte de Malabar, les

averses, les tempêtes et les orages sont plus violens que sur la côte de Coromandel. Si la pluie n'arrive pas à l'époque ordinaire, ou si elle n'est pas assez abondante, l'année s'en ressent, et souvent une famine affreuse en est la suite. C'est ainsi qu'en 1793 la sécheresse occasiona une si grande disette, que les parens vendirent leurs enfans pour avoir de quoi acheter quelques livres de riz. La fin de la saison pluvieuse est marquée par les changemens de vents et la violence des orages et des ouragans. Bernier a observé que la pluie ne vient pas de la même région dans toutes les parties de l'Inde, qu'aux environs de Delhi elle arrive presque toujours de l'est; au Bengale et sur la côte de Coromandel, du côté du sud; et sur la côte de Malabar, de l'ouest (1).

« Le climat de l'Inde est celui d'une contrée située principalement dans la zone torride, mais limitrophe d'une région d'alpes et de glaces. Dans la plus grande partie de ce vaste pays on ignore la neige et la gelée; mais tous les autres inconvéniens s'y font sentir momentanément avec une violence extrême; nulle part les ouragans ne se déchaînent avec plus de fureur; nulle part les éclairs et les coups de tonnerre ne font naître des spectacles plus épouvantables; nulle part la grêle pesante, la sécheresse prolongée et les déluges de pluies ne menacent le cultivateur de plus de ravages (2). Mais comment réduire à des points de vue généraux les phénomènes locaux qui en partie semblent avoir été mal observés? Comment expliquer pourquoi, si toutefois le fait est prouvé, les pluies durent huit mois dans les sircars ou serkars, et seulement deux dans le Karnatik, l'une et l'autre de ces contrées étant situées sur la côte de Coromandel? D'autres fois les Européens ont

(1) *Bernier :* Voyage, édit. d'Amsterdam, 1709, tom. II, p. 319.
(2) *Pennant :* View II, 324. *Lind's* Essay.....

exagéré leurs descriptions en se livrant à une première impression. Le Bengale, décrié comme malsain, est sans doute, par sa situation, particulièrement exposé à la violence successive des pluies, des ouragans et des chaleurs, ainsi qu'à d'épais brouillards; cependant une bonne hygiène paraît avoir réconcilié les Anglais avec ce climat (1). Les côtes de Coromandel éprouvent des sécheresses et des chaleurs plus fortes que le Malabar, et cependant les étroites vallées et les forêts épaisses de ce dernier pays offrent beaucoup d'endroits malsains. Les plateaux entre les deux chaînes des Ghattes, les provinces entre la Djemna et le Gange, les contrées qui forment le Pendjab ou qui l'avoisinent, doivent à leur niveau moyen, à leurs collines boisées, à leurs nombreuses eaux courantes, un air moins brûlant, plus pur et plus salubre (2), si ce n'est que des forêts, des marais et des déserts arides occasionnent des exceptions locales. Le grand désert, au sud-est de l'Indus et au nord du Goudjerate, rappelle toutes les horreurs de l'Arabie déserte, tandis que les vallées de Kachemir ou de Sirinagor, de Gorkha, de Neypal, entourées d'alpes, jouissent, après de véritables hivers, d'un printemps prolongé et d'un été salubre.

« C'est dans cette lisière septentrionale et dans le Pendjab que les anciens avaient recueilli de nombreux exemples de longévité (3). Les *Cyrni* et les sujets du prince *Musicanus* parvenaient assez souvent à l'âge de 130 et même de 200 ans. Les modernes sont allés plus loin : l'historien portugais Faria prétend qu'un habitant de l'île de Diu ou Diou avait vécu trois siècles ; il ajoute que, selon les indigènes, on voyait dans le Goudjerate plusieurs individus parvenus à l'âge de

(1) Narration of the transactions in Bengal; publié par *Gladwyn*, p. 27 *sqq*. — (2) *Forster* : Voyage du Bengale à Pétersbourg.... *Buchanan* : Voyage au Mysore. — (3) *Strab*. XV, 701, Almelov. *Faria y Sousa*. Asia portugueza.

200 ans. Une nourriture extrêmement simple et un calme parfait de l'âme peuvent garantir à quelques fakirs une longue existence; mais, en thèse générale, la force vitale se développe et s'use promptement dans ce climat. Les maladies aiguës y enlèvent subitement de nombreuses victimes; une des plus redoutables, c'est le *choléra*, connue des Hindous sous le nom de *mordechïn*, et que l'Inde a transmis récemment à l'Europe (1). La *fièvre de montagnes*, qui règne dans la partie élevée des sircars, dans les districts de Gandjam et de Vizagapatam, provient de l'air stagnant des forêts et des vallées étroites et ombragées. D'autres fièvres, non moins pernicieuses, menacent les habitans du Karnatik, et sont connues sous le nom de *fièvres de gendchi* (2). Le mal vénérien porte ici le nom de *feu persan*, nom qui semble prouver qu'il n'est pas indigène. Les maladies lépreuses prennent dans les contrées chaudes et humides un caractère effrayant : la variété la plus redoutable de la lèpre des Arabes, celle qui fait tomber les membres par articulations (3), fait des ravages parmi les classes les plus pauvres. Elle diffère de l'*éléphantiasis* des médecins modernes, qui paraît être une hydropisie, mais quelquefois avec la lèpre. Cette maladie, qui règne sur la côte de Cochin, où les eaux sont mauvaises, tire son nom de l'énorme enflure des jambes du malade, qui deviennent semblables à celles d'un éléphant (4). Mais, chez les anciens, le même nom était appliqué à la lèpre qui donne à la peau des taches blanchâtres et ridées. Les Européens, qui échappent généralement à ces fléaux terribles, ne peu-

(1) *Sonnerat* et d'autres écrivains français ont plaisamment transformé ce mot en *mort-de-chien*. — (2) *Anquetil :* Voyage. — (3) Le *Dchoçaam* des Arabes, nommé autrement *Daa-el-Assad*, maladie du lion ; la *Leontiasis* des Grecs. — (4) *Ives :* Voyage I, 326 (trad. all.). Comp. l'excellent ouvrage de M. *Allard*, *D. M.* Histoire d'une maladie qui ressemble à l'éléphantiasis.

vent se soustraire à la lente influence d'un climat trop brûlant et à une transpiration trop forte, trop continuelle; leur teint se fane et ils vieillissent avant le temps (1). Malgré tant d'inconvéniens partiels, l'Inde offre dans ses portions cultivées les climats les plus salubres de toute l'Asie.

« La fertilité du sol et la nature des productions ne varient pas moins que les températures.

« L'Inde est traversée par des chaînes considérables de rochers, et par des collines de sable. Nous en trouvons de l'une et de l'autre espèce dans la province de Sindhy ou Tatta. On y remarque une suite de montagnes d'un roc très-dur, qui s'étendent depuis les frontières du Moultan jusqu'à Tatta, et une suite de collines sablonneuses depuis *Attok* jusqu'à Goudjerate. Il y a aussi des déserts de sable où le vent brûlant du midi enlève des nuées de poussière dont il couvre ensuite les maisons et les plantations. Le désert de *Descht-bi-Doulet*, qui sépare le Sindhy du Kandahar, est un des plus grands de l'Inde : il y en a un autre de 20 milles de long sur le chemin de Ruderpour à Almora; il est couvert de roseaux épineux et d'arbres à résine (2). Les savanes sont assez nombreuses dans les provinces septentrionales. A l'embouchure des grands fleuves le terrain est souvent marécageux; le long de la rivière de Paddair, les marais occupent même des districts considérables; mais, hormis ces terrains incultes, l'Inde offre partout de belles prairies, de gras pâturages, des champs couverts de riches moissons qui se renouvellent deux fois par an, et des vallées remplies de tout ce que la végétation a de plus utile et de plus brillant.

« Le riz, la principale nourriture du frugal Indien, abonde dans la plupart des provinces; on en compte jus-

(1) *Pennant*, View of Hindoustan, II, 326.
(2) *Tieffenthaler*, I, p. 102.

qu'à vingt-cinq variétés. L'Indien appelle le riz dans sa cosse, *nellou*, et lorsqu'il en est séparé, *arissi*. Le Tanjaour, sur la côte de Coromandel, fournit de cette denrée toute l'île de Ceylan. Les anciens parlent déjà de l'*arrack* ou eau-de-vie tirée du riz. L'Inde possède également les grains de nos climats, le froment, l'orge, le maïs et le millet. On cultive davantage plusieurs espèces d'holous, entre autres le *tahor* ou *doura* (1), et le *badchera* (2), nourriture commune du peuple, surtout chez les Mahrattes. On connaît nos légumes farineux, les pois, les fèves, les lentilles, et bien d'autres que l'Europe ne produit pas, tels que le *moung* (3), le *murhus* (4), dont les graines, semblables à celles de la moutarde, servent à faire des gâteaux; le *tanna*, grain qui fournit beaucoup, et dont la culture n'exige presque aucune peine; et le *tour* (5), qu'on sème au commencement de la saison pluvieuse; enfin, le *toll*, arbuste produisant des pois qui, après le riz, forment la nourriture favorite des marins. Les melons et les ananas sont très-communs, ainsi que le *nymphæa nelumbo* ou *lotus* : cette plante a des racines qu'on apprête de diverses manières; ses fleurs rouges et ses feuilles rondes, semées de gouttes d'eau, semblables à des diamans, ornent la surface des étangs. Au lieu de notre pomme de terre, l'Indien a le *katchil*, qui est noir au dehors et blanc en dedans; l'igname, qui pèse souvent plusieurs livres, et le *mougphoully* (6).

« Le règne de Flore brille ici dans tout son éclat; l'odorat est frappé du parfum de la rose de Kachemir, dont on extrait l'*attar*, essence précieuse, de la belle rose blanche, appelée *koundja* (7), qui embaume les vallées de Delhi et Sirinagor; des *kadtoumaligou* ou jasmins à grandes fleurs;

(1) *Holcus sorghum*, L. *Andropogon sorghum*, de *Roxburgh*.

(2) *Holcus spicatus*. L. — (3) *Phaseolus mungo*. L. — (4) *Cynosurus coracanus*. L. — (5) *Cytisus cajan*. — (6) *Arachis hypogæa*. — (7) *Hardwyck*, dans l'*Asiat. Reg*. 1800. Miscellan. Tracts. p. 270.

de l'*atimuoa* (1), qui flatte également la vue; et de la *tschambaga*, dont les Indiennes ornent leurs cheveux et parfument leurs vêtemens. Il faut encore remarquer le *moussende*, qui étale, parmi des feuilles blanches, ses fleurs couleur de sang; l'*ixore*, dont les bouquets couleur de pourpre ornent une tige de six pieds de haut; le *sindrimal* dont les fleurs s'ouvrent à quatre heures du soir et se ferment à quatre heures du matin; le *nyctantes-sambac* aux fleurs odorantes, dont les Indiennes se parfument la chevelure au moment de se mettre au lit; le *nagatalli* (2), qui, grimpant le long des murs, les couvre de son feuillage, redouté des serpens.

« L'Inde nourrit beaucoup de plantes utiles à l'industrie, telles que le lin, le chanvre, le tabac, l'indigo, le jalap, la salsepareille, le datura, le coton, l'anis, le bétel, le safran, le sésame, l'opium, plusieurs sortes de plantes teinturières et de roseaux. Les contrées montagneuses d'Aoudh et celles qui sont au pied des Ghattes, produisent beaucoup de cardamome, la côte de Malabar fournit le meilleur; c'est là aussi qu'abondent toutes les espèces de poivre; les Arabes appelèrent même cette côte le pays du poivre, *Belad-el-folfol*. On en cultive aussi dans l'île de Ceylan, au Bengale et dans le Béhar. Le pavot oriental, dont les indolens habitans de ces climats chauds tirent l'opium, prospère dans presque toutes les provinces : le Bengale et le Béhar fournissent l'opium le plus estimé; le suc d'une seule tige donnerait la mort à un Européen (3). Le sésame indien fournit une huile excellente, déjà connue des anciens comme article de commerce. Le cotonnier-arbre vient sur toutes les montagnes de l'Inde, mais ne donne

(1) *Banisteria bengalensis*, v. *W. Jones*, Asiat. Research. IV. *Roxburgh*, Ind. plant. I, n° 18. — (2) *Pergularia tomentosa*. L. — (3) Asiat. Reg. 1800 Miscellaneous tracts., p. 300 *sqq*.

qu'un produit grossier; le cotonnier-arbuste ou annuel prospère surtout au Bengale et sur la côte de Coromandel; aussi est-ce là que l'on fabrique les meilleures étoffes de coton. Après ces deux provinces, ce sont celles de Madouré et de Maraoua, et la côte de Malabar qui fournissent le coton le plus fin. Les anciens paraissent avoir reçu leurs mousselines des contrées situées sur le Sind, puisqu'ils les nommaient *sindones*. L'Inde est la véritable patrie du bétel ou *tambol*, plante qui, semblable au lierre et au houblon, s'élance le long des arbres et des pieux, et dont on mâche les feuilles avec des noix d'arec, des épices, de l'ambre, du tabac, etc.

« Des forêts de bambous couvrent une grande partie du sol indien; cette espèce de roseaux, qui parvient quelquefois à la hauteur de 60 pieds, est d'une grande utilité aux Hindous dans la construction de leurs habitations légères. Le suc durci du bambou, ou le *tabaschir*, sert dans la médecine. Divers autres roseaux, parmi lesquels l'*arundo calamus*, abondent partout. La canne à sucre, commune dans toute l'Inde, est cultivée au Bengale, surtout à Radjamondri et à Gandjam (1), avec tant de soin, qu'on exporte annuellement en Europe et dans la Malaisie, en Chine et ailleurs plusieurs millions de quintaux de sucre. L'indigo croît spontanément dans la province de Goudjerate, mais on le cultive en grande quantité dans le Bengale, le Béhar, l'Aoudh et l'Agra, où l'on trouve aussi l'arbuste du nyl qui donne une couleur bleue comme l'indigo. Un arbre de l'espèce *nerium*, récemment découvert dans les sircars, donne aussi cette précieuse matière colorante (2).

« L'Inde renferme toutes les diverses espèces du palmier; elles fournissent des fruits, des liqueurs, une sorte

(1) *Roxburgh :* Asiat. Reg. 1800. Miscel. tr. p. 7-15. — (2) The Alfred, Journal de Londres, 24 mai 1811.

de papier, de l'huile, de la farine, des cordes et beaucoup d'autres objets. Le cocotier est sans contredit le plus précieux de ce genre. Le *djaggari* ou sucre noir, tiré du suc d'une espèce de palmier, sert à Tranquebar (1), à Madras (2) et dans le Pégou (3), à former, avec du blanc, des œufs, de la chaux et des coquilles, un ciment qui résiste au soleil, à la pluie, et reçoit par le frottement un beau poli : ce ciment a été employé avec succès en Hollande. Les noix de l'*areca*, le fruit du chou-palmiste, les bananes, accroissent encore les richesses de l'Inde. Le bananier des sages, ou *musa sapientum*, a de tout temps nourri les sages et les prêtres de Brahma. Le figuier indien, ou *arbre des banians* (4), étend ses immenses rameaux et son ombrage consacré non seulement sur les pagodes, sur les *choultris* ou asiles des voyageurs, mais aussi sur les serpens et les insectes venimeux : emblème de l'éternelle puissance de la nature qui nourrit également les êtres bienfaisans et les êtres nuisibles. C'est une variété de l'*arbre de bouddha* (5), arbre révéré dans la péninsule au-delà du Gange.

« Nos arbres à fruits, tels que les pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers, pêchers, jujubiers, noyers, amandiers, orangers, grenadiers, mûriers, prospèrent dans le nord de l'Inde, tandis que les parties méridionales abondent en arbres à pain, goyaviers, jambos, manguiers (*mangifera*); mais le mangoustan des îles de la Sonde ne vient que par la culture, même au Coromandel. » Le *katthal* et le *barhal* sont aussi des fruits d'un goût exquis, et la banane *vela* est nourrissante, saine et agréable au goût.

(1) Relations des missionnaires danois, II, p. 1050; III, p. 22-241.
(2) *Pyke*, philosoph. transact., n° 422, art. 3. — (3) *Vincent Leblanc* : Voyages, I, p. 201 et 226. — (4) *Ficus indica*. *Plin.*, XII, 11. *Théophrast.*, IV, 5. Hortus Malab., III, 85, tab. 84. *Pennant*, View, I, p. 207 *et suiv.* — (5) *Ficus religiosa*. L.

« Nos arbres de haute futaie, les chênes, sapins, cyprès et peupliers, se retrouvent tous dans ce pays, ainsi que le myrte et le tamarinier; mais ces forêts se peuplent principalement d'arbres inconnus dans nos climats, tels que le *ték*, ou bois dur, presque incorruptible, très-propre à remplacer le chêne dans les constructions navales; le *ponna* (1), arbre toujours vert, et qui fournit de beaux mâts; le *korou* ou *sacou*, indiqué vaguement par Tiefenthaler comme formant des forêts entières dans le nord, et qui, ainsi que le *dchissou* (2), donne du menu bois de construction; le *nagassa* ou bois-de-fer, divers robiniers, l'azédarach, et bien d'autres espèces moins connues. L'ébène de l'Inde, vanté par Virgile, se retrouve, il est vrai, dans l'île de Ceylan, et, selon quelques autorités, sur les bords du Gange, à Allah-abad (3); mais il est pourtant probable que les anciens recevaient leur ébène de l'Afrique, dont la partie orientale a souvent été comprise sous le nom d'*India* (4). L'odeur agréable qu'il répandait peut même faire douter s'il provenait de l'arbre que nous appelons le véritable ébène. Le sandal rouge, le dragonnier, les gommiers à laque et à gomme-gutte croissent dans le Dékhan et à Ceylan. La guilandine-moringa donne une gomme rouge. On y trouve le tournesol, le citronnier et le roquois. Dans le genre de lauriers qui abondent au midi de la péninsule et à Ceylan, on distingue ceux qui fournissent le macis, la casse et le camphre, mais surtout le laurier-cannellier, le *cinnamomum* des anciens, vainement revendiqué pour l'Arabie, sur la foi des Grecs (5), et aujourd'hui trans-

(1) *Uvaria altissima* (Kœnig), ou *Valeria indica*, Hort. Malab. IV, tab. 15. *Pennant*, View, I, 83-231. *Sonnerat*, II, 233, tab. 131.

(2) Une espèce de *pterocarpus*, v. Asiat. Reg. 1800. M. T. p. 272.

(3) *Ayen Akberi*, II, p. 36. — (4) *Voss :* Comment. sur les Géorgiques, p. 306 (en all.). Comp. *Virg.*, Géorg. II, 116; IV, 290; Æneid., IV, 794. — (5) *Beckmann* ad *Antigoni Caristii*, histor. mirab., p. 87. Idem Litteratur der Reisen, I, 562 (en all.).

planté de Ceylan dans les sircars du nord (1). D'autres arbres, chargés d'un arôme plus léger, parfument les forêts qu'ils ornent de leurs fleurs éclatantes; de ce nombre sont les bignonies, le jasmin, les gueltardes, le *pandanus odoratissima*.

« L'Inde renferme encore, parmi les innombrables trésors d'une Flore mal connue, quelques productions que les anciens ont rendues célèbres, mais que nous ne retrouvons plus avec certitude. On pourrait plaisanter sur le nombre de dissertations qui ont eu pour objet de retrouver l'*amomum* (2); ce n'est pourtant pas l'infatigable patience de nos érudits, mais la science vague et obscure des anciens qui mérite le blâme. L'amome était probablement un arbrisseau à graines aromatiques, semblable au cardamome. Le *nard* indien, dont la meilleure espèce croissait aux environs de Rangamatty, au nord-est du Bengale, est probablement l'espèce de *valeriana* nommée par les Hindous *jatamansi* (3), quoiqu'on ait décrit et figuré comme le vrai nard une espèce de graminée (4). Le *malabathrum*, autre substance aromatique, achetée par les Romains à un très-haut prix, était probablement un composé ou un extrait de plusieurs plantes à feuilles odorantes, telles que le laurier nommé *tamala* en Malabar (5), et la nymphée nommée *tamara* en sanskrit; les syllabes *bathrum* représentent le mot indien *patra*, feuille. Les anciens vantent encore d'autres productions végétales que des recherches ultérieures pourront faire retrouver. Le *bdellium* de Pline, probablement une myrrhe ou résine odorante, était déjà

(1) *Pennant*, View, I, 222. Nouv. Relations des missionnaires d'Hall., cah. 32, p. 928. — (2) *Breinius*, dl amomo Arabum, dans les *Misc. curios. medico phys.* publiés par l'académie des Curieux de la Nature, 1681, obs. 191. *Salmas.* exercit. Plin. p. 283 *sqq.* etc., etc. — (3) *W. Jones*, sur les *Spica nardi*, dans les *Recherches asiatiques*. — (4) *Philos. Trans.* 1790, vol. LXXX, p. 284. — (5) *Laurus malabathrum*. L.

connu de l'auteur de la Genèse : il paraît être produit par une espèce de baumier (1); et le *sipachora*, dont les fruits procuraient à ceux qui les mangeaient une vie de 200 ans, ainsi que le racontent gravement Ctésias et Elien, pourrait être reconnu à une espèce de ver qui doit l'habiter et qui fournit une matière pour teindre en pourpre. C'est sans doute une des espèces de *mimosa* qui produisent la gomme laque (2).

« Quittons ces magnifiques forêts, dont l'air embaumé annonce le voisinage au navigateur ravi, et où les archers indiens, tout habiles qu'ils sont, ne peuvent atteindre avec leurs flèches le sommet des arbres gigantesques; quittons-les pour examiner les richesses du règne minéral. Quoique ce règne n'ait encore été exploité qu'en partie, il est cependant certain que l'Inde est, sous ce rapport, un des plus riches pays de la terre. L'antiquité vantait l'or que ramassaient les fourmis de l'Inde; quelque sens qu'on veuille donner à ces traditions, nous devons reconnaître la véracité des anciens lorsqu'ils parlent des fleuves aurifères de ce pays (3). Les fleuves du Dékhan, d'Orissa et du Berar charrient encore de l'or en assez grande quantité. Dans le Pendjab et le Kachemir, l'*Ayen Akberi* nomme également beaucoup de rivières à sables aurifères, indice de l'abondance de ce métal dans les monts Imaüs. On cite aussi les riches mines d'or et d'argent de Golconde, du Karnatik, d'Achem et du Bengale. Il y a des mines de cuivre dans les monts Komaoun et dans les provinces de Badrikesram, Agra et Adjmir. Le fer se trouve dans presque toutes les provinces de l'Hindoustan et du Dékhan. Le royaume d'Acham est renommé pour ses mines de fer et d'acier : il y a des montagnes entières de pierres d'aimant près

(1) *Bdolach*, chez Moïse. Il faut lire dans Pline (XII, 19), *Bdellium sive Bdolchon*. — (2) Mimosa cinerea, Linn. *Voyez* Phil. Transact. LXXI, part. II, p. 374. LXXXVII, p. 236. — (3) *Tiefenthaler*, I, 222-274.

d'Hoa dans la province d'Agra; on en extrait une grande quantité de fer. Le plomb se trouve abondamment dans les régions qui possèdent des mines d'argent, telles que le royaume d'Acham, les monts Komaoun. On exploite des mines d'étain près Zamvar, dans la province d'Adjmir et dans le Pendjab : le zinc est si commun dans l'Inde qu'on en exporte une quantité pour l'Europe. Dans quelques endroits on découvre du mercure et de l'antimoine.

« Nulle part les diamans ne sont aussi beaux ni aussi nombreux que dans l'Hindoustan et le Dékhan, spécialement dans les provinces de Bengale, d'Allah-abad, d'Orissa, de Bedjapour, de Bérar et Karnatik. Ceux de Raolconde et non de Golconde, ainsi qu'on le dit communément, et d'Orissa, et spécialement ceux de Sambelpour, sur les bords du Mahanady, le fleuve *Adamas* des anciens, passent pour être très-supérieurs à ceux de Parna dans l'Allah-abad. On y trouve aussi du cristal de roche, des rubis, des saphirs, des améthystes, des onyx et autres pierres précieuses. Après les grandes averses, les rivières en détachent de l'intérieur des montagnes, et les entraînent dans leur cours : le Mahanady, entre autres, en charrie un assez grand nombre. On nomme dans le district de Gorkha, dans le Neypal, une rivière qui en fournit beaucoup (1). Le *lapis-lazuli*, qui, dans un état parfait, est une des plus belles productions de la nature, et qu'on regarde avec beaucoup de vraisemblance comme le *sapphirus* des anciens (2), se trouve dans les monts Himâlaya. L'*onyx* de l'Inde, qui probablement était le *schoham* des grands-prêtres juifs, venait d'une chaîne de montagnes indiquées par Ctésias, et paraît répondre aux monts Bala-Ghattes (3). Presque toutes les montagnes de l'Inde renfer-

(1) *Gladwyn*, History of Hindostan, I, p. 34. — (2) *Baier*, Dissert. de Sapphiro. *Beckmann :* Histoire des Inventions, III, 182 *et suiv.* (en all.).

(3) *Veltheim :* Mémoire sur les montagnes à onyx de Ctésias. *Heeren :* Idées sur la politique, le commerce, etc., 136-816 (2e édit.).

ment des carrières de marbre et d'albâtre; celles d'Adjmir ont du marbre blanc, noir et vert : le Béhar est riche en albâtre. Le sel gemme se trouve dans plusieurs montagnes: il y a aussi de grands lacs d'eau salée dans l'Adjmir et sur la côte de Coromandel; le Goudjerate renferme des plaines couvertes de sel : partout cette substance utile est exploitée avec soin. Plusieurs provinces, surtout le Béhar et le Bengale, fournissent du salpêtre : on en exporte une quantité considérable pour l'Europe, la Tatarie, la Chine. Il y a du soufre, du charbon de terre, du naphte et d'autres matières inflammables dans plusieurs contrées montagneuses de l'Hindoustan et du Dékhan. Plusieurs rivières, telles que le *Gadek*, sont imprégnées de soufre, de salpêtre et autres matières minérales.

« Le règne animal n'est pas moins riche en espèces que les deux règnes dont nous venons de parler.

« Parmi les mammifères, on distingue les singes, qui se montrent partout en troupes; sur la côte de Malabar on en compte quelquefois des milliers qui viennent jusqu'au milieu des villes : il y en a de toutes espèces ; on voit parmi eux des gibbons, surtout dans le Bengale et sur la côte de Coromandel; de beaux *maudis* à longue queue; particulièrement dans le Dékhan, des *tillows*, des *vella-kouranga* ou petits singes blancs; des *koringurangas*, grands singes noirs; des *orang-outangs* en Bengale, en Karnatik et sur la côte de Coromandel. Le singe *radjakada*, à visage rouge, à barbe noire, probablement le *macacus speciosus* des zoologistes, représente aux superstitieux Hindous leur dieu *Hanouman*, le Pan indien, qui, ayant pris cette figure, se mit à la tête d'une armée de singes, vint au secours du dieu Rama, et contribua beaucoup à la défaite de Ravan, roi des géans et maître de Ceylan (1). »

(1) *Ramayana*, poème indien traduit en partie par MM. *Carey* et *Marsham*.

On doit citer encore le paisible *gibbon*, *lar*, appelé aussi *onuko*, le *macaque bonnet chinois*, et une espèce voisine appelée *macaque toque*, et le *macaque maimon*, connu pour sa méchanceté; le *nycticèbe du Bengale*, et le *cercacèbe malbrouck*, vénéré au Bengale, où il vit en grandes troupes.

« Il paraît certain que jadis les singes, respectés par la superstition, peuplèrent l'Inde par myriades. L'armée d'Alexandre en rencontra dans le Pendjab une telle multitude, qu'elle la prit pour une nation ennemie, et se disposa à les combattre. Encore aujourd'hui, dans les contrées où dominent les Brahmanes, les Hindous accordent une entière liberté aux singes; ces animaux dévastent les champs; ils pillent les vergers, ravagent dans les villes. Les sages qui ont prétendu considérer ces animaux comme des êtres doués d'une intelligence perfectible, mais opprimés par l'espèce humaine, devraient bien nous dire pourquoi les singes de Malabar n'ont pas encore fondé de société politique.

« Les provinces méridionales sont infestées de chauve-souris de toute forme et de toute grandeur. On remarque surtout la *roussette (vespertilio vampyrus. L.)*, qu'on appelle aussi *chat volant*, et qui ravage fréquemment les arbres fruitiers dans la province de Goudjerate, et dans quelques contrées de la côte de Coromandel. Les écureuils y causent le même ravage, particulièrement le *maleannan*, qui habite par troupes nombreuses les plus hauts arbres sur la côte de Malabar (1); l'*annan* ou petit écureuil, qui s'attache de préférence au cocotier; l'écureuil jaune, *sciurus flavus*, qui vit en troupes dans le Goudjerate, et l'écureuil pouprède que l'on rencontre fréquemment aux environs de Bombay. La côte de Malabar fournit beaucoup

(1) *Sonnerat :* Voyage aux Indes, tab. 2, 87. *Pennant :* Indian Zoology, tab. 1, View of Hindostan, I, 137-202.

de porcs-épics; le *pangolin à grosse queue* apprivoisé est souvent gardé dans les maisons. Le Bengale et la côte orientale ont le *paresseux à deux doigts*; et le Bahar, une variété de cette espèce, presque semblable à l'ours (1), et qui vit de fourmis.

« L'Inde a diverses espèces de rats et de souris, nommément la souris rayée, le rat à musc, et le jerboa ou rat sauteur; ces animaux, nombreux et audacieux, bravent les chats; c'est aux chiens et aux chasseurs de rats de profession que l'on doit la diminution momentanée de leur nombre. Il y a des lièvres et des lapins, des martres, surtout dans les provinces septentrionales; des civettes de deux variétés, des blaireaux, des coatis, des *ichneumons* ou *moungo* (2), qui se laissent apprivoiser et qui donnent une chasse vigoureuse aux rats, aux chauves-souris et même aux gros serpens. L'*ours de montagne*, plus terrible que le tigre, et qui habite les Ghattes, selon un voyageur médiocrement instruit (3), pourrait bien être une grande hyène; mais le véritable ours se montre dans les forêts de l'Aoudh, d'Orissa, du Karnatik, de Coromandel. On voit des loups, surtout dans les Ghattes, le Karnatik, le Malabar, le Gantour; les chacals se font redouter dans l'intérieur de l'Hindoustan; les hyènes sont très-nombreuses dans le royaume d'Orissa et sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Le Bengale nourrit un renard d'une espèce particulière, très-petit et très-agile (4).

« Le zoologiste indien M. Pennant, a cherché à distinguer avec soin les diverses espèces d'animaux féroces du genre *felis* qui habitent ce pays. Ceylan et le Bengale ont

(1) *Bradypus ursiformis. Pennant*, View, II, 258-260. Hist. of quadrupeds, n° 452. — (2) *Pennant :* Synopsis, p. 226. *Rumph :* Herb. amb. austr., t. XXVIII, *fig.* 2, 3. — (3) *Paulin de Saint-Bartholomé :* Voyage, I. 403 et la note de *J. R. Forster*, où il y a de la confusion. — (4) *Pennant :* Hist. of quadrupeds, n° 170.

deux variétés de chat-tigre. Le *serval* ou chat-panthère du Dékhan, qui est peu connu, se répand jusqu'au Tibet. Le lynx habite les provinces du nord; le *caracal*, variété de lynx aux oreilles noires, se montre au Bengale. Ce pays est aussi la véritable patrie du *tigre royal*, connu des anciens sous le nom de *tigre du Gange*. Cet animal redoutable domine avec le rhinocéros sur l'extrémité marécageuse et inhabitée du Delta de Gange, nommée les *sunderbunds;* là, dans son domaine, il attaque même les bateaux qui passent. L'île de Ceylan et les monts Ghattes ne possèdent que les tigres ordinaires, d'une taille moins majestueuse. La panthère asiatique de M. Pennant ne paraît qu'une variété de tigre, qui a des mouches en place de raies. La sous-variété noirâtre, mouchetée de noir, est propre à l'Hindoustan (1). Les léopards, qui ont des taches d'une couleur foncée sur un fond blanc, varient considérablement de grandeur et de pelage. L'*once*, qui est la panthère de Pline, et qui sert à la chasse aux antilopes, habite tout le Dékhan central et le Goudjerate. Le *guépard* de Buffon, la grande *pardalis* d'Oppien, est moins commune; on la nomme *tchita* (2). Malgré tous les soins de M. Pennant, l'obscurité qui enveloppe ce sujet n'est pas dissipée.

« On pense généralement que le lion, du moins celui d'Afrique, qui, par sa majestueuse crinière, se distingue du lion de Babylonie, est aujourd'hui inconnu aux Indes. *Terry* prétend néanmoins en avoir vu dans le Malvah, et quelques officiers anglais en ont également vu dans le nord et dans l'ouest de l'Hindoustan. On peut cependant juger, par les anciens livres indiens, que le lion qu'ils nomment *singh* était autrefois répandu dans toutes les contrées.

« Les Indiens font peu usage des chevaux; les espèces

(1) *Pennant :* View, II, 153. — (2) *Pennant :* Hist. quad., n° 184, Synopsis, p. 174, tab. 18, *fig.* 1. View of Hindostan, II, 246. Asiat. Reg. 1800. Miscell. tracts, p. 338-342.

particulières à leur pays sont le *tattou*, dans le Bengale, cheval très-petit, mais bon coursier (1); le *gant* dans le nord de l'Hindoustan, et le *dchangley*, venu de la province de Batty. Les meilleurs chevaux qu'on voit dans l'Inde viennent de l'étranger, notamment de l'Arabie et de la Tatarie. Les ânes et les mulets n'y sont pas d'un usage plus général; dans le nord et même dans le Dékhan on en trouve de sauvages qui descendent des hauts plateaux du Tibet. Les Hindous, semblables aux Européens, regardent comme honteux de se servir d'ânes pour monture. Le *koulan* et le *djigghetaï* de la Tatarie viennent passer l'hiver dans les forêts de l'Inde. Parmi les chiens indiens, le chien de chasse était déjà fameux dans l'antiquité; il allait à la poursuite des sangliers, et même des lions et des tigres (2), et on en exportait beaucoup pour la Perse et Babylone. Les meilleurs viennent du nord, et particulièrement de Kaboul (3). Les chameaux et les dromadaires, les seuls véritables animaux de charge chez les peuples orientaux, se trouvent en grande quantité dans le Goudjerate, dans les environs de Patna et de Mongyr, et dans les provinces de Moultan et de Tatta. Dans cette dernière province, l'auteur de l'*Ayen Akberi* en vit des troupeaux de plusieurs milliers. Le chameau à deux bosses vit dans un état sauvage dans les provinces du nord.

« La brebis indienne se distingue de la race européenne par ses cornes recourbées, et par la qualité soyeuse de sa laine : on la trouve dans tout l'Hindoustan et dans le Haut-Dékhan. Ctésias connaissait déjà les richesses de l'Inde septentrionale en bêtes à laine; lorsqu'il assure que les moutons de ces contrées égalaient en taille les ânes de la Grèce, et qu'on leur faisait porter des charges, il a voulu

(1) *Solvyns, les Hindous*, t. III. — (2) *Ælian :* Hist. an., IV, c. 19; VIII, c. 1, compar. *Heeren*, Ideen. I, p. 818. — (3) *Ayen Akberi*, I, 303.

parler de la brebis commune de Kachemir, nommée *handou* (1) par les indigènes. La brebis fine du Kachemir fournit la belle laine dont on fabrique les châles. Dans le Moultan on rencontre aussi le *bhara* ou brebis à grosse queue, et la brebis du Tibet, très-estimée pour sa belle laine. Ce sont les poils intérieurs qui forment cette laine précieuse. Dans le royaume d'Ascham les beliers ont quatre cornes. Enfin l'Inde connaît aussi l'*argali* ou le mouton sauvage (2). Le Goudjerate et le Kotch renferment beaucoup de chèvres sauvages et domestiques; la chèvre du Kachemir fournit du poil très-fin pour la fabrication des châles; dans les montagnes et forêts d'Orissa, de Telinga, de Bérar et de Malabar, on trouve la chèvre qui fournit le bézoar. Les porcs, les sangliers, les cerfs, les daims, s'y montrent en grand nombre. On voit des troupes d'antilopes dans le Bengale, l'intérieur de l'Hindoustan et dans le Dékhan. Outre les espèces communes à la Perse et à la Tatarie, on remarque le *nylgaa* ou l'antilope bleue aux pieds blancs, nommée aussi *ross* (3), et une petite espèce blanche, nommée *dirdhagen* par M. Gladwyn, et dans laquelle le mâle a quatre cornes, ce qui nous rappelle l'oryx à quatre cornes des anciens (4). L'élan se montre fréquemment dans l'île de Ceylan; mais est-ce notre élan ou une espèce rapprochée?

« Le bœuf et la vache jouissent dans l'Inde d'une vénération aussi religieuse que jadis dans l'Egypte. Symboles de la force productive de la nature, emblèmes du soleil et de la lune, monumens vivans de l'histoire et de la civilisation, ils sont censés accompagner le grand dieu *Chiva* et les

(1) *Huhd*, en all., dan., suéd., angl., signifie *chien*. La biche s'appelle *hind* en dan., *hindin* en allem. — (2) *Capra ammon*. *v. Pennant*, Hist. of quad., p. 44, *H.* — (3) *Hunter* : Philosoph. Transact. 1771. Asiat. Reg. 1790. Miscell. tracis., p. 285. *Pennant* : Hist. of quadrupeds, n° 32. — (4) *Ælian* : Hist. anim., XV, c. 14.

déesses *Parvati* et *Lakchmi*. L'attouchement d'une vache purifie de tous les crimes. Il n'y a que trente ou quarante ans, un roi de Travancore, pour expier ses cruautés, fit construire une énorme vache d'or, passa humblement à travers cette image, et data depuis ses décrets de l'époque de son *passage par la vache*. Cette race sacrée, très-belle dans le Goudjerate, le Malva et le Bengale, ne se distingue de notre bœuf européen que par la bosse de graisse placée sur le dos. C'est le zebou ou *bos indicus* des naturalistes. On trouve à Ceylan et près de Sourate des bœufs qui n'ont que la taille d'un dogue (1). Le buffle est très-répandu dans toute l'Inde méridionale, tandis que l'*yak* du Tibet se montre dans les provinces les plus septentrionales. L'animal nommé par les Indiens *arni* ressemble plus au buffle qu'à l'urus; on lui donne six pieds de haut et des cornes énormes; il habite les monts Ghattes et les monts Himâlaya.

« Les éléphans peuplent les grandes forêts et les régions marécageuses. Dans les forêts des Gauts on en trouve des troupes de 2 à 300. On fait grand cas des éléphans pris dans la province de Tipra et sur les bords du Brahmapoutre; mais les plus dociles et les plus beaux, quoique d'une taille ordinaire, viennent de l'île de Ceylan. Ces colosses, jadis redoutables dans les combats, ne servent plus qu'à traîner les canons et les caissons, à faire agir de lourdes machines, ou à soutenir sur leurs larges dos la tente de pourpre où repose sur des coussins dorés un *nabab*, moins intelligent quelquefois que le noble animal qui le porte. On prend les éléphans dans de vastes enceintes fermées de gros pieux, et vers lesquelles on les chasse en les épouvantant par le son des tambours et par la lueur des flambeaux; l'animal, attiré par des femelles

(1) *Pennant*: Hist. quadrup., I, tab. 3.

apprivoisées dans une enceinte intérieure, dont les portes cachées se referment sur lui, ne trouve d'issue que par un long et étroit corridor également fermé de pieux, et où on l'arrête en faisant passer des bois de traverse. Il n'en sort que garrotté et sous la garde des éléphans apprivoisés, qui bientôt lui apprennent à obéir (1). Le rhinocéros vit dans le Bengale, surtout dans les îles de l'embouchure du Gange, où on le voit fréquemment dans la société du tigre. Le premier de ces animaux trouve dans les herbes et les broussailles des marais la grossière nourriture qu'il aime; l'autre y cherche au fond de l'eau fangeuse un asile contre les chaleurs du jour : c'est ainsi que les besoins rapprochent les monstres sans les unir.

« L'Inde fourmille de serpens; on en trouve dans les forêts, dans les champs, dans les jardins et même dans les appartemens. On en distingue beaucoup d'espèces connues sous des noms portugais ou malabars. Les plus redoutables sont le *cobra manilla*, petit serpent bleu d'un pied de long; le *rubdira mandali*, grand serpent dont la morsure fait sortir le sang des pores de la peau; la *cobra de capello* (2), que l'on sait apprivoiser malgré ses morsures dangereuses. Un voyageur prétend sérieusement avoir vu des serpens à deux têtes; c'étaient des amphisbènes qui ont la tête et la queue de grosseur égale et auxquels les Portugais ont donné le nom trompeur de *cobra de duas cabeças* (3). Le serpent royal ou le boa, espèce dont Anquetil foula un individu long de quarante pieds, jouit dans plusieurs cantons d'une adoration divine. Celui qui habite près Samboulpour dans une grotte, rendait encore des oracles il y

(1) *Voyez* la planche dans *Valentyn*, oud and nieuw Ostindien, VIII, Beschryving van Ceylon, p. 47. Asiat. Researches, III, 229.

(2) *Coluber naja*. L. — (3) *Paulin de Saint-Bartholomé :* Voyage, p. 180 (en ital.), comp. *Obsonville*, Essais philosophiques, p. 13-14.

a peu d'années (1). La mer même qui baigne l'Hindoustan est remplie de serpens hideux et dont la morsure est dangereuse. Une tribu particulière se livre au métier de conjureurs de serpens, et enseigne à ces animaux les tours les plus surprenans (2).

« Presque tous les fleuves et même les lacs et les marais de l'Hindoustan et du Dékhan nourrissent des crocodiles plus gros que ceux d'Egypte, avec lesquels ils offrent plusieurs différences. Une variété, de petite taille, est spécialement vénérée comme un animal consacré (3). Quelquefois, placés dans des fossés de places fortes, ils servent de moyen de défense. Les lézards sont très-communs dans toutes les provinces : sur les montagnes de Ghattes il y en a d'une grosseur prodigieuse. L'île de Bombay et quelques autres contrées fourmillent de grenouilles et de crapauds. Les tortues sont communes sur les côtes et dans les fleuves; celles de la côte d'Orissa fournissent la meilleure écaille.

« Les poissons abondent tellement sur les côtes de Coromandel, de Malabar et dans d'autres contrées, qu'on en nourrit les animaux domestiques, tels que les porcs, les chiens et même les chevaux. Il y a peu d'espèces européennes qui ne se trouvent dans l'Inde : les plus communes sont le saumon, la sardine, l'anguille, la carpe et le thon. Le *mango* (4), joli poisson de mer, couleur d'orange, remonte le Gange. On voit jouer à la surface des flots les troupes brillantes de poissons dorés, tandis que, prenant un élan à travers les airs, le poisson volant cherche en vain à échapper aux ennemis qui le poursuivent dans l'un et l'autre climats. Les *torpèdos* et les *gymnotes* électriques frappent le baigneur imprudent.

« Les insectes brillent, dans ce climat chaud, d'un éclat

(1) *Motte*, dans *Asiat. Miscell.*, II, n° 1. — (2) Nouveaux rapports des missionn. de Halle, cah. 43, p. 648-656. — (3) *Pennant :* View, II, 207. — (4) *Polynemus paradiseus*. L.

inconnu aux zones tempérées; mais ils causent aussi beaucoup de dommages. Nous nommerons les sauterelles, qui tombent quelquefois en nuées sur les campagnes pour les ravager; les abeilles, presque toutes sauvages, mais qui fournissent un miel très-aromatique; les fourmis noires et blanches, un des fléaux des gens de la campagne; les araignées grandes et petites; les scorpions, les écrevisses. Qui pourrait énumérer les papillons de toutes les couleurs, les vers à soie, toutes les espèces de coquillages, les coraux, les polypes?

« Nous devons faire remarquer que le ver à soie ordinaire (*phalæna mori*) n'est pas le seul insecte qui fournisse un tissu précieux à l'habitant de l'Inde et de l'ancienne Sérique; les deux espèces *phalæna-atlas* et *ricini* (1) donnent diverses espèces de soie qui ont dû être comprises sous le *bombyx* des anciens. La pêche des *cauris* et celle des perles seront décrites chacune à sa place.

« Terminons par les oiseaux. C'est dans le nord de l'Inde qu'on trouve les plus beaux aigles, vautours et faucons. Ces oiseaux sont descendus des mêmes montagnes d'où l'Hindoustan a vu arriver tant de barbares conquérans. Les vautours-griffons et les vautours à barbe sont communs dans la Sibérie. Les princes Mongols entretiennent une immense fauconnerie (2). Le Dékhan renferme plus de 50 espèces de perroquets. Cet oiseau, sacré aux yeux des Brahmanes, était déjà un objet de recherche pour les Grecs et les Romains, qui ont emprunté du persan les noms qu'ils lui donnent (3). Les corbeaux et les corneilles sont pour les Indous le symbole de l'esprit humain séparé du corps, et obtiennent souvent de la charité superstitieuse une nourriture abondante. Les âmes des Brahmames sont

(1) *Shaw :* Naturalist's miscell., tab. 2. *W. Jones :* Lettre à Anderson.

(2) *Ayen Akberi*, I, 306. — (3) *Tedak* ou *Tidak*, d'où *Psittacus*; *Bidak*, d'où βίττακος, chez Ctésias.

censées habiter les corps de l'*ardea gigas*. Les hibous se réunissent par milliers sur la côte de Malabar.

« L'Inde est la patrie du paon; des troupes énormes de paons sauvages habitent les forêts de l'Hindoustan et du Dékhan; mais le coq-d'Inde est, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Amérique. Cependant il porte en allemand le nom de *coq de Calicut*, et la question nous paraît mériter un nouvel examen (1). Du reste, on retrouve dans ce pays presque tous les oiseaux de nos climats : parmi ceux qui lui sont particuliers, on distingue le *mango*, qui se nourrit du fruit de ce nom; le petit oiseau de paradis, assez commun dans les monts Ghattes et dans le Malabar; l'ibis blanc, dont les plumes fournissent une parure aux Indiennes; l'ibis à tête noire, ou le butor; et l'oiseau bleu, le *porphyrio* des anciens, qu'on appelle en malabar *pidaramkoli*. Dans toutes les forêts on voit flotter au souffle du vent des nids en forme de bouteille, suspendus à un fil léger; c'est le fruit du travail ingénieux de la *loxia philippina*, habitante de cette demeure aérienne.

« Mais arrêtons-nous; car cette esquisse de l'Inde, toute incomplète qu'elle est, offre déjà beaucoup plus de notions qu'aucun autre Traité de Géographie français; et notre zèle, qui aurait pu encore la perfectionner, se trouve circonscrit par les bornes de notre Ouvrage.

(1) *Beckmann :* Litteratur der Reisen, I, p. 26-447-587.

LIVRE CENT QUARANTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description topographique spéciale de l'Afghanistan oriental, comprenant le Kachemir, le Lahor, le Moultan et le Sindhy.

Après avoir étudié la géographie générale de l'Inde, nous allons en parcourir la région occidentale, c'est-à-dire celle qui s'étend sur les bords de l'Indus, depuis les monts Himâlaya jusqu'aux bouches de ce fleuve, et dont une partie est séparée de l'Hindoustan anglais par des déserts.

Cette région est celle que nous nommons *Afghanistan oriental*, par opposition à la partie de l'Afghanistan que nous avons précédemment décrite (1). Elle est occupée en partie par des peuples qui ont la même origine, et qui, connus sous le nom d'*Afghans*, possédèrent les pays situés sur les deux rives de l'Indus ou du Sind. Cependant ces Afghans, qui se sont étendus jusque dans l'Inde, ne sont pas les seuls habitans de ces contrées : les plus puissans sont les *Seïkhs*, qui se divisaient autrefois en plusieurs petites nations confédérées, organisation politique dont il ne reste plus que de faibles traces. La plupart sont réunis, ainsi que les Afghans, sous un prince qui, d'abord chef du petit État de Lahor, fonda en 1803 un royaume qui s'est agrandi aux dépens de celui de Kaboul, et qui a rendu tributaires les autres princes afghans ou seïkhs.

« La fameuse nation des Seïkhs mérite quelque attention (2). Le mot *seïkh* signifie *disciple;* il appartient à une secte re-

(1) Livre CXXXI, t. VIII, p. 451. — (2) Comparez *Craufurd Sketches*, etc., II, p. 265. *Forster*, Voyage, II, p. 387. Recherches asiatiques, I, p. 312.

ligieuse fondée par Nanek, Hindou de la caste des Tchatrias ou guerriers. Elle observe les lois religieuses et politiques que celui-ci lui a laissées dans un livre intitulé *Grunth*. Elle rejette le culte de Brahma, Vichnou et Chiva, les trois principales divinités des Hindous, ainsi que l'adoration des figures et images, et n'admet qu'un Être suprême, auquel elle adresse directement ses prières. Les seïkhs ont un temple et un collége à Patna (1). Il est défendu aux femmes de se brûler après la mort de leurs maris; cependant il y a encore des femmes qui, en dépit de cette loi, se donnent la mort lorsqu'elles deviennent veuves. Nanek, pour distinguer ses sectateurs des autres Indiens, leur a défendu aussi l'usage du tabac, et il leur a prescrit de laisser croître leur barbe et leurs cheveux. Ils portent un pantalon bleu, un manteau de diverses couleurs et un mauvais turban : leurs chefs ont les poignets ornés de bracelets d'or, et leurs turbans entourés de chaînes du même métal. Sobres dans leur nourriture, ils aiment les liqueurs spiritueuses; guerriers par profession et par goût, ils cultivent cependant la terre, entretiennent de grands troupeaux, et ont même des manufactures. Ils fabriquent de bon drap et des armes à feu très-estimées dans l'Inde (2). Ils ont en aversion le mahométisme, et font éprouver des humiliations aux musulmans établis dans leurs Etats. Ils mangent la chair de porc, réputée impure chez les mahométans, et s'abstiennent des plaisirs sensuels, auxquels ceux-ci sont fort adonnés. Leur principale force militaire consiste en cavalerie; ils sont armés de mousquets à mèche et de sabres, pour lesquels ils ont presque une vénération religieuse. Voici le portrait que trace d'eux Polier, cité par Langlès (3) :

« Les Seïkhs sont, en général, forts et bien faits; accou-

(1) Recherches asiatiques, I, p. 313. — (2) *Franklin :* History of Shah Aulum, p. 75. — (3) *Forster :* Voyage, II, p. 75.

« tumés dès leur enfance à une vie laborieuse et frugale, « ils font des marches et supportent des fatigues vraiment « surprenantes. Dans leurs excursions, ils ne portent ni ten- « tes ni bagages, tout au plus une petite tente pour le prin- « cipal officier. Ils se mettent à l'abri du mauvais temps sous « des couvertures qui leur servent à couvrir les selles dans « les marches. Ils ont communément deux et même trois « chevaux chacun; ces animaux de moyenne taille, vigou- « reux, ardens, et cependant fort doux, leur sont fournis « par les provinces de Moultan et de Lahor. » Ils témoignent de la joie à la mort d'un de leurs compagnons; mais ils pleurent sincèrement la perte d'un cheval. »

Les Seïkhs sont grands et robustes; leurs femmes sont moins belles, non pas que leurs traits manquent de régularité, mais parce qu'ils sont trop forts, trop prononcés. Elles portent les cheveux attachés sur le haut du front, et tellement tirés avec la peau du visage, que leurs sourcils, par ce moyen, s'éloignent de leurs yeux, et que leur physionomie prend un aspect tout-à-fait singulier. Elles ne sont pas, dit Burnes, aussi strictement renfermées que les musulmanes, parce que, pour le mariage comme pour la religion, les Seïkhs diffèrent complètement des sectateurs du prophète arabe.

« Les Seïkhs ont eu autrefois des chefs suprêmes qui avaient à la fois le pouvoir civil et ecclésiastique; ils formèrent long-temps une sorte de grande république; ils ont encore, à la vérité, des chefs, mais ce ne sont que des officiers. Si les Seïkhs étaient tous unis, leur puissance serait formidable : en effet, à la fin du dernier siècle, l'état de leurs forces militaires était de 248,000 hommes (1). L'histoire des Seïkhs ressemble à celle de presque toutes les sectes religieuses : ils ne devinrent puissans que lorsque les

(1) *Franklin :* History of Shah Aulum, p. 75.

empereurs mogols et les princes afghans les persécutèrent avec le plus grand acharnement. La chute de l'empire mogol affermit leur pouvoir : depuis cette époque ils étendirent de plus en plus leurs États.

« Nous allons commencer notre course à partir des monts Himâlaya.

« Entre les montagnes au sud du Tibet occidental ou du Ladak, s'étend une vallée d'une forme elliptique (1); les indigènes prétendent qu'elle a été anciennement le fond d'un lac, dont les eaux se seraient écoulées, ou, selon Bernier, auraient été englouties par un abîme à la suite d'un tremblement de terre. Resserrée par de hautes montagnes, cette magnifique vallée est à l'abri des débordemens dans la saison pluvieuse, des chaleurs étouffantes du Lahor, des vents glacés du Tibet; c'est le *Kachemir*, le paradis de l'Inde. On n'y arrive que par trois passages à travers les montagnes, encore sont-ils dangereux et presque impraticables pour les bêtes de charge. »

Suivant les historiens hindous, le lac qui occupait la vallée de Kachemir se nommait *Sati-saras* ou lac de la femme vertueuse (2). Ce fut un saint personnage nommé *Kas'yapa*, fils de *Marîchi*, fils de Brahma, qui fit écouler les eaux qui couvraient la vallée (3). Cependant la ville de Kachemir est encore environnée d'un grand nombre de petits lacs séparés entre eux, et de la rivière de Vedousta par des îlots et des digues étroites (4).

« Rien n'égale la surprise délicieuse que le voyageur éprouve en entrant dans cette vallée, surtout lorsqu'il vient de quitter, comme Bernier, le climat le plus brûlant de l'Inde. L'abondance et la vigueur des végétaux, la variété des sites, la douceur de l'air, l'aspect riant des maisons

(1) *Forster*, I, p. 298. — (2) En sanskrit, *sati* signifie femme vertueuse, et *saras*, lac. — (3) *H. Wilson :* Histoire du Kachemir, traduite de l'original sanskrit. — (4) *W. Moorcroft :* Notes manuscrites.

disséminées dans la campagne, tout y flatte les yeux, tout y séduit le cœur. Les plaines sont couvertes de rizières, de potagers, de belles prairies, de vergers et de parterres de fleurs : sur le penchant des collines on voit des champs de blé, de plantes aromatiques, de roses et de safran, des vignes, des forêts de chênes et de hêtres, à travers lesquelles passent des sources et des rivières qui descendent dans la plaine, l'arrosent et y forment des lacs charmans (1). Les montagnes renferment de bon fer (2).

« Les habitans du Kachemir, opprimés tantôt par les Afghans, tantôt par les Seïkhs, leurs maîtres, n'ont pas encore perdu le goût des plaisirs, de la mollesse et du luxe qui les caractérise. Bien faits, ils se défigurent par un ample vêtement de laine qui ressemble à un sac. Bernier leur trouva tant de ressemblance avec les Juifs, qu'il entreprit sérieusement de prouver qu'ils descendaient de quelques tribus juives dispersées en Asie après la captivité de Babylone (3).

« Ils sont très-industrieux et soutiennent encore la réputation qu'ils ont acquise dans la fabrication des châles; c'est avec ces tissus qu'ils paient une partie de leur tribut. Des indigènes ont assuré à Forster que, de 40,000 fabriques qui florissaient dans le Kachemir du temps du gouvernement mogol, il n'en reste plus que 16,000. Les châles les plus fins et les plus chers se fabriquent avec le poil du chameau à une bosse; les autres se font avec la laine soyeuse de la chèvre kachemirienne. Forster prétend que la laine dont on fait les châles de Kachemir n'est point une production indigène, mais qu'on l'apporte des différens cantons du Tibet (4). Selon M. Legoux de Flaix, il est vrai que la laine du Tibet est employée dans les manufactures de Kache-

(1) *Bernier :* Voyage de Kachemir. — (2) *Forster*, I, p. 298.
(3) Voyage de *Bernier*, t. II, p. 316. — (4) *Forster*, I, p. 298.

mir; mais la belle toison des brebis indigènes y entre toujours comme matière première (1). »

Nous savons aujourd'hui que c'est réellement avec le duvet de chèvre seul que se fabriquent les plus beaux châles, puisque les fabricans français arrivent au même degré de perfection dans ce genre d'industrie en tissant le même duvet.

La fabrication des châles emploie dans la vallée de Kachemir 50,000 individus; on porte le nombre des métiers à 15 ou 16,000. Un seul châle peut occuper tout un atelier pendant une année, si le tissu est d'une grande finesse; tandis que dans beaucoup d'autres ateliers on en fabrique six ou huit dans le même espace de temps. Chaque atelier se compose ordinairement de trente ouvriers; et lorsque le châle est d'une qualité supérieure on n'en tisse pas plus d'un quart de pouce par jour. Toute la famille est employée à cette fabrication : les femmes et les enfans séparent le duvet de chèvre par qualité, et en retirent toutes les matières hétérogènes ; les jeunes filles le cardent avec leurs doigts sur de la mousseline, et le remettent ensuite au teinturier. Le métier à tisser est horizontal et très-simple; le tisserand est sur un banc, tandis qu'un enfant, placé plus bas, a les yeux fixés sur les dessins, et l'avertit des couleurs qui manquent et des bobines qu'il faut employer. Les meilleurs ouvriers gagnent quatre à cinq sous par jour, et les ouvriers ordinaires deux ou trois sous. En calculant que chaque métier fournisse quatre à cinq châles par an, le nombre des châles fabriqués sera de 60 à 80,000.

Les Kachemiriens fabriquent aussi de très-beau papier, de l'essence de rose et du vin qui est à peu près de la qualité du Madère (2). Ils portent surtout au plus haut point de perfection l'éducation des abeilles : chaque habitant con-

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 315. — (2) *Forster*, I, p. 300.

struit une ruche dans le mur extérieur de sa maison. Cette ruche ne consiste qu'en un tuyau cylindrique, de 14 pouces de diamètre, bouché dans la partie la plus rapprochée de l'intérieur de l'habitation, par une brique ronde que l'on ôte à volonté pour recueillir le miel et la cire.

« Si l'on en croit Forster, la dépravation des mœurs est poussée au plus haut degré chez les Kachemiriens. J'atteste, dit ce voyageur, n'avoir jamais connu un corps de nation aussi dépravé, aussi profondément imprégné de vices (1). La population du Kachemir paraît être considérable, et les femmes de ce pays passent pour être très-fécondes. »

Le savant anglais W. Moorcroft attribue au petit nombre de bras qui, proportionnellement à la population, se livre aux travaux champêtres, et aux facilités que présente la navigation intérieure, l'état peu florissant de l'agriculture dans cette délicieuse vallée. C'est ce qui explique aussi la diminution et la détérioration de l'espèce chevaline, et la nécessité où se trouvent les classes inférieures de partager avec les quadrupèdes le transport des fardeaux.

Suivant Victor Jacquemont, les femmes du peuple sont ici d'une laideur repoussante; et toutes les petites filles qui promettent de devenir jolies, sont vendues dès l'âge de huit ans pour l'Inde et le Pendjab (3).

« Si l'on en croit les auteurs indiens, le Kachemir renferme 100,000 bourgs et villages; mais il n'a qu'une seule ville, c'est celle de Kachemir, ou *Sirinagor*, mot sanskrit qui signifie *habitation du bonheur* ou *de la bénédiction*, et qui s'applique à plusieurs villes situées auprès des lieux sacrés (3). La capitale du Kachemir est située, ainsi que nous l'avons dit, dans une plaine, aux bords d'un lac dans lequel il y a beaucoup d'îles, entre autres une qui porte un

(1) *Forster*, I, p. 310-311. — (2) *V. Jacquemont*. Correspondance, t. II. — (3) *Wahl*, II, p. 511.

château royal avec un beau jardin; le château est en briques, et revêtu d'une espèce de stuc blanc et poli (1), mais il tombe en ruines. Les empereurs mogols y passaient l'été. A quelque distance de Sirinagor, un phénomène attire tous les ans un grand nombre de curieux : c'est une fontaine qui jette constamment un filet d'eau limpide de trois ou quatre pieds de haut; mais pendant le mois de mai ce filet se change en écume bouillante : effet que M. Legoux de Flaix attribue avec raison à la grande fonte des neiges sur les montagnes de Kachemir (2). »

L'un des derniers voyageurs qui ont visité Kachemir (3), nous apprend que, sur la route qui conduit à cette ville, jadis si florissante et si célèbre, on ne voit que de chétives cabanes à moitié ruinées, on ne rencontre que des mendians. Le Djilem coule au milieu de la ville, et la divise en deux grands quartiers, l'un oriental et l'autre occidental, qui communiquent ensemble par sept ponts. On va aussi d'une rue à l'autre au moyen de barques légères qui se succèdent en grand nombre. Ce qui surprend l'étranger, n'est pas seulement de ne voir à Kachemir que des rues étroites et sales, et de n'y apercevoir aucun édifice de quelque apparence, ce qui l'étonne encore davantage, c'est de n'y trouver ni ces grands magasins de châles que l'on s'attend à y admirer, ni même les ateliers où on les fabrique, et dont il est parlé plus haut : chaque ouvrier tisse le sien, et d'ailleurs cette fabrication est répandue dans toute la vallée. Kachemir renferme 52 grandes rues, ou du moins qui méritent cette qualification en les comparant aux autres. Elle pourrait contenir 250,000 habitans; en 1809 on en comptait 150,000, nombre que les troubles qui, depuis ce temps, ont désolé la partie occidentale de l'Inde, ont considérablement diminué; en moins de

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 167. — (2) *Idem*, ibid., p. 171.
(3) M. *Wolff*, en 1833.

trois mois 50,000 individus ont abandonné leurs foyers. Il est probable qu'avant peu il n'y restera pas 20,000 habitans.

Islam-abad, autre ville de la province de Kachemir, rivalise avec la capitale pour la fabrication des châles; *Mondzaffer-abad* est la résidence d'un prince afghan; *Pamper*, sur la rive droite du Djilem, à 18 lieues au sud-est de Kachemir, est une petite ville qui ne s'enrichit aussi que du produit de ses tissus.

Randjit-singh, le chef du Lahor et le plus puissant prince de l'ancienne confédération des Seïkhs, et aujourd'hui souverain des Etats que nous allons décrire, est à la tête d'une armée aguerrie et marchant comme une armée européenne, grâce à la direction que lui ont donnée MM. *Allard*, *Court* et *Venture*, trois officiers français de l'armée impériale. L'empire de Randjit-singh se compose du Kachemir, du Moultan, du Pendjab ou bas Lahor, du Kouhistan et des provinces qui forment l'Afghanistan oriental proprement dit. Ainsi constitué, ce royaume est borné au *nord* par celui de Kaboul et le Petit-Tibet, dans l'Empire chinois; au *sud* par la principauté de Sindhy et les possessions médiates de la compagnie anglaise des Indes; à *l'est* par ces mêmes possessions et l'Empire chinois; à l'*ouest* par le royaume de Kaboul et le Béloutchistan.

Il est arrosé par l'*Indus*, qui reçoit à droite le *Kameh* ou *Kaboul*, et à gauche le Pendjab formé par cinq rivières.

« Le *Pendjab*, ou pays des cinq rivières, tire ce nom des cinq sources ou branches secondaires de l'Indus qui le traversent. Ce pays, situé au sud du Kachémir, est une des provinces les plus belles et les mieux cultivées de l'Inde; elle abonde surtout en fruits de toute espèce. Sur les bords de l'Indus on trouve beaucoup de sel gemme, qui forme une branche de commerce. La capitale en est *Lahor*, ville très-ancienne, sur la rivière de Ravy, et sur la grande route bordée de platanes qui conduit de Delhi à la Perse et à Samar-

kand. Elle a perdu une grande partie de son ancienne splendeur; cependant elle renferme de beaux édifices et des jardins magnifiques; elle est entourée de murs de briques, et elle a douze portes. Ses faubourgs sont pour la plupart ruinés. Sur la rive orientale du Ravy s'élève le château bâti en briques, où résidaient anciennement les souverains du Mogol. Ce palais, un des plus beaux et des plus somptueux que l'on connaisse, est renfermé dans la citadelle de la ville. Il est de granite rouge, et a été construit par Ferokchir (1). Vu de l'autre côté de la rivière, avec ses jardins élevés sur le toit, ce monument offre un aspect vraiment enchanteur; on le prendrait pour le palais de Sémiramis ou pour l'un de ceux des Fées, décrits dans les Contes arabes. Ce toit en terrasse est orné, d'un bout à l'autre, d'un parterre planté de mille espèces des plus belles fleurs que produit ce pays, où règne un printemps éternel. L'intérieur de ce magnifique édifice était autrefois orné d'or, de lapis-lazuli, de porphyre et de beau granite rouge. On y admirait surtout la salle du trône et la galerie, dont le plafond et les murs étaient couverts de glaces de cristal de roche, et le long de laquelle régnait une treille en or massif, avec des grappes en perles et pierres précieuses, plus brillantes les unes que les autres. Dans la salle du bain on voyait une baignoire de la forme d'une nacelle, en agate orientale et ornée de lames d'or; on la remplissait de huit muids d'eau de rose. »

Cette ville, long-temps abandonnée, a repris une partie de sa splendeur depuis que Randjit-singh et Kara-singh, son successeur, en ont fait le siége de leurs Etats. La population est évaluée approximativement à 100,000 âmes. »

L'origine de Lahor remonte à une époque très-reculée; on sait que cette ville existait du temps d'Alexandre, et que

(1) *Legoux de Flaix :* Essais, I, p. 147.

son territoire faisait partie de l'empire de Porus. Devenue, au commencement du XVIe siècle, la résidence des princes mogols, elle dut aux empereurs de cette dynastie ses plus beaux ornemens. Elle avait à cette époque 5 milles anglais de longueur sur 3 de largeur moyenne. « On peut suivre « partout, dit Burnes (1), ces dimensions par la vue des ruines. Les mosquées et les tombeaux, plus solidement bâtis « que les maisons, restent au milieu des champs cultivés, « comme des caravanserails dans la campagne. La cité moderne occupe l'angle occidental de l'ancienne, et est « ceinte d'une forte muraille. Les maisons sont très-hautes, « les rues étroites, sales et puantes, à cause d'un égout qui « passe au milieu. » La vaste mosquée royale bâtie par Aurengzeb élève encore dans les airs ses quatre minarets, mais le corps du bâtiment a été converti en un magasin à poudre. L'objet le plus digne d'intérêt dans cette ville est le jardin de Chah-Djihan; on le nomme *Chalimar* (maison de joie). C'est, dit encore Burnes, un reste magnifique de la grandeur mogole : il a près d'un demi-mille de longueur, et offre trois terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Un canal qui est dérivé d'une distance considérable, traverse ce beau jardin, et alimente 450 jets d'eau qui rafraîchissent l'atmosphère. Le lit de marbre des empereurs mogols subsiste encore.

En dehors de la ville on voit le *Chah-dara*, magnifique *mausolée de Djihâng-hir*, occupant un carré de 66 pieds de côte et ceint d'une muraille de 6600 pieds. Dans cette construction, le marbre et le grès rouge s'unissent avec une agréable symétrie; de belles mosaïques ornent les murailles et garnissent le plancher. Au sud de celui-ci s'offre

(1) *Al. Burnes :* Voyages à l'embouchure de l'Indus, à Lahor, Caboul, Balkh, etc., pendant les années 1831, 1832 et 1833, trad. par M. Eyriès, t. I, p. 153 et suiv.

le *tombeau de Nour-Djihân-Begoum*, aussi fort beau, quoique moins grand.

Plus loin, à 32 milles à l'est de Lahor, s'élève l'antique *Tchak*, qui plus tard reçut le nom de *Ramdaspour*, et qui aujourd'hui a pris celui d'*Amretsyr*, de l'*amretsyr* (bassin du breuvage de l'immortalité), étang construit en briques, au milieu duquel s'élève le temple dédié à Gourou-Govind-singh, et desservi par près de 600 *akalies* ou prêtres. C'est sous un dais de soie, au milieu de ce temple, que l'on garde le livre des lois, écrit de la main du réformateur de Nanek. Les pèlerins s'y rendent en foule pour y faire leurs dévotions. Cette ville, chef-lieu de la ci-devant confédération, est la cité sainte des Seïkhs, c'est-à-dire le siége principal de la religion de Nanek. Le temple national est un joli édifice dont la toiture dorée se réfléchit sur les eaux du lac qui l'entoure. Elle est peu régulière, en général, quoique les maisons soient assez belles; mais elle est plus grande que Lahor. Elle sert depuis long-temps d'entrepôt principal au sel gemme de Miâni, ainsi qu'aux châles, au safran et autres produits de l'Hindoustan. Chaque négociant a devant sa porte de gros blocs de sel réservés pour que les vaches sacrées que l'on nourrit dans la ville puissent venir les lécher. Les voyageurs s'accordent à assigner à Amretsyr 40,000 habitans; mais il est probable que sa population est beaucoup plus élevée.

Sallinder ou *Djallinder*, autrefois ville importante et habitée par des Afghans, renferme maintenant beaucoup de Seïkhs. *Pakpeten* ou *Adjodin*, sur une île formée par deux bras de la Gorrah, est un lieu de pèlerinage pour les pieux mahométans qui vont y visiter le tombeau d'un saint célèbre.

« A quinze milles anglais de Lahor sont situées les ruines de *Sangal*, ville dont il est fait mention dans l'histoire d'Alexandre. Dans la partie montagneuse du Pendjab on remarque *Sialkott* ou *Salcot*, grande forteresse sur un ro-

cher escarpé; *Tchinnany*, ville très-ancienne et bien peuplée, résidence d'un petit radjah; *Nourpour*, grande ville sur le sommet d'une montagne que l'on monte par le moyen d'un escalier en pierre. »

On trouve encore dans le Pendjab, à 17 lieues au sud-est d'Amretsyr, *Râoun*, petite ville qui possède une importante fabrique de tissus de coton; *Miâni* ou *Minny*, que l'on dit riche en mines de sel, et trois autres villes peu importantes, appelées *Pindi-dadan-khan*, sur la droite du Djilem, *Pindi-makouleh* et *Pindi-moulik-oulea*, près des bords du Sind.

Dans la partie du Lahor que l'on nomme le *Kouhistan*, c'est-à-dire pays des montagnes, *Radjour*, défendue par un fort et des murailles, est la résidence d'un petit prince; *Nadone*, autrefois forteresse importante, n'a que 500 maisons; elle est située sur la rive gauche du Beyah, qui est l'*Hyphasis* des historiens d'Alexandre.

« A *Kangrah*, ville ancienne, appelée aussi *Nagrakot*, située au milieu des montagnes, et qui renferme 2000 maisons, on voit un magnifique temple hindou, visité tous les ans, aux mois de septembre et d'octobre, par un grand nombre de pèlerins de toutes les provinces de l'Inde. A deux journées de là s'élève un autre temple encore plus fréquenté : c'est celui de *Dchouva-lamotchi* ou *Jullamouki*; il renferme un souterrain d'où sortent des flammes; les dévots y jettent du bois de sandal, du riz, des amandes et autres objets qu'ils laissent se consumer pour en retirer ensuite les cendres, estimées comme des reliques. »

Dans l'*Afghanistan oriental* proprement dit, pays qui s'étend sur les deux rives du Sind, nous citerons *Tchikarpour*, qui fait un grand commerce; mais arrivons à *Pichaouer*, que l'on peut regarder comme la capitale de la province. Cette ville, si florissante avant les révolutions qui ont bouleversé ce pays, est bâtie dans une vaste plaine. Elle avait autrefois une *école mahométane*, très-renommée

dans l'Inde; plus tard elle fut occupée par les troupes de Randjit-singh. On ne cite dans cette ville que deux monumens : le *Bâla-hissâr,* vaste édifice entouré de jardins et situé dans l'intérieur des fortifications de la citadelle : il servait quelquefois de résidence aux rois de Kaboul; et le *caravanserail* principal, d'une grande étendue et d'une belle disposition. En 1809, M. Elphinstone portait encore à 100,000 âmes la population de Pichaouer; mais aujourd'hui on peut presque la réduire de moitié.

Akora, à deux lieues de l'embouchure du Kaboul dans le Sind, offre une jolie mosquée et un bazar bien approvisionné.

« *Attok,* ville forte, tire son nom d'une défense qui empêcherait les Hindous de franchir le fleuve, sous peine de dégradation. C'est par ici qu'Alexandre, Tamerlan et Schah-Nadir pénétrèrent dans l'Inde.

« Le *Moultan,* demeure des anciens *Malli*, est borné au nord par le Pendjab et le Lahor, au sud par le Sindhy, à l'est par un désert qui le sépare du reste de l'Hindoustan, et à l'ouest par l'Afghanistan occidental. Il renferme des contrées riches en coton et en opium (1), quelques bons pâturages pour les chevaux, et des déserts considérables, abandonnés à des troupeaux de chameaux. La chaleur est excessive sur la rive orientale de l'Indus, habitée par une peuplade sauvage qui laisse croître la barbe et les cheveux, et qui se nourrit de millet. »

Le climat du Moultan a paru à Burnes différent de celui des contrées baignées par l'Indus inférieur. Les ondées et les orages y sont communs dans toutes les saisons; ils paraissent prendre naissance dans les monts appelés *Kouh-Souleyman*, d'où ils enlèvent des tourbillons de poussière qui viennent s'abattre dans le Moultan. Quelquefois ces tourbillons obscurcissent la clarté du soleil. Au mois de

(1) *Thévenot*: Voyage de l'Inde, I, ch. XXXII.

juin, le thermomètre de Réaumur marquait, dit le voyageur anglais, 30 degrés dans un pavillon rafraîchi par l'art. La chaleur que l'on éprouve à Moultan, la multitude des mendians et le nombre des tombeaux sont passés en proverbe dans l'Hindoustan.

On divise le *Moultan* en cinq provinces, le *Moultan*, le *Leïa*, le *Dera-ghazy-khan*, le *Mokelouad* ou le *Dera-ismaïl-khan*, et le *Bahavalpour*.

Moultan, capitale de la province et résidence d'un nabab tributaire du souverain de Lahor, est un poste militaire important. Elle a un château-fort et des murailles de 40 pieds de hauteur, flanquées de tours, ce qui ne l'a jamais empêchée d'être tour à tour ravagée par les Afghans, les Mahrattes et les Seïkhs. Ses fortifications et quelques monumens en ruines sont les principaux restes qui attestent l'importance dont jouissait autrefois cette grande et industrieuse cité, qui se dépeuple chaque jour. Cependant elle est encore renommée par ses tapis de soie, que l'on compare, à tort, à ceux de la Perse. Tout porte à croire que cette ville était la capitale des *Malli*, du temps d'Alexandre, bien que le savant Rennel ait prétendu le contraire. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'elle porte encore aujourd'hui les noms de *Malli-than* et de *Malli-tharan*, c'est-à-dire *cité des Malli;* c'est que ses maisons s'élèvent sur des ruines, et que bien qu'on n'y ait pas trouvé de médailles, on y a, dans ces derniers temps, découvert, à 60 pieds de profondeur, un tambour de guerre et plusieurs autres objets antiques. Les rues de cette ville sont étroites, et les maisons ont deux et trois étages. On y voit plusieurs mosquées et un seul temple hindou, soutenu par des colonnes en bois, et dont le portail est orné de deux idoles, Houniman et Gunesa. La citadelle, construite sur une butte, forme un hexagone irrégulier. Son intérieur est rempli de maisons, dans lesquelles demeuraient autrefois des habitans;

mais depuis 1818, que les Seïkhs l'ont enlevée aux Afghans, les habitans n'ont plus le droit d'y entrer. La garnison se compose de 500 hommes. Moultan a un peu plus d'une lieue de circonférence, et une population d'environ 60,000 âmes, dont un tiers professe la religion de Brahma, et le reste celle de Mahomet. Parmi les plus célèbres de ses tombeaux, on doit citer celui de Baoual-hay, poète persan qui vivait dans le XIIIe siècle, et celui de son petit-fils Roukn-i-Allem, qui repose sous un dôme de 50 pieds de hauteur. Cet édifice date de l'an 1323. Moultan est située dans une plaine bien cultivée, couverte de dattiers et arrosée par le Tchenab, l'ancien *Acesines* qui, dans ses débordemens, va baigner les murs de la ville. Cette rivière est de 1900 à 3000 pieds de largeur (1).

A peu de distance de Moultan s'élève la ville de *Choudja-abad*, située à 4 milles à l'est du Tchenab. Elle a la forme d'un parallélogramme, et est entourée d'une muraille en briques haute d'une trentaine de pieds, et flanquée de tours octogones. Ses rues se coupent à angle droit; autour des murs s'étend un faubourg composé de baraques.

Leïa est peu considérable, et cependant florissante; *Dera-ismaïl-khan*, à une quarantaine de lieues au nord de Moultan, est ceinte d'une muraille en briques qui tombe en ruines; la plupart de ses habitans sont Béloutchis. *Dera-ghazi-khan*, sur un bras du Sind, passe pour être aussi peuplée que Moultan. Près de l'endroit où les eaux réunies du *Setledjé* et du *Beyah*, qui forment la Gorrah, se jettent dans le Tchenab, se présente, à une grande lieue de cette rivière, *Outch*, dans une plaine fertile; c'est un groupe de trois villes distinctes, éloignées l'une de l'autre de quelques centaines de pieds, et entourées chacune d'une muraille en briques qui tombe en ruines. La population d'Outch

(1) *Al. Burnes :* Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahor, etc.

est de 20,000 âmes. Les rues en sont étroites; des nattes tendues d'une maison à l'autre servent à les abriter contre la chaleur du soleil (1). *Bahoualpour*, ville grande, industrieuse et commerçante, n'offre rien de remarquable.

Il est difficile de connaître d'une manière exacte la population de toute la contrée que nous désignons sous le nom d'Afghanistan oriental; les dernières guerres qui l'ont ravagée, les envahissemens des Seïkhs, qui dominent aujourd'hui là où naguère les Afghans dominaient encore, ont dû diminuer considérablement le nombre des habitans. Des voyageurs récens, entre autres Hamilton, accordaient au Kachemir une population de 600,000 âmes, et portaient celle du Lahor à 4,000,000; l'Afghanistan proprement dit paraît avoir 1,000,000 d'habitans, et le Moultan 1,400,000. D'après ces données, qui sont probablement encore au-dessus de la vérité, la population de toute la contrée que nous venons de parcourir s'élèverait tout au plus à 7,000,000 d'individus.

Cependant Randjit-singh, qui commença en 1802 à acquérir de la prépondérance dans l'Afghanistan oriental, et qui fonda depuis un royaume assez considérable, pourra augmenter sa puissance, en tirant parti des ressources qu'offre une des contrées les plus fertiles de l'Inde. Son revenu annuel est de 60,000,000 de francs. Grâce aux talens des officiers français qu'il s'est attaché, il possède une armée aguerrie, bien disciplinée, et qui s'élève à 73,000 hommes.

La partie inférieure du cours de l'Indus ou du Sind donne son nom à la contrée du *Sind* ou *Sindhy*, qui n'est qu'un démembrement du royaume de Kaboul, dont elle était, il y a peu d'années, encore tributaire. Cet Etat est borné au nord par une partie de l'Afghanistan oriental, et spé-

(1) *Al. Burnes :* Voyages, etc.

cialement par le Moultan, à l'ouest et au nord-ouest par le Béloutchistan, vers lequel les monts Brahouiks forment une partie de ses limites, au sud par la mer d'Oman, et à l'est par l'Hindoustan britannique.

Le Sindhy s'étend sur une longueur de 125 lieues du nord au sud, et de 80 de l'est à l'ouest. On évalue sa superficie à environ 3000 lieues carrées. La ressemblance de ce pays avec l'Égypte a frappé d'étonnement plus d'un voyageur. « Une plaine unie, arrosée par un beau fleuve qui la fertilise à une certaine distance de chaque côté, tandis qu'au-delà s'étend à gauche un désert immense, et s'élève à droite une masse de montagnes stériles, que leur sol et leur climat rendent également inhospitalières; » telle est l'idée que nous en donne un voyageur anglais (1).

L'administration de ce pays, après avoir été long-temps un triumvirat composé de trois frères revêtus du titre d'*oumir* (2), est depuis 1828 une tétrarchie dans laquelle quatre princes de la même famille ont, sinon la même part aux affaires, du moins le même droit d'y participer.

Nous nous bornerons à décrire les principales villes de cet État.

Haïder-abad, sa capitale, située sur un monticule rocailleux, passe pour une ville forte, parce qu'elle est défendue par une forteresse dont les murs et les tours rondes, en briques, sont hauts de 25 pieds et entourés d'un fossé large de 10 pieds et profond de 8; mais ses murailles s'écroulent, et des Européens les escaladeraient facilement. Au centre du fort, que garnissent 60 pièces de canon, s'élève une tour massive, qui ne tient pas aux autres ouvrages, et qui domine la ville et les environs; c'est là que l'on dépose une grande partie des richesses du Sindhy. Haïder-abad fait un

(1) *H. Pottinger :* Voyage dans le Béloutchistan et le Sindhy, etc.
(2) Suivant M. Reinaud, ce mot arabe est le pluriel d'*émir* (chef).

commerce assez étendu. L'habileté de ses couteliers et la trempe de ses armes sont connues dans tout l'Hindoustan. Elle est bâtie sur une île formée par le cours de l'Indus et du Foulaïli. C'est dans la citadelle que les oumirs possèdent, selon M. Burnes, la plus riche collection d'armes qui existe dans l'univers. Le seul monument remarquable d'Haïder-abad est le *mausolée de Gholâm-châh*, sur une colline au nord de la citadelle. Hamilton n'accordait que 15,000 habitans à cette capitale; mais la population a augmenté depuis: Burnes prétend qu'elle ne s'élève pas à 20,000, et encore, dans ce nombre, on comprend le *petah*, ou faubourg, qui se compose de 2500 maisons: dans l'intérieur des fortifications on en compte autant, mais les habitans de cette partie de la ville sont pour la plupart des soldats.

Les villes les plus remarquables après cette capitale sont: *Korâtchi*, la plus riche et la plus commerçante du Sindhy. Son port, qui offre un bon mouillage, est protégé par un fort. Elle est l'entrepôt d'un commerce assez étendu entre les royaumes de Kaboul et de Lahor, l'Inde, la Perse et le Béloutchistan, et a une population de 15 à 20,000 âmes; *Tattâ*, grande ville, autrefois capitale du Sindhy, presque déserte aujourd'hui, bâtie sur l'Indus, mérite l'attention des savans. Son ancienneté est incontestable, et tout porte à croire qu'elle est le *Patala* des Grecs. Arrien dit expressément: Près de Patala, le fleuve Indus se partage en deux bras (1), et c'est en effet ce que présente le Sind près de Tatta. Cette ville renferme, selon Burnes, à peine 15,000 habitans; elle se présente de loin comme une immense cité, mais la moitié de ses maisons tombent en ruines et sont inhabitées. Son bazar, presque désert, montre le triste tableau de son commerce anéanti. Une seule mosquée en briques, bâtie par Chah-Djehan, est le seul monument qui, au mi-

(1) *Arrian.*, lib. VI.

lieu des débris qui l'entourent, rappelle sa splendeur passée; mais elle s'écroule.

Les cinq journées de marche qui séparent Tatta de Korâtchi, sont employées à traverser un désert sablonneux, sans arbres et presque sans aucune végétation. A environ 3 milles de distance à l'ouest de Tatta, s'élève une colline appelée Mekeli, toute couverte de tombeaux au milieu desquels on remarque celui de *Mirza-Iza*, qu'on doit considérer comme l'un des plus beaux de l'Inde. C'est une construction d'environ 85 pieds de longueur, surmontée d'une coupole haute de 70 pieds, soutenue en partie par des colonnes (1).

En remontant le Sind, on trouve *Khyrpoour*, ville défendue par une petite forteresse; *Mohammed-khan-tanda* est fortifiée et florissante : c'est le rendez-vous des marchands de chevaux, qui, chaque année, conduisent ces animaux dans les marchés de l'Inde. *Nouchara* ou *Nouchouhra*, est le chef-lieu d'un district et la résidence d'un prince. *Sihouan* ou *Siouistan* est bâtie sur un terrain élevé, à l'extrémité d'un marécage, et à une demi-lieue du Sind. Cette ville est peuplée de 10,000 âmes. Commandée par une forteresse en terre, et entourée de mosquées en ruine et de tombeaux qui attestent son ancienne richesse, tout y annonce une cité antique. Burnes pense qu'elle est probablement cette cité appelée *Sindomana*, capitale des Etats de Sambus, et mentionnée par les historiens d'Alexandre. Sihouan est célèbre par le tombeau de Lal-chab-Baz, saint personnage du Khorassan, qui y fut enterré il y a environ six siècles. Son sépulcre s'élève au milieu de la ville, sous un dôme élevé; des tentures de brocard d'or et de soie sont suspendues au-dessus de sa tombe. Mais le plus singulier édifice de Sihouan, selon Burnes, est la forteresse en terre dont nous venons

(1) *H. Pottinger :* Voyage dans le Béloutchistan et le Sindhy.

de parler; il la regarde comme un ouvrage qui remonte au temps des Grecs. Elle consiste en un tertre haut de 60 pieds, et entouré d'un mur en briques; la forme est en ovale; son plus grand diamètre est de 1200 pieds, et son plus petit de 730. *Larkhaneh* ou *Larkhanah*, située sur la rivière du même nom, est un poste important pour les oumirs du Sindy, parce que c'est là qu'ils entretiennent une garnison pour défendre leurs États contre les excursions des Béloutchis, et qu'ils prélèvent le premier péage sur les commerçans qui entrent dans ce pays par la frontière occidentale. *Rori* n'offre rien de remarquable. Cette ville de 8000 âmes, est sur la gauche du Sind, et *Sakkar*, à peu près aussi peuplée, est sur la droite. Cette dernière est bâtie sur un rocher siliceux, au milieu d'une île défendue par une forteresse. Dans ses environs, on voit les ruines d'une autre ville appelée *Alor*, qui n'est plus qu'un misérable village. Le seul monument de cette ancienne cité est un pont de trois arches, bâti en briques. Nous ne donnerons aucun détail sur quelques autres villes peu importantes, telles que *Mattari*, qui a 4,000 habitans; *Hala*, *Beyan*, *San* et *Madjinda*, qui en ont chacune 2000.

La population du Sindhy a été évaluée à 1,000,000 d'habitans. Elle se compose d'un mélange d'Hindous et de Béloutchis. Il est résulté de ce mélange une race qui a le teint foncé des deux peuples, et une taille généralement plus élevée. Les Sindhiens sont plus grands que la plupart des Asiatiques; ils sont beaux et bien faits; la beauté de leurs femmes surtout est passée en proverbe dans l'Hindoustan. « Le vêtement des hommes, dit un voyageur (1), consiste « en une chemise large, un pantalon plissé à la cheville, et « un bonnet de drap ou de coton piqué, semblable à la « forme d'un chapeau, et brodé autour du fond en fleurs,

(1) *H. Pottinger.*

« en soie et en or. L'habillement des femmes est le même, « à l'exception du bonnet; en outre, par-dessus la chemise, « elles portent une camisole de soie qui serre la taille et se « lace par-derrière. Quand elles sortent, elles s'enveloppent « d'un *seri* ou drap dont une extrémité leur passe par-des- « sus la tête et leur sert de voile pour cacher leur visage si « elles rencontrent des étrangers. »

Suivant le même voyageur, ils sont avares, fourbes, cruels, ingrats, menteurs; leurs seules qualités sont la bravoure, la sobriété, la hardiesse, l'obéissance envers leurs supérieurs, ce qui leur a valu la réputation d'être les meilleurs soldats mercenaires de l'Hindoustan. Leurs mœurs sont libres et grossières, mais ils n'ont ni la franchise ni les vertus hospitalières des peuples non civilisés.

LIVRE CENT QUARANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Hindoustan. Provinces de Kotch, de Goudjerate, de Malvah, de Delhi, de Bahar, du Bengale, du Neypal, etc.

« Entre l'Indus et le fleuve Paddair s'étend un immense désert de sable, désert où s'arrêtèrent la science d'Hérodote et l'audace d'Alexandre. La lisière maritime de ce désert forme le district de *Kotch*, situé sur le golfe du même nom. Le chef-lieu en est *Bhoudj*, grande ville située sur un sol sablonneux; elle est la résidence d'un radjah tributaire des Anglais. On y remarque le mausolée de *Raie Laka*, un des plus beaux monumens de l'Inde. En 1819, elle fut en partie détruite par un tremblement de terre qui se termina par la naissance d'un volcan. *Mandâvie* a un port passable, et sa population est d'environ 40,000 âmes.

« Le *Goudjerate* s'étend au sud du désert, soit dans la péninsule de ce nom, soit dans l'intérieur du continent. Le plus grand district de cette province se nomme *Soreth* ou *Ssurat*. On y trouve établie une tribu de Radjepoutas, appelée les *Sangariens*. Ce peuple exerce, depuis l'antiquité, la piraterie dans ces parages, et même sur les côtes de la Perse; sa capitale est *Noanagor*. Le district de Soreth est fertile, mais rempli de montagnes et de forêts. On y fait cinq récoltes par an : dans ses ports il se fait un commerce considérable. Le chef-lieu est *Djounaghor* ou *Junaghur*, ville de trois milles de tour, au pied du mont *Ghirnal*. Au sommet de cette montagne s'élèvent plusieurs pagodes, autour desquelles il y a des grottes habitées par des soli-

taires hindous de diverses sectes (1). *Douaraka*, île de trois milles de long, est un lieu de pèlerinage; les pieux Hindous qui s'y rendent se font faire sur la peau des marques symboliques par le moyen d'un fer chaud (2). La ville de *Douaraka* contient 500 maisons. On remarque encore *Mangalor*, place forte à l'extrémité méridionale de la presqu'île, et *Pattan* ou *Pattan-somnath*, ville maritime avec un fameux temple qui possédait autrefois des richesses immenses : l'idole qu'on y adorait brillait d'or et de pierreries, plus de mille prêtres étaient attachés à son service, et l'on apportait tous les jours de l'eau fraîche du Gange pour la laver. *Diu*, *Diou* ou *Dive*, petite île fertile en gingembre, renferme une ville appartenant aux Portugais, et munie d'un port que fréquentent encore les Persans et les Arabes (3). »

On compte encore dans le Goudjerate plusieurs petites principautés, telles que celles de *Therad* (*Therand*) et de *Turrah* (*Thearah*) qui renferment des tribus de *Conlis* et de *Bhils*; celle de *Dobboï*, qui comprend 84 villages, et dont le chef-lieu du même nom n'a plus que 4000 habitans; celle de *Goundol* ou *Goundal*, dont la principale ville n'a rien de remarquable; et celle de *Banswara* qui mérite à peine d'être nommée.

« Dans le royaume de Baroda, qui renferme la plus grande partie de la province proprement dite Goudjerate, on trouve *Ahmed-abad*, une des plus grandes villes de l'Inde, située sur la rivière de Sabermatty; elle avait, selon les auteurs persans, mille mosquées; elle était divisée en 360 quartiers, et s'étendait jusqu'à la ville de Mahmoud-abad, qui en est éloignée aujourd'hui de dix milles; on y voyait encore, il y a un siècle, onze grandes pagodes hindoues, trois hôpi-

(1) *Tiefenthaler*, I, 286. — (2) *Idem*, ibid., 235. — (3) Voyez notre vol. Ier, p. 606.

taux pour les animaux, de grands marchés plantés de citronniers et de cocotiers, de nombreuses fabriques de brocards d'or et d'argent. Aujourd'hui il n'y a que le quart de la ville qui soit habité : de toutes parts on aperçoit des ruines (1). *Cambaye* ou *Cambaya*, ville autrefois très-commerçante, est située au fond du golfe de ce nom. Le port, qui était le grand débouché d'Ahmedâbâd, est aujourd'hui comblé en partie. Elle ne présente guère que l'aspect d'un monceau de belles ruines, et est le siége d'un nabab tributaire des Anglais et qui n'a qu'une ombre d'autorité. Parmi ses principaux monumens, on cite le *Darbâr* ou palais du nabab, et la *Djema' Mesdjid* ou principale mosquée, tous deux assez bien conservés. La population, qui était immense lors de sa splendeur, est aujourd'hui réduite à 30,000 habitans.

« *Kaïrah*, est une jolie ville avec un beau *temple djaïn* et un collége de ces sectaires. Dans les environs, les Anglais ont établi une de leurs principales stations militaires. Les habitans, Hindous, Mahométans ou Persans, fabriquent des étoffes de coton et des vases d'agate; aux environs de la ville, il y a des salines considérables et des exploitations d'agate. Il faut encore nommer *Rhadonpour*, grande ville entourée de murs en briques cuites; *Mahmoudâbâd*, bâtie par le sultan Mahmoud, et qui renferme une fameuse pagode; *Tchampanyr*, chef-lieu d'un grand district, qui, avec celui de Godra ou Gondarah, comprend des contrées montagneuses, riches en bois, et qui avoisinent la province de Malvah, *Barotch* ou *Broach*, ville forte assez considérable, sur la Nerbouddah, avait autrefois de riches manufactures et un grand commerce maritime; c'est la *Barygaza* des anciens; on y trouve encore des fabriques d'étoffes de coton et d'ouvrages en agate. A quelque distance de cette ville,

(1) *Tiefenthaler*, I, p. 269 *sqq*.

les parsis ont un cimetière, où leurs corps deviennent la proie des oiseaux.

« Les pays des *Djattes* et des *Radjepoutas* occupent l'espace qui sépare les Seikhs des Mahrattes (1). Les *Djattes*, *Jates*, *Jautes* ou *Tchattas* probablement les mêmes que les *Katties* de quelques auteurs, habitent les contrées montagneuses à l'ouest de la Djemnah. Ils forment une secte très-puissante, qui fait partie de la quatrième caste hindoue, et qui n'est connue dans l'histoire que depuis le règne d'Aurengzeb (2). Les Radjepoutas ou *Radjepouts* ont seuls le gouvernement et l'administration; cependant ceux-ci dépendent de plusieurs princes tributaires des Anglais. Les fiers et belliqueux Radjepoutas ne se livrent ni au commerce ni à l'industrie; ce sont les Djattes qui cultivent leurs champs. Leurs femmes ne paraissent jamais en public: dès qu'une jeune fille a passé l'âge de six ans, elle ne peut plus voir d'hommes, si ce n'est ses plus proches parens. Les mésalliances privent les enfans du droit d'héritage : aussi les Radjepoutas ont-ils le plus grand soin de faire des mariages assortis. L'orgueil a perpétué ici l'horrible coutume de l'infanticide, que les Anglais s'efforcent d'abolir (3). A l'exception de cette cruauté, ils sont très-bons pères. »

Baroda est la capitale du royaume de ce nom qui est gouverné par un prince de la célèbre famille mahratte Guikowar. Cette ville est située dans une plaine riche et bien cultivée, et a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819. Elle offre peu de monumens remarquables. On cite le *palais royal*, quelques pagodes, des hôpitaux et

(1) Comp. les extraits et Mémoires de G. Thomas, dans le tom. I des *Annales des Voyages*.

(2) Voyez la note 3 du Voyage de Forster, t. III, p. 104, et *Wahl*, II, p. 385.

(3) *Annales des Voyages*, t. XVII.

de belles *citernes*. Sa population est de plus de 100,000 âmes.

A 20 milles au nord-est de Baroda, dans une plaine habitée principalement par des Bhils, peuplade remarquable par ses usages et par ses mœurs, qui la distinguent des peuplades environnantes, s'élève la forteresse de *Tchampânir* ou *Powânghar*, sur le sommet d'une montagne d'environ 2300 pieds de hauteur. Cette forteresse qui, jusqu'en 1803, époque où les Anglais s'en emparèrent, avait été réputée imprenable, n'est accessible que d'un seul côté qui est fortifié de cinq rangs de murailles.

« Le *Petit-Ballogistan*, autrement nommé le *Nardek*, et le *Thanesar*, et que d'autres nomment *Sirhind* ou le pays des Seïkhs, tributaires des Anglais, est situé au nord, et n'a rien de remarquable.

On y voit *Thanesar* ou *Thanasir*, ville qui renferme un temple en grande vénération chez les Hindous; *Sirhind*, qui tombe presque en ruine; *Lodhyanah*, dont les Anglais ont fait un poste important; enfin, *Pattialah*, résidence d'un radjah qui s'y tient enfermé dans une citadelle située au centre de la ville.

« Le pays des *Batniens* ou *Bhattis*, borné au nord par le Pendjab, est bien arrosé par les rivières qui descendent des montagnes et qui inondent souvent les campagnes; il produit beaucoup de blé. La résidence du radjah est *Bhatnir*, ville jadis importante. Selon le rapport du général Thomas, les Batniens peuvent fournir 20,000 hommes de guerre. Traversant le désert qui borne leur pays à l'ouest, ils viennent ravager les districts plus habités; quoique tous mahométans, ils laissent paraître leurs femmes en public. La pipe à tabac est un de leurs meubles les plus nécessaires. Ils vendent du riz, des chameaux, des buffles et des chevaux.

« L'Etat de *Jeypoor*, appelé aussi *Djeypour* et *Djinaghar*,

fait partie des États héréditaires des Radjepoutas ou du *Radjepoutana*. Il produit du blé, du coton, du tabac et d'autres végétaux : il fournit aussi de bon cuivre et d'excellens bestiaux. La résidence du radjah est *Djeypour*, ville grande, entourée de murs flanqués de tours rondes très-fortes. Le quartier neuf, bâti par le radjah Djey-sing en 1725, a des rues larges et régulières (1). Tous les temples sont en pierres. Près du château s'élève un grand observatoire astronomique muni de beaux instrumens. *Amber* était autrefois la résidence; elle possède de beaux aqueducs. *Ssopour*, où réside un radjah vassal du Djeypour, a un superbe palais bâti, dit-on, sur une montagne de sable. La partie la plus montagneuse de Djeypour est habitée par les *Minas*, peuplade sauvage qui se livre au brigandage.

« L'État de *Beykanir*, au sud-est du Djeypour, a le sol tellement aride que les habitans sont obligés d'entretenir partout des citernes. On nous les représente comme lâches, cruels et perfides. Un radjah dispose de leurs biens et de leur vie. L'armée de Beykanir peut se monter à 8000 hommes (2). *Beykanir*, la capitale, n'est qu'une réunion de misérables cabanes et de belles pagodes, dans une enceinte de murailles flanquées de tours. Le district de *Lackyjungle*, qui touche au Beykanir, est renommé pour ses pâturages et pour ses chevaux. Le *Djesselmir* est un pays sablonneux et aride, dont le radjah réside dans la ville du même nom. Le *Nagor*, district non moins stérile, renferme une ville du même nom, entourée de murs en pierre. Les Indiens donnent le nom d'*Hadaouty* aux principautés de Beykanir et de Nagor.

« *Adjmir* est le nom général de tous les États héréditaires des Radjepoutas, et celui d'un circar ou serkar particulier, dont le chef-lieu, nommé de même, est une ville grande et

(1) *Tiefenthaler*, I, 228.

(2) Mémoires de G. Thomas, *Annales des Voyages*, I. c.

célèbre, de trois lieues de tour, et renfermant de beaux édifices. Au milieu des montagnes, à quelque distance de la ville, est un étang sacré nommé *Pokhar*, où se rassemblent une foule de pèlerins pour se baigner. A l'est de la ville, l'empereur Akbar a fait construire de superbes édifices en marbre blanc, avec un beau jardin sur une colline (1).

« Le *Joudpoor* ou *Djoudpour* est à l'ouest du Djeypour. Il donne du bétail, des chameaux, des chevaux, du sel et du plomb. On prétend qu'autrefois cet État renfermait dix mille villes et villages. C'est à cette principauté qu'appartient le district de Nagor, dont nous avons parlé plus haut. Les habitans radjepoutas de la tribu de Rhator, ont un caractère plus franc, plus brave et plus généreux que leurs voisins. On vante leur hospitalité et la douceur de leurs mœurs. Leur capitale est *Djoudpour*, ville considérable, qui manque d'eau de source; mais on y trouve un étang artificiel taillé dans le roc. Les maisons, belles et solides, sont bâties de pierres brunes. Les habitans se livrent au commerce et à l'exploitation des mines (2).

« L'État d'*Odeypour* ou *Mewar*, que l'on prononce *Miouar*, s'étend dans la partie méridionale de l'Adjmir et au nord du Djoudpour. Cette principauté obéit à un chef appelé *ranah*, qui était autrefois le chef de tous les princes radjepoutas, et qui avait sous ses ordres seize seigneurs appelés *surahs*. L'*Odeypour*, fertile en riz, orge, froment, indigo, sucre, tabac, fournit aussi de bon bois, beaucoup de chevaux et du fer. La capitale, *Odeypour*, ville grande et très-bien peuplée, est située dans une vallée cernée de montagnes où l'on n'arrive que par un seul défilé; cette vallée, qui renferme 4 à 500 villages, est malsaine et a des sources imprégnées de parcelles minérales (3). Odeypour a de beaux

(1) *Tiefenthaler*, I, p. 229. — (2) *Idem*, I, p. 236.
(3) Mémoires de G. Thomas, l. c.

temples et un grand étang garni de quais longs de 2 milles. Au milieu de l'eau s'élèvent quelques beaux édifices. *Tchitour* ou *Chitore*, forteresse bâtie sur une montagne haute et escarpée, est regardée par les Hindous comme sacrée et inviolable. Au pied de la montagne, des solitaires hindous vivent dans les bois, à côté des tigres et des autres bêtes féroces. *Saruouy* ou *Sarowi*, chef-lieu de district, à une vingtaine de lieues d'Odeypour, est célèbre par ses manufactures d'armes.

Kotah, qui renferme un grand nombre de maisons en pierres, et qui voit s'élever près de ses murs le superbe temple de *Djougmandoul*, est la capitale d'un pays montagneux, fertile et bien arrosé, qui paie le septième de ses revenus aux Anglais. *Boundi* est la résidence d'un radjah qui demeure dans un palais fortifié; *Tonk* est le chef-lieu d'une principauté qui s'étend jusque dans le Malvah.

« Nous entrerons dans le bassin du Gange et de ses rivières tributaires, ou, s'il nous est permis d'employer ce nom, dans le *Gangistan*.

« La province de *Malvah* ou *Maloway*, qui tire son nom de ces montagnes appelées en indien *Mala*, est située à l'est de l'Adjmir et du Goudjerate. Une partie est régie par les Anglais; l'autre appartient au *royaume* de Sindhia, si puissant naguère sous Daoulet Raou, et si borné aujourd'hui : ainsi le Malvah, peuplé de tribus guerrières et presque sauvages, telles que les *Bhils* au sud, les *Gounds* à l'est, renferme les domaines héréditaires de deux dynasties mahrattes; les *Holkar*, dont Indour était la capitale, et les *Sindiah*, dont Goualior est la résidence.

Oudjein ou *Oudjayini* autrefois, capitale du Malvah, ou plutôt du royaume de Sindhia, est située dans une vaste plaine et renferme plusieurs monumens remarquables, entre autres un grand nombre de pagodes pyramidales et un observatoire. Les eaux de la Serpa, qui coule auprès de

la ville, passent chez les Hindous pour sacrées : aussi Oudjein est-elle un lieu de pèlerinage. Cette ville est célèbre dans l'Inde par ses *écoles* et son *observatoire*, où les géographes hindous font passer leur premier méridien ; mais elle perd chaque jour de son importance, à cause du voisinage d'Indour, dont le commerce prend une extension considérable, et surtout par la translation du siége du gouvernement à Gouâlior ; c'est cependant une des villes les plus régulières et des mieux peuplées de l'Inde ; elle sert encore de résidence à plusieurs membres de la famille royale du Sindhiâ. Parmi ses monumens, on cite le *temple de Mahâdevâ*, où l'on voit une sculpture en marbre blanc que M. Hamilton regarde comme un chef-d'œuvre ; les *temples de Mâhâ-Kâlî*, *de Krichnâ* et *de Râmâ* ; et des *mausolées* le long de la Serpa. En allant vers le nord, on trouve dans les environs la prétendue *caverne de Râdjâh-Bhârthey*, qui n'est qu'un bâtiment en brique avec d'immenses colonnes. Cette construction est située entre la ville moderne et l'ancienne, qui, sous le règne de Vikrâmâdityâ, dont l'avènement au trône forme la principale ère de l'Inde, était l'*Athènes* de cette belle contrée. Oudjeïn est l'*Ozène* de Ptolomée. Plus loin, on observera le *Kalideh*, vaste bâtiment d'une bizarre architecture, remarquable par ses machines hydrauliques. Il a été construit sur une île de la Serpa par le sultan Nazir-ed-dyn-Khildji, qui monta sur le trône l'an 905 de l'hégire. Nommons encore *Bâg*, ville ruinée mais qui fut importante. Des excavations nombreuses, creusées dans le voisinage, sont, d'après M. Erskine, d'anciens temples bouddhistes. Sur les murailles de l'un d'eux, on voit des tableaux assez bien conservés dont la peinture surpasse ce que les artistes indiens modernes ont produit de plus parfait.

Tchandery, qui passe pour avoir renfermé 14,000 maisons en pierre, 376 marchés, 360 hôtelleries et 2000

mosquées, a beaucoup perdu de sa splendeur : on y fabrique encore des étoffes de coton très-fines.

« *Goualior*, une des plus fameuses forteresses de l'Inde (1), est bâtie sur un rocher isolé, haut de 152 pieds, et qui a un mille de tour; ce rocher est à pic de presque tous les côtés, et l'on a fait sauter partout les roches saillantes. Un escalier taillé dans le roc, et défendu par des bastions, conduit à la forteresse. Avant d'arriver en haut, on traverse sept portes : en dedans des fortifications, il y a des maisons, des champs, des potagers et des réservoirs d'eau pour l'entretien de la garnison. Goualior renfermait autrefois les trésors et les prisons d'État des empereurs mogols. Malgré la position favorable de cette forteresse, et malgré tous les travaux entrepris pour la rendre imprenable, les Anglais s'en emparèrent par surprise en 1780. La ville de Goualior a une population de 81,000 habitans. Elle a été reconstruite presqu'en entier depuis 1810, dans une plaine, et à côté des ruines de l'ancienne ville.

« *Kalliade*, jolie petite ville sur la Serpa, était autrefois la résidence des rois de Malvah. *Indour*, grande ville à 16 milles d'Ougein, ne renferme que des cabanes de bambous et de terre glaise. A *Mandou*, jadis une grande ville de 12 milles de tour, située sur les monts Vinhhaya, dans la *principauté de Dhara*, on voit encore plusieurs obélisques. *Dhara* ou *Dhar*, entourée de ruines, rappelle l'invasion de Tamerlan.

« Dans la partie orientale du Malvah, où coule le Betvah, on remarque un chef-lieu de principauté, *Bopal*, ville de 2 lieues de tour, près d'un lac plein de crocodiles, et *Serondje*, place qui, dans le siècle passé, faisait encore un grand commerce de toiles peintes.

(1) *Hodges*: Voyages and travels in India. *Tiefenthaler*, I, p. 132, et pl. 12, n° 3.

« La province d'Agra s'étend au nord du Malvah. Le sol est fertile, surtout en riz, légumes, fruits, indigo, cochenille. On trouve dans cette province beaucoup de bestiaux de belle race; des buffles femelles donnent, dit-on, jusqu'à 50 livres de lait par jour. Le climat est chaud et sec. Il y pleut beaucoup pendant les mois de juillet et d'août; le temps est ordinairement serein depuis novembre jusqu'en mai; le vent souffle constamment du nord-ouest depuis novembre jusque vers mai; dans les mois d'avril, de mai et de juin, il vient de l'ouest. Pendant ces mois l'horizon est chargé d'épaisses vapeurs le soir et le matin, et le vent amène tant de poussière que l'air en est souvent obscurci. Ces nuées de poussière sont quelquefois suivies de pluies rafraîchissantes. Vers le milieu de juin règne un vent de sud très-frais, à cause des pluies qui tombent alors dans les régions méridionales. Le froid, qui, pendant la nuit, va quelquefois jusqu'à la gelée, commence en décembre et dure jusqu'au mois de mars.

« *Agra*, ville très-grande, s'étend en croissant sur les rives de la Djemnah dans une vaste plaine; elle a 7 milles de long et 3 de large (1). C'est à l'empereur Akbar qu'elle doit sa splendeur; il lui donna le nom d'*Akbar-Abad*. Il ne reste plus à cette capitale qu'un petit nombre de tous ses monumens, dans lequel on distingue le palais d'Akbar, un des plus beaux édifices de l'Asie, mais en partie ruiné : assis sur une éminence, ses murs de granite rouge paraissent être d'un seul bloc de pierre (2); il se développe en forme de croissant sur le bord de la rivière, et y laisse une grève qui sert de port : de nombreux bateaux de charge et de plaisance y abordent sans cesse. La grande place du palais, plantée de plusieurs allées de platanes, sert de marché pen-

(1) *Tiefenthaler*, I, tab. 7, n° 2. — (2) *Valentyn* : Oud-and-Nieuw Ostindien, VI, 205 (Vies des Grands-Mogols).

dant trois jours de la semaine. Une belle galerie forme le pourtour de cette vaste place, où l'on arrive par six arcs de triomphe qui terminent autant de grandes rues. Au milieu de la place, un éléphant en pierre jette de l'eau par sa trompe. Le palais a deux galeries immenses, ornées de vingt-quatre colonnes doubles de marbre blanc (1). Dans les appartemens, l'or, le marbre et les sculptures en pierres rouges, jaunes et noires, sont prodigués avec profusion. Autour du grand palais sont rangés symétriquement sept petits palais de marbre pour les princes. A quelque distance du château est la grande mosquée, bien supérieure à la fameuse mosquée de Soliman à Constantinople, et dont les murs sont de granite rouge, incrustés de lames d'or, de la corniche à la fondation. La mosquée d'Aurengzeb, située près de la rivière, repose sur plus de cent colonnes. Parmi les mausolées qui ornent la ville, on remarque ceux d'Akbar et du Châh-Djihân, étonnans par leur grandeur et leur magnificence; mais ils sont encore surpassés par le mausolée du beau-père de Djihanguyr. On trouve dans tous les quartiers de magnifiques jardins. Du temps de Tiefenthaler, il y avait à Agra un collége de jésuites et un cimetière chrétien, avec un vaste édifice voûté, dont les murs étaient peints de fleurs de toute espèce: tout auprès jaillissait, dit-on, une source d'eau odorante. Agra devait autrefois son état florissant à l'industrie de ses habitans : la ville était remplie de magasins, d'ateliers, de boutiques, de marchés; quoique son commerce soit considérablement déchu, on y trouve cependant encore beaucoup de marchands indigènes et étrangers. Les Anglais ont pris à leur charge l'entretien du palais impérial et des fortifications. Le commerce y devient chaque jour plus florissant. La population est aujourd'hui de 72,000 habitans. On y admire le magnifique mausolée

(1) *Legoux de Flaix :* Essai, I, p. 180.

de marbre nommé *Tâdj-mâhâl*. Il est surmonté d'un dôme d'environ 70 pieds de diamètre. Des fleurs, des inscriptions, des mosaïques et des sculptures de toute espèce en marbre, en jaspe, en lapis-lazuli et autres pierres précieuses et d'un travail fini, recouvrent les lambris, les murailles et les tombeaux. Le jardin, de 900 pieds de surface, est entretenu par les Anglais. Ce mausolée a été élevé par Tâdj-Mâhâl à son épouse favorite.

« Au sud-ouest d'Agra, on trouve *Fattihpour*, ville très-étendue, qui a dû tout son lustre à l'empereur Akbar, mais qui, tombée en ruines, ne conserve qu'un beau mausolée et la mosquée de Djihânguyr. A quelque distance de la ville est un lac où Akbar fit construire un amphithéâtre avec des minarets très-élevés. *Bartpour* est célèbre par ses fortifications et les siéges qu'elle soutint. *Hindour*, ville autrefois très-peuplée, est encore fort étendue. *Keroly* est remplie de beaux édifices d'une architecture particulière : les murs de la ville sont construits en énormes pierres taillées. *Narrah*, ville entourée de murs en pierre, ayant les maisons couvertes de toits à terrasses, est située au pied d'une montagne escarpée, entièrement fortifiée, et où l'on monte par un escalier en pierre de plus de 360 marches (1).

« Entre la Djemnah et le Gange s'étendent de fertiles plaines : on y remarque *Kanodge*, en sanskrit *Kaniacoudja*, ville forte très-ancienne, au confluent du Gange et du Kalini, résidence des plus anciens monarques indiens. Cette ville, célèbre dès les temps les plus reculés, était, avant l'invasion des Musulmans, une des plus belles et des plus grandes villes de l'Inde; les Mahrattes, en la saccageant en 1761, ont achevé ses malheurs. Tous les environs sont couverts de belles ruines. *Farakh-abad*, grande ville fondée par les Afghans, est le siége d'un grand commerce.

(1) *Tieffenthaler*, I, p. 12.

« En remontant la Djemnah, on rencontre *Mathra* ou *Matura*, ville très-ancienne et commerçante, avec un observatoire astronomique fondé par Djey-sing. *Bendraben* ou *Bendrabend* a quelques vieux temples et un arbre révéré par les Hindous (1). Le long du Djemnah, il y a de petites chapelles habitées par des ermites, et des tours octogones où s'assemblent les pèlerins pour se baigner dans le fleuve. Parmi les habitans on trouve beaucoup de *Birages* ou moines indiens, ainsi que des religieuses; les uns et les autres sont presque tout nus, et habitent de sombres cellules recouvertes d'un toit en chaume; sur leurs fronts on voit trois traits jaunes.

« La province de *Delhi* s'étend au nord d'Agra, depuis le Gange jusqu'à la rivière du Setledje, et jusqu'aux montagnes de Sewalik et Koumaoun. Moins fertile que l'Agra, cette province bien cultivée donne cependant trois récoltes de riz par an; une grande partie du sol y est inondée par les pluies périodiques. Dans le nord, un froid très-vif se fait sentir pendant la mauvaise saison.

« La capitale est *Delhi*, en sanskrit *Indraprast'ha*, c'est-à-dire *demeure d'Indra*, ville très-vaste sur la rive occidentale du Djemnah. Dans le temps de sa splendeur elle s'étendait jusqu'à une distance de 30 milles anglais, mais elle n'avait qu'une seule rue parallèle au fleuve. La ville fut saccagée en 1738 par Schah-Nadir, et dépouillée de ses trésors, qu'on évalue à plus d'un milliard, et parmi lesquels on cite des collections de diamans, un trône en or massif chargé de pierreries, et des statues d'éléphans en or ciselé. Les Afghans et les Mahrattes achevèrent de ruiner cette ville. Elle possède aujourd'hui, selon le journal des missionnaires anglais de 1830, 320,000 habitans (2), et un grand nombre de monumens. Delhi est,

(1) *Tiefenthaler*, I, 141. — (2) Essai sur l'Hindoustan, I, p. 183.

divisé en deux villes, dont l'une, habitée par les indigènes, s'appelle *Indouanié;* l'autre, occupée par les Musulmans, *Mongolanié:* celle-ci est la partie la plus jolie. Le plus bel édifice de cette capitale est, sans contredit, le *Daouri-seraï* ou palais impérial, situé sur le Djemnah: il est de granite rouge, et d'une belle ordonnance; sa longueur est de 1000 et sa largeur de 600 aunes. On prétend qu'il a coûté, en frais de construction, 10,500,000 roupies. Les salles du palais brillent d'or, d'azur et de toutes sortes d'ornemens. Les écuries sont si vastes qu'elles peuvent contenir 10,000 chevaux; les cuisines même ressemblent à des salles de parade; tous les ustensiles y étaient jadis en argent. Le *Zénané*, ou palais des princesses, se joint, par une galerie, à celui de l'empereur; de l'autre côté du fleuve, le palais *Selim-seraï* servait de demeure aux frères et proches parens de l'empereur. On voit encore, dans les vastes faubourgs de Delhi, trois autres palais somptueux, parmi lesquels on distingue le *Godaïé-Kotelar*. Le grand salon, dit des ambassadeurs, est orné de glaces de cristal qui revêtent les murs, et d'un lustre en cristal noir d'un travail admirable. Rien n'est plus beau que l'illumination de cette salle, qui semble être en feu de quelque côté qu'on la fixe (1). »

Parmi les ruines qui entourent, à une grande distance, la moderne Delhi, on reconnaît encore les restes de l'observatoire astronomique fondé par Djey-singh, et construit en forme de sphère, avec deux grands cirques ronds percés chacun de 70 croisées. On ne doit pas oublier la *Kale-Mesdjid* ou mosquée noire, célèbre par son antiquité et sa ressemblance parfaite avec la fameuse mosquée de la Mekke, qui lui a servi de modèle; le tombeau d'Houmayour; la *Djemâ-mesdjid*, mosquée que les voyageurs modernes regardent comme le plus beau temple mahométan qui existe

(1) *Algoux de Flaix* : Essais sur l'Hindoustan, I, p. 193.

dans l'Inde, et le *palais* de l'infortuné *sultan Darâ-Chekoh*, frère d'Aurengzeb, restauré par les Anglais pour servir de logement à leur résident. Dans une de ses cours on voit la colonne de métal nommée *Bâton de Firoux*, recouverte d'inscriptions arabes et persanes, mêlées à d'autres plus anciennes en caractères *nagari*.

Le souverain de Delhi, que les Anglais ont dépouillé depuis 1803 de sa couronne et de ses trésors, en lui conservant le vain titre de *grand-mogol*, et en ne lui laissant qu'une apparence de liberté, avec un revenu de 3,640,000 francs, est en quelque sorte sous la garde du résident anglais, dont les fonctions sont des plus importantes : il est chargé de conduire toutes les négociations politiques du nord-ouest de l'Inde, et surtout avec la cour de Lahor. Il doit surveiller le grand-mogol et sa famille; l'ancien empereur de Kaboul, pensionné du gouvernement anglais et résidant à Lodiana, est responsable des princes seïkhs vassaux et des principautés vassales de l'Adjmir.

« Dans la partie septentrionale du Delhi, entre le Setledje et le Djemnah, on remarque, non loin de la plaine où Nadir-Schâh remporta, en 1738, une victoire décisive sur l'empereur du Mogol, *Panipot*, ville fameuse par la grande défaite des Mahrattes en 1761. Cette contrée, l'arène sanglante de tant d'armées, est traversée par des canaux d'irrigation malheureusement trop souvent détruits. Les plus considérables, creusés par ordre de Fyrouz III, le Ghaznevide, s'étendent à une distance inconnue à l'ouest. *Agroa*, ville aujourd'hui déserte, renfermait autrefois 125,000 maisons, habitées par des marchands si puissans qu'ils firent la guerre à Fyrouz, sultan de Delhi. Entre le Djemnah et le Gange, on remarque *Hastinapour*, une des plus anciennes villes de l'Hindoustan, et résidence des Pandanas, dont le poème du Mahabharat a décrit les guerres contre les Kourouvans, princes d'Indraprast'ha ou Delhi :

cette ville était autrefois située sur le Gange, mais actuellement elle en est éloignée d'un mille et demi; *Saharanpour*, où l'on fabrique d'excellentes étoffes de coton; enfin *Hurdwar* ou *Hardoar*, appelée aussi *Bhogpour*, ville sainte, près de la dernière chute du Gange. La principale pagode est celle de *Brahmakond*, au pied d'une montagne. C'est à la fin de mars que les pèlerins commencent à affluer; en 1794 il y en avait 150,000 : à cette époque il se tient aussi une foire où l'on fait de grandes opérations de commerce (1).

« Au sud-est de Delhi et d'Agra, au nord et à l'ouest du Bahar, s'étend le royaume d'*Aoudh*, en sanskrit *Ayodhia*. Il est gouverné par un prince tributaire des Anglais, qui ont une garnison dans les principales villes. Les revenus de l'Aoudh sont très-considérables; les Anglais en tirent à peu près le tiers. Le sol de ce pays est de la plus grande fertilité. L'ancienne capitale, *Oude* ou *Aoudh*, ville antique et très-grande, sur la rivière de Dewa ou Gograh, est aujourd'hui dépeuplée et déchue de son ancienne splendeur. Il y reste beaucoup de monumens, entre autres un vaste temple appelé *Swergedrari* (2), auprès duquel il y a un magnifique château converti en mosquée par Aurengzeb. *Eizabad* ou *Feyzabad*, grande ville bâtie tout près d'Oude, au commencement du siècle dernier, a servi de résidence au nabob pendant quelque temps. Actuellement il réside à *Luknow*, que l'on écrit aussi *Laknau*, ville ancienne et grande, mais irrégulière et mal bâtie, sur la rivière de Goumty. »

Depuis la chute totale de l'empire du grand-mogol, en 1775, la cour de Laknau est la plus brillante de l'Inde. Trois quartiers séparés font de cette cité trois villes distinctes; l'*ancien quartier*, qui est le plus mal bâti, est habité par les classes inférieures. Le *nouveau quartier*, qui

(1) Journal to Sirinagour, p. 144. (2) *Tiefenthaler*, I, pl. 55, n° 2.

s'étend le long du Goumty et qui a été presqu'entièrement construit sous le règne de Sa'adet-Ali le dernier nabab, renferme un superbe marché et la résidence royale nommée *Ferrâboukch* d'une vaste étendue avec un beau parc sans qu'au reste l'architecture offre rien de remarquable. Ce quartier, entièrement bâti à l'anglaise, est presque exclusivement habité par les Européens et rappelle les villes européennes par l'aspect de ses maisons et leur ameublement. Le *troisième quartier*, séparé du précédent par un ancien bazar, est principalement formé d'édifices religieux dans le style moresque construits par le nabab Asaf-ed-Daoulah et ses prédécesseurs. On cite entre autres monumens l'*Immam-Barrak*, vaste ensemble de constructions, considérées par l'évêque Hébor et lord Valentia comme l'œuvre d'architecture la plus remarquable sous le rapport du plan et de l'exécution : il est orné des plus gracieuses sculptures et des matériaux les plus précieux. Cet édifice comprend la mosquée proprement dite avec le tombeau d'Asaf-ed-Daoulah son fondateur, le *Daouletkanah*, le *Hossein-Bâgh*, le palais commencé par Sa'adet-Ali et resté inachevé; le *Sangi-Dâlâm* ou cour de pierre, et d'autres palais dont les coupoles sont revêtues de lames d'argent doré. La population de Laknau augmente chaque jour et est portée à plus de 300,000 habitans d'après les derniers calculs. Cette ville compte plusieurs fabriques d'indigo : ses environs sont couverts de plantations.

Le roi d'Aoudh possède des équipages somptueux : ses haras renferment environ 2000 chevaux; ses éléphans sont très-nombreux; dans le voisinage de son palais se trouvent un *museum*, une belle collection d'armes et une ménagerie. Dans les jours de cérémonie il ne se montre qu'environné d'un cortége magnifique. Dans l'intérieur de son palais il est vêtu d'un uniforme anglais, et toujours accompagné d'un aide de camp vêtu à l'européenne. Lorsqu'il va

de l'un à l'autre de ses harems il se fait porter par des femmes dans un palanquin doré (1).

A une petite distance de Laknau s'élève le magnifique palais de *Constancia*, dont la construction a coûté au résident, M. le général Claude Martin, environ 3 à 4 millions de francs.

« Sur la rive gauche du Rapty on voit *Gorekpour*, ville grande et dépeuplée, non loin du mausolée de Goseknath, fameux solitaire hindou et fondateur de la secte des Jaghys ; *Balrampour*, très-fréquentée par les montagnards du nord de l'Inde, qui y apportent des queues de vaches et de petits chevaux très-forts. Sur le Goumty nous trouvons *Nimkar*, où une table sacrée, un arbre et plusieurs étangs attirent la vénération des Hindous. *Khyrabad*, ville où l'on fabrique beaucoup d'étoffes de coton, renferme dans son district un lieu vénéré, nommé *Brahmavert*, où Brahma a sacrifié près d'un étang salé.

« Le *Rohilkend*, qui fait partie de la province d'Aoudh, est situé à l'est du Gange, et au pied des monts Kémaoun : il s'appelait anciennement *Kottaïr;* mais les Rohillas, tribu d'Afghans montagnards (qui, en langue afghane, s'appellent *Roh*), après s'être emparés de ce pays, lui ont donné leur nom. Ces Rohillas, guerriers perfides et rusés, mais patiens et appliqués à l'agriculture, entretiennent leur territoire dans un état florissant, et récoltent entre autres beaucoup de grains, de sucre et de tabac; ils s'entendent à l'arrosage des terres, et construisent avec beaucoup d'art des canaux, des aqueducs et des écluses. Avant l'invasion des Rohillas, le Rohilkend faisait partie du royaume d'Aoudh ; il forma ensuite un État indépendant; mais la race des princes Rohillas s'étant éteinte vers la fin du dernier siècle, le pays fut de nouveau réuni à l'Aoudh (2). Il était telle-

(1) Bengal Chronicle. 1830.

(2) *Hamilton :* Historical account of the Rohillas-Afgans, et le Précis sur les Rohillas, IIe vol. des Voyages de Forster.

ment florissant sous ces princes, dit-on, que ses revenus se montaient à la somme de 110 millions de francs, et le changement de gouvernement lui a été si funeste, qu'il ne rapporte plus que 9 millions. Les Rohillas exportent du bois de construction, particulièrement du *sâl*, arbre qui a ordinairement 60 à 70 pieds de tige droite, des sapins, du sucre, des drogues, du gros drap, du tabac et du borax, mais en moindre quantité qu'autrefois. La plus ancienne ville du Rohilkend est *Sombol* ou *Sambhel*, ville entourée de murs en briques, avec un temple révéré des Hindous, mais qui a été changé en mosquée. C'est là qu'à la fin des siècles Vichnou doit renaître comme *Nehalank*, c'est-à-dire l'être sans défauts. *Rampour*, sur la Kosila, offre un palais et quelques belles maisons au milieu d'une réunion de chaumières. *Morad-abad*, la capitale actuelle du Rohilkend, fait un commerce considérable. Autrefois Rampour renfermait 100,000 habitans.

« La province d'*Allahabad* est située au sud de l'Aoudh et au sud-est de l'Agra. Elle comprend l'Allahabad proprement dit, et le *Boundelcond*, que d'autres nomment *Bandelkhand* ou *Dangaya*, habité par des Radjoutas. Cette dernière partie se subdivise en plusieurs autres; la partie orientale s'appelle l'*Adjissing*, et la partie méridionale *Bandhou*. Toute la province d'Allahabad, avec les États de Béhar, Aoudh et autres, formaient anciennement la monarchie des *Prasii*, *Pragiens* ou *Pratches*, dont *Palibothra* était la capitale. C'est ce qui a engagé le savant d'Anville à placer Palibothra là où est actuellement Allahabad, capitale de la province; d'autres recherches plus modernes ont rendu probable qu'il faut en chercher l'emplacement à 425 milles romains plus à l'est, auprès de l'ancien confluent du Gange et du Coussy; enfin, Abel Remusat croit devoir placer Palibothra sur l'emplacement de *Patna*. Quoi qu'il en soit, l'ancienne

Prag, nommée *Allah-abad* par l'empereur Akbar, est, aux yeux des Hindous, la reine des cités saintes. Bienheureux qui peut y trouver son tombeau! le suicide même est excusable lorsqu'il conduit à ce bonheur (1). Cette grande ville est bâtie au confluent du Gange, du Djemnah et du Sirssoty; cette dernière rivière n'est qu'une source qui se perd dans la terre, mais qui est consacrée à Sarasvati, l'épouse de Brahma, la Minerve indienne; aussi les Hindous prétendent-ils que le Sirssoty coule sous terre comme un grand fleuve. Allahabad possède de beaux édifices, des jardins magnifiques, des pagodes fort anciennes, une grande mosquée, l'ancien palais du sultan Khosrou ou Chosroès, et une grande citadelle construite par Akbar (2). Considérablement accrue par les Anglais qui paraissent vouloir en faire leur principale place d'armes dans l'Inde, sa population est d'environ 30,000 âmes.

« Le *Boundelcound* renferme *Thatterpour*, place de commerce, remplie de temples, et peuplée en partie de bérages ou moines hindous, de fakirs et autres dévots; *Panna*, chef-lieu actuel du Boundelcound, ville grande et bien peuplée, aux environs de laquelle il y a des mines de diamans.

« A l'est d'Allahabad et d'Aoudh s'étend la province de *Behar* ou *Bahar*. La partie méridionale est désignée dans les livres sanskrits sous le nom de *Magadha*; et la partie occidentale forme le petit royaume de *Benarès*, qui, sous l'empire des Mogols, appartenait à la province d'Allahabad, et qui, après avoir dépendu quelque temps de celle d'Aoudh, fait aujourd'hui partie de la présidence du Bengale. La province de Bahar est un pays plat et fertile. Elle produit surtout beaucoup de bétel, de salpêtre, d'opium et de borax.

(1) *Ayen-Akberi*, II, p. 35; III, p. 256. — (2) *Tiefenthaler*, I, p. 159-163. *Forster*.

« La capitale du Bahar est *Patna*, appelée aussi *Asymabad*, ville très-grande et mal bâtie, sur la rive méridionale du Gange (1). Dans ses rues étroites et malpropres on voit des maisons vastes et belles s'élever au milieu des masures et des cabanes. Sa population en 1825 était de 323,000 habitans; elle possède de grandes fabriques d'étoffes de coton, d'orfévrerie, d'ouvrages en fer et en bois, de salpêtre et d'opium; dans les environs on voit des champs de pavots blancs (2). Vis-à-vis de Patna, dans une île du Gange, est située *Soummoulpour*, la *Sambalaca* des anciens; car en sanskrit elle est nommée *Ssammalaka*, à cause des jeux publics que l'on y célébrait autrefois en l'honneur des héros indiens. Dans la partie au nord du Gange, nous remarquerons *Hadjipour*, ville considérable vis-à-vis et à 2 lieues de Patna, et *Tirhout*, ville de 2 milles de tour, sur la rivière de Bhagmathi.

« Au midi du fleuve nous trouvons *Bahar*, l'ancienne capitale, qui a laissé son nom au pays, mais qui s'est dépeuplée. *Gayah*, *Gyah* ou *Brahmagéa*, lieu de dévotion très-fameux chez les Hindous, renferme, parmi d'autres pagodes, celle de Ramah. Les Brahmanes montrent dans cette ville l'empreinte du pied de Vichnou; chaque année plus de 100,000 pèlerins viennent augmenter la population qui est de 36,000 âmes. Anciennement on y faisait un grand commerce de perles et de pierres précieuses. La célébrité de ses temples remonte à une époque très-reculée. A quelques lieues de Gayah est un rocher de granite dans lequel on voit taillée une grande caverne et quelques chapelles avec des inscriptions indiennes (3). C'est auprès de *Monghir*, en sanskrit *Mudgogiri*, grande ville autrefois très-commerçante et résidence d'un nabab, que les Afghans construisirent un rempart qui joi-

(1) *Daniell :* Oriental Scenery, n° X. — (2) *Hodges :* Travels in India, t. I. *Legoux de Flaix*, I, p. 358. — (3) Recherches asiatiques, t. I, p. 300.

gnait deux chaînes de montagnes, afin d'empêcher les invasions hostiles. Cette ville est aujourd'hui appelée le *Birmingham* de l'Inde à cause de ses fabriques d'armes et de coutellerie; sa population est de près de 40,000 âmes. A l'est de Monghir, près du Gange, s'élève *Boglipour*, avec une population de 30,000 habitans, la plupart mahométans. On cite ses fabriques de soie et de coton et son collége. Dans une pagode de ses environs, on voit un monument en l'honneur de l'Anglais Cleveland qui civilisa les habitans du pays.

« La province particulière de *Benarès* nous attache par cet intérêt doux et noble que l'étude même imparfaite des lettres et des sciences est en droit d'inspirer. C'est ici le sol classique des Muses indiennes; c'est ici qu'après la destruction de tant de trônes et les invasions de tant de nations étrangères, les Brahmanes conservent encore le dépôt sacré de leurs connaissances et de leurs fables, de leurs idées morales et de leurs superstitions. »

Benarès, la ville savante des Hindous, s'appelle en sanskrit *Varanachi* ou *Varnachi*, mot composé selon M. de Rienzi de *Vara* et *Nachi*, noms de deux ruisseaux. Elle paraît avoir un nom sanskrit plus ancien, c'est celui de *Kachi*. Le lord évêque de Calcutta, M. Heber, la nomme la Rome et l'Athènes de l'Inde. C'est une des plus belles villes de l'Hindoustan.

« Elle est remplie de fondations pieuses, de beaux jardins, de *tanks* élégans et de pagodes anciennes et modernes; on distingue entre autres le temple de *Vissvisha* qui est bâti de pierres rouges et orné de belles sculptures, ainsi que de colonnes superbes (1); ce lieu de dévotion est réputé tellement sacré, que les Hindous se croient obligés de le visiter au moins une fois dans leur vie. On voit dans cette pagode un taureau taillé en pierres, et on y entretient tou-

(1) Voyage de *Hodges*, trad. par *Langlès*, t. II, p. 149-150.

jours un taureau vivant, comme dans le temple d'Apis en Égypte. Mais la pagode est consacrée à *Maha-Deva* ou *Chiva*, qu'on y adore sous le symbole d'une pierre noire, symbole commun à beaucoup de peuples anciens, et qui paraît avoir rapport à l'origine mystérieuse des pierres tombées de l'atmosphère (1). On admire encore à Benarès l'observatoire astronomique fondé par le rajah Djeysing. Il est de figure sphérique, et représente l'Univers. Dans l'intérieur on voit le zodiaque et les autres cercles de la sphère armillaire. La coupole de l'observatoire tourne sur un pivot. Le système astronomique que l'on y voit tracé est le même que celui de Copernic, système anciennement connu et adopté des Indiens. Les instrumens d'observation sont en partie taillés en pierre (2). L'affluence des pèlerins entretient toujours le commerce de Benarès dans un état florissant. On y fabrique de l'indigo et des châles faits avec de la laine ainsi qu'avec le poil d'une espèce particulière de vaches. Les études, toujours florissantes, attirent un grand nombre de jeunes Hindous. Les Brahmânes, à l'instar des philosophes grecs, enseignent les sciences et lettres dans les rues, dans les places et sous les arbres (3). La population de Benarès paraît se monter au-delà de 650,000 âmes, et elle s'accroît continuellement. »

Cette ville est bâtie à la partie convexe de la courbe que le Gange y forme. Son aspect général diffère de celui de la plupart des villes de l'Inde. Le plus grand nombre des maisons sont à trois, quatre, cinq et même six étages : aucune n'en a moins de deux. Les toits fortement inclinés, sont soutenus par des tasseaux gracieusement sculptés, et les façades ornées de balcons et de galeries. La plupart sont enrichies de camaïeux peints des couleurs vives de

(1) *Dalberg*, sur le culte météorique. — (2) Esquisse de l'Histoire des Indes, trad. de l'ang., t. II, p. 24. — (3) *Legoux de Flaix*, t. I, p. 201.

la toile et représentant des hommes, des femmes, des animaux de toute espèce, et les dieux du pays avec leurs formes et leurs attributs divers. On rencontre presqu'à chaque pas des temples, en général petits et disposés comme des niches aux angles des rues et à l'abri des toits. La plupart sont couverts de sculptures de fleurs et d'animaux exécutés avec une perfection qu'on ne saurait assez admirer. Des taureaux apprivoisés et consacrés à *Chiva* circulent librement dans les rues; et des myriades de singes parcourent les habitations, courent sur les toits et font une guerre de tous les instans aux marchands de fruits et de confitures qui, malgré toutes les précautions, ne peuvent toujours soustraire leurs friandises à ces hôtes incommodes. La haute réputation de sainteté dont Benarès jouit dans l'Inde de temps immémorial, attire dans son enceinte une population flottante de pèlerins et de mendians qui semblent en avoir fait leur rendez-vous général. Néanmoins la police y est si bien faite, grâce à un corps d'officiers ou plutôt de gardes nationaux au nombre de 500, appelés *chuprassies*, et qui sont élus par le peuple, que les crimes y sont fort rares (1).

Non contens d'exploiter par eux-mêmes la crédulité des pèlerins, les radjahs hindous ont encore établi des bureaux de religion où leurs *vakils* ou agens font, à leurs places, les ablutions et sacrifices commandés par la religion de Brahma et reçoivent les offrandes. Outre ses académies et ses sociétés scientifiques, Benarès possède un tribunal d'appel, un grand nombre d'écoles hindoues et mahométanes, une *université brahmanique* nommée *vidalaya* dont les professeurs sont payés par le gouvernement anglais. Les fabriques de soie, de coton et de laine; les châles qu'elle

(1) *Reginald Hébert, évêque de Calcutta :* Narrative of a Journey, etc. 1828.

reçoit du nord, les mousselines de Dakka, les marchandises anglaises qui lui viennent de Calcutta en font un vaste entrepôt de commerce, et elle y joint celui des diamans pour lequel elle ne connaît pas de rivale en Asie. Il s'y tient chaque année une grande foire pour les bijoux et les pierres fines. On y fait d'immenses affaires.

Le territoire de Benarès jouit du plus beau climat : le ciel toujours serein n'y est jamais obscurci par le moindre nuage; la rosée de la nuit suffit au sol fertile, où l'on récolte trois moissons par an, et où les arbres se chargent autant de fois des fruits les plus délicieux.

En face de Benarès, sur l'autre rive du Gange, on voit *Rhâmnaghar*, citadelle avec un beau palais que les Anglais ont donnée pour résidence au maha-radjah de Benarès. A 34 milles plus loin, s'élève *Ghazipour*, célèbre par la pureté de son climat et ses jardins de roses dont on distille d'innombrables quantités. Elle a un haras, et à quelque distance on remarque le superbe mausolée de style grec élevé par la compagnie des Indes au marquis de Cornwallis. A *Tchanargar*, ville fortifiée d'environ 15,000 âmes, les Anglais ont établi un hôtel des invalides propre à recevoir environ 1000 soldats réformés de la compagnie. Sur la rive droite du Gange on voit *Mirzapour*, dont la population ne s'élevait en 1801 qu'à 50,000 habitans, et qui aujourd'hui, sous l'influence des établissemens anglais, et par les franchises accordées au commerce, n'en renferme pas moins de 200,000, d'après les rapports les plus authentiques.

« Auprès de Benarès est un village nommé *Cachipour*, où il y avait anciennement une hache fort pesante, suspendue à une corde presque comme dans les guillotines; les fanatiques Hindous accouraient en foule y présenter leur cou et se faire trancher la tête, regardant ce genre de mort comme le plus agréable à la Divinité et comme la voie de

l'éternelle félicité. Ce fait, rapporté par Tiefenthaler, est traité de fable absurde par M. Legoux de Flaix (1); celui-ci, qui est si souvent exagéré, aurait cependant dû savoir que l'on voit encore chez les Hindous des supplices volontaires, sinon aussi cruels, du moins aussi déraisonnables (2), fondés sur des préjugés que la civilisation anglaise n'a pu encore déraciner.

« La ville de *Djinpour* ou *Djouanpour*, pendant longtemps le siége d'un roi mahométan, renferme une citadelle à moitié délabrée, un pont assez bien conservé sur la rivière de Goumty, et qui passe pour l'un des plus beaux de l'Inde, une magnifique mosquée et d'autres monumens.

« Une seule province nous reste à visiter pour atteindre les embouchures du Gange. Le *Bengale* s'étend au nord jusqu'aux montagnes du Boutan; du côté de l'est il est séparé de l'empire des Birmans par des fleuves et des déserts; sur la côte il y a des forêts impénétrables; le sol montagneux, dans le nord et l'est, devient plat dant le sud, et marécageux dans l'espace entre le Gange et l'Hougly. La côte se hérisse d'écueils et de bancs de sable. Le Bengale est si bien arrosé, si fertile et si riche par ses productions et par l'industrie des habitans, que tous les fléaux ont en vain conspiré à le dépeupler; il reste toujours dans un état florissant : c'est que la terre n'a point cessé d'y produire en quantité du riz, du froment, du sucre excellent, du coton, de l'indigo, du bois de santal, de l'opium, du poivre long, des noix d'arec et beaucoup d'autres productions, recherchées avidement par les nations européennes, asiatiques et océaniques, et transportées avec la plus grande facilité jusqu'aux bords de la mer, par le moyen des fleuves, rivières et canaux dont cette province est

(1) *Legoux de Flaix*, t. I, p. 202. — (2) Voyez entre autres *Solvyns*, sur les Hindous, t. I, planche représentant la fête de Jaggrenant.

entrecoupée; ce pays abonde d'ailleurs en bétail, en brebis, en porcs, en volaille et en poissons. Ajoutons à cela son heureuse position, qui lui garantit une sûreté continuelle.

« La situation naturelle du Bengale, dit Rennel, met ce pays à l'abri des attaques des ennemis étrangers. Au nord et à l'est il n'a point à craindre des voisins belliqueux; d'ailleurs il est défendu de ce côté par une barrière formidable de montagnes, de rivières, et des landes immenses qui arrêteraient l'ennemi le plus intrépide; au sud il a pour boulevart des côtes inabordables à cause des bas-fonds, et couvertes de forêts impénétrables; quoique leur étendue soit de près de 100 lieues, il n'y a qu'un seul port, dont l'accès même est très-difficile. Ce n'est donc que du côté de l'ouest que le Bengale pourrait craindre quelques attaques, et même sa barrière naturelle est encore assez forte de ce côté. » Ce raisonnement de Rennel n'empêche pas que le Bengale ne puisse être très-facilement envahi par une armée qui, accompagnée d'une flottille, descendrait le Gange. Une puissance européenne établie à Kachemir ferait bientôt trembler Calcutta.

« La capitale du Bengale et de toutes les possessions anglaises dans l'Inde, c'est *Calcutta*, ville située sur l'Hougly, à environ 30 lieues de la mer; c'est le siége du gouvernement général et de la première présidence. Calcutta a été bâtie au commencement du XVIIe siècle, sur l'emplacement du bourg de Govindpour, dans une contrée marécageuse et remplie de bois. La ville, y compris le faubourg de Thouringhi, compte actuellement 60 à 70,000 habitans (1). Mais en comprenant avec la ville un circuit de 20 milles, les environs de Calcutta sont si peuplés qu'on peut évaluer le nombre des habitans à 2,300,000 (2). La ville est divisée en

(1) M. Legoux de Flaix lui en donne 1,200,000, nombre évidemment exagéré. — (2) *Rienzi* : Statist. de l'Inde en-deçà et au-delà du Gange.

deux quartiers, la Ville Noire et le quartier du Gouvernement. C'est dans ce quartier, appelé *Thouringhi*, qu'habitent les Européens, particulièrement les Anglais, qui y ont construit un grand nombre de belles maisons, dont quelques unes d'architecture grecque. La population européenne est de 15,000 âmes (1). Le premier fort, bâti par les Anglais en 1696, a été converti en hôtel des douanes : c'est là que l'on trouve la fameuse prison connue sous le nom de *Trou Noir*, où le soubah Sâradjaed-Daouhlah, après s'être emparé du fort, fit renfermer la garnison, forte de 146 hommes, dont 123 périrent misérablement, la nuit d'après leur emprisonnement, de chaleur et de soif. Vis-à-vis de cette affreuse prison s'élève une pyramide, monument de la cruauté du soubah.

« Les forêts et les marais qui environnent cette capitale en rendent l'air un peu épais, et les routes qui y conduisent fort mauvaises. Peu d'endroits offrent un aspect aussi brillant que la grande rue de Calcutta vers le soir; les équipages multipliés se surpassent les uns les autres en richesse et en éclat. La table des grands est pourvue de tous les vins précieux des climats lointains; de nombreux domestiques remplissent leurs hôtels et préviennent leurs moindres désirs; leur vie se passe en festins somptueux, en promenades, en courses de chevaux, en parties de chasse. »

Calcutta paraît devoir son nom à un village appelé *Calyeutta*, qui possédait un temple consacré à la déesse *Caly*, et qui a disparu lors de la construction de la ville. Les habitations qui se trouvent sur les différentes routes qui conduisent à celle-ci, dans l'espace de quelques milles, sont couvertes de chaume ou de bambou; la plupart sont précédées de petites galeries construites également avec des bambous et des nattes. Les habitations des Hindous et Mu-

(1) *Rienzi* : Statist. de l'Inde en-deçà et au-delà du Gange.

sulmans de la classe moyenne sont bâties en briques, ont des toits plats et de très-petites fenêtres. La *Ville Noire*, renfermant des bazars ruinés, et des maisons semblables à celles qui se trouvent sur la route, est habitée par la classe des pêcheurs, des ouvriers, etc. L'aspect du quartier du gouvernement offre, selon l'évêque Héber, une ressemblance frappante avec Saint-Pétersbourg. Toutes les maisons ont des façades de palais, et l'aspect misérable de la Ville Noire fait encore ressortir l'opulence de ce riche faubourg, habité par le gouverneur, les Anglais et les Européens. Parmi les principaux monumens, on remarque le palais du gouvernement, le plus beau de la ville, spacieux et d'une superbe architecture; la cour de justice, l'hôtel-de-ville, les deux églises anglicanes, celles des presbytériens et quelques uns des temples consacrés aux autres cultes. On doit citer, parmi les établissemens d'utilité publique, les fontaines, les marchés, les hôpitaux, etc. Les temples hindous et les mosquées sont loin de mériter les mêmes éloges. Ces établissemens sont, en général, petits, mal bâtis, bas; et les bazars, si beaux en Perse et dans l'Asie ottomane, sont ici mesquins et dégarnis, et n'offrent aucun abri. C'est auprès de Calcutta qu'est bâti le fort William, le plus vaste et le plus régulier de l'Inde: les hommes de l'art admirent son arsenal, sa fonderie de canons et ses vastes casernes.

Quoique habitée principalement par des Hindous et par d'autres Asiatiques, Calcutta offre les institutions et les amusemens de la plupart des grandes villes de l'Europe. Elle compte un grand nombre d'établissemens scientifiques : *le collége sanskrit*, *le Médressé* ou *collége mahométan*, *le collége épiscopal*, le gymnase, l'Académie arménienne, l'école du commerce, celle des jeunes filles indiennes, et nombre d'autres maisons destinées à l'instruction. Parmi les corps savans, on doit citer la Société asiatique et la Société de médecine et de phrénologie. Ces deux sociétés pu-

blient des Mémoires importans : leurs nombreux travaux, justement appréciés, sont recherchés en Europe. On doit encore citer le théâtre, la loge maçonique, et le jardin de botanique, le plus bel établissement de ce genre qui soit hors d'Europe, et qui renferme les végétaux les plus rares. Calcutta compte plusieurs imprimeries : on y publie 11 journaux, dont 4 en bengali et 2 en persan. Le port, formé par le bras de l'Hougly, peut contenir des bâtimens de 500 tonneaux, et présente l'aspect d'une forêt de mâts portant les couleurs de toutes les nations. Le mouvement des quais répond à tout cet attirail, et l'on traite sur cette place des affaires aussi importantes que sur les principaux marchés européens. L'importance toujours croissante de cette capitale a fait sentir au gouvernement anglais la nécessité d'un chef religieux, et, depuis quelques années, il en a fait le siége d'un évêché anglican dont la juridiction s'étend sur toutes les églises de cette religion établies dans l'Hindoustan.

Barrakpour, gros village bien bâti, à quelques milles de Calcutta, sert de garnison aux troupes de la province de Bengale. *Sirampour*, qui, pendant les premières années de la dernière guerre entre la France et l'Angleterre, avait dû, à la faveur de son pavillon neutre, l'avantage de devenir une des principales villes de commerce de cette côte, est bâtie presque en entier à l'européenne, sur la rive droite de l'Hougly, vis-à-vis Barrakpour. Elle renferme environ 13,000 habitans, et est le siége du gouvernement danois dans l'Inde. C'est dans cette ville que se sont établis les *missionnaires baptistes*, qui, sous la direction du docteur Carey, ont publié, dans ces derniers temps, des traductions de la Bible dans les divers idiomes indiens et orientaux. L'objet de leur mission était uniquement de convertir les Hindous à la religion chrétienne; mais bientôt ils ont pris une direction scientifique, établi leur imprimerie, institué un col-

lége où sont reçus, non seulement les indigènes chrétiens, mais encore les jeunes gens qui suivent les religions brahmanique et mahométane. Une société publie, à Sirampour, les transactions de la *Société agricole et horticole de l'Inde.*

A vingt milles plus loin environ, sur la rive droite de l'Hougly, s'élève *Chandernagor,* ville régulière et bien bâtie, avec des maisons blanches et des toits plats. Les Anglais ne l'ont cédée à la France qu'à condition qu'on ne relèverait pas les ruines des fortifications. *Hougly*, ville si importante au XVIe siècle, alors que toutes les nations commerçantes de l'Europe y avaient établi des comptoirs, a, comme Chandernagor, perdu toute son importance.

Dakka, long-temps capitale du Bengale, aujourd'hui siége d'une cour d'appel, est bâtie sur la rive gauche du Bori-Gange (vieux Gange). Ses manufactures sont encore celles où l'on fabrique les plus belles mousselines de l'Inde. On porte sa population à 150,000 âmes. *Mourchid-abad*, siége d'une cour d'appel, est une ville très-industrieuse avec 16,000 habitans. Non loin de là, *Kassim-bazar*, célèbre par ses riches fabriques de tissus, est regardé comme le port de Mourchid-abad. *Burkampour* est l'une des six grandes stations militaires de l'Inde.

Malda, à 62 milles plus loin, a été construite sur les ruines de Gour, et renferme un grand nombre de fabriques de soie. Sa population est évaluée à 18,000 âmes. *Gour*, si célèbre dans les fastes de l'Inde, était bâtie sur les bords du Gange, et occupait, avec ses faubourgs, une superficie carrée de 60 milles anglais. Des murailles de 80 pieds d'élévation indiquent l'emplacement de son *palais*. Les remparts de la citadelle sont encore debout. On distingue parmi ses ruines, des temples, des mosquées, des palais et des tombeaux. Sur le vaste emplacement qu'occupait cette ville se trouvent aujourd'hui plusieurs bourgs et des forêts peuplées de bêtes féroces.

« Visitons maintenant les contrées qui, renfermées dans une double enceinte de montagnes, séparent les plaines du Gange du plateau du Tibet. En commençant du côté de l'ouest, nous rencontrons le district de *Gorwal*. Cette magnifique vallée, arrosée par les rivières de Bhagiraty et Alakananda, se compose de cinq plaines; celle du centre s'étend au-delà du Gangoutri, ou la première chute du Gange. La plaine centrale renferme la capitale du pays, nommée *Sirinagor*, qui n'a que 500 maisons. Au sud, on voit la plaine de *Doun*, qui touche au Rohilkend, petit pays qui doit son nom à la tribu des Rohillas. Le Sirinagor, anciennement tributaire de l'empereur de Delhi, du moins en grande partie, s'est vu forcé, depuis la chute du trône du Mogol, à payer un tribut au radjah de Gorkha; les Sekhs exigèrent également un tribut de la contrée de Doun. Aujourd'hui le Sirinagor appartient aux Anglais. On nomme encore parmi les villes, *Dewaprayagor* ou *Diprag*, avec un temple célèbre que les Brahmanes prétendent exister depuis 10,000 ans (1), et *Bhadry-nath*, dont le nom signifie *Dieu de la pureté*, et qui est un lieu de pèlerinage. Au nord-est de Sirinagor s'étendent les vallées du canton de *Badrikasram*, dominées par de petits seigneurs brahmanes. *Kidar-nath* est le principal endroit : c'est un temple situé sur le versant méridional des monts Himâlaya, dans un lieu presque inaccessible.

« Au district de Sirinagor succède celui de *Kemaon*, qui tire son nom des montagnes qui la traversent et qui sont une continuation de la chaîne de Sioualik. On le divise en trois cantons; ce sont ceux de *Katur* ou *Almora*, *Kamaon* et *Doty*. Une portion du Gorwal faisait anciennement partie de l'empire mogol. *Almora* renferme un très-modeste palais de résidence (2). Mais les scènes de la

(1) *Hardwick* : Journey to Sirinagor. — (2) *Tiefenthaler*, I, tab. 3.

nature mériteraient d'être examinées; la rivière de Gogra, après avoir formé un lac très-alongé, nommé le *Kanal*, passe avec violence entre sept montagnes, dont elle détache souvent les rochers. Près de *Dipael* ou *Dipal*, une petite rivière naît de trois sources qui jaillisssent dans autant de cavernes volcaniques, d'où il sort du vent, de l'eau et des flammes.

« Le royaume de *Neypal*, d'abord indépendant, puis tributaire du Gorkha, passa sous la protection de la Chine, et redevint sujet du radjah de Gorkha. Il s'étend en-deçà et au-delà de la rivière de Konki, entre les deux chaînes de l'Himâlaya. C'est une plaine très-fertile et entourée de montagnes qui offrent de toutes parts un amphithéâtre verdoyant, semé de villes, de villages, et couronné dans le lointain par des neiges perpétuelles. Le climat varie selon l'élévation, et on a vu des armées périr en partie de froid à cette latitude méridionale (1). Le sol produit abondamment du riz, du coton, du poivre, du gingembre, des raisins et diverses espèces de fruits; on exporte encore du miel et de la cire. Les éléphans et les singes habitent en grand nombre les forêts; les buffles abondent dans les vallées; on y voit des moutons à quatre cornes (2). Les mines donnent du fer excellent. »

Il est partagé en 9 districts, le Neypal, le pays des 24 radjahs, celui des 22 radjahs, le pays des Kirâts, le Makwanpour, le Khâtang, le Tchayenpour, le Saptaï et le Morang.

« A l'est du Kemaoun s'étend, sur 70 lieues de long et 50 de large, le *Gorkha*, contrée montagneuse peu connue, qui n'a jamais été entièrement soumise. Tributaire d'abord des empereurs mogols, et puis du royaume de Neypal, elle

(1) *Kirkpatrick*, account of the Kingdom of Nepaul, p. 215-216 (Londres, 1811). — (2) *Buchanan* : Relation inédite, déposée aux archives de la comp. des Indes anglaise.

parvint à secouer le joug et à s'emparer du Neypal même. Partagée en un grand nombre de petites principautés, on la désigne aussi sous la dénomination de *territoire des vingt-quatre radjahs;* mais ces seigneurs paraissent se trouver aujourd'hui dans un état de vasselage. La capitale, *Gorkha* ou *Gor*, est le siége d'un radjah. Ses palais sont des cabanes de roseaux couvertes de chaume. Un autre radjah demeure à *Choumlah*, ville située auprès de la frontière du Grand Tibet, sur une montagne dont le sommet est toujours caché sous la neige. Enfin, d'autres villes sont occupées aussi par des radjahs : telles sont *Argha*, *Galcot* et *Malebom* ou *Dhorali*, cité peuplée et commerçante.

Le *Chilli* ou *Tchilli*, plus connu sous le nom de *pays des vingt-deux radjahs*, est situé au nord du précédent. Parmi ses villes, du reste peu connues, nous citerons *Garioudon* ou *Kerton*, que les Anglais nomment *Gordon*, sur la Gograh; elle est entourée de remparts, et les Chinois y ont un fort.

Le *pays des Kirats* ou des *Kiratas* comprend plusieurs vallées des monts Himâlaya. Ce peuple, autrefois guerrier, maintenant agriculteur, paraît être d'origine tatare. Sa plus importante cité est *Khansa*.

La ville principale du Neypal, *Katmandou*, le *Goungoulpatan* des anciens livres, le *Yendaïse* des Parbatties, et le *Kathipour* des montagnards, qui, jusqu'en 1768, n'était que la capitale du Neypâl proprement dit, est devenue depuis cette époque la résidence du roi. C'est une ville de médiocre étendue, sans monumens, bâtie dans une agréable vallée, arrosée par le Bichenmatty. Ses rues sont étroites et tortueuses, et les maisons irrégulières en général sont très-élevées; plusieurs ont jusqu'à quatre étages. Les temples dédiés à Bouddha y sont très-nombreux et d'une grande magnificence. Sa population paraît être de 20,000 âmes. *Lalita-Patan*, près de la rive gauche du Bagh-

matti, est mieux bâtie et compte 25,000 habitans. C'était l'ancienne résidence des princes de Gorkha.

« La ville de *Kirthipour*, très-forte, résista, en 1768, au radjah du Neypal, qui, animé d'une vengeance barbare, fit couper le nez aux habitans, et, afin de perpétuer la mémoire de son atrocité, ordonna que la ville portât désormais le nom de *Naskatapour*, la cité des gens au nez coupé. Depuis cette époque elle n'a plus que 6000 habitans.

« Le *Mokvanpour* ou *Makwanpour*, qui est gouverné par un radjah indépendant, est borné au nord et au nord-est par le Neypal proprement dit. On y trouve, à *Chimangada*, des ruines d'une antiquité remarquable. La ville de *Makvanpour* est une petite forteresse située sur une montagne, à 6 lieues au sud de Katmandou. »

Au sud-est de Mokvanpour est la principauté de *Morang*, pays boisé, dont le climat est malsain. Le chef-lieu est *Vidjayapour*, que défend un fort.

Le *Khatang*, borné au nord par le Tibet, est compris entre l'Himâlaya et les monts Lama-dang-ra, riches en cuivre et en fer. Il est peu peuplé, et gouverné par un soubab qui réside dans la forteresse de *Hïdang*.

Le district de *Tchayenpour*, pays riche et fertile, porte le nom de son chef-lieu, petite ville commerçante, défendue par un fort. Enfin le *Saptaï*, borné au nord par le Khatang, et à l'est par le Morang, a pour chef-lieu *Naragari*.

« La population du Neypal, estimée à 2,500,000 individus, se compose d'Hindous, de la caste des Brahmanes ou de celle des Radjepoutes, attachés à leur ancienne religion; de montagnards appelés *Porbottis*, parmi lesquels on remarque les *Bhottoas*, tribu idolâtre qui se rase toute la tête; et de *Niouars*, race probablement tibetaine, ou, selon d'autres, chinoise (1). Les Niouars adorent jusqu'à

(1) Quarterly Review, t. II, p. 318. *Kirpatrick*, p. 187.

2733 dieux et déesses; ils mangent la chair des bœufs, et se livrent à l'agriculture ainsi qu'aux arts. Ils réussissent à fondre de grandes cloches, à faire du papier, de la bonne coutellerie, de grosses étoffes de laine; ils sont excellens charpentiers. Leur langue, dont il y a plusieurs dialectes, ne saurait rester long-temps inconnue, puisque, parmi les livres de la Propagande, il en existe un en langue *niouarse*, qui sans doute attirera l'attention des savans (1). Parmi les usages singuliers des Neypaliens, on cite celui de faire accompagner les princesses par une garde de femmes armées.

« La *principauté de Sikkim* est régie par un prince tibetain, allié des Anglais. Elle est limitrophe du Neypal. Outre *Sikkim*, qui en est le chef-lieu, on y remarque *Nagarkote*, passage célèbre et important.

« Telle est la série des contrées montagneuses qui séparent le Tibet de l'Inde britannique. »

(1) *Adler :* Voyage pour la critique de la Bible, p. 171 en allemand. *Nevairo* est évidemment synonyme de *Newar*.

LIVRE CENT QUARANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Inde ou Hindoustan. — Description spéciale du Dékhan, ou de la presqu'île en-deçà du Gange.

« Au sud de l'Hindoustan propre, s'étend une belle et fertile péninsule, nommée généralement le *Dékhan*, selon les uns parce qu'elle est au midi (1), et selon d'autres, d'après sa position, *Daxine*, ou à main droite : c'est sa situation pour ceux qui regardent le soleil levant.

« Cette dénomination a été prise dans divers sens ; le plus étendu paraît avoir été le plus ancien; car il est certain que toute la péninsule faisait partie du *Pounyabhoumi* ou de la terre sainte des Brahmanes. Elle est remplie d'antiques lieux de pèlerinage. Aussi loin que la tradition ou l'histoire remonte, elle fut habitée par les Hindous. A l'époque où les Pouranas furent composés, elle était divisée, ainsi que le reste de l'Hindoustan, en un nombre infini de petites principautés.

« Les cinq grandes nations qui peuplent et cultivent cette contrée sont appelées collectivement les cinq *Draviras*. De leur nombre les *Gourjanas* ou *Goujers* semblent s'être réunis aux autres, par des circonstances maintenant inconnues. Les *Mahrattes* et les *Telingas* sont toujours des nations nombreuses et puissantes, occupant les parties occidentale et orientale de la péninsule du nord. Ils étaient bornés au sud par les *Carnatas* ou *Cannaras*, qui s'étendaient jusqu'aux deux côtes. Les *Tamoulas* ou les *Draviras*, proprement dits, demeuraient à l'extrémité méridionale.

(1) Du sanskrit *dékhan*, qui signifie *sud*.

Cette division de peuples, marquée par la diversité du langage et de l'écriture, et consacrée par une religion qui défend le mélange des castes, a résisté au choc des conquêtes, aux caprices des tyrans, et même à l'intolérance de la bigoterie mahométane. On peut, en effet, rencontrer dans les limites de chacun de ces peuples un certain nombre des autres, qui ont été engagés à émigrer par des motifs d'intérêt, ou obligés de fuir par la cruauté de quelque conquérant; mais leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leurs cérémonies religieuses et nuptiales, attestent à la fois leur origine et le caractère de stabilité attaché à toutes leurs institutions.

« Les conquêtes et les révolutions politiques firent varier les limites et l'importance respectives des royaumes formés dans la péninsule. Celui dont au XVe siècle *Vija-nagara* ou Bisnagar était la capitale, porte spécialement le nom de Dékhan dans les écrits des Portugais, des Arabes et des Turcs; il comprenait les provinces de Khandeïch, d'Haïder-abad, de Daoulet-abad, de Visiapour, de Golconde et une partie du Bérar. On l'appelait aussi le royaume de *Narsinga*, d'après un titre que prenaient les souverains. Ayant conquis une partie de ce royaume, et notamment le Daoulet-abad, les empereurs mahométans ou les grands-mogols le firent appeler *gouvernement* ou *vice-royauté de Dékhan.* Cette province s'agrandissait ou se rétrécissait selon la fortune des armes. Enfin le vice-roi ou *nizam* du Dékhan, ayant profité de la faiblesse de ses maîtres pour se rendre souverain, créa un Etat indépendant, aujourd'hui vassal de l'Angleterre, et qui prend aussi le nom spécial de *Dékhan.*

« Grâce à ces sortes de changemens, les noms de province, aujourd'hui les plus connus dans la géographie du Dékhan, sont tantôt ceux de gouvernemens mogols, tantôt ceux des royaumes indigènes ou musulmans, et quelquefois ceux des anciennes tribus. Sans plus de discussion, il

faut remarquer les suivans. Le *Kandez* ou *Khandeïch* s'étend sur la lisière de Malvah jusqu'au *Baglana*, pays qui comprend une partie de la chaîne occidentale des Ghattes. L'*Aureng-abad*, avant le règne d'Aureng-Zeb, nommé *Daoulet-abad*, et plus anciennement le royaume de *Déoghir*, renferme les contrées situées sur le cours supérieur du Godavery. Le *Visiapour* ou *Bedjapour* s'étend sur les bords de la Kistna ou Krichna. A l'ouest de ces trois anciens gouvernemens, le *Konkan* est formé des pays littoraux depuis Daman jusqu'à Goa. On comprenait sous le nom de *Telingana* les États situés entre les rivières de Godavery, Krichna et Gondegam; ce nom a cédé la place à celui de *Golconde*, et après la chute de la capitale de ce nom, à celui de *Haïder-abad*. Le territoire de l'ancien radjah de *Bider* s'étend entre Haïder-abad et Bedjapour. Le *Bérar*, appelé anciennement *Magnadesham*, est situé vers les sources du Nerbouddha, du Mahanady et du Baïn-Ganga. La partie septentrionale du Bérar, qui est la plus montagneuse, s'appelle *Gandouana*, du nom d'une nation à demi-sauvage, les Gands. La province d'*Orissa* ou d'*Oryçah* est située sur le golfe de Bengale et s'étend depuis l'ancien royaume de Telingana jusqu'au Bengale; son nom s'écrit aussi *Oriah*, et c'est le pays d'*Utkala* des géographies sanskrites (1). En descendant la côte, on trouve le *Karnatik* qui s'étend jusqu'au pays de Mysore ou Maïssour et la rivière de Pal-aur. Le *Coromandel*, entre le cap Kalymere et l'embouchure de la Krichna, s'appelle proprement, selon le P. Paulin, *Tchoro-Mandalam*, pays du millet; d'autres aiment mieux retrouver dans *Tchoro-Mandalam* le nom de l'ancien peuple des *Soræ* (2). Entre le Coromandel, les rivières de Kavery et les monts Ghattes, est situé le pays de *Madouré*. Le *Koïm-*

(1) *Wahl*: Ostindien, II, p. 618. Comparez *Colebrooke*, Asiat. Researches, t. V, n° 22. — (2) *Idem*, ibid., p. 630. Comparez *Anquetil*, Recherches, I, p. 28 *sqq*. *Tiefenthaler*, II, p. 81.

bettour et le *Maïssour* ou Mysore sont limitrophes du Karnatik : on les comprend même quelquefois sous cette dénomination générale. Tous les géographes ne donnent pas la même étendue à la côte du *Malabar;* les uns appliquent ce nom à toute la côte occidentale de la presqu'île; les autres le bornent, avec plus de raison, au pays situé entre le cap Comorin et le cap Dilly. Enfin le *Kanara* commence au Malabar et finit aux Ghattes et au *Konkan.*

« Les divisions politiques actuelles diffèrent encore de celles-ci ; elles comprennent les présidences anglaises, et ce qui reste des anciens États des Mahrattes, tels que ceux du Nizam ou royaume de Dékhan, celui de Mysore, celui de Nagpour, et une foule de petites principautés. L'Hindoustan, et surtout le Dékhan, méritent autant que l'Allemagne le surnom de *Croix des Géographes;* aussi les compilateurs de géographies anglaises ont-ils pris le parti commode d'en négliger entièrement la topographie. Nous tâcherons d'indiquer au moins les traits principaux d'une contrée aussi intéressante.

« Les *Mahrattes* méritent de fixer un instant l'attention. Ce peuple, encore inconnu aux Européens il y a cent ans, et qui n'avait aucune place distincte sur nos cartes géographiques du milieu du dernier siècle, a possédé jusqu'en 1818, après avoir renversé l'empire du Grand-Mogol, le plus vaste État libre de l'Inde. Ils descendent de la dernière caste hindoue, et sont divisés en trois tribus; ce sont celles des fermiers, des bergers et des vachers. Leur nom originaire paraît être *Maha-Raschtra*, les grands guerriers. Les montagnes des Ghattes occidentales renfermaient une province *Mehrat* ou *Mahrat*, province que les cartes d'Arrowsmith ne marquent point, et qui, selon quelques auteurs, est le pays natal de cette nation (1). Ils furent de tout temps

(1) *Orme*, cité par *Wahl*, II, 383.

liés avec les pirates de la côte occidentale, et portaient aussi le nom de *Ganim* ou brigands (1).

« Les Mahrattes, cultivateurs et guerriers, n'ont aucune notion des lettres; ce sont les Brahmanes qui ont la direction des affaires politiques. Les Mahrattes ont une petite taille et sont généralement mal faits. Leur constitution, très-remarquable, présente, selon M. Tone (2), une république militaire, composée de radjahs ou de chefs indépendans les uns des autres, à la tête desquels était le *peichwa*, qui était lui-même réputé un ministre du grand radjah; mais le pouvoir de celui-ci n'était plus que titulaire. Le peichwa possédait peu de territoire; ses revenus annuels, composés principalement de contributions, ne s'élevaient pas au-dessus de quatre crores de roupies. Toutes les charges à sa cour étaient héréditaires; les grands fonctionnaires opprimaient le peuple, et surtout les provinces conquises, et en tiraient des sommes énormes. Ces vexations dépeuplaient le pays et y répandaient la misère. « Je ne crois pas, dit M. Tone, qu'on puisse citer dans l'univers un gouvernement moins capable de protéger les sujets que le système vague et incertain des Mahrattes, ni une administration plus rapace, plus corrompue, moins stable et moins propre à procurer du bonheur aux particuliers et de la tranquillité à l'Etat. C'est à cela qu'il faut attribuer le malheur extrême du peuple, l'oppression, la pauvreté et la famine qu'il éprouve, et auxquelles ce pays semble dévoué. » Les forces réunies des Mahrattes dans le Dékhan seul se montaient, dans la guerre contre le Nizam ou Nidzam, en 1794, à 200,000 hommes. Un camp mahratte, remarque M. Tone, se forme sans ordre et sans régularité;

(1) *Anquetil :* Oupnekhat, t. II, p. 774.

(2) *Tone :* Aperçu de la Constitution politique de l'empire des Mahrattes, traduit dans les *Annales des Voyages*, tome V. *Chambers*, sur les Mahrattes, dans les *Recherches asiatiques*.

il occupe toujours une grande étendue de terrain. Quand la tente du prince est dressée, on place en face le grand bazar, où l'on expose en vente toutes sortes de marchandises; on y porte tous les objets des arts et du commerce. Le chef tire toujours de son bazar un produit considérable. Chaque marchand, chaque particulier qui veut exercer une profession, paie un droit qui est d'environ 5 roupies par mois. Les danseuses, dont plusieurs centaines suivent toujours un camp, sont aussi soumises à ce droit. Il en est de même des filous, dont un très-grand nombre accompagne l'armée sous la protection du prince. La cavalerie mahratte fait des marches très-longues, et supporte de très-grandes fatigues; on donne aux chevaux de l'opium pour les rendre plus alertes. Les armées sont accompagnées d'une espèce d'hommes particulière, les *vanjaris;* ce sont des marchands ambulans qui vivent en troupes, et vendent aux armées des grains, fabriquent de grosses toiles, et rapportent sur leurs bœufs diverses marchandises.

« Les États des Mahrattes étaient de deux espèces; les uns occupés et régis par eux, les autres seulement tributaires. Nous avons parlé des pays qui leur étaient soumis dans l'Hindoustan; il nous reste à faire connaître leurs possessions dans le Dékhan.

« *Les Etats* dits *du Peichwa* en formaient une grande partie, mais ils étaient partagés entre le Peichwa et divers princes mahrattes qui n'obéissaient qu'à la force et à la fortune. Les provinces très-morcelées que possédait immédiatement le Peichwa, s'appelaient aussi le *Pounah*, du nom de la capitale, qui l'était en même temps de tous les États mahrattes en général. Elles ont été conquises par les Anglais et font partie aujourd'hui de la présidence de Bombay.

« *Pounah* est située dans la province d'Aureng-abad, à 30 lieues de Bombay, au confluent de la Mouta et de la Moula. Elle est bien peuplée, mais mal bâtie; les maisons

en sont de briques ou d'argile. Du reste, il n'y a ni beaux édifices, ni grands jardins, ni même un pont sur la rivière qui la traverse. *Sâtarah* ou *Setarah*, l'ancienne capitale des Mahrattes, est aujourd'hui la capitale d'un petit royaume tributaire. Le radjah s'y est fait bâtir un beau palais. La citadelle, située sur une montagne, est une des plus fortes places de l'Inde. Ce petit Etat renferme aussi *Ponderpour*, ville populeuse et bien bâtie; la forteresse de *Merritch*, qui renferme environ 10,000 habitans, et *Mahabillysir*, située sur une montagne des Ghattes.

Visiapour ou *Bedjapour*, autrefois la magnifique et florissante capitale d'un royaume musulman, est aujourd'hui chef-lieu d'un district anglais du même nom; on voit au loin les ruines de ses cinq faubourgs habités par des marchands. Les constructions qui subsistent encore l'ont fait surnommer par M. Mackintosh la *Palmyre du Dékhan*. Une partie de la ville est inhabitée, quoique parmi les bâtimens qui restent encore debout, plusieurs soient assez bien conservés pour servir d'habitation. On y visite le *mausolée du sultan Ibrahim II*, l'un des plus beaux de l'Inde; et le *Makbara*, ou mausolée du sultan *Mohammed-Chah*, dont la construction a coûté 42 ans de travail. Ce superbe monument est surmonté d'une coupole dont le diamètre n'est que de 10 pieds plus petit que celui de la coupole de Saint-Pierre à Rome.

Bisnagar ou plutôt *Vijayanagara*, dont les restes imposans surpassent en magnificence et en étendue ceux des autres villes hindoues, est séparée en deux parties distinctes par la Toumbodrâh. Les ruines situées sur la rive septentrionale portent le nom d'*Annag-oundy*, et offrent peu d'édifices, mais elles sont seules habitées et dépendent immédiatement d'un radjah descendant des riches souverains de Narsinga. Cette ville fut fondée en 1344; aux XVe et XVIe siècles, elle était déjà comptée parmi les plus opulentes

de l'Inde, et elle donnait son nom à un royaume. Les Etats de Tandjore et de Mandoura lui étaient soumis. Ses murailles d'enceinte, formées d'énormes blocs de granite, sont encore debout, et les rochers qui bordent la rivière sont couverts d'inscriptions et de sculptures représentant des sujets tirés de la mythologie hindoue. Les rues, en général spacieuses et régulières, sont pavées d'énormes blocs de marbre. L'une d'elles, bordée de colonnades, a 100 pieds de largeur et 1 mille de longueur. Parmi les édifices les plus remarquables, on cite le temple de Wittoba, le mieux conservé et le plus régulier de la ville. Le *grand temple de Mahadeva*, dont la façade a 160 pieds d'élévation, est formé de dix étages superposés.

« On peut remarquer dans les environs de Bisnagar *Mirdchy*, autrefois grande ville munie d'une bonne citadelle; *Rayboug*, qui fait un important commerce de poivre; *Outore* près de laquelle on trouve des diamans; *Carore*, forte citadelle avec vingt-quatre tours, non loin de la rivière de Garpurba (1), et qui est probablement ce *Currura* jadis fameux par ses mines de diamans.

« Plus au nord, les Mahrattes possédaient *Aureng-abad*, ville appelée anciennement *Karkhi*, mais rétablie par Aureng-Zeb, dont elle porte le nom. Ce souverain en fit sa résidence et y construisit un superbe palais, entouré de murs, et un magnifique mausolée de marbre en l'honneur de sa fille (2). En 1825, M. Hamilton estimait la population à environ 60,000 âmes. La province d'Aureng-abad, riche en denrées, fait la récolte du riz au mois de mars; elle nourrit des moutons sans cornes, plus gros que nos ânes (3).

« *Ellora* était autrefois une ville fameuse par ses pagodes; elle est bâtie au pied d'un rocher, où l'on a taillé, pendant l'espace de deux heures de chemin, trois galeries sou-

(1) *Tiefenthaler*, 1, 362. — (2) *Ibid.*, p. 343. (3) *Thevenot :* Voyage aux Indes, ch. XLIII, p. 212-216.

terraines l'une au-dessus de l'autre, offrant en quelque sorte un panthéon de toutes les divinités indiennes. Les sculptures innombrables, les frises, les colonnes, les chapelles presque suspendues en l'air, tout y respire un goût déjà très-raffiné (1), et atteste un travail immense. »

Ces galeries, ces temples et ces sculptures peuvent rivaliser avec ce que les Égyptiens nous ont laissé de plus parfait en ce genre. M. Erskine distingue ces constructions en trois classes : celles du midi appartiennent à l'architecture bouddhiste; celles du nord doivent être attribuées à des Djaïnas ou peut-être à des Bouddhistes; enfin celles du milieu, qui comprennent le grand temple de *Kaïlas*, sont incontestablement brahmaniques. Cet édifice occupe une circonférence de 500 pieds et en a 100 d'élévation.

« Non loin d'Ellora, *Rozah* (Rowzah), est connue dans toute l'Inde par ses tombeaux de saints et par la salubrité de son climat, que recherchent les Anglais et autres Européens malades à Bombay. Parmi ses tombeaux, on cite celui de *Bourhan-ed-dîn*, d'une grande beauté, et celui d'*Aureng-Zeb*, beaucoup plus simple. *Kagiswara* est un joli endroit avec des manufactures de papier. La ville de *Daoulet-abad*, anciennement *Deoghir*, est une grande forteresse sur une montagne conique ; ses murs sont taillés dans le roc, et les autres fortifications bâties avec tant d'art, que l'on ne voit point les jonctions des pierres. Cette cité est entourée de huit murs (2) : c'est probablement le *Tagara* des anciens. Elle est célèbre dans les fastes du pays par les efforts inutiles que fit l'empereur Mohammed au commencement du XIVe siècle pour en faire la capitale de ses États et y transporter la population de

(1) *Daniel :* Hindoos excavations in the mountain of Elloa; Londres 1804. Comparez *Maler*, dans les Asiat. Researches, IV, et *Anquetil*, Voyages, p. 332.

(2) *Thiefenthaler*, I, 346, et tab. 36. *Anquetil :* Voyages, 359 *sqq*.

Delhi. La *citadelle*, sur un pic isolé au milieu de la plaine, ressemble assez à une ruche de 500 pieds de hauteur. *Ahmednagar*, ville très-peuplée, dans une belle situation au milieu des montagnes, des forêts et des jardins, renferme des édifices superbes du temps de la domination mogole.

« L'*État* du *Bérar*, qui était un des plus puissans de la confédération mahratte, embrasse des contrées boisées, montagneuses, coupées de défilés presque inattaquables. *Ellitchpour*, jolie ville munie de murs et d'une citadelle, était autrefois sa capitale : elle doit son nom au radjah Ellou son fondateur.

Haïder-abad, capitale du Nizam ou du royaume du Dékhan, est bâtie sur la rive droite du Mousah ou Mossy. Ses principaux édifices sont la *mosquée* dite *de la Mekke*; le *palais* du Nidzam (Nizam), souverain du pays, et celui qu'il a fait bâtir pour le résident anglais. Les faubourgs sont très-étendus et forment avec la population de la ville un total de 200,000 habitans.

C'est dans les environs de cette ville que l'on trouve *Golconde*, autrefois capitale du Telingana, royaume qui occupait le centre du Dékhan. Assez bien fortifiée et située sur un rocher, elle sert de prison d'État au Nidzam. Selon M. D. de Rienzi, « les diamans qui « se trouvent en abondance sur les rives de la Krichna « et du Pennar, près de Raolkond, sont taillés dans la for- « teresse de Golconde, qui en est le principal entrepôt, et « sont répandus de là mal à propos, sous le nom de *dia- « mans de Golconde*, quoique cette ville et ses environs « ne possèdent pas de mines. Ainsi l'on nomme café de « Moka celui qu'on recueille aux environs de Beit-el-Faki « et que les navires étrangers viennent charger à Moka. »

« Le Nidzam du Dékhan était anciennement gouverneur d'une partie de l'empire mogol; mais en 1740 il refusa l'obéissance à l'empereur, et s'érigea en souverain des États

confiés à son administration. Dans la suite sa puissance et son territoire furent considérablement diminués par les Mahrattes et les Maïssouriens, et surtout par les Anglais. Il y a même dans le centre de ses États beaucoup de villes qu'il possède en commun avec les Mahrattes, ou pour lesquelles il est obligé de leur payer le *tchout*, c'est-à-dire un tribut. Cependant les Anglais ont forcé les Mahrattes, par le traité de paix de 1803, à renoncer à une partie de ce *tchout*. Dans plusieurs districts des États du Nidzam, on trouve des hordes de *Gounds* ou *Gands*, de *Bhyls*, de *Koulys*, de *Kallyns* et d'autres tribus qui mènent une vie errante et presque indépendante.

« Les possessions des Anglais dans le Dékhan s'étendent le long de la mer, depuis le Bengale jusqu'au cap Comorin, et de là jusqu'au-delà de l'embouchure du Nerbouddha; mais elles sont entrecoupées dans plusieurs endroits par des États encore indépendans, mais tributaires et occupés en partie par les *Gands*, les *Bhyls*, les *Kallyns*, les *Koulys*, et d'autres tribus nomades ou sauvages dont les chefs sans nombre s'appellent *polygars*. »

C'est dans cette partie de l'Inde que M. D. de Rienzi, a retrouvé le berceau de ces fameux Bohémiens dont l'origine a été si long-temps controversée. Nous allons citer ce morceau curieux.

« La tribu indienne primitive des *Tzengaris* est une sub-« division des différentes tribus de parias ou hommes hors « de caste. Les *Tzengaris* sont nommés aussi *Vangaris* sur « la côte du Konkan et des Pirates, et *Soukatir* sur la côte « de Malabar; ils sont nomades. J'ai eu occasion d'en ren-« contrer souvent des bandes entières près de l'antique et « magnifique ville de Bedjapour et aux environs de *Ban-« galor* dans le *Maïssour*, que nous nommons Mysore par « l'habitude où nous sommes de défigurer les noms orien-« taux. Les Tzengaris sont en général d'une couleur noi-

« râtre : ce qui justifie le nom d'Hindous noirs que leur « donnent les Persans. Leur religion, leurs institutions, « leurs mœurs et leur langage diffèrent de ceux des autres « tribus hindoues. Les Mahrattes leur donnent l'épithète « de *Soudas* (filous); en effet, durant la guerre ils se livrent « au pillage, apportent des provisions dans les armées, et « les inondent d'espions et de danseuses (Kantchinis). En « temps de paix ils fabriquent des toiles grossières, et font « le commerce de riz, de beurre, de sel, de *toddi*, de ca- « lou, d'arrak (1), d'opium, de gourakou (2), de pan (3), etc. « Ce sont des colporteurs qui transportent leurs mar- « chandises sur des bœufs d'un lieu à l'autre. Leurs femmes « sont jolies et bien faites, comme la plupart des femmes « hindoues, mais portées à la lubricité la plus dégoûtante. « Ils enlèvent souvent de jeunes filles qu'ils vendent en- « suite, suivant leurs besoins, aux naturels et aux Euro- « péens. On les accuse enfin d'immoler des victimes hu- « maines aux *Rakchasas* ou démons, et de manger de la « chair humaine. Les Tzengaris exercent presque partout « le métier d'entremetteurs; les femmes disent la bonne « aventure pour de l'argent à ceux qui viennent les con- « sulter; pour cela elles sont dans l'habitude de frapper sur « un tambour, afin d'évoquer les démons, puis elles pro- « noncent d'un air de sibylle et avec une rare volubilité une « quantité de mots bizarres; et après avoir regardé l'état « du ciel et les linéamens de la main de la personne qui les « consulte, elles lui prédisent gravement le bien ou le mal « que le destin lui réserve. Ces femmes exécutent aussi des

(1) Le toddi, le calou et l'arrak sont trois boissons différentes.

(2) Le gourakou est une pâte odoriférante qu'on fume dans le houka.

(3) C'est le nom de la feuille du poivre bétel (*piper betel*). Les Indiens ont l'habitude de mâcher un morceau d'arek mêlé avec de la chaux et du tabac dans cette feuille : ils appellent ce mélange *pan*, et nous bétel. Lorsqu'on y mêle des aromates, on le nomme *kili*.

« tatouages, et mettent ce talent en usage auprès des fem-
« mes hindoues; elles dessinent sur les bras des étoiles,
« des fleurs et des animaux; piquent les contours des figures
« avec une aiguille, et frottent les piqûres avec le suc des
« plantes, ainsi que je l'ai vu pratiquer en Amérique, dans
« l'Océanie et dans d'autres pays; l'empreinte de ce tatouage
« est ineffaçable : au reste, dans l'occasion, les Tzengaris
« sont prêts à exercer tous les métiers. Ils sont unis entre
« eux et vivent en famille : il n'est pas rare de voir le père
« et la fille, l'oncle et la nièce, le frère et la sœur, vivre
« ensemble et se confondre à la manière des animaux. Ils
« sont méfians, menteurs, joueurs, ivrognes, poltrons et
« entièrement illétrés; ils méprisent la religion, et n'ont
« guère d'autres croyances que la peur des mauvais génies
« et de la fatalité.

« C'est dans les États du peuple maharatte que l'on doit
« chercher leur origine, et principalement dans la province
« de *Maharata* berceau de ce peuple, province située dans
« les montagnes des Ghattes occidentales, et qui est omise
« dans toutes les cartes anglaises et françaises (1). »

« Des hommes sans caste expulsés des trois tribus dont se composent les Maharattes, s'est formée, dès les temps les plus reculés, la tribu errante des Tzengaris ou Vangaris.

« Les Tzengaris constituent, comme nous l'avons vu,
« un peuple à part; malgré leur origine maharatte, ils sont
« indépendans de la religion de Brahmâ et des lois de Mânou
« (Menou), qui a réuni en société politique et religieuse l'im-
« mense population des Hindous, et ils vivent disséminés en
« grand nombre dans diverses contrées de l'Hindoustan. La
« fixation de l'époque à laquelle les Tzengaris ont commencé

(1) L'auteur de cet article en avait tracé une carte qu'il remit, ainsi que la description du pays, à M. Brué, cartographe.

« à se répandre hors de leur pays forme une importante « question. Nous croyons qu'il faut mettre cette dispersion « à la suite de l'invasion de ces belles contrées par le fameux « *Timour*, que nous nommons Tamerlan, et vraisembla- « blement après la prise de Delhi. Cette ville succomba le « 8 de rabi second, 801 de Jésus-Christ (mercredi 8 jan- « vier 1399), et fut pillée le 17 du même mois. Timour « était entré dans l'Inde en 1398, et non en 1408, ainsi que « le prétend Grellmann ; il retourna à Samarkand, capitale « de ses vastes États, au mois de mai 1399. (Hégire, cha- « ban 801).

« Le célèbre Chérif-Addin assure que Timour souilla sa « conquête par le massacre de cent mille prisonniers perses « et hindous. Les Mongols s'avancèrent en répandant une « telle terreur dans toutes les parties de l'Inde, qu'un grand « nombre de familles abandonnèrent ce malheureux pays. « Il est vraisemblable que les Hindous des trois premières « castes, dont l'attachement à leur patrie est si grand, n'imi- « tèrent pas un tel exemple : leur religion d'ailleurs leur en « faisait un devoir. Quant aux Soudras et aux Parias, il est « facile de penser qu'aucun lien ne les retenait ; ils sont tel- « lement coureurs que j'en ai vu moi-même en Abyssinie, « en Arabie, à Tzouakem, dans le golfe Persique, à Poulo « Pinang, à Singapore, à Malacca, à Manille, à Anyer et « même en Chine.

« N'est-il pas naturel de croire que les Tzengaris, que « nous avons vus habitués à la vie des camps, et qui, « étant en dehors de la communion hindoue, pratiquent « ou feignent de pratiquer la religion dont l'usage leur offre « quelque avantage, aient servi d'espions et de fournisseurs « aux armées mongoles, et qu'une partie d'entre eux aient « accompagné Timour dans son long passage à travers le « Kandahar, la Perse et la Boukharie? Après avoir parcouru « les régions caspiennes et caucasiennes, et avoir laissé

« derrière eux, dans tous ces pays, comme une traînée de « familles détachées, les Tzengaris auraient terminé leurs « courses, les uns en Russie, les autres dans l'Asie-Mineure; « une seconde colonne aurait passé du Kandahar dans le « Séjistan, le Mekran, le Kirman, le Fars, le Khousistan, « l'Irak-Arabi, l'Al-Djezireh, et une troisième aurait par- « couru la Syrie et la Palestine, l'Arabie pétrée, et serait « venue en Égypte par l'isthme de Suez, et de là dans la « Mauritanie. »

« N'est-il pas probable que ces rudes voyageurs ont abordé « de la mer Noire et de l'Asie-Mineure en Europe (1), par « l'intervention des Turcs, dont ils étaient aussi les espions « et les fournisseurs durant leurs guerres contre l'empire « grec? N'est-il pas probable également que les premiers « Tzengaris qui sont venus en Europe se soient établis dans « la Turquie européenne, ainsi que le dit Aventin, et de là « dans la Valachie et la Moldavie? En effet on les voit, en « 1417, en Hongrie; à la fin de 1417, ils parurent en Bohême « et en Allemagne, dans le voisinage de la mer du Nord (2); « en 1418 on les trouve en Suisse, selon Stumpf et Gruler; « en 1422, en Italie (3). Pasquier fait remonter leur origine « en France jusqu'en 1417 : il dit qu'ils se qualifiaient de « chrétiens de la Basse-Égypte, chassés par les Sarrasins, « mais qu'ils venaient de Bohême. De France ils passèrent « en Espagne et en Portugal, selon Cordova, et plus tard, « sous le règne de Henri VIII, en Angleterre. Leurs hordes « se composaient ordinairement de 2 à 300 personnes, « hommes et femmes.

« Nous ne pensons pas, malgré l'opinion de Grellmann,

(1) Les Tzengaris, qui arrivèrent en Hongrie et en Bohême, avouaient en effet qu'ils y étaient venus par la mer Caspienne et la mer Noire.

(2) *Münster :* Cosmographie, vol. III, chap. v.

(3) *Muratori :* Annali d'Italia, t. IX, p. 1105; et Cronica di Bologna, t. XVIII, rerum italicarum ad annum 1422.

« que les Turcs aient transporté les Tzengaris d'Égypte en « Europe; et quoiqu'il soit difficile d'expliquer pourquoi on « leur a donné en plusieurs pays le nom d'Égyptiens, il est « certain qu'ils n'étaient ni d'origine égyptienne, ni venus « d'Égypte en Europe, ainsi que Krantz et Münster l'ont « prouvé. Il est vraisemblable qu'ils auront voulu se faire « passer pour des chrétiens d'Égypte, pour des pèlerins per- « sécutés par les Sarrasins, à l'effet d'obtenir des sauf-con- « duits, et la permission d'exercer leur industrie dans les « États européens (1). »

« *Nagpour* est la résidence du souverain appelé le *Bounchela* depuis 1740. La capitale de ce royaume mahratte est peuplée de 115,000 habitans, mais elle est mal bâtie. *Deoghar* ou *Deoghir*, appelée aussi *Daoulet-abad*, ville forte, était la résidence du ci-devant radjah de Gandouana. *Rattanpour*, ville très-ancienne, qui renferme beaucoup d'antiquités, telles que des pagodes, des étangs, des ruines de palais et d'autres monumens, est la principale ville du radjah de Tchotisghor (2). Mais il serait inutile d'énumérer toutes ces principautés qu'une bataille, une campagne fait disparaître. Remarquons *Tchanda*, ville fortifiée, dans un territoire sablonneux, où les fourmis blanches exercent beaucoup de ravages.

« La province d'*Orissa* offre, sur les bords de la mer, plusieurs villes dignes d'attention : ainsi, dans la principauté, aujourd'hui le district de *Mohor-Boundj*, dont le nom signifie *Forêt de paons*, nous voyons *Balasore*, place de mer, bâtie sur la rivière de Burry-bellan ou *Berra-bollang*, avec un port très-fréquenté par toutes les nations commerçantes de l'Europe et de l'Asie. On y trouve des pilotes européens qui conduisent les vaisseaux au Bengale

(1) Extrait de la Revue encyclopédique. — Novembre 1832.

(2) *Blunt :* Journey to Nagpour, dans *Asiatic Register*, 1800, Misc-tracts, p. 147-162 *sqq*.

à travers les embouchures dangereuses du Gange. Balasore renferme, avec 10,000 habitans, des fabriques d'étoffes de coton blanches et peintes. On y fait entre autres de beaux tissus avec des écorces d'arbres, ou, selon d'autres, avec de la soie tirée de vers sauvages. Le district de Balasore a été cédé aux Anglais en 1803 avec le district suivant.

« Le *Kattak* ou *Cottack* a une capitale du même nom, garantie par une forte digue contre les rivières de Mahanaddy et Katchory. Elle peut avoir 42,000 habitans. C'est l'ancienne ville d'*Oriah* ou d'*Orissa*, sous un nouveau nom (1). Plusieurs nations européennes y ont des factoreries. Le *Kourdah* renferme la ville forte de *Djaguernat* ou plutôt *Djagarnâtha* (le seigneur du monde), fameuse par les pèlerinages qu'y attirent trois grandes pagodes, dont les tours se voient de loin en mer. La plus belle de ces pagodes est bâtie sur un grand rocher granitique. Les trois sont entourées de murs construits en grosses pierres noires sans mortier. Les pèlerinages ont accumulé dans cette ville des richesses énormes; les impôts levés sur les pèlerins, par le radjah du pays, et les dons faits aux Brahmanes, ont rapporté en 1825, 152,000 roupies, ou plus de 300,000 francs : cependant les pèlerins indigens ne paient rien et sont entretenus aux frais des pagodes (2).

« M. D. de Rienzi estime à 36,000 âmes la population permanente de cette ville. Le *temple*, regardé par les Hindous comme le plus sacré de tous, est entouré de deux enceintes de bâtimens et ceint de hautes murailles. La porte principale ou pyramide chargée de sculptures et dont on a exagéré la hauteur en l'estimant à 344 pieds, est cependant, selon le même auteur, l'édifice le plus élevé de l'Inde. Plusieurs voyageurs ont décrit les solennités

(1) *Wahl*, II, p. 617. — (2) *Tavernier*: Voyage aux Indes, tom. III, chap. 11 *Anquetil*.

des fêtes du *Djaguernat*, et signalé les sacrifices humains volontaires qui avaient lieu tous les ans. Mais M. de Rienzi nous apprend que grâce aux efforts d'un ami de l'humanité, du *brahmane-philosophe Rammohun-roy*, l'Hindou, peuple bon mais superstitieux, commence à s'éclairer; et que dans les quatre années comprises entre 1816 et 1820, on n'a compté que trois fanatiques qui se soient jetés sous les roues du char du dieu que l'on traîne en triomphe chaque année. Ce char a 40 pieds de hauteur.

« Les côtes méridionales d'Orissa, et une partie de celles de Telingana ou Golconde, démembrées de l'État du Nizam, portent le nom de *sircars* ou *cercars du Nord*. Ce pays est rempli de fabriques et de manufactures. Dans aucune partie de l'Inde l'industrie et le commerce ne sont aussi actifs. La fabrication des étoffes y occupe la majeure partie des habitans. « Tous les bras, même ceux des enfans, dit un voyageur (1), y sont employés; et tandis que les hommes cultivent le cotonnier, ou fabriquent les mousselines, les *guinées* ou les mouchoirs, les femmes filent le coton ou le préparent pour le tisser; car on ne connaît point dans l'Hindoustan nos fameuses machines à filature : tout se file à un simple rouet; le fil acquiert autant de finesse, et il a, sur celui qui passe dans les filières des machines, l'avantage d'être plus fort, parce que le rouet ne l'use point comme l'acier des filières; il est aussi plus doux, plus soyeux et plus tenace.

« Le lac *Chilka* marque la limite septentrionale des sircars : ses inondations servent à l'entretien d'immenses rizières (2). La première place est *Gandjam*, qui a une célèbre pagode (3) et des fabriques de toiles de coton et de sucre. Son territoire est riche en riz, en sucre, en cire et

(1) *Legoux de Flaix* : Essai, etc., II, p. 59.

(2) Voyez-en la description dans *Dalrymple*, Oriental-Repertory.

(3) *Pennant* : Wiew, II, pag. 28.

en fer. Une haute antiquité illustre *Calinga* ou *Calingapatnam*, ville actuellement peu considérable : dans son port on débarquait anciennement les éléphans que l'on prenait dans l'île de Ceylan (1). *Chikakole* ou *Cicacole*, l'ancienne *Cocale*, ville grande et commerçante, entourée de jolis bourgs, était la capitale du temps de la domination mogole. *Mazulipatam*, auprès d'une des embouchures de la Krichna, est peuplée de tisserands et de fabricans de coton et de toiles peintes; elle a le meilleur port de la côte de Coromandel. Son commerce, encore brillant, a cependant beaucoup perdu depuis qu'on préfère à ses cotonnades celles d'Europe. Les fortifications ont été abandonnées par les Anglais. On estime à 75,000 âmes la population de cette ville.

« Le *Bas-Karnatik* et sa côte, ou le *Coromandel* proprement dit, ne doivent plus être séparés; ils sont aujourd'hui compris dans le territoire immédiat de la présidence de Madras. Ce pays, d'un sol léger et sablonneux, tantôt inondé par des torrens de pluies, tantôt brûlé par des vents de terre qui apportent une poussière fine, produit du tabac, du bétel, de l'indigo, de l'*holcus orghum* et le *doura;* le riz n'abonde point; l'agriculture dépend ici des canaux et réservoirs artificiels, construits à grands frais par les princes et les chefs de villages. Le bassin de Saragambra, entre autres, a 8 milles anglais de long sur 3 de large, et fournit pendant dix-huit mois l'eau nécessaire aux cultures de trente-deux villages. Mais les manufactures et le commerce attirent les Européens sur cette côte, peu favorisée de la nature, et où l'on ne peut même aborder qu'avec des bateaux plats nommés *chèlingues* (2).

« La *nababie de Karnatik* ou du *Carnate* a eu des fron-

(1) *Ælien :* Histoire animale, liv. XVI, chap. XVIII.

(2) *Sonnerat :* Voyage manuscrit, ch. IV, lu à la société d'émulation de l'île de France.

tières variables selon les caprices de la politique. Devenue vassale de la présidence anglaise de Madras, elle a eu cependant son nabab titulaire indigène jusqu'en 1800. A cette époque les Anglais s'immiscèrent dans l'ordre de succession, et ils s'emparèrent, quelques années après, de toute la province. La capitale en était *Arkote*, *Arkuty* ou *Arucate*. Cette ville a perdu toute sa magnificence : la plupart des habitans sont mahométans, ou, comme on dit dans l'Inde, Maures. Son principal édifice est la mosquée. Parmi les autres villes, nous remarquerons *Nellore* ou *Nelour*, grande place avec un fort, sur la rive méridionale du Pennar ; deux belles pagodes y offrent des inscriptions en langue télengane ; *Vellore*, poste militaire important qui sert de retraite aux membres de la famille de Tippou-Saëb ; la ville, bâtie dans une vallée sur la rivière de Palarru, est défendue par plusieurs forts construits sur les hauteurs qui l'environnent ; sur ces montagnes, de vieilles pagodes ont des souterrains ornés d'inscriptions tamuliennes ; *Gindgi*, une des plus grandes forteresses du Carnate, bâtie sur des rochers stériles ; au centre des fortifications s'élève l'ancien palais des rois de Carnate, avec des fossés où l'on entretenait des crocodiles.

« Il faut nous arrêter un peu à *Chidamburam* ou *Tchittambram*, que d'autres appellent *Tchillambaram*, lieu de pèlerinage, entouré d'un haut mur de pierres bleues. Parmi les quatre grandes pagodes, la principale, bâtie sur le même plan, mais plus petite que celle de Djaguernat, passe pour un chef-d'œuvre d'architecture : chacune de ses trois entrées est surmontée d'une pyramide de 112 pieds de hauteur ; le pourtour présente une vaste galerie divisée en appartemens pour servir de logemens aux Brahmanes. Dans l'enceinte du temple on voit un grand étang, bordé des trois côtés d'une belle galerie soutenue par des colonnes. Un large escalier en beau granite rouge descend de cha-

cune de ces galeries vers l'étang. Du côté opposé à la pièce d'eau on voit un magnifique salon orné de 999 colonnes de granite bleu, couvertes de sculptures qui représentent toutes les divinités du brahmanisme. Une des plus grandes curiosités de cette pagode, c'est une chaîne immense de granite d'un travail exquis, qui part de quatre points de la voûte dans la nef, et forme quatre guirlandes de 137 pieds de long, dont les extrémités sont retenues par quatre énormes pierres en voussoir, attachées également à la voûte; chaque chaînon a un peu plus de trois pieds, et toute la chaîne est d'une pierre si polie, que les rayons du soleil y sont reflétés comme dans une glace (1).

« La côte maritime présente une suite de districts et de villes qui, après avoir appartenu à diverses nations européennes, ont fini par tomber entre les mains des Anglais. Le *sircar* de *Madras* était un *jaghire* ou fief que la compagnie anglaise tenait du roi de Carnate. Le chef-lieu en est *Madras*, capitale de la présidence de ce nom, et célèbre par ses tissus. »

Cette ville, située le long de la côte, dans une position peu favorable au commerce, est cependant très-grande et très-peuplée. Divisée en deux parties distinctes, la *Ville-Blanche* et la *Ville-Noire*, son aspect général est bizarre, irrégulier et tout-à-fait oriental : des minarets, des pagodes, des mosquées, des casernes, des maisons à toits plats, la plupart entourées de petits jardins et ombragées de grands arbres; quelques rues assez belles et bien percées; plusieurs bâtimens, entre autres le *palais du gouverneur*, l'*église de Saint-George*, la *douane*, la *cour de justice*, remarquables par leur architecture : tel est l'ensemble de cette cité. C'est dans la Ville-Blanche que s'élève le fort Saint-George, l'une des constructions les plus re-

(1) *Legoux de Flaix*, I, p. 118.

marquables de l'Inde. La Ville-Noire, qui est, comme son nom l'indique, formée d'anciennes constructions, sert de demeure aux Hindous, aux Banians, si répandus dans les Indes, et aux marchands européens. Un canal navigable, long de 10,500 mètres, large de 50 et profond de 12, joint, depuis 1803, la *Ville-Noire* au village d'Enore. Le recensement de 1823 porte la population de Madras à 462,000 âmes. Ses principaux établissemens littéraires sont : le *collége*, bâti en 1812 sur le plan de celui de Calcutta ; l'*observatoire*, la *société asiatique*, et le *jardin de botanique*. En 1825 on y imprimait trois journaux anglais.

« Le *Karnatik* renferme encore d'autres villes. *Palicate*, appelée aussi *Waliekada* ou *Pulikat*, place de mer avec une rade et un fort, où l'on trouve des communes de chrétiens hollandais et malabares, fait un grand commerce en mouchoirs qui se fabriquent dans les environs, et qui, exportés pour l'Amérique, font la plus grande parure des Mexicaines, des Péruviennes, des négresses et des créoles. *Mailapour* ou *Meliapour*, appelée par les Européens *Saint-Thomé*, est réduite aujourd'hui à l'état de bourg. Les Portugais y avaient autrefois une grande factorerie. On fabrique à Saint-Thomé beaucoup d'étoffes de coton blanches et peintes. Les charmans environs de cette ville abondent en cocotiers. Le chemin entre Saint-Thomé et Madras est une des plus belles routes de l'Inde ; on y rencontre sans cesse des palanquins de toute espèce, des voitures traînées par des buffles, des hommes à cheval, des éléphans, et sur les deux côtés il y a des maisons, des jardins, des tentes et des boutiques de comestibles (1). A quelque distance de là s'élève le mont Saint-Thomé, où les chrétiens, les Hindous et les mahométans font des pèlerinages, et où se trouve la forteresse de *Poudamala*, avec un jardin de botanique ap-

(1) Voyage, tom. I, chap. IV.

partenant à la compagnie anglaise. *Cougivouram* ou *Cangipuram* possède, depuis les temps les plus anciens, une fameuse école brahmane. On célèbre actuellement à Cougivouram une grande fête en l'honneur du feu (1). *Sadrass* ou *Sadras-Patnam*, bourg autrefois très-peuplé, à l'embouchure de la rivière de Pa-laur ou Palarra, renfermait de bonnes fabriques d'étoffes de coton, surtout d'étoffes rayées appelées *guingams*. Ce bourg a été dévasté par les Anglais, et actuellement des arbustes épineux y remplacent les superbes bosquets de palmiers et de cocotiers (2). A quelque distance de Sadrass, sur le bord de la mer, on voit une montagne avec de nombreuses ruines. Cet endroit, connu des marins sous le nom de *Sept-Pagodes*, est appelé par les Hindous *Mawalibouram* ou *Mahabalihabouram*, et par les Européens *Mahellipour* : d'après l'opinion de Wahl, c'est le *Maliarpha* de Ptolémée. La montagne, vue d'une certaine distance, offre l'aspect d'un édifice antique et majestueux. En approchant du pied du rocher vers le nord, l'œil embrasse une si grande quantité de figures et d'ouvrages sculptés, que leur réunion fait naître (3) l'idée d'une ville pétrifiée. Vers la base de la montagne, on remarque une pagode d'un seul bloc : elle paraît avoir été taillée dans un rocher détaché. Un peu plus loin il y a un groupe de figures humaines en bas-relief : un escalier tournant conduit au haut de la montagne, à une espèce de temple taillé dans le roc ; d'autres escaliers, qui partent de ce temple, paraissent avoir communiqué avec un autre édifice élevé sur le rocher ; dans d'autres endroits, on trouve divers morceaux de sculpture qui ont rapport à la mythologie hindoue, entre autres une figure gigantesque de Vichnou endormi sur une espèce de lit, un éléphant de

(1) *Sonnerat* en fait la description tom. II, liv. III. — (2) *Haafner* : Voyages dans la péninsule occidentale de l'Inde, traduit du hollandais, t. I, ch. XI. — (3) *Chambers* : Recherches asiatiques, t. I.

grandeur naturelle, deux pagodes et autres monumens, tous taillés dans le rocher. Il a fallu des siècles pour sculpter et creuser dans le rocher tant d'objets étonnans; la mer en a déjà englouti une partie : il est probable qu'il a existé dans cet endroit une ville très-florissante (1). On admire le temple qui renferme la statue colossale de Ganesa et cinq autres temples plus petits remplis de sculptures remarquables par la beauté du travail.

« *Pondichéry*, fameuse place de mer, chef-lieu des possessions françaises, renferme, avec une population de 25,000 âmes, beaucoup de belles maisons bâties à l'européenne et plusieurs églises, parmi lesquelles on distingue celle des Missions. Le palais du gouverneur est le seul édifice digne de quelque attention. La rade est bonne, on n'y éprouve point ces ouragans qui ravagent la côte de Coromandel dans les changemens de mousson. A l'époque de la prospérité de la compagnie française des Indes orientales, la culture soignée, la fraîcheur des allées d'arbres, l'élégance des ponts jetés sur de nombreux canaux, la beauté des chemins ornés en partie de statues, faisaient du district de Pondichéry un grand jardin. Cette ville est bien déchue de son ancienne splendeur, et ses fortifications n'ont pas été rétablies.

« Nous remarquerons encore quelques villes demi-européennes au sud de Pondichéry. Le climat le plus salubre de la côte distingue *Cudalor* ou *Goudalour*, ville bâtie régulièrement, et dont les longues rues sont plantées de cocotiers. Parmi les édifices habités pour la plupart par les Malabariens et les Maures, on distingue la factorerie et les missions (2). *Manchelpaleiam*, jolie ville, est habitée en grande partie par les Anglais, qui l'appellent *Newtown* (3).

(1) Voyez Recherches asiatiques, t. I. *Daniell :* Antiquities of India, pl. I et II. *Paulin :* Voyages, t. I. *Pennant :* View, t. II. *Haafner :* Voyages, t. II, ch. XXII. — (2) Relations des missionnaires d'Halle, cah. 38, p. 153. — (3) Relat. des missionn., *idem*, p. 158.

Le *fort Saint-David*, qui autrefois la protégeait, a été détruit par les Français. *Porto-Novo*, appelée en tamulien *Perangipettai*, et que l'on nomme aussi *Feringghipet* et *Mahmoud-Bender*, a perdu son commerce florissant. Les pièces d'or frappées en cet endroit ont cours dans l'Inde sous le nom de *pagodes de Porto-Novo*. M. Hamilton lui accorde 10,000 habitans.

« Comme nous réservons une autre place à la description du Haut-Karnatik, continuons à suivre la côte. L'ancien royaume de *Tandjaour* se présente dès qu'on passe le Coleroun, l'un des bras du Kavery; il occupe tout le fertile delta formé par les branches de ce fleuve. Parmi les villes, la plus connue est *Tranquebar* ou *Tirangaburam*, place maritime, chef-lieu des possessions danoises dans l'Inde. Cette ville a un bon port, un fort appelé *Dansbourg*, des pagodes, des églises, une mosquée et une grande mission danoise à laquelle on doit des mémoires intéressans sur les langues de l'Hindoustan. La population s'élève à 15,000 âmes. *Negapatam*, le *Nigama* des anciens, place de mer appartenant aux Hollandais, possède une bonne rade, d'où l'on exportait annuellement, à la fin du dernier siècle, 4 à 5000 ballots d'étoffes de toute espèce. Depuis cette époque ses fortifications ont été tout-à-fait négligées.

Tanjaour ou *Tandjaora*, ville grande et forte, entre deux bras du Kavery, est entourée d'un fossé où l'on entretient des crocodiles. Elle était autrefois la capitale du royaume de ce nom, et est aujourd'hui le lieu de résidence d'un radjah pensionné. Sa population est de 30,000 âmes. Les brahmanes y ont établi une imprimerie pour publier les ouvrages de théologie hindoue. Sa pagode est regardée par lord Valentia comme le plus beau morceau d'architecture pyramidale de l'Inde. La tour principale a près de 200 pieds de hauteur, et l'on voit dans l'intérieur un *taureau* de granite noir long de 12 pieds 2 pouces, sur 12 pieds

et demi de haut, et regardé comme le morceau le plus parfait de sculpture indienne.

« Les provinces de l'intérieur, remplies des branches de la chaîne méridionale des Ghattes ou des *monts Malaialam*, réunissent la beauté du coup d'œil à la fertilité du sol et à la température la plus salubre. Sur les côtes, on pêche les *cauris* (1), coquillages qui servent dans l'Afrique en guise de monnaie; les *chanks* (2), autres coquillages qui fournissent la matière des bracelets, des anneaux et d'autres ornemens; enfin l'avicule perlière, qu'on ne trouve nulle part dans le monde connu plus abondamment que dans le *golfe de Manaar.*

« Parmi les villes de l'ancien royaume de *Madouré* ou *Madoura*, nous nommerons les suivantes : *Ramisseram*, dans une île du même nom, possède une pagode fameuse par les pèlerinages qu'attire sa renommée antique; le dieu Rama est censé l'avoir élevée lui-même lorsqu'il revint vainqueur de Ravan, roi des géans qui habitaient l'île de Ceylan; c'est dans cette expédition qu'il rétablit momentanément, par un miracle, l'isthme ancien qui a dû joindre Ceylan à l'Inde, et dont une chaîne d'îles, d'îlots et de rochers contigus semble être le reste : les Hindous du moins le croient; ils appellent ces récifs *Pont de Rama*, dénomination à laquelle les Arabes ont substitué celle de *Pont d'Adam.*

« Dans l'intérieur, on remarque *Tritchinapaly*, grande ville, forteresse et place d'armes bâtie sur un rocher élevé de 350 pieds au-dessus du niveau de la mer; les fossés du fort sont remplis de crocodiles; les environs de la ville fournissent des pierres précieuses. Vis-à-vis Tritchinapaly, *Seringham*, ville réputée sacrée, dans une île du

(1) *Cypræa moneta.* L. — (2) *Conus* L. et *Murex tritonis.* L. Voyez *Pennant*, View, of Hindoustan, II, p. 6.

Kavery, renferme deux pagodes dont une fort ancienne et d'une construction très-remarquable. Ce temple, l'un des plus beaux de l'Inde, est renfermé dans sept enceintes séparées les unes des autres par un intervalle de 350 pieds, et formées par un mur de 25 pieds de hauteur sur 1 pied d'épaisseur. La plus extérieure de ces enceintes a près de 4 milles de circuit, et offre, ainsi que les autres, quatre portes correspondant exactement aux quatre points cardinaux, et surmontées d'une tour (1).

Madouré, la *Modura* de Ptolémée, ville considérable, sur la rivière de Weïg-arou, dans une contrée charmante, renferme des monumens qui peuvent donner une idée de la magnificence de l'ancienne architecture hindoue. On cite le *grand temple*, avec ses vastes parvis et ses quatre portiques formés chacun par une tour à dix étages, et le *palais* dont la coupole régulière a 90 pieds anglais de diamètre. Madouré était, il y a deux mille ans, la capitale de la dynastie des *Pandys* ou *Pandions :* de là son ancien nom de *Madura Pandionis*. Sa population, évaluée à 40,000 habitans vers 1780, était réduite à 15,000 en 1812. *Tinevelly*, grande et bien peuplée, offre à cause de ses immenses rizières un séjour malsain pour les Européens. *Dindigol*, ville fortifiée, n'a que 3 ou 4000 habitans.

« Dans l'étendue de l'ancien royaume de Madouré ou le *Pandi-Mandalam*, on rencontre à chaque pas de petites tribus indépendantes et sauvages qui, retranchées dans une vallée étroite, sur une montagne escarpée, bravent l'attaque des armées régulières, et portent avec orgueil et avec raison le nom de *voleurs*, ou en indien *kalli's*, *koulery's* ou *coulys* (2). Parmi leurs princes qui prennent le titre de *polygars*, ceux de Nattam, au nord de Madouré, de *Ramana-*

(1) *Paulin :* Voyage, t. I, ch. III. *Pennant :* View, II, 19-21.
(2) *Pennant :* View, II, 11-12.

dapouram et de Tondiman, petit territoire boisé sur la côte, sont les plus puissans. Dans le Tinevelly, on compte plus de trente principautés de polygars. C'est la fidèle image de l'Europe dans le moyen âge. Comme il y a des kallis jusque dans le Malvah et le Goudjerate, ce sont peut-être les *Indii Calatii* d'Hérodote (1).

« Telles sont les contrées et les villes remarquables de la côte de Coromandel. Avant de passer à la description de celle de Malabar, nous devons parcourir le plateau qui les sépare, élevé de 3 à 5000 pieds (2), et qui naguère était compris tout entier dans l'*empire de Maïssour*, mais où la géographie doit distinguer plusieurs divisions.

« Le nom de *Karnatik* ayant reçu, à diverses époques, une extension qui y faisait comprendre à peu près tout le pays situé entre la Kistna, le Kavery, les Ghattés *occidentales* et le golfe de Bengale, pays naturellement coupé en deux régions par la chaîne des Ghattes *orientales*, l'usage y fit reconnaître ces deux divisions sous les noms de *Karnatik Bala-Gat*, ou le pays au-dessus des défilés, et *Karnatik Payen-Gat*, ou le pays au-dessous des montagnes. La première de ces deux portions, dans ses limites vagues, comprend les cantons que nous allons faire connaître.

« Entre les branches des Ghattes orientales, on rencontre, en allant du nord au sud, les contrées suivantes : *Wandikotta* ou *Ganikotta*, vallée fertile et peuplée, sur les deux rives du Pennar, avec de fameuses mines de diamans; *Gorromcondah*, *Jaukdeo* et *Barramahl*, pays de pâturages, et *Koïmbatour*, bassin arrosé par le Kavery et par beaucoup de petites rivières, d'un sol fertile et bien cultivé, véritable grenier des armées de Tippou-Saëb, et qui, parmi d'autres villes, renferme l'importante forteresse de *Paligatcherry*,

(1) *Herod.*, III, 38-97.
(2) Edinburg Review, Aug., 1811, p. 346.

clef de la route du Malabar. Tous ces pays ne forment que deux ou trois districts.

« A l'est, au nord et au sud de cette suite de petites provinces, s'étend le royaume de *Mysore* ou *Maïssour*, appelé en sanskrit *Mahesswar*, et qui tire probablement son nom de la terre rougeâtre ou des plantes tinctoriales qu'on y trouve en abondance. Mysore, avant le XVIIe siècle, était un très-petit État; mais il parvint depuis à une puissance très-considérable, que diminuèrent ensuite les conquêtes d'Aureng-Zeb. Dans le XVIIIe siècle, Haïder-Aly et son fils Tippou-Saëb, en reculant les limites de cet État, lui donnèrent un nouveau lustre; mais il ne fut que passager : les Anglais, après avoir vaincu Tippou-Saëb, détachèrent, en 1792, une grande partie de ses États. Les revenus de ce sultan, qui s'élevaient à environ 72 millions de fr., furent réduits à la moitié; le reste fut partagé entre les Anglais, les Mahrattes et le Nidzam. Les Anglais firent de nouvelles conquêtes sur le Mysore, en 1799 et 1800. Tippou, les armes à la main, s'ensevelit sous les ruines de sa capitale, dont la trahison avait ouvert les portes aux Anglais. Un faible reste de l'empire, ayant une surface de 2380 lieues carrées, fut concédé, sous des conditions très-dures, à un prince indien d'une dynastie détrônée par Haïder-Aly. Les fils de Tippou, encore dans l'enfance, descendirent du trône dans une prison, où l'un d'eux trouva, depuis, la mort. »

Voyons les principales villes du Mysore actuel. *Maïssour*, ville forte, sur un canal de la rivière de Kabany, est la résidence du prince vassal des Anglais. Elle est assez grande, et conserve une population de 50,000 habitans. Le palais, seul monument à citer, est vaste, mais irrégulier. En vue de la ville est la *maison du résident anglais*, bâtie sur une colline élevée, et remarquable par une statue de 16 pieds de haut, représentant le *taureau Nandy*, mor-

ceau d'une plus belle exécution. *Seringapatam* ou *Seringapatnam*, ville très-forte par sa situation dans une île du Kavery, renferme un beau palais, de superbes pagodes, et d'autres édifices remarquables; auprès de la ville s'élève le magnifique mausolée de Haïder, de Tippou et de sa mère. Sous le règne de Tippou, Seringapatam possédait des trésors immenses, une grande bibliothèque, et d'autres objets très-curieux, dont une partie a été transportée en Angleterre. La population, maintenant de 32,000 individus, s'élevait à 150,000, et tirait sa subsistance de la cour et de l'armée (1). Elle appartient, sans partage, aux Anglais, tandis que le reste du royaume est tributaire. *Magry*, ville forte, est remplie de pagodes, d'hôtelleries publiques et de monumens d'architecture et de sculpture indiennes. *Bangalore*, ancienne cité fortifiée, renferme de beaux édifices, entre autres le palais bâti par Tippou-Saëb: les jardins sont vastes, divisés en carrés séparés par des allées et embellis par de beaux cyprès; les raisins, les pommes et les pêches y sont cultivés avec succès; la vigne surtout donne de belles récoltes. En 1825, la population était évaluée à 43,000 habitans.

« Sur la route de Seringapatam, dirigée vers le sud-ouest, on rencontre, dans un pays romantique et boisé, le fort et la ville de *Tchinapatam*, contenant 1000 maisons, et possédant des fabriques de verre et de fil d'acier. A l'extrémité septentrionale, on voit *Tchittledroug*, défendue par une forteresse, sur un rocher à cinq pointes, élevé de 2640 aunes. On doit encore citer *Sera*, ville déchue qui, en 1800, n'avait plus que 1500 maisons, de 50,000 que les indigènes lui reconnaissaient avant la conquête de Haïder; *Maïlkotta*, ville qui doit son importance à ses deux *temples*, l'un dédié à Tchillâpulla-Râyâ et l'autre

(1) *Buchanan* : Voyage de Mysore, etc.

à Nârâsingha, tous deux rendez-vous de nombreuses caravanes de pèlerins; *Srâvânâ-Belgalâ*, gros village que l'on regarde comme la station principale des Djaïnas.

« Il nous reste à parcourir la côte occidentale de la péninsule, côte tant de fois visitée et décrite, que nous ne sommes embarrassés que du choix des matériaux.

« Dans la partie de l'ancien sircar de Broach qui est au sud de la Nerbouddah, nous remarquons une des plus grandes places de commerce de l'Inde, *Sourate* ou *Surate*, située sur la rive orientale du Tapty, à 5 lieues de la mer. Malgré toutes sortes de revers, elle se trouve encore dans un état très-florissant. Cependant le voisinage de Bombay lui fait beaucoup de tort. Elle a 3 lieues de tour, et renferme de beaux édifices en pierres de taille, mais mêlés à de chétives cabanes. La piété indienne y a élevé plusieurs hôpitaux pour les animaux, y compris les punaises et d'autres vermines (1). Surate renferme un peu moins de 200,000 habitans, dont une partie s'est enrichie par le commerce: ce sont des Anglais et d'autres Européens, des Juifs, des Américains, des Persans, des Arabes et des Hindous. Le port n'admet que de petits navires. Le commerce de Surate avec l'Europe a considérablement diminué depuis un siècle; mais il est encore très-actif à l'égard des Arabes, des Persans et d'autres peuples orientaux. Cette ville possède des fabriques de soieries, de brocards d'or et d'argent, de toiles peintes, d'étoffes de coton, d'objets d'orfévrerie, d'ouvrages en nacre, en ébène et en autres bois précieux. Elle exporte aussi des châles de Kachemir, du tabac de Goudjerate, et du coton grossier dont les Chinois font le nankin. Le luxe est très-grand dans cette ville. Les riches marchands mènent une vie noble et somptueuse, digne des princes

(1) *Anquetil-Duperron :* Voyages dans l'Inde.

orientaux. La classe des bayadères ou danseuses y est très-nombreuse (1). A 5 lieues de Surate est *Naussary*, port où les Parsis entretiennent un petit feu sacré. Dans ces derniers temps, les Anglais ont transporté à Surate le siége de la cour suprême de justice, pour la présidence de Bombay.

« Les côtes du district de Baglana renferment, entre autres villes, celles de *Daman* et de *Bassaïn*, dont les ports attiraient autrefois un commerce considérable. »

Un district très-fertile en riz a pour chef-lieu la ville aujourd'hui presque ruinée de *Kallian*. Il embrasse les îles de Salsette, de Bombay et autres, appartenant aux Anglais. La ville de *Bombay*, sur la petite île de ce nom, est la capitale de l'Inde occidentale ou de la présidence du même nom, et le siége d'une vice-amirauté. Son port, le meilleur et le plus sûr de l'Hindoustan, l'a rendue l'entrepôt général des marchandises de l'Inde, de la Malaisie, de la Perse, de l'Abyssinie et de l'Arabie. Calcutta seule peut lui disputer l'empire du commerce. Les Parsis ou Guèbres et les Arméniens y font les principales affaires. Depuis quelques années les Anglais y ont établi un chantier de construction d'où sont sortis leurs meilleurs vaisseaux et frégates, outre une grande quantité de bâtimens de commerce. La ville, grande et assez régulière, est protégée par une vaste citadelle, et contient plusieurs édifices, parmi lesquels on cite le *palais du gouverneur*, d'une belle architecture, l'*église anglicane*, le *bazar*, les *casernes*, les *bassins* ou *doks* et l'*arsenal*. Dans ces derniers temps, on a élevé un *temple guèbre* dont la construction a coûté 200,000 francs, et qui a été consacré en présence d'une foule de Parsis accourus de toutes les parties de l'Inde à cette solennité. On y a fondé une société d'*agriculture* et

(1) Voyez *Tiefenthaler*, I, 289, 53; *Anquetil*, 377 *sqq.*, 532 *sqq.*, trad. all. *Niebuhr*, II; *Legoux de Flaix*, II. *Valentyn*, etc.

d'*horticulture* sur le plan de celles de Calcutta et de Madras, et une *société littéraire asiatique*. On y publiait, en 1825, trois journaux anglais et un hindou. La population était estimée à 162,000 habitans en 1816, outre une population flottante de 60 à 75,000 étrangers évaluée, par les missionnaires.

« L'île *Salsette* ou *Canarin* a, selon Hamilton, 25 milles de long sur 10 de large en plusieurs endroits : quoique traversée par une chaîne de montagnes, elle est fertile, et fournit des vivres à Bombay. On trouve dans Salsette plusieurs monumens fort anciens, et des grottes curieuses avec des inscriptions en caractères inconnus jusqu'à ce jour. Quarante mille ouvriers, dit un voyageur, n'auraient pu achever en quarante ans ces vastes travaux (1). Le chef-lieu de l'île est *Tanna*, petite ville fortifiée, dans une contrée charmante. »

« L'île *Elephanta*, anciennement appelée *Kalabouri* ou *Gharipour*, n'est qu'un assemblage de montagnes; sa circonférence est de 2 lieues. Elle a de bons pâturages : son nom actuel lui vient d'une figure d'éléphant qu'on voit taillée en pierre noire dans un coin de l'île, au pied d'une montagne. Cette île est fameuse par les nombreuses pagodes et les autres monumens indiens qu'elle renferme. Le plus remarquable est la caverne auprès de laquelle est l'éléphant dont nous venons de parler. Cette caverne est taillée dans le roc; la voûte en est soutenue par une colonnade taillée également dans le rocher. Sur les murs sont sculptées des figures gigantesques; on y remarque, entre autres, un homme d'environ 17 pieds de proportions, et muni de quatre bras; à sa gauche il y a une femme de la hauteur d'environ 15 pieds. On admire surtout la *trimurti* (triple forme), espèce

(1) *Anquetil-Duperron* : Voyages, 566—567. *Gouch*, a comparative View of the monumens, etc. Lond., 1785.

de trinité indienne, située en face de l'entrée. Les Portugais ont détruit une partie de ce monument curieux (1).

« Le *Konkan*, anciennement la *Côte des Pirates*, s'étend de Bombay à Goa. On y remarque *Dabol*, place sans importance, autrefois très-commerçante, mais ravagée ensuite par les guerres. *Radjahpour*, grande ville maritime, dont le commerce consiste en salpêtre, poivre et toile, était anciennement la résidence d'un roi marahte; *Ghiria*, *Vingorla*, *Niouty*, sont des forteresses ou repaires de pirates, à peu de distance de la mer. Ces pirates, nommés en indien *Ganim*, sont un ramas de diverses tribus sauvages, et quoique comprimés par les Anglais, ils n'attendent que l'occasion pour reprendre un métier que favorise la nature de leur pays (2).

« *Goa*, ville très-belle et très-commerçante, se présente sur la rivière de Mandova, qui vient des Ghattes et se jette dans le golfe de Goa par plusieurs embouchures, en formant la presqu'île de Bardess et les îles de Goa, Combarem, et autres. Elle se divise en vieille et nouvelle ville; les indigènes lui donnent le nom de *Tissoari* ou *Trikurii* (3) et les Portugais ceux de *Pandjim* et de *Villa-Nova de Goa*. D'après une tradition répandue dans le pays, l'île a été peuplée par une colonie de marchands maures, chassés de divers ports du Malabar, et son commerce date de la plus haute antiquité. La ville de Goa est la résidence d'un vice-roi portugais, d'un archevêque, qui prend le titre de primat de l'Inde, d'un chancelier, de plusieurs grands fonctionnaires. Plusieurs de ses édifices rivalisent avec ceux des principales villes de l'Europe : tels sont la cathédrale, l'église de Saint-Dominique, et le couvent des Augustins. Sa population est à peine de 20,000 âmes.

(1) *Niebuhr* : Voyage, etc., II, 32 avec fig. *Anquetil-Duperron* : Voyages, p. 613. — (2) *Pennant* : View, I, 105. — (3) *Tiefenthaler*, I, 36. *Pennant*, II, 110.

« Le *cap Rama* termine le Konkan, et marque le commencement du *Kanara*. L'ancien royaume de ce nom comprenait quelques provinces à l'est des Ghattes, entre autres *Sounda* et *Bednore*. *Sounda* était autrefois grande et bien fortifiée. *Bednore* ou *Ranny-Bednore*, nommée aussi *Haïder-Nagor*, avait, sous le règne d'Haïder-Aly, atteint une grande prospérité, et comptait plus de 150,000 habitans : elle est considérablement déchue. Le Kanara, dans le sens propre et géographique, est renfermé entre la mer et les Ghattes occidentales; au nord il a pour limite la rivière d'Aliga, et au sud le mont Illi : c'est le *Limyrica* des anciens (1). Dans les montagnes de ce pays, un grand nombre de tribus de *Naïrs* ont su maintenir, au milieu des révolutions politiques du Dékhan, quelque reste d'indépendance; même aujourd'hui cette noblesse souveraine conserve en partie son ancienne forme de gouvernement, en payant un tribut aux Anglais.

« Les principales villes du Kanara sont : *Karwar*, place de mer avec un port et une factorerie anglaise, défendue par un fort : son territoire fournit du poivre, du riz et du bois de construction ; *Onore* ou *Hanawar*, avec un port très-fréquenté à cause du commerce de poivre; *Batekale* ou *Battecollah*, qui, dans des ruines de pagodes et d'autres édifices, conserve des traces de son ancienne grandeur; *Barcelore*, dont le port attirait autrefois beaucoup de vaisseaux portugais; et *Mangalore* ou *Koryal*, ville forte et très-commerçante, peuplée de 30,000 âmes et pourvue d'un port très-commode.

« Le pays de *Malabar* ou *Malebar* s'étend depuis Tovela, auprès du cap Comorin, jusqu'au cap Dilly où il est borné par les Ghattes, et à l'ouest par la mer. Déjà dans le VIe siècle, Cosmas connut le royaume de *Male*. La termi-

(1) *Wahl :* Hindoustan, II, p. 648.

naison *bar*, tirée du persan ou de l'arabe, signifie *pays* ou *côte*. Les indigènes donnent à cette contrée le nom de *Malayala*, ce qui signifie *pays des montagnes* (1). On trouve encore dans les Ghattes un peuple montagnard qui, par cette raison, se nomme *Malayes*, et n'a que peu de relations avec les autres habitans du Malabar. On prétend que du côté du nord le Malabar était anciennement protégé contre les incursions hostiles par un mur immense marqué dans quelques cartes (2), et dont cependant un voyageur assure n'avoir aperçu aucune trace (3). Les révolutions physiques qu'éprouvent les côtes de Malabar méritent notre attention. L'île de Vaypi, au nord de Cochin ou *Kotchin*, a été formée par l'Océan, qui l'a détachée de la terre (4). Les eaux qui, dans la saison des pluies, se précipitèrent des Ghattes, forcèrent, en 1341, les digues de la rivière de Cochin avec une telle impétuosité, que l'inondation entraîna la place où était alors le village du même nom, et forma un large fleuve, un lac et un port capable de recevoir de gros bâtimens au nord-est de la ville. Aux mois d'août et de septembre ce cours d'eau entraîne des collines de sable que la mer agitée, pendant les mois de juin et de juillet, rejette dans l'embouchure et dans le port. Quelquefois, dans la saison pluvieuse, les torrens et la mer semblent se disputer l'empire. Quand l'eau de pluie est la plus forte, elle s'ouvre une route, nettoie et débarrasse le rivage des encombremens que la mer y avait amassés; quand, au contraire, les flots de la mer sont les plus forts, canaux, embouchures, fleuves et ports, tout reste obstrué par le sable que la mer y a apporté dans l'époque de sa fureur. Alors ces fleuves se rejettent dans l'intérieur, où ils forment des lacs, des étangs, des alluvions,

(1) Le P. *Paulin* : Voyages, I, ch. VI. — (2) *Arrowsmith* : Map. of India.
(3) Voyez le Voyage du F. *Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne*. — (4) *Paulin* : Voyage, t. I, ch. VI.

de petites îles, des champs, des terrains nouveaux, et les habitans émigrent d'un lieu dans un autre. Le Malabar, au reste, offre tantôt le spectacle riant de cultures fertiles, de collines plantées en poivre et cardamome, de plaines couvertes de riz ou ombragées de cocotiers, et tantôt l'aspect imposant de montagnes escarpées, dont les cimes se couronnent de forêts épaisses, riches en bois de teck et de santal.

« Les Malabares proprement dits, ou les *Malealles*, paraissent Hindous d'origine, quoique leur langue et leurs usages présentent de grandes différences entre eux et les habitans des bords du Gange. La plus frappante est la dénomination de *Naïrs*, donnée à la noblesse héréditaire, dont la plus grande partie appartient à la quatrième caste, à celle des *Tchoutries* ou *artisans*, tandis que seulement un petit nombre de leurs princes descendent de la caste des guerriers, des Tchatrias. Ces princes s'appellent aussi *Naïaques* (1). L'orgueil, ou peut-être quelque souvenir de la doctrine des Bouddhistes, a fait naître chez les Naïrs noirs une institution bizarre; les dames nobles, quoique mariées à un seul homme, ont le droit d'admettre dans leur couche tout individu mâle de la caste, sans que le mari titulaire trouve à y redire.

« Les Malabares ont le teint moins foncé que les Tamouls. Ceux qui sont le plus noirs, ce sont les *Maquois* ou pêcheurs, et les *Paravas* ou tisserands, sur la côte. Les habitans des montagnes, des plantations et des bords des fleuves, sont beaucoup plus blancs. Ils excellent dans l'agriculture, le jardinage et les ouvrages en bois. Il est très-probable qu'outre la race hindoue dont nous venons de parler, le Malabar a été peuplé originairement d'une race

(1) *Pennant :* View of Hindoustan, I, 177. *Ives :* Voyage, traduction allem., I, 52.

particulière subjuguée par les Hindous. Du moins les *Maloiam*, tribu de montagnards, voisine de Cochin, parlent un langage différent des autres Malabares (1), et qui se rapproche du dialecte parlé dans le Kanara (2), lequel à son tour offre des ressemblances avec le *telouga* et le tamoul, mais aucune avec le malay ou malayou de la péninsule de Malacca.

« Le commerce a encore attiré dans le Malabar trois colonies différentes. Les *Juifs blancs* de Cochin prétendent y être venus avant l'ère vulgaire, et y avoir possédé, dans le Ve siècle, un petit royaume gouverné par des princes de leur nation; mais, d'après les recherches les plus exactes, les tables de cuivre contenant les priviléges accordés au chef des Juifs établis à Kranganore, tables aujourd'hui conservées à Cochin, ne remontent qu'au VIIIe siècle (3). Les *Juifs noirs* sont des Malabares achetés comme esclaves et convertis à la religion israélite. Ces deux communautés vivent encore séparées.

« On raconte un trait de caractère qui ne fait pas honneur à ces Israélites. Deux trompettes d'argent, enlevées par Titus du temple de Jérusalem, et transportées successivement à Carthage par les Vandales, et à Constantinople par Bélisaire, parvinrent dans les mains des Juifs de Kranganore, qui les suspendirent dans leur synagogue; mais quelque temps après on crut qu'elles contenaient de l'or, et ces monumens respectés par tant de nations furent livrés à la fonte par les vrais Hébreux.

« Les *Chrétiens de saint Thomas*, fidèles à la doctrine des nestoriens, font usage dans leur culte de beaucoup de

(1) Relations des missionnaires danois, III, p. 1218. — (2) L'oraison dominicale, en kanarin, dans la *Collection de Leipsick*, p. 91.

(3) *Adrien van Moens*, sur les juifs de Cochin, dans *Busching*, Magasin géographique et historique, XIV, 123 *sqq*. *Bruis*, Mémoire, dans le *Répertoire oriental*, IX, etc.

termes syriaques et chaldaïques; ils forment une association politique, et jouissent du même rang que les nobles indigènes. Mais le *Thomas* ou *Thomé* qu'ils reconnaissent pour le fondateur de leur Eglise, paraît n'être débarqué sur la côte de Malabar que dans le Ve siècle, et par conséquent n'a que le nom de commun avec l'apôtre saint Thomas (1). Cependant, l'antique tradition d'après laquelle saint Jérôme assure que l'apôtre de ce nom avait fondé dans l'Inde une église chrétienne, ne paraît pas dénuée de tout fondement. M. Buchanan a découvert dans les montagnes de Travancore cinquante-deux communautés chrétiennes qui ne paraissent professer que les simples dogmes de l'Église apostolique primitive (2). Ils s'appellent Chrétiens-Syriens de Malayala, et reconnaissent le patriarche d'Antioche. Peut-être ces Chrétiens, qui font remonter très-haut l'origine de leur réunion, sont-ils les véritables Chrétiens de saint Thomas l'apôtre; tandis que ceux de la côte auraient reçu les hérésies nestoriennes. Les Portugais ont persécuté les Chrétiens-Nestoriens de la côte, et en ont forcé un grand nombre à embrasser le dogme romain.

« On trouve encore au Malabar des peuplades entières de *Mapulets* ou *Mahapilles;* ce sont les descendans de ces Arabes qui, dans le VIIIe siècle de l'ère chrétienne, quittèrent la ville de Moka et vinrent s'établir dans le sud du Dékhan. Ils se sont mariés à des Indiennes et se livrent, pour la plupart, à la navigation, au trafic, à la peinture et aux lettres : ils sont mahométans; cependant on trouve aussi parmi eux des juifs et des chrétiens (3). Sur la côte de Coromandel, où il y en a également, on les appelle *Tchaliates.* En Malabar, ils forment encore un petit État sous leurs propres chefs.

(1) Research. asiat., t. VII. *Wrede*, account of the S. Thomé Christians. — (2) *Annales des Voyages*, t. XIX, p. 219. — (3) Asiatic. Researches, V, n° 1.

« Avant le IXe siècle de notre ère, les nombreux États de Malabar avaient été subjugués par l'empereur ou *zamorin* de Calicut; mais la puissance formidable de ce souverain, affaiblie et presque abattue par les guerres intestines, a disparu par les conquêtes de Tippou-Saëb et des Anglais; il n'a conservé que son titre et une ombre de son pouvoir. Il en est à peu près de même du roi ou *perumpadapil de Cochin.* »

Le *royaume de Cochin* ou *Kotchin*, État tributaire, a pour capitale *Tripontary*, et renferme Colan, dont nous parlerons plus tard.

« Le *royaume de Travancore*, agrandi de la plus grande partie de celui de Cochin, civilisé par les sages lois du roi Rama-Varmer, s'était élevé, vers la fin du siècle dernier, à un haut degré de splendeur et de force. Il renferme encore 2,000,000 d'habitans, et rapporte un revenu net d'un demi-million de roupies; mais le chef n'en est pas moins vassal de l'Angleterre.

« Passons maintenant en revue les villes les plus remarquables de ces divers États, qui, la plupart, sont soumis aux Anglais. *Cananore*, ancienne capitale d'un royaume, est une place de mer grande et bien peuplée. Parmi les habitans il y a beaucoup d'Européens et de mahométans. C'est dans cette ville que les Portugais construisirent leur premier fort lors de leur arrivée dans l'Inde. Les Anglais paraissent avoir destiné Cananore à une grande place d'armes. *Baliapatnam*, place jadis considérable, a vu son port à moitié comblé de sable. *Teltcherry* ou *Tellitcherry*, ville forte où les Anglais ont un arsenal, est un grand entrepôt de poivre, de cardamome, de bois de santal et de teck, d'étoffes de coton et d'autres marchandises malabariennes.

« *Mahé*, ville de 6000 habitans, appartenant aux Français, exporte du poivre. *Calicut* ou *Kalicot*, place de mer,

ancienne résidence du zamorin, renferme 6000 maisons en bois de teck et en branches de palmier. Son port est à demi-comblé. Les Arabes y font pourtant un grand commerce. Ce port est le premier où aborda Vasco de Gama. *Kranganore*, à 5 lieues de Cochin, était anciennement au pouvoir de la compagnie hollandaise, et appartient aujourd'hui aux Anglais. A *Tridchour*, situé à 10 lieues de Kranganore, les Brahmanes, qui en sont les seigneurs, ont des écoles dont la célébrité ne le cède qu'à celles de Benarès. Ravagée en 1790 par l'intrépide Tippou, la ville fut aussitôt relevée par la piété des Hindous. *Cochin* ou *Kotchin*, jolie ville sur la mer, a un port ou plutôt une rade. Quoique ravagée à diverses reprises, elle entretient encore un commerce assez actif, surtout en poivre, cardamome, pierres précieuses, bois de teck et autres marchandises. On y construit aussi beaucoup de navires. Cochin était autrefois le principal établissement des Hollandais dans l'Inde. Les Juifs blancs, les Juifs noirs et les Maures y ont des bazars particuliers; les autres habitans sont des Hindous, des Parsis, des Arabes, des Arméniens. Dans la ville même, de vastes plantations de cocotiers et d'autres palmiers répandent une fraîcheur délicieuse. »

Bien que Cochin appartienne aux Anglais, il existe tout près à *Colan*, dans le royaume de Cochin, un évêque catholique portugais dont le diocèse s'étend sur l'île de Ceylan. Cette ville a des ateliers de menuiserie et d'ébénisterie, des fabriques de coton et de faïence.

« *Edapalli*, joli bourg, renferme le palais du roi et du grand-prêtre des Brahmanes, vassal respecté du roi de Travancore. *Barkale*, bourg sur une montagne, a un fameux temple avec un bel étang, où le prince a coutume de se baigner une fois par an. *Tirouvandabouram*, résidence d'été du roi de Travancore, est un palais bâti à la manière européenne, et orné de tableaux, de pendules et d'autres

Mais les anciens n'ont connu ni le plus ancien nom sanskrit *Lanka*, ni celui qui est le plus en usage, *Singala* ou *Chingala*. Ce dernier signifie île des lions. »

Des recherches récentes ont encore eu pour but les différens noms de cette île célèbre. On sait que les Grecs, au IVe siècle avant notre ère, l'appelaient *Taprobane;* ce fut au Ier siècle après Jésus-Christ qu'elle prit le nom de *Simoundou*, au IIe celui de *Salice*, aux IVe, VIe, IXe et XIIIe ceux de *Serendiva*, *Sielendiva*, *Serendis* et *Zeilam* (1). Enfin, dans une mappemonde gravée par J. Ruysch en 1508, elle porte celui de *Pritam.*

« La longueur de cette île, depuis la pointe de Pedro jusqu'à celle de Dundra, est d'environ 100 lieues; sa largeur varie de 10 à 50. Les côtes, pourvues d'une quantité de bons ports, sont entourées de bas-fonds et d'écueils. L'intérieur renferme beaucoup de montagnes hautes et escarpées, d'épaisses forêts et de longs districts couverts de broussailles. Ceylan est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui la traverse presque tout entière, et qui exerce sur les saisons à peu près la même influence que les Ghattes dans le Dékhan. Elle arrête les moussons ou vents périodiques. Dans la partie occidentale il pleut pendant les mois de mai, de juin et juillet; c'est aussi l'époque pluvieuse sur la côte de Coromandel. La mousson qui amène ces pluies est accompagnée de tempêtes, d'orages et d'ouragans très-violens : la partie septentrionale éprouve à peine les effets de cette mousson, et jouit généralement d'un temps sec et beau. Mais dans les mois d'octobre et novembre, quand l'autre mousson règne sur la côte de Coromandel, c'est le nord de l'île qui est exposé aux averses et aux tempêtes, tandis que les contrées

(1) *E. Burnouf :* Mémoire sur quelques noms de l'île de Ceylan. Journal asiatique, mars 1826, p. 129.

LIVRE CENT QUARANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description spéciale de l'île de Ceylan et des îles Maldives et Laquedives.

« Nous disons adieu au continent de l'Inde; nous allons faire le tour des îles qui peuvent justement être considérées comme une appartenance naturelle de ce pays. *Ceylan* se présente la première, cette riche et magnifique terre où les pierres sont des rubis et des saphirs, où l'amome parfume les marais et le cannellier les forêts, où les plantes les plus communes fournissent des aromates précieux. Les plus beaux éléphans courent par troupes, comme chez nous les sangliers; tandis que le brillant paon, avec l'aérien oiseau de paradis, tiennent la place de nos corbeaux et de nos hirondelles (1). A tant d'avantages la nature a joint une position qui domine les deux côtes de Malabar et de Coromandel; de sorte que la puissance maritime qui sera maîtresse de Ceylan le sera de toute la navigation de l'Inde.

« Le nom de cette île varie beaucoup selon les temps et les auteurs. Celui de *Selen*, d'où nous avons fait Ceylan, se trouve chez Cosmas, au VIe siècle, sous la forme de *Sieledìba*, ou île Sielen. Mais comme Ammien Marcellin appelle les habitans *Serandives*, et comme le nom arabe *Serandib* n'est qu'une corruption de *Selan-Div*, ce dernier doit remonter à une époque très-ancienne, et se trouve probablement caché dans le *Simundus*, lisez *Silundus*, de Ptolémée (2). Un autre nom indien, *Salabha*, l'île riche, se reconnaît dans le *Saliké* du même géographe.

(1) *Linneus* : Museum Ceylanicum, prœfat. — (2) *Palai* est un adverbe, mal à propos confondu avec le nom qu'il précède.

Mais les anciens n'ont connu ni le plus ancien nom sanskrit *Lanka*, ni celui qui est le plus en usage, *Singala* ou *Chingala*. Ce dernier signifie île des lions. »

Des recherches récentes ont encore eu pour but les différens noms de cette île célèbre. On sait que les Grecs, au IVe siècle avant notre ère, l'appelaient *Taprobane;* ce fut au Ier siècle après Jésus-Christ qu'elle prit le nom de *Simoundou*, au IIe celui de *Salice*, aux IVe, VIe, IXe et XIIIe ceux de *Serendivà*, *Sielendiva*, *Serendis* et *Zeilam* (1). Enfin, dans une mappemonde gravée par J. Ruysch en 1508, elle porte celui de *Pritam*.

« La longueur de cette île, depuis la pointe de Pedro jusqu'à celle de Dundra, est d'environ 100 lieues; sa largeur varie de 10 à 50. Les côtes, pourvues d'une quantité de bons ports, sont entourées de bas-fonds et d'écueils. L'intérieur renferme beaucoup de montagnes hautes et escarpées, d'épaisses forêts et de longs districts couverts de broussailles. Ceylan est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui la traverse presque tout entière, et qui exerce sur les saisons à peu près la même influence que les Ghattes dans le Dékhan. Elle arrête les moussons ou vents périodiques. Dans la partie occidentale il pleut pendant les mois de mai, de juin et juillet; c'est aussi l'époque pluvieuse sur la côte de Coromandel. La mousson qui amène ces pluies est accompagnée de tempêtes, d'orages et d'ouragans très-violens : la partie septentrionale éprouve à peine les effets de cette mousson, et jouit généralement d'un temps sec et beau. Mais dans les mois d'octobre et novembre, quand l'autre mousson règne sur la côte de Coromandel, c'est le nord de l'île qui est exposé aux averses et aux tempêtes, tandis que les contrées

(1) *E. Burnouf :* Mémoire sur quelques noms de l'île de Ceylan. Journal asiatique, mars 1826, p. 129.

méridionales s'en ressentent à peine. L'une et l'autre moussons se font peu sentir dans l'intérieur, mais cette partie n'en a pas moins sa saison pluvieuse; c'est pendant les mois de mars et d'avril que les ouragans, si redoutables dans les pays tropiques, y amènent des averses accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre d'une violence dont nous ne pouvons nous faire une idée. Les moussons règlent les saisons dans l'île de Ceylan plus que le cours du soleil : les plus grandes chaleurs règnent depuis janvier jusqu'en avril; c'est pendant le solstice d'été qu'on jouit de la plus grande fraîcheur.

« Du reste, le climat de l'île est tempéré; quoique située très-près de l'équateur, elle n'éprouve pas ces chaleurs excessives qui dessèchent souvent la côte de Coromandel. Dans l'intérieur où ne pénètrent pas les brises de mer, les forêts et les collines concentrent la chaleur, empêchent la circulation de l'air, et servent de séjour à des brouillards épais et à des vapeurs malsaines. Ces brouillards font souvent succéder des nuits très-froides aux grandes chaleurs de la journée (1). »

C'est surtout dans la partie méridionale que se trouvent les plus hautes montagnes de l'île : c'est là que l'on voit dominer le *pic d'Adam*, qui s'élève à la hauteur de 978 toises, le *Namina-couli-candy*, qui en a 847, et le *Doumbera*, moins élevé, mais plus remarquable par la vaste caverne qu'il renferme.

« Les montagnes de Ceylan sont riches en minéraux, mais on ne donne pas assez de soin à leur exploitation. On en tire entre autres des pierres précieuses, telles que saphirs bleus et verts, rubis, topazes, cristaux de roche blancs, jaunes, bruns et noirs. L'améthyste, l'œil-de-chat, le zircon transparent, sont communs. La tourmaline intéresse les na-

(1) *Percival :* Voyage à Ceylan, chap. II.

turalistes par son électricité, et le corindon ou spath adamantin sert à polir le diamant On y trouve le péridot, mais non pas la véritable émeraude. Ces pierres abondent dans le district de Matoura ou de Dolasdas. Ceylan fournit aussi du fer, beaucoup d'antimoine, de salpêtre et de soufre. Le principal objet d'exportation de cette île, c'est la cannelle; quoique répandu dans plusieurs îles de la mer du Sud et celles des Indes, le cannellier ne vient nulle part aussi bien qu'ici, surtout dans la contrée du sud-ouest, le long des côtes de Negombo, Colombo, Caltoura, Barbary, Gale et Matoura. Dans l'intérieur, la cannelle est moins délicate et plus mordante. La récolte a lieu deux fois par an; la première ou la grande se fait depuis avril jusqu'en août, et la seconde depuis novembre jusqu'en janvier. La compagnie hollandaise exportait autrefois de Ceylan 8 à 10,000 ballots de cannelle, chacun de 80 livres pesant; la moitié passait en Europe, et le reste se consommait en Asie. Le cardamome et le bétel prospèrent aussi dans Ceylan (1).

« Le riz, quoique très-abondant, ne suffit pas à la consommation. On exporte un peu de café, inférieur à celui de Java, ainsi qu'une espèce d'ipécacuanha moins efficace que celle de l'Amérique. Des forêts de cocotiers s'étendent le long de la côte, surtout depuis Negombo jusqu'au-delà de Matoura. Les feuilles du *talipot* (2) servent de papier et d'éventail; le sagoyer, le *kettula*, le palmier à sucre, le cocotier des Maldives, le *borassus flabelliformis* (3) et d'autres espèces voisines des palmiers composent la plupart des forêts du plat pays. L'arbre à pain fournit aux Chingulais quinze mets différens. C'est à l'ombre du bananier sacré que ces insulaires forment les vœux d'une amitié inviolable

(1) *Burmann :* Flor. Ceylan. Tab. 27. *Pennant :* View, I, 222-227. Nouvelles Relations des missionnaires d'Halle, cah. 32, p. 928.

(2) Corypha umbra culifera. L.

(3) *Pennant :* View, I, 247.

ou d'un amour éternel. Plusieurs voyageurs, entre autres Ribeiro et Graaf, font l'éloge de l'orange du roi comme du fruit le plus délicieux de Ceylan et de la terre entière. Cette île fournit aussi du bois d'ébène d'une belle qualité. Parmi les fleurs qui ornent son sol, on distingue le grand lis (1), dont la racine, selon les voyageurs, est ici le poison le plus efficace, tandis qu'on l'emploie comme antidote sur la côte de Malabar. La mussende (2) couvre d'une grande feuille blanche ses corolles de pourpre foncé. Le *sindrimal* ouvre ses fleurs à quatre heures du matin et les ferme le soir à la même heure. La *bandoura* (3) contient, dans une espèce de bourse cylindrique, une eau limpide et fraîche. Plusieurs arbres à gomme, le théier et le camphrier rapprochent la flore chingulaise de celle de la péninsule à l'est du Gange.

« La pêche des perles entre Manaar et Tuticorin, qui autrefois était d'un bon rapport, se réduit à peu de chose aujourd'hui; l'avidité a fait tarir en partie cette source de richesses. Avant l'arrivée des Portugais, la pêche n'avait lieu que tous les 20 ou 24 ans. Les Portugais réduisirent cet intervalle à 10 ans, et les Hollandais, pour multiplier un gain précaire, affermèrent la pêche tous les 7 à 8 ans. Actuellement elle a lieu tous les 2 ans. L'heure à laquelle la pêche doit commencer est déterminée d'avance. Au signal donné, les bateaux qui y ont pris part rentrent dans la baie et débarquent leurs huîtres; on en fait des tas ou lots, que l'on vend ensuite à l'enchère au plus offrant. Ce sont des chances à courir que d'en faire l'acquisition. S'il y a beaucoup de perles ou seulement deux perles de la première qualité dans le lot, la fortune de l'acquéreur est presque assurée; mais il arrive aussi que tout le lot ne vaut pas la

(1) Gloriosa superba. L. — (2) Mussenda frondosa. L. — (3) Nepenthes distillatoria. L.

centième partie du prix pour lequel on l'a acheté. Les plus riches joailliers de l'Inde se rendent à Ceylan à l'époque de cette pêche (1). L'amour du gain s'offre ici sous les traits les plus prononcés et les plus hideux. Les infortunés plongeurs étouffent quelquefois sous l'eau ou expirent en vomissant le sang dès qu'ils sortent de la mer. Les huîtres, en pourrissant, exhalent l'odeur la plus infecte; l'air en est corrompu à plusieurs lieues à la ronde. On voit l'avide chercheur de perles remuer ces immondices pestilentielles pour y découvrir quelque trésor négligé.

« On prend aussi, sur les côtes de Ceylan, beaucoup de cauris (*cypræa moneta*), dont une partie passe sur le continent. Parmi les animaux indigènes de Ceylan, on remarque l'éléphant; il y en a deux variétés, l'une avec des dents très-longues, appelée *alleia*, l'autre qui n'en a point ou qui les a très-courtes, et qu'on nomme *aëta* (2). On fait beaucoup de cas de l'éléphant ceylanais, à cause de sa grandeur et de sa docilité. Aujourd'hui, la plupart des éléphans destinés à l'exportation se prennent dans le pays de Matoura, sur la côte méridionale, où l'on fait des chasses régulières tous les trois ou quatre ans. Les buffles sauvages, après avoir été apprivoisés, servent au labour. Les chevaux de Ceylan sont d'une belle race. On les abandonne pendant les premières années dans trois petites îles que les Portugais avaient nommées par cette raison *ilhas de Cavales*. On en exporte un grand nombre pour l'Inde, où ils servent à la monte. Ceylan possède nos animaux domestiques; mais les brebis, selon Wolff, ont, au lieu de laine, du poil comme les chiens. Le même auteur prétend qu'il n'y a point de lions dans Ceylan, quoique Knox assure qu'il y en ait. Les forêts de Ceylan renferment des daims, des lièvres, un

(1) *Lebeck* : Asiatic. Researches, t. V. *Percival*: Voyage à Ceylan, ch. III. — (2) Asiatic. Register., 1800, Miscell. tracts, p. 3.

animal à musc (1), des tigres, des chacals, et diverses espèce de singes, entre autres le singe blanc à barbe, et le singe noir à barbe noire ou blanche. Les oiseaux y sont très-nombreux, ainsi que les abeilles et les fourmis. Le miel abonde tellement que, selon un auteur portugais, il sert à conserver les mets qu'on y plonge au défaut de sel (2). Une espèce de fourmis noires fait de très-grands nids sur les branches des arbres (3). Les sangsues et les araignées venimeuses se font redouter. Les rivières fourmillent de poissons. Dans les contrées marécageuses il y a des serpens énormes. »

Les insulaires de Ceylan se divisent en deux branches, les *Veddahs* et les *Ceylanais* ou *Chingulais*. Nous empruntons à M. D. de Rienzi, qui a parcouru une forêt habitée par les Veddahs, et qui avait plusieurs guides de cette caste lorsqu'il a visité le pic Adam, en compagnie de M. Layard, les renseignemens suivans sur ces barbares.

« Dans les forêts épaisses de l'intérieur de Ceylan, sur « une superficie d'environ 50 milles, habite, avec les élé- « phans et les buffles sauvages, un peuple dont l'origine a « donné lieu à cent conjectures bizarres, aux rapports les « plus extraordinaires; ce sont les Veddahs, qui, dans la « dernière guerre des Anglais, ont été un peu mieux étudiés « qu'auparavant.

« L'opinion la plus probable sur l'origine de cette singu- « lière caste, c'est qu'elle descend des habitans primitifs de « l'île, qui ont cherché dans les forêts inaccessibles un « refuge contre les conquérans. La passion de ce peuple « pour la liberté lui fait supporter la vie la plus dure et « les plus grandes privations. C'est dans l'intérieur que « l'on trouve les *Djungle-Veddahs*, qui n'ont eu aucune

(1) Moschus memana. L. — (2) *Texeyra :* Hist. Persic., l. I, ch. XXXV.
(3) *Valentyn :* Description de Ceylan, en hollandais, p. 54.

« communication avec les Chingulais. Ils sont petits et « noirs, n'ont pour habillement qu'un tablier de peau de « quatre doigts de largeur descendant jusqu'à mi-cuisse : « celui des femmes est un peu plus large. Quelquefois même « ils vont tout-à-fait nus. Quoique grêles, on ne rencontre « pas chez eux d'êtres difformes, ce qui tient sans doute « à ce qu'ils étranglent les enfans qui naissent avec quelque « infirmité.

« La chasse fournit au Veddah la nourriture dont il a « besoin. Il la prépare soit comme les habitans de Ma- « nille et des îles Philippines, en coupant la chair par la- « nière et la faisant sécher au soleil, soit en la faisant cuire « dans la cendre. Le miel fait aussi partie de sa nourriture, « et il le recherche avec avidité. Les femmes suivent leurs « maris à la chasse, et pendant ces excursions, qui durent « quelquefois plusieurs semaines, ils passent la nuit sur les « arbres. Armé d'un arc long de six pieds fait avec un bois « très-dur et très-élastique, il ne craint pas d'attaquer les « animaux les plus redoutables, et son adresse est telle « qu'une seule flèche lui suffit quelquefois pour terrasser « un éléphant.

« Quand la chasse a été heureuse, le Veddah reste à dé- « vorer sa proie et à dormir; mais à cette abondance suc- « cède presque toujours une affreuse famine, et il n'a « pour s'en garantir que du miel mêlé avec de la poudre de « bois, quelquefois même les feuilles des arbres. On l'a vu « se livrer quelquefois à l'anthropophagie. Quand le Ved- « dah a besoin de fers de flèches, il va trouver un forgeron « chingulais, lui porte de la cire, du miel ou des peaux, et « obtient en échange la quantité de fers dont ils convien- « nent. Souvent ils se contentent de déposer leurs objets « d'échange dans un lieu convenu.

« Le Veddah est sérieux et même sombre; ce caractère « se retrouve presque dans ses danses et dans ses chants.

« Généreux et hospitalier, il reçoit avec cordialité l'étran-
« ger qui se présente sans armes, et sa demeure a servi plus
« d'une fois de refuge aux Kandiens contre la tyrannie. Si
« l'époux est absent, la femme fait rester le voyageur à
« quelques toises de sa demeure jusqu'à l'arrivée de son
« mari, car le Veddah est jaloux et vindicatif; et malheur
« à l'imprudent qui offrirait le bétel à sa femme! Sous les
« derniers rois de Kandy on a vu plus d'une fois cette race
« barbare vendre ses enfans au prix de 80 à 100 francs.

« L'autorité du mari sur sa femme et ses enfans est ab-
« solue. Quand il veut obtenir une fille, le sauvage veddah
« se présente au père pour lui en faire la demande. Celui-ci
« ne la refuse presque jamais, et de ce moment le mariage
« est conclu, la femme ira habiter la case du mari, le sui-
« vra à la chasse et préparera les alimens. Il peut épouser
« sa mère et sa sœur, mais non sa fille, et la polygamie lui
« est permise.

« La religion des Veddahs doit se ressentir de leur pro-
« fonde ignorance. Occupés uniquement à soutenir leur
« malheureuse existence, ils ne peuvent imaginer un Dieu
« bon. Ils invoquent le *Veddah-Jaccon* ou démon Veddah,
« et lui offrent du miel pour l'apaiser. La danse est encore
« un moyen de fléchir la colère du dieu. Ils l'exécutent au
« son d'une espèce de tambour, le *tantant*, seul instrument
« qu'ils connaissent, et poussent cet exercice jusqu'à ce que
« l'un d'eux, saisi d'un vertige qu'il prend pour de l'inspi-
« ration, offre de répondre aux questions qui lui seront
« adressées sur le sort des défunts.

« Toute maladie est l'ouvrage d'un malin esprit, et celui
« qui succombe passe aussitôt dans le corps d'un vivant
« pour le tourmenter. Ils invoquent leurs parens morts pour
« obtenir d'eux d'être heureux à la chasse et en amour.

« La langue de ces sauvages est bornée à un très-petit
« nombre de mots. Ils ne comptent que jusqu'à dix. Pour

« exprimer les nombres plus élevés, ils disent *beaucoup*, « *un grand nombre*. Leur correspondance se fait au moyen « de nœuds semblables aux *quipos* des Péruviens, ou avec « des bâtons sur lesquels ils font des entailles. Leurs poé- « sies se bornent à quelques couplets en mémoire de chas- « seurs fameux de leur nation. Ils occupent généralement « une partie du nord et du sud-est de l'île de Ceylan. »

« Le midi de l'île est occupé par les *Ceylanais*, qui paraissent descendre d'un peuple étranger qui est venu s'établir dans Ceylan. Leurs mœurs, leur religion et leur langage sont ceux des Hindous. Ils sont bien faits et ont beaucoup d'agilité. Leur vêtement ordinaire consiste en une étoffe dont ils entourent les reins, et en une camisole avec des manches à grands plis. Leur tête est coiffée d'un bonnet à double pointe; ils portent un sabre au côté gauche et un poignard dans le sein. Leurs doigts sont ornés d'anneaux d'argent et de cuivre jaune. Les riches portent deux camisoles de coton, dont l'une est blanche et l'autre bleue, et un coutelas à manche doré. Les femmes se revêtent d'une camisole rouge et bleue, dont la longueur dépend du rang où elles sont placées. Elles ont la tête, le cou et les bras chargés de divers ornemens. Elles ont les manières aisées des Européennes, et jouissent d'une liberté inconnue aux autres Orientales. Les hommes et les femmes vont pieds nus. A table, la femme sert le mari, et après que celui-ci a mangé seul, elle s'assied avec ses enfans. »

Les Ceylanais se divisent en quatre castes qu'ils nomment : 1° caste royale ou noble (*ekchastria-wanse*); 2° caste des brahmanes (*brachmana-wanse*); 3° caste de wiessia (*wiessia-wanse*), qui comprend les cultivateurs et les bergers; 4° enfin caste inférieure (*kchoudra-wanse*). Les mariages et même les repas parmi ces diverses castes sont défendus sous peine de mort.

« Les Ceylanais, quoique d'un caractère très-doux, sur-

passent en intelligence beaucoup d'autres nations indiennes. Ils ont porté les métiers et les arts à un certain degré de perfection (1). Ils fabriquent entre autres de bonnes étoffes de coton. Ils tirent aussi une espèce de sucre brut des cocotiers et des palmiers. Une preuve que leurs ancêtres ont cultivé les beaux-arts, c'est le grand nombre de monumens que l'on trouve encore à Ceylan, particulièrement sur la frontière septentrionale du ci-devant royaume de Kandy. Ce sont d'énormes ruines de palais, de temples, de colonnades de marbre et de pierre, d'inscriptions taillées dans le roc, et de ponts avec des arches voûtées. »

Dans ces dernières années, un officier anglais (2) a découvert d'autres ruines fort curieuses. Près du village de Topari se trouvent celles d'un temple circulaire en briques, au milieu de colonnes et de restes d'autres édifices, parmi lesquels on remarque une statue de femme haute de 5 pieds, assez bien sculptée, coiffée d'une tête de serpent et dans une attitude gracieuse; un autre bâtiment, dont l'intérieur voûté tient à la fois de l'ogive et du cintre; et 4 statues de Bouddha, représenté assis et plus grand que nature. Ces ruines sont appelées dans le pays le *palais de Naïg*.

Plus loin, d'autres constructions plus étendues sont attribuées par les habitans aux *Djoharrem* ou géans. Ce qui frappe d'abord les regards, c'est une immense construction en briques qui paraît être un tombeau : elle a la forme d'une pyramide et semble avoir été complètement revêtue de stuc. Près de ce monument, 16 petits édifices, également en briques, l'un ouvert et l'autre fermé alternativement, sont probablement aussi des tombeaux. Plus loin encore se trouve une pyramide moins grande que la première. Enfin, à

(1) *Valentyn*, ch. III, *passim*. — (2) *M. Fagan :* Lettre insérée dans le journal qui s'imprime en anglais à Colombo, capitale de Ceylan.

quelques centaines de toises de là, trois rochers noirs semblent sortir du milieu d'autres ruines : ce sont trois statues gigantesques de Bouddha, assises, bien proportionnées, et dont on peut indiquer les dimensions en faisant observer que le petit doigt de la main a 2 pieds de longueur. Près de là se trouvent les restes d'un petit temple voûté, dans l'intérieur duquel on voit encore une figure de Bouddha assise sur un trône.

« Ceylan était fréquentée, dès la plus haute antiquité, par les navires arabes et persans. D'après une ancienne tradition conservée parmi les insulaires, il régnait dans cette île, long-temps avant l'ère chrétienne, un roi despotique nommé *Rama*, qui laissa son nom à un royaume et à une ville magnifique. Dans les temps postérieurs et historiques, il se forma dans l'île six royaumes, savoir : *Condé-Ouda*, que nous appelons *Kandy*, *Cotta*, *Sieta-Reca*, *Dambadam*, *Ramnadapour* et *Jafnapatnam*. La discorde qui régnait entre les rois de ces États facilita aux Européens le moyen de s'en rendre maîtres. Les Portugais s'établirent à Ceylan l'an 1517, à la faveur des guerres intestines; mais ayant abusé d'une manière révoltante des libertés qui leur avaient été accordées, ils firent tourner contre eux les forces réunies des rois de l'île. Les Hollandais offrirent leur secours aux Ceylanais, et enlevèrent aux Portugais toutes leurs possessions. Les nouveaux colons européens ne tardèrent pas à porter des vues ambitieuses sur l'île entière, et particulièrement sur le royaume de Kandy. Les efforts qu'ils firent dans le XVIIIe siècle pour s'en rendre maîtres échouèrent tous, à cause de la position presque inexpugnable de ce royaume, entouré de montagnes séparées par des défilés très-étroits, des déserts et des forêts infestées par des éléphans sauvages, des ours, des tigres, d'énormes serpens et d'autres animaux malfaisans. Ces guerres inutiles coûtèrent à la compagnie beaucoup de soldats et des sommes énor-

mes, tandis que ses employés achevèrent de détruire ses espérances par leur cupidité effrénée. Cependant les Ceylanais ne surent point se délivrer de leurs maîtres; et après avoir long-temps gémi des vexations que les Européens leur firent éprouver, ils passèrent, à la fin du dernier siècle, sous le joug des Anglais, qu'ils essayèrent de secouer en massacrant la garnison anglaise de Kandy (1). »

En 1782, les Anglais prirent Trinkomali, qui fut repris par les Français sous les ordres de Suffren. En 1796, les Anglais s'emparèrent de Negombo et de Colombo. En 1815, le major Hooke prit la capitale du Kandy, fit prisonnier le roi régnant, Pikrimi-Radjah-Singha, et s'empara de ses trésors. L'île entière appartient aujourd'hui aux Anglais.

« Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les principales villes; commençons par les côtes. *Jafnapatnam*, ou *Jafnapatam*, dans le nord de l'île, autrefois capitale d'un royaume particulier, a un port accessible aux petits navires. Son territoire, très-fertile en riz, grains de toute espèce, coton, tabac et palmiers à éventail, est couvert de villages, et renfermait, en 1782, plus de 190,000 chrétiens. *Negombo*, avec un petit fort et des casernes, est situé près de la mer, dans une contrée charmante, couverte de bois de cocotiers et de cannelliers qui fournissent la cannelle la plus fine de toute l'île (2). *Colombo*, ville bien bâtie et très-peuplée, sur la côte occidentale, a été construite par les Portugais, et avait été le chef-lieu des établissemens hollandais. Elle est aujourd'hui la capitale de l'île. La rade est peu sûre. Rien de plus magnifique que l'aspect de cette ville, assise au milieu des forêts de cocotiers, sur une baie formée par le *Kalany-ganga;* rien de plus riche

(1) *Valentyn :* Descript. de Ceylan, ch. IV, XVI. *Haafner :* Notice sur l'île de Ceylan, dans le IIe vol. de ses Voyages. *Hugh Boyd :* Histoire de Ceylan. — (2) *Valentyn :* Description du Ceylan, p. 166 (dans *Oud-and-Niew. Ostindien*, VII).

que la végétation de ses environs, où les arbres majestueux, les rians bosquets et les coteaux verdoyans se succèdent ou s'entremêlent sans interruption; rien de plus salubre que l'air qu'on y respire et dont la température presque invariable ne laisse fluctuer le thermomètre qu'à 6 degrés au-dessus et au-dessous du 80e de l'échelle de Fahrenheit (1). »

Colombo profite déjà des bienfaits de la civilisation européenne; elle ne renferme point, il est vrai, de beaux monumens : le palais du gouverneur et l'église de Wolfendal sont ses principaux édifices; mais elle possède une institution où les indigènes apprennent l'anglais et d'autres langues, et depuis le commencement de 1832 elle communique rapidement, par un service de malles-postes, avec les principales villes de l'île. En 1815 sa population était de 50 à 60,000 âmes, et il est probable qu'aujourd'hui elle est plus considérable.

« *Punta de Gale* ou *Point de Galle*, ville considérable, que sa position au milieu des rochers rend naturellement forte, et que ses forêts de cannelliers enrichissent, possède un port très-beau, mais d'une entrée difficile. *Matoura*, petite ville, est le chef-lieu d'un district très-fertile, surtout en café et en poivre, et très-riche en pierres précieuses. Un peu à l'est de Matoura cessent les bosquets de cannelliers. *Tengale* est situé dans un canton consacré à la chasse aux éléphans.

« Les côtes sud-est présentent des marais salans, derrière lesquels on ne voit que forêts et rochers. A *Battikalo*, on voit reparaître toute la fertilité et toute la magnificence du règne végétal. Le pays est parsemé de fermes dont les arbustes les plus charmans forment les clôtures (2). *Trinkomali* ou *Trinquemale*, ville importante, mais mal bâtie,

(1) *Cordiner :* Account of Ceylan, ch. III. *Percival.*
(2) *Valentyn*, 32-41, etc. *Cordiner*, 261-262.

est dans la partie la plus belle et la plus fertile de l'île. Son port, environné de hautes montagnes et de bons forts, est un des plus beaux et des plus vastes de l'Inde : plus de 40 vaisseaux de ligne peuvent y mouiller à l'abri des tempêtes (1). Le fort Ostembourg domine toutes les baies voisines. C'est dans le port de Trinquemale que se décharge le Mavali-ganga ou Mahavelle, le premier fleuve de Ceylan; il descend du pic d'Adam; mais de nombreux rochers, en l'obstruant, le rendent inutile à la navigation.

« L'île de Ceylan est entourée d'un grand nombre de petites îles; il y en a surtout beaucoup du côté de l'ouest et du nord; la baie de Condatchy est remplie d'îlots qui, de loin, présentent un aspect charmant; mais, arrivé de près, on remarque qu'ils ne produisent, pour la plupart, que des broussailles. Quelques unes ont de bons pâturages; on y fait paître les chevaux et les bestiaux; les Hollandais leur ont donné le nom de leurs villes, telles que Amsterdam, Harlem, Leyde, Delft, Rotterdam. L'île de *Manaar* est située dans le petit golfe de ce nom, entre Ceylan et la côte de la pêcherie. Nous avons déjà remarqué les bancs de sable connus sous le nom de *Pont de Rama* ou *Pont d'Adam*, et qui joignent presque l'île de Ceylan au continent de l'Inde. Les habitans de l'île des *Deux-Frères* se distinguent par des muscles extrêmement prononcés; un peintre pourrait étudier l'anatomie sur leurs corps.

« Toute cette lisière que nous venons de décrire appartient aux Anglais, successeurs des Portugais et des Hollandais. On y comptait, au commencement de ce siècle, 340 à 350,000 chrétiens calvinistes, plus de 400,000 catholiques, et probablement le double d'individus restés fidèles à leur ancienne religion.

« Le royaume de *Kandy* occupait la partie centrale de

(1) *Cordiner*, I, 270. Voyez le beau plan de *Valentyn*.

l'île. *Kandy*, ville bâtie en forme de triangle, dans le voisinage du Mavali-ganga, est à 80 milles anglais de Colombo. Les maisons ne sont que des cabanes, et l'ancien palais du roi n'a même aucune apparence. On le dit cependant vaste et richement décoré à l'intérieur; un appartement est entièrement formé de glaces très-hautes. Spilbergen vit, en 1602, à Kandy, de magnifiques pagodes, ornées de pierreries et comparables aux plus belles églises catholiques (1). » On y voit encore un beau temple de Bouddha, où l'on conserve la fameuse dent de ce dieu dans une belle châsse ornée d'or et d'argent. Malgré le nom de *Maha-Neuva* (grande ville) que les Chingulais donnent à leur ancienne capitale, nous devons faire observer que Kandy n'est qu'une petite ville de 3,000 âmes.

« *Nilembynour* et *Diglichinour* ont quelquefois servi d'asile aux monarques. Plusieurs villes très-florissantes autrefois sont tombées en ruines : telle est *Anouradgbourro*, ville détruite par les Portugais, antique capitale de l'île et la résidence des anciens rois du pays, et où était la sépulture de leur famille. Elle renfermait de belles pagodes dont les ruines sont encore un objet de vénération pour les Ceylanais. »

Cette vieille cité, qui porte aussi les noms de *Nouradjapoura* et d'*Anaradhépoura*, paraît être l'*Anurogrammoum* décrit par Ptolémée dans la Taprobane. Le capitaine Chapman, qui la visita en 1828, et qui a consulté à son sujet les chroniques ceylanaises, pense qu'elle fut fondée 470 ans avant notre ère. Suivant les traditions, elle conserva son rang et son importance pendant quinze siècles. Les seules traces de son antique splendeur sont ses neuf temples vénérés : l'un d'eux consiste en une enceinte renfermant des arbres sacrés appartenant à l'espèce appelée

(1) *Valentyn*, 106-117. *Knox*, etc.

ficus religiosa; un autre porte le nom de temple des mille colonnes, et les sept autres ne sont que des tertres et des tombeaux. A l'entrée de l'enceinte des arbres sacrés on voit une pierre sur laquelle sont sculptées des figures d'éléphans, de lions, de vaches et de chevaux.

« Au sud de Kandy, et à l'est de Colombo, dans le district de Dinavaca, s'élève la célèbre montagne que les Européens, les chrétiens de Saint-Thomas et les mahométans ont appelée *Pic d'Adam*, mais qui, dans la langue des Chingulais, porte le nom de *Hamalel*, et dans le sanskrit, celui de *Salmala*. Quelques auteurs arabes la nomment *Rohvan*. C'est une montagne de forme conique, visible à 30 et quelques lieues; on monte sur ses flancs escarpés, mais ornés de forêts, au moyen d'escaliers taillés dans l'ardoise (1).

M. de Rienzi confirme l'assertion de Valentyn, lorsqu'il annonce qu'un quart d'heure avant d'arriver à son sommet il faut monter au moyen de chaînes de fer fixées sur la plate-forme.

On y trouve, dans une plaine de 150 pieds de long sur 110 de large, un petit étang d'eau limpide, source d'une rivière qui, de cascade en cascade, précipite ses ondes sacrées, dans lesquelles les bouddhistes se baignent avec dévotion. On montre encore sur le sommet une petite pagode en bois au milieu de laquelle est une pierre dans laquelle on voit l'empreinte d'un pied gigantesque. C'est, selon les uns, celui d'Adam; selon les autres, celui de saint Thomas (2); mais les indigènes veulent que ce soit un vestige de Bouddha, qui, après 999 métamorphoses, s'élança de ce lieu vers les demeures célestes. Les peuples de Ceylan, de Pégou, de Siam, de Malacca, accourent en pèlerinage auprès de ce monument sacré. Dans des pagodes

(1) *Helmont :* Rapport au gouverneur *Simons*, dans *Valentyn*, p. 378.
(2) *Diego de Couto*, Decadas, V, lib. VI.

voisines, ils vénéraient des images que les voyageurs européens ont prises pour celles d'Adam et d'Ève. Jadis on y conservait, comme la plus sainte des reliques, une dent de singe qui fut enlevée, en 1554, par les Portugais; aussitôt les nations attachées à la religion de Bouddha offrirent au vice-roi de Goa 700,000 ducats pour la rançon de ce trésor; le vice-roi trouvait que c'était vendre très-avantageusement une dent de singe; mais le patriarche et l'inquisition aimèrent mieux faire brûler cet objet d'un culte superstitieux. »

La superficie de l'île de Ceylan, évaluée à 2,550 lieues carrées, pourrait nourrir une population deux fois plus considérable que celle qu'elle renferme, et que l'on estime à 1,200,000 habitans.

« A 30 ou 40 lieues à l'ouest de la côte de Malabar, on voit semées sur la surface de l'océan Indien les îles appelées *Laquedives*. Elles sont au nombre de 32, dont 13 ne sont que des écueils. Ces îles, peu élevées, ceintes de rochers de corail, entourées de bas-fonds et de bancs de sable, sont couvertes de rizières et de cocotiers superbes. On distingue dans le groupe septentrional *Metelar*, *Kittan*, *Coreny*, *Ameny*. Dans le groupe méridional, on remarque *Lacondy*, la plus considérable de toutes, *Karoly*, *Aquelaon* et *Kalpeny*, qui a une rivière dont l'embouchure peut recevoir des vaisseaux de 200 tonneaux. Au sud de ces deux groupes est le passage nommé le *Canal des onze degrés*. »

Ces îles nourrissent une population de 10 à 12,000 individus, que leur caractère physique et leur religion rapprochent des Arabes, tandis que leur langue dérive du malais. Ils sont appelés *Moplaïs* par les Malabares, et soumis à un chef qui se reconnaît vassal des Anglais.

« Entre les Laquedives et les Maldives est située la petite île de *Malique* ou *Malicoï*, entourée de falaises, et extrê-

mement fertile. Elle dépend d'un radjah de Malabar.

« Les *Maldives*, qui tirent leur nom de *Male*, la principale île de ce groupe, s'appellent dans le pays même *Male-Raque*, et chez Edrisi, *Robaihat*. Elles sont, d'après le rapport des indigènes, au nombre de 12,000; mais la plupart sont si petites, qu'elles ne peuvent être habitées : les unes ne sont que des bancs de sable que le flux couvre tous les jours; d'autres portent des arbustes et des herbes. La nature a partagé ce long archipel en groupes particuliers appelés *Atollons* (1), parmi lesquels cinq se distinguent par leur étendue, et sont séparés par des canaux assez larges. Chaque atollon est ceint d'un cordon de rochers qui le protége contre la fureur des vagues: elles s'y brisent avec tant de force, que le pilote le plus intrépide n'ose en approcher.»

Les principaux de ces groupes sont, en commençant par le nord, *Tilla-dou-matis*, *Milla-doué-madoué*, *Padipolo*, *Malos-madou*, *Male* qui donne son nom à l'archipel, *Poulisdous*, *Nillandous*, *Moluque*, *Colomandous*, *Adoumatis*, *Souadive*, *Addon* et *Pona-moluque*.

Cette chaîne d'îles occupe du nord au sud une longueur de 180 lieues; elle est séparée de Malicoï par un passage appelé le *Canal des huit degrés*.

« Parmi les végétaux des Maldives, on distingue le *candu*, arbre dont le bois est léger comme du liége. Les noix des Maldives, ou cocos de mer (2), sont jetées sur ces îles par les flots qui les apportent des îles Seychelles et autres. On recueille beaucoup d'ambre gris et de corail noir (3). La pêche des cauris (*Cypræa moneta*), nommés ici *bolys*, est importante; un sac de 12,000 de ces coquilles vaut de

(1) *Pyrard de Laval* : Voyage aux Indes orientales, aux Maldives, etc., I, p. 71. — (2) Labillardière a fait de l'arbre qui porte ces cocos son genre *lodoicea*, auquel il a ajouté le nom spécifique de *sechellarum*, parce qu'il croît aux îles Seychelles. J. H.

(3) Voyez ci-après la *Description de l'Afrique*.

5 à 6 francs. Les rats et les fourmis exercent d'épouvantables ravages. Les bœufs sont une rareté; on a banni les chiens, mais les poules fourmillent.

« Les insulaires des Maldives, bien faits et d'un teint olivâtre, paraissent tirer leur origine des Hindous, mêlés d'Arabes (1). Ils ont le corps très-velu et la barbe épaisse. Il y a des femmes aussi blanches qu'en Europe. Les Maldiviens parlent une langue particulière; leur religion est celle des mahométans; mais ils ont conservé des traces d'une plus ancienne croyance; ils sacrifient au dieu des vents, en lançant sur les flots des barques remplies d'ambre et de bois odorant auquel ils ont mis le feu. Ces autels flottans, couronnés de fleurs, se dispersent au loin sur la mer, et la couvrent de nuages aromatiques. Les Maldiviens s'habillent d'une étoffe de soie ou de coton fort légère. Les plus savans parlent l'arabe, expliquent le Coran, et possèdent quelques notions d'astronomie et de médecine. Pyrard, voyageur français, qui fit naufrage sur les Maldives en 1602, à qui nous devons la seule relation détaillée sur ce pays, et dont on a reconnu naguère l'exactitude parfaite, représente la nation maldive comme spirituelle et brave, industrieuse et adroite; mais un tempérament ardent les entraîne dans la débauche la plus effrénée. Ils fabriquent et exportent de jolies nattes et des étoffes de soie et de coton.

« Les îles Maldives sont gouvernées par un prince mahométan qui réside dans l'atollon et l'île de Male avec le titre de sultan. La ville capitale, du même nom, compte 2000 habitans; elle a un palais et deux mosquées. Les prêtres sont les principaux fonctionnaires de l'État. De grands pouvoirs sont attribués à un général en chef qui porte le titre de *pandiar;* le corps de troupes régulières se

(1) Asiat. Ann. Reg. 1802. Characters, p. 17-18.

compose de 150 hommes. Toute la nation est divisée en quatre classes, savoir : la famille royale, les ministres au nombre de huit, la noblesse et le peuple.

« Il n'y a dans tout le groupe des Maldives aucune autre ville aussi considérable que la capitale. Les maisons, isolées au milieu des forêts de cocotiers ou assemblées sans ordre, sont pour la plupart en bois de cocotier et recouvertes de feuilles d'arbres. Les habitations des riches marchands sont bâties en moellons. Pyrard trouva le palais royal, à *Male*, construit en pierre, mais peu élevé ; il était richement décoré à l'intérieur, et orné de jardins avec des jets d'eau et des étangs.

A. PRÉSIDENCE DE CALCUTTA.

ANC. PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.
Bengale	Calcutta	*Calcutta*, Barrakpour.
	Naddia	*Naddia*.
	Hougly	*Hougly*.
	Djessore	*Mourley*.
	Backergandge	*Burishal*, Backergandge.
	Tchittagong	*Islam-abad*.
	Tiperah	*Kamillah*, Lockipour.
	Dakka-Djelalpour	*Dakka*. Narraindgondge, Sounergondge. *Radjanagor*.
	Moïmansingh	*Beygonbarry*, Seradjegondge.
	Silhet	*Silhet*, Azmerigondge, Laour.
	Rongpour	*Rongpour*.
	Dinadgepour	*Dinadgepour*, Maldah.
	Porniah	*Porniah*, Nathpour.
	Radehahi	*Nattore*.
	Birboum	*Soury*.
	Mourchid-abad	*Mourchid-abad*.
	Bordouan	*Bordouan*, Cotva.
	Midnapour	*Midnapour*, Djellasore.
	Kouch-Beyhar (princ.)	*Beyhar*.
Behar	Behar	*Patna*, Behar, Islampour.
	Ramghor	*Thittra*, Ramghor, Baorva.
	Boglipour	*Boglipour*.
	Tirhout	*Hayipour*.
	Saran	*Thoprah*, Boggah.
	Chah-abad	*Arrah*.
Allah-abad	Allah-abad	*Allah-abad*, Karrah.
	Djouanpour	*Djouanpour*, Azymghor.
	Benarès	*Benarès*, Ghazipour.
	Mirzapour	*Mirzapour*.
	Bandelkend	*Bandah*.
	Kapour	*Kapour*.
Aoudh	Kheyr-abad	*Kheyr-abad*.
	Laknau	*Laknau*.
	Aoudh	*Aoudh*, Feyz-abad.
Agra	Agra	*Agra*.
	Etaweh	*Etaweh*, Minpour, Kanoudje.
	Ferrakh-abad	*Ferrakh-abad*.
	Kalpy	*Kalpy*.
	Aly-ghor	*Aly-ghor*.
Dehli	Dehli	*Dehli*, Panipot.
	Bareily	*Bareily*.
	Morad-abad	*Morad-abad*, Rampour.
	Saharanpour	*Saharanpour*.
	Mérot	*Merot*, Anoupcheher.
	Horriana	*Hansy*.
Gourval	Sirinagor	*Sirinagor*.
	Kemaon	*Almorah*.
	Sirmore	*Raïnghor*.

ÉTAT DE SINDIAH.

PROVINCES où sont situées SES POSSESSIONS.	CHEFS-LIEUX de ses trois principales DIVISIONS.
Agrah.	Gouâlior.
Kandeich.	*Bourhanpour.*
Malvah.	*Oudjeïn.*

TABLEAU *statistique de l'Hindoustan indépendant.*

SUPERFICIE en LIEUES CARRÉES.	POPULATION absolue.	POPULATION par LIEUES CARRÉES.	REVENUS en francs.	ARMÉE.
		Afghanistan oriental.		
22,500.	8,000,000?	355.	70,000,000?	250,000.
		Royaume de Neypal.		
6,900.	2,500,000	362.	13,000,000.	17,000.
		Principauté du Sindhy.		
9,006.	1,000,000.	144.	13,000,000	50,000.
		État de Sindiah.		
5,000.	4,000,000.	800.	26,000,000.	20,000.

HINDOUSTAN ANGLAIS.

SUPERFICIE en LIEUES CARRÉES.	POPULATION absolue.	POPULATION par LIEUE CARRÉE.	REVENUS.	ARMÉE.
60,500.	80,000,000.	1,322.	250,000,000 fr.	210,000 h.

A. PRÉSIDENCE DE CALCUTTA.

ANC. PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.
Bengale	Calcutta	*Calcutta*, Barrakpour.
	Naddia	*Naddia*.
	Hougly	*Hougly*.
	Djessore	*Mourley*.
	Backergandge	*Burishal*, Backergandge.
	Tchittagong	*Islam-abad*.
	Tiperah	*Kamillah*, Lockipour.
	Dakka-Djelalpour	*Dakka*. Narraindgondge, Sounergondge. *Radjanagor*.
	Moïmansingh	*Beygonbarry*, Seradjegondge.
	Silhet	*Silhet*, Azmerigondge, Laour.
	Rongpour	*Rongpour*.
	Dinadgepour	*Dinadgepour*, Maldah.
	Porniah	*Porniah*, Nathpour.
	Radehahi	*Nattore*.
	Birboum	*Soury*.
	Mourchid-abad	*Mourchid-abad*.
	Bordouan	*Bordouan*, Cotva.
	Midnapour	*Midnapour*, Djellasore.
	Kouch-Beyhar (princ.)	*Beyhar*.
Behar	Behar	*Patna*, Behar, Islampour.
	Ramghor	*Thittra*, Ramghor, Baorva.
	Boglipour	*Boglipour*.
	Tirhout	*Hayipour*.
	Saran	*Thoprah*, Boggah.
	Chah-abad	*Arrah*.
Allah-abad	Allah-abad	*Allah-abad*, Karrah.
	Djouanpour	*Djouanpour*, Azymghor.
	Benarès	*Benarès*, Ghazipour.
	Mirzapour	*Mirzapour*.
	Bandelkend	*Bandah*.
	Kapour	*Kapour*.
Aoudh	Kheyr-abad	*Kheyr-abad*.
	Laknau	*Laknau*.
	Aoudh	*Aoudh*, Feyz-abad.
Agra	Agra	*Agra*.
	Etaweh	*Etaweh*, Minpour, Kanoudje.
	Ferrakh-abad	*Ferrakh-abad*.
	Kalpy	*Kalpy*.
	Aly-ghor	*Aly-ghor*.
Dehli	Dehli	*Dehli*, Panipot.
	Bareily	*Bareily*.
	Morad-abad	*Morad-abad*, Rampour.
	Saharanpour	*Saharanpour*.
	Mérot	*Merot*, Anoupcheher.
	Horriana	*Hansy*.
Gourval	Sirinagor	*Sirinagor*.
	Kemaon	*Almorah*.
	Sirmore	*Rainghor*.

ANC. PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.
ADJMIR	Adjmir	*Adjmir.*
ORIÇAH	Balassore	*Balassore.*
	Kottak	*Kottak.*
	Khourdah	*Kourdahgor.*
	Kondjour	*Kondjour.*
	Mohorbondje	*Hariorpour.*
	Singboum	*Singboum.*
GANDOUANA	Gandouana	*Djobbolpour.*

B. PRÉSIDENCE DE MADRAS.

KARNATIK	Madras	*Madras.*
	Nellore	*Nellore*, Ongole.
	Arkot septentrional	*Arkot.*
	Arkot méridional	*Veradatchellam.*
	Tchinglepot	*Tchinglepot.*
	Tandjor	*Tandjor.*
	Tritchinapaly	*Tritchinapaly.*
	Madoura	*Madoura.*
	Tinnevelly	*Tinnevelly.*
KOÏMBATOUR	Koïmbatour	*Koïmbatour.*
MAÏSSOUR	Seringapatam	*Seringapatam.*
MALABAR	Malabar	*Kalikot*, Kranganore, Kananore.
KANARA	Kanara	*Mangalore.*
BALAGHAT	Bellary	*Bellary.*
	Kaddapah ou Korpah	*Kaddapah*, Gandicotta.
SIRKARS SEPTENT.	Gantour	*Gantour.*
	Mazulipatam	*Mazulipatam.*
	Radjahmandry	*Radjahmandry*, Madapollam.
	Vizagapatam	*Vizagapatam*, Bimilipatam.
	Gandjam	*Gandjam*, Goumsor.

C. PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

AURENG-ABAD	Bombay (île)	*Bombay.*
	Djowar	*Djowar.*
	Kalliany	*Kalliany*, Radjahpour.
	Baglana	*Sallier.*
	Sangamnir	*Sangamnir.*
	Perainda	*Perainda.*
	Solapour	*Solapour.*
	Ahmed-nagar	*Ahmed-nagar.*
	Akalkotta	*Akalkotta.*
	Djounir	*Pouna.*
BEDJAPOUR	Konkan septentrion.	*Tanna*, Dabol.
	Konkan méridional	*Raïpour*, Gheriah.
	Darwar	*Darwar.*
KHANDEICH	Galna	*Galna.*
	Khandeich	*Nandourbar.*
	Meyvar	*Odeypour.*
GOUDJERATE	Surate	*Surate.*
	Barotch	*Barotch.*
	Kaïra	*Kaïra.*
	Ahmed-abad	*Ahmed-abad.*

Population de l'Hindoustan anglais par religion.

Hindous	33,000,000
Mahométans	4,500,000
Idolâtres	38,000,000
Protestans	4,500,000
Total	80,000,000

États tributaires de la Compagnie anglaise.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
84,000.	33,000,000.	392.

ÉTATS.	PROVINCES dont ILS SONT FORMÉS.	CAPITALES et VILLES PRINCIPALES.
Rewah	Allah-abad	*Rewah.*
Ihansi	*Id.*	*Ihansi.*
Tehri	*Id.*	*Tehri.*
Pannah	*Id.*	*Pannah.*
Aoudh (royaume)	Aoudh	*Laknau*, Feyz-abad.
Karouli	Agra	*Karouli.*
Bhartpour	*Id.*	*Bhartpour.*
Dholpour	*Id.*	*Dholpour.*
Matcherry	*Id.*	*Alwar.*
Kotch	Kotch	*Bhoudj*, Andjar.
Sirhind	Dehli	*Pattialah.*
Djessalmir	Adjmir	*Djessalmir.*
Bikanir	*Id.*	*Bikanir.*
Pays des Bhattis	*Id.*	*Bhatnir.*
Djoudpour	*Id.*	*Djoudpour*, Marwar, Nagore.
Djeypour	*Id.*	*Djeypour.*
Odeypour	*Id.*	*Odeypour*, Sarawy.
Tonk	*Id.*	*Tonk.*
Boundy	*Id.*	*Boundy.*
Kotah	*Id.*	*Kotah.*
Nagpour (royaume)	Gandouana	*Nagpour.*
Maïssour (*id.*)	Maïssour	*Maïssour.*
Travankore (*id.*)	Malabar	*Trivanderam*, Travankore.
Cochin (*id.*)	*Id.*	*Tripontary*, Kolan.
Satarah (*id.*)	Beadjapour	*Satarah*, Bedjapour.
Kolapour	*Id.*	*Kolapour*, Malkapour.
Baroda	Goudjerate	*Baroda.*
Therad	*Id.*	*Therad.*
Turrah	*Id.*	*Turrah.*
Dobboi	*Id.*	*Dobboi* ou *Dubboï.*
Noanagor	*Id.*	*Noanagor* ou *Noawanagor.*

ÉTATS.	PROVINCES dont ILS SONT FORMÉS.	CAPITALES et VILLES PRINCIPALES.
GOUNDAL	Goudjerate	*Goundal* ou *Goundol*.
BANSVARA	*Id*	*Bansvara*.
CAMBAYE	*Id*	*Cambaye*.
HOLKAR ou INDOUR (roy.)	Malvah	*Indour*.
BOPÂL	*Id*	*Bopâl*.
DHARA	*Id*	*Dhara*.
SIKKIM	Neypâl	*Sikkim*.
NIDZAM ou royaume du DÉKHAN.	Haïder-abad	*Haïder-abad*, Golconde, *Ghonpour*.
	Bider	*Bider*.
	Bérar	*Ellitchpour*.
	Aureng-abad	*Aureng-abad*.
	Bedjapour	*Sakkar*.

TABLEAU STATISTIQUE *des principaux États tributaires.*

SUPERFICIE en LIEUES CARRÉES.	POPULATION absolue.	POPULATION par LIEUE CARRÉE.	REVENUS en francs.	ARMÉE.
		Baroda.		
2,300.	2,000,000.	869.	18,000,000.	15,000.
		Holkar ou *Indour.*		
1,500.	1,200,000.	800.	8,000,000.	10,000.
		Maïssour.		
2,800.	3,000,000.	1,071.	25,000,000.	6,000.
		Nagpour.		
9,000.	3,000,000.	333.	12,000,000.	8,000.
		Nizam ou *royaume du Dékhan.*		
12,400.	10,000,000.	806.	48,000,000.	20,000.
		Aoudh.		
2,600.	3,700,000.	1,423.	45,000,000.	5,000.
		Satarah.		
1,400.	1,500,000.	1,071.	4,400,000.	4,000.
		Travankore.		
1,000.	900,000	900.	7,000,000.	10,000.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.			LONGIT. E. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
MALDIVES.							
Pointe Nord.....	7	5	»	71	44	»	*Topping*, cité par *Rennel*.
Idem.....	7	15	»	71	20	»	Brit. Mar. Direct.
Pointe Sud.....	0	40	*sud*.	72	25	»	*Idem*.
Male.....	4	20	»	71	25	»	Auteurs.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.			LONGIT. E. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Mirzapour	25	10	»	81	9	»	Auteurs.
Masulipatam	16	10	»	78	48	»	*Idem.*
Nagpour	21	8	30	76	50	45	*Idem.*
Seringapatam	12	25	29	74	21	37	*Idem.*
Surate	21	11	»	70	46	45	*Idem.*
Sikkim	27	15	»	85	45	»	*Idem.*
Benarès	25	20	»	80	42	»	*Idem.*
Bedjapour	16	46	»	73	22	»	*Idem.*
Bednore	13	50	»	92	44	»	*Idem.*
Bopal	23	17	»	75	10	»	*Idem.*
Trivady	11	51	»	77	10	»	*Idem.*
Trivanderam	8	24	»	72	48	»	*Idem.*
Tritchinapaly	10	49	»	76	30	»	*Idem.*
Maddi Bender (port à l'embouc. de l'Indus).	25	40	»	66	30	»	*Rosily.*
Pondichéry	11	55	41	77	31	30	Conn. des Temps.
Madras, le fort Saint-George	13	4	54	78	8	45	*Idem.*
Pointe Divy	16	6	»	78	10	»	Brit. Mar. Direct.
Pointe Godavery	16	45	»	80	20	»	*Idem.*
Gandjam	19	22	30	82	58	»	Conn. des Temps.
Balasore	21	30	20	84	50	»	*Ritchie et Playsted.*
Calcutta (fort William).	22	33	11	86	»	3	Con. des T. de 1835.
Thanasir	29	55	»	79	8	»	Auteurs.
Ladhyanah	30	50	»	73	28	»	*Idem.*
Bhatnir	29	36	»	71	35	»	*Idem.*
Oudjeïn	23	12	»	73	29	45	*Idem.*
Goualior	26	15	»	75	42	»	*Idem.*
Gorekpour	26	46	»	80	53	»	*Idem.*
Negapatam	10	45	»	77	28	11	*Idem.*
Monghir	25	23	»	84	6	»	*Idem.*
Laknau	26	51	»	78	24	»	*Idem.*
Ghazipour	25	35	»	80	13	»	*Idem.*
Boglipour	25	15	»	84	40	»	*Idem.*
Sirinagor	30	11	»	76	23	»	*Idem.*
Katmandou	27	42	»	82	34	»	*Idem.*
Ellitchpour	21	14	»	75	16	»	*Idem.*
Goudelour	11	43	23	77	27	57	*Idem.*
Tranquebar	11	»	15	77	34	15	*Idem.*
Daman	20	22	»	70	38	»	*Idem.*
CEYLAN.							
Cap Dondra	5	47	»	78	21	30	*Idem.*
Colombo	6	55	»	77	48	»	*Idem.*
Trinkomali, le mât de Pavillon	8	35	»	79	1	36	Horsburg, I, p. 47.
LAQUEDIVES.							
Karoly	10	30	»	70	14	»	D'après de Mannev.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONGIT. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	MALDIVES.		
Pointe Nord.....	7 5 »	71 44 »	*Topping*, cité par *Rennel*.
Idem.....	7 15 »	71 20 »	Brit. Mar. Direct.
Pointe Sud.....	0 40 *sud*.	72 25 »	*Idem*.
Male.....	4 20 »	71 25 »	Auteurs.

LIVRE CENT CINQUANTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Tableau historique et moral de l'Inde.

« Les vastes contrées que nous venons de décrire ont été regardées comme une des parties du globe où l'homme s'est le plus anciennement réuni en société. Les raisonnemens physiques ont été appelés à concourir avec les raisonnemens historiques à rendre cette vérité incontestable.

« Veut-on que les régions les plus élevées du globe aient les premières vu naître le genre humain? Quelles sont celles qui sous ce rapport pourraient être mises en parallèle avec les alpes qui séparent l'Inde du Tibet? Les générations écloses dans cette terre primitive virent bientôt sourire à leurs pieds les heureuses vallées de Kaçhemir et les fertiles coteaux de Sirinagar : où trouver un emplacement plus convenable pour le jardin de nos premiers parens? Mais si l'on veut se borner à une hypothèse moins hardie et plus philosophique; si, sans rechercher l'origine de l'espèce humaine, on se contente de deviner dans quelles contrées les premières associations de familles, les premières tribus ont dû se former, l'Inde se présente encore à tout esprit impartial comme un des pays les plus anciennement cultivés et civilisés. Nulle part sur le globe les hommes n'ont trouvé sous leurs mains des alimens plus abondans, plus sains, plus facilement préparés que sur les bords du Gange; nulle part ils ont eu moins besoin de se disputer la possession d'une fontaine, la récolte d'un champ; nulle part un climat plus chaud les a mieux dispensés de ravir aux animaux leurs peaux ou leurs

toisons pour se garantir des intempéries de l'air; même le soin de bâtir une cabane devenait superflu; les palmiers et les bananiers leur offraient spontanément un abri contre la pluie et un asile contre les ardeurs du jour.

« L'histoire nous montre la réalité de ce que la géographie physique vient de rendre probable. Le commerce des peuples de l'Asie occidentale remonte aux siècles les plus reculés; les livres de Moïse parlent déjà des bois d'aloès et d'ébène, de la cannelle et des pierres précieuses de l'Inde, dont on ignorait encore le nom. Plus tard, nous voyons les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains chercher sur les côtes de Malabar ces étoffes légères, ces matières colorantes, l'indigo, les gommes-laques, les ouvrages en ivoire et en nacre de perles, que ce pays exporte encore (1). Ce commerce suppose nécessairement que plusieurs nations indiennes avaient atteint un certain degré de civilisation; par conséquent elles ont dû exister en société politique quelques siècles avant que l'invasion d'Alexandre les mît en communication régulière et continuelle avec le reste du monde.

« La preuve historique de la haute antiquité de la civilisation indienne, la plus forte, la plus décisive, quoiqu'elle ne soit ni la plus apparente ni la plus connue, c'est l'identité du système religieux et politique des Indiens aux siècles d'Alexandre et des Ptolémées, avec celui que nous offre l'Hindoustan moderne. La division par caste, et la rigoureuse séparation de ces castes, institution essentielle et fondamentale, existaient déjà. Pouvaient-elles exister sans la religion de Brahma, sans les lois de Menou? Si nous voyons Diodore, Arrien et Strabon nommer *sept* castes au lieu de *quatre*, cette apparente contradiction devient une preuve de la véracité de ceux à qui nous devons ces notions.

(1) Voyez les preuves dans notre vol. I, p. 164-165-250 *et suiv.*

Car la caste des *bergers* qui, selon eux, vivait isolée et dans un état sauvage, représente ces nombreuses tribus de nomades, de brigands, de pirates qui, encore aujourd'hui, sont presque étrangères à l'espèce de civilisation que le brahmanisme a introduite. Les prétendues castes d'inspecteurs et de conseillers d'État n'étaient que des ordres de fonctionnaires. Mais les circonstances les plus extraordinaires et les plus bizarres prouvent que l'ensemble des superstitions hindoues existait déjà au siècle d'Alexandre. Les Macédoniens y trouvèrent toutes les espèces les plus remarquables de *fakyrs*, ou religieux, qui ont frappé les yeux étonnés des voyageurs modernes. Les uns, vivant dans les forêts, s'y nourrissaient de racines, se couvraient de l'écorce des arbres; les autres colportaient des amulettes, des remèdes miraculeux, faisaient danser des serpens, ou disaient la bonne aventure; on voyait celui-là s'étendre par terre pendant une journée tout entière, et recevoir sans émotion les torrens de pluie qui inondaient son corps; on voyait celui-ci, placé tout nu sur une pierre presque ardente, braver la violence des rayons du soleil et la piqûre des insectes (1). Tous laissaient flotter sur leur dos une immense chevelure, qu'ils mettaient plus de soins à nourrir qu'à nettoyer (2). Strabon rejette même comme une fable que les Indiens savaient plier les doigts de la main en arrière et ceux du pied en avant, de sorte qu'ils marchaient sur la plante supérieure (3); or, ce sont cependant des exercices auxquels les fakyrs se livrent encore journellement.

« Les *bayadères*, ou filles publiques attachées au service des temples, existaient déjà; leurs inspecteurs les rassemblaient au son retentissant d'un instrument d'airain, et la

(1) *Onésicrite*, *Mégasthènes* et *Clitarque*, cités par *Strab.* Geog., lib. XV, p. 486-491-494, ed. Cas.

(2) *Dionys. Perieg.*, v. 1012.

(3) *Strab.*, II, p. 48; XV, p. 489.

coutume qui livrait à la lubricité publique ces victimes de la superstition, est vaguement retracée par un des compagnons d'Alexandre (1).

« L'usage qui condamne les veuves à s'immoler sur le tombeau de leurs époux (2), ainsi que l'emploi des anneaux d'ivoire, des parasols et des babouches de cuir blanc (3), distinguaient les Indiens avant le commencement de l'ère vulgaire.

« Les institutions religieuses et politiques de l'Hindoustan moderne paraissent donc avoir existé, quant à leur essence, un millier d'années avant Jésus-Christ. Elles avaient déjà donné naissance à de nombreux abus, à des superstitions extravagantes; mais dans la grossièreté même des emblèmes allégoriques sous lesquels on désignait les attributs des divinités, la religion indienne portait avec elle la preuve incontestable d'une origine très-reculée.

« En admettant, d'après ces raisonnemens, que les Hindous sont une des nations les plus anciennes du globe, il faut nous garantir des exagérations des écrivains animés de l'esprit de parti. Aucun monument indien authentique ne remonte au-delà du siècle de Moïse. Leurs tables astronomiques ont été calculées en rétrogradant, ainsi que l'a démontré un illustre géomètre (4); et le *Sourya-Siddhanta*, leur plus ancien traité d'astronomie, qu'on prétendait révélé depuis deux millions d'années, paraît avoir été composé il y a environ 750 ans (5).

« Le *Maha-Bharata* ou l'*Histoire universelle*, le *Ramayâna*, les *Pouranas*, ne sont que des légendes, des poèmes qui fournissent à peine les élémens d'une chronologie très-défectueuse, et qui ne remontent guère plus haut qu'Alexan-

(1) *Aristobule*, cité par *Strabon*, p. 491. — (2) *Idem*, p. 481-491. *Cic.* Tusc. quæst. V, 27. — (3) *Arrian.* Ind. cap. xxx, p. 330, ed. Gron.

(4) *De Laplace :* Exposition du Système du monde, p. 330.

(5) *Bentley*, dans les *Asiatic Researches*, VI, p. 537, et IX, p. 195.

dre (1). Les savans européens qui accordent à ces traités une plus haute antiquité, avouent du moins qu'ils renferment de nombreuses interpolations (2). Les plus anciens de tous les écrits sacrés des Indiens, les *Vedas*, à en juger d'après le calendrier qui s'y trouve annexé, et d'après la position du colure des solstices que ce calendrier indique, peuvent remonter à 3200 ans, époque rapprochée de celle de Moïse (3).

« En adoptant ces opinions modérées sur l'antiquité de la civilisation indienne, il nous reste encore assez de sujets d'admiration. La nation hindoue, réunie depuis environ 3000 ans sous les mêmes croyances, les mêmes lois, les mêmes institutions, présente un phénomène d'autant plus rare et plus intéressant, que son pays natal a été envahi par un grand nombre de hordes étrangères attirées par le sol fertile et le caractère trop peu belliqueux des indigènes. La population de l'Hindoustan, que l'on estime à 120,000,000 au plus bas, se compose donc de deux classes distinctes.

« Les nations de l'Inde descendent ou des anciens habitans de ce pays, ou des peuples d'origine étrangère. Ceux-ci sont désignés par les véritables Indiens sous le nom de *Milytch*, mot qui signifie presque autant que la dénomination de *barbare* chez les Grecs et les Romains (4). Le nombre de ces peuples se monte au-delà de 30, si l'on y comprend les peuplades nomades qui ont cherché un refuge dans les montagnes et les déserts. Nous nous contenterons de nommer les *Tatares* et *Mongols*, les Afghans ou Patanes, dont les *Rohillas* sont une branche, les *Béloutchis*, qui parais-

(1) *Paterson*, sur la chronologie des rois de Magadha, empereurs de l'Inde, et sur les époques de Wikramadytya, et Recherches asiatiques, tom. IX. — (2) Edinburg Review, t. XX, p. 455; XXIII, p. 42.

(3) *Colebrooke*: Mémoire sur les Vedas, Rech. asiat., t. VIII, p. 493.

(4) *Wahl*, II, p. 866.

sent être venus anciennement de l'Arabie, les Malais, les Perses, et particulièrement les adorateurs du feu ou les Guèbres, les Arabes, les Juifs noirs et blancs; sur la côte de Malabar, les Portugais noirs, descendans d'un mélange d'Européens et d'Hindous, et très-répandus sur les côtes de Dékhan et dans le Bengale.

« Nous avons fait connaître les plus remarquables de ces tribus étrangères dans le cours de notre description spéciale de l'Inde. La variété infinie que présentent leurs mœurs et leurs lois n'admettait aucune vue générale. On a essayé d'estimer le nombre de ces étrangers, et on n'a peut-être pas été trop loin en l'évaluant à 10,000,000.

« Les véritables indigènes du pays, ce sont les *Hindous* ou descendans des anciens Indiens. Cette race, qui s'étendait autrefois sur l'Inde entière, occupe encore les plus belles et les plus vastes parties de ce pays. Des nations hindoues se sont mêlées aux nations venues de l'étranger, et en ont adopté la religion et les mœurs, en tout ou en partie. Dans cette catégorie, on place les *Assamiens* et les *Chingulais*, probablement Hindous d'origine, du moins en grande partie, mais chez qui la doctrine de Bouddha ou quelque mélange étranger aura produit une différence sensible. Les *Seïkhs* ne sont également séparés des Hindous que par une croyance nouvelle et des institutions qu'elle a fait naître. Les Laquediviens, les Maldiviens, les Batniens, les Ghikers, et plusieurs autres divisions locales d'anciens Hindous, ont perdu la pureté de leur sang en se mêlant avec des Arabes et des Persans qui les ont engagés sous les drapeaux de Mahomet. La religion musulmane compte encore de nombreux adhérens parmi les colonies étrangères, tous désignés sous le nom général de *Moors* ou *Maures*, mis en usage par les Portugais.

« Il y a enfin des peuplades hindoues qui, sans se confondre avec les peuples étrangers, ont dégénéré de leur carac-

tère primitif dans les retraites qu'ils ont choisies au milieu des montagnes et des forêts, mais qui conservent encore les traces de leur origine. Nous avons déjà peint les *Coucis*, les *Népaliens*, les *Goands*, les *Bhyls*, les *Kallis*, et quelques autres de ces peuplades que leur situation ou leur manière de vivre sépare de la masse civilisée de leurs compatriotes.

« Quelques unes de ces tribus ont peut-être une origine très-ancienne, et même antérieure à la civilisation des autres Hindous. Déjà Hérodote nous parle d'une tribu des *Padæi*, qui non seulement mangeaient la viande crue, trait qui caractérise des chasseurs sauvages, mais qui même tuaient, pour les dévorer, leurs parens épuisés par l'âge et les infirmités, ce qui ne peut être que le résultat d'une espèce de loi ou de dogme. Cette affreuse coutume se retrouve aujourd'hui chez les *Battas*, peuplade du nord de l'île de Sumatra. « Quand un vieillard est las de vivre, il invite ses enfans à le manger. La famille s'assemble sous un arbre sur lequel le vieillard s'assied; on chante, en secouant l'arbre, un chœur funèbre, dont voici le sens : « La saison « est venue, le fruit est mûr, il faut qu'il se détache. » Alors la victime descend; les plus proches et ceux qu'il chérit le plus lui donnent le coup mortel; ensuite sa chair est mangée dans un banquet solennel (1). » Les *Weddah* ou *Beddas*, dans l'île de Ceylan, sont accusés d'anthropophagie par le voyageur Knox et par M. de Rienzi, du moins dans quelques cas rares. Les Pouranas parlent d'une tribu également anthropophage qui vivait dans les forêts de l'Hindoustan, et qui portait le nom sanskrit de *Vyada*, nom qui, dans l'ancien langage, signifie *les tourmentans*, *les cannibales*, mais qu'on prend aujourd'hui dans le sens

(1) Rapport des Battas à M. *Leyden*, Asiat. Research., X, Mém. sur les langues et nations indo-chinoises.

de *chasseurs*. Ne serait-on pas tenté de voir dans cette dénomination comme dans ces usages une sorte d'identité? Ne pourrait-on pas en conclure que, dès les temps les plus reculés, un certain nombre de sauvages, livrés au sanguinaire métier de la chasse, se soit soustrait au joug des lois de Menou, qui a réuni en société politique et religieuse la grande masse des Hindous?

« C'est de ceux-ci que nous devons tracer un tableau général. Les Hindous appartiennent, comme nous l'avons dit ailleurs, à la première variété de l'espèce humaine. La forme de leur crâne, les traits de leur visage, les proportions de leurs membres, tout les rapproche des nations européennes, plus encore que des Persans et des Arabes; mais leur peau, presque noire dans le midi de la péninsule, n'arrive pas, même dans les montagnes septentrionales, à la blancheur et à l'incarnat européen; elle conserve toujours une teinte olivâtre. »

Nous ajouterons à ces considérations, que les Hindous méridionaux sont moins robustes que les septentrionaux; et que ceux qui suivent l'antique religion de Brahma sont énervés par l'usage exclusif d'une nourriture toute végétale; tandis que les Hindous musulmans qui, au contraire, se nourrissent de la chair des animaux, se distinguent par plus de vigueur et d'activité; car il faut toujours tenir compte de l'influence inévitable du climat.

Sous le rapport moral, les habitans des campagnes se font remarquer par leurs principes honnêtes et religieux, tandis que ceux des villes sont corrompus et vicieux : parmi ceux-ci, l'on doit encore distinguer, comme les plus dégradés, les gens de loi et ceux qui n'ont d'autres moyens d'existence que leur adresse.

Les Hindous sont en général susceptibles de participer à tous les bienfaits de la civilisation; ceux de la haute classe sont d'une politesse excessive; mais ils sentent leur dignité.

Leurs cœurs ne sont point fermés aux sentimens patriotiques; ils n'ont aucune sympathie pour leurs dominateurs, dont ils savent cependant apprécier la sagesse des lois et des institutions comme un avantage dont l'Hindoustan jouira tôt ou tard, tandis que la masse du peuple paraît être indifférente au pouvoir que les Anglais exercent sur leur pays.

La sobriété et la paresse naturelles aux classes laborieuses font que le salaire des ouvriers est très-modique; ainsi, à Calcutta même, les charpentiers, les serruriers, les maçons gagnent 12 à 15 francs par mois; les plus habiles 25 à 30; les manœuvres 9 à 10, les jardiniers et les porteurs de palanquins 10 francs. Malgré sa sobriété, la population indigène augmente avec une extrême rapidité.

« Les langues que parlent les diverses peuplades hindoues forment une des familles les plus répandues; leur souche commune, ou plutôt leur type le plus ancien, c'est le *sanskrit* ou *samskrda*, langue dans laquelle sont écrits tous les anciens livres indiens; c'est cet idiome, remarquable par sa grande perfection, qui a donné naissance aux diverses langues qu'on parle aujourd'hui dans l'Inde, telles que le *kachemirien*, qui a conservé les caractères du sanskrit, et qui se rapproche le plus de cet ancien idiome; le *maharashtra* ou langue des mahrattes; le *talenga* ou *telonga*, que l'on parle dans Golconde, dans l'Orissa, sur les bords du Krichna, jusqu'aux montagnes de Bala-ghat; le *tamulien* et le *malabarien*, qui est en usage sur les côtes de Dékhan, depuis le cap Comorin jusqu'à l'extrémité orientale de la côte de Coromandel, et sur la côte de Malabar jusqu'aux frontières septentrionales du Konkan; enfin l'*hindoustany*, qui paraît être le plus ancien et le plus pur idiome de l'Inde après le sanskrit et le kachemirien: on l'appelle aussi *nagari* ou *dewanagari*, mais ce terme signifie proprement le genre de caractères avec lesquels on l'écrit. On la

divise en plusieurs dialectes, dont celui qu'on nomme *wradcha*, et qu'on parle aux environs d'Agra et de Madoura est le plus pur et le plus analogue au sanskrit. Ce dialecte de l'Hindoustan central, en se mêlant avec la langue des Patanes ou Afghans et avec celle des armées mongolo-tatares, a donné naissance à l'idiome qu'on parlait à la cour du Grand-Mogol, et qui règne encore parmi les Indiens mahométans. On devrait l'appeler *mongolo-hindoustany;* mais il est connu sous le nom de langue des *Moors* ou *Maures*. Les autres dialectes sont ceux de Pendjab, de Goudjerate, qu'on parle non seulement dans ces provinces, mais aussi dans le Sindhy, à Surate et sur le mont Bala-ghat, dans le Neypal, l'Assam, le Bengale et le Balassore, et qui s'est répandu aussi sur la côte d'Orissa jusqu'à celle de Coromandel (1).

« Telles sont les divisions usuelles des langues de l'Hindoustan; les recherches des savans sur les différences primitives n'offrent encore aucun résultat d'une entière certitude; cependant on paraît convenir des faits qu'on va lire.

« Le *sanskrit*, langue morte, dans laquelle sont écrits la plupart des livres sacrés des Hindous, se rapproche, tant par ses mots que par ses formes, du zend, du persan, du grec, du latin, du teutonique ou ancien allemand, du gothique et de l'islandais (2). Ces traits de parenté surprennent autant par la ressemblance la plus manifeste que par leur étonnante dissémination. Telle forme du verbe sanskrit se retrouve presque identiquement dans le latin, telle autre ne se reconnaît que dans la langue grecque (3). Des racines qui n'existent point dans les dialectes allemands connus sont communes au sanskrit et à l'islandais, langues

(1) *Adelung :* Mithridate, I, 183-232. — (2) *Wilkins :* Grammaire sanskrite. Lond. 1808. *Paul. de S. Bartholomé :* Diss. de antiq. et affin. linguarum Zend. Samscr. et German. *Adelung*, p. 149. — (3) *E. Schlegel*, sur la langue et la sagesse des Indiens.

séparées par un quart de la circonférence du globe (1). Ces restes d'un vocabulaire et d'une grammaire commune à tant de nations semblent prouver ou qu'elles descendent d'une souche aujourd'hui perdue, ou qu'à une époque reculée elles ont eu des rapports de voisinage et de commerce aussi difficiles à concevoir qu'impossibles à nier.

« Le sanskrit s'écrit avec 52 lettres, dont plusieurs ne peuvent se rendre par nos caractères; on y emploie quelques milliers de signes d'abréviations syllabiques. Harmonieuse et grave par le mélange des voyelles et des consonnes, riche en termes, libre dans sa marche, possédant un grand nombre de conjugaisons, de temps, de cas, de particules, cette langue peut se comparer aux langues-mères les plus parfaites et les plus polies.

« Le *prakrit*, ou la *langue adoucie*, est parlé par les femmes dans le drame de Sakontala, tandis que les hommes parlent sanskrit. On peut comprendre sous cette dénomination tous les dialectes vulgaires, dont le savant Colebrooke pense avoir déterminé les dix souches principales; savoir : 1° le *saraswata*, parlé anciennement dans le Pendjab, sur les bords d'une rivière de ce nom; 2° le *canyacubja* ou le dialecte de Kanoudje, souche de l'*hindi* moderne, d'où est venu, par son mélange avec l'arabe, l'*hindoustany;* 3° le *goura* ou le dialecte de Bengale, dont Gour était la capitale; 4° le *marthila*, parlé vers le Neypal, peu différent du précédent; 5° l'*outcala*, dans la province d'Orissa; 6° le *tamla* ou *tamul*, langage du pays de Dravira proprement dit, ou de la péninsule au sud du Krichna; 7° le *maharashtra* ou *mahratte*, qui, outre d'autres mélanges, contient des mots d'une langue inconnue; 8° le *carnataca*, parlé dans l'ancien pays du même nom; 9° le *telinga*, anciennement nommé *calinga*, usité dans le Te-

(1) Mém. dans les *Annales des Voyages*.

lingana; et 10° le *gourjara* ou dialecte de Goudjerate (1). Ces langues doivent avoir appartenu à autant de nations distinguées par leur civilisation; mais l'énumération des dialectes n'est pas complète; le *penjabi* et le langage de *madoura* ne sont pas les seuls dialectes qu'on peut y ajouter (2).

« On indique encore le *magadha* comme une ancienne langue de l'Hindoustan; c'est le dialecte ancien du Behar, où naquit Bouddha. Les prêtres de ce prophète déifié paraissent l'avoir parlé, et c'est presque indubitablement la langue *pali* ou *bali* des Ceylanais et des Birmans.

« Le *païsachi*, qui paraît identique avec l'*apabrancha*, est, selon les uns, un jargon créé par les poètes, et qu'ils ont mis dans la bouche des étrangers; selon les autres, ce serait le langage des tribus des montagnes sorties d'une souche différente de celle des Hindous. »

Suivant M. de Rienzi, ce serait l'idiome de ces mêmes tribus avant que la civilisation l'eût adouci et en eût fait le sanskrit; circonstances qui font vivement désirer aux historiens et aux géographes des éclaircissemens ultérieurs (3).

« La nation hindoue est encore divisée, comme dans l'antiquité, en quatre castes ou *dchadi* : chacune a des priviléges, des fonctions et des lois particulières; plus la caste est élevée, plus les restrictions sont multipliées et les prérogatives honorables; la quatrième caste a le moins de lois à suivre, mais aussi elle a peu de considération et de droits. Chacun reste invariablement dans la caste où il est né et en pratique les devoirs, sans jamais pouvoir s'élever à une caste supérieure, quels que soient son mérite et son génie.

(1) *Colebrooke* : On the sanskrit and Pracrit languages; Asiat. Res. VII.

(2) *Edinburg Review*, vol. IX, p. 292. — (3) *Rienzi* : De l'origine des Bohémiens, et tableau polyglotte. *Revue encyclopédique*. Nov. 1832.

Les peines les plus cruelles attendent celui qui voudrait se soustraire même aux règles les plus absurdes que lui prescrit la loi de sa caste. L'Hindou sacrifie apathiquement sa santé et sa vie même à ce point d'honneur. Un Brahmane de Calcutta, tourmenté d'une grave maladie, se fait exposer sur les bords du Gange; il y passe quelques heures en contemplation et en prières; sans signe de vie, il attend que la haute marée vienne l'entraîner dans les flots sacrés et lui donner la mort la plus sainte que son imagination puisse lui promettre. Mais une compagnie d'Anglais passe en bateau près du lieu de cette scène; l'humanité de l'un d'eux est émue à l'aspect d'un homme qu'il croit victime de quelque accident; il fait approcher le bateau, y entraîne le Brahmane, le rappelle à la vie en lui versant dans la bouche un flacon d'eau de Cologne, et l'amène ensuite à Calcutta. Aussitôt les autres Brahmanes le déclarent infâme, déchu de sa caste, et indigne qu'aucun Hindou lui parle; en vain l'Anglais prouve-t-il par témoins que lui seul est coupable, puisqu'il l'avait trouvé sans connaissance, la loi de Menou est inflexible; il a bu avec un étranger, il en a reçu des alimens; ce crime lui fait perdre, selon les lois hindoues, tous ses moyens de subsistance; il est frappé de mort civile; mais les tribunaux anglais ordonnent à celui qui lui avait sauvé la vie de lui fournir des alimens. Abandonné de tous les siens, poursuivi de marques de mépris et d'indignation, le malheureux Brahmane traîne pendant trois ans une existence misérable; enfin une maladie nouvelle lui inspire le désir de se donner la mort, et son bienfaiteur, dont la bourse est épuisée, se garde bien de s'y opposer. Ce trait authentique peint mieux que cent remarques l'excessive intolérance des Hindous dans l'observation des lois des castes. Un code civil et religieux à la fois règle scrupuleusement toutes les distinctions entre les castes, et prescrit le devoir de chacune d'elles. Ce code est en vigueur depuis

des milliers de siècles, et jamais les Hindous n'ont songé à en modifier la rigueur.

« La caste la plus noble est celle des *Brahmanes*, c'est-à-dire des prêtres, savans, jurisconsultes et fonctionnaires. Ils portent des vêtemens particuliers, s'abstiennent de toute nourriture animale, à l'exception de celle qui est offerte dans les sacrifices, et jouissent de grands priviléges; par exemple, de ne jamais subir des punitions corporelles, de lire et d'expliquer les livres sacrés, d'être les seuls conseillers des princes. Il y a des Brahmanes *vichnouvites* qui se consacrent au culte de Vichnou, et des *chivenites* qui adorent exclusivement le dieu Chiva. Ils ont encore diverses classes qu'ils parcourent depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Les *Wanaprasta* habitent la solitude et se livrent à la contemplation. Les *Sanyassi*, parvenus à une sainteté parfaite, ne vivent que d'aumônes. De ces deux classes sont sorties d'innombrables sectes de fanatiques, ces *djogis* ou pénitens qui croient plaire à la divinité en se mutilant le corps de mille manières bizarres, en bravant les atteintes du feu et l'intempérie des saisons; ces *pandaris*, qui colportent dévotement l'image des parties réunies des deux sexes; ces *beraghis*, qu'on peut considérer comme un ordre de moines et de religieuses consacrés au dieu Krichna et à son amante *Rada*, dont ils célèbrent l'histoire par des chants accompagnés du bruit des cymbales. Quelques Brahmanes affectent une philosophie hardie; les *pashandia* nient l'existence des dieux, et les *sarwagina* celle d'une providence spéciale. Les Brahmanes, respectables par leur science et leurs vertus, forment le plus petit nombre; la plupart de ces prêtres et sages héréditaires se livrent à l'ambition, à l'intrigue, aux voluptés; leur caractère, avili par des traits d'avarice, de bassesse, de cruauté, n'a inspiré que le mépris aux voyageurs les plus dignes de foi (1).

(1) *Solvyns :* Les Hindous. *Valentia :* Voyages, etc.

« La seconde caste est celle des *Tchatrias*, c'est-à-dire des enfans des rois, parce qu'ils se regardent comme les descendans des anciens rois indiens; c'est dans cette caste que doivent être nés tous les princes et grands vassaux, à moins qu'ils ne soient de la première. Les Tchatrias sont destinés à l'état militaire; ils sont soldats nés. A cet effet, les lois de leur caste leur défendent de contracter des mariages légitimes; mais aussi ils jouissent de grands priviléges, dont le premier est de pouvoir aspirer au trône. On y donne en général le titre de *Radchà* ou *Radjah* à tous les chefs ou seigneurs. Dans le Dékhan, les chefs des *Naïre* sont des chevaliers de cette noble caste.

« L'apathie et la faiblesse des autres Hindous cèdent, chez cette caste, la place à une valeur féroce, à une ambition barbare, rarement rachetées par de véritables vertus. Ce sont les Radjepoutes qui refusent, malgré la prière des Anglais, de laisser la vie à leurs enfans du sexe féminin, lorsqu'ils craignent de ne pouvoir les marier convenablement.

« La troisième caste est celle des *Vessias*. Ses fonctions sont l'agriculture, le jardinage, l'éducation du bétail et le commerce des productions de la terre et des objets manufacturés; son principal privilége est l'exemption de toutes les charges militaires. Cependant, depuis que les princes indiens entretiennent des armées mercenaires, ils s'y enrôlent en grand nombre. Les Mahrattes sont généralement de cette caste. Lorsque les Vessias se livrent au commerce, surtout dans les pays étrangers, ils portent le nom de *Banians*.

« La quatrième caste comprend les *Soudras*, c'est-à-dire les artisans et les ouvriers. Elle est subdivisée en un grand nombre de maîtrises ou compagnies. Les descendans de ceux parmi les Hindous qui, par des mariages illicites, ont dérogé aux droits de ces quatre castes ou classes nobles, sont compris dans les divisions ignobles et mépri-

sées appelées *Burum-Sunker* ou *Warna-Sankra*, espèces de castes mixtes; elles vivent à l'abri d'une sorte d'amnistie locale, mais elles n'osent communiquer avec aucun individu des classes nobles. Encore au-dessous de ces castes bâtardes, on voit les malheureux *Parriahs*, que les Hindous ont rejetés de leur société, et qui se livrent aux occupations les plus dégoûtantes. En revanche, ils peuvent manger de tout et entrer au service des Européens. Il y a parmi eux des subdivisions, telles que les *Harris*, les *Moukoas* ou pêcheurs, et autres.

« La constitution des Hindous est fondée sur le brahmanisme, religion qui admet l'existence d'une triple divinité, *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*, d'une foule de divinités inférieures préposées au gouvernement du monde, ainsi que d'esprits bons et méchans, l'immortalité de l'âme, la métempsycose, la purification des âmes par les pénitences et abstinences volontaires, les pratiques religieuses.

« La mythologie indienne semble, comme celle des Grecs, être un mélange de plusieurs croyances, qui se fondaient d'autant mieux l'une dans l'autre qu'elles offraient toutes les allégories sur l'éternel pouvoir de la nature. *Iswara* ou *Baghesa*, divinité dont *Phallus* est l'emblème, et qu'on adore en vénérant cette image impudique, ressemble, par beaucoup d'autres traits, à l'Osiris des Egyptiens et à Bacchus (1). *Vichnou* et *Chiva* ont tous les deux des rapports frappans avec Jupiter, dont la nourrice, Anna Perenna, méconnue de tous nos mythologues, s'est enfin retrouvée dans *Anna Purnada*, la déesse de la nourriture. Bien d'autres traits de ressemblance prouvent que les fables indiennes et grecques ont quelquefois puisé à des sources communes (2). Ce qui n'est pas moins surprenant,

(1) Voyez l'*Edinburgh Review*, n° 34, ou les *Annales des Voy.*, n° 61.

(2) *W. Jones*, sur les dieux de l'Inde, etc., avec les notes de M. *Langlès*, dans les *Recherches asiatiques*, I, p. 162 *et suiv.* (traduct. française).

c'est que l'on retrouve dans la mythologie scandinave des noms et des idées qui appartiennent à celle de l'Inde. La *trimurti* ou triple forme, espèce de trinité indienne, figure dans les premières pages de l'Edda de Snorron. Mais l'immobilité d'esprit propre aux peuples asiatiques a conservé dans l'Inde les premiers emblèmes ou hiéroglyphes par lesquels une nation encore illétrée peignait ses idées. De là ces bizarres figures avec quatre têtes et huit bras, ces visages épouvantables, ces monstres qui déchirent des corps humains, toutes ces affreuses et dégoûtantes singularités qui caractérisent la représentation des divinités indiennes. Ces symboles font horreur si on les compare aux gracieuses conceptions de l'imagination grecque; mais ils prouvent l'antiquité du système religieux duquel ils dépendent; souvent aussi ils admettent des explications très-satisfaisantes. Ainsi *Vichnou*, ou le principe conservateur, tient dans une main la feuille de lotos, plante aquatique, pour rappeler que tout est né de l'Océan; le cor qu'il lève dans une autre main dénote sa voix créatrice, qui peut animer le néant; la massue dans la troisième indique son pouvoir de punir et d'écraser les méchans; la roue dans la quatrième est le symbole du cercle éternel de la vie et de la création; une triple couronne sur sa tête nous apprend qu'il règne sur la mer, la terre et le ciel atmosphérique.

« Le culte brahmanique est accompagné d'un grand nombre de cérémonies et de coutumes solennelles. Il y en a d'horribles, telles que la procession du dieu Djaggernath, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui, en s'y précipitant, croient trouver à la fois la mort la plus glorieuse et une éternelle félicité (1). Il y a d'autres fêtes indiennes où règne le tumulte, où préside la licence, et où l'impudique *Lingam* est promené aux yeux de la

(1) *Solvyns :* Les Hindous.

multitude prosternée; mais arrêtons nos regards sur d'autres tableaux. Les ablutions et les lustrations forment une partie principale du culte brahmanique; les images des divinités sont lavées solennellement dans les fleuves et étangs sacrés. Le feu joue aussi un grand rôle dans les sacrifices des Hindous; on le purifie, et en y jetant ensuite du beurre comme offrande, on répète trois fois, en s'adressant à la terre, à l'air et au ciel, ce court vœu : Puisse cette offrande être efficace! Chaque Brahmane entretient un foyer sacré. Quoique les offrandes consistent principalement en végétaux, le règne animal n'en est pas exclu, et quelques Brahmanes ignorans ont encore, dans le siècle passé, toléré l'ancienne superstition populaire qui autorise, dans un cas extrême, des sacrifices humains (1). L'usage des femmes des deux premières castes, qui s'immolent sur le tombeau de leurs époux, est un reste de ces affreux sacrifices. Encore à présent, dans les épidémies et calamités publiques, les Brahmanes se précipitent eux-mêmes du haut d'une tour, comme offrande expiatoire.

« La religion reçoit l'homme au berceau; les Brahmanes imposent un nom au nouveau-né, et cherchent à lire dans les astres la destinée de sa vie. Les mariages sont célébrés par un Brahmane avec beaucoup de cérémonies (2). On tient un morceau d'étoffe étendu sur les deux époux pendant que le prêtre implore sur leur union les bénédictions du ciel. La promesse d'une foi inaltérable s'écrit sur des feuilles de palmier, qui s'échangent entre les époux.

« Les funérailles présentent aussi des coutumes remarquables. Le Brahmane moribond est couché, en plein air, sur un lit formé d'une graminée nommée *cusa*; on l'arrose

(1) *Paulin :* Syst. brahmanicum, p. 13 *sqq*, 37 *sqq*. *Triefenthaler*, 1, 334 Relations des Missionnaires de Halle, cah. 53, p. 472. *Rogers*, etc.

(2) *Paulin de Saint-Bartholomé*, chap. IX. *Abrah. Roger*, Mœurs des Brahmanes, p. 55-71.

de la sainte eau du Gange, et on chante sur lui des strophes des Vedas. Expire-t-il, le corps est lavé, parfumé, couronné de fleurs; un tison du feu sacré sert à allumer le bûcher; on supplie le feu de purifier le corps du défunt, afin qu'il puisse s'élever aux célestes demeures. Les assistans jettent de l'eau sacrée sur les cendres. On chante des hymnes funéraires, dont nous citerons quelques strophes :

« C'est folie que de chercher rien de stable dans la con-
« dition humaine; elle est sans solidité comme le tronc du
« bananier, passagère comme l'écume de la mer.

« Lorsque, pour recevoir la récompense de ses actions,
« un corps composé de cinq élémens retourne à ces mêmes
« principes, quel lieu y a-t-il à des regrets?

« La terre est périssable; l'Océan, les dieux même ne font
« que passer, et l'homme voudrait être immortel!

« Tout ce qui est en bas doit disparaître; tout ce qui est
« élevé doit tomber; tout être composé doit se dissoudre,
« et la vie doit se terminer par la mort. »

« Les parens recueillent les cendres, qui, renfermées dans un paquet formé de feuilles de *butea frondosa*, sont confiées d'abord à la terre, mais, après un laps de temps, jetées dans le Gange, au milieu de nouvelles cérémonies (1). On vénère les mânes des trois plus proches ancêtres paternels et maternels par un sacrifice de gâteaux.

« Les Hindous ont une foule de temples ou pagodes; on en trouve un grand nombre dans toutes les parties de l'Inde; il y en a qui sont remarquables sous le rapport de l'architecture, et qui attirent des pèlerins de toutes les parties de l'Inde.

« Parmi les personnes attachées au service des temples,

(1) *Colebrooke*, sur les cérémonies religieuses des Hindous, Essai II, Recherches asiat., t. VII.

on remarque les *filles de Dieu*, en indien, *devadassi*, qui veillent entre autres sur les lampes sacrées, et le plus souvent vivent en concubinage avec les Brahmanes. On peut, à quelques égards, les distinguer d'avec les bayadères, nommées en sanskrit *n'rtaghi*, et qui, semblables aux Ménades, dansent devant les chars des dieux.

« Le brahmanisme a éprouvé très-anciennement une grande révolution par les efforts du réformateur nommé *Bouddha :* il renversa la théocratie des Brahmanes, abolit la distinction des castes, et rejeta toute l'idolâtrie. Mais après de cruelles persécutions, le bouddhisme fut, dans le premier siècle de notre ère, obligé de fuir les contrées de l'Inde. Quoi qu'il en soit, il est encore répandu dans le nord de l'Hindoustan et dans l'île de Ceylan. Les *Jainas* qui suivent la plupart des dogmes du bouddhisme, admettent pourtant la division par castes. Ils adorent une statue colossale placée à Baligola, près Seringapatam (1). Le mahométisme y a aussi beaucoup de sectateurs; le christianisme et le judaïsme font peu de progrès, et le prosélytisme souvent mal entendu de nos missionnaires a même excité l'opposition la plus obstinée de la part des Hindous.

« Le peuple hindou a été anciennement plus civilisé qu'aujourd'hui; c'est ce que prouvent ses monumens et ses livres. On trouve dans l'Hindoustan et dans le Dékhan des temples, des palais et des pyramides qui sont des chefs-d'œuvre, sinon de goût, du moins de patience et de magnificence. La littérature est riche en beaux ouvrages de morale et de poésie. L'intéressant drame de *Sakontala* a été lu de toute l'Europe. Les fables de Pilpaï ou Bidpaï paraissent être l'original de celles de Lokman et d'Ésope; ce genre de poésie ne convient nulle part mieux que dans un pays où les âmes humaines sont censées passer dans le corps des brutes.

(1) *Colebrooke :* Asiat. Research., IX, n° 4.

« Aujourd'hui, les Hindous n'excellent plus que dans quelques arts mécaniques. Livrés à leur indolence naturelle, ils n'éprouvent presque d'autre besoin que celui du repos. Sobres et modérés, leur vêtement est une simple étoffe de toile ou de coton; leur habitation, une cabane de bambous recouverte de feuilles de palmier; leur principale nourriture, du riz et de l'eau: tous ils peuvent, sans beaucoup de peine, satisfaire ces premiers besoins; mais quelques riches, familiarisés avec les aisances de la vie, déploient dans leurs maisons le luxe des peuples orientaux; de nombreux esclaves, des vêtemens qui brillent d'or, d'argent et de broderie; des appartemens peints et dorés, des parfums et des essences précieuses; voilà ce que l'on rencontre chez les radjahs et les nababs. Les femmes riches partagent les goûts de leurs maris et vivent plongées dans une inactivité absolue. Les *zenanas* ou appartemens des femmes, respirent un repos voluptueux; l'eau fraîche y murmure en cascades, ou s'épanche en bassins de marbre; les plus riches tapisseries couvrent le parvis, ornent les murs et doublent les portes (1). Une profusion de perles, de diamans, de saphirs, de rubis, plaisait déjà du temps d'Alexandre (2) aux belles Indiennes; elles chargeaient même leur nez et leurs pieds d'anneaux précieux, mobiles et retentissans; elles joignaient à ces richesses le charme plus doux de mille fleurs naturelles et des plantes odoriférantes (3). Les diverses espèces de fards ont, de toute antiquité, servi à la coquetterie indienne.

« Toutes les classes de la société, chez les Hindous, ont l'usage de fumer du tabac et de mâcher du bétel; c'est pour elles une fonction aussi importante que le manger ou le boire. Dans toutes les maisons des personnes aisées, on

(1) *Valentyn :* Gravure du zenana de Nourmahal. — (2) *Quinte-Curce*, VIII, ch. IX. — (3) *Gita-Govinda*, p. 357-359. *Sakontala*, p. 147 (de la traduction allem.).

trouve des terrasses ou toits plats, où elles passent une partie du jour à fumer. Pour voyager, les Hindous font usage de palanquins, dont il y a plusieurs espèces, et qui souvent sont ornés avec beaucoup de luxe (1). Cette manière de voyager est plus commode dans un pays où les routes sont souvent impraticables pour les voitures.

« L'hospitalité est placée par les Brahmanes au nombre des sacremens, et il n'y a point d'action plus agréable aux dieux de l'Hindoustan que celle de consacrer à la commodité des voyageurs des *choultrus* ou hôtelleries publiques (2). Sur les fleuves ou rivières on voyage en bateaux également très-commodes, et ordinairement fort légers. On en trouve au moins de vingt espèces différentes; il y en a qui, à la manière des navires des anciens Ethiopiens, sont construits sans un clou de fer.

« Mélange étonnant de force et de faiblesse, de douceur et de férocité, l'Indien nous présente le tableau d'une race humaine qui, sans passer par les divers degrés d'une civilisation libre, a été enchaînée, polie et dégradée par un système à la fois théocratique et despotique. L'homme qui sacrifie sa vie pour ne pas blesser quelque loi bizarre de sa caste, n'ose lever un bras vigoureux, armé du fer vengeur, contre les oppresseurs de sa patrie. Il défend une vache sacrée, et voit tranquillement massacrer sa nation entière. Les Hindous sont servilement attachés à leur religion; ils en pratiquent les rites superstitieux, quelque absurdes qu'ils soient; c'est ainsi que, dans leurs fêtes religieuses, des hommes qui veulent passer pour très-pieux, se meurtrissent le corps et s'imposent toutes sortes de supplices, dans l'espérance d'être très-agréables à leurs divinités. Les fakirs font de la vie un tourment perpétuel, en se soumet-

(1) *Solvyns :* Les Hindous, t III. — (2) M. *de Jouy :* Mercure de France, année 1809, n° 420.

tant par dévotion aux habitudes les plus insupportables. Les femmes même montrent du courage et de l'intrépidité quand il s'agit de coutumes religieuses. C'est au son d'une musique bruyante, et parée de ses plus beaux habits, que la veuve indienne va se précipiter dans les flammes du bûcher. Ses enfans l'accompagnent, et dans leurs yeux brille une sainte joie, en pensant à la félicité céleste et à la gloire éternelle que leur mère va conquérir. Un Européen dit au fils: Ne supplierez-vous pas votre mère de se conserver pour ses jeunes enfans qu'elle va rendre orphelins? « Moi, commettre une telle infamie! répond l'adolescent; « ah! plutôt, si ma mère hésitait un moment je l'encourage-« rais, je la forcerais même à accomplir un sacrifice que « demandent la religion et l'honneur (1). »

« Quoique les Hindous eussent pu faire un commerce brillant en portant aux autres nations les riches productions de leur territoire, ils sont cependant toujours restés fidèles aux lois de leur code, qui leur défend de quitter leur patrie. Il a donc fallu que les nations étrangères vinssent prendre elles-mêmes les richesses dont les Hindous abondaient; cette circonstance les a empêchés d'étendre leur commerce autant qu'ils auraient été à même de le faire; il a cependant eu, dans tous les temps, une grande activité. Les Hindous connaissent depuis très-long-temps l'usage des lettres de change et des monnaies. Dans tous les États de l'Inde, les princes font frapper des pièces d'argent appelées *roupies*, qui servent de type aux autres monnaies; celle de Madras vaut 2 fr. 25 c., celle de Bengale, nommée *sina-roupie*, vaut 2 fr. 50 c. Il y a aussi des roupies d'or et des pagodes d'or qui valent environ 10 francs. La monnaie courante des Indiens consiste en des cauris, petits coquillages dont 50 font un *poni*; il faut 10 *ponis* pour un *fanon*,

(1) *Bombay Courier*, avril 1811.

et 13 *fanons* pour une pagode. Les grosses sommes se comptent par *lak*, mesure idéale de 100,000 roupies ou de 100,000 pagodes. Depuis que les nations européennes font presque exclusivement le commerce de l'Inde, les monnaies européennes y ont aussi cours, surtout la piastre, le louis et la couronne.

« Les produits de l'industrie indienne font un objet principal du commerce de l'Europe avec l'Inde; ce sont surtout les toiles indiennes que les nations européennes recherchent le plus, à cause de leur solidité et de leur beauté; elles étaient déjà fameuses du temps de Job (1). Dans le langage du commerce, on appelle les pièces de toile indienne des *guinées*. C'est dans le pays des *Telingas*, au nord de la côte de Coromandel, que l'on trouve les plus grandes manufactures de guinées; les guinées bleues sont un grand objet d'exportation pour l'Afrique; les percales, mot qui, en tamoul, signifie *toile très-fine*, se fabriquent dans le Karnatik; on y emploie un coton long et soyeux, qui abonde surtout dans la plaine d'Arcate (2). Il y a une autre espèce de toile blanche appelée *salampouri*, que l'on tire de Ceylan, et que l'on fait avec le coton de Maléalame et de Carnate. Le canton de Condavir fournit les beaux mouchoirs de Mazulipatam, dont les teintes éclatantes sont dues en partie à la racine d'une plante appelée *chage*, qui croît sur les bords du Kistna et sur le rivage du golfe du Bengale (3). Les mouchoirs de Palicate, plus variés dans leurs dessins et leurs teintes que ceux de Mazulipatam, s'exportent en grande quantité pour l'Amérique et l'Afrique, où ils forment la parure des femmes. C'est à Mazulipatam, Madras et Saint-Thomé que se fabriquent les toiles peintes ou *chites*, appelées improprement *toiles*

(1) *Job*, ch. XXVIII. — (2) *Legoux de Flaix*, II, p. 24.
(3) *Idem*, p. 53.

perses; la bonne qualité des eaux, dans ces cantons, paraît être la principale cause de la supériorité de ces étoffes, dont l'exportation a diminué considérablement depuis que les Européens imitent avec succès les procédés des Indiens. On exporte pour le Levant et les colonies beaucoup de ces toiles longues et larges, chargées de dessins bizarres, et destinées à servir de housses de lits. Dans le canton de Malalay et sur la côte de Coromandel, on fait une espèce de mousseline rayée, nommée *doréa*, ou en tamoul *bétille*, que les caravanes exportent en quantité pour le Levant, l'Arabie et la Perse; l'Europe n'en tire plus qu'une faible partie, attendu qu'on y imite cette étoffe avec beaucoup d'adresse. Il n'en est pas de même d'une autre étoffe appelée *organdi*, qui se fabrique dans le Carnate, et qui est fort estimée en Europe. Les basins viennent des Sircars du nord, et les guingams de Madras, Saint-Thomé et Palicate. Cette dernière étoffe ne s'exporte plus en quantité que pour les autres parties de l'Asie, où l'on en fait des vêtemens. Surate fabrique des soieries brochées d'or et d'argent, qui s'envoient en Perse, au Tibet et en Chine, où elles sont préférées à celles de Lyon, à cause de leur légèreté (1). Le Kachemir fournit les châles et les draps qui portent son nom; c'est dans le territoire de Dakka que l'on fait les *neusouques*, espèce de toile de coton d'une très-grande finesse, et transparente. Plusieurs fabriques du Bengale fournissent la *casse*, l'*âmame* et le *gurat*, toiles de coton dont les Anglais font une exportation considérable; les mouchoirs *Burgos* et les mouchoirs dits *Steinkerques;* toutes ces étoffes varient l'une de l'autre. C'est, dit M. Legoux de Flaix, par la combinaison et les heureux mélanges de différentes espèces de coton qui conviennent par leur force, leur souplesse et leurs qualités variées, au tissage des dif-

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 275.

férentes mousselines, et à force de recherches et d'observations faites par les ancêtres, et transmises par les pères à leurs neveux, que les Hindous sont parvenus à perfectionner les arts de la main, et à les porter tous à un degré de beauté dont nous sommes encore éloignés.

« Les Anglais ont, dans le Bengale, multiplié les plantations d'indigo, que les Hindous nomment *anil;* mais le meilleur indigo vient d'Agra; on en exporte une quantité pour l'Europe, la Perse et l'Arabie. Par les soins de la compagnie anglaise, la cochenille a été aussi tellement répandue sur la côte de Coromandel, qu'elle forme actuellement une branche de commerce. Une autre matière tinctoriale, le sapan ou bois rouge, vient en abondance dans les Ghattes orientales : on en expédie une quantité considérable pour l'Europe. La gomme-laque est fournie par plusieurs provinces de l'Hindoustan, spécialement par celles de Lahor, Pendjab et Moultan, où l'on fait la meilleure: d'après l'assertion de l'auteur que nous venons de citer, il sort tous les ans, par le Gange seulement, pour 3,000,000 de cette matière (1). Le bois de santal, qui croît en abondance sur les Ghattes et au milieu des deux branches de ces montagnes, entre dans le commerce de plusieurs manières, en blocs et planches pour servir à la fabrication des petits meubles; en poudre, pour être brûlé avec des encens; et en copeaux ou en bûches, pour être employé dans la teinture. Les Hindous en extraient aussi une essence précieuse, à laquelle on attribue des qualités salutaires. Il y a de grands dépôts de santal à Mangalore et dans plusieurs grandes villes de la côte de Malabar, d'où ce bois est exporté pour l'Europe et les divers pays de l'Asie; la Chine surtout en tire une grande quantité : la compagnie anglaise en expédie pour Canton environ 16,000 quintaux par an.

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 408.

« Presque toutes les contrées de l'Inde cultivent le coton ; mais le plus beau vient dans les terrains légers et rocailleux de Goudjerate, de Bengale, d'Aoudh et d'Agra ; cette culture est tellement lucrative, qu'un arpent rapporte environ neuf quintaux de coton par an (1). Le coton de Goudjerate est acheté par les Chinois pour la fabrication du nankin. Les Anglais ont donné leurs soins à la culture de la soie, que l'on tire de diverses provinces de l'Inde ; la meilleure est celle de Cassembazar, île située entre deux canaux du Gange ; cette île seule en fournit annuellement 2000 quintaux. Une grande partie de la soie indienne est employée dans les manufactures du pays ; le reste s'exporte en Europe et dans toutes les échelles de la mer Rouge et du golfe Persique. On a, dans le nord de l'Hindoustan, une espèce particulière de vers qui font une soie plus grossière, mais plus forte que les vers à soie ordinaires. On en fabrique, dans les manufactures du Bengale, une espèce de gaze, dont on fait grand usage pour les lits, afin d'en éloigner les moustiques.

« La côte de Malabar tire un grand revenu de la récolte du poivre. L'exportation de cette denrée s'élève annuellement à la somme de 120,000 quintaux ; les principaux marchés de poivre sont Calicut, Mahé, Mangalore, Cotchin et autres villes de la côte de Malabar. Une autre épice, le cardamome, qui prospère dans les Ghattes occidentales, est achetée en quantité par les Perses, les Arabes, les Chinois, les Japonais et autres peuples asiatiques, qui en font grand usage dans l'assaisonnement du bétel. La vente exclusive de l'opium est entre les mains de la compagnie anglaise ; l'opium le plus pur vient de la province de Bahar. Il en est à peu près de même du salpêtre, dont l'Inde abonde ; on en fabrique plus de 600,000 quintaux par an dans le

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 175.

seul district de Patna. Des vaisseaux anglais et portugais spéculent aussi sur la pêche des requins, dont les ailerons passent pour un mets très-friand en Chine. Cette pêche est très-abondante sur la côte de Malabar; les Chinois en tirent une quantité considérable d'ailerons.

« Tel est le commerce d'exportation que l'Inde fait avec les nations étrangères, et qui répand dans le pays des sommes immenses : le commerce d'importation est actuellement presque en entier entre les mains des Anglais; il consiste en draps, velours, fer, cuivre rouge, plomb, armes à feu, vins, eaux-de-vie, dentelles, fils d'or, galons, coraux, fruits secs et confits. Ceylan introduit du bois de palmier, des noix d'arec et de la cannelle. Les Moluques introduisent des épices; le Pégou introduit du bois de teck; l'Arabie, du café, des encens, des coraux, des dattes. La Chine envoie, par les vaisseaux européens, beaucoup de thé; la côte d'Afrique, des coquillages très-recherchés des Hindous pour leur parure (1).

« Les Hindous, un des peuples les plus doux et les plus paisibles du globe, ont été, depuis l'antiquité, la proie des nations conquérantes attirées par les richesses de leur territoire, et ont passé d'une domination à l'autre. Après la mort d'Alexandre, l'Inde respira pourtant pendant treize siècles; mais en l'an 1000 de l'ère vulgaire, Mahmoud le Gaznévide conquit la majeure partie de l'Hindoustan, traita la nation avec la dernière cruauté, et détruisit autant que possible la forme du gouvernement paternel institué par Brahma. La mort empêcha le farouche Mahmoud de faire la conquête de l'Inde méridionale. Koutoub, un de ses généraux, fonda la dynastie afghane, nommée *patane* par les Indiens. *Timour* (Tamerlan) parcourut l'Inde en 1398, et

(1) Voyez, pour de plus grands détails, l'excellent ouvrage : *Manuel du commerce de l'Inde*, par M. *Blancard*, négociant de Marseille.

n'eut besoin que de cinq mois pour acquérir le titre de prince destructeur. Les Mongols qu'il commandait pillèrent Delhi, commirent partout les plus grandes cruautés, et se retirèrent chargés d'un immense butin. Ils revinrent, en 1526, sous Baber ou *Babr*, descendant de Tamerlan, renversèrent le trône patane, et élurent Baber empereur à Delhi.

« Pendant ces invasions terribles, plusieurs tribus indiennes, de la caste guerrière, se retirèrent dans les montagnes, et y formèrent des États indépendans, qui, grâce à leurs retraites inaccessibles, maintinrent leur liberté; ces peuples devinrent dans les temps modernes, à leur tour, de formidables conquérans; c'est là l'origine de l'indépendance des Mahrattes, des Seïkhs et d'autres peuples de l'Inde. Baber fut le premier souverain indien à qui l'on donna en Europe le titre de *Grand-Mogol*, qu'il serait mieux de nommer *Grand-Mongol*. Humayoun, son fils et son successeur, loin de faire de nouvelles conquêtes, ne sut pas même conserver celles de son père. Il fut chassé de ses États, et remplacé par Férid, de la nation des Patanes. Ce prince s'occupa de la prospérité de ses États, en faisant construire de grandes routes depuis le Bengale jusqu'à l'Indus, des plantations, des postes et des hôtelleries pour les voyageurs. Après sa mort, le roi de Perse remit Humayoun sur le trône. Celui-ci eut pour successeur son fils Akbar, qui s'est illustré par sa valeur, sa sagesse et sa justice. Il soumit le Bengale, agrandit son empire au sud et au nord, et le divisa en onze provinces ou *soubabies*, dont chacune était subdivisée en districts ou sirkars; ceux-ci comprenaient un certain nombre de cantons ou *pourgounnahs*. L'histoire d'Akbar, écrite par son visir Aboulfazil, traite de la division, de la population, de l'industrie, des revenus et de la topographie des États de cet empereur. L'ouvrage d'Aboulfazil est connu sous le nom d'*Ayen-Akbari*, c'est-à-dire miroir d'Akbar. L'empire, parvenu au comble de sa splendeur, fut troublé

par Aureng-Zeb, petit-fils d'Akbar, qui, après avoir déposé son père, s'empara de vive force du trône, et opprima la nation par toutes sortes de vexations. On dit qu'il tirait des terrains cultivés dans ses États un revenu de 900,000,000 de francs, et qu'il entretenait une armée de 1,000,000 d'hommes. Ce souverain est en grande partie l'auteur de la constitution politique moderne de l'Inde. Aureng-Zeb mit à la tête de chaque province un *nabab* ou *soubab*, pour commander les troupes et disposer des emplois. Chaque nabab possédait, dans une autre province, une portion de terre dont il avait la jouissance, et qui le privait des moyens de vexer la province dans laquelle il commandait. Dans plusieurs provinces il y avait des principautés qui avaient leur propre radjah, et qui payaient au grand-mogol un tribut et fournissaient des troupes. Chaque province était divisée en *Sirkars*, présidés par des *zemindars*, espèce de juges nobles et feudataires. Aureng-Zeb fut obligé de faire la guerre aux Mahrattes, et de leur payer enfin le quart de ses revenus. Les Seïkhs firent aussi des incursions dans ses États; mais ils furent repoussés. Aureng-Zeb mourut en 1707, âgé de 90 ans. Sous son règne, l'empire du Grand-Mogol s'étendait du 10e au 35e degré de latitude, et renfermait plus de 64,000,000 d'habitans.

« Les successeurs d'Aureng-Zeb, trop faibles pour défendre un aussi vaste empire contre les nations belliqueuses qui l'entouraient, virent, dans l'espace de cinquante ans, les guerres le réduire à l'état le plus déplorable. Nadir-châh de Perse emporta sans peine les immenses trésors de Delhi, dont il perdit un quart en traversant les déserts de Bounguichah (1). Les Afghans, devenus maîtres d'une partie de ces trésors, disputèrent aux Mahrattes l'empire de l'Inde; mais ils ne poursuivirent pas avec assez de zèle les espé-

(1) *Abdoul-Kerym*, trad. de *Langlès*, p. 17.

rances que leur donnait le gain de la fameuse bataille livrée en 1761, auprès de Delhi, par 150,000 mahométans commandés par Abdallah, roi des Afghans, à 200,000 Mahrattes. Les Européens, semblables aux vautours, furent attirés par l'odeur d'une proie déjà toute sanglante et déchirée. Les Portugais, après avoir exclu Venise des marchés de l'Inde, disputaient encore aux Hollandais le privilége d'y commercer seuls, quand les Anglais, à leur tour, les chassèrent, et s'emparèrent successivement de diverses places où leur pouvoir prit des accroissemens aussi rapides que considérables. Ils furent imités par les Français et les Danois. La compagnie anglaise des Indes, fondée par Élisabeth, envoya ses flottes et parvint à établir des factoreries dans l'Hindoustan et sur les côtes de Malabar et de Coromandel.

« Ces succès furent suivis de quelques revers; et plus d'une fois la compagnie, en butte à la jalousie des autres marchands anglais et des Hollandais, fut menacée d'une ruine totale; mais elle sut se relever avec avantage et triompher de tous les obstacles. Les Anglais ne s'étaient d'abord mêlés d'aucune guerre intestine dans l'Inde; mais en 1749 ils commencèrent par protéger le nabab du Karnatik contre les Français; la protection qu'ils accordèrent ensuite au dernier grand-mogol, Châh-Allam II, leur valut, en 1765, la concession du Bengale, du Behar et d'Orissa; et le descendant du puissant Aureng-Zeb, qui avait joui de 900,000,000 de revenus, se contenta de recevoir d'une compagnie marchande une rente viagère de 330,000 liv. sterl. (8 millions de France). Mais forcée à employer toutes ses forces pour se maintenir dans ses conquêtes, ayant à combattre Haïder-Aly, les Français et les Mahrattes, la compagnie ne sut faire face à tant d'ennemis qu'en se dédommageant de ses dépenses énormes sur le pays dont elle disputait la possession.

« L'Inde fut opprimée, pillée et épuisée en peu d'années. Le Bengale, auparavant si florissant, ne présentait de tou-

tes parts que des déserts et des ruines. Le monopole du riz causa, en 1770, une famine qui détruisit 4 à 5,000,000 d'habitans. La compagnie, loin de s'enrichir par ces oppressions, se couvrit de dettes, tandis que ses agens revenaient dans leur patrie avec des trésors énormes. Mais ses premiers succès contre Tippou-Saëb, sultan de Mysore, et fils d'Haïder-Aly, relevèrent ses espérances abattues, et changèrent de face la position de ses affaires. Soutenue par les Mahrattes et par le nidzam du Dékhan, elle força ce fameux prince, par le traité de 1792, à céder aux alliés la moitié de ses Etats, et à leur payer des sommes immenses pour les frais de la guerre. Le plus grand gain de la compagnie fut la concession du district situé à l'ouest des Ghattes, depuis les frontières de Travancore jusqu'à la rivière de Kawar, concession qui la rendit seule maîtresse du commerce du poivre, dont elle avait partagé jusqu'alors le bénéfice avec la France, la Hollande et le Portugal. Encouragé par l'arrivée des Français en Égypte, Tippou-Saëb recommença la guerre en 1798, et tenta d'arracher aux Anglais les conquêtes de la guerre précédente; mais ses ennemis, dès qu'ils eurent connaissance de ses projets, conclurent un traité d'alliance avec le nidzam du Dékhan, prirent à leur solde une armée de cipayes ou soldats hindous, et attaquèrent les États de Tippou à la fois sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar. Le sultan fut bloqué dans Seringapatam, sa capitale; dans un assaut livré par les Anglais, il perdit la vie avec ses principaux officiers; les vainqueurs se rendirent maîtres de la ville; le trésor du sultan, qu'on évalua à 3,000,000 de liv. sterl., tomba au pouvoir de l'armée. L'Angleterre céda le territoire de Mysore à un descendant de l'ancienne dynastie, chassé par Haïder-Aly, accorda quelques districts à un autre descendant de cette dynastie, récompensa en terres son allié le nidzam, et se réserva le reste, composé des districts de Seringapatam et de

Mangalore, de la plus belle partie de l'empire de Mysore.

« Depuis lors il n'y eut plus que des conspirations par-
« tielles, des échauffourées qui n'aboutirent qu'à affermir
« la puissance anglaise. L'homme qui lui donna le plus d'in-
« quiétude, fut Mahadja-Scindia, chef des Mahrattes. La
« guerre qu'il organisa ne fut d'abord qu'une série d'escar-
« mouches, où, se jetant à la tête d'un parti de cavalerie
« sur les possessions de la compagnie, il enlevait tout le
« butin qu'il pouvait, et se retirait dans les montagnes;
« mais ayant accueilli à sa cour un officier piémontais
« nommé de Boigne, celui-ci organisa une troupe d'infan-
« terie de 20,000 hommes, qui, joints à 50,000 cavaliers,
« formèrent à Agra un noyau puissant dont l'effectif fut
« porté en 1801 à 250,000, par l'adhésion d'autres chefs
« de Mahrattes.

« Divers événemens marquèrent le commencement du
« siècle; mais la politique anglaise parvint à triompher de
« tous ces obstacles. Les gouverneurs Hastings, Wellesley,
« Cornwallis et Duncan, avec des caractères différens, sui-
« virent tous la même marche, qui était d'isoler les chefs
« contraires aux Anglais, de les opposer les uns aux autres,
« et d'entourer leur territoire de tribus inoffensives qui
« opposassent une barrière aux invasions des Mahrattes.
« Enfin ils formèrent peu à peu des camps dans l'intérieur,
« et en 1818, à la bataille de Pounah, la puissance mah-
« ratte fut entièrement détruite, et les chefs forcés à la sou-
« mission. Le seul roi complétement indépendant de la com-
« pagnie anglaise est Randjit-Singh, chef des Seïkhs, qui a
« une armée disciplinée à l'européenne, par M. Allard, of-
« ficier français, général en chef des troupes de ce prince.
« C'est à la bravoure et à la discipline de cette armée qu'il
« a dû la conquête d'une partie de l'Afghanistan et du
« royaume de Kachemir. Mais la position topographique
« des Seïkhs dans la région septentrionale les empêche

« d'être un sujet de crainte pour les possessions anglaises.

« Randjit-Singh et le gouverneur anglais s'observent et « traitent d'égal à égal. Les Mahrattes sont contenus, et « les autres peuples sont trop amollis pour donner des « craintes sérieuses. »

La compagnie anglaise dans l'Inde, enrichie des dépouilles de tant de princes, règne aujourd'hui sur les quatre cinquièmes de l'Hindoustan, et compte au moins 80,000,000 de sujets directs et 33 de tributaires ou de vassaux. Elle verse annuellement dans le trésor de la Grande-Bretagne 10,000,000 de francs pour la protection que le gouvernement lui accorde.

Ses principaux revenus se composent des taxes sur les terres et sur les ventes dans les marchés, des droits de transit et de timbre, et du monopole qu'elle exerce sur le sel, l'opium, le tabac, etc. Les taxes sur les terres s'élèvent à 155,000,000, et le produit des divers monopoles forme 75,000,000 : ce qui présente un total de 230,000,000 de francs, dont les deux tiers sont dépensés à payer la haute administration, les différens agens de l'armée, et le reste à payer les intérêts de l'immense dette de la compagnie.

Les agens supérieurs sont le gouverneur du Bengale, qui jouit d'une autorité supérieure sur les deux gouverneurs de Madras et de Bombay. Le premier de ces agens reçoit annuellement 600,000 francs, celui de Madras 400,000, et celui de Bombay 350,000. Les autres fonctionnaires sont rétribués dans la même proportion : le plus modeste emploi de commis est payé 5 à 6000 francs par an.

Ce qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est que le nombre des Européens établis dans l'Hindoustan ne s'élève pas à 40,000, et que celui des officiers anglais est à peine de 6 à 8000 : ainsi une poignée d'Européens suffit pour contenir plus de 113 millions d'indigènes.

On concevra pourquoi le nombre des Européens est si

peu considérable, lorsque l'on saura que le gouvernement anglais, instruit par l'expérience de l'Amérique septentrionale, ne permet à aucun de ses sujets de s'établir dans l'Inde et d'y devenir propriétaire, afin d'éviter qu'il ne se forme une population anglo-indienne qui tôt ou tard chercherait à conquérir son indépendance.

« Les troupes de la compagnie sont censées former un total de 24,000 Européens, et 230,000 *cipayes* ou *seapoyes*, c'est-à-dire indigènes enrôlés; mais l'état effectif passe pour être d'un tiers au-dessous de la liste officielle.

« Tous les princes hindous manquent d'un système régulier de finances et d'armées disciplinées. L'aveugle valeur des Tchatrias se joint en vain à la politique très-astucieuse des Brahmanes; la discorde ne leur permet pas d'unir leurs forces; la mollesse des chefs les rend accessibles aux dons, aux largesses des Anglais; et les espions britanniques, déguisés en *Gosseins* ou Brahmanes voyageurs, découvrent d'avance les faibles conjurations qu'inspire une rage inutile à quelques princes moins amollis. Enfin, une saine politique ayant engagé les conquérans européens à conserver les anciennes lois civiles indiennes, à régulariser la distribution et la perception des impôts, à ne modifier que faiblement l'institution féodale des *zemindaries*, les Hindous trouvent réellement un avantage momentané à devenir sujets de l'Angleterre, plutôt qu'à rester en proie aux dévastations anarchiques des Mahrattes ou à la tyrannie des princes musulmans. Le caractère cruel et perfide de ces deux classes d'ennemis a singulièrement servi les desseins des Anglais.

« Aussi les Anglais ont-ils profité de la haine qu'inspiraient les princes musulmans pour neutraliser celle qu'ils avaient méritée eux-mêmes, et peut-être se trouveraient-ils aujourd'hui appuyés par la majorité des Hindous contre une invasion des Afghans, semblable à celle de Zemaoun-châh, qui en 1799 leur causa de justes frayeurs.

« A tant de causes de la grandeur britannique dans l'Hindoustan, il est juste de joindre l'influence du caractère personnel des gouverneurs-généraux anglais. La froide et cruelle ambition d'un Clive, l'esprit entreprenant et audacieux d'un Wellesley, le machiavélisme d'un Hastings, la sagesse et la loyauté d'un Cornwallis, l'administration douce, probe et intelligente d'un Duncan à Bombay, d'un Colebrooke à Calcutta, ont concouru de diverses manières à étendre avec une extrême rapidité cette monarchie d'un genre si extraordinaire, où une poignée d'Européens paraît suffire en même temps pour gouverner tant de millions d'Asiatiques et pour diriger le commerce le plus vaste du monde.

« Mais cette monarchie qui, dans si peu d'années, s'est élevée à un si haut degré de splendeur, porte aussi dans son sein les germes d'une décadence rapide et inévitable. Quelques ménagemens que les Anglais gardent envers les Hindous, quelques soins qu'ils prennent pour faire respecter les lois de Menou et pour ranimer l'étude des livres sanskrits, l'orgueil et l'intolérance ne laisseront jamais oublier qu'ils sont pour tout fidèle hindou des *étrangers*, des *barbares*, des *gens sans caste*, vivant sans loi, mangeant une nourriture animale, comme les Parias, tant abhorrés. La fureur du prosélytisme qui anime et le clergé anglican et les sectes diverses, surtout les méthodistes, a déjà excité l'indignation des Brahmanes et causé des désordres sérieux. Les meilleurs politiques de l'Angleterre considèrent ces tentatives de répandre le christianisme comme une expérience très-dangereuse pour la sûreté et la tranquillité de l'Inde. La seconde cause de décadence est inhérente à la faiblesse de l'armée européenne régulière, que cependant la compagnie a déjà trouvé difficile à gouverner. Des troubles ont déjà trahi ces funestes secrets. Les officiers militaires européens de la compagnie, dans le gouverne-

ment de Madras, ayant refusé d'obéir à des règlemens qui blessaient leurs intérêts pécuniaires, l'imprudent et orgueilleux président de ce gouvernement appela à son secours les cipayes ou troupes natives de l'Inde, qui, s'étant par-là aperçues qu'elles étaient les véritables maîtres, s'insurgèrent, prirent le parti des officiers, élevèrent même de nouvelles prétentions, et ne purent être ramenées au devoir que par l'autorité paternelle d'un nouveau gouverneur-général. L'embarras financier où se trouve la compagnie, résultat d'une administration peu scrupuleuse, s'augmente depuis qu'elle a étendu son empire sur les possessions hollandaises de Malacca, de Java, de Macassar et des Moluques. Comment garder d'aussi vastes colonies? comment entretenir les relations avec tant de nations barbares et belliqueuses, sans une dépense entièrement hors de proportion avec la faible augmentation du commerce qui en a été le fruit? On ne peut que perdre de deux côtés, quand on veut faire le commerce en sultan, et faire la guerre en marchand. Un voyageur anglais, le lord Valentia, avoue hautement une quatrième source de désordres, c'est l'accroissement rapide et étonnant de la caste des métis, descendans des pères européens et des mères indiennes, caste déjà fort arrogante au Bengale, et qui semble prétendre à de grands droits politiques. La cinquième et principale raison que nous avons pour prédire la chute de l'empire britannique, c'est ce noble orgueil qui rend toutes les nations impatientes d'un joug étranger. Même en la supposant bienfaisante pour le peuple hindou, la domination britannique pèsera non seulement sur les orgueilleux et perfides musulmans, mais encore sur l'esprit actif et ambitieux des Brahmanes et des Radjepoutes. Un jour, à la voix de la religion et de l'honneur, on verra quelque nouveau Sandrocottus soulever cette immense population, accabler

le petit nombre d'Européens et rétablir le trône des monarques indiens.

« Douterait-on du courage des Hindous? Il faut lire l'histoire des invasions musulmanes et apprendre avec quelle obstination même les femmes combattaient pour leur pays. *Zimeth* régnait sur la principauté de *Tchittore*, à l'époque où Akbar occupait le trône de Delhi. La renommée publiait partout que *Padmana*, l'épouse de Zimeth, surpassait en beauté toutes les femmes de l'Inde. Le Grand-Mogol envoie dire au prince de Tchittore qu'il ait à se soumettre à lui comme vassal, et à lui céder la souveraineté de ses États; que cependant il est disposé à l'épargner s'il veut lui céder la princesse sa femme. Zimeth repousse des propositions aussi outrageantes. Le Grand-Mogol marche avec une armée de 200,000 hommes, et bientôt il assiége Zimeth dans sa capitale, située sur un rocher presque inaccessible. La résistance des assiégés lasse les troupes d'Akbar, le défaut de vivres l'oblige à penser à la retraite; il résout pourtant d'essayer une de ces infâmes ruses qu'avoue la politique orientale. Il envoie un héraut à Zimeth, lui déclare que, plein d'admiration pour sa valeur, il retire son armée et ne demande que l'amitié d'un prince aussi courageux; il y ajoute que, pour sceller leur alliance, il viendra avec un faible cortége lui rendre une visite dans son château. Il y est reçu avec une magnificence hospitalière qui touche son âme naturellement généreuse; mais un funeste caprice efface bientôt ces impressions; il demande comme une grâce de pouvoir contempler un seul instant, sans voile, cette belle princesse que tout l'Hindoustan admire. La pudeur de Padmana repousse cette demande; la politique de Zimeth la force d'y accéder. La vue de la princesse enflamme de nouveau le cœur du Grand-Mogol, et il se décide à exécuter le noir projet que la vengeance lui avait inspiré. Zimeth le reconduit à quelques

pas hors de la forteresse, et comme Akbar n'avait avec lui que quarante courtisans, le prince de Tchittore ne se fait suivre que par une dizaine d'officiers. Au moment de se séparer, Akbar détache de son cou un énorme collier de perles qui cachait une corde de soie; il place de sa propre main le collier autour du cou de Zimeth, et au moment où celui-ci se confond en remercîmens, il serre la corde et entraîne le malheureux prince, dont le cortége est aussitôt massacré ou dispersé. Qu'on se figure le désespoir de Padmana! Cependant elle dissimule; et lorsque le Grand-Mogol, de retour à Agra, lui fait offrir la liberté de son époux à condition qu'elle se sépare de lui pour devenir l'épouse du souverain de l'Inde, elle ordonne à sa première dame d'honneur de répondre d'abord en termes soumis, et d'ouvrir ensuite avec ce monarque une correspondance qui devait finir par le consentement entier de la princesse; elle était censée écrire elle-même les réponses. Akbar, enchanté, la presse de venir à sa cour; elle feint de se laisser persuader. Profitant de la coutume qui rend le *palanquin* ou chaise de voyage d'une femme entièrement sacré et inviolable, elle envoie à Agra la dame d'honneur, accompagnée de quelques guerriers d'une fidélité et d'une bravoure à toute épreuve. La fausse Padmana, reçue en souveraine, demande par écrit, au Grand-Mogol, d'aller elle-même annoncer à Zimeth sa liberté. Aussitôt les portes du château-fort où ce prince était gardé s'ouvrent à la prétendue princesse et à son cortége. Le commandant et ses principaux officiers, entrés sans défiance dans la prison de Zimeth, y sont massacrés. Les gardes n'osent fouiller les palanquins dans lesquels on emmène le prince prisonnier, qui, à peu de distance, trouve des chevaux préparés d'avance, et, accompagné de ses libérateurs, arrive heureusement à Tchittore. Cependant le Grand-Mogol, qui attendait sa belle conquête dans un palais d'été, apprend enfin qu'il a

transgangétique; mais pourquoi ne la nommerait-on pas simplement l'*Inde orientale*, par opposition à l'Hindoustan, qui est bien l'*Inde occidentale?*

« Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes. L'intérieur présente un champ à des conjectures inutiles et fastidieuses. Il paraît cependant que toute la péninsule est formée par *trois* ou *quatre* chaînes de montagnes qui, sorties du Tibet, courent dans une direction parallèle vers le sud. Entre ces quatre rangées de montagnes se trouvent *trois* longues et superbes *vallées* principales, outre plusieurs d'un rang secondaire. Cinq grands fleuves arrosent ces vallées; mais leurs sources et leur cours même sont à peu près inconnus. »

L'*Iraouaddy*, le plus grand fleuve de l'Inde orientale, paraît prendre sa source sous le nom de *Yœrou-dzangbo-tchou*, dans le Tibet occidental, au pied du mont Damtchouk-kabab. Son cours est d'environ 700 lieues, ainsi que nous l'avons déjà dit en décrivant le Tibet (1). Nous avons cité ses principaux affluens dans cette partie de l'empire chinois; dans l'empire birman, les principales rivières qu'il reçoit sur sa droite sont le *Ma-kiang*, qui a 50 à 60 lieues de cours; le *Kiayn-deayn* ou *Thanlaouaddy*, trois fois plus considérable, et qui a reçu de quelques voyageurs le nom d'*Iraouaddy occidental*. Sur la gauche il est alimenté par deux autres rivières : le *Loung-tchhouan-kiang*, long d'environ 200 lieues, et le *Myinguya-myit*, qui a 70 lieues de longueur. L'Iraouaddy forme, à son embouchure, dans le golfe de Martaban, plus de quatorze bras.

Le *Zittang* et le *Salouen* ou *Thsan-louen*, probablement

(1) Voyez plus haut, p. 277, et t. VIII, p. 27.

LIVRE CENT CINQUANTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description générale de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description de l'Empire birman. — Possessions anglaises.

« De toute l'Asie, il ne nous reste à décrire que la partie qui comprend l'empire des Birmans, l'Inde orientale anglaise, le royaume de Siam, les États indépendans de Malacca, et l'empire d'An-nam, qui se compose des royaumes de Toung-king, de Cochinchine et de Cambodje. Cette région ne porte aucun nom généralement reconnu. On la désigne quelquefois sous celui de *presqu'île au-delà du Gange*, et pourtant ce n'est pas, à proprement parler, une péninsule. Plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure;* cette dénomination est plus caractéristique que la première. Mais comme ces pays ont été quelquefois soumis à l'empire de Chine, et comme la plupart des peuples qui les habitent ressemblent beaucoup aux Chinois, soit par la physionomie, la taille et le teint, soit par les mœurs, la religion et le langage, nous avons proposé, il y a plusieurs années, de désigner cette grande région du globe sous le nom nouveau, mais clair, expressif et sonore, d'*Indo-Chine.* Nous allions abandonner cette innovation, lorsque nous avons appris qu'un savant anglais établi à Calcutta a eu presque la même idée (1). »

Depuis ce temps, M. de Rienzi a proposé de la nommer la grande Chersonèse d'Or; M. Balbi l'a appelée *Inde*

(1) M. le docteur *Leyden :* Mém. sur les langues indo-chinoises, dans les *Asiatic Researches*, vol. X.

transgangétique; mais pourquoi ne la nommerait-on pas simplement l'*Inde orientale*, par opposition à l'Hindoustan, qui est bien l'*Inde occidentale?*

« Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes. L'intérieur présente un champ à des conjectures inutiles et fastidieuses. Il paraît cependant que toute la péninsule est formée par *trois* ou *quatre* chaînes de montagnes qui, sorties du Tibet, courent dans une direction parallèle vers le sud. Entre ces quatre rangées de montagnes se trouvent *trois* longues et superbes *vallées* principales, outre plusieurs d'un rang secondaire. Cinq grands fleuves arrosent ces vallées; mais leurs sources et leur cours même sont à peu près inconnus. »

L'*Iraouaddy*, le plus grand fleuve de l'Inde orientale, paraît prendre sa source sous le nom de *Yœrou-dzangbo-tchou*, dans le Tibet occidental, au pied du mont Damtchouk-kabab. Son cours est d'environ 700 lieues, ainsi que nous l'avons déjà dit en décrivant le Tibet (1). Nous avons cité ses principaux affluens dans cette partie de l'empire chinois; dans l'empire birman, les principales rivières qu'il reçoit sur sa droite sont le *Ma-kiang*, qui a 50 à 60 lieues de cours; le *Kiayn-deayn* ou *Thanlaouaddy*, trois fois plus considérable, et qui a reçu de quelques voyageurs le nom d'*Iraouaddy occidental*. Sur la gauche il est alimenté par deux autres rivières : le *Loung-tchhouan-kiang*, long d'environ 200 lieues, et le *Myinguya-myit*, qui a 70 lieues de longueur. L'Iraouaddy forme, à son embouchure, dans le golfe de Martaban, plus de quatorze bras.

Le *Zittang* et le *Salouen* ou *Thsan-louen*, probablement

(1) Voyez plus haut, p. 277, et t. VIII, p. 27.

le même que le *Than-louen* ou *Thaleayn*, sont encore des fleuves importans, qui se jettent dans le golfe que nous venons de nommer. Le dernier passe pour avoir 400 lieues de cours.

Le *Mé-nam*, qui coule à l'est du précédent, a plus de 300 lieues de longueur, et se jette dans le golfe de Siam. Le *May-kang* ou *May-kaoung*, appelé aussi *Cambodje*, en a plus de 740. Enfin le cinquième grand fleuve de cette partie de l'Asie, est le *Sang-koï*, qui arrose le Toung-king, pour aller se jeter dans le golfe de ce nom, après un cours d'environ 150 lieues.

« S'il existe tant d'incertitudes sur les fleuves de l'Inde orientale ou Indo-Chine, les doutes sont bien plus grands à l'égard de la direction des montagnes, objet encore plus difficile à débrouiller dans le chaos des relations de voyages.

« Parmi les quatre chaînes dont on suppose communément l'existence, celle qui sépare l'empire des Birmans du Bengale s'abaisse dans le royaume d'Arakan, et se perd en collines avant d'atteindre le cap dit *Pointe de Negraïs* ou *Manten*.

« La seconde chaîne, qui paraît surpasser toutes les autres en élévation comme en longueur, sépare le Pégou et l'Ava du royaume de Siam, s'étend ensuite au travers de la presqu'île de Malacca, et finit au cap *Romania*, sur le détroit de Sincapour. C'est l'extrémité méridionale de l'Asie.

« On ne sait presque rien sur la troisième chaîne. Elle paraît séparer le royaume de Siam de ceux de Cambodje et du Laos; peut-être se dirige-t-elle obliquement entre ces deux derniers pays; peut-être s'étend-elle en plusieurs branches autour d'un plateau central. Au midi, elle est censée border le golfe de Siam et son extrémité, où le cap Cambodje sépare ce golfe de la mer de la Chine; mais ce cap

est formé de terres très-basses, et rien ne prouve que ce soit l'extrémité d'une chaîne de montagnes.

« La quatrième chaîne est un peu mieux connue. Elle prend naissance dans la province chinoise d'Yun-nan; elle borne à l'ouest le Toung-king et la Cochinchine, en les séparant du Laos et du royaume de Cambodje. L'élévation et la largeur de cette chaîne paraissent la placer au rang des plus considérables de l'Asie.

« A ces faibles notions sur la structure physique de la péninsule indo-chinoise, nous ne pouvons joindre que des renseignemens encore plus incertains sur les autres objets de la géographie physique générale. Les voyageurs n'ont pu observer le climat de l'intérieur que d'une manière rapide, incomplète; sans doute il doit s'y trouver plusieurs régions tempérées. Telles sont celles du nord de l'empire birman. Les côtes éprouvent de fortes chaleurs, que modèrent cependant les vents de mer, plus frais et plus humides que dans l'Inde propre. Mais comme les saisons varient d'après l'exposition des côtes, nous réserverons les renseignemens détaillés sur cet objet pour les descriptions particulières de chaque pays.

« L'inondation périodique des vallées inférieures par la crue des fleuves, est une circonstance commune à toutes les contrées de l'Inde extérieure. Mais les différentes époques de ces crues indiquent que les montagnes ou plateaux où ces rivières prennent leurs sources doivent se trouver à une distance inégale.

« C'est l'action réunie de cette chaleur et de cette humidité qui donne à la végétation de l'Indo-Chine un caractère particulier de vigueur et de grandeur. Les contrastes de fertilité et de stérilité se marquent ici d'une manière extrêmement tranchée. Un soleil brûlant réduit en poussière légère ou en une croûte dure comme la pierre les terrains où les eaux pluviales ne s'arrêtent pas assez long-temps ni

en assez grande abondance. Mais le long des rivières et sur le flanc des montagnes, une verdure éternelle, un port plus noble, des tiges plus élancées, des ombrages plus étendus distinguent les grands arbres de ces climats, auprès desquels les rois de nos forêts ne paraîtraient que d'humbles vassaux. Au pied de ces géans du règne végétal, les arbrisseaux et les plantes herbacées présentent dans leurs fleurs et leurs fruits les figures les plus variées et les plus singulières, les couleurs les plus vives, la saveur et l'odeur les plus exquises.

« Dans les forêts s'élèvent avec magnificence l'arbre à bois d'aigle ou l'*aloëxylum verum* et celui de santal blanc, qui parfument tous les palais de l'Orient. L'arbre de teck surpasse ici le chêne d'Angleterre pour la durée de son bois dans les constructions navales. Le bois de fer est très-commun. Le véritable ébénier est indigène de la Cochinchine. Partout on trouve le sycomore, le figuier d'Inde, le bananier, qui forme à lui seul un bosquet par l'abondance de ses larges feuilles. D'autres arbres les rivalisent en beauté ou en élévation; tels sont les *bignonies*, les palmiers-éventails, le *calophyllum*, qui s'élance plus haut que le pin, les nauclées d'Orient, et l'agalloche de Cochinchine, dont les feuilles ont le dessous d'une couleur de pourpre clair.

« L'Indo-Chine est singulièrement riche en plantes aromatiques, médicinales et utiles aux arts. Le gingembre et le cardamome se trouvent sauvages sur les bords des rivières ou se cultivent en de vastes plantations. Le cannellier croît en abondance sur les deux rives de la péninsule des Malais, et il est quelquefois accompagné du muscadier. Les feuilles du bétel, le fruit du poivre long et du poivre noir, sont les épices favorites, auxquelles les habitans ajoutent trois ou quatre espèces du même genre, entre autres les graines du poivre long du Japon. Parmi les diverses drogues propres à la teinture, on connaissait

surtout la carmentine (1), qui donne une belle couleur verte; trois espèces de *royoc* (2), toutes propres à teindre en jaune; l'indigo et le bois rouge de la lawsonie épineuse et de sapan. L'écorce de la *rhizophora gymnorhiza* donne une belle couleur rouge. La gomme résine appelée *sang-dragon* paraît être le produit de plusieurs espèces de plantes, et entre autres du *dracæna ferrea*, et du rotang, originaires de Cochinchine. L'industrie réclame encore divers végétaux, parmi lesquels nous remarquerons la *pimelia oleosa*, qui donne une huile qui entre dans la composition du vernis de la Chine; le sumac de Java, autre arbre à vernis; le *croton lacciferum*, sur lequel on recueille cette précieuse laque rouge, le produit d'une espèce de fourmi qui y place son nid et en élabore la gomme, sa nourriture ordinaire; enfin l'arbre à suif (3), dont le fruit donne une huile dense et très-blanche avec laquelle on fabrique des chandelles d'une belle apparence, mais d'une odeur désagréable.

« Nous tirons encore de ces contrées, pour l'usage de la médecine, le jalap, la scammonée, l'écorce de nerium antidysentérique appelé *codagapala*, celle du laurier-culilaban, le fruit du strychnos vomique, la cassie, le tamarin, le jus épais de l'aloès, la résine du camphre, l'huile de ricin. La canne à sucre, le bambou, le nard, trois plantes célèbres de la famille des graminées, se trouvent dans toutes ces contrées; les deux premières dans des marais fertiles, et la dernière sur les collines sèches. La patate douce, la mélongène et la pomme d'amour, les melons, les citrouilles, les melons d'eau, et une grande quantité d'autres plantes nourrissantes, enrichissent les plaines. Ce sont cependant le bananier, le cocotier, le palmier sagou qui fournissent le

(1) *Justicia tinctoria.* — (2) *Morinda umbellata*, *carthamus* et *gamboga.* — (3) *Sebifera glutinosa*, de Loureiro, *sapium* ou *gluttier portesuif*, de Jussieu.

plus abondamment aux besoins des habitans. Ils possèdent une grande variété de fruits. La vigne vient dans les forêts, mais la chaleur excessive et le défaut de culture rendent son fruit très-inférieur à celui de l'Europe. Ils ont en compensation l'orange, le limon, le citron, la mangue délicieuse, l'ananas, le *litchi* (1), le mangoustan et une multitude d'autres fruits inconnus en Europe. On peut encore remarquer le *phyllodes placentaria*, avec les feuilles duquel on enveloppe les provisions pour leur donner plus de couleur et une saveur plus agréable, et que l'on mêle, ainsi que l'*amomum galanga*, dans les liqueurs fermentées retirées du riz ou du sucre.

« Les animaux les plus remarquables de l'Inde extérieure sont l'éléphant indien, le rhinocéros unicorne, le tigre, le léopard, l'ours, le maïba ou tapir bicolore (*tapirus indicus*), l'orang-outang, plusieurs autres espèces de singes, le gibbon aux longs bras, le magot, le pithèque et deux espèces encore mal connues; le grand singe de Malacca, de Forbin, et le singe blanc avec des yeux rouges, mentionné par Compagnon. Dans les forêts errent encore le bubale, le cerf, plusieurs espèces d'antilopes, telles que l'*oryx*, le *strepsiceros*, l'*albipes* d'Erxleben, le *tragocamelus* de Pallas; le zibeth et le porc-épic se trouvent aussi dans ces contrées.

« La portion de l'empire des Birmans qui répond, selon Gossellin, à la Chersonèse d'Or des anciens, est très-riche en minéraux; la presqu'île de Malacca en produit aussi beaucoup outre l'étain. Les rivières du Pégou continuent encore à charrier des paillettes d'or, et leurs sables doivent, dans les temps anciens, avoir produit une bien plus grande quantité de ce métal précieux. Il est même assez probable que l'usage de dorer les planchers et les clochers des temples remonte à des temps très-reculés,

(1) *Dimocarpus*, Loureiro. *Euphoria*, Jussieu.

puisqu'on raconte que la tour de Choumadou fut bâtie environ 500 ans avant l'ère chrétienne : si cela est vrai, le riche aspect de cet édifice aurait pu donner lieu à cette dénomination classique de *Chersonèse d'Or.* Mais peut-être les anciens avaient-ils, par la tradition, reçu une vague idée de la richesse de toute la péninsule au-delà du Gange. L'or et l'argent abondent encore plus au Toung-king et à la Cochinchine que dans l'empire birman.

« Cette esquisse générale des qualités physiques de l'Indo-Chine doit être suivie d'un coup d'œil sur les nations qui l'habitent, les langues qu'elles parlent, les religions qu'elles professent.

« A l'exception des Malais, qui forment une race particulière répandue principalement dans l'Océanie, les autres nations indo-chinoises, par la taille, le visage carré, le teint jaunâtre, les cheveux raides, les yeux bridés, ressemblent à la race mongole et chinoise. En tirer la conclusion qu'ils sont de la même origine ne serait peut-être pas trop hasardé. Les Chinois se sont de tout temps répandus le long des côtes orientales et méridionales de l'Indo-Chine; ils y ont introduit leur écriture et en partie leur langue. Les Birmans paraissent même avoir conservé le souvenir de l'arrivée d'une colonie de Mongols, venus au nombre de 700,000 hommes en état de porter les armes. Cependant de semblables traditions même prouvent que la première masse de ces nations a dû habiter dans ces contrées depuis un temps immémorial.

« On assure qu'outre cette race dominante, il existe dans les montagnes, spécialement dans celles de Cochinchine et du Laos, une nation sauvage, noire, semblable aux Cafres, et qui s'appelle *Kemoys* ou *Moys.* Ils paraissent avoir du rapport avec les *Iégohotes* ou *Ygorrotes* des îles Philippines et avec les autres noirs épars dans la Malaisie.

« Les langues originaires de ces nations portent toutes, à

l'exception du malai, le caractère simple, pauvre et imparfait des langues monosyllabiques du Tibet et de la Chine. Mais elles se subdivisent en trois classes aujourd'hui très-distinctes. La *langue birmane* est parlée dans l'Ava et l'Arakan. La *langue siamoise* domine dans le royaume de Siam et le Laos. Enfin la *langue an-namitique* est en usage dans l'An-nam, c'est-à-dire dans le Toung-king et la Cochinchine, peut-être aussi dans le Kambodje. Ces langues sont plus ou moins mêlées de chinois ou d'indien, selon que les nations qui les parlent sont plus rapprochées de l'Inde ou de la Chine (1).

« Le dialecte de Pégou diffère entièrement de ces trois langues, mais il n'est pas bien connu. Le malai, répandu aussi dans toute l'Océanie, est mêlé de racines sanskrites et de quelques racines brahmaniques ou siamoises, auxquelles le commerce et l'empire de la religion musulmane ont fait joindre plusieurs mots arabes.

« La religion de Bouddha, venue de l'Hindoustan, règne dans toute l'Indo-Chine sous plusieurs formes. Elle s'est probablement amalgamée avec diverses superstitions locales et nationales qu'elle n'a pu entièrement dompter. Or, les écrits sacrés de cette secte sont en langue *pali*, qui est un dialecte dérivé du sanskrit, et probablement celui qu'on parlait dans le *Magadha* ou le Bahar méridional. Cette langue riche, harmonieuse, flexible, est donc devenue celle de la religion, des prêtres et des savans dans toute l'Indo-Chine, à l'exception du pays des Malais, de la Cochinchine et du Toung-king. Le mahométisme l'a exclu de la première de ces contrées; dans les deux autres, la langue et la philosophie des Chinois ont été introduites par des colonies de cette nation. Cependant le bouddhisme y règne sous une

(1) *Leyden :* Mémoire sur les langues indo-chinoises, *Asiatic Researches*, t. X.

forme peu différente de celle qu'il a prise en Chine, et Bouddha y est adoré sous le nom de *Foou.* »

L'islamisme est professé par tous les Malais, et le brahmanisme domine chez les peuples les plus civilisés de l'Inde orientale; enfin la religion catholique a été embrassée par un nombre considérable d'habitans, et le protestantisme est professé par quelques milliers d'Européens.

Le gouvernement des États de l'Inde orientale est presque partout le despotisme le plus absolu. Dans les empires birman et siamois, ainsi que dans le royaume d'An-nam, tout homme au-dessus de 20 ans, excepté les prêtres et les fonctionnaires publics, doit au souverain au moins une année sur trois de sa vie: aussi, dans ces pays, l'émigration est-elle un crime de lèse-majesté, et considérée comme un vol fait au prince. Dans les deux empires qui viennent d'être cités, le nom du souverain n'est connu que d'un petit nombre de courtisans en faveur, et de même qu'en Chine, ne peut, sous peine de mort, être prononcé par aucun de ses sujets.

Telles sont les considérations générales auxquelles les pays et les peuples de la péninsule orientale peuvent donner lieu. Nous allons en développer quelques unes en traçant la description de chacune des cinq grandes divisions de cette partie du globe.

« Les Birmans (1), qu'on appelle aussi Miemnay, habitent l'Ava proprement dit : ils étaient sujets du roi de Pégou; mais dans le XVIe siècle, cette nation nombreuse et guerrière excita une révolution, s'empara d'Ava, et ensuite de Martaban. Les Birmans continuèrent de gouverner ce pays jusqu'en 1740. Une guerre civile s'éleva.

(1) On les nomme *Bomans* dans l'*Alphabet barman*. Rome, 1776. *Birmans*, dans le Voyage de *Symes*, et *Borakhmans* ou *Buraghmans* dans l'*Oriental Repertory* de *Dalrymple*.

Les Pégouans, en 1750 et 1751, battirent leurs rivaux. Binga Della, roi du Pégou, ayant achevé la conquête d'Ava, laissa le gouvernement à son frère Apporasa. Tout semblait apaisé, quand il s'éleva un de ces hommes que la Providence suscite quelquefois pour changer le sort des nations; c'était un Birman d'une naissance obscure; il se nommait *Alompra*, chef d'un petit village; il s'essaya contre de petits détachemens, qu'il défit; il parvint à s'emparer d'Ava. Binga Della marcha contre lui avec des forces imposantes, et fut vaincu. Alompra, encouragé par ce succès, continua ses conquêtes. Il investit la capitale du Pégou, et au bout de trois mois s'en rendit maître. Les Siamois l'avaient provoqué; il marcha contre eux; il approchait de leur capitale, lorsqu'à deux journées de Martaban il fut saisi d'une maladie qui l'emporta en 1760. Son fils Mandragy Praou lui succéda, étouffa plusieurs insurrections et mourut en 1764; il laissait un fils en bas âge, nommé *Momien*. Chembouan, oncle du jeune prince et frère puîné du grand Alompra, exerça d'abord l'autorité avec le titre de régent, ensuite il s'empara du diadème. Pour détourner l'attention du peuple, Chembouan déclara la guerre aux Siamois. Il les défit et prit leur capitale. Il battit également une armée de Chinois venus pour s'opposer à ses progrès. Cependant, quoique vaincus, les Siamois n'étaient pas soumis. Chembouan mourut à Ava en 1776. Son fils Chengouza, qui gouverna tyranniquement, fut tué en 1782, dans une conspiration, à la tête de laquelle était Chembouan Mandragy, son oncle, qui s'empara du gouvernement. Ce nouveau prince résolut de passer les montagnes d'Atoupek, et de réduire *Arakan* sous son obéissance. Cette conquête, commencée en 1783, fut promptement achevée. Il dirigea ensuite ses armes contre Siam, mais il éprouva plusieurs échecs. Enfin en 1793, un traité fut conclu entre les Birmans et les Siamois. Les pre-

miers demeurèrent maîtres de toutes les villes maritimes de la côte occidentale jusqu'à Merghi. »

A ces guerres et à ces révolutions de palais succéda pour la Birmanie une période plus calme, mais un incident pensa lui attirer un nouvel antagoniste. Des pirates malais, soutenus par le comptoir anglais d'Islam-abad, dans le district de Tchittigong, commirent en 1795 plusieurs déprédations sur les biens des sujets birmans. Aussitôt l'empereur fit marcher contre le poste anglais une armée chargée d'obtenir justice; mais des négociations ayant été ouvertes par le major Erskine, commandant de la place, l'affaire en resta là, et une ambassade officielle sous les ordres du capitaine Symes fut envoyée à la cour de l'empereur birman.

A partir de cette année jusqu'en 1811, pendant une période de 17 ans, la bonne intelligence continua de régner entre les Birmans et les Anglais : mais, vers cette époque, un seigneur birman nommé Kimberrin, à la suite d'une vive dispute avec le gouvernement d'Amarapoura, se réfugia sur les terres du Tchittagong, y organisa les tribus guerrières de Mugs, et soumit avec elles tout l'Arakan, à l'exception de la capitale. Une ambassade anglaise fut envoyée à Ava pour désavouer la conduite de Kimberrin; mais depuis cette époque l'empereur Chembouan Mendragy ne put dissimuler sa défiance, et ne cessa d'observer le comptoir.

La mort de ce prince, arrivée en 1819, ne fit que ranimer la haine des partis. Le premier acte de son fils fut un changement de résidence, et Ava devint la capitale de ses États. Le nouvel empereur, d'un caractère ambitieux et remuant, parvint à se rendre maître du royaume d'Assam, en y fomentant la guerre civile. Il ne fut plus alors séparé des possessions anglaises que par le Brahmapoutre.

Au milieu du fleuve, l'île de *Chapary* était occupée par

un poste anglais; l'empereur s'en empara sans déclaration de guerre, ainsi que d'un schoner qu'il rendit, mais en gardant l'île. Ce fut là le premier acte d'hostilité, et le 5 mai 1820 la déclaration de guerre fut faite officiellement à Calcutta.

Une armée anglaise, forte de 10,000 hommes, avec 16 pièces de canon et plusieurs compagnies de pionniers, fut confiée au commandement du colonel Archibald Campbell, nommé brigadier-général. Le commodore Grant commandait l'escadre, destinée à remonter l'Iraouaddy et à seconder les mouvemens des troupes de terre. Les Birmans avaient aussi équipé une escadre pour défendre l'entrée du fleuve; mais le seul bâtiment à vapeur *la Diana* suffit pour la disperser.

Partout l'armée birmane attaqua les Anglais : elle était forte de 60,000 hommes, avec une artillerie nombreuse et un corps de cavalerie; et ce ne fut qu'avec de grands efforts de talens et de courage que les Anglais conservèrent l'avantage dans cette première campagne.

L'année suivante l'armée anglaise fut augmentée d'un second corps de 10,000 hommes et d'un troisième qui devait se diriger vers le nord. Elle s'empara de Rangpour, principale ville du royaume d'Assam; et malgré quelques avantages remportés par les Birmans, habiles à construire des forteresses volantes qui entravaient la marche de l'armée britannique; malgré leur système de défense, qui consistait principalement à ruiner le pays, les Anglais se rendirent maîtres d'Arakan. Enfin vers le milieu de décembre 1821 les hostilités cessèrent; des négociations furent entamées entre les chefs des armées anglaises et les ministres de l'empereur des Birmans, et le résultat fut la cession à l'Angleterre des quatre provinces d'Arakan, de Tenasserim, de Tavay et d'Ye, et le paiement de 10,000,000 de roupies (24,000,000 de francs) pour les frais de la guerre.

Ainsi se termina cette guerre, qui avait coûté à l'Angleterre plus de 100,000,000 de francs, et ne lui avait rapporté que des avantages contestables.

En supposant l'empire birman borné à l'est par le cours du Salouen, ses limites actuelles sont, au nord, d'une part, les nouvelles possessions anglaises comprenant le ci-devant royaume d'Assam, et de l'autre l'empire chinois; à l'est la Chine méridionale et le royaume de Siam; au sud le golfe de Martaban et à l'ouest la mer ou le golfe du Bengale.

« Ce pays, qui s'étend dans la zone torride, paraît devoir à son élévation un climat tempéré. La santé vigoureuse dont jouissent les Birmans atteste la salubrité de l'air qu'ils respirent. Les saisons y sont régulières; on ignore l'extrême froid; et la grande chaleur, qui précède la saison pluvieuse, est de courte durée. Presque toutes les variétés de sol et d'aspects se rencontrent dans cette contrée. Un delta plat et marécageux borde l'embouchure de l'Iraouaddy; derrière des collines douces et des vallons pittoresques s'élèvent de majestueuses montagnes. Le sol très-fertile des provinces méridionales de l'empire des Birmans donne des récoltes de riz aussi abondantes que celles que l'on admire dans les plus belles parties du Bengale. Vers le nord, le sol est plus irrégulier et plus montagneux; les plaines et les vallées, particulièrement celles qui baignent les grands fleuves, produisent de beau blé et les différentes espèces de graminées et de légumes qu'on cultive dans l'Hindoustan. La canne à sucre, du tabac excellent, l'indigo, le coton et presque tous les fruits des tropiques sont des produits indigènes de cette contrée heureuse. L'agriculture, très-perfectionnée chez les Birmans, n'a pas encore été décrite d'une manière satisfaisante. Les forêts pourraient fournir des matériaux à la construction de flottes nombreuses; car, outre le *teck* qui croît dans toutes les parties de la Birmanie, on y trouve presque toutes les

espèces de bois connues dans l'Inde. Il croît, surtout au nord, des sapins très-beaux et en grande quantité.

« Les animaux sont les mêmes que ceux que nous avons attribués en général à l'Inde extérieure. Les campagnes sont couvertes de troupeaux ; mais dans le voisinage des forêts ils sont exposés aux fréquens ravages des tigres, qui sont en grand nombre dans ces contrées. Le Pégou abonde en éléphans. »

On trouve en Birmanie une espèce de fourmi ailée dont la piqûre est très-douloureuse. Les fourmis ordinaires, les punaises vertes, des insectes innombrables viennent dans les maisons quelques semaines avant la saison des pluies et dévorent les provisions. Les Birmans qui sont friands de ce mets placent autour d'une lumière une grande quantité de plats à moitié remplis d'eau : les fourmis viennent s'y noyer et sont préparées en conserves. Les corneilles sont aussi abondantes et aussi incommodes que les fourmis. Elles enlèvent des couvées de poulets tout entières, et si l'on a négligé de fermer une porte, une fenêtre, elles s'introduisent dans les maisons et enlèvent le pain, les fruits destinés aux habitans, et souvent même sous leurs yeux.

« Nous devons donner quelques détails sur les mines. Elles se trouvent surtout au nord dans le royaume d'Ava. A six journées de marche de *Bamon*, près des frontières de la Chine, sont les mines d'or et d'argent de *Badouem*. On tire aussi des métaux précieux, des rubis et des saphirs d'une montagne voisine de la rivière de *Ken-Duem*, que l'on appelle *Woubosou-Taoun*. Mais les plus riches, celles qui produisent les plus belles pierres, sont dans le voisinage de la capitale, *Amarapoura*. On trouve des pierres précieuses dans plusieurs autres parties de l'empire. Le fer, le plomb, l'étain, l'antimoine, l'arsenic, le soufre, y sont en grande abondance. En creusant près de la rivière, on trouve en quantité un ambre extrêmement pur et transparent. Ce pays ne possède ni diamans ni émeraudes ;

mais il produit des améthystes, des grenats, de superbes chrysolithes, du jaspe, de l'aimant et du marbre. Les carrières aux environs d'Amarapoura donnent un marbre qui n'est pas inférieur au plus beau de l'Italie; il prend un poli qui le rend, pour ainsi dire, transparent : la vente en est prohibée.

« Nous allons parcourir les provinces ou royaumes qui composent cet empire, et en marquer les principales villes. » Tout l'empire birman actuel occupe une longueur d'environ 300 lieues et une largeur de 180; il est partagé en grandes provinces ou vice-royautés dont le nombre varie au gré du souverain, ou à chaque changement dans l'étendue du territoire. Ces provinces se partagent en *myos* ou arrondissemens dont le nombre imparfaitement connu est très-considérable. Nous distinguerons, à l'exemple d'autres géographes, cinq grandes divisions dans cet empire.

Le *Mranma-pyi*, que d'autres nomment *Mrammaphalong*, appelé aussi *Birma* ou *Birman* ou simplement *Ava*, du nom de sa principale ville, est une ancienne province habitée par les Birmans proprement dits, qui dominent dans tout l'empire. Elle est séparée de l'Arakan, que les Anglais possèdent aujourd'hui, par les monts *Anoupectoumiou*. On y voit plusieurs villes importantes : entre autres, *Ava*, la résidence du souverain, bâtie sur la rive gauche de l'Iraouaddy et sur l'emplacement de l'ancienne *Ratna-poura*, dont le nom signifie la *ville des Joyaux*. Cette cité, à laquelle M. Hamilton n'accordait que 30,000 âmes en 1827, ne se compose que de chétives habitations qui méritent plutôt le nom de cabanes que celui de maisons. Ses principaux édifices sont le palais impérial, vaste bâtiment en bois, et deux temples, dont l'un appelé *Logartharbou*, est célèbre par les idoles qu'il renferme.

A 5 lieues au nord-est, *Oumerapour* ou *Amarapoura*, c'est-à-dire la *ville des Immortels*, était avant 1824 la rési-

dence impériale. Sa population, qui s'élevait, dit-on, en 1800 à 175,000 âmes, n'est plus que de 25,000. C'est une place forte, dont la forme est un parallélogramme de 7200 pieds de côté et dont les murs, hauts de 20 pieds, sont garnis de bastions et environnés d'un fossé large de 50 pieds et profond de 15, que les eaux de l'Iraouaddy peuvent facilement remplir. Quatre quartiers composent cette ville; les rues sont larges et droites, mais les maisons ne sont pas mieux bâties que celles d'Ava. L'ancien palais impérial, groupe de bâtimens en bois recouverts de cuivre doré, occupe le centre de la ville. L'édifice le plus remarquable est le temple d'Arakan, orné de sculptures et de 250 colonnes en bois doré, et renfermant le *Gautama*, idole en marbre de 24 pieds de hauteur. Amarapoura paraît, comme Venise, sortir du sein des eaux. Le lac voisin est appelé *Tounzemahn;* les bosquets de manguiers, de palmiers et de cocotiers ombragent ce bassin animé par les courses d'une foule de barques.

A peu de distance d'Amarapoura, *Kykok-zeit* n'est peuplée que de sculpteurs occupés à tailler des idoles en marbre; *Saïgaïng* ou *Tsigaïn*, vis-à-vis d'Ava, sur la rive droite de l'Iraouaddy, est remarquable par le nombre prodigieux de ses temples ainsi que par sa population que l'on peut porter à près de 150,000 âmes. *Montchabou* ou *Moksobo*, entourée d'une haute muraille en briques, n'a que 4000 habitans. *Quantong*, sur la branche orientale de l'Iraouaddy et près de la frontière de l'empire, est le rendez-vous des commerçans chinois; *Bampou*, à 5 lieues plus au nord, est le principal entrepôt de commerce avec la Chine: *Yeynanggheoum* ou *Djeinangioum* est plutôt un village qu'une ville, célèbre par le pétrole qui découle des rochers environnans : ce qui constitue une branche de commerce importante. *Prome* ou *Paaï-miou*, dans une plaine sur la gauche de l'Iraouaddy, possède un port où l'on construit

des navires de 500 tonneaux et où l'on fait des affaires considérables en grains, en ivoire, en cire, etc. Elle occupe l'emplacement d'une ville qui fut autrefois beaucoup plus importante, à en juger par l'étendue qu'occupent ses ruines. Prome n'a que 10 à 15,000 habitans; on y voit une ménagerie royale d'éléphans. *Tongo* ou *Tanou*, ancienne capitale d'un royaume puissant au XVIe siècle, est située sur le Maï-zittang. Nous citerons encore *Pagham* ou *Pagham-miou* qui, après s'être dépeuplée, n'est pour ainsi dire qu'une masse de pagodes rappelant son antique splendeur, mais qui semble renaître dans *Néoundoh*, ville à une lieue et demie de ses murs en ruines et qui lui cède à peine par le nombre de ses édifices religieux.

« Le royaume de *Pégou* ou de *Baigou*, aujourd'hui la province de Talong, s'étend sur toutes les terres basses arrosées par l'Iraouaddy et le Salouen, que l'on nomme aussi Tha-louen ou Thaleayn. Ce dernier fleuve donne son nom aux habitans, qui nous paraissent identiques avec les *Thaluctœ* de Pline. C'est une nation différente des Birmans; les Tha-louen sont d'une petite stature; leur langue et leur extérieur l'annoncent (1). Ils sont probablement Hindous.

« Les Birmans, en saccageant la ville de *Pégou*, y épargnèrent, d'après leur coutume, les temples qu'on nomme *praous*, et la fameuse pyramide de *Choumadou*. Cette espèce de tour est située sur une double terrasse : un des côtés a 1304 pieds de hauteur, et le côté supérieur en a 642. Le bâtiment est composé de briques et de mortier, octogone à sa base et en spirale à son sommet, sans aucune cavité ni aucune ouverture. Au sommet se trouve placé un *Ty* ou galerie en forme de parasol, de 53 pieds de circonférence, dont les supports sont en fer doré; sa hauteur est d'envi-

(1) Della Vita de Msg. *Percoto*, dal *P. Mich. Aug. Griffini*. Udine, 1782.

ron 339 pieds, et il s'élève de 310 pieds au-dessus de la terrasse intérieure (1). La tradition fait remonter la fondation de ce monument à 600 ans avant Jésus-Christ. »

« Le célèbre voyageur Marco-Polo paraît avoir eu connaissance de Pégou. Il décrit (2) le mausolée qu'un roi de Mien se fit élever, et dont les tours, couvertes de lames d'or, étaient garnies d'une infinité de petites cloches d'argent qui, agitées par le vent, rendaient continuellement des accords agréables. Ces tours étaient de forme pyramidale. Si toutes ces ressemblances ne suffisent pas pour démontrer que Marco-Polo a décrit le temple de Choumadou, du moins elles prouvent que le goût des Pégouans, en fait d'architecture, n'a pas changé depuis bien des siècles. »

Cette capitale de l'ancien royaume de Pégou fut pendant long-temps une des plus importantes cités de l'Inde; en 1757, lorsqu'elle fut prise et ravagée par les Birmans, elle comptait encore 150,000 habitans; aujourd'hui elle n'offre plus que des huttes éparses au milieu des ruines.

Un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière de Pégou ou de *Bago-kiou*, est *Syriam* ou *Syrian*, sur une rivière du même nom, avec un port, autrefois un des principaux de ce royaume, et un temple. *Meaoun* ou *Myanang*, jadis florissante sous le nom de *Lounzay*, ruinée par les guerres entre les Birmans et les Pégouans, n'avait plus en 1809 qu'un millier d'habitans. Il s'y faisait un commerce considérable lorsque les Portugais et ensuite les Hollandais y possédaient un comptoir. C'était le marché des rubis.

Parmi les villes de cette province nous citerons encore *Bassien* ou *Persaïm*, ville également déchue, qui possède un port sur le bras le plus occidental de l'Iraouaddy; *Négraïs*, dans une île de 3 lieues de longueur, formée par deux bras

(1) *Symes*, trad. de *Castera*, I, 141 *sqq.*
(2) *Marco-Polo*, lib. II, cap. XLIV.

du fleuve, à son embouchure; enfin *Rangoun*, sur la rivière du même nom, l'un des affluens de l'Iraouaddy, et la ville la plus commerçante de l'empire. Son port, fréquenté par une grande quantité de bâtimens, est le principal chantier de constructions navales de guerre et de commerce. Sa population, estimée à 30,000 habitans, avait été évaluée depuis à 14,000; mais aujourd'hui elle n'est pas au-dessus de 25,000 âmes. Ses rues, très-étroites, se coupent à angles droits. Son principal édifice est la douane, bâtie en briques et couverte en tuiles; on y voit aussi une église portugaise et une église arménienne. A environ 2 milles de Rangoun, sur le sommet d'une colline, à laquelle on parvient par des degrés que décorent une innombrable quantité de statues du dieu Gautama, s'élève, sous la forme d'une pyramide octogone à sa base et finissant en spirale, le plus haut monument de l'Asie, c'est le *temple de Choudagoun*, haut de 338 pieds anglais et surmonté d'un beau parasol en fer doré. Le chemin qui conduit à ce monument est pavé en briques et parsemé de tombeaux et de petits temples élevés par des particuliers. La plupart sont abandonnés et tombent en ruines. Dans le voisinage est une *cloche* en bronze de sept coudées de hauteur sur cinq de diamètre et douze pouces d'épaisseur. Une inscription très-importante par les notions qu'elle renferme sur l'histoire et la religion des Birmans, et gravée en langue pali, apprend qu'elle a été érigée vers 1780, par le roi du pays, qui a cru par-là se rendre Bouddha favorable.

Le *Martaban* est une petite province dont la partie méridionale est baignée par les eaux du golfe de ce nom; toute sa population n'est estimée qu'à environ 25,000 âmes. Jadis elle était plus peuplée et avait le titre de royaume. *Martaban*, sa capitale, autrefois importante, n'a plus que 2000 habitans. Située au pied d'une colline, près de la branche de l'Iraouaddy appelée *Tha-louen*, elle se compose de deux rues; son plus bel édifice est une grande pagode,

des feuilles d'or, du papier, des confitures, diverses sortes d'ustensiles. Les Européens et les Malais apportent du drap, de la quincaillerie, de la porcelaine et de grosses mousselines. Les Birmans ignorent l'usage de l'argent monnoyé; les lingots seuls ont cours dans le commerce.

« Les Birmans adoraient encore, au VIIIe siècle après Jésus-Christ, un grand éléphant blanc qui était censé rendre des oracles (1). Les talapoins ou prêtres et savans actuels sont les disciples de *Bouddha*, qu'ils vénèrent exclusivement comme le rédempteur du genre humain. Chez les Birmans et les Siamois, le nom de *Gautama* ou *Gaudma*, philosophe qui, 500 ans avant Jésus-Christ, enseignait la doctrine de Bouddha, est en même temps généralement regardé comme une divinité. Les talapoins ont composé beaucoup de livres de morale. Ils admettent la transmigration des âmes; celles qui, après toutes leurs épreuves, sont trouvées radicalement perverses, subiront une punition éternelle, tandis que les esprits vertueux jouiront d'un bonheur sans fin sur la montagne de Sou-merou. »

« Les lois pénales, chez les Birmans, sont des plus sé-
« vères, l'emprisonnement, l'esclavage, le fouet, sont les
« châtimens les plus doux. Les condamnations à mort se
« renouvellent fréquemment, et le genre de supplice varie
« selon le caprice du juge. Dans quelques localités le cruci-
« fiement et le plomb fondu versé dans la bouche sont les
« châtimens employés. Dans d'autres, le condamné, trans-
« percé d'un pieu, est cloué sur les bords de l'Iraouaddy, de
« manière à ce qu'il soit noyé à la marée montante. Ensuite
« viennent la détroncation, l'exposition aux bêtes féroces,
« le bûcher, en un mot tous les genres de tortures que la
« cruauté la plus raffinée peut inventer. Les prisonniers de

(1) Annales chinoises, citées par *Klaproth*, Archives de la littérature orientale, I, p. 123.

qui n'expriment que des nuances du même son (1). Ils écrivent de gauche à droite, comme les Européens. Leurs livres sont exécutés avec plus de netteté que ceux des Hindous, et dans chaque kioul ou monastère, il y a une bibliothèque ou un dépôt de livres. Le colonel Symes fut surpris de la quantité de ceux qui se trouvent dans la bibliothèque royale (2). Ils écrivent quelquefois sur des plaques de fer-blanc doré (3). »

Quoique sachant presque tous lire et écrire, les Birmans sont très-arriérés dans les sciences et dans les lettres; leur idiome est composé de *pali* et de *chinois;* et toute leur poésie consiste en quelques hymnes religieux et quelques vieilles chroniques versifiées.

« L'année des Birmans comprend douze mois de 29 et de 30 jours alternativement : on intercale un mois tous les trois ans. Ils subdivisent leur mois d'une manière singulière : ils comptent les jours non seulement à dater de la nouvelle lune, mais aussi de la pleine lune, qu'ils appellent *lune décroissante.* Ils sont passionnés pour la poésie et la musique, surtout pour les sons mélancoliques du *him*, instrument semblable à la flûte de Pan, formé de plusieurs roseaux artistement joints ensemble, mais qui n'ont qu'une seule embouchure.

« Les Birmans excellent dans les ouvrages de dorure. Ils ont à Saïgaïng une manufacture d'idoles qui emploie un marbre presque transparent. La capitale entretient un commerce considérable avec l'Yun-nan, province de la Chine la plus voisine; elle y exporte du coton, de l'ambre, de l'ivoire, des rubis, des saphirs et des noix de bétel; elle en reçoit en retour de la soie écrue ou ouvrée, des velours,

(1) Mémoires de l'académie des sciences, année 1729, tome VII, deuxième partie, p. 818.

(2) *Symes :* Embassy, etc., t. III, p. 93. — (3) Annales chinoises, citées par *Klaproth*, Archives de la littérature orientale, I, 137.

des feuilles d'or, du papier, des confitures, diverses sortes d'ustensiles. Les Européens et les Malais apportent du drap, de la quincaillerie, de la porcelaine et de grosses mousselines. Les Birmans ignorent l'usage de l'argent monnoyé; les lingots seuls ont cours dans le commerce.

« Les Birmans adoraient encore, au VIIIe siècle après Jésus-Christ, un grand éléphant blanc qui était censé rendre des oracles (1). Les talapoins ou prêtres et savans actuels sont les disciples de *Bouddha*, qu'ils vénèrent exclusivement comme le rédempteur du genre humain. Chez les Birmans et les Siamois, le nom de *Gautama* ou *Gaudma*, philosophe qui, 500 ans avant Jésus-Christ, enseignait la doctrine de Bouddha, est en même temps généralement regardé comme une divinité. Les talapoins ont composé beaucoup de livres de morale. Ils admettent la transmigration des âmes; celles qui, après toutes leurs épreuves, sont trouvées radicalement perverses, subiront une punition éternelle, tandis que les esprits vertueux jouiront d'un bonheur sans fin sur la montagne de Sou-merou. »

« Les lois pénales, chez les Birmans, sont des plus sé-
« vères, l'emprisonnement, l'esclavage, le fouet, sont les
« châtimens les plus doux. Les condamnations à mort se
« renouvellent fréquemment, et le genre de supplice varie
« selon le caprice du juge. Dans quelques localités le cruci-
« fiement et le plomb fondu versé dans la bouche sont les
« châtimens employés. Dans d'autres, le condamné, trans-
« percé d'un pieu, est cloué sur les bords de l'Iraouaddy, de
« manière à ce qu'il soit noyé à la marée montante. Ensuite
« viennent la détroncation, l'exposition aux bêtes féroces,
« le bûcher, en un mot tous les genres de tortures que la
« cruauté la plus raffinée peut inventer. Les prisonniers de

(1) Annales chinoises, citées par *Klaproth*, Archives de la littérature orientale, I, p. 123.

« guerre subissent des traitemens non moins rigoureux, et « les soldats anglais qui furent pris pendant la dernière « guerre ne furent pas épargnés.... Les condamnés, au reste, « se montrent fermes et courageux jusqu'au dernier mo- « ment, et l'on cite un déserteur qui mangeait une banane « pendant que le bourreau lui déchirait les entrailles. »

« Les lois des Birmans sont intimement unies avec leur religion. Le *Derma-Sastra* ou code national renferme en langue pali les vers sacrés de Menou, éclaircis par les nombreux commentaires des *munis* ou anciens philosophes. La jurisprudence des Birmans respire une morale saine, et se distingue, suivant Symes, de tous les autres commentaires hindous, par la clarté et le bon sens; presque toutes les espèces de crimes qu'on peut commettre y sont prévus; un grand nombre de jugemens précédemment rendus sont annexés à chaque article. Cependant on y trouve les jugemens par épreuves et par imprécations. »

Les cérémonies religieuses participent, comme les dogmes, des formules hindoues et chinoises. Les funérailles donnent lieu à des apprêts particuliers. Le soin de brûler les corps est confié aux *sandalas*, qui, en Birmanie, remplacent les parias de l'Hindoustan.

« A la mort d'un *rahan* ou *pounghï* (prêtre), après avoir « embaumé le corps, on le met dans un cercueil rempli de « miel, et le jour fixé pour la cérémonie on prépare le bû- « cher sur un char que l'on conduit au milieu de la plaine. « Les assistans se partageant alors en deux bandes, l'une « cherche à faire reculer, l'autre à faire avancer le corps, « et le parti victorieux, maître du champ de bataille, met « le feu au cercueil en poussant de grandes acclamations; « ce devoir rempli, le calme et le recueillement le plus pro- « fond succèdent aux acclamations bruyantes.

« Quant une femme enceinte vient à mourir, elle est « transformée en mauvais génie. Le mari marche à la tête

« du convoi en poussant de grands cris et s'agitant violem-
« ment pour exorciser l'esprit malin. Enfin, la mort étant
« bien constatée, on extrait le fœtus du corps de la mère,
« et le mari fait trois fois le tour du cercueil, puis rentre
« chez lui après s'être lavé la tête; il ne reparaît plus qu'au
« moment de la combustion du corps. »

« La forme de gouvernement, qui est despotique, n'admet ni emplois ni dignités héréditaires; toutes les charges et les honneurs dépendent de la couronne. Le *tsaloë* ou la chaîne est la marque de la noblesse, et le nombre des cordes ou des divisions indique la supériorité du rang. Les princes de la maison royale forment le conseil d'État.

« Symes a évalué la population à 17,000,000 : des renseignemens plus récens ne la portent qu'à 4,000,000; mais il vaut mieux avouer qu'on n'en sait rien. Tout homme est soumis aux devoirs militaires; cependant l'armée régulière, sur le pied de paix, est très-peu considérable. Pendant la guerre, les vice-rois lèvent une recrue par deux, trois ou quatre maisons. La famille du soldat est retenue comme otage, et en cas de lâcheté ou de désertion de sa part, elle est mise à mort. L'infanterie est armée de sabres et de mousquets; la cavalerie porte des lances de 7 ou 8 pieds de long. Les magasins du roi contiennent quelques centaines de vieux canons portugais, et tout au plus 50,000 mauvais fusils. Les bateaux de guerre composent la principale force militaire; ils sont au nombre d'environ 500, fabriqués avec le tronc solide du bois de teck; leur longueur est de 80 à 100 pieds, mais la largeur est rarement de plus de 8 pieds. Ils ont jusqu'à vingt et soixante rameurs; la proue massive porte une pièce de canon montée. Chaque rameur est pourvu d'une épée et d'une lance, et il y a trente soldats armés de mousquets. Les Birmans attaquent avec impétuosité, et se servent de grappins pour l'abordage; mais les vaisseaux étant extrê-

mement enfoncés dans l'eau, courent risque d'être coulés à fond par le choc d'un navire plus considérable.

« On ignore le montant du revenu, qui se tire du dixième de tout le produit et de toutes les denrées étrangères que l'on importe. Il y a peut-être un peu de témérité à évaluer à 45,000,000 de francs le montant des impôts. L'empire des Birmans pouvait avoir autrefois une très-grande influence sur le commerce de l'Orient; et sans la conquête de la compagnie anglaise, cet État aurait probablement pu devenir une très-forte barrière contre l'ambition des Anglais, qui convoitaient les mines de la grande Chersonèse d'Or. »

Nous ne terminerons pas ce livre sans dire un mot des possessions anglaises dans l'Indo-Chine ou l'Inde orientale.

Au sud-est du Boutan, le royaume d'*Assam* occupe une grande vallée formée par de hautes montagnes qui ne sont que la prolongation de celles du Tibet et de l'Hindoustan. Cette vallée est traversée dans toute sa longueur par le Brahmapoutre, qui, dans ce seul royaume, reçoit le tribut de plus de 60 rivières, dont 34 descendent des montagnes du nord et 26 de celles du sud. Aussi, pendant la saison des pluies, ce grand nombre de cours d'eau venant à s'étendre donne-t-il au centre du royaume l'aspect d'un vaste lac. L'abondance des eaux et la chaleur du climat rendent le pays malsain, surtout pour l'Européen. Les vallées y sont très-fertiles et procurent les moyens de nourrir une population qui se compose probablement de plus d'un million d'individus. On y cultive le riz, le poivre, le gingembre, le piment, le coton, le tabac, la canne à sucre, l'oranger, le bananier et plusieurs autres arbres fruitiers. Les forêts sont peuplées des mêmes arbres et des mêmes animaux que celles du Boutan; mais on y tire un meilleur parti des richesses métalliques que recèlent les montagnes, et des matières premières que l'on obtient de l'agriculture. 12,000 indivi-

dus sont constamment occupés à recueillir l'or charrié par les rivières. De nombreuses manufactures d'étoffes de coton et de soie; la récolte du poivre, du piment; l'ivoire que fournissent les éléphans, et plusieurs autres objets d'industrie forment les principales branches du commerce que le pays entretient avec le Boutan, le Tibet, le Bengale et l'empire birman.

Ce pays est divisé en trois provinces appelées *Kamroup*, *Assam* et *Sodiya :* la première à l'ouest, la seconde au centre, la troisième à l'est; *Djorhat*, la capitale, est grande et mal bâtie ; les maisons des riches sont surmontées d'un toit conique; l'intérieur est garni de tiges de bambous, et le plancher est en argile battue. Elle s'élève sur le *Dissoye*, à quelque distance de la rive droite du Brahmapoutre. *Ghergong*, ancienne résidence royale, aujourd'hui déchue, est entourée d'une palissade de bambous. *Goua-hatti*, chef-lieu du Kamroup, près de la rive gauche du Brahmapoutre, est fortifiée plus encore par la nature que par l'art; cependant Aureng-Zeb la prit en 1663. Ce conquérant fut forcé d'abandonner le pays à l'approche de la saison des pluies. L'insalubrité de cette saison est le meilleur moyen de défense que l'Assam puisse opposer aux invasions étrangères. *Rangpour*, entre Ghergong et Djorhat, au milieu d'une île formée par le Dikho, est la plus forte et la plus grande ville du pays.

« Au sud d'Assam, à l'extrémité orientale du Bengale, la province de *Garrow* ou *Garraou*, traversée de montagnes, offre un sol très-gras et très-fertile; elle fournit du riz, du chanvre, de la graine de moutarde, de l'huile, d'excellens pâturages; les fleuves y sont remplis de tortues, et les lacs de poissons. Les indigènes sont vigoureux et bien faits ; ils ont le front ridé, les yeux petits, le nez aplati, la bouche grande et les lèvres épaisses. Tout leur vêtement consiste en une ceinture de couleur brune, à laquelle sont attachées des

plaques de cuivre jaune, des morceaux d'ivoire. Leurs *bonnéahs* ou chefs portent des turbans en soie. Les Garraou se nourrissent de riz et de chair presque crus ; ils mangent des chiens, des grenouilles et des serpens, et ils boivent le sang de ces animaux : leurs habitations sont faites de treillis de bambous, recouverts de nattes. Doux, affables et sincères, ils aiment beaucoup la danse ; les hommes y mêlent quelquefois des exercices guerriers. Avant de brûler leurs morts, ils les déposent dans un canot, et ils sacrifient la tête d'un taureau. Si le mort est un de leurs chefs, ils tranchent la tête à un de ses esclaves, pour la brûler avec lui. Leur religion paraît se rapprocher du brahmanisme ; ils adorent un génie destructeur ; d'autres adorent le soleil et la lune. Ils ajoutent beaucoup de foi aux remèdes secrets et aux charmes. Presque tous les crimes s'expient par une amende fixée par le bonnéah ; l'argent amassé par ces punitions se dépense ensuite en festins, qui durent quelquefois plusieurs jours de suite (1). Leur chef-lieu paraît être *Korribary*, gros bourg avec des maisons de bambous qui ont 30 à 150 pieds de long sur 20 à 40 de large. »

Au nord-ouest, plusieurs peuplades indépendantes qui vivent dans les montagnes formant la ligne de démarcation entre le bassin du Brahmapoutre et celui de l'Iraouaddy, séparent sur quelques points les possessions anglaises de l'empire de la Chine ; au sud de l'empire birman, les provinces de *Martaban*, *Ye*, *Tavay* et *Tenasserim*, appartiennent aux Anglais avec une partie du territoire de *Malacca* et les îles de *Sincapour* ou *Singhapour*, et de *Pinang* ou *Poulo-Pinang*.

Dans les montagnes qui forment la ligne de séparation entre l'Hindoustan et l'Indo-Chine, on distingue plusieurs

(1) Voyez la Description de M. *Elliot*, dans les Recherches asiatiques, t. III, n° 2. *Pennant :* View of Hindoustan, II, 368.

peuples connus par leur férocité; tels sont les *Koutchoung* et les *Koukis;* les moins sauvages sont les *Nagahs*, bergers et cultivateurs, ainsi que les *Mismis*, la plus belle race de ces montagnards, gouvernés par des chefs constamment en guerre.

« Les montagnes de *Tiperah*, qui terminent le Bengale à l'est, nous sont peu connues. Couvertes de forêts, elles nourrissent beaucoup de tigres et des troupes d'éléphans, qui, en ravageant les campagnes, deviennent le fléau des cultivateurs. Les goîtres sont très-nombreux dans ces montagnes.

« La partie la plus montagneuse est habitée par les *Koukis*, peuple barbare, divisé en une quantité de tribus qui se font des guerres cruelles. Les Koukis se nourrissent de riz, de chair d'éléphant, de daim et d'autres animaux. Ils attribuent la création du monde à un être suprême nommé *Patigan.* Ils regardent comme des divinités le soleil et la lune; ils croient aussi que chaque arbre est animé par une divinité; ils sèchent leurs morts à un petit feu, après les avoir percés d'une lance. Un Kouki peut épouser la femme qu'il veut, pourvu que ce ne soit pas sa mère. Le mari, en emmenant sa femme chez lui, paie aux parens de celle-ci cinq *gajahs* ou bestiaux. La veuve est obligée de passer une année entière auprès du tombeau de son mari défunt. Dans leurs guerres, les Koukis s'enivrent de boissons fermentées, et coupent la tête des ennemis qu'ils ont tués. Ils mettent ces têtes dans des outres, pour les rapporter en triomphe à leurs femmes. Leur retour est célébré par de grands festins; ils exposent ensuite les têtes de leurs ennemis sur des piques de bambous qu'ils plantent sur les tombeaux de leurs parens. »

L'*Arakan* ou le *Rakheng* occupe, entre le Bengale et l'Ava, une grande vallée arrosée par le Ma, le Dombok et l'Arakan, et bornée à l'est par la haute chaîne d'Anoupec-

toumdjou. Ce pays embrasse plusieurs îles qui abondent en riz et en fruits; ses côtes fournissent du sel. Un air pur favorise les progrès de sa population. *Arakan*, capitale de cette ancienne province de l'empire birman, est bâtie autour d'un fort, à deux journées de l'embouchure de l'Arakan; elle renferme, dit-on, 600 temples ou pagodes. Sa population ne paraît pas s'élever à plus de 30,000 âmes. L'île de *Ramri*, longue de 18 lieues et large de 5, est traversée par une chaîne de montagnes dont quelques unes sont des volcans actifs. Elle a pour principale ville *Yambia*, qui passe pour une ville forte et populeuse. L'île de *Tchedouba* fait aussi partie de l'Arakan. Située à 5 lieues du continent, dans le golfe du Bengale, elle a 10 lieues de longueur sur 5 de largeur; une montagne volcanique en occupe le centre, et l'on y trouve aussi plusieurs volcans vaseux.

Au sud-est du Pégou, toute la contrée qui borde le golfe de *Martaban* porte ce nom. Les Anglais y ont, comme les Birmans, leur province de Martaban. Une nouvelle cité, bâtie en 1826, près de l'embouchure du Tha-louen, et qui porte le nom d'*Amherstown*, en est aujourd'hui le chef-lieu. C'est une place importante sous le double rapport militaire et commercial; son port est excellent, sa population, qui était au commencement de 1827 de 1600 individus, doit avoir au moins quintuplé par le grand nombre de Pégouans qui, fuyant la tyrannie de leur gouvernement, viennent y chercher un asile sous la protection de la civilisation européenne.

Traversons les provinces de *Ye* et de *Tavay*, qui même dans leurs capitales, dont elles portent le nom, n'offrent rien qui doive exciter notre intérêt. Celle de *Tenasserim*, au sud des deux autres, est d'autant plus importante que l'archipel de *Mergui* ou *Merghi* en est une dépendance. Cette province est séparée du royaume de Siam par une chaîne de montagnes. La ville de *Tenasserim* ou de *Tanatharé* est arrosée

par le Tenasserim, navigable pour les bâtimens de 130 tonneaux. Son enceinte est fermée par un mur d'une lieue et demie de circonférence.

Situé à quelques lieues de la côte, l'archipel *Mergui* occupe, du nord au sud, une étendue de 160 lieues. L'espace compris entre ces îles et le continent offre un bon ancrage; leur sol est fertile et couvert d'une belle végétation. Les principales, en commençant par le nord, sont les *Muscos* et *Tavay*, qui dépendent de la province de ce nom; puis l'*île du Roi*, jadis cédée par le roi de Siam à la France, qui n'en prit jamais possession; *Mel*, qui est la plus grande, mais inhabitée; *Suzannah*, au sud de la précédente, et *Saint-Matthieu*, remarquable par son beau port. Les *Tchalomés* (c'est ainsi que les Birmans nomment les habitans de cet archipel) ne forment pas une population de plus de 400 individus. *Mergui*, qui domine la côte, possède un port sûr, vaste et commode : c'est la capitale de la province de Tenasserim. La ville de *Mergui* s'étend sur une montagne à 1300 pieds au-dessus du niveau de la mer : sa population est d'environ 8000 âmes. Le Tenasserim, qui coule à ses pieds, arrose à 15 lieues au sud-est une ville de Tenasserim, qui appartient également aux Anglais.

La *province de Malacca* a pour chef-lieu la ville de ce nom, dont l'évêque est suffragant de celui de Goa. Fondée en 1252 par un prince malais; embellie par les Portugais, qui s'en emparèrent en 1511; tombée au pouvoir des Anglais en 1795, elle fut jadis plus considérable; les Portugais, les Hollandais et les Anglais se disputèrent tour à tour sa possession. De 20,000 habitans qu'elle avait sous les Portugais, il ne lui en reste plus que 4 ou 5000. *Malacca* n'a qu'un fort démantelé, que des habitations d'une médiocre apparence, qu'une rivière chétive propre à abriter quelques barques, et à une lieue de ses murs une rade dangereuse; mais depuis qu'elle est sous la domination anglaise

son commerce commence à se relever. Le faubourg de Tranquera est peuplé de Chinois et de descendans des anciens Portugais.

« Sur les côtes du royaume de Kédah, un capitaine anglais, en épousant la fille du roi, acquit la souveraineté de *Poulo-Pinang*, qu'il se hâta de céder à sa patrie. Les Anglais, qui l'appellent *île du prince de Galles*, y formèrent un établissement important, soit que l'on considère la position du port qui domine le détroit de Malacca, soit que l'on regarde la fertilité du sol couvert de forêts de teck, de cannes à sucre, de rizières, et où le poivre et l'indigo réussissent fort bien. »

Cette île, longue de 5 lieues et large de 3, dépend de la *province de Wellesley*, sur le continent opposé, dans le royaume de Kédah. Elle renferme *George's-town*, capitale de la province, jolie ville bien bâtie et défendue par de bonnes fortifications. Le commerce la rend chaque jour plus importante : elle compte aujourd'hui plus de 15,000 habitans.

A l'extrémité de la péninsule, la petite île de *Sincapour* renferme une ville du même nom, fondée en 1819 par l'Anglais sir Thomas Raffles. Sa position est tellement favorable pour le commerce, la franchise dont il jouit est tellement avantageuse, que des négocians européens, arméniens, arabes, indiens et chinois s'y sont établis, qu'on évalue son commerce annuel à la valeur de 110,000,000 de francs; qu'elle compte plus de 15,000 habitans; qu'un collége chinois et malais y a été fondé, et qu'on y publie, sous le titre de *Singhapoor chronicle*, un recueil scientifique très-utile à l'avancement de la géographie de l'Asie orientale et de l'Océanie. Gloire à la nation anglaise, qui répand ainsi les lumières et les sciences dans les régions les plus reculées !

LIVRE CENT CINQUANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description du royaume de Siam.

« Un golfe large et profond sépare en deux la péninsule indo-chinoise. Au fond de ce golfe nous voyons le célèbre *royaume de Siam*, qui lui donne son nom. Cependant le nom que les Siamois se donnent est celui de *tai* ou *hommes libres*. Les Birmans les connaissent sous le nom de *Chan*, les Malais et les Chinois sous celui de *Seam*. Avant l'agrandissement encore récent de l'empire birman, la riche et florissante monarchie de Siam était regardée comme le principal État de l'Inde au-delà du Gange. »

Son étendue a éprouvé des variations nombreuses; cependant, d'après des renseignemens récens, ce royaume, qui comprend une partie de la presqu'île de Malacca, est borné au nord par la Chine, à l'est par l'empire d'An-nam, à l'ouest par celui des Birmans et par les eaux du golfe de Martaban, au sud par la côte des Malais indépendans et par les eaux d'un grand golfe auquel il donne son nom.

Des montagnes séparent à l'occident le royaume de Siam de l'empire birman. D'autres montagnes peu connues le séparent aussi de l'empire d'An-nam : ainsi le territoire siamois peut être regardé comme une large vallée entre deux chaînes de montagnes. Cette vallée présente une suite de plaines immenses disposées en deux ou trois terrasses inclinées vers la mer, et que sillonne un grand fleuve; cependant plusieurs parties sont tellement plates que les eaux y forment des lacs marécageux.

« Le Nil siamois, le *Meïnam* est, à juste titre, célèbre

parmi les fleuves de l'Orient. Il ne commence à devenir navigable qu'à Si-yo-Thya ou Siam, ancienne capitale. Kœmpfer nous apprend qu'il est très-profond, rapide, toujours à plein bord et plus considérable que l'Elbe. Il ajoute que les habitans placent sa source dans les montagnes qui donnent naissance au Gange; qu'il se divise et étend ses branches à travers le royaume de Cambodje et le Pégou; tradition rejetée comme fabuleuse, mais qui peut-être renferme des vérités défigurées. L'inondation a lieu en septembre.

« En décembre les eaux se retirent. Les eaux des sources s'élèvent avant que le fleuve grossisse, et celles des puits sont nitreuses. L'eau du Meïnam, quoique chargée de limon, est agréable et salutaire; l'inondation est surtout sensible vers le centre du royaume; elle l'est beaucoup moins près de la mer. On fait en bateau la récolte du riz. Les montagnes ont le sol aride et stérile; mais le bord des rivières offre un terrain profond et extrêmement riche, dans lequel on aurait peine à rencontrer un caillou. C'est un dépôt de limon accumulé dès les premiers âges du monde. Les rives du Meïnam sont basses et marécageuses, mais très-peuplées depuis Siam jusqu'à Bangkok. Plus bas ce sont des déserts.

« Les deux premiers mois de l'année siamoise, qui correspondent à nos mois de décembre et de janvier, forment l'hiver de ce pays. Les troisième, quatrième et cinquième mois appartiennent à ce que les Siamois appellent le *petit été*. Le grand été a lieu pendant les sept autres (1). L'hiver, malgré le vent du nord qui règne alors, est presque aussi chaud que l'été l'est en France : il est sec; l'été, au contraire, est humide. »

« Suivant une relation récente, le climat de Siam est

(1) *La Loubère*, tome I, p. 53.

« chaud. On a de la peine à respirer dans certains momens.
« Une sueur abondante et continuelle affaisse tellement le
« corps, qu'on n'a pas le courage de faire le moindre mou-
« vement. On ne commence à revivre que lorsque le soleil
« s'approche du zénith; alors le ciel se couvre de nuages
« qui forment, durant plusieurs mois, un immense parasol.
« Des pluies abondantes rafraîchissent l'atmosphère. Ces
« nuages accompagnent toujours le soleil du nord au sud,
« presque vers le vingtième degré de latitude. Le commen-
« cement et la fin de cette saison pluvieuse sont marqués
« par des tonnerres effrayans. Quand la foudre est tombée,
« l'air devient plus calme (1). »

« Les immenses forêts qui bordent la vallée du Meïnam renferment des bois précieux, mais que les missionnaires ne désignent que vaguement. »

« Dans le royaume de Siam, dit M. Braguères, il n'existe
« aucun arbre d'Europe, excepté l'oranger et le citronnier;
« mais on y trouve le palmier, le cocotier, le sagou, l'aré-
« quier, le *tontau*, sur les feuilles duquel les talapoins écri-
« vent leurs livres de religion; le tamarinier, le muscadier,
« le giroflier, le cacaoyer, le cafier, le cannellier, l'arbre à
« thé, le poivrier. On trouve dans les environs de Bangkok
« une espèce de vigne sauvage qui produit un raisin acerbe
« qu'on fait fermenter avec du sucre, et dont on obtient une
« liqueur qui a le goût du vin de Chypre : il y a des grap-
« pes qui fournissent jusqu'à dix-huit bouteilles de vin. M. Du-
« vaucel, naturaliste, en a porté des pepins en France.

« Il y a enfin le cotonnier arbrisseau, le cassier, qui est
« semblable à l'acacia, et l'oranger qui porte la pample-
« mousse, orange aussi grosse qu'un melon, le bois d'aigle
« odoriférant, etc.

(1) Lettre sur le royaume de Siam, par M. *Braguères*, évêque de Capse. — 1831.

« Les arbres fruitiers sont en plus grand nombre qu'en « Europe ; mais les fruits qu'ils portent, à l'exception de « quatre à cinq espèces, sont bien inférieurs aux nôtres en « bonté : ils ont en général un goût acerbe ou insipide.

« Parmi les végétaux qui méritent quelque attention, on « distingue le bananier, la canne à sucre, le bétel, qui est « une espèce de lierre rampant que les Indiens mâchent « continuellement après l'avoir recouvert d'une légère cou- « che de chaux ; ils y ajoutent souvent un morceau d'arec et « une feuille de tabac à fumer. Rien de plus dégoûtant que « de voir ces Indiens ruminant sans cesse, et laissant décou- « ler de leur bouche une salive couleur de sang.

« Les légumes d'Europe ne réussissent point dans ce pays, « mais il y en a beaucoup qui sont inconnus chez nous. Il « n'y a d'autres plantes céréales que le riz, que l'on cultive « comme dans le Piémont. Les rizières des environs de « Bangkok sont souvent inondées, mais la plante du riz s'é- « lève toujours au-dessus de l'eau ; si le fleuve croît subite- « ment d'un mètre, le riz croît d'autant dans l'espace de « douze heures. Il forme la nourriture principale de l'In- « dien. Rien de plus simple que la manière dont il le pré- « pare : il met le riz avec un peu d'eau dans un vase sur le « feu ; dès que le grain est un peu gonflé, il le retire et le « mange sans autre apprêt. On cultive aussi une espèce de « millet qui est assez bon, et le maïs, que les Indiens cueil- « lent en épi quand il n'est pas encore mûr, et qu'ils font « rôtir pour le manger en guise de pain. Le froment ne « réussit pas ; les fourmis et les charançons le détruisent. »

Les bois, ajoute M. Braguères, sont remplis de gibier et d'oiseaux inconnus en Europe. Les espèces les plus communes sont les paons, les kakatoès, les perroquets de toutes couleurs, le colibri rouge et blanc nuancé de vert, le coq et la poule sauvages, parfaitement semblables à ceux de nos basses-cours. Pour prendre les mâles, on place dans un lieu

écarté un coq domestique au milieu d'un filet tendu; le coq sauvage accourt aussitôt pour se battre avec le nouveau venu, le chasseur caché tire le filet et enveloppe les deux champions. Il y a aussi des cygnes noirs.

« Parmi les oiseaux remarquables par leur grosseur, on « distingue celui que les Siamois appellent *noc-ariam;* lors- « qu'il marche, sa tête s'élève au moins à sept pieds de hau- « teur; il est gros à proportion, son plumage est d'un gris « cendré, quelques uns ont le cou et le haut du dos rouges, « sa tête est aussi grosse que celle d'un homme, son bec, « qui a près de deux pieds de long, est de forme conique; « il s'élève parfois dans l'air à perte de vue, mais son cri « aigu et perçant fait deviner sa présence; il ne se nourrit « que de graines et d'herbes; ses œufs sont semblables à ceux « de l'autruche; il est fort commun à Siam, et il vient sou- « vent rôder autour des habitations. L'oiseau de proie nom- « mé *nocca-soun*, a un talent particulier pour pourvoir à « ses besoins; lorsque sa chasse n'a pas été heureuse, il at- « taque le vautour, le prend à la gorge, et le force de re- « jeter une partie de sa nourriture pour la partager avec « lui. Ce singulier combat se renouvelle souvent aux envi- « rons de Bangkok. »

« Les quadrupèdes les plus curieux qui peuplent les forêts sont les singes de toutes espèces et grandeurs, depuis le petit sapajou jusqu'à l'orang-outang. On trouve parfois une espèce de singe baboin très-dangereux; s'il rencontre un homme, il le prend par un bras, se met à rire de toutes ses forces en fermant les yeux, et finit par l'étrangler si l'on ne saisit ce moment pour le poignarder.

« Depuis quelques années il a paru à Siam un animal ex- « traordinaire et inconnu jusqu'à ce jour; c'est un quadru- « pède gros comme un taureau, sa tête ressemble à celle « du singe, sa queue est longue et grosse; il a le cou et « les épaules rouges, le reste du corps est noir, son cri res-

« semble au rugissement du lion; tous les autres animaux « féroces, le tigre même, s'enfuient à sa présence. On en a « tué un il y a quelques années; on croit que cet animal « est originaire de la Chine.

« On trouve encore dans les bois la gazelle, le bouc et « le taureau sauvage, le buffle, l'ours d'Europe et l'ours « noir du Canada; il y a aussi des sangliers, des rhinocéros « et des licornes ou unicornes dont on a tant contesté l'exis- « tence. Des chasseurs apportèrent il y a peu de temps une « tête d'unicorne à Pinang, elle est beaucoup plus grosse « que celle d'un bœuf; la corne est placée sur le front, et se « dirige en haut. Ces animal court toujours en ligne droite; « la raideur de ses vertèbres ne lui permet guère de se « tourner de côté, il peut même difficilement s'arrêter quand « il a pris son élan; il renverse avec sa corne ou coupe avec « ses dents les arbres de médiocre grosseur qui gênent son « passage. »

« Mais de tous les quadrupèdes qu'on voit à Siam, le plus utile est l'éléphant; il a depuis neuf jusqu'à treize pieds de hauteur, ses dents sont énormes. Il y a quelques éléphans blancs qui sont extrêmement recherchés et réservés pour l'empereur. Le peuple les regarde comme sacrés. Il en est de même des singes blancs.

« Les sauriens sont très-nombreux; les serpens ne le sont pas moins, et presque tous sont venimeux. C'est surtout dans le temps de l'inondation que ces reptiles abondent; il y en a qui montent sur les arbres, et c'est un spectacle horrible que de voir un arbre dépouillé de ses feuilles et hérissé de ces reptiles.

« Les principales mines du Siam ne donnent que de l'étain et du cuivre. Ce métal est quelquefois mélangé d'un peu d'or. L'antimoine et le plomb entrent dans le commerce. On y a remarqué de beaux marbres, de l'aimant, des agates et des saphirs. »

Bangkok, capitale du royaume, à l'embouchure du Meïnam, offre des remparts, un beau port, un arsenal et des chantiers de construction. Elle est coupée en tous sens d'un grand nombre de canaux : c'est la Venise de l'Inde, dit M. Braguères. Ses environs sont embellis de jardins délicieux. Cette grande ville, siége du commerce et des principales branches d'industrie du royaume, a été presque en entier bâtie sous la dernière race, après la ruine de Siam. On pourrait la diviser en deux villes, dont l'une flottante, qui consiste en maisons construites sur des radeaux, avec des rues et des bazars très-fréquentés, et où l'on se rend en gondole : elle est presque entièrement peuplée de marchands chinois. Ces maisons, ainsi que la plupart de celles de la ville proprement dite et des édifices publics sont en bois, à l'exception du palais du roi, des principaux temples et d'un petit nombre de monumens. Le plus bel édifice est le *grand temple*, bâtiment de forme pyramidale, surmonté d'une flèche haute de 200 pieds anglais. Dans l'intérieur existe une grande salle presque carrée, au milieu de laquelle on trouve une prodigieuse quantité de petites statues et d'images de Bouddha, séparées par des peintures chinoises, des morceaux de glace et des plaques de laque. Un autre temple renferme une statue colossale de Bouddha, en bois doré.

Si-yo-thi-ya, nommée *Siam* par les Européens, connue surtout en Europe depuis les relations diplomatiques de Louis XIV avec Tchaou-naraïa, l'an 1680, n'offre plus, malgré les brillantes descriptions qui en furent faites alors, qu'un vaste monceau de ruines habitées par un petit nombre de Siamois. Elle est construite, selon Laloubère, sur une île du Meïnam qui n'a que 2200 toises de longueur, et 800 à 1400 de largeur; elle renfermait, d'après Kœmpfer et d'autres voyageurs, plus de 200 temples, la plupart remarquables par leurs dimensions et la beauté du travail, ainsi que par les statues et les ornemens intérieurs.

Dans les environs de Siam, on voyait, du temps de Kœmpfer, un *temple pégouan* renfermant une statue colossale de *Bouddha*, assise sur un autel. « Le *Pouka-thon*, dit « ce voyageur, est une pyramide élevée dans une place, au « nord-ouest, en mémoire d'une victoire célèbre remportée « sur le roi du Pégou. La construction en est massive, mais « magnifique; elle a 120 pieds de haut. Dans la partie orien- « tale de la ville sont deux places entourées de murs et sé- « parées par un canal. On y voit des monastères, des co- « lonnades, des temples, surtout celui de Berklam, avec « une grande porte ornée de statues, de sculptures et d'au- « tres décorations. » Selon toutes probabilités, le Poukathon a été détruit par les Birmans en 1767, lorsqu'ils saccagèrent Siam.

A 30 milles environ au nord de cette ville, on trouvait : *Louvo*, sur les bords du Meïnam, avec le palais de Tchaou-naraïa, que ce prince habitait la plus grande partie de l'année : dans son voisinage on voit une montagne riche en fer magnifique. Louvo est probablement le Looath de Marco-Polo. Plus au nord on remarque un village appelé *Prabat* ou *pied-sacré*, pèlerinage bouddhique, le plus fameux des Siamois, qui viennent y adorer l'empreinte du pied de Bouddha. *Langione*, sur le May-kaoung, était la capitale du royaume des Lanjans; elle était célèbre par ses *temples* à flèches dorées, et une pyramide couverte de lames d'or. *Chantibon*, sur le fleuve du même nom, est un des meilleurs ports du royaume.

Nous ne dirons rien des autres villes, en général peu importantes : telles que *Porselouc* ou *Pitsanelouc*, capitale du Haut-Siam, et située sur un bras du Meïnam : cet endroit est célèbre par ses bois de teinture et ses gommes précieuses; *Tchaïnat*, sur le même fleuve; *Cham*, qui n'est plutôt qu'un bourg avec un petit port sur le golfe de Siam; et *Cin*, à 45 lieues au sud, sur le même golfe, et peuplé de pêcheurs.

Les Siamois paraissent encore posséder une partie du pays appelé *Laos* et dans lequel ils ont quelques villes peu importantes, telles que *Logan*, peuplée d'environ 2000 âmes.

« Le royaume de *Zimé* ou *Yangoma*, gouverné par des prêtres bouddhistes, est fertile en riz, en métaux précieux, en benjoin, en musc, et célèbre par la beauté et la galanterie de ses femmes, que recherchent les monarques voluptueux des contrées voisines. »

Sur la côte du Cambodje les Siamois sont maîtres d'un petit port appelé *Baysage*, d'une longue rangée d'îles peu connues que l'on a proposé d'appeler *archipel de Cambodje*, et d'un groupe de 7 ou 8 îles nommé *Ko-si-chang*, peu importantes, mais riches en bois propres à l'ébénisterie.

Dans la presqu'île de Malacca ils sont limitrophes des Anglais, et possèdent plusieurs anciens royaumes indépendans qui ne sont que des provinces peu importantes. Le *Ligor* est le plus septentrional : on y voit une ville du même nom ; il comprend le groupe des îles *Larchin*, dans le golfe de Siam. Le *Bondelon* renferme une ville de *Bondelon*, qui fait un assez bon commerce en riz, poivre, ivoire et bois de construction. Vis-à-vis se trouve l'île de *Tantalam*, qui passe pour fertile, et que baignent d'un côté les eaux de la mer, et de l'autre celles de la rivière de *Rindang*. Le *Patani* passe pour avoir 50 lieues de longueur et 25 de largeur ; *Patani*, sa capitale, a une bonne rade et fait un commerce considérable ; une autre ville, appelée *Sangara*, n'offre rien de particulier : les voyageurs la représentent bâtie en bois et en roseaux, avec une mosquée en briques.

A l'ouest du Patani s'étend le *Quédah* ou *Kedah*, pays boisé et montagneux, dont une des cimes, appelée le *Djaraïs*, passe pour avoir 6000 pieds de hauteur. On exploite beaucoup d'étain dans la région montagneuse. *Kedah* ou *Qualla-Bartrang*, sa capitale, ne se compose que de 300

maisons, habitées principalement par des Chinois et des Malais. Son port reçoit un assez grand nombre de navires européens. Le Kedah, baigné par les eaux de la mer et du golfe de Bengale, occupe une longueur d'environ 100 lieues sur 40 de largeur; on y compte 30 rivières, qui toutes sont navigables, et qui prennent leurs sources dans la chaîne de montagnes qui traversent toute la presqu'île. Doué d'un climat chaud et sain, d'un sol gras, humide et fertile, ce pays serait un des plus riches de l'Inde, si les préjugés des habitans, composés de Malais et de Siamois, n'étaient un obstacle à l'avancement de l'agriculture. La culture du riz et du poivre, l'exportation de l'ivoire et de l'étain, dont l'exploitation exige peu de frais, forment la principale richesse du pays. L'île de *Lankava* ou *Langkavi*, longue d'environ 8 lieues, qui dépend de ce royaume, est très-peuplée et assez bien cultivée.

« L'île *Junkseilon* ou *Djonkseylon*, appelée aussi *Salanga*, est la plus grande de l'archipel Mergui ou Merghi, dont l'obéissance paraît douteuse et précaire. D'après la relation du capitaine Forest, qui y aborda en 1784, elle exporte annuellement 500 tonnes d'étain, et contient 12,000 habitans. Le climat est sain. Tous les vaisseaux qui se rendent à la côte de Coromandel, et qui se voient surpris par les ouragans, trouvent dans le port de cette ville un asile aussi sûr que nécessaire. »

La richesse que renferme cette île en étain a déjà tenté les Anglais; ils ont le projet de se la faire céder.

Au sud du Patani, le *Kalantan*, dont la capitale porte le même nom, est tributaire des Siamois. Il en est de même du *Tringano* ou *Tringanou*, pays riche en poivre et en poudre d'or, et dont les épaisses forêts sont peuplées de tigres et d'éléphans.

« Les qualités physiques semblent annoncer que les Siamois sont de la race mongole. Leur figure approche plus du

losange que de l'ovale; elle est large et proéminente aux pommettes. Le front se resserre tout à coup, et finit en pointe presque comme le menton. Leurs yeux, petits et sans vivacité, s'élèvent un peu vers les tempes. Ils ont presque entièrement jaune ce qui est blanc dans les yeux des autres nations. La proéminence de la pommette fait paraître les joues creuses. Leur grande bouche est enlaidie par des lèvres épaisses et pâles. Ils se noircissent les dents et les couvrent en partie de lames d'or. Leur teint est olivâtre, mêlé de rouge. L'ensemble de leur physionomie est sombre et morose, leur tournure nonchalante et sans grâce. L'embonpoint est surtout très-estimé chez les femmes. Kœmpfer les compare aux nègres, et même à des singes (1).

« Leur langue monosyllabique n'a pas été examinée avec soin. L'alphabet siamois a 38 lettres consonnes; les voyelles forment un alphabet à part. On y trouve l'R, inconnu aux Chinois, et le W. La prononciation est une espèce de chant, comme dans d'autres langues anciennes. Il n'y a d'inflexions ni de noms ni de verbes; de sorte que le Siamois, pour dire : Père notre qui est dans les cieux, dit littéralement : *Père nous être au ciel* (2). Les livres sacrés sont écrits en langue pali, comme ceux des Birmans. »

La littérature siamoise est très-peu avancée. La langue pali, que l'on pourrait appeler *sacrée*, contient les versets sacramentels, les hymnes, les chansons dédiées aux dieux. La langue vulgaire est toute rhythmique. Dans les pièces de théâtre l'acteur est chargé de l'improviser. L'amour est le grand sujet de ces poèmes, ainsi que des chansons et romances qui ne sont assujettis à aucune mesure. Leur histoire n'est qu'un recueil de chroniques placé sous la garde d'un man larin, qui en fait de fréquentes lectures au roi.

(1) *Kœmpfer :* Histoire du Japon, I, p. 29. *La Loubère*, I, p. 81.
(2) *Idem*, II, 94.

Les mœurs des Siamois tiennent à la fois de celles de l'Hindoustan et de la Chine. Lâche, intéressé, vain, mou et fastueux, le Siamois n'a pour balancer tous ses vices que des vertus négatives, la sobriété, la patience et l'amour de la paix. L'abbé Gervais a ainsi tracé leur caractère, il y a près d'un siècle : « Ils méprisent en général toutes les autres nations, et sont persuadés qu'on leur fait la plus grande injustice du monde quand on leur refuse la prééminence. » Et dans un autre endroit : « Comme ennemis, ils ne sont nullement à craindre; et comme amis, on ne peut faire aucun fond sur eux. » Depuis, les voyageurs se sont tous accordés à approuver ce portrait.

« La polygamie est admise. Les princes épousent quelquefois leurs sœurs. La femme, humble et soumise, n'ose ni s'asseoir ni manger avec son mari : vigilante et soigneuse à préparer ses mets, elle attend qu'on ait desservi pour manger à son tour. Jamais elle ne se promène dans le même bateau; et même lorsqu'elle est admise à la couche conjugale, on lui donne un oreiller plus bas, pour lui faire sentir son infériorité. »

Le service intérieur du palais est confié à des pages, à des eunuques et à des jeunes filles. Les premiers ont soin des livres, des armes et du bétel de Sa Majesté. Les ennuques sont plus particulièrement attachés à la reine; les filles jouissent seules de la liberté d'entrer familièrement dans l'appartement du roi; elles font son lit, l'habillent, lui préparent à manger, etc. Un corps de 400 femmes soldées et disciplinées forme sa garde particulière. « Ce prince n'a « qu'une femme à qui l'on donne le titre de reine. Elle a « ses officiers, ses femmes pour l'accompagner, ses eunu- « ques, ses bateaux et ses éléphans. Ses officiers ne la « voient jamais; elle ne se montre qu'à ses femmes et à ses « eunuques. Les filles de mandarins, dont sa cour est com- « posée, sont prosternées devant elle comme les hommes le

« sont devant le roi, mais avec cette différence qu'elles ont « la liberté de la regarder. Elle gouverne sa maison en « souveraine, ou plutôt en despote. Le roi lui donne des « provinces dont elle tire le revenu, et sur lesquelles elle a « une puissance absolue. Ainsi elle tient conseil de toutes « ses affaires avec ses femmes, et rend justice à ses sujets. « Quand on lui fait des plaintes de quelque femme accusée « ou de médisance, ou de faux rapports, ou d'indiscrétion « dans ses paroles, elle la punit en lui faisant coudre la « bouche; c'est du moins ce qui est arrivé une fois, et c'é- « tait la femme de *Tchaou-naraïa*, qui ordonna ce châtiment.

Les femmes n'entrent dans le palais que pour y servir aux plaisirs du monarque; elles ne sortent jamais du sérail. L'officier qui est à sa porte ne l'ouvre pas sans aller avertir le mandarin qui commande dans la première enceinte, et ceux qui se présentent sont désarmés et visités avec soin : on examine jusqu'à leur haleine; et s'ils ont bu de l'arak, on les renvoie, de peur que leur présence ne souille la majesté du lieu.

« Le nombre des maîtresses du roi n'est point limité, la « grandeur du monarque consiste au contraire dans la mul- « tiplicité des sultanes. Les Siamois parurent étonnés qu'un « aussi grand prince que le roi d'Angleterre n'eût qu'une « seule femme et point d'éléphans. On nourrit dans ce pays « un grand nombre de ces animaux; on les mène à la ri- « vière au son des instrumens, et l'on porte devant eux des « parasols; on prétend qu'ils sont tellement faits à cette cé- « rémonie, que si l'on manquait de l'observer, ils refuse- « raient de sortir. »

« Les funérailles des Siamois ressemblent beaucoup à celles en usage parmi les Chinois. Les moines, appelés *talapoins*, y chantent des hymnes en langue pali. Après une procession solennelle, le corps est brûlé sur un bûcher de bois précieux. Pendant toute la cérémonie, le

silence le plus profond, le recueillement le plus religieux sont sans cesse observés. Les tombeaux ont une forme pyramidale, et ceux des rois sont d'une hauteur et d'une largeur considérables.

« Les Siamois aiment les jeux scéniques; ils en tirent les sujets de leur mythologie et de l'histoire fabuleuse de leurs héros. Ils ont des joûtes en bateaux, des courses de bœufs, des combats d'éléphans et de coqs, des tours de force, la lutte, les danses de corde, des processions religieuses, des illuminations, de beaux feux d'artifice. Leur indolence enchaîne le talent pour la mécanique dont ils sont doués. Ils entendent mal la fabrication du fer et de l'acier, mais ils excellent dans le travail de l'or et dans la miniature. Le peuple s'occupe de la pêche et des moyens de pourvoir à sa subsistance. Les classes supérieures partagent leur temps entre l'oisiveté et les ruses d'un petit commerce.

« C'est avec le Japon, la Chine, l'Hindoustan et les Hollandais, que s'entretiennent les principales relations commerciales. Les exportations consistent en grains, coton, benjoin, bois de santal, poutres de bois de djate, noix de Cambodje, antimoine, étain, plomb, fer, aimant, or de mauvais aloi, argent, saphirs, émeraudes, agates, cristal et marbre (1). A ces articles on ajoute encore le *tombac*, qui, selon les uns, est un cuivre aurifère, mais selon les autres, et plus vraisemblablement, une composition artificielle (2). Enfin les peaux de raies, apprêtées et ornées d'un dessin, forment un article d'exportation très-précieux; il y en a d'un prix arbitraire, et d'autres de la valeur d'un *cati* d'or, environ un marc d'or et un quart (3).

« Sommona-kodam, le dieu des Siamois, est le même

(1) *Van Vliet :* Relation du royaume de Siam, p. 62 (en holland.).
(2) *Dalrymple :* Oriental repert., I, p. 118.
(3) *Valentyn :* Description du Siam, planche n° 36.

que Bouddha. Ses prêtres et moines sont nommés *talapoins* par les Européens, mais *djankou* dans le pays. Ses commandemens, renfermés dans le livre nommé *Vinac*, ne sont ni nombreux ni rigoureux. »

Les lois civiles ne sont ni sévères ni sanguinaires; le roi signe rarement un arrêt de mort. La peine capitale consiste, pour les particuliers, à avoir la tête tranchée, et pour les nobles, à être assommés, cousus dans un sac et jetés à la rivière.

Selon M. Braguères, les talapoins ou prêtres forment une espèce d'ordre religieux hiérarchique; ils ont un général, des provinciaux, des prieurs, de simples religieux, des novices ou postulans, et enfin des savans et des docteurs. Ils ne vivent que d'aumônes, mais elles sont abondantes. Les talapoins se confessent à leurs supérieurs; ils ont beaucoup de rits semblables à ceux des chrétiens, tels que l'eau lustrale, le carême, la pâque, la bénédiction nuptiale, des chapelets, des reliques, etc. Ils habitent une maison contiguë à la pagode qu'ils desservent; ils accompagnent les morts qu'on brûle sur un bûcher, et ils ont le linceul en paiement.

« Il y a aussi des talapoines : ce sont de vieilles femmes « veuves pour la plupart, qui se retirent dans un couvent « appelé *Heran*, où elles vivent en communauté; elles « sont habillées de blanc, et sont obligées de réciter un « chapelet. »

L'éléphant blanc est comme le palladium de l'empire; on en entretient un à la cour. « Il a son palais, ses gardes, « un nombreux domestique, il prend rang immédiatement « après les princes du sang. Sa tête est ornée d'une espèce « de diadème, ses dents sont garnies de plusieurs anneaux « d'or; il est servi aussi en vaisselle du même métal. On le « nourrit de cannes à sucre et des fruits les plus délicieux; « quand il sort, on étend sur sa tête un grand parasol de

« soie cramoisie. Tous les soirs on l'endort au son de la « musique. Quand il meurt, on lui rend les mêmes hon- « neurs funèbres qu'aux grands de l'empire ; sa mort est « un deuil général, et l'on se hâte de lui trouver un suc- « cesseur.

« Le singe blanc jouit aussi des mêmes priviléges à peu « près que l'éléphant blanc ; il a bouche à la cour et maison « montée. Les Siamois le regardent comme une espèce « d'homme extraordinaire. »

Le peuple pense que les maladies contagieuses, comme la peste, le choléra-morbus, sont des êtres réels ; il les conjure et les poursuit en frappant l'air de coups de poignard pour les tuer.

Les pagodes sont des bâtimens carrés, oblongs, assez bas, recouverts d'un toit formant un angle très-aigu. Les idoles sont placées dans le fond, sur une espèce de gradin ; elles ont toutes des formes monstrueuses : ce sont des mélanges de corps d'hommes et d'animaux ou d'oiseaux, faites en bois, en or, en argent, en terre cuite et en verre. En face de la pagode, à une certaine distance, est élevée une colonne en bois assez haute, ornée d'un drapeau (1).

« L'esclavage se perpétue par la naissance, mais non parmi les prisonniers de guerre et les débiteurs insolvables qui, quoique esclaves, donnent le jour à des enfans libres. L'esclave pour dette recouvre sa liberté lorsqu'il a satisfait à ses engagemens.

« Le gouvernement de Siam est despotique et héréditaire ; le souverain, ainsi que chez les Birmans, reçoit des honneurs presque divins ; trois fois dans la journée il paraît un instant aux yeux de ses grands officiers, qui se prosternent à terre (2). Aucune noblesse héréditaire n'offusque le redoutable éclat du trône. Le monarque peut

(1) Lettre sur le royaume de Siam, par M. Bragueres, évêque de Capse. 1831. — (2) *Van Vliet*, p. 19.

épouser, quand cela lui plaît, ses propres sœurs, et même ses filles, ne pouvant s'unir à un sang plus auguste que le sien. Mais la puissance de ce monarque paraît avoir diminué à mesure que l'orgueilleuse pompe de sa cour s'est accrue. Ses revenus étaient tombés, il y a un siècle, de 80,000,000 de francs à 30 ou 40. D'après un recensement de la même époque, le nombre des adultes des deux sexes fut trouvé de 1,900,000, ce qui ne supposerait qu'une population de 3 à 4,000,000. La Loubère dit que, de son temps, il n'y avait pas d'armée, à l'exception de quelques gardes royaux; et Mandelslo estime l'armée qui peut être levée, lorsque les circonstances le demandent, à 60,000 hommes, avec 3000 à 4000 éléphans. Ces deux estimations indiquent une faible population. Il paraît que l'armée s'élève aujourd'hui à 25 ou 30,000 hommes. La marine est composée d'un certain nombre de galères de diverses grandeurs, dont le plus grand mérite consiste à être richement décorées. Souvent, dans les guerres civiles, les fleuves de l'Indo-Chine ont été le théâtre de batailles navales.

« L'histoire des Siamois offre des lacunes, mais ne présente point de chronologie fabuleuse. Leur ère remonte à la disparition de leur dieu Sommona-kodam ou Bouddha. Leur premier roi commença à régner l'an 1300 de leur ère, ou 356 ans environ après l'ère chrétienne. Des guerres avec le Pégou, et des usurpations de trône, constituent les tristes et uniformes époques de l'histoire siamoise, depuis la découverte que les Portugais ont faite de ce pays. En 1568, le roi de Pégou leur déclara la guerre, à cause de deux éléphans blancs que les Siamois refusaient de livrer, disent les historiens; mais ce fut plutôt pour reconquérir les côtes du golfe du Bengale, démembrées de son royaume par les Siamois. Faute d'attention, on suppose la politique des Asiatiques plus absurde qu'elle ne l'est. Après un carnage prodigieux des deux côtés, Siam devint tributaire de Pé-

gou; mais, vers 1620, Radjah Hapi délivra sa couronne de cette servitude. »

« En 1622, trois évêques français appartenant aux mis-« sions, Lamothe-Lambert, Pallu et Cotolendi arrivèrent « successivement à Siam, où régnait Thaou-naraïa, esprit « élevé et novateur, qui comprit sur-le-champ tous les « avantages de notre civilisation. Ce fut peu de temps après « que s'y présenta un aventurier nommé Constantin Phalcon, « Grec d'origine, qui fut tour à tour commis, soldat, mar-« chand, armateur et subrécargue; Phalcon naufragea sur « les côtes de Perse en même temps que l'ambassadeur « siamois, auquel il rendit quelques services. Ce fut là l'o-« rigine de sa fortune. Présenté au roi par cet ambassadeur, « il eut le talent de s'en faire aimer et de parvenir à l'inti-« mité de Tchaou-naraïa, qui en fit son premier ministre.

« Phalcon avait été aidé par les missionnaires; il voulut « les aider à son tour, et obtint du prince qu'il enverrait « des ambassadeurs à Louis XIV. En 1687, une ambassade « française, composée du chevalier de Chaumont, de Ser-« deret et de la Loubère, de cinq missionnaires et de qua-« torze jésuites, parut dans le Meïnam.

« Les tentatives pour convertir le roi siamois furent inu-« tiles, mais il consentit à recevoir des troupes auxiliaires « commandées par de Fargel, tandis qu'il nomma le chef « d'escadre Forbin grand amiral et généralissime des troupes « siamoises. »

La faveur dont jouissait Phalcon semblait s'accroître de jour en jour; mais sa puissance lui avait suscité une foule d'ennemis parmi les courtisans; et ses réformes religieuses, et l'appui donné aux missionnaires lui avaient attiré la haine des talapoins; aussi, à la mort du roi, arrivée peu de temps après, ses ennemis se vengèrent : il mourut dans les tortures. Les Français, par suite d'une capitulation, évacuèrent le royaume, tandis que les missionnaires, traînés

ignominieusement par les rues, furent jetés en prison, et que leurs églises furent dévastées.

Depuis cette époque le royaume de Siam eut peu de rapports avec les Européens; il ne cessa d'être ravagé par les guerres civiles et par les invasions des Birmans.

Après la prise de Si-yo-thi-ya, en 1767, un prince chinois se fit proclamer roi sous le nom de Phia-Tak, et Bangkok devint la capitale de ses Etats; mais il fut détrôné par le général en chef de ses armées, qui eut beaucoup de peine à se maintenir contre les Birmans, et laissa la couronne en 1809 à son fils, qui a régné sans obstacles jusqu'en 1824, et dont le successeur gouverne aujourd'hui les provinces siamoises.

La *presqu'île* de *Malakka* ou *Malacca*, longue de 260 lieues sur 66 dans sa plus grande largeur, est trop imparfaitement connue pour que nous puissons entrer dans quelques détails sur ce qu'elle peut offrir de remarquable. Son intérieur est occupé par de vastes forêts vierges, remplies de bêtes féroces et de reptiles venimeux; les terres qui bordent la côte sont fertiles et présentent tout le luxe de la végétation tropicale. Mais ce qui, ainsi qu'on a pu le voir par ce que nous avons dit des possessions siamoises dans cette péninsule, constituerait une richesse importante si le pays était habité par un peuple industrieux, ce sont les dépôts d'alluvions aurifères et stannifères; l'or se rencontre dans le sable des rivières, et l'étain est disséminé presque à la surface du sol, dans un sable très-fin.

« Dès l'an 1644, le gouverneur Van Vliet, à qui nous devons une bonne relation du Siam, essaya de faire pénétrer des détachemens dans l'intérieur de la péninsule malaise. On y rencontre, dans la plaine, des taillis de buissons où il faut s'ouvrir une route la hache à la main, et des marais où les indigènes seuls savent marcher sur des

troncs d'arbres abattus (1). Arrive-t-on à une hauteur, de beaux arbres flattent la vue; mais, entre ces arbres, des ronces, des épines, des plantes sarmenteuses s'enlacent de manière à fermer absolument le chemin. Les moustiques voltigent en nuées dans ces forêts. A chaque pas on court risque de fouler un serpent venimeux. Les léopards, les tigres, les rhinocéros, troublés dans leur asile héréditaire, dévoreraient tout voyageur qui ne serait pas accompagné d'une forte escorte, et qui n'entretiendrait pas du feu toute la nuit. Mais comment avoir une escorte? Les Malais, cent fois plus dangereux que les tigres et les serpens, ne suivent qu'à regret et à contre-cœur un Européen; et même ceux qui étaient sujets des Hollandais saisissaient souvent l'occasion de trahir ceux qu'on les avait chargés de conduire. En 1745, un M. *Van der Putten*, amateur de voyages, entreprit, avec un détachement que lui avait fourni le gouverneur *Albinus*, de pénétrer jusqu'au *mont Ophir*, nommé en malai *Gounong-Lelang*, situé vers les sources de la rivière de Moar, au sud-est de Malacca; mais dès qu'il eut quitté le bateau, son escorte prit peu à peu la fuite, et il ne put achever son entreprise.

« Les parties les mieux connues produisent du poivre et d'autres épices, ainsi que quelques espèces de gommes. Une verdure éternelle orne les forêts où croissent des bois précieux, tels que le bois d'aloès, le bois d'aigle, de santal, et le *cussia odorata*, espèce de cannellier. On y respire un air embaumé par une quantité innombrable de fleurs, qui naissent continuellement à côté des fleurs mourantes. Mais l'état inculte du pays fait naître en beaucoup d'endroits un air pestilentiel, et rend en général les vivres peu abondans. Les poissons, les légumes et les fruits ne manquent

(1) *Balthasar Bort :* Manuscrit, p. 103, cité dans les *Mémoires de Batavia*.

pas à Malacca même (1). Le règne animal est peu connu. Parmi les oiseaux qui paraissent très-nombreux et très-brillans, on cite l'*oiseau de Junon*, espèce de poule qui, sans posséder la queue du paon, étale un plumage orné d'aussi belles taches (2). Le tigre, en poursuivant les antilopes à travers les rivières, devient quelquefois la proie du caïman (3). Les éléphans sauvages fournissent quantité d'ivoire. L'étain est le seul minéral qu'on exporte. Les mines de ce métal se trouvent dans des vallées où l'on enlève d'abord de grandes racines d'arbres, quelquefois jusqu'à sept pieds de profondeur; on trouve le minerai dans un sable très-fin auquel il ressemble; parvenu à un banc de pierres, on cesse l'exploitation, quoique cette pierre, nommée *ibou timbo*, ou la mer de l'étain, paraisse en contenir. Mais les moyens d'exploitation des Malais sont trop bornés pour qu'ils puissent attaquer ces rochers (4). Les Chinois viennent quelquefois exploiter ces mines, et ils savent du moins mieux épurer et fondre le métal que les indigènes. »

Les Siamois ont toujours cherché à dominer dans cette presqu'île : vers la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, les naturels étaient parvenus à secouer le joug du roi de Siam; mais depuis cette époque toute la partie septentrionale est rentrée sous la domination étrangère, et nous en avons décrit les divisions administratives. La partie méridionale, qui conserve encore son indépendance, est peuplée de trois races d'hommes, établies principalement sur les côtes depuis plus de six siècles : ce sont des sauvages bruns, nommés *Diacong* et *Benoua*, qui errent dans les montagnes et dans les plaines basses; et des *Samang* dans la partie septentrionale; la troisième race, celle des *Malais*,

(1) *Blancard :* Commerce des Indes, p. 328. — (2) *Van Wurmb :* Mém. de Batavia, II, p. 461 (en holland.). — (3) *Valentyn :* Malacca, p. 310.
(4) Mémoires de Batavia, IV, p. 558.

occupe principalement les côtes. Ces peuplades forment cinq petits États ou royaumes.

Le *Pérak*, dont la plus grande rivière et la capitale portent le même nom, occupe en longueur un espace de 35 lieues sur la côte occidentale : *Kalang* est la résidence du souverain, mais la capitale est *Pérak*, ville d'environ 8000 âmes, avec un port très-fréquenté, où il se fait un grand commerce d'étain et de dents d'éléphant.

« Le royaume de *Salengore*, voisin du précédent, est un des plus puissans. Il possède une marine ; ses vaisseaux sont redoutés comme de terribles corsaires. Ses villes sont peu importantes. *Salengore*, qui était autrefois la capitale, est maintenant presque déserte. »

A l'est du précédent, dont il n'est séparé que par la chaîne centrale de la péninsule, le royaume de *Pahang*, en chinois *Pang-hang*, arrosé par une rivière du même nom, est fertile et peuplé. Il exporte de l'or et des rotins. *Pahang*, sa capitale, est une réunion d'habitations entourées de bambous et d'autres arbres : ce qui lui donne plutôt l'apparence d'un assemblage de jardins que d'une ville régulière. Elle possède un port où l'on fait un assez grand commerce. Au nord de cette cité, *Tringoram*, regardé par les voyageurs comme un marché favorable pour l'achat du poivre et de l'étain, n'est pas sans importance comme ville maritime.

Le petit royaume de *Roumbo*, dans l'intérieur de la péninsule, diffère des précédens en ce que ses habitans se livrent presque tous à l'agriculture.

Le plus méridional de ces royaumes est le *Johor* ou *Djohore*, situé à l'extrémité de la Chersonèse. Sa longueur, du nord-ouest au sud-est, est de 45 lieues, et sa largeur de 35. Plusieurs petites rivières arrosent son sol, fertile en poivre et en sagou, et riche en or, en étain et en ivoire. *Djohore*, sur le détroit de Sincapour, n'est qu'un misérable village, qui cependant est la résidence d'un souverain.

LIVRE CENT CINQUANTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. — Première section. — Description du royaume de Tonquin avec le Laos.

« En pénétrant dans les parties centrales de la péninsule indo-chinoise, les clartés de la géographie, s'affaiblissant de plus en plus, cèdent enfin la place à une obscurité presque complète. »

L'*empire d'An-nam*, que nous allons parcourir, se compose de trois ou quatre royaumes et de plusieurs autres pays conquis ou tributaires. Ce sont d'abord les royaumes connus des Européens sous les noms de Tonquin, de Cochinchine, de Cambodje, d'une contrée appelée royaume de Bao, du Laos, et de quelques petits territoires indépendans situés dans des montagnes qui séparent l'empire annamite de la Chine proprement dite.

« On ne saurait placer que conjecturalement le pays de *Lac-tho* ou *Lac-tchou*, qu'un voyageur récent dit être situé au nord du Laos, entre le Tonquin et la *Chine*. C'est, selon ce voyageur, ou plutôt selon les ouï-dire qu'il a recueillis, un plateau sans rivières (1), dont le sol cependant très-humide est fertile en riz et où il vient beaucoup de bambous (2). Ce pays, qui ne renferme aucune ville proprement dite, exporte des buffles et du coton écru (3) en échange de sel et de soieries. Le peuple, qui s'habille d'étoffes de coton et d'écorce d'arbre, éprouve les malheureux effets de la guerre civile perpétuelle qui divise les petits chefs héréditaires auxquels il est soumis. L'empereur d'An-

(1) *La Bissachère*: État du Tonquin, I, p. 19. — (2) *Ibid.*, p. 246, p. 144. — (3) *Ibid.*, p. 200, p. 75.

nam exerce sur eux une suzeraineté nominale. Quelques tribus du Lac-tchou vivent dans la simplicité de l'âge d'or; les familles ont leurs biens en commun, la récolte est laissée sans garde dans les champs, les portes de la maison sont ouvertes le jour et la nuit; tout étranger est reçu et traité cordialement; les passans cueillent dans les jardins autant de fruits qu'ils veulent (1). »

Ce Lac-tchou est, suivant un Français, M. Langlois, qui y a long-temps séjourné, une subdivision appelée *Huyen* de la province de Than-hou : c'est un pays boisé, montagneux et marécageux, où les bambous atteignent une hauteur prodigieuse. Il est traversé par le May-kang. On prétend qu'il nourrit une population de 700,000 âmes.

« Un voyageur auquel son courage ou son adresse ouvrirait le passage par l'intérieur des États birmaniens, ferait d'intéressantes découvertes en dirigeant ses pas vers l'est pour pénétrer dans la contrée presque inconnue qu'on nomme *royaume de Laos*. Ce pays est au nord-est du royaume de Siam, et au nord de Cambodje. Selon l'opinion reçue, un grand fleuve l'arrose; c'est le May-kang. L'envoyé hollandais Wusthof le remonta en bateau; il rencontra plusieurs cataractes épouvantables (2). Un voyageur portugais arriva de la Chine au Laos en descendant ce fleuve et en traversant un lac (3). Le *Laos* est séparé de tous les États voisins par de hautes montagnes et d'épaisses forêts. On varie sur sa fertilité; la Bissachère dit qu'on cultive un dixième des terres, et qu'elles ne produisent que du riz (4); Wusthof et Marini vantent l'abondance des denrées des règnes animal et végétal. Le riz qui s'y récolte est estimé le meilleur de ces contrées. On cultive beaucoup de légumes. Il y a

(1) *La Bissachère*, II, 60-61. — (2) *Valentyn :* Oud-and-Nieuw-Ostindien, IV. Description de Cambodje, p. 51. — (3) *Jarric :* Thesaur. rer. indic. I, liv. II, ch. xxv. — (4) *La Bissachère :* État du Tonquin, I, p. 147.

quantité de buffles. Le pays fournit aux caprices du luxe, le benjoin, le musc, de l'or, des pierres précieuses, particulièrement des rubis, des topazes et des perles. La gomme laque dite de Lalou est surtout si estimée, que les marchands de Cambodje y viennent en chercher, quoique leur pays en produise de très-bonne. Les éléphans sont, dit-on, si communs dans les forêts du Laos, qu'on assure que le pays en a tiré son nom. Les Tonquinois et les Chinois ont la part principale au commerce. Cependant les Siamois y venaient autrefois en caravanes de plusieurs centaines de charrettes attelées de buffles; ils restaient deux mois en route. On vend dans ce pays des soieries et du sel; cette dernière denrée s'échangeait jadis contre un poids égal d'or (1).

« Marini indique sept provinces sans les nommer. Wusthof en marque trois, gouvernées par autant de princes vassaux. »

Les trois provinces ou royaumes dont parle ce dernier auteur sont probablement le *Laos* proprement dit, le *Tiem* et le *Lanjan* ou *Lan-tchang*, c'est-à-dire la partie de ce pays qui ne dépend pas du royaume de Siam.

Han-niah ou *Han-nieh*, comme la nomme la Bissachère, est une ville qui paraît être la même que celle que d'autres appellent *Lan-tchhang* et *Mohan-lang*. Cette capitale du royaume de Laos est environnée d'une haute muraille et renferme un palais en bois et une population évaluée à 5000 individus. Elle est située sur le May-kang, de même que *Sandapoura*, qui appartient au pays de Lan-tchang. Marini parle d'une ville de *Tsiamaïa;* Duhalde d'une autre appelée *Mohang-lang*, sur la rive gauche du May-kang, à 30 lieues au sud-est d'Han-nieh.

« Les habitans du Laos paraissent avoir de la ressemblance avec les Chinois méridionaux. Leur teint est oli-

(1) *Valentyn*, p. 53.

vâtre; ils sont en général bien constitués, de bonne mine, robustes, doux, sincères, mais portés à la superstition et à la débauche. La chasse et la pêche sont presque leurs seules occupations.

« Le pays est divisé, ainsi qu'on l'a vu, en plusieurs petits royaumes. Les chefs de famille ont un grand pouvoir. Les talapoins ou prêtres bravent l'autorité civile, vivent dans la licence et oppriment horriblement le peuple et même la noblesse. Il ne faut cependant pas trop se fier à ces assertions de Marini; car il paraît, d'après les rapports hollandais, que ces talapoins se sont permis envers les missionnaires une plaisanterie très-mordante : « Vous voyez, « leur dirent-ils, que nous avons un système religieux très- « complet, des pagodes à flèche dorée, des pyramides, des « images de divinités couvertes de lames d'or, un culte rem- « pli de cérémonies. Nous formons d'ailleurs, nous autres « talapoins, un clergé puissant, riche et heureux; avant de « nous prêcher un changement de religion, daignez ap- « prendre notre langue, prenez nos vêtemens, vivez parmi « nous à notre manière, suivez nos études, entrez dans nos « ordres sacrés, et quand vous aurez subi cette épreuve, « vous aurez la liberté de prêcher contre nous et d'essayer « de nous convertir. »

La Bissachère évalue la population du Laos à 1,400,000 habitans, ce qui est fort exagéré, même en y comprenant le Laos siamois.

Il paraît que depuis la fin du XVIIIe siècle les empereurs d'An-nam ont déposé les rois du pays, et ont confié l'autorité à des mandarins dont le pouvoir est fort restreint.

« A l'est du Laos et au sud des provinces chinoises de Yun-nan et de Kouang-si, s'étend le pays que nous nommons royaume de *Tonquin* ou *Tonkin*, qu'il serait mieux d'écrire *Toung-king*, et qui est situé autour d'un golfe du même nom. Son véritable nom est *An-nam septentrio-*

nal (1). Les Cochinchinois le nomment *Drang-ngaï* ou royaume du dehors. Celui sous lequel nous le connaissons est le nom qu'a porté la capitale jusque dans ces derniers temps.

« On éprouve fréquemment de redoutables *typhons* ou trombes dans le golfe du Tonquin et dans les mers adjacentes. Précédés d'un temps serein, ils s'annoncent au nord-est par un petit nuage très-noir vers l'horizon, mais bordé, dans sa partie supérieure, d'une bande couleur de cuivre, qui s'éclaircit insensiblement jusqu'à ce qu'elle devienne d'un blanc éclatant. Souvent cet alarmant phénomène se montre douze heures avant que la trombe n'éclate. C'est la lutte perpétuelle entre le vent du nord, descendant des montagnes du continent, et le vent du sud, venant de la mer, qui produit ces trombes. Leur fureur est extrême. Pendant leur durée le tonnerre gronde d'une manière épouvantable, de longs éclairs sillonnent le firmament, accompagnés d'une pluie abondante; un calme absolu succède après cinq ou six heures; mais bientôt l'ouragan recommence en sens opposé avec plus de fureur encore, et dure pendant un égal espace de temps (2).

« Pour en venir à la description du pays, nous dirons, d'après les relations des missionnaires, que le climat du Tonquin est constamment rafraîchi par les vents du sud et du nord; les pluies y tombent depuis avril jusqu'en août; elles sont suivies de la plus belle et de la plus abondante végétation. Le pays est ceint de montagnes au nord et à l'ouest; mais les côtes et le centre présentent une vaste plaine, formée en partie par les alluvions de l'Océan et les dépôts des rivières (3). Des digues nombreuses et

(1) *Valentyn :* Lettre d'un roi de Tonquin à un gouverneur de Batavia.
(2) *Pennant :* Outlines of the globe, tom. III, pag. 76.
(3) *La Bissachère :* État du Tonquin, I, p. 46 *sqq.*

étendues défendent contre les flots de la mer ces terres basses, très-fertiles en riz. En plusieurs endroits, les boues et les sables rejetés par la mer forment un mélange qui n'est plus de l'eau, qui n'est pas encore de la terre, et où les Tonquinois, pour exercer la pêche, glissent à moitié assis, sur des planches. Les rivières inondent le pays dans la saison pluvieuse, c'est-à-dire depuis mai jusqu'en septembre. Le principal fleuve est le *Sang-Koï*, nommé en Chine, où il prend sa source, *Hoti-Kiang;* il reçoit le *Li-Sien*, ou *Li-Sing-Kiang.* »

Le *Sang-Koï* est, comme le Gange, la principale cause de la fécondité du Tonquin. Ce fleuve, dont le cours est de plus de 160 lieues, se jette dans le golfe par quatre embouchures. Autrefois il était navigable pour des bâtimens de 500 à 600 tonneaux; aujourd'hui son entrée, embarrassée par des bancs de sable, ne peut recevoir que des navires d'une centaine de tonneaux. Le royaume est encore arrosé par d'autres cours d'eau, dont le plus considérable est le *Tche-laï-ho* qui se jette dans le golfe de Tonquin, après avoir arrosé 60 à 80 lieues de pays.

« Les Tonquinois cultivent les patates, les yams ou ignames, les plantains, le riz, les mangos ou mangues, les limons, les noix de coco, les ananas; ils recueillent de la soie excellente. L'orange de ce pays est la meilleure que l'on connaisse. L'arbre à thé y abonde, mais on n'en soigne pas le produit. Le bois de fer et beaucoup d'autres espèces de bois précieux croissent sur les montagnes, tandis que le palmier arec, le bétel, l'indigo, la canne à sucre, viennent dans les plaines. On ne connaît ici ni mouton ni ânes; mais les forêts sont pleines de tigres, d'éléphans, d'ours, de cerfs, d'antilopes et de singes, et les campagnes sont couvertes de bœufs, de buffles, de pourceaux, de volaille.

« L'histoire naturelle de ce pays se compose de vagues

indications fournies par des missionnaires peu instruits. Lorsqu'ils nous vantent des abeilles sauvages qui donnent, comme au Brésil, un miel limpide et odorant; lorsqu'ils se plaignent des dévastations de la fourmi blanche ou du nombre immense de serpens qui infestent ce pays marécageux, nous reconnaissons dans leur peinture sans art l'empreinte de la vérité; mais lorsqu'ils assurent avoir entendu des singes chanter aussi mélodieusement que le rossignol (1), il est permis d'y soupçonner quelque illusion du sentiment ou du souvenir.

« Le règne minéral présente du fer dans un état très-pur et du bon cuivre en abondance, de l'étain et de l'or en petite quantité, et un métal qui, d'après les qualités qu'on lui attribue, semble être du zinc, soit muriaté, soit arséniaté (2). Les nombreuses cavernes remplies de stalactites indiquent la nature calcaire de beaucoup de montagnes.

« La capitale de l'An-nam septentrional s'appelait *Dong-King*, c'est-à-dire cour de l'est, d'où nous avons fait Tonquin; aujourd'hui elle a pris le nom officiel de *Bac-Khin*, ou cour du nord; mais le peuple la désigne sous la dénomination de *Ketcho* ou *Kecho*. Cette ville, située sur la rivière de Sang-Koï, à 40 lieues de la mer, égale, dit-on, Paris en étendue (3), et n'a pourtant que 40,000 habitans (4) : deux faits qui se concilient dès qu'on observe que des cabanes, des jardins et de larges rues occupent la plus grande partie de l'espace. Les palais du roi et des mandarins sont seuls construits en briques séchées au soleil; ceux de l'empereur ont le privilége exclusif d'être bâtis en carré. »

Dans ses environs on voit la triple enceinte de l'ancienne ville et les ruines du palais des rois. Suivant La

(1) *La Bissachère*, I, p. 94. — (2) *Idem*, *ibid.*, p. 53.
(3) *Richard* : Hist. du Tonquin, I, p. 36. — (4) *La Bissachère*, I, 73.

Bissachère, Ketcho possède la seule imprimerie de l'empire.

« Nous remarquerons encore les villes de *Han-Vints*, avec 20,000 habitans; *Tranbach*, avec 15,000; *Causang*, avec 8000; *Hun-Nan*, avec 6000 : cette dernière est la même que *Hean*, où les Hollandais avaient leur comptoir. Dans la partie cultivée du pays, les villages se touchent et la grande route présente une suite non interrompue de maisons et de jardins plantés en palmiers. »

Le groupe des *Pirates*, petites îles qui s'élèvent à l'extrémité septentrionale du golfe de Tonquin, et qui sont en effet le rendez-vous d'un grand nombre de pirates, appartiennent aussi aux Tonquinois.

Le royaume se divise en 11 provinces; sa population a été fort exagérée par les missionnaires qui l'ont évaluée à 18,000,000 d'habitans; nous ne croyons pas être au-dessous de la vérité en la fixant à 8,000,000. On y compte environ 200,000 chrétiens, dirigés par 80 prêtres et 2 évêques, qui ont un séminaire et deux colléges.

Suivant les traditions chinoises, le Tonquin, nommé jadis *Giao-chou* ou pays aquatique, fut peuplé d'abord par des Kémoïs, peuple originaire des montagnes qui séparent le Cambodje de la Cochinchine. Deux siècles avant notre ère, les Chinois y envoyèrent des colonies qui civilisèrent le pays et y établirent leurs mœurs, leurs usages et leur religion. Vers la fin du XIVe siècle, l'empereur chinois Youlo s'en empara et en fit une province de son empire. Après plusieurs révolutions qui agitèrent le pays, l'empereur Yongtching rétablit sur le trône, en 1725, comme prince tributaire, un descendant de l'ancienne famille tonquinoise des Ly.

« Le Tonquin, démembré de la Chine, conserva les formes du despotisme patriarcal qui distinguent les grandes nations d'Asie. Noblesse, honneur, richesse, tout est attaché à l'office de mandarin soit lettré, soit militaire.

Les *gens du roi* forment comme une espèce supérieure au peuple. La dynastie des *Ly* avait, pendant plusieurs générations, gouverné avec autant de bonté et de sagesse que le despotisme saurait en admettre. Mais parmi les grands officiers de la couronne, le *choua* ou *chua-vua*, espèce de maire du palais, s'étant rendu héréditaire, et comme chef de l'armée et comme maître des principaux revenus, sut bientôt réduire le *bova* ou roi à n'être qu'un vain simulacre de monarque. La Cochinchine se détacha et forma, sous la dynastie *N'guyen*, un royaume d'abord tributaire et bientôt rival du Tonquin. Les guerres civiles qui éclatèrent vers le milieu du XVIIIe siècle, au sujet de la succession d'un *choua*, fournirent au roi l'occasion de ressaisir le suprême pouvoir. Dans le dessein de faire revivre ses droits sur la Cochinchine, il prit part aux révolutions intérieures de ce pays, et combattit, avec un zèle intéressé, les usurpateurs du trône des *N'guyen*. Un de ces usurpateurs s'en vengea par une invasion du Tonquin, où il extermina la maison des *Ly*, et s'établit lui-même comme souverain; en même temps il conserva le gouvernement de la meilleure partie de la Cochinchine. Mais le légitime héritier de ce pays parvint, à force de persévérance, et grâce à l'influence de l'évêque d'Adran sur les Cochinchinois, à reconquérir son royaume; et ayant poursuivi les usurpateurs jusque dans le Tonquin, il se rendit encore maître de ce pays, et le garda sous prétexte que la maison des *Ly* était éteinte. »

« Ce fut ainsi que ce prince, nommé *Ong-N'guyen-Choung* (1), fonda en 1790 l'empire d'An-nam par la réunion de plusieurs royaumes.

« Les Tonquinois ont le visage plat, ovale, moins brun que les autres Indiens; leurs cheveux sont noirs, longs, et fort épais; une robe qui descend jusqu'aux talons fait toute

(1) C'est le *Chaung-Choung* de quelques auteurs.

leur parure. Leur langue monosyllabique est dérivée de celle des Chinois; mais elle possède un certain nombre de mots combinés, ainsi que certains sons aspirés et sifflans qui n'existent point dans le chinois (1). Les Tonquinois ont aussi défiguré l'écriture chinoise, ou peut-être en ont-ils conservé un type aujourd'hui suranné dans la Chine même. Leur littérature doit être riche en ouvrages d'éloquence. Ils ont consigné par écrit l'histoire de leur pays depuis six siècles.

« Moins raffinée que les Chinois, cette nation paraît avoir plus de vigueur morale; elle a montré une valeur impétueuse; elle peut citer des traits d'héroïsme et de générosité : on la représente comme hospitalière, fidèle dans l'amitié et pleine de respect pour la justice civile (2); mais on l'accuse, d'un autre côté, d'être vaine, inconstante, dissimulée, vindicative (3). Les Tonquinois, vivant sous le despotisme, ont probablement peu de vertus et peu de vices qui ne leur soient communs avec leurs voisins. Leur armée, qui s'élève à plus de 100,000 hommes, a l'habitude de battre les Chinois. La marine, composée de 200 galères, n'a de remarquable que l'emploi d'une espèce de feu grégeois que l'eau ne saurait éteindre (4).

« Le monarque célèbre tous les ans, de même qu'en Chine, une fête en l'honneur de l'agriculture. La polygamie y est en vigueur, et nulle femme ne s'arroge la qualité d'épouse; les hommes répudient les femmes à volonté. Les mariages se font sans prêtres; le consentement des parens est le seul acte nécessaire. La stérilité déshonore ici un ménage, tandis que le mélange de nombreux enfans de plusieurs femmes n'y apporte aucun trouble (5). La pompe des enter-

(1) *Alex. Rhodes :* Dictionarium anamiticum. Roma, 1653. *Hervas :* Saggio pratico, p. 134. *Valentyn :* Descript. du Tonquin, p. 6.

(2) *La Bissachère*, II, p. 36 et suiv. — (3) *Marini :* Relation du Tonquin, p. 64-66, etc., trad. franç. — (4) *La Bissachère*, I, 325.

(5) *Marini*, p. 155.

remens, la magnificence des cercueils, le choix superstitieux de certaines positions pour le lieu de sépulture, enfin les fêtes en l'honneur des ancêtres; tout, en un mot, rappelle les cérémonies funèbres des Chinois. On aime des spectacles composés de scènes facétieuses, de danses et de combats de coqs; cependant on y donne aussi des drames très-lugubres.

« Les Tonquinois fabriquent avec assez de succès des étoffes de soie et de coton, des fusils, de la porcelaine, du papier chinois, des ouvrages de vernis et de métal. Leur commerce avec les nations étrangères consiste en soieries de toutes espèces, en toiles peintes, vaisselle de terre, drogues médicinales, musc, gingembre, sel, bois de couleur pour la teinture, bois d'aloès, marbre, albâtre et ouvrages de vernis (1). Ils ont de grandes relations avec la Chine. Les Portugais et les Hollandais, qui avaient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, se sont vus forcés d'y renoncer. Les Français n'ont pas été plus heureux. Il n'y a eu depuis, entre les Européens, que quelques négocians anglais de Madras qui aient tour à tour suivi, abandonné et repris cette navigation. Les missionnaires de l'ordre des jésuites furent définitivement chassés du Tonquin en 1772. »

(1) *Valentyn*, p. 5, p. 31, etc.

LIVRE CENT CINQUANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. — Deuxième section. — Description des royaumes de Cochinchine, de Cambodje, etc.

« Au midi du Tonquin nous trouvons la *Cochinchine*, dont la géographie est devenue obscure à force d'avoir été traitée par beaucoup d'écrivains qui se contredisent. Ce pays, compris avec le Tonquin sous le nom général d'*An-nam*, en fut démembré il y a environ 600 ans. Les indigènes le désignent sous le nom de *Drang-trong* ou royaume du dedans : c'est l'*An-nam méridional*. Celui de *Quinam*, indiqué comme le nom du royaume entier par un bon observateur (1), paraît n'être que celui d'une ancienne province (2). Les Japonais l'ayant appelé *Cotchin-Tsina*, c'est-à-dire le pays à l'ouest de la Chine, les Européens le désignèrent sous la dénomination de Cochinchine.

« La nature des lieux, l'extension de la nation et celle du langage européen bornent le nom de *Cochinchine*, ou, si l'on veut, d'*An-nam méridional*, à la côte qui s'étend depuis le Tonquin jusqu'au Tsiampa, sur 150 lieues de long et 30 à 50 de large. »

« Le *Hué* ou *Hoé* (3) ou *Kouang-tri* (4), province séparée du Tonquin par un défilé étroit fermé d'une muraille, contient une grande ville avec un château royal fortifié, résidence habituelle de l'empereur actuel. Cette ville, peuplée de plus de 30 à 40,000 âmes, porte le nom de *Hué* ou de *Hué-fo* dans le dialecte populaire, et celui de *Fou-*

(1) *Wusthof*, dans *Valentyn*, IV, Description de Cambodia, p. 52-53.
(2) *Alex. de Rhodes* : Relation du Tonquin, au comm. — (3) *Valentyn* : Description du Tonquin, p. 2, dans le vol. IV. — (4) *Alex. de Rhodes*, l. c.

tchouang (1) dans la langue des mandarins »; elle est située sur la rivière de Hué; et, grâce aux talens des ingénieurs français qui ont été chargés de la fortifier à l'européenne, elle peut passer pour la première place forte de l'Asie. Le fossé extérieur a 3 lieues de circuit et 100 pieds de largeur; les remparts destinés à être garnis de 1200 pièces de canon ont 60 pieds de hauteur; la citadelle, bien armée, est de forme carrée. Les arsenaux, les casernes et les magasins s'élèvent sur les bords d'un canal qui traverse la ville. La fonderie de canons occupe des bâtimens immenses. On construit chaque année dans ses chantiers une grande quantité de navires de guerre. Son port sert de station à une division de la flotte des galères.

« La province de *Quang-binh* ou *Kouang-bing*, est située dans les montagnes. Celle de *Cham* ou de *Kouang-nam*, dont les Portugais ont fait *Ciam* (2), riche en or, arrosée par le Han, et moins étendue de deux tiers que les rapports modernes ne la représentent, renferme la magnifique *baie* de *Turon* ou *Tourane*, fréquentée par les jonques chinoises et autres, environnée d'un pays aussi fertile que pittoresque, et qui reçoit une rivière sur laquelle est située la ville de *Taï-Fou*, le siége du commerce de la Cochinchine (3). La ville de Tourane, que les naturels nomment aussi *Hansan*, s'élève au fond de cette baie : elle fut cédée en 1787 aux Français qui n'en prirent jamais possession. Ce fut dans les montagnes au sud-ouest de Taï-Fou que les voyageurs hollandais traversèrent la principauté tributaire de *Tiam* ou *Thiem*, rejetée par d'Anville à 60 lieues plus au nord-ouest, parce que ce géographe ne savait pas que le Laos, dont le Thiem est un démembrement, s'étend très-loin au

(1) *Phu-Xuan*, chez M. *de La Bissachère* (C'est une orthographe portugaise). — (2) *D'Anville*, carte d'Asie. *Valentyn*, l. c. (C'est le *Cham* du P. Rhodes). — (3) *Barrow*, II, 308-330.

sud, entre le Cambodje et la Cochinchine, en touchant presque au Tsiampa (1).

« Bornée à l'est par la mer, se trouve la province *Quang-Hia* ou *Kouang-nghia*, appelée aussi *Kouang-ngai*, riche en soie et en coton. On y remarque le port de *Qui-quik* ou *Ki-kik*, et la ville de *Banbong*. Ensuite vient la riche et belle province de *Quin-Nong* (2) ou *Quinhone*, et mieux *Kinhone*, avec la ville du même nom, peuplée de 10,000 âmes, située sur la baie Chinchen; c'est l'ancienne capitale de tout le royaume. La province de *Foy*, selon les Hollandais, est nommée *Phayn* par les missionnaires, et *Phuyen* par quelques voyageurs. Elle est très-fertile et comprend une ville du même nom à peu de distance de la mer, probablement *Quiphou*, indiquée comme une cité considérable par un voyageur moderne (3). Dans la province de *Niaron*, appelée aussi *Nha-ru*, *Nha-rou* ou *Binh-khang*, on trouve les ports de *Hone*, de *Xuan-daï* et de *Binh-khang*. La province de *Nha-trang* termine au sud la Cochinchine: on y voit *Nha-trang*, dont le port, très-sûr, est si bien fermé qu'il est à l'abri de tous les vents. Le *Raman*, que d'Anville met à la place de cette dernière province, n'est qu'une bourgade; et les deux districts de *Dingoë* et de *Dihheut* dépendent de la province de Hué. »

Suivant quelques voyageurs, la Cochinchine comprend parmi ses nouvelles provinces le Tsiampa et une partie de la côte du Cambodje; mais nous les décrirons plus tard.

« Il n'est guère de terre sur laquelle la mer gagne plus sensiblement que sur les côtes de la Cochinchine. En effet, le célèbre *Poivre* y trouva que, de 1744 à 1749, la mer avait gagné plus de 30 toises d'orient en occident. Les rochers, dans les provinces du midi, sont des masses de roc

(1) *Wusthof*, chez *Valentyn*, Description de Cambodia, p. 53.
(2) *Quenia*, chez le P. Rhodes. — (3) *La Bissachère*, I.

vif, sans couches horizontales; quelques uns, fendus perpendiculairement, sont des granites. Il se trouve au milieu de la rivière de *Hué-Hane*, à une lieue de la baie, une île de sable, du centre de laquelle s'élève un grand et magnifique rocher d'albâtre, percé à jour en plusieurs endroits. On l'a nommé *Montagne des Singes*. La côte présente plus communément des rivages de sable : en ces endroits le fond de la mer s'étend assez loin, et le mouillage est un fond sableux et vaseux mêlé de coquilles : en quelques endroits le rivage est couvert de cailloux ronds ou pierres roulées par les torrens qui descendent des montagnes. Vis-à-vis de ces rivages le mouillage ne vaut rien; il s'y trouve un fond de roches : dans les lieux où le pied des montagnes plonge dans la mer, on ne trouve pas de fond. C'est vis-à-vis des rivages de sable que l'on trouve sous les eaux des récifs de madrépores et de coraux semés de distance en distance.

« La nature a partagé ce pays en deux portions distinctes, la plaine et les montagnes. Ces dernières jouissent constamment d'un climat tempéré; mais les eaux, rendues malsaines par la chute de certaines feuilles et par des substances minérales, y font périr les étrangers. C'est là qu'habitent les tribus sauvages de *Moys* ou *Kemoys*, qui adorent le soleil et cherchent, par des opérations magiques, à défendre leurs belles rizières contre les éléphans. Les tigres et les singes y abondent. On exploite des mines de fer; on en connaît qui donnent de l'or très-pur, et l'on a récemment découvert de l'argent. Les forêts sont la principale richesse des montagnes; elles fournissent le bois de rose, de fer, d'ébène, de sapan, de santal, surtout le bois d'aigle et de calambac, dont le dernier se vend à la Chine au poids de l'or (1). C'est à *Binh-khang* que vient le mieux le bel arbre nommé

(1) *Charpentier-Cossigny* : Mémoire inédit, cité par M. *Blancard*, Commerce des Indes et de la Chine, p. 344 et suiv.

aloëxylum verum, espèce du genre *aquilaria*, d'où l'on tire cette concrétion résineuse et aromatique appelée *calambac*, ou, en cochinchinois, *kinam;* on fait du papier avec l'écorce de cet arbre (1). Le même végétal et l'*agalloche* donnent le bois d'aigle commun. On y recueille encore d'autres substances précieuses, telles que la gomme-laque, élaborée par des fourmis sur le *croton lacciferum*, et la gomme sang-dragon, tirée de plusieurs espèces d'arbres, et surtout de la *dracæna ferrea* (2); enfin l'arbre à suif (3), dont l'huile épaisse et blanche sert à faire des chandelles d'une belle apparence, mais qui répandent une odeur désagréable.

« La plaine éprouve, dans les mois de juin, de juillet et d'août, une chaleur insupportable, hormis dans les endroits rafraîchis par la brise de mer. En septembre, octobre et novembre, les pluies abondantes qui tombent seulement sur les montagnes enflent les innombrables rivières dont le pays est entrecoupé; dans un instant toute la plaine est inondée, les villages, les maisons mêmes forment autant d'îles; on navigue en bateaux par-dessus les campagnes et les haies; c'est la saison du commerce intérieur, des grandes foires et des fêtes populaires; mais les bestiaux sont quelquefois noyés, et chacun s'empare de ceux qu'il trouve; les enfans même vont en bateaux pêcher des souris qui, en grand nombre, s'accrochent aux branches des arbres. Ce spectacle se renouvelle ordinairement de quinzaine en quinzaine, et dure deux ou trois jours (4). Dans les mois de décembre, janvier et février, le vent du nord amène des pluies froides, seul indice de l'hiver. La plaine dont nous venons de retracer le climat produit une immense quantité de riz, dont on fait une double récolte, et qui ne

(1) *Loureiro* : Memorias da la academ. das sciencias da Lisboa, II, 205-213 (en portugais). *Valentyn*, et mes notes sur la traduction de *Barrow*. — (2) *Loureiro*, *ibid.*, I, p. 381. *Idem*, Flora Cochinchin.

(3) Sebifera glutinosa, *Lour.* — (4) *Borri* : Rel. de la Cochinchine, p. 6.

coûte pas un sou la livre; du maïs, du millet, plusieurs espèces de fèves et de citrouilles, tous les fruits de l'Inde et de la Chine, une grande quantité de cannes à sucr dont le suc, épuré et formé en gâteaux, est exporté en Chine (1), principalement dans la province de Yun-nan (2); des noix d'arec, des feuilles de bétel, du coton, de la soie de bonne qualité, du tabac et de l'indigo. Le laurier-myrrhe (3) donne une cannelle dont l'odeur de camphre et le goût sucré la font préférer par les Chinois à celle de Ceylan (4). Le thé de la Cochinchine serait excellent si la récolte en était mieux soignée. La plante nommé *dinaxang*, ou l'indigo vert, ferait à elle seule la fortune d'une colonie.

« Les Cochinchinois ont de petits chevaux, des mulets, des ânes, des chèvres et beaucoup de volaille. Ils tirent une bonne nourriture de plusieurs plantes salines, telles que la salicorne et la sabline; ils mangent aussi diverses espèce d'algues marines. Outre les poissons, leur aliment ordinaire, la mer leur fournit diverses espèces de mollusques, surtout les holothuries ou *bichos-do-mar*, que toutes les nations du sud-est de l'Asie mangent avidement. L'hirondelle-salangane ne construit nulle part en plus grand nombre que dans les îles de la Cochinchine ses nids, tant recherchés par les gourmands chinois.

« La Cochinchine, où tant de productions intéressantes appellent le commerce européen, est peuplée d'une des nations les plus actives et les plus spirituelles de l'Asie. Une taille petite et un teint olivâtre foncé donnent aux Cochinchinois peu de titres dans l'empire de la beauté. Les Cochinchinois de la basse classe sont d'une malpropreté dégoûtante. Couverts de haillons, ils se débarrassent de la vermine qui les ronge en la portant à la bouche. La chair

(1) *Barrow*, trad. franç., II, p. 284. — (2) *Charpentier-Cossigny*, l. c., p. 370. — (3) Laurus myrrha, *Loureiro*, Memorias, I, 385.
(4) *Blancard*, l. c., p. 374.

de l'alligator, les œufs prêts à éclore et le poisson pourri sont des mets savoureux pour leurs palais.

« Les grands, moins négligés dans leur toilette, sont, en récompense, égoïstes, avares et fripons, surtout envers les étrangers. Les mœurs relâchées permettent la polygamie ; mais les Cochinchinois en usent rarement. Les filles sont entièrement libres, et l'abus de leur liberté n'est pas un obstacle à leur mariage. Le mari a le droit de punir l'épouse qui lui a déplu, et souvent il abuse de son pouvoir pour frapper inhumainement cette malheureuse esclave, souvent sous le plus léger prétexte. Le peuple suit la religion de Bouddha ; mais on voit que ce culte s'éloigne de son foyer, car il est mêlé de pratiques absurdes : ainsi les classes inférieures adorent les bons et les mauvais génies comme en Chine, et brûlent des papiers dorés en leur honneur. Les mandarins étudient les livres de Confucius ; la religion catholique avait fait quelques progrès, et cette naissante Église eût mérité, même sous le rapport politique, un regard protecteur des puissances européennes. La langue vulgaire, quoiqu'un dialecte de la chinoise, n'est pas entendue des Chinois ; les caractères sont à peu près les mêmes, mais on n'en connaît qu'un nombre borné (1).

« Les personnes d'un rang supérieur sont vêtues de soie. Elles ont dans leurs manières toute la politesse chinoise. L'habit commun aux deux sexes consiste dans de larges robes avec de grandes manches, des tuniques et des caleçons de coton. Les hommes se couvrent la tête d'une sorte de turban, et ne se servent ni de souliers ni de pantoufles. Les maisons, construites en bambous, sont couvertes de roseaux et de paille de riz. On les place au milieu de bosquets d'orangers, de limoniers, de bananiers, de cocotiers. Les Cochinchinois fabriquent avec le riz une liqueur spi-

(1) *Adelung*, Mithridates, I, p. 90.

ritueuse pour leur usage. Ils travaillent le fer avec assez d'adresse; leur poterie de terre est jolie. Ils ont fait quelques progrès dans la musique. Lord *Macartney*, pendant son séjour à Tourane, assista à une espèce d'opéra historique, dans lequel il y avait du récitatif, des airs et des chœurs. Leurs navires ont des formes très-élégantes; les plus grands sont du port d'environ 60 tonneaux. La forme de leurs voiles est admirable pour prendre le vent au plus près. Cette forme est celle d'un éventail, qui s'ouvre et se ferme à volonté. Les rameurs s'avancent au son d'un chant animé, et font aller les rames en cadence. Les cérémonies et fêtes rappellent l'origine chinoise de la nation. Le monarque est enterré sans bruit, afin de ne pas en avertir les génies ennemis de l'empire, qui pourraient saisir ce moment pour causer de nouveaux désastres (1).

« Nous avons déjà dit que la Cochinchine formait anciennement un seul État avec le Tonquin. Un gouverneur révolté y établit une souveraineté indépendante. Ses successeurs subjuguèrent le *Tsiampa* et le *Cambodje*. Mais, amollis par les jouissances du despotisme, les princes de la dynastie de N'guyen laissèrent des favoris et des ministres opprimer le peuple; bientôt, devenus eux-mêmes les jouets de ces esclaves courtisans, ils ne tinrent le sceptre que d'une main incertaine; les Tonquinois se mêlèrent des troubles qui agitaient la Cochinchine; indignés d'un joug étranger, les trois frères *Tay-Son* employèrent leur crédit à lever une armée : de libérateurs devenus usurpateurs, ils s'emparèrent du royaume en 1774. La famille des *Tay-Son* continua à régner sans rencontrer de grands obstacles; mais le pays, ravagé par tant de guerres, éprouva en 1781 une famine telle, que les annales rapportent que de la chair humaine fut exposée en vente à Hué-fou.

(1) *Kœffler* : Historica Cochinchinæ Descriptio, p. 72-76.

« Le roi légitime crut le moment favorable pour reconquérir son royaume, et ayant engagé dans son parti quelques bâtimens portugais mouillés à Saï-gong, il profita d'une mousson favorable pour aller surprendre la flotte ennemie dans le port de Quinhone; mais battu et mis en fuite, ce prince, appelé Gya-long, n'eut que le temps de se réfugier avec sa famille et l'évêque d'Adran auprès du roi de Siam, qui était alors en guerre, et qu'il aida de ses services. Cependant, son caractère entreprenant ayant attiré la jalousie des courtisans, il sut bientôt que sa tête était menacée, et n'eut que le temps de se frayer un chemin avec 1000 hommes dévoués de Bangkok à son île de Phukok, dans le golfe de Siam, où des fortifications improvisées le mirent à l'abri d'un coup de main.

« Ce fut alors que l'évêque d'Adran, désespérant du succès avec un si petit nombre de partisans, alla demander des secours à la France; il y conduisit même l'héritier de la couronne, qu'il avait converti en secret sans avoir osé le baptiser. Il y arriva vers 1787. La France saisit cette occasion d'établir son influence et son commerce dans un des pays les plus riches de l'Inde; elle s'engagea à fournir à son nouvel allié 20 vaisseaux de guerre, 7 régimens et un million de piastres, dont moitié en numéraire et moitié en munitions de guerre. Elle devait recevoir en échange le territoire arrosé par le Han, la baie de Tourane, les îles de Kiam et de Faï-fo au midi, et celle de Haï-win au nord. La flotte expéditionnaire arrivée à Pondichéry y fut retenue, sous de faux prétextes, par le gouverneur anglais. Pendant ces délais, la révolution française éclata, et de cette grande expédition une vingtaine d'officiers français, ainsi que quelques Anglais et Danois, arrivèrent avec l'évêque d'Adran à leur destination. »

Durant l'absence de l'évêque et de l'héritier présomptif, Gya-long avait obtenu un grand succès. Profitant de la

division qui s'était mise entre les frères Tay-Son, relativement au Tonquin dont ils se disputaient les débris, il partit de son île et débarqua dans la fidèle province de Tsiampa, d'où il fut porté presque en triomphe à Saï-gong, où il reçut son fils et les Français qui l'accompagnaient.

Les officiers français, hommes d'instruction et de courage, reconnurent dans le monarque cochinchinois un homme capable de seconder leurs vues. Il fut résolu entre eux que tandis que les ingénieurs dirigeraient les travaux des fortifications de Saï-gong, les autres officiers s'attacheraient à former des instructeurs pour les troupes et à établir des fabriques d'armes. En peu de temps Gya-Long put commencer à reprendre les hostilités.

Un des premiers incidens favorables à sa cause fut la mort de Quang-Toung, le troisième des Tay-Son, qui laissa la couronne à son fils. En 1792, il brûla la flotte de Nhac, mouillée dans le havre de Quinhone; et quatre ans après Quinhone elle-même, défendue par 50,000 hommes, tomba au pouvoir de Gya-Long, qui, cinq ans plus tard, conquit Hué, et soumit enfin ses anciens États en 1802 par la conquête du royaume de Tonquin.

A peine l'empereur eut-il rétabli la paix, qu'il s'occupa d'organiser ses États. L'armée était déjà sur un bon pied, et MM. Dayot, Chaigneau et Vannier furent faits mandarins de première classe en récompense de leurs services. Hué-fou, fortifiée par les ingénieurs français, devint la capitale de l'empire. Des canaux furent ouverts, des routes percées, et la culture des cannes à sucre, négligée jusqu'alors, prit du développement et attira des marchands chinois et européens.

L'évêque d'Adran aurait désiré vivement rétablir les relations interrompues avec la France; mais nos guerres continentales réclamaient alors toutes nos forces; et ce ne fut que sous Louis XVIII qu'un capitaine marchand fut

chargé d'une lettre et de quelques *chétifs* présens pour l'empereur d'An-nam. En 1817, la frégate *la Cybèle*, commandée par M. Achille de Kergariou, mouilla dans la baie de Tourane; mais cette mission, qui avait pour but d'obtenir de Gya-Long une nouvelle cession de Tourane et d'une partie du littoral, fut sans succès, et ce roi se montra d'autant moins disposé à une nouvelle alliance que l'évêque d'Adran était mort quelques jours auparavant.

Peu de temps après, Gya-Long lui-même mourut, après avoir fait reconnaître pour héritier de sa couronne son fils naturel Mignes-Man. Ce nouveau monarque, âgé de trente ans environ, s'était livré à l'étude des lettres, et son goût particulier pour l'érudition et la langue des Chinois, ainsi que son caractère pacifique, le portèrent à faire prédominer à sa cour l'influence chinoise et à repousser tout ce qui venait d'Europe.

Cette tendance à se mettre dans une sorte de dépendance de la Chine se manifesta d'abord en 1821. Mignes-Man se rendit en personne à Tonquin pour la cérémonie de l'investiture qui le mettait au rang de simple vice-roi de l'empereur de la Chine. Les formalités même du cérémonial furent une série d'humiliations pour le pays qu'il représentait.

Bientôt ce système nouveau porta ses fruits; la froideur qu'il avait montrée d'abord aux mandarins français se changea bientôt en défiance, puis en mauvais procédés, et enfin les chrétiens, protégés jusqu'alors et dotés de plusieurs établissemens, se trouvèrent en butte à des avanies continuelles.

Les Anglais ne furent pas plus heureux, car à la fin de cette même année 1821, M. Crawfurd, chef d'une ambassade envoyée par le gouverneur général du Bengale, éprouva tant de lenteur et de formalités, qu'après plusieurs semaines de démarches inutiles, il fut forcé de se rembarquer avec

sa suite sans avoir pu faire ses présens, ni même pénétrer jusqu'au roi.

Les tracasseries qu'éprouvèrent MM. Chaigneau et Vannier obligèrent ces deux officiers à se démettre de leurs fonctions. Ils s'embarquèrent en 1823 pour retourner en France, et toutes les démarches tentées depuis pour renouer les négociations n'ont abouti qu'à prouver aux Européens que l'empereur d'An-nam veut interdire ses États aux étrangers.

« La forme du gouvernement a toujours été despotique. Le souverain s'appelle *roi des cieux*. Son armée est de 100 à 150,000 hommes, dont 30,000 armés de mousquets et de fusils, et exercés à l'européenne. Les soldats cochinchinois portent des sabres et des piques d'une énorme longueur. On n'emploie plus les éléphans à la guerre.

« Le pays de *Tsiampa*, dont le vrai nom est *Binh-tuam* (1), est en grande partie peuplé de tigres et d'éléphans. L'air y est très-mauvais pendant cinq à six mois de l'année; les chaleurs y sont très-grandes, les eaux pernicieuses, et les vivres, excepté le poisson, assez rares. Le terrain est sablonneux et ingrat; il produit cependant du coton, de l'indigo et de la mauvaise soie (2). Les habitans de cette contrée sont appelés *Loyes*, et paraissent former une race avec les *Laos*. Ils sont grands, nerveux, bien faits; leur teint tire sur le rouge, ils ont le nez un peu aplati et de longs cheveux noirs. »

Ce pays ne renferme que des villages, dont les plus considérables sont *Padaran* et *Phauri*.

Le *Camboje* ou *Cambodje*, appelé aussi *Youdra-Skan* par les habitans, et *Kao-Mien* par les Tonquinois, est un

(1) *Rosily, carte du dépôt de la marine*, et l'article *Aynan*, dans le Dictionnaire de géographie maritime, par M. de Grandpré.

(2) *La Bissachère*, I, p. 16. *Barrow* (Voyage à la Cochinchine, II, p. 224), écrit *Fen-Tan*.

pays qui n'a pas moins de 160 lieues du nord au sud, et de 100 de l'est à l'ouest. Il était fort peu connu avant que l'un de nos savans (1) en eût donné une description tirée des écrivains chinois. Les villes sont entourées de palissades; leur forme est exactement carrée, et à chaque angle s'élève une tour en pierre. Dans chaque village on voit un temple ou une tour, et, quelque peu peuplé que soit le village, il y a des gens commis pour la garde de cette tour. On voit de distance en distance, sur les grands chemins, des stations pour les voyageurs.

L'ancienne capitale du pays porte aussi le nom de *Cambodje;* mais les habitans lui donnent en outre celui de *Levek* ou *Laweik*, ainsi que celui de *Loech;* elle est bâtie au milieu d'une grande île formée par le Maï-kang et traversée par plusieurs canaux. Le magnifique palais qu'habitaient les rois de Cambodje commence à tomber en ruines; toutes les maisons de la ville sont construites en bois. A 45 lieues au sud-est de cette cité déchue s'élève celle de *Saï-gong*, qui a le titre et le rang de capitale. Elle se compose de deux villes distinctes. Près de la nouvelle, une immense citadelle, qui rivalise avec celle de Hué, a été construite en 1821 sous la direction de plusieurs ingénieurs français. Le milieu de la ville est occupé par un vaste palais impérial. L'arsenal maritime est digne de rivaliser avec les plus beaux établissemens de ce genre en Europe. En 1819, on comptait sur les chantiers deux frégates construites à l'européenne, et 190 galères portant chacune 4, 6 et 16 pièces de canon en cuivre. Saïgong, que l'on peut considérer comme la première place de commerce de l'empire d'An-nam, paraît renfermer au moins 100,000 habitans. Elle possède une église chrétienne

(1) M. *Abel Rémusat* : Voyez ses Nouveaux Mélanges asiatiques, t. I. Paris, 1829.

desservie par deux missionnaires italiens. Sa situation sur un bras du Donaï ou Dong-naï est aussi pittoresque qu'avantageuse pour le commerce.

« Pour arriver de la mer jusqu'à Saï-gong on remonte pendant 40 milles la rivière, large de près d'une demi-lieue et tellement profonde que les vaisseaux y naviguent en rasant ses bords verdoyans, et que leurs agrès s'embarrassent dans les branches des magnifiques arbres dont elle est ombragée (1). Le cap Saint-Jacques forme une rade médiocrement bonne devant l'embouchure de cette rivière. »

Panomping ou *Pénomping*, sur la droite du Maï-kang, à 6 lieues au sud-est de Cambodje, passe pour la seconde capitale du royaume.

« *Poulo-Condor* ou l'*île Condor*, c'est-à-dire île aux Calebasses, est située au sud de la Cochinchine, à 16 lieues de l'embouchure du fleuve de Cambodje. C'est, à proprement parler, un groupe d'îles, parmi lesquelles il y a un havre capable de contenir huit vaisseaux, et un mouillage assez bon et très-spacieux. Les navires qui vont en Chine y achètent des vivres, surtout des buffles qui pèsent quelquefois jusqu'à sept quintaux, et des cochons de race chinoise; il y vient aussi du riz et plusieurs fruits, surtout des bananes, des patates douces, des fèves et des calebasses. »

Cette île est couverte de hautes montagnes, et cependant elle manque de sources; son sol aride est infesté d'insectes venimeux; aussi est-elle principalement habitée par des réfugiés du Cambodje et de la Cochinchine, qui y vivent misérablement. Les Anglais ont essayé d'y former un établissement, mais ils n'ont pu y parvenir, tant les habitans sont peu traitables.

« Nous avons bien peu de relations authentiques, et aucune d'une date moderne, sur le *royaume de Cambodje*.

(1) *Barrow*, t. II, p. 186.

Les Portugais l'appellent *Camboja*, qu'ils prononcent *Cambokha*, tandis qu'une lettre d'un des souverains porte, dans la traduction hollandaise, l'orthographe *Camboetsja*, prononcez *Camboûtja* (1). C'est aussi l'orthographe des auteurs malais (2).

« Ce pays paraît composé de trois régions physiques : la vallée que le fleuve *May-kong* inonde, et qui renferme de grandes îles (3) ; les déserts, qui commencent probablement où finissent les inondations, et qui ont beaucoup d'étendue à l'est; enfin les côtes généralement basses, sablonneuses et couvertes de taillis, et baignées d'une mer peu profonde (4).

« Ce fleuve, appelé aussi *May-kang*, ou encore *Menam-kong* et *Kion-lon-kiang*, le même que les Européens ont nommé *Cambodje*, se jette dans la mer par trois embouchures : celle de Saï-gong, dont nous venons de parler, et qui, d'après les missionnaires, paraît porter spécialement le nom de *Cambodje* (5) ; celle qu'on a nommée *rivière Japonaise*, parce qu'elle était fréquentée par les jonques du Japon, et celle que les Hollandais ont nommée *Onbequame*, c'est-à-dire l'incommode. Le second de ces bras s'appelle aussi le *Bassak*, et le troisième le *Matsiam* (6). La marée y monte très-loin; elles reçoivent aussi, dit-on, les eaux d'un grand lac ou mer extérieure. Les crues ont lieu dès le mois de juin. Le lit des deux branches occidentales est si rempli d'îles basses et de bancs de sable, que la navigation en est obstruée pour les gros vaisseaux.

« La production principale du pays est connue sous le nom de *gomme de Cambodje;* elle donne une fort belle

(1) *Valentyn :* Description de Cambodja, p. 48. — (2) *Ibid.*, p. 36.

(3) *Hagenaar*, dans les Voyages de la Compagnie hollandaise, V, p. 360. — (4) *Chapmann :* Annales des Voyages, VII, p. 15.

(5) *Valentyn*, *ibid.*, 37-38. — (6) Relation des Vicaires apostoliques, I, ch. 1, p. 8.

couleur jaune. On y trouve en abondance de l'ivoire et des bois précieux, tels que le bois de rose, de santal, d'aigle, de calambac. Le teck, le bois de fer, le *callophyllum*, qui s'élance aussi droit qu'un pin de Norvége, fourniraient à de grandes constructions navales. On exporte un peu d'étain et de l'or. Les terres y produisent du riz et tout ce qui est nécessaire à la nourriture. Il s'y est établi beaucoup de Japonais, de Chinois et de Malais. On peut à peine distinguer ces derniers des naturels, dont le teint est d'un jaune sombre, et qui ont de longs cheveux noirs.

« L'archipel de *Paracels* est un labyrinthe d'îlots, de rochers et de hauts-fonds qui, selon les cartes les plus accréditées, s'étend à 50 lieues au sud-est de l'île d'Haï-nan, devant les côtes de la Cochinchine. Mais des navigateurs français ont navigué aux environs sans rencontrer ni rochers ni hauts-fonds; d'où l'on conclut que cet archipel est moins étendu en réalité qu'il ne paraît sur les cartes (1). »

Il se compose de plusieurs groupes, dont les principaux sont ceux d'*Amphitrits*, de *Discovery* et de *Voadore*. Quelques unes de ces îles sont couvertes de bois. Les Cochinchinois s'y rendent tous les ans pour la pêche.

(1) *Rosily, carte du dépôt de la marine*, et l'article *Aynan*, dans le Dictionnaire de géographie maritime, par M. de Grandpré.

TABLEAU STATISTIQUE *des principaux États de l'Indo-Chine ou Inde orientale.*

EMPIRE BIRMAN.

SUPERFICIE EN LIEUES.	POPULATION absolue.	POPULATION par LIEUE CARRÉE.	REVENUS EN FRANCS.	ARMÉE.
30,000.	4,000,000.	133.	45,000,000?	50,000.

Divisions administratives.

PROVINCES.	CAPITALES.
Birman ou Mrammaphalong	Ava.
Pégou ou Talong	Pégou.
Martaban	Martaban.

INDO-CHINE ou INDE ORIENTALE ANGLAISE.

9,500.	300,000.	31.	?	?

Divisions administratives.

PROVINCES.	CAPITALES.
Royaume d'Assan	Djorhat.
Djintiah	Djintiahpour.
Katchar	Kospour.
Garraus	Karribary.
Royaume d'Arakan	Arakan.
Martaban	Amherstown.
Tanasserim ou Mergui	Mergui.
Tavay	Tavay.
Ye	Ye.
Malacca	Malacca.

ROYAUME DE SIAM.

20,000.	3,000,000.	150.	40,000,000?	40,000.

Divisions administratives.

PROVINCES.		CAPITALES.
Royaume de Siam		Bangkok.
Cambodje siamois		Baysaye.
Laos siamois. (2 États tributaires)	Zimé	Zimé.
	Landjan	Langione.
Presqu'île de Malacca. (6 États tributaires).	Bondelon	Bondelon.
	Kalantan	Kalantan.
	Ligor	Ligor.
	Patani	Patani.
	Quéda	Quéda.
	Tringanou	Tringanou.

EMPIRE D'AN-NAM.

39,500.	13,000,000.	354.	90,000,000.	100,000.

Divisions administratives.

ROYAUMES.	PROVINCES.
TONQUIN ou An-nam septentrional.	Kinh-bac. — Son-nam. — Haï-dong. Son-taï. — Yen-kouang. — Lang-bac. Thaï-ouïen. — Tuyen-kouang. — Hung-hoa. — Than-hoa. — He-an.
COCHINCHINE ou An-nam méridional.	Hué. — Cham. — Nha-rou. — Nhat-trang. — Phuyen. — Kouang-nghia. Kihnone. — Kouang-bing.
KAMBODJE ou Cambodje.	Pé-kheng. — Nan-kheng. — Kankao ou Pontiamo.
Pays tributaires.....	Tsiampa. — Laos. — Royaume de Bao, etc.

TABLEAU *des principales positions géographiques de l'Indo-Chine.*

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.			LONGIT. E. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap Negraïs (Birmans).	16	2	»	91	52	45	Horsburgh, 11.
Merguy.....	12	12	»	93	58	»	Forest.
Malacca (la batterie)..	2	12	»	99	54	36	Mém. de Batavia.
Cap Romania.....	1	30	»	101	45	»	Conn. des Temps.
Tronganou.....	5	25	»	»	»	»	Blancard.
Siam (la capitale)....	14	20	40	98	30	»	*Idem.*
Condor (île de).....	8	40	»	104	11	37	Conn. des Temps.
Saï-gong.....	10	38	»	104	24	»	Blancard.
Faifo *ou* baie de Tourane....	15	57	»	105	55	»	*Idem.*
Huéfo *ou* Kehoé.....	16	29	»	105	»	»	*Idem.*
Ava.....	21	51	»	93	37	45	Hamilton.
Oummérapour.....	21	55	»	93	46	45	Auteurs.
Pégou.....	17	40	»	93	51	45	Hamilton.
Singhapour.....	1	29	»	101	57	»	Annales maritimes.
Cambodje.....	12	50	»	101	25	»	Auteurs.
Quiquik.....	15	25	»	106	10	»	*Idem.*
Nha-trang.....	12	»	»	107	»	»	*Idem.*
Xuandaï.....	13	22	»	106	54	»	*Idem.*
Padaran (cap).....	11	23	»	106	42	»	*Idem.*
Phanri.....	11	10	»	106	13	»	*Idem.*
Saï-gong.....	10	50	»	104	22	45	*Idem.*
Paracels (îles) entre...	15	46	»	108	50	»	*Idem.*
	17	8	»	110	24	»	*Idem.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE NEUVIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE CENT TRENTE-QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Sibérie ou Russie d'Asie septentrionale. — Tableau physique général..... 1

Limites. — Étendue..... 3
Montagnes. — Constitution géognostique..... 4
Description physique du Kamtchatka..... 22
Volcans..... 23
Précis historique sur l'origine et les progrès de la richesse minérale..... 25
Ossemens de grands animaux fossiles..... 49
Steppes..... 53
Fleuves..... 56
Lac Baïkal..... 60
Lacs dispersés dans les steppes..... 64
Lacs salés..... 65
Eaux minérales..... 66
Climat..... 67
Règne végétal..... 71
Règne animal..... 79

LIVRE CENT TRENTE-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Nations, provinces, districts et villes de la Sibérie..... 94

Colons d'Europe..... *Ib.*
Peuplades tatares. — Biriouses. — Katchinzi. — Beltyres..... 96
Téléoutes. — Abintzi..... 97
Barabintzi. — Tatares d'Obi..... 98
Sagaïtzi. — Tatares Sayansk. — Tatares Tchari. — Touralinzi... 99
Kisilzi. — Bouriaites..... 100
Toungouses..... 101
Iakoutes..... 106

Pages.
Vogouls..... 107
Ostiaks..... 110
Samoyèdes..... 113
Ostiaks de Narym, du Ket, du Tïm, du Ieniseï, etc. — Ioukaghirs..... 116
Koriaks. — Tchouktchis..... 117
Kamtchadales..... 118
District de Verkhotourié..... 120
District d'Irbite. — Iekaterinebourg..... 121
Gouvernement de Tobolsk..... 122
Arrondissement de Bérézof..... 124
Idem de Tourinsk..... 126
Idem de Tioumen..... 127
Arrondissemens d'Ialoutorovsk et de Tara..... 128
Arrondissement de Kourgan..... 129
Province d'Omsk..... 130
Arrondissement de Semipolatinsk..... 132
Gouvernement de Tomsk. — Arrondissement de Tomsk et de Kaïnsk..... 133
Arrondissemens de Barnaoul et de Kolyvan..... 134
Idem de Koutznetzk, d'Ieniseïsk et d'Atchinsk..... 135
Arrondissement de Krasnoïarsk..... 136
Monumens antiques..... 138
Arrondissemens de Kansk et d'Ieniseïsk..... 140
Gouvernement d'Irkoutsk..... 141
Arrondissemens de Nijné-Oudinsk et de Kirensk..... 144
Idem de Verkhné-Oudinsk..... 145
Idem de Nertchinsk..... 149
Province d'Iakoutsk..... 151
Arrondissemens d'Olekminsk et de Verkhné-Viliouïsk..... 152
Iles qui bordent la Sibérie..... 153
Province d'Okhotsk..... 155
Pays des Tchouktchi..... 156
Kamtchatka..... 157
Villes. — Poste aux chiens..... 159
Iles Bering et de Cuivre..... 162
Iles Kouriles..... 163
Commerce de la Sibérie..... 165
Tableau synoptique des provinces et des nations de la Sibérie..... 168
Tableau des distances de quelques villes de Sibérie..... 170
Tableau des positions géographiques de la Sibérie..... 171
Tableau des produits de l'agriculture dans quelques parties de la Sibérie..... 173
Tableau chronologique des découvertes faites en Sibérie..... *Ib.*

Pages.

Tableau des points culminans de la partie méridionale des monts Ourals..... 176

LIVRE CENT TRENTE-SIXIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'Empire chinois. — Première section. — La Petite-Boukharie ou Turkestan chinois, appelé aussi *Thian-chan-nan-lou*, et la Kalmoukie ou Dzoungarie, nommée *Thian-chan-pe-lou*..... 177

De cette partie de l'Asie chez les anciens..... 178
De la *Tatarie*..... 179
Turkestan chinois..... 181
Rivières. — Richesses métalliques..... 182
Climat..... 183
Règne animal..... 184
Habitans. — Capitale..... 186
Principauté de Kachghar..... 187
Idem d'Yarkiang..... 189
Idem de Khotan..... 190
Idem de Koutché..... 192
Province de Kharachar..... 193
Mœurs des habitans..... 197
Dzoungarie..... 199
Division d'Ili. — Rivières. — Montagnes..... 202
Ville d'Ili ou Gouldjà..... 203
Division de Kour-khara-ousson. — Division de Tarbagataï..... 206

LIVRE CENT TRENTE-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'Empire chinois. — Deuxième section. — La Mongolie avec le pays des Khalkha et celui des Mongols du Khoukhou-noor..... 210

Pays des Khalkha. — Végétation..... 211
Climat. — Montagnes..... 212
Désert de Kobi ou Gobi..... 213
Villes de la Mongolie..... 214
Charra-Mongolie..... 218
Tribus..... 219
Eleuthes ou Kalmouks..... 222
Langue des Eleuthes..... 224
Industrie. — Religion. — Mœurs..... 227

Pages.
Intronisation d'un hhoutoukhtou..... 234
Khans ou princes mongols..... 236

LIVRE CENT TRENTE-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Empire chinois. — Troisième section. — Description de la Mandchourie..... 239

Le fleuve Amour ou Sakhalien..... 240
Lacs..... 241
Montagnes. — Sol. — Pâturages..... 242
Département de Ching-King..... 243
Archipel Liao-Toung ou de Jean Potocki..... 245
Ville de Moukden. — Département de Ghirin..... 246
Département de Sakhalien-oula..... 247
Mandchoux. — Tribus. — Langage, etc..... 250

LIVRE CENT TRENTE-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Quatrième section. — Royaumes de Corée et de Lieou-Kieou..... 254

Climat. — Montagnes. — Noms de la Corée..... 255
Provinces et villes..... 256
Mœurs des Coréens..... 258
Royaume de Lieou-Kieou..... 264

LIVRE CENT QUARANTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Cinquième section. — Le Tibet et le Boutan..... 273

Limites et superficie du Tibet. — Montagnes..... 274
Fleuves..... 277
Lacs..... 279
Climat..... 282
Végétation..... 283
Description physique du Boutan..... 284
Province du Tibet. — Ngari ou Ludak..... 287
Province de Zzang..... 289
Province d'Oueï ou d'Ouï..... 291
Description de H'lassa ou Lhassa..... 292
Province de Kam..... 294
Faits à l'appui de l'existence de la licorne dans les montagnes du Tibet..... 295
Mœurs des Tibetains..... 296

Pages.
Population. — Tribus du Tibet..... 310
Description des principautés et des villes du Boutan 311
Exposé du bouddhisme et vie de Chakia-mouni son fondateur.... 313

LIVRE CENT QUARANTE-UNIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Sixième section. — Chine proprement dite. — Description générale..... 335

Dimensions de l'Empire chinois ..... *Ib.*
Superficie de cet Empire et de la Chine proprement dite..... 336
Montagnes..... 337
Fleuves..... 340
Lacs..... 342
Canaux..... 343
Climat 344
Richesse végétale et agricole..... 346
Animaux 353

LIVRE CENT QUARANTE-DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Septième section. — Chine proprement dite. — Topographie des provinces et villes..... 356

Nombre de villes, de temples, de ponts, d'édifices. — Description de la province de Pe-tchi-li ou Tchy-li..... *Ib.*
Péking 357
Autres villes..... 366
Province d'An-hoeï..... 371
Ile Formose..... 374
Iles des Pêcheurs. — Province de Kouang-toung. — Description de Canton..... 378
Macao..... 382
Iles des Larrons. — Ile d'Haï-nan..... 384
Province de Kiang-si. 386
Provinces de Hou-nan et de Hou-pe..... 388
Province de Ho-nan..... 389
Province de Chan-si..... 390
Province de Chen-si..... 391
Province de Szu-tchouan ou Sse-tchouan..... 393
Province de Koueï-tcheou..... 394
Province de Kouang-si 395
Province d'Yun-nan..... 396

Pages.

LIVRE CENT QUARANTE-TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Tableau politique de la Chine..... 398

Caractères physiques des Chinois..... *Ib.*
Gouvernement..... 399
Procédure. — Supplices..... 401
Langue chinoise..... 403
Sciences chez les Chinois..... 407
Monumens. — Grande muraille..... 410
Mœurs des Chinois..... 411
Mariages..... 416
Sépultures. — Religions..... 417
Ministères. — Administration..... 421
Commerce..... 422
Force armée. — Revenus. — Population..... 424
Tableau de la division et de l'étendue de la Chine propre, etc..... 429
Tableaux de la population et des revenus, etc..... 435
Dénombremens modernes de la Chine..... 436
Tableau des impôts prélevés en argent, etc..... 437
Tableau des taxes payées en grains et en riz..... 440
Tableau de la quantité de grains et de riz que l'on conserve dans les magasins de chaque province..... *Ib.*
Tableau de la population de quelques unes des principales villes. 441
Tableau des troupes réparties dans l'Empire..... *Ib.*
Tableau des dépenses annuelles de la Chine..... 442
Tableau des positions géographiques des principaux lieux, etc... 444
Tableau synoptique des nations du nord, du centre et de l'est de l'Asie, vulgairement confondues sous le nom de *Tatares*..... 446

LIVRE CENT QUARANTE-QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire du Japon avec les îles d'Yeso, et les Kouriles méridionales. — Recherches critiques sur l'Yeso..... 450

Ile de Saghalien ou Sakhalian..... *Ib.*
Ile de Matsmaï ou terre d'Yeso..... 453
Kouriles méridionales..... 461
Nipon ou Niphon..... 462
Ile de Kiou-siou..... 463
Ile Sikokf ou Siko-ko..... 464
Climat du Japon..... 465
Végétation..... 466
Animaux..... 468

Pages.
Métaux 469
Description d'Yedo et des autres villes de Niphon 470
Villes des îles Sikokf et Kiou-siou 476
Iles Firando, Amakousa, Tsou-sima, etc 477
Caractères physiques des Japonais 478
Notions historiques sur les Japonais 479
Lois et civilisation des Japonais 481
Armée. — Marine. — Religion 482
Langue japonaise. — Sciences 486
Éducation. — Mœurs 487
Tableau des positions géographiques sur les côtes des îles de Sakhalian, d'Yeso, de Niphon, etc 491
Tableau des divisions administratives de l'Empire du Japon 492

LIVRE CENT QUARANTE-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description générale physique de l'Inde ou de l'Hindoustan 495

L'Inde chez les anciens ..... *Ib.*
Régions de l'Inde 496
Limites. — Superficie 497
Montagnes 499
Fleuves 507
Climat 513
Maladies 516
Végétation 517
Minéraux 524
Animaux 526

LIVRE CENT QUARANTE-SIXIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description topographique spéciale de l'Afghanistan oriental, comprenant le Kachemir, le Lahor, le Moultan et le Sindhy 537

Nation des Seïkhs ..... *Ib.*
Vallée de Kachemir 540
Ville de Kachemir 543
Autres villes. — Pendjab ou pays des cinq rivières. — Lahor 545
Autres villes 548
Afghanistan oriental proprement dit. — Villes 549
Le Moultan 550
Ville de Moultan 551
Autres villes 552

Pages.
Population, revenus, armée..... 553
Description du Sindhy. — Haïder-abad, capitale..... 554
Villes remarquables..... 555
Population, habillement et caractère des Sindhiens..... 557

LIVRE CENT QUARANTE-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Hindoustan. — Provinces de Kotch, de Goudjerate, de Malvah, de Delhi, de Bahar, du Bengale, du Neypal, etc..... 559

Le Kotch et le Goudjerate..... *Ib.*
Royaume de Baroda..... 560
Pays des Bhattis. — État de Djeypour..... 563
État de Beykanir..... 564
Idem de Djoudpour et d'Odeypour..... 565
Province de Malvah..... 566
Idem d'Agra..... 569
Idem de Delhi..... 572
Royaume d'Aoudh..... 575
Pays des Rohillas..... 577
Province d'Allah-abad..... 578
Idem de Benarès..... 581
Idem du Bengale..... 585
Calcutta..... 586
Chandernagor. — Dakka. — Malda..... 590
District de Gorwal..... 591
Royaume de Neypal..... 592
Territoire des vingt-quatre radjahs. — Chilli. — Pays des Kirats. — Katmandou..... 593
Mokvanpour. — Khatang. — Tchayenpour. — Population du Neypal. 594
Principauté de Sikkim..... 595

LIVRE CENT QUARANTE-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Inde ou Hindoustan. — Description spéciale du Dékhan, ou de la presqu'île en-deçà du Gange..... 596

Nations du Dékhan..... *Ib.*
Provinces..... 598
Mahrattes..... 599
Villes..... 601
État du Nizam ou Nidzam..... 605
Bohémiens ou Tzengaris..... 606

Pages.
Industrie, commerce..... 753
Religion, lois, superstition..... Ib.
Gouvernement, armée..... 755
Précis historique sur Siam..... 756
Malacca (péninsule de)..... 758
Animaux, végétaux, minéraux..... Ib.
Précis historique..... 760
États indépendans de cette presqu'île..... 761

LIVRE CENT CINQUANTE-TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. — Première section. — Description du royaume de Tonquin avec le Laos..... 762

Empire d'An-nam..... Ib.
Pays de Lac-tho ou Lac-tchou..... Ib.
Description du royaume de Laos; productions..... 763
Villes..... 764
Caractères physiques des habitans. Religion, population du Laos.. Ib.
Description du Tonquin..... 765
Productions; animaux, végétaux, minéraux..... 767
Ketcho. — Villes..... 768
Population et précis historique..... 769
Caractères physiques, mœurs, langue..... 770
Industrie, commerce des Tonquinois..... 772

LIVRE CENT CINQUANTE-QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. — Deuxième section. — Description des royaumes de Cochinchine, de Cambodje, etc..... 773

Description de la Cochinchine..... Ib.
Hué, résidence royale..... Ib.
Provinces et villes..... 774
Géographie physique, production, climat..... 775
Caractères physiques, mœurs, religion..... 778
Précis historique..... 780
Gouvernement de la Cochinchine..... 784
Pays de Tsiampa..... Ib.
Description du Cambodje..... Ib.
Saï-gong. — Villes..... 785
Poulo-Condor, île..... 786

Pages.
Commerce, industrie 690
Notions historiques sur les Hindous 695
Puissance, richesse, revenus de la Compagnie anglaise 701
Germes de décadence de cette puissance 703

LIVRE CENT CINQUANTE-UNIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description de l'Empire birman. — Possessions anglaises 708

Différens noms donnés à cette partie de l'Inde ..... *Ib.*
Vallées. — Cours de l'Iraouaddy 709
Le Zittang, le Salouen, le Mé-nam, montagnes ..... *Ib.*
Climat 711
Végétation 712
Animaux 714
Peuples. — Langues 715
Religions 716
Gouvernement. — Exposé historique relatif à l'Empire birman 717
Description du pays 721
Villes 723
Mœurs et civilisation des Birmans 728
Description des possessions anglaises. — Assam 733
Autres provinces 734
Malacca — Archipel Merghi 738

LIVRE CENT CINQUANTE-DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description du royaume de Siam 740

Montagnes. — Le Meïnam ..... *Ib.*
Climat 741
Végétaux 742
Animaux 743
Minéraux 745
Villes : Bangkok 746
Autres villes du royaume de Siam ..... *Ib.*
Zimé ou Yangoma, royaume 748
Possessions insulaires des Siamois ..... *Ib.*
Le Quédah ou Kedah ..... *Ib.*
Caractères physiques des Siamois 749
Langues 750
Mœurs 751

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

TOME VIII.

Page 41,	*ligne* 15,	Druses,	*lisez* Druzes.
56,	6,	Hindous,	Hindou.
108,	16,	Bassora,	Bassorah.
537,	8,	on,	ou.
560,	5,	faite,	fait.

TOME IX.

Nous devons rectifier ce qui est dit page 44, en faisant observer que la condition des ouvriers des mines et des usines a subi de notables améliorations, ainsi que nous en sommes informé par des renseignemens qui ne nous sont parvenus que lorsque ce travail était terminé.

Ainsi il est constant aujourd'hui que les ouvriers employés dans les mines et les usines du gouvernement forment une classe à part, et sont recrutés comme pour le service militaire. Quant à ceux qui sont attachés aux établissemens des particuliers, ils composent aussi une classe distincte et libre, dont les individus se succèdent de père en fils.

Page 11,	*ligne* 18,	connus,	*lisez* comme.
56,	13,	240,	112.
57,	15,	650,	742.
58,	4,	750,	787.
Id.,	10,	400,	360.
Id.,	15,	420,	404.
59,	21,	700,	675.
60,	8,	300,	292.
Id.,	12,	300,	370.
Id.,	27,	Toungouzes,	Toungouses.
64,	10,	agitant,	soulevant.
332,	(note),	sanskric,	sanskrit.
393,	11,	après *szou-tchouan*,	ajoutez : appelé aussi *sse-tchouan*.

N. B. La note (1) qui est à la page 90 devait être placée page 52.

Pages.
Le May-kong, fleuve du Cambodje..... 787
Productions de ce pays..... *Ib.*
Archipel de Paracels..... 788
Tableau statistique des principaux États de l'Indo-Chine..... 789
Tableau des principales positions géographiques de l'Indo-Chine. 790

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

TOME VIII.

Page 41,	*ligne* 15,	Druses,	*lisez*	Druzes.
56,	6,	Hindous,		Hindou.
108,	16,	Bassora,		Bassorah.
537,	8,	on,		ou.
560,	5,	faite,		fait.

TOME IX.

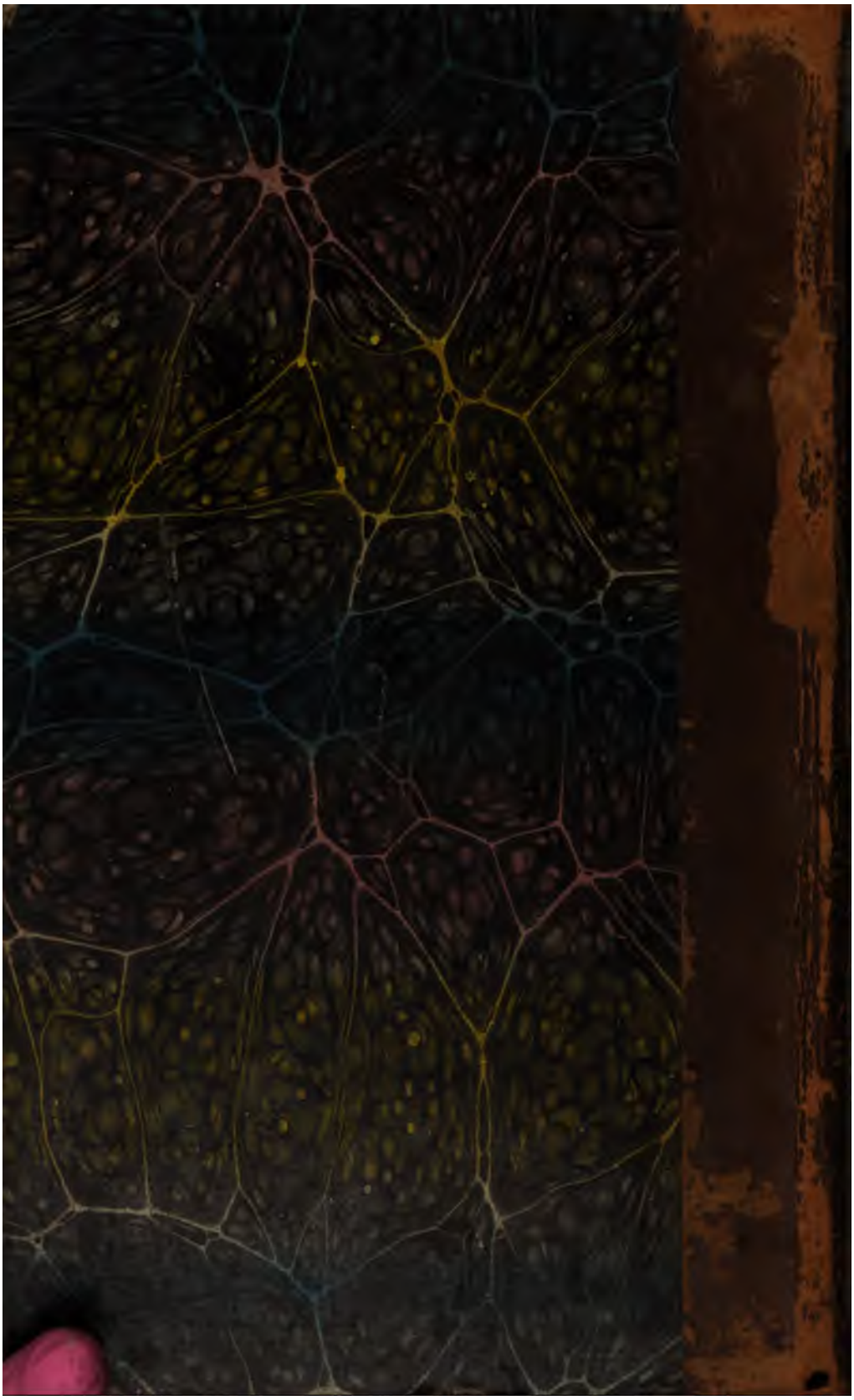
Nous devons rectifier ce qui est dit page 44, en faisant observer que la condition des ouvriers des mines et des usines a subi de notables améliorations, ainsi que nous en sommes informé par des renseignemens qui ne nous sont parvenus que lorsque ce travail était terminé.

Ainsi il est constant aujourd'hui que les ouvriers employés dans les mines et les usines du gouvernement forment une classe à part, et sont recrutés comme pour le service militaire. Quant à ceux qui sont attachés aux établissemens des particuliers, ils composent aussi une classe distincte et libre, dont les individus se succèdent de père en fils.

Page 11,	*ligne* 18,	connus,	*lisez*	comme.
56,	13,	240,		112.
57,	15,	650,		742.
58,	4,	750,		787.
Id.,	10,	400,		360.
Id.,	15,	420,		404.
59,	21,	700,		675.
60,	8,	300,		292.
Id.,	12,	300,		370.
Id.,	27,	Toungouzes,		Toungouses.
64,	10,	agitant,		soulevant.
332,	(note),	sanskric,		sanskrit.
393,	11,	après *szou-tchouan*,		ajoutez : appelé aussi *sse-tchouan*.

N. B. La note (1) qui est à la page 90 devait être placée page 52.

TABLEAU *de la quantité de métaux et de substances minérales exploités en Russie dans les mines de la couronne pendant les années* 1830, 1831, 1832, 1833, 1834.

	EN POIDS RUSSES.	EN POIDS FRANÇAIS.	
	pouds.	kilogram.	hect.
ANNÉE 1830.			
Or	382	6,353	34
Platine	106	1,735	22
Argent aurifère	1,282	20,986	34
Cuivre	235,995	3,863,238	15
Fonte de fer	11,169,328	178,284,189	36
Plomb	42,390	693,024	30
Houille	486,799	7,968,699	63
ANNÉE 1831.			
Or	402	5,580	74
Platine	108	1,767	94
Argent aurifère	1,318	21,575	64
Cuivre	238,675	3,906,909	75
Fonte de fer	11,005,656	170,162,588	72
Plomb	48,470	793,453	90
Houille	197,523	9,781,451	51
ANNÉE 1832.			
Or	422	6,901	14
Platine	116	1,898	92
Argent aurifère	1,311	21,461	07
Cuivre	221,294	3,622,582	78
Fonte de fer	9,932,100	162,588,477	00
Plomb	42,077	688,809	49
Houille	403,336	6,602,610	32
ANNÉE 1833.			
Or	409	6,859	03
Platine	117	1,915	39
Argent aurifère	1,256	8,000	72
Cuivre (1)	207,054	3,389,473	98
Fonte de fer (1)	9,727,454	159,237,221	98
Plomb	43,871	718,239	27
Houille	503,052	8,234,961	24
ANNÉE 1834.			
Or	405	6,629	85

(1) La quantité moins grande de cuivre et de fonte obtenue en 1832 et 1833 que dans les années précédentes s'explique par l'emploi d'une partie des ouvriers à d'autres travaux.